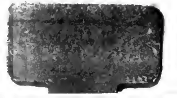
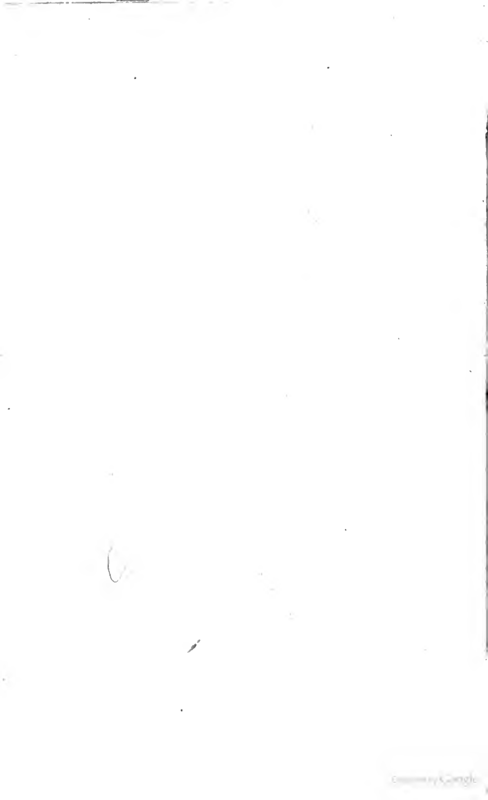


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca

Ex Libris Ioannis Nencini
1874





OEUVRES

DE P. CORNEILLE.

TOME III.



IMPRIMERIE D'AD. EVERAT ET COMP.,
rue du Cadran, 14 et 16.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

P. CORNEILLE

SUIVIES DES OEUVRES CHOISIES

DE TH. CORNEILLE,

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

—

1838.

SOPHONISBE[1],

TRAGÉDIE. — 1663.

AU LECTEUR.

Cette pièce m'a fait connoître qu'il n'y a rien de si pénible que de mettre sur le théâtre un sujet qu'un autre y a déja fait réussir[2]; mais

[1] Il est remarquable qu'en Italie et en France, la véritable traduction dnt sa naissance à une *Sophonisbe*. Le prélat Trissino, auteur de *la Sophonisbe* italienne, eut l'avantage d'écrire dans une langue déja fixée et perfectionnée; et Mairet, au contraire, dans le temps où la langue française luttait contre la barbarie. (V.)

[2] *La Sophonisbe* de Mairet eut un grand succès; mais c'était dans un temps où non seulement le goût du public n'était point formé, mais où la France n'avait encore aucune tragédie supportable. Il en avait été de même de *la Sophonisbe* du Trissino; et celle de Corneille fut oubliée au bout de quelques années : elle essuya dans sa nouveauté beaucoup de critiques, et eut des défenseurs célèbres; mais il paraît qu'elle ne fut ni bien attaquée ni bien défendue. Le point principal fut oublié dans toutes ces disputes. Il s'agissait de savoir si la pièce était intéressante : elle ne l'est pas, puisque, malgré le nom de son auteur, on ne l'a point rejouée depuis quatre-vingts ans. Si ce défaut d'intérêt, qui est le plus grand de tous, comme nous l'avons déja dit, était racheté par une scène semblable à celle de Sertorius et de Pompée, on pourrait la représenter encore quelquefois. Il ne sera pas inutile de faire connaître ici le style de Mairet et de tous les auteurs qui donnèrent des tragédies avant *le Cid*. Syphax, dès la première scène, reproche à Sophonisbe, sa femme, un amour *impudique* pour le roi Massinisse, son ennemi. *Je veux bien*, lui dit-il, *que tu me méprises, et que tu en aimes un autre; mais*

Ne pouvais-tu trouver ou prendre tes plaisirs
Qu'en cherchant l'amitié de ce prince numide?

Sophonisbe lui répond :

J'ai voulu m'assurer de l'assistance d'un
A qui le nom libyque avec nous fût commun.

Ce même Syphax se plaint à son confident Philon de l'infidélité de son épouse, et Philon, pour le consoler, lui représente

. . . . . . Que c'est aux grandes ames
A souffrir de grands maux, et que femmes sont femmes.

Ensuite, quand Syphax est vaincu, Phénice, confidente de Sophonisbe, lui conseille de chercher à plaire au vainqueur; elle lui dit :

Au reste, la douleur ne vous a point éteint
Ni la clarté des yeux, ni la beauté du teint :
Vos pleurs vous ont lavée; et vous êtes de celles
Qu'un air triste et dolent rend encore plus belles.
Vos regards languissants font naître la pitié,
Que l'amour suit parfois, et toujours l'amitié,
N'étant rien de pareil aux effets admirables
Que font dans les grands cœurs des beautés misérables.

aussi j'ose dire qu'il n'y a rien de si glorieux quand on s'en acquitte dignement. C'est un double travail d'avoir tout ensemble à éviter les ornements dont s'est saisi celui qui nous a prévenus, et à faire effort pour en trouver d'autres qui puissent tenir leur place. Depuis trente ans que M. Mairet a fait admirer sa *Sophonisbe* sur notre théâtre, elle y dure encore; et il ne faut point de marque plus convaincante de son mérite que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plutôt des arrhes de l'immortalité qu'elle assure à son illustre auteur : et certainement il faut avouer qu'elle a des endroits inimitables, et qu'il seroit dangereux de retâter après lui [1]. Le démêlé de Scipion avec Massinisse,

> Croyez que Massinisse est un vivant rocher,
> Si vos perfections ne le peuvent toucher.

Sophonisbe, qui n'avait pas besoin de ces conseils, emploie avec Massinisse le langage le plus séduisant, et lui parle même avec une dignité qui la rend encore plus touchante. Une de ses suivantes, remarquant l'effet que le discours de Sophonisbe a fait sur le prince, dit derrière elle à une autre suivante : *Ma compagne, il se prend;* et sa compagne lui répond : *La victoire est à nous, ou je n'y connais rien.* Tel était le style des pièces les plus suivies; tel était ce mélange perpétuel de comique et de tragique qui avilissait le théâtre : l'amour n'était qu'une galanterie bourgeoise; le grand n'était que du boursouflé; l'esprit consistait en jeux de mots et en pointes; tout était hors de la nature : presque personne n'avait encore ni pensé ni parlé comme il faut dans aucun discours public. Il est vrai que *la Sophonisbe* de Mairet avait un mérite très nouveau en France, c'était d'être dans les règles du théâtre : les trois unités de lieu, de temps, et d'action, y sont parfaitement observées. On regarda son auteur comme le père de la scène française : mais qu'est-ce que la régularité sans force, sans éloquence, sans grace, sans décence? Il y a des vers naturels dans la pièce, et on admirait ce naturel qui approche du bas, parce qu'on ne connaissait point encore celui qui touche au sublime. En général le style de Mairet est ou ampoulé ou bourgeois. Ici c'est un officier du roi Massinisse, qui, en annonçant que Sophonisbe est morte empoisonnée, dit au roi :

> Si votre majesté desire qu'on lui montre
> Ce pitoyable objet, il est ici tout contre;
> La porte de sa chambre est à deux pas d'ici,
> Et vous le pourrez voir de l'endroit que voici.

Là c'est Massinisse qui, en voyant Sophonisbe expirée, s'écrie, en s'adressant aux yeux de cette beauté :

> Vous avez donc perdu ces puissantes merveilles
> Qui dérobaient les cœurs et charmaient les oreilles,
> Clair soleil, la terreur d'un injuste sénat,
> Et dont l'aigle romain n'a pu souffrir l'éclat?
> Doncques votre lumière a donné de l'ombrage, etc.

On ne faisait guère alors autrement des vers. Dans ce chaos à peine débrouillé de la tragédie naissante, on voyait pourtant des lueurs de génie; mais surtout ce qui soutint si longtemps la pièce de Mairet, c'est qu'il y a de la vraie passion. Elle fut représentée sur la fin de 1634, trois ans avant *le Cid*, et enleva tous les suffrages. Les succès, en tout genre, dépendent de l'esprit du siècle : le médiocre est admiré dans un temps d'ignorance; le bon est tout au plus approuvé dans un temps éclairé. On fera peu de remarques grammaticales sur *la Sophonisbe* de Corneille, et on tâchera de démêler les véritables causes qui excluent cette pièce du théâtre. (V.)

[1] On voit que Corneille était alors raccommodé avec Mairet, ou qu'il craignait de choquer le public, qui aimait toujours l'ancienne *Sophonisbe*. C'est dans cette scène,

et les désespoirs [1] de ce prince, sont de ce nombre : il est impossible de penser rien de plus juste, et très difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un et l'autre sont de son invention : je n'y pouvois toucher sans lui faire un larcin, et si j'avois été d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance de l'égaler me l'auroit défendu. J'ai cru plus à propos de respecter sa gloire, et ménager la mienne, par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route, pour ne laisser aucun lieu de dire, ni que je sois demeuré au-dessous de lui, ni que j'aie prétendu m'élever au-dessus, puisqu'on ne peut faire aucune comparaison entre des choses où l'on ne voit aucune concurrence. Si j'ai conservé les circonstances qu'il a changées, et changé celles qu'il a conservées, ç'a été par le seul dessein de faire autrement, sans ambition de faire mieux. C'est ainsi qu'en usoient nos anciens, qui traitoient d'ordinaire les mêmes sujets. La mort de Clytemnestre en peut servir d'exemple : nous la voyons encore chez Æschyle, chez Sophocle, et chez Euripide, tuée par son fils Oreste ; mais chacun d'eux a choisi diverses manières pour arriver à cet événement, qu'aucun des trois n'a voulu changer, quelque cruel et dénaturé qu'il fût ; et c'est sur quoi notre Aristote en a établi le précepte. Cette noble et laborieuse émulation a passé de leur siècle jusqu'au nôtre au travers de plus de deux mille ans qui les séparent. Feu M. Tristan a renouvelé *Marianne* et *Panthée* sur les pas du défunt sieur Hardy. Le grand éclat que M. de Scudéry a donné à sa *Didon* n'a point empêché que M. de Boisrobert n'en ait fait voir une autre trois ou quatre ans après, sur une disposition qui lui en avoit été donnée, à ce qu'il disoit, par M. l'abbé d'Aubignac. A peine la *Cléopâtre* de M. de Benserade a paru, qu'elle a été suivie du *Marc-Antoine* de M. Mairet, qui n'est que le même sujet sous un autre titre. Sa *Sophonisbe* même n'a pas été la première qui ait ennobli les théâtres des derniers temps : celle du Trissin l'avoit précédée en Italie, et celle du sieur de Mont-Chrétien en France ; et je voudrois que quelqu'un se voulût divertir à retoucher *le Cid* et *les Horaces* avec autant de retenue pour ma conduite et pour mes pensées que j'en ai eu pour celles de M. Mairet.

Vous trouverez en cette tragédie les caractères tels que chez Tite-Live ; vous y verrez Sophonisbe avec le même attachement aux intérêts de son pays, et la même haine pour Rome qu'il lui attribue. Je lui prête un peu d'amour ; mais elle règne sur lui, et ne daigne l'écouter qu'autant qu'il peut servir à ses passions dominantes qui règnent sur elle, et à

où Scipion fait à Massinisse des reproches de sa faiblesse, qu'on trouve ce vers énergique :

Massinisse en un jour voit, aime, et se marie !

Ce vers est la critique de tant d'amours de théâtre, qui commencent au premier acte, et qui produisent un mariage au dernier. (V.)

[1] *Désespoirs.* Aujourd'hui la prose n'admettroit plus ce mot qu'au singulier.

qui elle sacrifie toutes les tendresses de son cœur, Massinisse, Syphax, sa propre vie. Elle en fait son unique bonheur, et en soutient la gloire avec une fierté si noble et si élevée, que Lælius est contraint d'avouer lui-même qu'elle méritoit d'être née Romaine. Elle n'avoit point abandonné Syphax après deux défaites; elle étoit prête de s'ensevelir avec lui sous les ruines de sa capitale, s'il y fût revenu s'enfermer avec elle après la perte d'une troisième bataille : mais elle vouloit qu'il mourût plutôt que d'accepter l'ignominie des fers et du triomphe où le réservoient les Romains ; et elle avoit d'autant plus de droit d'attendre de lui cet effort de magnanimité, qu'elle s'étoit résolue à prendre ce parti pour elle, et qu'en Afrique c'étoit la coutume des rois de porter toujours sur eux du poison très violent, pour s'épargner la honte de tomber vivants entre les mains de leurs ennemis. Je ne sais si ceux qui l'ont blâmée de traiter avec trop de hauteur ce malheureux prince après sa disgrace ont assez conçu la mortelle horreur qu'a dû exciter en cette grande ame la vue de ses fers qu'il lui apporte à partager; mais du moins ceux qui ont eu peine à souffrir qu'elle eût deux maris vivants ne se sont pas souvenus que les lois de Rome vouloient que le mariage se rompît par la captivité. Celles de Carthage nous sont fort peu connues; mais il y a lieu de présumer, par l'exemple même de Sophonisbe, qu'elles étoient encore plus faciles à ces ruptures. Asdrubal, son père, l'avoit mariée à Massinisse avant que d'emmener ce jeune prince en Espagne, où il commandoit les armées de cette république; et néanmoins, durant le séjour qu'ils y firent, les Carthaginois la marièrent de nouveau à Syphax, sans user d'aucune formalité ni envers ce premier mari, ni envers ce père, qui demeura extrêmement surpris et irrité de l'outrage qu'ils avoient fait à sa fille et à son gendre. C'est ainsi que mon auteur appelle Massinisse, et c'est là-dessus que je le fais se fonder ici pour se ressaisir de Sophonisbe sans l'autorité des Romains, comme d'une femme qui étoit déja à lui, et qu'il avoit épousée avant qu'elle fût à Syphax.

On s'est mutiné toutefois contre ces deux maris; et je m'en suis étonné d'autant plus que l'année dernière je ne m'aperçus point qu'on se scandalisât de voir, dans le *Sertorius*, Pompée mari de deux femmes vivantes, dont l'une venoit chercher un second mari au yeux mêmes de ce premier [1]. Je ne vois aucune apparence d'imputer cette inégalité de sentiments à l'ignorance du siècle, qui ne peut avoir oublié en moins d'un an cette facilité que les anciens avoient donnée aux divorces, dont il étoit si bien instruit alors; mais il y auroit quelque lieu de s'en prendre à ceux qui, sachant mieux la *Sophonisbe* de M. Mairet que celle de Tite-Live, se sont hâtés de condamner en la mienne tout ce qui n'étoit pas de leur connoissance, et n'ont pu faire cette ré-

[1] C'est qu'Aristie est répudiée, et on la plaint ; Sophonisbe ne l'est pas, et on la blâme. (V.)

flexion, que la mort de Syphax étoit une fiction de M. Mairet, dont je ne pouvois me servir sans faire un pillage sur lui, et comme un attentat sur sa gloire. Sa *Sophonisbe* est à lui; c'est son bien, qu'il ne faut pas lui envier : mais celle de Tite-Live est à tout le monde. Le Trissin et Mont-Chrétien, qui l'ont fait revivre avant nous, n'ont assassiné aucun des deux rois : j'ai cru qu'il m'étoit permis de n'être pas plus cruel, et de garder la même fidélité à une histoire assez connue parmi ceux qui ont quelque teinture des livres, pour nous convier à ne la démentir pas.

J'accorde qu'au lieu d'envoyer du poison à Sophonisbe, Massinisse devoit soulever les troupes qu'il commandoit dans l'armée, s'attaquer à la personne de Scipion, se faire blesser par ses gardes, et, tout percé de leurs coups, venir rendre les derniers soupirs aux pieds de cette princesse : c'eût été un amant parfait, mais ce n'eût pas été Massinisse. Que sait-on même si la prudence de Scipion n'avoit point donné de si bons ordres, qu'aucun de ces emportements ne fût en son pouvoir? Je le marque assez pour en faire naître quelque pensée en l'esprit de l'auditeur judicieux et désintéressé, dont je laisse l'imagination libre sur cet article. S'il aime les héros fabuleux, il croira que Lælius et Éryxe, entrant dans le camp, y trouveront celui-ci mort de douleur, ou de sa main. Si les vérités lui plaisent davantage, il ne fera aucun doute qu'il ne s'y soit consolé aussi aisément que l'histoire nous en assure. Ce que je fais dire de son désespoir à Mézétulle s'accommode avec l'une et l'autre de ces idées; et je n'ai peut-être encore fait rien de plus adroit pour le théâtre que de tirer le rideau sur des déplaisirs qui devoient être si grands, et eurent si peu de durée.

Quoi qu'il en soit, comme je ne sais que les règles d'Aristote et d'Horace, et ne les sais pas même trop bien, je ne hasarde pas volontiers en dépit d'elles ces agréments surnaturels et miraculeux, qui défigurent quelquefois nos personnages autant qu'ils les embellissent, et détruisent l'histoire au lieu de la corriger. Ces grands coups de maître passent ma portée; je les laisse à ceux qui en savent plus que moi; et j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes, par une ignorante et basse affectation de les faire ressembler aux originaux qui en sont venus jusqu'à nous, que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros par une docte et sublime complaisance au goût[1] de

[1] Ce n'est point Racine que Corneille désigne ici : ce grand homme, qui n'a jamais efféminé ses héros, qui n'a traité l'amour que comme une passion dangereuse, et non comme une galanterie froide pour remplir un acte ou deux d'une intrigue languissante. Racine, dis-je, n'avait encore publié aucune pièce de théâtre : c'est de Quinault dont il est ici question. Le jeune Quinault venait de donner successivement *Stratonice, Amalasonte, le Faux Tibérinus, Astrate*. Cet *Astrate* surtout, joué dans le même temps que *Sophonisbe*, avait attiré tout Paris, tandis que *Sophonisbe* était négligée. Il y a de très belles scènes dans *Astrate* ; il y règne surtout de l'intérêt : c'est ce qui fit son grand succès. Le public était las de pièces qui roulaient sur une

nos délicats, qui veulent de l'amour partout, et ne permettent qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne ou mauvaise fortune de nos ouvrages.

Éryxe n'a point ici l'avantage de cette ressemblance qui fait la principale perfection des portraits : c'est une reine de ma façon, de qui ce poëme reçoit un grand ornement, et qui pourroit toutefois y passer en quelque sorte pour inutile, n'étoit qu'elle ajoute des motifs vraisemblables aux historiques, et sert tout ensemble d'aiguillon à Sophonisbe pour précipiter son mariage, et de prétexte aux Romains pour n'y point consentir. Les protestations d'amour que semble lui faire Massinisse au commencement de leur premier entretien ne sont qu'un équivoque [1], dont le sens caché regarde cette autre reine. Ce qu'elle y répond fait voir qu'elle s'y méprend la première; et tant d'autres ont voulu s'y méprendre après elle, que je me suis cru obligé de vous en avertir.

Quand je ferai joindre cette tragédie à mes recueils, je pourrai l'examiner plus au long, comme j'ai fait les autres : cependant je vous demande pour sa lecture un peu de cette faveur qui doit toujours pencher du côté de ceux qui travaillent pour le public, avec une attention sincère qui vous empêche d'y voir ce qui n'y est pas, et vous y laisse voir tout ce que j'y fais dire.

PERSONNAGES.

SYPHAX, roi de Numidie.
MASSINISSE, autre roi de Numidie.
LÆLIUS, lieutenant de Scipion, consul de Rome.
LÉPIDE, tribun romain.
BOCCHAR, lieutenant de Syphax.
MÉZÉTULLE, lieutenant de Massinisse.
ALBIN, centenier romain.
SOPHONISBE, fille d'Asdrubal, général des Carthaginois, et reine de Numidie.
ÉRYXE, reine de Gétulie.
HERMINIE, dame d'honneur de Sophonisbe.
BARCÉE, dame d'honneur d'Éryxe.
PAGE de Sophonisbe.
GARDES.

La scène est à Cyrthe, capitale du royaume de Syphax, dans le palais du roi.

politique froide, mêlée de raisonnements sur l'amour, et de compliments amoureux sans aucune passion véritable. On commençait aussi à s'apercevoir qu'il fallait un autre style que celui dont les dernières pièces de Corneille sont écrites : celui de Quinault était plus naturel et moins obscur. Enfin ses pièces eurent un prodigieux succès, jusqu'à ce que l'*Andromaque* de Racine les éclipsa toutes. Boileau commença à rendre l'*Astrate* ridicule, en se moquant de l'anneau royal, qui, en effet, est une invention puérile; mais il faut convenir qu'il y a de très belles scènes entre Sichée et Astrate. (V.) — Voltaire le savoit très bien, car il en a tiré parti dans *Sémiramis*, en les embellissant à la vérité beaucoup, comme il embellissoit tout ce qu'il empruntoit. (P.)

[1] Nous avons déjà remarqué que ce mot étoit alors des deux genres. Tout le monde connoît la satire de Boileau sur l'*équivoque*.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SOPHONISBE, BOCCHAR, HERMINIE.

BOCCHAR. Madame, il étoit temps qu'il vous vînt du secours ;
Le siége étoit formé, s'il eût tardé deux jours :
Les travaux commencés alloient à force ouverte
Tracer autour des murs l'ordre de votre perte[1] ;
Et l'orgueil des Romains se promettoit l'éclat
D'asservir par leur prise et vous et tout l'état.
Syphax a dissipé, par sa seule présence,
De leur ambition la plus fière espérance.
Ses troupes, se montrant au lever du soleil,
Ont de votre ruine arrêté l'appareil.
A peine une heure ou deux elles ont pris haleine,
Qu'il les range en bataille au milieu de la plaine.
L'ennemi fait le même ; et l'on voit des deux parts
Nos sillons hérissés de piques et de dards,
Et l'une et l'autre armée étaler même audace,
Égale ardeur de vaincre, et pareille menace.
L'avantage du nombre est dans notre parti :
Ce grand feu des Romains en paroît ralenti ;
Du moins de Lælius la prudence inquiète
Sur le point du combat nous envoie un trompette :
On le mène à Syphax, à qui sans différer
De sa part il demande une heure à conférer.
Les otages reçus pour cette conférence,
Au milieu des deux camps l'un et l'autre s'avance ;
Et, si le ciel répond à nos communs souhaits,
Le champ de la bataille enfantera la paix.
Voilà ce que le roi m'a chargé de vous dire,
Et que de tout son cœur à la paix il aspire ;
Pour ne plus perdre aucun de ces moments si doux

[1] Voltaire a dit depuis :

Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles ;

Et c'est là un des plus beaux vers de sa *Henriade*.

Que la guerre lui vole en l'éloignant de vous.

SOPHONISBE. Le roi m'honore trop d'une amour si parfaite.
Dites-lui que j'aspire à la paix qu'il souhaite,
Mais que je le conjure, en cet illustre jour,
De penser à sa gloire encor plus qu'à l'amour [1].

SCÈNE II.

SOPHONISBE, HERMINIE.

HERMINIE. Madame, ou j'entends mal une telle prière,
Ou vos vœux pour la paix n'ont pas votre ame entière ;
Vous devez pourtant craindre un vainqueur irrité.

SOPHONISBE. J'ai fait à Massinisse une infidélité.
Accepté par mon père, et nourri dans Carthage,
Tu vis en tous les deux l'amour croître avec l'âge.
Il porta dans l'Espagne et mon cœur et ma foi :
Mais durant cette absence on disposa de moi.
J'immolai ma tendresse au bien de ma patrie :
Pour lui gagner Syphax j'eusse immolé ma vie.
Il étoit aux Romains, et je l'en détachai ;
J'étois à Massinisse, et je m'en arrachai.
J'en eus de la douleur, j'en sentis de la gêne ;
Mais je servois Carthage, et m'en revoyois reine ;
Car, afin que le change eût pour moi quelque appas,
Syphax de Massinisse envahit les états,
Et mettoit à mes pieds l'une et l'autre couronne,
Quand l'autre étoit réduit à sa seule personne.
Ainsi contre Carthage et contre ma grandeur
Tu me vis n'écouter ni ma foi ni mon cœur.

HERMINIE. Et vous ne craignez point qu'un amant ne se venge,
S'il faut qu'en son pouvoir sa victoire vous range ?

SOPHONISBE. Nous vaincrons, Herminie ; et nos destins jaloux [2]

[1] Vous voyez que l'exposition de la pièce est bien faite. On entre tout d'un coup en matière : on est occupé de grands objets ; les fautes de style, comme, *se promettre l'éclat d'asservir vous et l'état*, *étaler des menaces*, *envoyer un trompette*, *une heure à conférer*, sont des minuties, qu'il ne faut pas à la vérité négliger, mais qu'on ne doit pas reprendre sévèrement quand le beau est dominant. (V.)

[2] Il y a des degrés dans le mauvais comme dans le bon. Cette tirade n'est pas de ce dernier degré qui étonne et qui révolte dans *Pertharite*, dans *Théodore*, dans *Attila*, dans *Agésilas* ; mais si le plus plat des auteurs tragiques s'avisait de dire aujourd'hui, *nos destins jaloux viendront faire quelque chose pour nous à leur*

Voudront faire à leur tour quelque chose pour nous :
Mais si de ce héros je tombe en la puissance,
Peut-être aura-t-il peine à suivre sa vengeance,
Et que ce même amour qu'il m'a plu de trahir
Ne se trahira pas jusques à me haïr.
Jamais à ce qu'on aime on n'impute d'offense[1];
Quelque doux souvenir prend toujours sa défense.
L'amant excuse, oublie; et son ressentiment
A toujours, malgré lui, quelque chose d'amant.
Je sais qu'il peut s'aigrir, quand il voit qu'on le quitte
Par l'estime qu'on prend pour un autre mérite :
Mais lorsqu'on lui préfère un prince à cheveux gris,
Ce choix fait sans amour est pour lui sans mépris;
Et l'ordre ambitieux d'un hymen politique
N'a rien que ne pardonne un courage héroïque :
Lui-même il s'en console, et trompe sa douleur
A croire que la main n'a point donné le cœur.
J'ai donc peu de sujet de craindre Massinisse;
J'en ai peu de vouloir que la guerre finisse;
J'espère en la victoire, ou du moins en l'appui
Que son reste d'amour me saura faire en lui :
Mais le reste du mien, plus fort qu'on ne présume,
Trouvera dans la paix une prompte amertume;
Et d'un chagrin secret la sombre et dure loi
M'y fait voir des malheurs qui ne sont que pour moi.

HERMINIE. J'ai peine à concevoir que le ciel vous envoie
Des sujets de chagrin dans la commune joie,
Et par quel intérêt un tel reste d'amour
Vous fera des malheurs en ce bienheureux jour.

SOPHONISBE. Ce reste ne va point à regretter sa perte,
Dont je prendrois encor l'occasion offerte;
Mais il est assez fort pour devenir jaloux

tour; un amour qu'il m'a plu de trahir ne se trahira pas jusqu'à me haïr, etc., et s'il étalait sans cesse tous ces misérables lieux communs de politique, y aurait-il assez de sifflets pour lui ? (V.)

[1] Le cœur est glacé dès cette scène. Ces dissertations sur l'amour, qui tiennent plus de la comédie que de la tragédie, ne conviennent ni à une femme qui aime véritablement, ni à une ambitieuse comme Sophonisbe : et Sophonisbe, qui, dans cette scène, trouve bon que Massinisse ne l'aime point, et qui ne veut pas qu'il en aime une autre, joue dès ce moment un personnage auquel on ne peut jamais s'intéresser (V.)

De celle dont la paix le doit faire l'époux.
Éryxe, ma captive, Éryxe, cette reine
Qui des Gétuliens naquit la souveraine,
Eut aussi bien que moi des yeux pour ses vertus,
Et trouva de la gloire à choisir mon refus.
Ce fut pour empêcher ce fameux hyménée
Que Syphax fit la guerre à cette infortunée,
La surprit dans sa ville, et fit en ma faveur
Ce qu'il n'entreprenoit que pour venger sa sœur;
Car tu sais qu'il l'offrit à ce généreux prince,
Et lui voulut pour dot remettre sa province.

HERMINIE. Je comprends encor moins que vous peut importer
A laquelle des deux il daigne s'arrêter.
Ce fut, s'il m'en souvient, votre prière expresse
Qui lui fit par Syphax offrir cette princesse;
Et je ne puis trouver matière à vos douleurs
Dans la perte d'un cœur que vous donniez ailleurs.

SOPHONISBE. Je le donnois ce cœur où ma rivale aspire;
Ce don, s'il l'eût souffert, eût marqué mon empire;
Eût montré qu'un amant si maltraité par moi
Prenoit encor plaisir à recevoir ma loi.
Après m'avoir perdue, il auroit fait connoître
Qu'il vouloit m'être encor tout ce qu'il pouvoit m'être,
Se rattacher à moi par les liens du sang,
Et tenir de ma main la splendeur de son rang;
Mais s'il épouse Éryxe, il montre un cœur rebelle
Qui me néglige autant qu'il veut brûler pour elle,
Qui brise tous mes fers et brave hautement
L'éclat de sa disgrace et de mon changement.

HERMINIE. Certes, si je l'osois, je nommerois caprice
Ce trouble ingénieux à vous faire un supplice,
Et l'obstination des soucis superflus
Dont vous gêne ce cœur quand vous n'en voulez plus.

SOPHONISBE. Ah! que de notre orgueil tu sais mal la foiblesse,
Quand tu veux que son choix n'ait rien qui m'intéresse!
Des cœurs que la vertu renonce à posséder
La conquête toujours semble douce à garder;
Sa rigueur n'a jamais le dehors si sévère,
Que leur perte au dedans ne lui devienne amère;
Et, de quelque façon qu'elle nous fasse agir,

Un esclave échappé nous fait toujours rougir [1].
Qui rejette un beau feu n'aime point qu'on l'éteigne :
On se plaît à régner sur ce que l'on dédaigne ;
Et l'on ne s'applaudit d'un illustre refus
Qu'alors qu'on est aimée après qu'on n'aime plus.
   Je veux donc, s'il se peut, que l'heureux Massinisse
Prenne tout autre hymen pour un affreux supplice ;
Qu'il m'adore en secret ; qu'aucune nouveauté
N'ose le consoler de ma déloyauté ;
Ne pouvant être à moi, qu'il ne soit à personne,
Ou qu'il souffre du moins que mon seul choix le donne.
Je veux penser encor que j'en puis disposer,
Et c'est de quoi la paix me va désabuser.
Juge si j'aurai lieu d'en être satisfaite,
Et par ce que je crains vois ce que je souhaite.
   Mais Éryxe déja commence mon malheur,
Et me vient par sa joie avancer ma douleur.

SCÈNE III.

SOPHONISBE, ÉRYXE, HERMINIE, BARCÉE.

ÉRYXE. Madame, une captive oseroit-elle prendre
   Quelque part au bonheur que l'on nous vient d'apprendre?
SOPHONISBE. Le bonheur n'est pas grand tant qu'il est incertain.
ÉRYXE. On me dit que le roi tient la paix en sa main ;
   Et je n'ose douter qu'il ne l'ait résolue.
SOPHONISBE. Pour être proposée, elle n'est pas conclue ;
   Et les grands intérêts qu'il y faut ajuster
   Demandent plus d'une heure à les bien concerter.
ÉRYXE. Alors que des deux chefs la volonté conspire...

[1] Cette petite coquetterie comique et cette nouvelle dissertation sur les femmes qui veulent toujours conserver leurs amants sont si déplacées, que la confidente a bien raison de lui dire respectueusement qu'elle est une capricieuse. Ce mot seul de *caprice* ôte au rôle de Sophonisbe toute la dignité qu'il devait avoir, détruit l'intérêt, et est un vice capital. Ajoutez à cette grande faute les défauts continuels de la diction, comme *Éryxe qui avance la douleur de Sophonisbe par sa joie; une nouveauté qui n'ose consoler de la déloyauté; un illustre refus; une perte devenue amère au-dedans; Herminie qui ne comprend pas que peut importer à laquelle on veuille s'arrêter; un regret d'amour qui ne va point à regretter une perte dont on prendrait encore l'occasion offerte*; et tout ce galimatias absurde qu'on ne remarquait pas assez dans un temps où le goût des Français n'était pas encore formé, et qu'on ne remarque guère aujourd'hui, parcequ'on ne lit pas avec attention, et surtout parceque personne ne lit les dernières pièces de Corneille. (V.)

SOPHONISBE. Que sert la volonté d'un chef qu'on peut dédire?
Il faut l'aveu de Rome, et que d'autre côté
Le sénat de Carthage accepte le traité.
ÉRYXE. Lælius le propose; et l'on ne doit pas croire
Qu'au désaveu de Rome il demande sa gloire.
Quant à votre sénat le roi n'en dépend point.
SOPHONISBE. Le roi n'a pas une ame infidèle à ce point;
Il sait à quoi l'honneur, à quoi sa foi l'engage;
Et je l'en dédirois, s'il traitoit sans Carthage.
ÉRYXE. On ne m'avoit pas dit qu'il fallût votre aveu.
SOPHONISBE. Qu'on vous l'ait dit ou non, il m'importe assez peu.
ÉRYXE. Je le crois; mais enfin donnez votre suffrage,
Et je vous répondrai de celui de Carthage.
SOPHONISBE. Avez-vous en ces lieux quelque commerce?
ÉRYXE. Aucun.
SOPHONISBE. D'où le savez-vous donc?
ÉRYXE. D'un peu de sens commun.
On y doit être las de perdre des batailles,
Et d'avoir à trembler pour ses propres murailles.
SOPHONISBE. Rome nous auroit donc appris l'art de trembler[1].
Annibal...
ÉRYXE. Annibal a pensé l'accabler:
Mais ce temps-là n'est plus, et la valeur d'un homme...
SOPHONISBE. On ne voit point d'ici ce qui se passe à Rome[2].
En ce même moment peut-être qu'Annibal
Lui fait tout de nouveau craindre un assaut fatal,
Et que c'est pour sortir enfin de ces alarmes
Qu'elle nous fait parler de mettre bas les armes.
ÉRYXE. Ce seroit pour Carthage un bonheur signalé.
Mais, madame, les dieux vous l'ont-ils révélé?
A moins que de leur voix, l'ame la plus crédule
D'un miracle pareil feroit quelque scrupule.
SOPHONISBE. Des miracles pareils arrivent quelquefois:
J'ai vu Rome en état de tomber sous nos lois;
La guerre est journalière, et sa vicissitude

[1] On n'avait pas mis encore la peur au rang des arts. (V.)
[2] On sent bien que ce vers,

On ne voit point d'ici ce qui se passe à Rome,

est ridicule dans un tragédie. Si on voulait remarquer tous les mauvais vers, la peine serait trop grande, et serait perdue. (V.)

Laisse tout l'avenir dedans l'incertitude.

ÉRYXE. Le passé le prépare, et le soldat vainqueur
Porte aux nouveaux combats plus de force et de cœur.

SOPHONISBE. Et, si j'en étois crue, on auroit le courage
De ne rien écouter sur ce désavantage,
Et d'attendre un succès hautement emporté
Qui remît notre gloire en plus d'égalité.

ÉRYXE. On pourroit fort attendre.

SOPHONISBE. Et durant cette attente
Vous pourriez n'avoir pas l'ame la plus contente.

ÉRYXE. J'ai déja grand chagrin de voir que de vos mains
Mon sceptre a su passer en celles des Romains;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont s'y prend Massinisse,
Le vôtre a grand besoin que la paix l'affermisse.

SOPHONISBE. Quand de pareils chagrins voudront paroître au jour,
Si l'honneur vous est cher, cachez tout votre amour;
Et voyez à quel point votre gloire est flétrie
D'aimer un ennemi de sa propre patrie,
Qui sert des étrangers dont par un juste accord
Il pouvoit nous aider à repousser l'effort.

ÉRYXE. Dépouillé par votre ordre, ou par votre artifice,
Il sert vos ennemis pour s'en faire justice;
Mais, si de les servir il doit être honteux,
Syphax sert, comme lui, des étrangers comme eux.
Si nous les voulions tous bannir de notre Afrique,
Il faudroit commencer par votre république,
Et renvoyer à Tyr, d'où vous êtes sortis,
Ceux par qui nos climats sont presque assujétis.
Nous avons lieu d'avoir pareille jalousie
Des peuples de l'Europe et de ceux de l'Asie;
Ou, si le temps a pu vous naturaliser,
Le même cours du temps les peut favoriser.
J'ose vous dire plus. Si le destin s'obstine
A vouloir qu'en ces lieux leur victoire domine,
Comme vos Tyriens passent pour Africains,
Au milieu de l'Afrique il naîtra des Romains:
Et, si de ce qu'on voit nous croyons le présage,
Il en pourra bien naître au milieu de Carthage
Pour qui notre amitié n'aura rien de honteux,
E qui sauront passer pour Africains comme eux.

SOPHONISBE. Vous parlez un peu haut.
ÉRYXE. Je suis amante et reine.
SOPHONISBE. Et captive, de plus.
ÉRYXE. On va briser ma chaîne;
Et la captivité ne peut abattre un cœur
Qui se voit assuré de celui du vainqueur.
Il est tel dans vos fers que sous mon diadème :
N'outragez plus ce prince, il a ma foi, je l'aime;
J'ai la sienne, et j'en sais soutenir l'intérêt.
Du reste, si la paix vous plaît, ou vous déplaît,
Ce n'est pas mon dessein d'en pénétrer la cause.
La bataille et la paix sont pour moi même chose.
L'une ou l'autre aujourd'hui finira mes ennuis;
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je suis.
SOPHONISBE. Je pardonne au chagrin d'un si long esclavage,
Qui peut avec raison vous aigrir le courage,
Et voudrois vous servir malgré ce grand courroux.
ÉRYXE. Craignez que je ne puisse en dire autant de vous.
Mais le roi vient, adieu; je n'ai pas l'imprudence
De m'offrir pour troisième à votre conférence;
Et d'ailleurs, s'il vous vient demander votre aveu,
Soit qu'il l'obtienne, ou non, il m'importe fort peu [1].

[1] Cette conversation politique entre deux femmes, leurs petites picoteries, n'élèvent l'ame du spectateur, ni ne la remuent, et le lecteur est rebuté de voir à tout moment de ces vers de comédie que Corneille s'est permis dans toutes ses pièces depuis *Cinna*, et que le succès constant de *Cinna* devait l'engager à proscrire de son style. On pourrait observer les solécismes, les barbarismes de ces deux femmes, et, ce qui est bien plus impardonnable, leur langage trivial et comique. Il n'est pas permis de mettre dans une tragédie des vers tels que ceux-ci :

Avez-vous en ces lieux quelque commerce? — Aucun. —
D'où le savez-vous donc? — D'un peu de sens commun....
On pourroit fort attendre. — Et durant cette attente,
Vous pourriez n'avoir pas l'ame la plus contente...
On ne voit point d'ici ce qui se passe à Rome. —
Mais, madame, les dieux vous l'ont-ils révélé? —
. . . . L'ame la plus crédule
D'un miracle pareil feroit quelque scrupule. —
. . . . . Un succès hautement emporté,
Qui mettroit notre gloire en plus d'égalité. —
Du reste, si la paix vous plaît ou vous déplaît...
La bataille et la paix sont pour moi même chose; etc., etc.

C'est là ce que Saint-Évremond appelle parler avec dignité; c'est la véritable tragédie : et l'*Andromaque* de Racine est, à ses yeux, une pièce dans laquelle il y a des choses qui approchent du bon! Tel est le préjugé, telle est l'envie secrète qu'on porte au mérite nouveau sans presque s'en apercevoir. Saint-Évremond était né après Corneille, et avait vu naître Racine. Osons dire qu'il n'était digne de juger ni l'un ni

SCÈNE IV.

SYPHAX, SOPHONISBE, HERMINIE, BOCCHAR.

SOPHONISBE. Eh bien! seigneur, la paix, l'avez-vous résolue?
SYPHAX. Vous en êtes encor la maîtresse absolue,
Madame; et je n'ai pris trève pour un moment,
Qu'afin de tout remettre à votre sentiment.
On m'offre le plein calme, on m'offre de me rendre
Ce que dans mes états la guerre a fait surprendre,
L'amitié des Romains que pour vous j'ai trahis.
SOPHONISBE. Et que vous offre-t-on, seigneur, pour mon pays?
SYPHAX. Loin d'exiger de moi que j'y porte mes armes,
On me laisse aujourd'hui tout entier à vos charmes;
On demande que, neutre en ces dissensions,
Je laisse aller le sort de vos deux nations.
SOPHONISBE. Et ne pourroit-on point vous en faire l'arbitre?
SYPHAX. Le ciel sembloit m'offrir un si glorieux titre,
Alors qu'on vit dans Cyrthe entrer d'un pas égal,
D'un côté Scipion, et de l'autre Asdrubal.
Je vis ces deux héros, jaloux de mon suffrage,
Le briguer, l'un pour Rome, et l'autre pour Carthage:
Je les vis à ma table, et sur un même lit;
Et, comme ami commun, j'aurois eu tout crédit.
Votre beauté, madame, emporta la balance.
De Carthage pour vous j'embrassai l'alliance;
Et, comme on ne veut point d'arbitre intéressé,
C'est beaucoup aux vainqueurs d'oublier le passé.
En l'état où je suis, deux batailles perdues,
Mes villes la plupart surprises ou rendues,
Mon royaume d'argent et d'hommes affoibli,
C'est beaucoup de me voir tout d'un coup rétabli.
Je reçois sans combat le prix de la victoire;
Je rentre sans péril en ma première gloire;
Et ce qui plus que tout a lieu de m'être doux,
Il m'est permis enfin de vivre auprès de vous.
SOPHONISBE. Quoi que vous résolviez, c'est à moi d'y souscrire;
J'oserai toutefois m'enhardir à vous dire

l'autre. Il n'y a peut-être jamais eu de réputation plus usurpée que celle de Saint-Évremond. (V.)

Qu'avec plus de plaisir je verrois ce traité,
Si j'y voyois pour vous, ou gloire, ou sûreté.
Mais, seigneur, m'aimez-vous encor!

SYPHAX. Si je vous aime?

SOPHONISBE.

Oui, m'aimez-vous encor, seigneur?

SYPHAX. Plus que moi-même.

SOPHONISBE. Si mon amour égal rend vos jours fortunés,
Vous souvient-il encor de qui vous le tenez?

SYPHAX. De vos bontés, madame.

SOPHONISBE. Ah! cessez, je vous prie,
De faire en ma faveur outrage à ma patrie.
Un autre avoit le choix de mon père et le mien;
Elle seule pour vous rompit ce doux lien.
Je brûlois d'un beau feu, je promis de l'éteindre;
J'ai tenu ma parole, et j'ai su m'y contraindre.
Mais vous ne tenez pas, seigneur, à vos amis
Ce qu'acceptant leur don vous leur avez promis;
Et pour ne pas user vers vous d'un mot trop rude,
Vous montrez pour Carthage un peu d'ingratitude.
Quoi! vous, qui lui devez ce bonheur de vos jours,
Vous, que mon hyménée engage à son secours,
Vous, que votre serment attache à sa défense,
Vous manquez de parole et de reconnoissance!
Et, pour remerciement de me voir en vos mains,
Vous la livrez vous-même en celles des Romains!
Vous brisez le pouvoir dont vous m'avez reçue,
Et je serai le prix d'une amitié rompue,
Moi qui, pour en éteindre à jamais les grands nœuds,
Ai d'un amour si juste éteint les plus beaux feux!
Moi, que vous protestez d'aimer plus que vous-même!
Ah! seigneur, le dirai-je? est-ce ainsi que l'on m'aime?

SYPHAX. Si vous m'aimiez, madame, il vous seroit bien doux
De voir comme je veux ne vous devoir qu'à vous;
Vous ne vous plairiez pas à montrer dans votre ame
Les restes odieux d'une première flamme;
D'un amour dont l'hymen qu'on a vu nous unir
Devroit avoir éteint jusques au souvenir.
Vantez-moi vos appas, montrez avec courage
Ce prix impérieux dont m'achète Carthage;

Avec tant de hauteur prenez son intérêt,
Qu'il me faille en esclave agir comme il lui plaît;
Au moindre soin des miens traitez-moi d'infidèle,
Et ne me permettez de régner que sous elle :
Mais épargnez ce comble aux malheurs que je crains,
D'entendre aussi vanter ces beaux feux mal éteints,
Et de vous en voir l'ame encor tout obsédée
En ma présence même en caresser l'idée.

SOPHONISBE. Je m'en souviens, seigneur, lorsque vous oubliez
Quels vœux mon changement vous a sacrifiés.
Et saurai l'oublier, quand vous ferez justice
A ceux qui vous ont fait un si grand sacrifice,
Au reste, pour ouvrir tout mon cœur avec vous,
Je n'aime point Carthage à l'égal d'un époux;
Mais, bien que moins soumise à son destin qu'au vôtre,
J'y crains également et pour l'un et pour l'autre;
Et ce que je vous suis ne sauroit empêcher
Que le plus malheureux ne me soit le plus cher.
Jouissez de la paix qui vous vient d'être offerte.
Tandis que j'irai plaindre et partager sa perte;
J'y mourrai sans regret, si mon dernier moment
Vous laisse en quelque état de régner sûrement.
Mais, Carthage détruite, avec quelle apparence
Oserez-vous garder cette fausse espérance?
Rome, qui vous redonte et vous flatte aujoud'hui,
Vous craindra-t-elle encor, vous voyant sans appui,
Elle qui de la paix ne jette les amorces
Que par le seul besoin de séparer vos forces,
Et qui dans Massinisse, et voisin, et jaloux,
Aura toujours de quoi se brouiller avec vous?
Tous deux vous devront tout. Carthage abandonnée
Vaut pour l'un et pour l'autre une grande journée.
Mais un esprit aigri n'est jamais satisfait
Qu'il n'ait vengé l'injure en dépit du bienfait.
Pensez-y : votre armée est la plus forte en nombre;
Les Romains ont tremblé dès qu'ils en ont vu l'ombre;
Utique à l'assiéger retient leur Scipion :
Un temps bien pris peut tout, prenez l'occasion.
De ce chef éloigné la valeur peu commune
Peut-être à sa personne attache leur fortune;

Il tient auprès de lui la fleur de leurs soldats,
En tout événement Cyrthe vous tend les bras;
Vous tiendrez, et long-temps, dedans cette retraite.
Mon père cependant répare sa défaite;
Hannon a de l'Espagne amené du secours;
Annibal vient lui-même ici dans peu de jours.
Si tout cela vous semble un léger avantage,
Renvoyez-moi, seigneur, me perdre avec Carthage.
J'y périrai sans vous; vous régnerez sans moi.
Vous préserve le ciel de ce que je prévoi,
Et daigne son courroux, me prenant seule en butte,
M'exempter par ma mort de pleurer votre chute!

SYPHAX. A des charmes si forts joindre celui des pleurs!
Soulever contre moi ma gloire et vos douleurs!
C'est trop, c'est trop, madame; il faut vous satisfaire.
Le plus grand des malheurs seroit de vous déplaire;
Et tous mes sentiments veulent bien se trahir
A la douceur de vaincre ou de vous obéir.
La paix eût sur ma tête assuré ma couronne;
Il faut la refuser, Sophonisbe l'ordonne;
Il faut servir Carthage, et hasarder l'état.
Mais que deviendrez-vous, si je meurs au combat?
Qui sera votre appui, si le sort des batailles
Vous rend un corps sans vie au pied de nos murailles?

SOPHONISBE. Je vous répondrois bien qu'après votre trépas
Ce que je deviendrai ne vous regarde pas;
Mais j'aime mieux, seigneur, pour vous tirer de peine,
Vous dire que je sais vivre et mourir en reine.

SYPHAX. N'en parlons plus, madame. Adieu: pensez à moi,
Et je saurai, pour vous, vaincre ou mourir en roi[1].

[1] Cette scène devrait être intéressante et sublime. Sophonisbe veut forcer son mari à prendre le parti de Carthage contre les Romains. C'est un grand objet, et digne de Corneille; si cet objet n'est pas rempli, c'est en partie la faute du style: c'est cette répétition: *M'aimez-vous, seigneur?.... Oui, m'aimez vous encore?* c'est cette imitation du discours de Pauline à Polyeucte:

Moi qui, pour en étreindre à jamais les grands nœuds,
Ai d'un amour si juste éteint les plus beaux feux!

Imitation mauvaise: car le sacrifice que Pauline a fait de son amour pour Sévère est touchant; et le sacrifice de Massinisse, que Sophonisbe a fait à l'ambition, est d'un genre tout différent. Enfin Syphax est faible; Sophonisbe veut gouverner son mari. La scène n'est pas assez fortement écrite, et tout est froid. Je ne parle point de *Carthage abandonnée*, qui *vaut pour l'un et pour l'autre une grande journée;* je ne

ACTE SECOND[1].

SCÈNE I.

ÉRYXE, BARCÉE.

ÉRYXE. Quel désordre, Barcée, ou plutôt quel supplice,
M'apprêtoit la victoire à revoir Massinisse!
Et que de mon destin l'obscure trahison
Sur mes souhaits remplis a versé de poison!
Syphax est prisonnier; Cyrthe tout éperdue
A ce triste spectacle aussitôt s'est rendue.
Sophonisbe, en dépit de toute sa fierté,
Va gémir à son tour dans la captivité:
Le ciel finit la mienne, et je n'ai plus de chaînes
Que celles qu'avec gloire on voit porter aux reines;
Et lorsqu'aux mêmes fers je crois voir mon vainqueur,
Je doute, en le voyant, si j'ai part en son cœur!
En vain l'impatience à le chercher m'emporte,
En vain de ce palais je cours jusqu'à la porte,
Et m'ose figurer, en cet heureux moment,

parle pas du style, qui devrait réparer les vices du fond et qui les augmente. (V.)

[1] On retrouve dans ce second acte des étincelles du feu qui avait animé l'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte*, etc. Cependant la pièce de Corneille n'eut qu'un médiocre succès, et la *Sophonisbe* de Mairet continua à être représentée. Je crois en trouver la raison jusque dans les beaux endroits même de la *Sophonisbe* de Corneille. Éryxe, cette ancienne maîtresse de Massinisse, démêle très bien l'amour de Massinisse pour sa rivale; tout ce qu'elle dit est vrai, mais ce vrai ne peut toucher. Elle annonce elle-même que Sophonisbe est aimée; dès lors plus d'incertitude dans l'esprit du spectateur, plus de suspension, plus de crainte. Mairet avait eu l'art de tenir les esprits en suspens: on ne sait d'abord chez lui si Massinisse pardonnera ou non à sa captive. C'est beaucoup que, dans le temps grossier où Mairet écrivait, il devinât ce grand art d'intéresser. Sa pièce était, à la vérité, remplie de vers de comédie et de longues déclamations; mais ce goût subsista très long-temps, et il n'y avait qu'un petit nombre d'esprits éclairés qui s'aperçussent de ces défauts. On aimait encore, ainsi que nous l'avons remarqué souvent, ces longues tirades raisonnées qui, à l'aide de cinq ou six vers pompeux, et de la déclamation ampoulée d'un acteur, subjuguaient l'imagination d'un parterre, alors peu instruit, qui admirait ce qu'il entendait et ce qu'il n'entendait pas. Des vers durs, entortillés, obscurs, passaient à la faveur de quelques vers heureux. On ne connaissait pas la pureté et l'élégance continue du style. La pièce de Mairet subsista donc, ainsi que plusieurs ouvrages de Desmarest, de Tristan, de Du Ryer, de Rotrou, jusqu'à ce que le goût du public fût formé. La *Sophonisbe* de Corneille tomba ensuite comme les autres pièces de tous ces auteurs: elle est plus fortement écrite, mais non plus purement; et, avec l'incorrection et l'obscurité du style, elle a le grand défaut d'être absolument sans intérêt, comme le lecteur peut le sentir à chaque page. (V.)

Sa flamme impatiente et forte également :
Je l'ai vu, mais surpris, mais troublé de ma vue ;
Il n'étoit point lui-même alors qu'il m'a reçue;
Et ses yeux égarés marquoient un embarras
A faire assez juger qu'il ne me cherchoit pas.
J'ai vanté sa victoire, et je me suis flattée
Jusqu'à m'imaginer que j'étois écoutée :
Mais quand pour me répondre il s'est fait un effort,
Son compliment au mien n'a point eu de rapport ;
Et j'ai trop vu par-là qu'un si profond silence
Attachoit sa pensée ailleurs qu'à ma présence,
Et que l'emportement d'un entretien secret
Sous un front attentif cachoit l'esprit distrait.

BARCÉE. Les soins d'un conquérant vous donnent trop d'alarmes.
C'est peu que devant lui Cyrthe ait mis bas les armes,
Qu'elle se soit rendue, et qu'un commun effroi
L'ait fait à tout son peuple accepter pour son roi :
Il lui faut s'assurer des places et des portes,
Pour en demeurer maître y poster ses cohortes :
Ce devoir se préfère aux soucis les plus doux ;
Et, s'il en étoit quitte, il seroit tout à vous.

ÉRYXE. Il me l'a dit lui-même alors qu'il m'a quittée ;
Mais j'ai trop vu d'ailleurs son ame inquiétée ;
Et de quelque couleur que tu couvres ses soins,
Sa nouvelle conquête en occupe le moins.
Sophonisbe, en un mot, et captive et pleurante,
L'emporte sur Éryxe et reine et triomphante;
Et, si je m'en rapporte à l'accueil différent,
Sa disgrace peut plus qu'un sceptre qu'on me rend.
Tu l'as pu remarquer. Du moment qu'il l'a vue,
Ses troubles ont cessé, sa joie est revenue :
Ces charmes à Carthage autrefois adorés
Ont soudain réuni ses regards égarés.
Tu l'as vue étonnée, et tout ensemble altière,
Lui demander l'honneur d'être sa prisonnière,
Le prier fièrement qu'elle pût en ses mains
Éviter le triomphe et les fers des Romains.
Son orgueil, que ses pleurs sembloient vouloir dédire,
Trouvoit l'art en pleurant d'augmenter son empire,
Et sûre du succès, dont cet art répondoit,

Elle prioit bien moins qu'elle ne commandoit.
Aussi sans balancer il a donné parole
Qu'elle ne seroit point traînée au Capitole,
Qu'il en sauroit trouver un moyen assuré;
En lui tendant la main sur l'heure il l'a juré,
Et n'eût pas borné là son ardeur renaissante:
Mais il s'est souvenu qu'enfin j'étois présente,
Et les ordres qu'aux siens il avoit à donner
Ont servi de prétexte à nous abandonner.
Que dis-je? pour moi seule affectant cette fuite,
Jusqu'au fond du palais des yeux il l'a conduite;
Et, si tu t'en souviens, j'ai toujours soupçonné
Que cet amour jamais ne fut déraciné.
Chez moi, dans Hyarbée, où le mien trop facile
Prêtoit à sa déroute un favorable asile,
Détrôné, vagabond, et sans appui que moi,
Quand j'ai voulu parler contre ce cœur sans foi,
Et qu'à cette infidèle imputant sa misère,
J'ai cru surprendre un mot de haine ou de colère,
Jamais son feu secret n'a manqué de détours
Pour me forcer moi-même à changer de discours;
Ou, si je m'obstinois à le faire répondre,
J'en tirois pour tout fruit de quoi mieux me confondre,
Et je n'en arrachois que de profonds hélas,
Et qu'enfin son amour ne la méritoit pas.
Juge, par ces soupirs que produisoit l'absence,
Ce qu'à leur entrevue a produit la présence.

BARCÉE. Elle a produit sans doute un effet de pitié
Où se mêle peut-être une ombre d'amitié.
Vous savez qu'un cœur noble et vraiment magnanime,
Quand il bannit l'amour, aime à garder l'estime;
Et que, bien qu'offensé par le choix d'un mari,
Il n'insulte jamais à ce qu'il a chéri.
Mais quand bien vous auriez tout lieu de vous en plaindre,
Sophonisbe, après tout, n'est point pour vous à craindre,
Eût-elle tout son cœur, elle l'auroit en vain,
Puisqu'elle est hors d'état de recevoir sa main.
Il vous la doit, madame.

ÉRYXE. Il me la doit, Barcée:
Mais que sert une main par le devoir forcée?

Et qu'en auroit le don pour moi de précieux,
S'il faut que son esclave ait son cœur à mes yeux?
Je sais bien que des rois la fière destinée
Souffre peu que l'amour règle leur hyménée,
Et que leur union, souvent pour leur malheur,
N'est que du sceptre au sceptre, et non du cœur au cœur :
Mais je suis au-dessus de cette erreur commune;
J'aime en lui sa personne autant que sa fortune;
Et je n'en exigeai qu'il reprît ses états
Que de peur que mon peuple en fît trop peu de cas.
Des actions des rois ce téméraire arbitre
Dédaigne insolemment ceux qui n'ont que le titre.
Jamais d'un roi sans trône il n'eût souffert la loi,
Et ce mépris peut-être eût passé jusqu'à moi.
Il falloit qu'il lui vît sa couronne à la tête,
Et que ma main devînt sa dernière conquête,
Si nous voulions régner avec l'autorité
Que le juste respect doit à la dignité.
J'aime donc Massinisse, et je prétends qu'il m'aime :
Je l'adore, et je veux qu'il m'adore de même;
Et pour moi son hymen seroit un long ennui,
S'il n'étoit tout à moi, comme moi toute à lui.
Ne t'étonne donc point de cette jalousie
Dont, à ce froid abord, mon ame s'est saisie;
Laisse-la-moi souffrir, sans me la reprocher :
Sers-la, si tu le peux, et m'aide à la cacher.
Pour juste aux yeux de tous qu'en puisse être la cause,
Une femme jalouse à cent mépris s'expose;
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état,
Et jamais ses soupçons n'ont qu'un honteux éclat.
Je veux donner aux miens une route diverse,
A ces amants suspects laisser libre commerce,
D'un œil indifférent en regarder le cours,
Fuir toute occasion de troubler leur discours,
Et d'un hymen douteux éviter le supplice,
Tant que je douterai du cœur de Massinisse.
Le voici : nous verrons, par son empressement,
Si je me suis trompée en ce pressentiment[1].

[1] On sent, dans cette scène, combien Éryxe est froide et rebutante.
J'aime donc Massinisse, et je prétends qu'il m'aime;

SCÈNE II[1].

MASSINISSE, ÉRYXE, BARCÉE, MÉZÉTULLE.

MASSINISSE. Enfin, maître absolu des murs et de la ville,
Je puis vous rapporter un esprit plus tranquille,
Madame, et voir céder en ce reste du jour
Les soins de la victoire aux douceurs de l'amour.
Je n'aurois plus de lieu d'aucune inquiétude,
N'étoit que je ne puis sortir d'ingratitude,
Et que dans mon bonheur il n'est pas bien en moi
De m'acquitter jamais de ce que je vous doi.
Les forces qu'en mes mains vos bontés ont remises,
Vous ont laissée en proie à de lâches surprises,
Et me rendoient ailleurs ce qu'on m'avoit ôté,
Tandis qu'on vous ôtoit et sceptre et liberté.
Ma première victoire a fait votre esclavage;
Celle-ci, qui le brise, est encor votre ouvrage;
Mes bons destins par vous ont eu tout leur effet,
Et je suis seulement ce que vous m'avez fait.
Que peut donc tout l'effort de ma reconnoissance,
Lorsque je tiens de vous ma gloire et ma puissance?
Et que vous puis-je offrir que votre propre bien,
Quand je vous offrirai votre sceptre et le mien?

ÉRYXE. Quoi qu'on puisse devoir, aisément on s'acquitte,
Seigneur, quand on se donne avec tant de mérite :
C'est un rare présent qu'un véritable roi
Qu'a rendu sa victoire enfin digne de moi.
Si dans quelques malheurs pour vous je suis tombée,
Nous pourrons en parler un jour dans Hyarbée,

Je l'adore, et je veux qu'il m'adore de même....
Pour juste aux yeux de tous qu'en puisse être la cause,
Une femme jalouse à cent mépris s'expose;
Plus elle fait de bruit, moins on en fait d'état.

Est-ce là une comédie de Montfleury? est-ce une tragédie de Corneille? (V.)

[1] Cette scène est aussi froide et aussi comiquement écrite que la précédente. Massinisse est non seulement le maître de la ville, mais aussi des murs. *Il voit céder les soins de la victoire aux douceurs de l'amour en ce reste de jour. Il n'auroit plus sujet d'aucune inquiétude, n'étoit qu'il ne peut sortir d'ingratitude.* Quand on fait parler ainsi ses héros, il faut se taire. Éryxe dit autant de sottises que Massinisse: j'appelle hardiment les choses par leur nom; et j'ai cette hardiesse, parceque j'idolâtre les beaux morceaux du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, et de *Pompée*. (V.)

Lorsqu'on nous y verra dans un rang souverain,
La couronne à la tête, et le sceptre à la main.
Ici nous ne savons encor ce que nous sommes :
Je tiens tout fort douteux tant qu'il dépend des hommes,
Et n'ose m'assurer que nos amis jaloux
Consentent l'union de deux trônes en nous.
Ce qu'avec leurs héros vous avez de pratique
Vous a dû mieux qu'à moi montrer leur politique.
Je ne vous en dis rien : un souci plus pressant,
Et, si je l'ose dire, assez embarrassant,
Où même ainsi que vous la pitié m'intéresse,
Vous doit inquiéter touchant votre promesse.
Dérober Sophonisbe au pouvoir des Romains,
C'est un pénible ouvrage, et digne de vos mains :
Vous devez y penser.

MASSINISSE. Un peu trop téméraire,
Peut-être ai-je promis plus que je ne puis faire.
Les pleurs de Sophonisbe ont surpris ma raison.
L'opprobre du triomphe est pour elle un poison :
Et j'ai cru que le ciel l'avoit assez punie,
Sans la livrer moi-même à tant d'ignominie.
Madame, il est bien dur de voir déshonorer
L'autel où tant de fois on s'est plu d'adorer;
Et l'ame ouverte aux biens que le ciel lui renvoie
Ne peut rien refuser dans ce comble de joie.
Mais, quoi que ma promesse ait de difficultés,
L'effet en est aisé, si vous y consentez.

ÉRYXE. Si j'y consens! bien plus, seigneur, je vous en prie.
Voyez s'il faut agir de force ou d'industrie;
Et concertez ensemble en toute liberté
Ce que dans votre esprit vous avez projeté.
Elle vous cherche exprès.

SCÈNE III.

MASSINISSE, SOPHONISBE, ÉRYXE, BARCÉE, HERMINIE, MÉZÉTULLE.

ÉRYXE. Tout a changé de face,
Madame, et les destins vous ont mise en ma place.
Vous me deviez servir malgré tout mon courroux,

Et je fais à présent même chose pour vous :
Je vous l'avois promis, et je vous tiens parole.

SOPHONISBE. Je vous suis obligée; et ce qui m'en console,
C'est que tout peut changer une seconde fois;
Et je vous rendrai lors tout ce que je vous dois.

ÉRYXE. Si le ciel jusque là vous en laisse incapable,
Vous pourrez quelque temps être ma redevable,
Non tant d'avoir parlé, d'avoir prié pour vous,
Comme de vous céder un entretien si doux.
Voyez si c'est vous rendre un fort méchant office
Que vous abandonner le prince Massinisse.

SOPHONISBE. Ce n'est pas mon dessein de vous le dérober.

ÉRYXE. Peut-être en ce dessein pourriez-vous succomber.
Mais, seigneur, quel qu'il soit, je n'y mets point d'obstacles :
Un héros, comme un dieu, peut faire des miracles;
Et, s'il faut mon aveu pour en venir à bout,
Soyez sûr de nouveau que je consens à tout.
Adieu [1].

SCÈNE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, HERMINIE, MÉZÉTULLE.

SOPHONISBE. Pardonnez-vous à cette inquiétude
Que fait de mon destin la triste incertitude [2],
Seigneur? et cet espoir que vous m'avez donné
Vous fera-t-il aimer d'en être importuné ?
Je suis Carthaginoise, et d'un sang que vous-même

[1] Ce qui fait que cette petite scène de bravades entre Éryxe et Sophonisbe est froide, c'est qu'elle ne change rien à la situation, c'est qu'elle est inutile, c'est que ces deux femmes ne se bravent que pour se braver. (V.)

[2] On a dit que ce qui déplut davantage dans la *Sophonisbe* de Corneille, c'est que cette reine épouse le vainqueur de son mari le même jour que ce mari est prisonnier. Il se peut qu'une telle indécence, un tel mépris de la pudeur et des lois ait révolté tous les esprits bien faits; mais les actions les plus condamnables, les plus révoltantes, sont très souvent admises dans la tragédie, quand elles sont amenées et traitées avec un grand art. Il n'y en a point du tout ici, et les discours que se tiennent ces deux amants n'étaient pas capables de faire excuser ce second mariage dans la maison même qu'habite encore le premier mari. *Pardonnez, monsieur, à l'inquiétude que l'incertitude de mon destin fait. Jugez l'excès de ma confusion. Si ce qu'on vit d'intelligence entre nous ne vous convaincra point d'une vengeance indigne. Mais plus l'injure est grande, d'autant mieux éclate la générosité de servir une ingrate, mise par votre bras lui-même hors d'état d'en reconnoître l'éclat.* Cet horrible galimatias, hérissé de solécismes, est-il bien propre à faire pardonner à Sophonisbe l'insolente indécence de sa conduite? On ne peut excuser Corneille qu'en disant qu'il a fait *Cinna*. (V.)

N'avez que trop jugé digne du diadème :
Jugez par-là l'excès de ma confusion
A me voir attachée au char de Scipion;
Et si ce qu'entre nous on vit d'intelligence
Ne vous convaincra pas d'une indigne vengeance,
Si vous écoutez plus de vieux ressentiments
Que le sacré respect de vos derniers serments.
Je fus ambitieuse, inconstante et parjure :
Plus votre amour fut grand, plus grande en est l'injure;
Mais plus il a paru, plus il vous fait de lois
Pour défendre l'honneur de votre premier choix;
Et plus l'injure est grande, et d'autant mieux éclate
La générosité de servir une ingrate
Que votre bras lui-même a mise hors d'état
D'en pouvoir dignement reconnoître l'éclat.

MASSINISSE. Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Cessez de vous en faire une fausse impuissance :
De quelque dur revers que vous sentiez les coups,
Vous pouvez plus pour moi que je ne puis pour vous.
Je dis plus : je ne puis pour vous aucune chose,
A moins qu'à m'y servir ce revers vous dispose.
J'ai promis, mais sans vous j'aurai promis en vain;
J'ai juré, mais l'effet dépend de votre main;
Autre qu'elle en ces lieux ne peut briser vos chaînes :
En un mot, le triomphe est un supplice aux reines.
La femme du vaincu ne le peut éviter,
Mais celle du vainqueur n'a rien à redouter.
De l'une il est aisé que vous deveniez l'autre;
Votre main par mon sort peut relever le vôtre :
Mais vous n'avez qu'une heure, ou plutôt qu'un moment,
Pour résoudre votre ame à ce grand changement.
Demain Lælius entre, et je ne suis plus maître;
Et, quelque amour en moi que vous voyiez renaître,
Quelques charmes en vous qui puissent me ravir,
Je ne puis que vous plaindre, et non pas vous servir.
C'est vous parler sans doute avec trop de franchise;
Mais le péril...

SOPHONISBE. De grace, excusez ma surprise.
Syphax encor vivant, voulez-vous aujourd'hui...

MASSINISSE. Vous me fûtes promise auparavant qu'à lui;

Et cette foi donnée et reçue à Cart age,
Quand vous voudrez m'aimer, d'avec lui vous dégage.
Si de votre personne il s'est vu possesseur,
Il en fut moins l'époux que l'heureux ravisseur;
Et sa captivité, qui rompt cet hyménée,
Laisse votre main libre, et la sienne enchaînée.
Rendez-vous à vous-même ; et s'il vous peut venir
De notre amour passé quelque doux souvenir,
Si ce doux souvenir peut avoir quelque force...

SOPHONISBE. Quoi! vous pourriez m'aimer après un tel divorce,
Seigneur, et recevoir de ma légèreté
Ce que vous déroba tant d'infidélité?

MASSINISSE. N'attendez point, madame, ici que je vous die
Que je ne vous impute aucune perfidie;
Que mon peu de mérite et mon trop de malheur
Ont seuls forcé Carthage à forcer votre cœur;
Que votre changement n'éteignit point ma flamme,
Qu'il ne vous ôta point l'empire de mon ame :
Et que si j'ai porté la guerre en vos états,
Vous étiez la conquête où prétendoit mon bras.
Quand le temps est trop cher pour le perdre en paroles,
Toutes ces vérités sont des discours frivoles :
Il faut ménager mieux ce moment de pouvoir.
Demain Lælius entre; il le peut dès ce soir :
Avant son arrivée assurez votre empire.
Je vous aime, madame, et c'est assez vous dire.
Je n'examine point quels sentiments pour moi
Me rendront les effets d'une première foi :
Que votre ambition, que votre amour choisisse;
L'opprobre est d'un côté, de l'autre Massinisse.
Il faut aller à Rome, ou me donner la main :
Ce grand choix ne se peut différer à demain ;
Le péril presse autant que mon impatience ;
Et, quoi que mes succès m'offrent de confiance,
Avec tout mon amour je ne puis rien pour vous,
Si demain Rome en moi ne trouve votre époux.

SOPHONISBE. Il faut donc qu'à mon tour je parle avec franchise,
Puisqu'un péril si grand ne veut point de remise.
L'hymen que vous m'offrez peut rallumer mes feux,
Et pour briser mes fers rompre tous autres nœuds;

Mais, avant qu'il vous rende à votre prisonnière,
Je veux que vous voyiez son ame tout entière,
Et ne puissiez un jour vous plaindre avec sujet
De n'avoir pas bien vu ce que vous aurez fait.
Quand j'épousai Syphax, je n'y fus point forcée;
De quelques traits pour vous que l'amour m'eût blessée,
Je vous quittai sans peine, et tous mes vœux trahis
Cédèrent avec joie au bien de mon pays.
En un mot, j'ai reçu du ciel pour mon partage
L'aversion de Rome et l'amour de Carthage.
Vous aimez Lælius, vous aimez Scipion,
Vous avez lieu d'aimer toute leur nation;
Aimez-la, j'y consens, mais laissez-moi ma haine.
Tant que vous serez roi, souffrez que je sois reine,
Avec la liberté d'aimer ou de haïr,
Et sans nécessité de craindre ou d'obéir.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître,
Et ne quitterois point l'époux que j'avois pris,
Si Rome se pouvoit éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez-vous pour femme?

MASSINISSE. A ces conditions prenez toute mon ame;
Et s'il vous faut encor quelques nouveaux serments...

SOPHONISBE. Ne perdez point, seigneur, ces précieux moments;
Et, puisque sans contrainte il m'est permis de vivre,
Faites tout préparer; je m'apprête à vous suivre.

MASSINISSE. J'y vais; mais de nouveau gardez que Lælius...

SOPHONISBE. Cessez de vous gêner par des soins superflus;
J'en connois l'importance, et vous rejoins au temple [1].

SCÈNE V.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE. Tu vois, mon bonheur passe et l'espoir et l'exemple;
Et c'est, pour peu qu'on aime, une extrême douceur
De pouvoir accorder sa gloire avec son cœur :
Mais c'en est une ici bien autre et sans égale,
D'enlever, et si tôt, ce prince à ma rivale,

[1] Scène froide encore, parceque le spectateur sait déja quel parti a pris Massinisse, parcequ'elle est dénuée de grandes passions et de grands mouvements de l'ame. (V.)

De lui faire tomber le triomphe des mains,
Et prendre sa conquête aux yeux de ses Romains.
Peut-être avec le temps j'en aurai l'avantage
De l'arracher à Rome, et le rendre à Carthage;
Je m'en réponds déja sur le don de sa foi :
Il est à mon pays, puisqu'il est tout à moi.
A ce nouvel hymen c'est ce qui me convie,
Non l'amour, non la peur de me voir asservie.
L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter;
Alors qu'on sait mourir, on sait tout éviter :
Mais, comme enfin la vie est bonne à quelque chose [1],
Ma patrie elle-même à ce trépas s'oppose,
Et m'en désavoueroit si j'osois me ravir
Les moyens que l'amour m'offre de la servir.
Le bonheur surprenant de cette préférence
M'en donne une assez juste et flatteuse espérance.
Que ne pourrai-je point, si, dès qu'il m'a pu voir,
Mes yeux d'une autre reine ont détruit le pouvoir!
Tu l'as vu comme moi, qu'aucun retour vers elle
N'a montré qu'avec peine il lui fût infidèle;
Il ne l'a point nommée, et pas même un soupir
N'en a fait soupçonner le moindre souvenir.

HERMINIE. Ce sont grandes douceurs que le ciel vous renvoie:
Mais il manque le comble à cet excès de joie,
Dont vous vous sentiriez encor bien mieux saisir,
Si vous voyiez qu'Éryxe en eût du déplaisir.
Elle est indifférente, ou plutôt insensible :
A vous servir contre elle elle fait son possible;
Quand vous prenez plaisir à troubler son discours,
Elle en prend à laisser au vôtre un libre cours;
Et ce héros enfin que votre main obsède
Semble ne vous offrir que ce qu'elle vous cède.
Je voudrois qu'elle vît un peu plus son malheur,
Qu'elle fit hautement éclater la douleur;
Que l'espoir inquiet de se voir son épouse
Jetât un plein désordre en son ame jalouse;
Que son amour pour lui fût sans bonté pour vous.

SOPHONISBE. Que tu te connois mal en sentiments jaloux,
Alors qu'on l'est si peu qu'on ne pense pas l'être,

[1] *La vie est bonne à quelque chose*, quels discours et quels raisonnements! (V.)

On n'y réfléchit point, on laisse tout paroître ;
Mais, quand on l'est assez pour s'en apercevoir,
On met tout son possible à n'en laisser rien voir.
Éryxe qui connoît et qui hait sa foiblesse
La renferme au-dedans, et s'en rend la maîtresse ;
Mais cette indifférence où tant d'orgueil se joint
Ne part que d'un dépit jaloux au dernier point ;
Et sa fausse bonté se trahit elle-même
Par l'effort qu'elle fait à se montrer extrême :
Elle est étudiée, et ne l'est pas assez
Pour échapper entière aux yeux intéressés.
Allons sans perdre temps l'empêcher de nous nuire,
Et prévenir l'effet qu'elle pourroit produire[1].

[1] Scène plus froide encore, parceque Sophonisbe ne fait que raisonner avec sa confidente sur ce qui vient de se passer. Partout où il n'y a ni crainte, ni espérance, ni combats du cœur, ni infortunes attendrissantes, il n'y a point de tragédie. Encore si la froideur était un peu ranimée par l'éloquence de la poésie ! Mais une prose incorrecte et rimée ne fait qu'augmenter les vices de la construction de la pièce. (V.) — Voltaire nous paroît établir ici un principe beaucoup trop général. Les combats du cœur, les infortunes intéressantes, sont, il est vrai, ce qui émeut, ce qui attendrit le plus dans une tragédie, et surtout ce qui a le plus d'attrait pour les femmes, dont il est si important d'obtenir les suffrages : mais il est, j'ose le dire, des tragédies d'une difficulté peut-être supérieure, et dont les beautés ne feroient pas moins d'impression sur des hommes dignes de les juger. Il n'y a, par exemple, ni combats du cœur, ni infortunes intéressantes dans *Rome sauvée*, que nous n'en regardons pas moins comme une belle tragédie, et dans laquelle Voltaire a peut-être prouvé plus de génie que dans *Zaïre*. Ce qu'on admire le plus dans cette pièce, c'est la fidélité du pinceau de l'auteur, et l'exactitude avec laquelle il a représenté les caractères de ses personnages, tels que l'histoire nous les fait connoître. Sous ce rapport, sans nous dissimuler les fautes de *Sophonisbe*, et le foible intérêt qu'elle inspire, nous avouons que souvent nous croyons y trouver tout Corneille : les caractères y sont parfaitement vrais, parfaitement soutenus, en un mot, ce qu'ils doivent être. Sophonisbe est vraiment la fille d'Asdrubal ; elle est Carthaginoise, comme Émilie est Romaine : c'est ce qu'un commentateur de Corneille auroit dû faire observer, au lieu de s'appesantir sur des minuties de grammaire qui ne peuvent plus être aujourd'hui de la moindre importance. Il y a de très beaux endroits, même dans le personnage d'Éryxe : sa réponse à Lælius, dans la septième scène du cinquième acte, est sublime, et prouve combien le génie de Corneille est digne d'être étudié jusque dans ses derniers ouvrages. (P.)



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MASSINISSE, MÉZÉTULLE.

MÉZÉTULLE. Oui, seigneur, j'ai donné vos ordres à la porte [1]
Que jusques à demain aucun n'entre, ne sorte,
A moins que Lælius vous dépêche quelqu'un.
Au reste, votre hymen fait le bonheur commun.
Cette illustre conquête est une autre victoire,
Que prennent les vainqueurs pour un surcroît de gloire,
Et qui fait aux vaincus bannir tout leur effroi,
Voyant régner leur reine avec leur nouveau roi.
Cette union à tous promet des biens solides,
Et réunit sous vous tous les cœurs des Numides.
MASSINISSE. Mais Éryxe?
MÉZÉTULLE. J'ai mis des gens à l'observer,
Et suis allé moi-même après eux la trouver,
De peur qu'un contre-temps de jalouse colère
Allât jusqu'aux autels en troubler le mystère.
D'abord qu'elle a tout su, son visage étonné
Aux troubles du dedans sans doute a trop donné;
Du moins à ce grand coup elle a paru surprise :
Mais un moment après, entièrement remise,
Elle a voulu sourire, et m'a dit froidement :
« Le roi n'use pas mal de mon consentement;
« Allez, et dites-lui que pour reconnoissance... »
Mais, seigneur, devers vous elle-même s'avance,
Et vous expliquera mieux que je n'aurois fait
Ce qu'elle ne m'a pas expliqué tout-à-fait.
MASSINISSE. Cependant cours au temple, et presse un peu la reine
D'y terminer des vœux dont la longueur me gêne;
Et dis-lui que c'est trop importuner les dieux,
En un temps où sa vue est si chère à mes yeux [2].

[1] Mêmes défauts partout. Quel fruit tirerait-on des remarques que nous pourrions faire? Il n'y a que le bon qui mérite d'être discuté. (V.)
[2] Scène froide, parcequ'elle ne change rien à la situation de la scène précédente,

SCÈNE II.

MASSINISSE, ÉRYXE, BARCÉE.

ÉRYXE. Comme avec vous, seigneur, je ne sus jamais feindre,
Souffrez pour un moment que j'ose ici m'en plaindre;
Non d'un amour éteint, ni d'un espoir déçu,
L'un fut mal allumé, l'autre fut mal conçu;
Mais d'avoir cru mon ame et si foible et si basse,
Qu'elle pût m'imputer votre hymen à disgrace,
Et d'avoir envié cette joie à mes yeux
D'en être les témoins aussi bien que les dieux.
Ce plein aveu promis avec tant de franchise
Me préparoit assez à voir tout sans surprise;
Et, sûr que vous étiez de mon consentement,
Vous me deviez ma part en cet heureux moment.
J'aurois un peu plus tôt été désabusée;
Et, près du précipice où j'étois exposée,
Il m'eût été, seigneur, et m'est encor bien doux
D'avoir pu vous connoître avant que d'être à vous.
Aussi n'attendez point de reproche ou d'injure.
Je ne vous nommerai ni lâche, ni parjure.
Quel outrage m'a fait votre manque de foi
De me voler un cœur qui n'étoit pas à moi?
J'en connois le haut prix, j'en vois tout le mérite,
Mais jamais un tel vol n'aura rien qui m'irrite:
Et vous vivrez sans trouble en vos contentements,
S'ils n'ont à redouter que mes ressentiments.
MASSINISSE. J'avois assez prévu qu'il vous seroit facile
De garder dans ma perte un esprit si tranquille:
Le peu d'ardeur pour moi que vos desirs ont eu
Doit s'accorder sans peine avec cette vertu.
Vous avez feint d'aimer, et permis l'espérance;
Mais cet amour traînant n'avoit que l'apparence;
Et, quand par votre hymen vous pouviez m'acquérir,
Vous m'avez renvoyé pour vaincre, ou pour périr.
J'ai vaincu par votre ordre, et vois avec surprise

parcequ'un subalterne supporte en subalterne un discours inutile de l'inutile Éryxe, et qu'il est fort indifférent que cette Éryxe ait prononcé ou non ce vers comique :

Le roi n'use pas mal de mon consentement. (V.)

Que je n'en ai pour fruit qu'une froide remise,
Et quelque espoir douteux d'obtenir votre choix
Quand nous serons chez vous l'un et l'autre en vrais rois.
Dites-moi donc, madame, aimiez-vous ma personne,
Ou le pompeux éclat d'une double couronne?
Et, lorsque vous prêtiez des forces à mon bras,
Étoit-ce pour unir nos mains ou nos états?
Je vous l'ai déja dit, que toute ma vaillance
Tient d'un si grand secours sa gloire et sa puissance.
Je saurai m'acquitter de ce qui vous est dû,
Et je vous rendrai plus que vous n'avez perdu :
Mais comme en mon malheur ce favorable office
En vouloit à mon sceptre, et non à Massinisse,
Vous pouvez sans chagrin, dans mes destins meilleurs,
Voir mon sceptre en vos mains, et Massinisse ailleurs.
Prenez ce sceptre aimé pour l'attacher au vôtre;
Ma main tant refusée est bonne pour une autre;
Et son ambition a de quoi s'arrêter
En celui de Syphax qu'elle vient d'emporter.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'en montrer une estime et plus haute et plus prompte,
Ni craint de ravaler l'honneur de votre rang
Pour trop considérer le mérite et le sang.
La naissance suffit quand la personne est chère.
Un prince détrôné garde son caractère :
Mais, à vos yeux charmés par de plus forts appas,
Ce n'est point être roi que de ne régner pas.
Vous en vouliez en moi l'effet comme le titre;
Et, quand de votre amour la fortune est l'arbitre,
Le mien, au-dessus d'elle et de tous ses revers,
Reconnoît son objet dans les pleurs, dans les fers.
Après m'être fait roi pour plaire à votre envie,
Aux dépens de mon sang, aux périls de ma vie[1],
Mon sceptre reconquis me met en liberté
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté;
Et ce seroit trahir les droits du diadème,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même.
Un roi doit pouvoir tout; et je ne suis pas roi,

[1] *Aux périls de.* Cette locution, que nous avons empruntée aux Latins, ne s'emploie plus aujourd'hui qu'au singulier, et en cela elle s'est rapprochée de son origine.

S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.

ÉRYXE. Il est beau de trancher du roi comme vous faites;
Mais n'a-t-on aucun lieu de douter si vous l'êtes?
Et n'est-ce point, seigneur, vous y prendre un peu mal
Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Asdrubal?
Je sais que les Romains vous rendront la couronne,
Vous en avez parole, et leur parole est bonne;
Ils vous nommeront roi : mais vous devez savoir
Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir;
Et que, sous leur appui, ce plein droit de tout faire
N'est que pour qui ne veut que ce qui doit leur plaire;
Vous verrez qu'ils auront pour vous trop d'amitié
Pour vous laisser méprendre au choix d'une moitié.
Ils ont pris trop de part en votre destinée
Pour ne pas l'affranchir d'un pareil hyménée;
Et ne se croiroient pas assez de vos amis,
S'ils n'en désavouoient les dieux qui l'ont permis.

MASSINISSE. Je m'en dédis, madame; et s'il vous est facile
De garder dans ma perte un cœur vraiment tranquille,
Du moins votre grande ame, avec tous ses efforts,
N'en conserve pas bien les fastueux dehors.
Lorsque vous étouffez l'injure et la menace,
Vos illustres froideurs laissent rompre leur glace;
Et cette fermeté de sentiments contraints
S'échappe adroitement du côté des Romains.
Si tant de retenue a pour vous quelque gêne,
Allez jusqu'en leur camp solliciter leur haine;
Traitez-y mon hymen de lâche et noir forfait;
N'épargnez point les pleurs pour en rompre l'effet;
Nommez-y-moi cent fois ingrat, parjure, traître :
J'ai mes raisons pour eux, et je les dois connoître.

ÉRYXE. Je les connois, seigneur, sans doute moins que vous,
Et les connois assez pour craindre leur courroux.
Ce grand titre de roi que seul je considère,
Étend sur moi l'affront qu'en vous ils vont lui faire;
Et rien ici n'échappe à ma tranquillité
Que par les intérêts de notre dignité.
Dans votre peu de foi c'est tout ce qui me blesse.
Vous allez hautement montrer notre foiblesse,
Dévoiler notre honte, et faire voir à tous

Quels fantômes d'état on fait régner en nous.
Oui, vous allez forcer nos peuples de connoitre
Qu'ils n'ont que le sénat pour véritable maître;
Et que ceux qu'avec pompe ils ont vu couronner
En reçoivent les lois qu'ils semblent leur donner.
C'est là mon déplaisir. Si je n'étois pas reine,
Ce que je perds en vous me feroit peu de peine :
Mais je ne puis souffrir qu'un si dangereux choix
Détruise en un moment ce peu qui reste aux rois,
Et qu'en un si grand cœur l'impuissance de l'être
Ait ménagé si mal l'honneur de le paroître.
Mais voici cet objet si charmant à vos yeux,
Dont le cher entretien vous divertira mieux [1].

SCÈNE III.

MASSINISSE, SOPHONISBE, ÉRYXE, MÉZÉTULLE, HERMINIE, BARCÉE.

ÉRYXE. Une seconde fois tout a changé de face,
Madame, et c'est à moi de vous quitter la place.
Vous n'aviez pas dessein de me le dérober?
SOPHONISBE. L'occasion qui plaît souvent fait succomber.
Vous puis-je en cet état rendre quelque service?
ÉRYXE. L'occasion qui plaît semble toujours propice;
Mais ce qui vous et moi nous doit mettre en souci,
C'est que ni vous ni moi ne commandons ici.
SOPHONISBE. Si vous y commandiez, je pourrois être à plaindre.
ÉRYXE. Peut-être en auriez-vous quelque peu moins à craindre :
Ceux dont avant deux jours nous y prendrons des lois
Regardent d'un autre œil la majesté des rois.
Étant ce que je suis, je redoute un exemple;
Et reine, c'est mon sort en vous que je contemple.
SOPHONISBE. Vous avez du crédit, le roi n'en manque point;
Et si chez les Romains l'un à l'autre se joint...

[1] Scène froide encore, par la même raison qu'elle n'apporte aucun changement, qu'elle ne forme aucun nœud, que les personnages répètent une partie de ce qu'ils ont déja dit, qu'on ne s'intéresse point à Éryxe, qu'elle ne fait rien du tout dans la pièce. Ce sont les Romains, et non pas Éryxe, que Massinisse doit craindre; qu'elle se plaigne ou qu'elle ne se plaigne pas, les Romains voudront toujours mener Sophonisbe en triomphe. Mais le pis de tout cela, c'est qu'on ne saurait plus mal écrire. La première loi, quand on fait des vers, c'est de les faire bons. (V.)

ÉRYXE. Votre félicité sera long-temps parfaite,
S'ils la laissent durer autant que je souhaite.
Seigneur, en cet adieu recevez-en ma foi,
Ou me donnez quelqu'un qui réponde de moi.
La gloire de mon rang, qu'en vous deux je respecte,
Ne sauroit consentir que je vous sois suspecte.
Faites-moi donc justice, et ne m'imputez rien
Si le ciel à mes vœux ne s'accorde pas bien[1].

SCÈNE IV.

MASSINISSE, SOPHONISBE, MÉZÉTULLE, HERMINIE.

MASSINISSE. Comme elle voit ma perte aisément réparable,
Sa jalousie est foible, et son dépit traitable.
Aucun ressentiment n'éclate en ses discours.
SOPHONISBE. Non; mais le fond du cœur n'éclate pas toujours.
Qui n'est point irritée, ayant trop de quoi l'être,
L'est souvent d'autant plus qu'on le voit moins paroître,
Et, cachant son dessein pour le mieux assurer,
Cherche à prendre ce temps qu'on perd à murmurer.
Ce grand calme prépare un dangereux orage.
Prévenez les effets de sa secrète rage;
Prévenez de Syphax l'emportement jaloux,
Avant qu'il ait aigri vos Romains contre vous;
Et portez dans leur camp la première nouvelle
De ce que vient de faire un amour si fidèle.
Vous n'y hasardez rien, s'ils respectent en vous,
Comme nous l'espérons, le nom de mon époux;
Mais je m'attirerois la dernière infamie,
S'ils brisoient malgré vous le saint nœud qui nous lie,
Et qu'ils pussent noircir de quelque indignité
Mon trop de confiance en votre autorité.
Si dès qu'ils paroîtront vous n'êtes plus le maître,
C'est d'eux qu'il faut savoir ce que je vous puis être,
Et puisque Lælius doit entrer dès demain...
MASSINISSE. Ah! je n'ai pas reçu le cœur avec la main...
Si votre amour...
SOPHONISBE. Seigneur, je parle avec franchise.

[1] Nouvelles bravades inutiles, qui rendent cette scène aussi froide que les autres. (V.)

Vous m'avez épousée, et je vous suis acquise :
Voyons si vous pourrez me garder plus d'un jour.
Je me rends au pouvoir, et non pas à l'amour;
Et, de quelque façon qu'à présent je vous nomme,
Je ne suis point à vous, s'il faut aller à Rome.

MASSINISSE. A qui donc? à Syphax, madame?

SOPHONISBE. D'aujourd'hui,
Puisqu'il porte des fers, je ne suis plus à lui.
En dépit des Romains on voit que je vous aime;
Mais jusqu'à leur aveu je suis toute à moi-même;
Et, pour obtenir plus que mon cœur et ma foi,
Il faut m'obtenir d'eux aussi bien que de moi.
Le nom d'époux suffit pour me tenir parole,
Pour me faire éviter l'aspect du Capitole :
N'exigez rien de plus; perdez quelques moments
Pour mettre en sûreté l'effet de vos serments :
Afin que vos lauriers me sauvent du tonnerre,
Allez aux dieux du ciel joindre ceux de la terre.
Mais que nous veut Syphax que ce Romain conduit[1]?

SCÈNE V.

SYPHAX, MASSINISSE, SOPHONISBE, LÉPIDE, HERMINIE, MÉZÉTULLE, GARDES.

LÉPIDE. Touché de cet excès du malheur qui le suit,
Madame, par pitié Lælius vous l'envoie,
Et donne à ses douleurs ce mélange de joie
Avant qu'on le conduise au camp de Scipion.

MASSINISSE. J'aurai pour ses malheurs même compassion.
Adieu : cet entretien ne veut point ma présence;
J'en attendrai l'issue avec impatience;
Et j'ose en espérer quelques plus douces lois
Quand vous aurez mieux vu le destin des deux rois.

SOPHONISBE. Je sais ce que je suis et ce que je dois faire,
Et prends pour seul objet ma gloire à satisfaire.

[1] Scène encore froide. Sophonisbe semble y craindre en vain la vengeance d'Éryxe, qui n'est point en état de se venger, qui ne joue d'autre personnage que celui d'être délaissée, qui ne parle pas même aux Romains, qui, comme on l'a déjà remarqué, ne produit rien du tout dans la pièce. (V.)

SCÈNE VI.

SYPHAX, SOPHONISBE, LÉPIDE, HERMINIE, GARDES.

SYPHAX. Madame, à cet excès de générosité,
Je n'ai presque plus d'yeux pour ma captivité;
Et, malgré de mon sort la disgrace éclatante,
Je suis encor heureux quand je vous vois constante.
Un rival triomphant veut place en votre cœur,
Et vous osez pour moi dédaigner ce vainqueur!
Vous préférez mes fers à toute sa victoire,
Et savez hautement soutenir votre gloire!
Je ne vous dirai point aussi que vos conseils
M'ont fait choir de ce rang si cher à nos pareils,
Ni que pour les Romains votre haine implacable
A rendu ma déroute à jamais déplorable.
Puisqu'en vain Massinisse attaque votre foi,
Je règne dans votre ame, et c'est assez pour moi.
SOPHONISBE. Qui vous dit qu'à ses yeux vous y régniez encore?
Que pour vous je dédaigne un vainqueur qui m'adore?
Et quelle indigne loi m'y pourroit obliger,
Lorsque vous m'apportez des fers à partager?
SYPHAX. Ce soin de votre gloire, et de lui satisfaire...
SOPHONISBE. Quand vous l'entendrez bien, vous dira le contraire.
Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez;
D'éviter le triomphe où vous vous soumettez.
Ma naissance ne voit que cette honte à craindre.
Enfin détrompez-vous, il siéroit mal de feindre :
Je suis à Massinisse, et le peuple en ces lieux
Vient de voir notre hymen à la face des dieux;
Nous sortons de leur temple.
SYPHAX. Ah! que m'osez-vous dire?
SOPHONISBE. Que Rome sur mes jours n'aura jamais d'empire.
J'ai su m'en affranchir par une autre union;
Et vous suivrez sans moi le char de Scipion.
SYPHAX. Le croirai-je, grands dieux! et le voudra-t-on croire,
Alors que l'avenir en apprendra l'histoire?
Sophonisbe servie avec tant de respect,
Elle que j'adorai dès le premier aspect,
Qui s'est vue à toute heure et partout obéie,

Insulte lâchement à ma gloire trahie,
Met le comble à mes maux par sa déloyauté,
Et d'un crime si noir fait encor vanité !

SOPHONISBE. Le crime n'est pas grand d'avoir l'ame assez haute
Pour conserver un rang que le destin vous ôte :
Ce n'est point un honneur qui rebute en deux jours ;
Et qui règne un moment aime à régner toujours :
Mais si l'essai du trône en fait durer l'envie
Dans l'ame la plus haute à l'égal de la vie,
Un roi né pour la gloire, et digne de son sort,
A la honte des fers sait préférer la mort ;
Et vous m'aviez promis en partant...

SYPHAX. Ah! madame,
Qu'une telle promesse étoit douce à votre ame !
Ma mort faisoit dès-lors vos plus ardents souhaits.

SOPHONISBE. Non ; mais je vous tiens mieux ce que je vous promets ;
Je vis encore en reine, et je mourrai de même.

SYPHAX. Dites que votre foi tient toute au diadème,
Que les plus saintes lois ne peuvent rien sur vous.

SOPHONISBE. Ne m'attachez point tant au destin d'un époux,
Seigneur ; les lois de Rome et celles de Carthage
Nous diront que l'hymen se rompt par l'esclavage,
Que vos chaînes du nôtre ont brisé le lien,
Et qu'étant dans les fers vous ne m'êtes plus rien.
Ainsi par les lois même en mon pouvoir remise,
Je me donne au monarque à qui je fus promise,
Et m'acquitte envers lui d'une première foi
Qu'il reçut avant vous de mon père et de moi.
Ainsi mon changement n'a point de perfidie ;
J'étois et suis encore au roi de Numidie,
Et laisse à votre sort son flux et son reflux,
Pour régner malgré lui quand vous ne régnez plus.

SYPHAX. Ah ! s'il est quelques lois qui souffrent qu'on étale
Cet illustre mépris de la foi conjugale,
Cette hauteur, madame, a d'étranges effets
Après m'avoir forcé de refuser la paix.
Me le promettiez-vous, alors qu'à ma défaite
Vous montriez dans Cyrthe une sûre retraite,
Et qu'outre le secours de votre général
Vous me vantiez celui d'Hannon et d'Annibal?

Pour vous avoir trop crue, hélas ! et trop aimée,
Je me vois sans états, je me vois sans armée;
Et, par l'indignité d'un soudain changement,
La cause de ma chute en fait l'accablement.

SOPHONISBE. Puisque je vous montrois dans Cyrthe une retraite,
Vous deviez vous y rendre après votre défaite :
S'il eût fallu périr sous un fameux débris,
Je l'eusse appris de vous, ou je vous l'eusse appris,
Moi qui, sans m'ébranler du sort de deux batailles,
Venois de m'enfermer exprès dans ces murailles,
Prête à souffrir un siége et soutenir pour vous
Quoi que du ciel injuste eût osé le courroux.
Pour mettre en sûreté quelques restes de vie,
Vous avez du triomphe accepté l'infamie;
Et ce peuple déçu qui vous tendoit les mains
N'a revu dans son roi qu'un captif des Romains.
Vos fers, en leur faveur plus forts que leurs cohortes,
Ont abattu les cœurs, ont fait ouvrir les portes,
Et réduit votre femme à la nécessité
De chercher tous moyens d'en fuir l'indignité,
Quand vos sujets ont cru que sans devenir traîtres
Ils pouvoient après vous se livrer à vos maîtres.
Votre exemple est ma loi, vous vivez et je vi[1];
Et si vous fussiez mort je vous aurois suivi :
Mais si je vis encor, ce n'est pas pour vous suivre;
Je vis pour vous punir de trop aimer à vivre:
Je vis peut-être encor pour quelque autre raison
Qui se justifiera dans une autre saison.
Un Romain nous écoute ; et, quoi qu'on veuille en croire,
Quand il en sera temps je mourrai pour ma gloire.
Cependant, bien qu'un autre ait le titre d'époux,
Sauvez-moi des Romains, je suis encore à vous;
Et je croirai régner malgré votre esclavage,
Si vous pouvez m'ouvrir les chemins de Carthage.
Obtenez de vos dieux ce miracle pour moi,
Et je romps avec lui pour vous rendre ma foi.
Je l'aimai ; mais ce feu dont je fus la maîtresse,

[1] Il est bon que, dans la poésie, on puisse supprimer ou ajouter des lettres selon le besoin, sans nuire à l'harmonie : *je fai, je vi, je croi, je doi*, pour *je fais, je vis, je crois, je dois*, etc. (V.)

Ne met point dans mon cœur de honteuse tendresse;
Toute ma passion est pour la liberté,
Et toute mon horreur pour la captivité.
Seigneur, après cela je n'ai rien à vous dire :
Par ce nouvel hymen vous voyez où j'aspire,
Vous savez les moyens d'en rompre le lien :
Réglez-vous là-dessus sans vous plaindre de rien [1].

SCÈNE VII.

SYPHAX, LÉPIDE, GARDES.

SYPHAX. A-t-on vu sous le ciel plus infame injustice?
Ma déroute la jette au lit de Massinisse;
Et, pour justifier ses lâches trahisons,
Les maux qu'elle a causés lui servent de raisons!
LÉPIDE. Si c'est avec chagrin que vous souffrez sa perte,
Seigneur, quelque espérance encor vous est offerte.
Si je l'ai bien compris, cet hymen imparfait
N'est encor qu'en parole, et n'a point eu d'effet;

[1] Cette scène n'est pas de la froideur des autres, par cette seule raison que la situation est embarrassante : mais cette situation n'est ni noble, ni tragique ; elle est révoltante, elle tient du comique. Un vieux mari qui vient revoir sa femme, et qui la trouve mariée à un autre, feralt aujourd'hui un effet très ridicule. On n'aime de telles aventures que dans les contes de La Fontaine et dans des farces. Les mots de *roi*, de *couronne*, de *diadème*, loin de mettre de la dignité dans une aventure si peu tragique, ne servent qu'à faire mieux sentir le contraste de la tragédie et de la comédie. Syphax est si prodigieusement avili, qu'il est impossible qu'on prenne à lui le moindre intérêt. Pour peu qu'on pèse toutes ces raisons, on verra qu'à la longue une nation éclairée est toujours juste, et que c'est en se formant le goût que le public a rejeté *Sophonisbe*. (V.) — Un des grands défauts de notre nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer *étrangers* dans leur propre pays ceux qui n'ont pas bien eu son air, ou ses manières : de là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous, dont Corneille a fait une injuste et fâcheuse expérience dans sa *Sophonisbe*. Mairet, qui avoit dépeint la sienne infidèle au vieux Syphax, et amoureuse du jeune et victorieux Massinisse, plut presque généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des dames et le vrai esprit des gens de la cour. Mais Corneille, qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois que les citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes ; Corneille, qui presque seul a le bon goût de l'antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à notre siècle pour être entré dans le génie de ces nations, et avoir conservé à la fille d'Asdrubal son véritable caractère. Ainsi, à la honte de nos jugements, celui qui a surpassé tous nos auteurs, et qui s'est peut être ici surpassé lui-même à rendre à ces grands noms tout ce qui leur étoit dû, n'a pu nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devions, asservis par la coutume aux choses que nous voyons en usage, et peu disposés par la raison à estimer des qualités et des sentiments qui ne s'accommodent pas aux nôtres. (SAINT-ÉVREMOND, tome II, page 419.)

Et comme nos Romains le verront avec peine,
Ils pourront mal répondre aux souhaits de la reine.
Je vais m'assurer d'elle, et vous dirai de plus
Que j'en viens d'envoyer avis à Lælius;
J'en attends nouvel ordre, et dans peu je l'espère.
SYPHAX. Quoi! prendre tant de soin d'adoucir ma misère!
Lépide, il n'appartient qu'à de vrais généreux
D'avoir cette pitié des princes malheureux;
Autres que les Romains n'en chercheroient la gloire.
LÉPIDE. Lælius fera voir ce qu'il vous en faut croire.
Vous autres, attendant quel est son sentiment,
Allez garder le roi dans cet appartement.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SYPHAX, LÉPIDE.

LÉPIDE. Lælius est dans Cyrthe, et s'en est rendu maître:
Bientôt dans ce palais vous le verrez paroître:
Et, si vous espérez que parmi vos malheurs
Sa présence ait de quoi soulager vos douleurs,
Vous n'avez avec moi qu'à l'attendre au passage.
SYPHAX. Lépide, que dit-il touchant ce mariage?
En rompra-t-il les nœuds? en sera-t-il d'accord?
Fera-t-il mon rival arbitre de mon sort?
LÉPIDE. Je ne vous réponds point que sur cette matière
Il veuille vous ouvrir son ame tout entière;
Mais vous pouvez juger que, puisqu'il vient ici,
Cet hymen comme à vous lui donne du souci.
Sachez-le de lui-même; il entre, et vous regarde.

SCÈNE II.

LÆLIUS, SYPHAX, LÉPIDE.

LÆLIUS. Détachez-lui ses fers, il suffit qu'on le garde.
Prince, je vous ai vu tantôt comme ennemi,

Et vous vois maintenant comme ancien ami[1].
Le fameux Scipion, de qui vous fûtes l'hôte,
Ne s'offensera point des fers que je vous ôte,
Et feroit encor plus, s'il nous étoit permis
De vous remettre au rang de nos plus chers amis.

SYPHAX. Ah! ne rejetez point dans ma triste mémoire
Le cuisant souvenir de l'excès de ma gloire;
Et ne reprochez point à mon cœur désolé,
A force de bontés, ce qu'il a violé.
Je fus l'ami de Rome, et de ce grand courage
Qu'opposent nos destins aux destins de Carthage;
Toutes deux, et ce fut le plus beau de mes jours,
Par leurs plus grands héros briguèrent mon secours.
J'eus des yeux assez bons pour remplir votre attente;
Mais que sert un bon choix dans une ame inconstante?
Et que peuvent les droits de l'hospitalité
Sur un cœur si facile à l'infidélité?
J'en suis assez puni par un revers si rude,
Seigneur, sans m'accabler de mon ingratitude;
Il suffit des malheurs qu'on voit fondre sur moi,
Sans me convaincre encor d'avoir manqué de foi,
Et me faire avouer que le sort qui m'opprime,
Pour cruel qu'il me soit, rend justice à mon crime.

LÆLIUS. Je ne vous parle aussi qu'avec cette pitié
Que nous laisse pour vous un reste d'amitié:
Elle n'est pas éteinte, et toutes vos défaites
Ont rempli nos succès d'amertumes secrètes.
Nous ne saurions voir même aujourd'hui qu'à regret
Ce gouffre de malheurs que vous vous êtes fait.
Le ciel m'en est témoin, et vos propres murailles,
Qui nous voyoient enflés du gain de deux batailles,
Ont vu cette amitié porter tous nos souhaits
A regagner la vôtre, et vous rendre la paix.
Par quel motif de haine obstinée à vous nuire
Nous avez-vous forcés vous-même à vous détruire?
Quel astre, de votre heur et du nôtre jaloux,
Vous a précipité jusqu'à rompre avec nous?

[1] Le mot *ancien* comptoit alors pour trois syllabes, et c'est mal à propos que les éditeurs modernes, croyant apercevoir dans ce vers une faute d'impression, ont intercalé un monosyllabe dans le dernier hémistiche.

SYPHAX. Pourrez-vous pardonner, seigneur, à ma vieillesse,
Si je vous fais l'aveu de toute sa foiblesse?
Lorsque je vous aimai, j'étois maître de moi;
Et tant que je le fus je vous gardai ma foi :
Mais dès que Sophonisbe avec son hyménée
S'empara de mon ame et de ma destinée,
Je suivis de ses yeux le pouvoir absolu,
Et n'ai voulu depuis que ce qu'elle a voulu.
Que c'est un imbécile et sévère esclavage
Que celui d'un époux sur le penchant de l'âge,
Quand sous un front ridé qu'on a droit de haïr
Il croit se faire aimer à force d'obéir!
De ce mourant amour les ardeurs ramassées
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées,
Et pensent racheter l'horreur des cheveux gris
Par le présent d'un cœur au dernier point soumis.
Sophonisbe par-là devint ma souveraine,
Régla mes amitiés, disposa de ma haine,
M'anima de sa rage, et versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmants qui paroient son visage,
C'étoit une Alecton que déchaînoit Carthage :
Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le sien ;
Hors de ses intérêts elle n'écoutoit rien ;
Et, malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.
Vous voyez son ouvrage en ma captivité,
Voyez-en un plus rare en sa déloyauté.
Vous trouverez, seigneur, cette même furie,
Qui seule m'a perdu pour l'avoir trop chérie,
Vous la trouverez, dis-je, au lit d'un autre roi,
Qu'elle saura séduire et perdre comme moi.
Si vous ne le savez, c'est votre Massinisse,
Qui croit par cet hymen se bien faire justice,
Et que l'infame vol d'une telle moitié
Le venge pleinement de notre inimitié :
Mais, pour peu de pouvoir qu'elle ait sur son courage,
Ce vainqueur avec elle épousera Carthage;
L'air qu'un si cher objet se plaît à respirer
A des charmes trop forts pour n'y pas attirer :

Dans ce dernier malheur, c'est ce qui me console,
Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole [1],
Et ne vois point de don si propre à m'acquitter
De tout ce que ma haine ose lui souhaiter.

LÆLIUS. Je connois Massinisse, et ne vois rien à craindre
D'un amour que lui-même il prendra soin d'éteindre :
Il en sait l'importance ; et, quoi qu'il ait osé,
Si l'hymen fut trop prompt, le divorce est aisé.
Sophonisbe envers vous l'ayant mis en usage
Le recevra de lui sans changer de visage,
Et ne se promet pas de ce nouvel époux
Plus d'amour ou de foi qu'elle n'en eut pour vous.
Vous, puisque cet hymen satisfait votre haine,
De ce qui le suivra ne soyez point en peine,
Et, sans en augurer pour nous ni bien, ni mal,
Attendez sans souci la perte d'un rival ;
Et laissez-nous celui de voir quel avantage
Pourroit avec le temps en recevoir Carthage.

SYPHAX. Seigneur, s'il est permis de parler aux vaincus,
Souffrez encore un mot, et je ne parle plus.
Massinisse de soi pourroit fort peu de chose ;
Il n'a qu'un camp volant dont le hasard dispose :
Mais joint à vos Romains, joint aux Carthaginois,
Il met dans la balance un redoutable poids ;
Et par ma chute enfin sa fortune enhardie
Va traîner après lui toute la Numidie.
Je le hais fortement, mais non pas à l'égal
Des murs que ma perfide eut pour séjour natal.
Le déplaisir de voir que ma ruine en vienne
Craint qu'ils ne durent trop, s'il faut qu'il les soutienne.
Puisse-t-il, ce rival, périr dès aujourd'hui !
Mais puissé-je les voir trébucher avant lui !
Prévenez donc, seigneur, l'appui qu'on leur prépare,
Vengez-moi de Carthage avant qu'il se déclare :
Pressez en ma faveur votre propre courroux,
Et gardez jusque là Massinisse pour vous.

[1] Nous trouvons à peu près le même vers dans *Adélaïde du Guesclin* :

Montre-moi seulement ce rival qui se cache,
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.

Mais peut-on dire que l'on cède avec joie ce qui nous est arraché? (P.)

Je n'ai plus rien à dire, et vous en laisse faire.
LÆLIUS. Nous saurons profiter d'un avis salutaire.
Allez m'attendre au camp ; je vous suivrai de près.
Je dois ici l'oreille à d'autres intérêts ;
Et ceux de Massinisse...
SYPHAX. Il osera vous dire...
LÆLIUS. Ce que vous avez dit, seigneur, vous doit suffire.
Encore un coup, allez, sans vous inquiéter ;
Ce n'est pas devant vous que je dois l'écouter [1].

SCÈNE III.

MASSINISSE, LÆLIUS, MÉZÉTULLE.

MASSINISSE. L'avez-vous commandé, seigneur, qu'en ma présence
Vos tribuns vers la reine usent de violence?
LÆLIUS. Leur ordre est d'emmener au camp les prisonniers ;
Et comme elle et Syphax s'en trouvent les premiers,
Ils ont suivi cet ordre en commençant par elle.
Mais par quel intérêt prenez-vous sa querelle ?
MASSINISSE. Syphax vous l'aura dit, puisqu'il sort d'avec vous.
Seigneur, elle a reçu son véritable époux ;
Et j'ai repris sa foi par force violée
Sur un usurpateur qui me l'avoit volée.
Son père et son amour m'en avoient fait le don.
LÆLIUS. Ce don pour tout effet n'eut qu'un lâche abandon.
Dès que Syphax parut, cet amour sans puissance...
MASSINISSE. J'étois lors en Espagne, et durant mon absence
Carthage la força d'accepter ce parti :
Mais à présent Carthage en a le démenti.
En reprenant mon bien j'ai détruit son ouvrage,
Et vous fais dès ici triompher de Carthage.
LÆLIUS. Commencer avant nous un triomphe si haut,

[1] Si le vieux Syphax a été humilié avec sa femme, il l'est bien plus avec Lælius, en demandant pardon d'avoir combattu les Romains, et s'excusant sur son *imbécile et sévère esclavage*, sur ses *cheveux gris*, sur *les ardeurs ramassées dans ses veines glacées* On demande pourquoi il n'est pas permis d'introduire dans la tragédie des personnages bas et méprisables. La tragédie, dit-on, doit peindre les mœurs des grands, et parmi les grands il se trouve beaucoup d'hommes méprisables et ridicules : cela est vrai ; mais ce qu'on méprise ne peut jamais intéresser. Il faut qu'une tragédie intéresse; et ce qui est fait pour le pinceau de Teniers ne l'est pas pour celui de Raphaël. (V.) — Il faut qu'une tragédie intéresse, sans doute ; mais il ne faut pas que tous les personnages en soient intéressants. L'horreur que nous fait éprouver Narcisse redouble l'intérêt que nous prenons à Burrhus. (P.)

Seigneur, c'est la braver un peu plus qu'il ne faut,
Et mettre entre elle et Rome une étrange balance,
Que de confondre ainsi l'une et l'autre alliance.
Notre ami tout ensemble et gendre d'Asdrubal,
Croyez-moi, ces deux noms s'accordent assez mal;
Et, quelque grand dessein que puisse être le vôtre,
Vous ne pourrez long-temps conserver l'un et l'autre.
Ne vous figurez point qu'une telle moitié
Soit jamais compatible avec notre amitié,
Ni que nous attendions que le même artifice
Qui nous ôta Syphax nous vole Massinisse.
Nous aimons nos amis, et même en dépit d'eux
Nous savons les tirer de ce pas dangereux.
Ne nous forcez à rien qui vous puisse déplaire.

MASSINISSE. Ne m'ordonnez donc rien que je ne puisse faire;
Et montrez cette ardeur de servir vos amis,
A tenir hautement ce qu'on leur a promis.
Du consul et de vous j'ai la parole expresse;
Et ce grand jour a fait que tout obstacle cesse.
Tout ce qui m'appartient me doit être rendu.

LÆLIUS. Et par où cet espoir vous est-il défendu?

MASSINISSE. Quel ridicule espoir en garderoit mon ame,
Si votre dureté me refuse ma femme?
Est-il rien plus à moi, rien moins à balancer?
Et du reste par-là que me faut-il penser?
Puis-je faire aucun fond sur la foi qu'on me donne,
Et traité comme esclave attendre ma couronne?

LÆLIUS. Nous en avons ici les ordres du sénat,
Et même de Syphax il y joint tout l'état:
Mais nous n'en avons point touchant cette captive:
Syphax est son époux, il faut qu'elle le suive.

MASSINISSE. Syphax est son époux! et que suis-je, seigneur?

LÆLIUS. Consultez la raison plutôt que votre cœur;
Et, voyant mon devoir, souffrez que je le fasse.

MASSINISSE. Chargez, chargez-moi donc de vos fers en sa place;
Au lieu d'un conquérant par vos mains couronné,
Traînez à votre Rome un vainqueur enchaîné.
Je suis à Sophonisbe, et mon amour fidèle
Dédaigne et diadème et liberté sans elle.
Je ne veux ni régner, ni vivre qu'en ses bras;

Non, je ne veux...

LÆLIUS. Seigneur, ne vous emportez pas.

MASSINISSE. Résolus à ma perte, hélas! que vous importe
Si ma juste douleur se retient ou s'emporte?
Mes pleurs et mes soupirs vous fléchiront-ils mieux,
Et faut-il à genoux vous parler comme aux dieux?
Que j'ai mal employé mon sang et mes services,
Quand je les ai prêtés à vos astres propices,
Si j'ai pu tant de fois hâter votre destin,
Sans pouvoir mériter cette part au butin!

LÆLIUS. Si vous avez, seigneur, hâté notre fortune,
Je veux bien que la proie entre nous soit commune;
Mais pour la partager, est-ce à vous de choisir?
Est-ce avant notre aveu qu'il vous en faut saisir?

MASSINISSE. Ah! si vous aviez fait la moindre expérience
De ce qu'un digne amour donne d'impatience,
Vous sauriez... Mais pourquoi n'en auriez-vous pas fait?
Pour aimer à notre âge en est-on moins parfait?
Les héros des Romains ne sont-ils jamais hommes?
Leur Mars a tant de fois été ce que nous sommes!
Et le maître des dieux, des rois et des amants,
En ma place auroit eu mêmes empressements.
J'aimois, on l'agréoit, j'étois ici le maître;
Vous m'aimiez, ou du moins vous le faisiez paroître.
L'amour en cet état daigne-t-il hésiter,
Faute d'un mot d'aveu dont il n'ose douter?
Voir son bien en sa main et ne le point reprendre,
Seigneur, c'est un respect bien difficile à rendre.
Un roi se souvient-il en des moments si doux
Qu'il a dans votre camp des maîtres parmi vous?
Je l'ai dû toutefois, et je m'en tiens coupable.
Ce crime est-il si grand, qu'il soit irréparable?
Et sans considérer mes services passés,
Sans excuser l'amour par qui nos feux forcés...

LÆLIUS. Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse
Que j'ai honte pour vous de voir tant de foiblesse [1].

[1] Il y a bien de la force et de la dignité dans les vers suivants: c'est ce morceau singulier, ce sont quelques autres tirades contre la passion de l'amour, qui ont fait dire assez mal à propos que Corneille avait dédaigné de représenter ses héros amoureux. Le discours de Lælius est noble, et a quelque chose de sublime; mais vous sen-

N'alléguez point les dieux; si l'on voit quelquefois
Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix,
Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples;
Et vous ferez comme eux quand vous aurez des temples:
Comme ils sont dans le ciel au-dessus du danger,
Ils n'ont là rien à craindre et rien à ménager.
Du reste, je sais bien que souvent il arrive
Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive.
Les droits de la victoire ont quelque liberté
Qui ne sauroit déplaire à notre âge indompté:
Mais quand à cette ardeur un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir et non pas une affaire;
Il repousse l'amour comme un lâche attentat
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état;
Et son cœur au-dessus de ces basses amorces
Laisse à cette raison toujours toutes ses forces.
Quand l'amour avec elle a de quoi s'accorder,
Tout est beau, tout succède, on n'a qu'à demander;
Mais, pour peu qu'elle en soit ou doive être alarmée,

tez que plus il est grand, plus il rend Massinisse petit. Massinisse est le premier personnage de la pièce, puisque c'est lui qui est passionné et infortuné : dès que ce premier personnage devient un subalterne traité avec mépris par son supérieur, il ne peut plus être souffert. Il est impossible, comme on l'a déja dit, de s'intéresser à ce qu'on méprise. Quand le vieux don Diègue dit à Rodrigue, son fils,

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir,

il n'avilit point Rodrigue, il le rend même plus intéressant, en mettant aux prises sa passion avec l'amour filial; mais si un envoyé de Pompée venait reprocher à Mithridate sa faiblesse pour Monime, s'il insultait avec une dérision amère au ridicule d'un vieillard amoureux, jaloux de ses deux enfants, Mithridate ne serait plus supportable. Il paraît que Lælius se moque continuellement de Massinisse, et que ce prince n'exprime ni assez ce qu'il doit dire, ni assez bien ce qu'il dit :

Quel ridicule espoir en garderoit mon ame,
Si votre dureté me refuse ma femme?
Est-il rien plus à moi, rien moins à balancer?

Lælius répond à ces vers comiques, que sa femme n'est point sa femme : le Numide ne parle alors que de son amour fidèle, de ce qu'un digne amour donne d'impatience, des amours de Mars et de Jupiter; il dit qu'il ne veut régner et vivre que dans les bras de Sophonisbe; il parle beaucoup plus tendrement de sa passion pour elle à Lælius qu'il n'en parle à elle-même, et par-là il redouble le mépris que Lælius lui témoigne. C'était là pourtant une belle occasion de répondre avec dignité à Lælius, de faire valoir les droits des rois et des nations, d'opposer la violence africaine à la grandeur romaine, de repousser l'outrage par l'outrage, au lieu de jouer le rôle d'un valet qui s'est marié sans la permission de son maître. Il soutient ce malheureux personnage dans la scène suivante avec Sophonisbe; il la prie de venir demander grace avec lui à Scipion; et enfin la faiblesse de ses expressions ne répond que trop à celle de son ame. (V.)

Son feu qu'elle dédit doit tourner en fumée.
Je vous en parle en vain : cet amour décevant
Dans votre cœur surpris a passé trop avant ;
Vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre ;
Et tout ce que je puis, seigneur, c'est de vous plaindre.
MASSINISSE. Me plaindre tout ensemble et me tyranniser !
LÆLIUS. Vous l'avouerez un jour, c'est vous favoriser.
MASSINISSE. Quelle faveur, grands dieux ! qui tient lieu de supplice !
LÆLIUS. Quand vous serez à vous, vous lui ferez justice.
MASSINISSE. Ah ! que cette justice est dure à concevoir !
LÆLIUS. Je la connois assez pour suivre mon devoir [1].

SCÈNE IV.

LÆLIUS, MASSINISSE, MÉZÉTULLE, ALBIN.

ALBIN. Scipion vient, seigneur, d'arriver dans vos tentes,
Ravi du grand succès qui prévient ses attentes ;
Et, ne vous croyant pas maître en si peu de jours,
Il vous venoit lui-même amener du secours,
Tandis que le blocus laissé devant Utique
Répond de cette place à notre république.
Il me donne ordre exprès de vous en avertir.
LÆLIUS, *à Massinisse*. Allez à votre hymen le faire consentir :
Allez le voir sans moi ; je l'en laisse seul juge.
MASSINISSE. Oui, contre vos rigueurs il sera mon refuge,
Et j'en rapporterai d'autres ordres pour vous.
LÆLIUS. Je les suivrai, seigneur, sans en être jaloux.
MASSINISSE. Mais avant mon retour si l'on saisit la reine...
LÆLIUS. J'en réponds jusque là, n'en soyez point en peine.
Qu'on la fasse venir. Vous pouvez lui parler,
Pour prendre ses conseils, et pour la consoler.
Gardes, que, sans témoins on le laisse avec elle.
Vous, pour dernier avis d'une amitié fidèle,
Perdez fort peu de temps en ce doux entretien,
Et jusques au retour ne vous vantez de rien.

[1] Massinisse paraît dans un avilissement encore plus grand que Syphax : il vient se plaindre de ce qu'on lui prend sa femme ; il fait l'apologie de l'amour devant le lieutenant de Scipion, et il fait cette apologie en vers comiques : *Pour aimer à notre âge, en est-on moins parfait ?* etc. ; et Lælius, qui ne paraît là que pour dire qu'il ne faut point aimer, joue un rôle aussi froid que celui de Massinisse est humiliant. (V.)

SCÈNE V.

MASSINISSE, SOPHONISBE, MÉZÉTULLE, HERMINIE.

MASSINISSE. Voyez-la donc, seigneur, voyez tout son mérite,
Voyez s'il est aisé qu'un héros... Il me quitte,
Et d'un premier éclat le barbare alarmé
N'ose exposer son cœur aux yeux qui m'ont charmé.
Il veut être inflexible, et craint de ne plus l'être,
Pour peu qu'il se permît de voir et de connoître.
Allons, allons, madame, essayer aujourd'hui
Sur le grand Scipion ce qu'il a craint pour lui [1].
Il vient d'entrer au camp; venez-y par vos charmes
Appuyer mes soupirs, et secourir mes larmes;
Et que ces mêmes yeux qui m'ont fait tout oser,
Si j'en suis criminel, servent à m'excuser.
Puissent-ils, et sur l'heure, avoir là tant de force,
Que pour prendre ma place il m'ordonne un divorce,
Qu'il veuille conserver mon bien en me l'ôtant!
J'en mourrai de douleur, mais je mourrai content.
Mon amour, pour vous faire un destin si propice,
Se prépare avec joie à ce grand sacrifice.
Si c'est vous bien servir, l'honneur m'en suffira;
Et si c'est mal aimer, mon bras m'en punira.

SOPHONISBE. Le trouble de vos sens dont vous n'êtes plus maître,
Vous a fait oublier, seigneur, à me connoître.
Quoi! j'irois mendier jusqu'au camp des Romains
La pitié de leur chef qui m'auroit en ses mains!
J'irois déshonorer, par un honteux hommage,
Le trône où j'ai pris place, et le sang de Carthage;
Et l'on verroit gémir la fille d'Asdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal!
Je ne sais si mes yeux auroient là tant de force,
Qu'en sa faveur sur l'heure il pressât un divorce;
Mais je ne me vois pas en état d'obéir,
S'il osoit jusque là cesser de me haïr.

[1] Quoi! Massinisse, apprenant que le jeune Scipion arrive, conseille à sa femme d'aller lui faire des coquetteries, et de tâcher d'avoir en un jour trois maris! Sophonisbe répond noblement; mais toute la grandeur de Corneille ne pourrait ennoblir cette scène, qui commence par une proposition si lâche est si ridicule. (V.)

La vieille antipathie entre Rome et Carthage
N'est pas prête à finir par un tel assemblage.
Ne vous préparez point à rien sacrifier
A l'honnenr qu'il auroit de vous justifier.
Pour effet de vos feux et de votre parole,
Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole;
Que ce soit par l'hymen ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous ou chez nos citoyens,
La chose m'est égale, et je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous sépare ou non, pourvu que je l'évite.
Mon amour vondroit plns; mais je règne sur lui,
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui.
Vous m'avez demandé la faveur de ce titre
Pour soustraire mon sort à son injuste arbitre;
Et, puisqu'à m'affranchir il faut que j'aide un roi,
C'est là tout le secours que vous aurez de moi.
Ajoutez-y des pleurs, mêlez-y des bassesses;
Mais laissez-moi, de grace, ignorer vos foiblesses;
Et, si vous souhaitez que l'effet m'en soit doux,
Ne me donnez point lieu d'en rougir après vous.
Je ne vous cèle point que je serois ravie
D'unir à vos destins les restes de ma vie;
Mais si Rome en vous-même ose braver les rois,
S'il faut d'autres secours, laissez-les à mon choix :
J'en trouverai, seigneur ; et j'en sais qui peut-être
N'auront à redouter ni maîtresse ni maître :
Mais mon amonr préfère à cette sûreté
Le bien de vous devoir toute ma liberté.

MASSINISSE. Ah ! si je vous pouvois offrir même assurance,
Que je serois heureux de cette préférence !

SOPHONISBE. Syphax et Lælius pourront vous prévenir,
Si vous perdez ici le temps de l'obtenir.
Partez.

MASSINISSE. M'enviez-vous le seul bien qu'à ma flamme
A souffert jusqu'ici la grandeur de votre ame?
Madame, je vous laisse aux mains de Lælius.
Vous avez pu vous-même entendre ses refus;
Et mon amour ne sait ce qu'il peut se promettre
De celles dn consul, où je vais me remettre.
L'un et l'autre est Romain; et peut-être en ce lieu

Ce peu que je vous dis est le dernier adieu :
Je ne vois rien de sûr que cette triste joie ;
Ne me l'enviez plus, souffrez que je vous voie ;
Souffrez que je vous parle, et vous puisse exprimer
Quelque part des malheurs où l'on peut m'abymer,
Quelques informes traits de la secrète rage
Que déja dans mon cœur forme leur sombre image :
Non que je désespère : on m'aime ; mais, hélas !
On m'estime, on m'honore, et l'on ne me craint pas.
M'éloigner de vos yeux en cette incertitude,
Pour un cœur tout à vous c'est un tourment bien rude ;
Et, si j'en ose croire un noir pressentiment,
C'est vous perdre à jamais que vous perdre un moment.
Madame, au nom des dieux, rassurez mon courage ;
Dites que vous m'aimez, j'en pourrai davantage ;
J'en deviendrai plus fort auprès de Scipion :
Montrez pour mon bonheur un peu de passion,
Montrez que votre flamme au même bien aspire :
Ne régnez plus sur elle, et laissez-lui me dire...

SOPHONISBE. Allez, seigneur, allez ; je vous aime en époux,
Et serois à mon tour aussi foible que vous.

MASSINISSE. Faites, faites-moi voir cette illustre foiblesse ;
Que ses douceurs...

SOPHONISBE. Ma gloire en est encor maîtresse.
Adieu. Ce qui m'échappe en faveur de vos feux
Est moins que je ne sens, et plus que je ne veux.

(Elle rentre.)

MÉZÉTULLE. Douterez-vous encor, seigneur, qu'elle vous aime?

MASSINISSE. Mézétulle, il est vrai, son amour est extrême [1] ;
Mais cet extrême amour, au lieu de me flatter,
Ne sauroit me servir qu'à mieux me tourmenter ;
Ce qu'elle m'en fait voir redouble ma souffrance.
Reprenons toutefois un moment de constance ;
En faveur de sa flamme espérons jusqu'au bout,
Et pour tout obtenir allons hasarder tout.

[1] Il serait à souhaiter qu'il le fût, il y aurait au moins quelque intérêt dans la pièce ; mais Sophonisbe n'a pas du tout cette *illustre faiblesse* dont Massinisse l'a priée de aire voir les douceurs. Elle ne lui a dit qu'un mot un peu tendre ; elle a toujours rand soin de persuader qu'elle n'aime que sa grandeur. (V.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

SOPHONISBE, HERMINIE.

SOPHONISBE. Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Auprès de Scipion ce prince perd sa peine.
S'il l'avoit pu toucher, il seroit revenu ;
Et, puisqu'il tarde tant, il n'a rien obtenu.
HERMINIE. Si tant d'amour pour vous s'impute à trop d'audace,
Il faut un peu de temps pour en obtenir grace :
Moins on la rend facile, et plus elle a de poids.
Scipion s'en fera prier plus d'une fois ;
Et peut-être son ame encore irrésolue...
SOPHONISBE. Sur moi, quoi qu'il en soit, je me rends absolue ;
Contre sa dureté j'ai du secours tout prêt,
Et ferai malgré lui moi seule mon arrêt.
Cependant de mon feu l'importune tendresse
Aussi bien que ma gloire en mon sort s'intéresse,
Veut régner en mon cœur comme ma liberté,
Et n'ose l'avouer de toute sa fierté.
Quelle bassesse d'ame ! ô ma gloire ! ô Carthage !
Faut-il qu'avec vous deux un homme la partage ?
Et l'amour de la vie en faveur d'un époux
Doit-il être en ce cœur aussi puissant que vous ?
Ce héros a trop fait de m'avoir épousée ;
De sa seule pitié s'il m'eût favorisée,
Cette pitié peut-être en ce triste et grand jour
Auroit plus fait pour moi que cet excès d'amour.
Il devoit voir que Rome en juste défiance...
HERMINIE. Mais vous lui témoigniez pareille impatience ;
Et vos feux rallumés montroient de leur côté
Pour ce nouvel hymen égale avidité.
SOPHONISBE. Ce n'étoit point l'amour qui la rendoit égale ;
C'étoit la folle ardeur de braver ma rivale ;
J'en faisois mon suprême et mon unique bien :

Tous les cœurs ont leur foible, et c'étoit là le mien[1].
La présence d'Éryxe aujourd'hui m'a perdue;
Je me serois sans elle un peu mieux défendue;
J'aurois su mieux choisir et les temps et les lieux.
Mais ce vainqueur vers elle eût pu tourner les yeux :
Tout mon orgueil disoit à mon ame jalouse
Qu'une heure de remise en eût fait son épouse,
Et que, pour me braver à son tour hautement,
Son feu se fût saisi de ce retardement.
Cet orgueil dure encore, et c'est lui qui l'invite,
Par un message exprès à me rendre visite,
Pour reprendre à ses yeux un si cher conquérant,
Ou, s'il me faut mourir, la braver en mourant.
Mais je vois Mézétulle; en cette conjoncture,
Son retour sans ce prince est d'un mauvais augure.
Raffermis-toi, mon ame, et prends des sentiments
A te mettre au-dessus de tous événements.

SCÈNE II.

SOPHONISBE, MÉZÉTULLE, HERMINIE.

SOPHONISBE. Quand reviendra le roi?
MÉZÉTULLE. Pourrai-je bien vous dire
A quelle extrémité le porte un dur empire?
Et si je vous le dis, pourrez-vous concevoir
Quel est son déplaisir, quel est son désespoir?
Scipion ne veut pas même qu'il vous revoie.
SOPHONISBE. J'ai donc peu de raison d'attendre cette joie;
Quand son maître a parlé, c'est à lui d'obéir.
Il lui commandera bientôt de me haïr :
Et dès qu'il recevra cette loi souveraine,
Je ne dois pas douter un moment de sa haine.
MÉZÉTULLE. Si vous pouviez douter encor de son ardeur,
Si vous n'aviez pas vu jusqu'au fond de son cœur,

[1] Toutes les scènes précédentes ayant été si froides, il est impossible que le cinquième acte ne le soit pas. Sophonisbe elle-même avertit qu'elle n'avait point de passion, qu'elle n'avait que la folle ardeur de braver sa rivale, que c'était là son *suprême bien* et son *faible*. Un tel faible n'est nullement tragique. Elle a donc un caractère aussi froid que ses deux maris, puisque, de son aveu, elle n'a qu'un *caprice* sans grandeur d'ame et sans amour. (V.)

Je vous dirois...

SOPHONISBE. Que Rome à présent l'intimide?

MÉZÉTULLE. Madame, vous savez...

SOPHONISBE. Je sais qu'il est Numide.
Toute sa nation est sujette à l'amour ;
Mais cet amour s'allume et s'éteint en un jour :
J'aurois tort de vouloir qu'il en eût davantage.

MÉZÉTULLE. Que peut en cet état le plus ferme courage?
Scipion ou l'obsède ou le fait observer;
Dès demain vers Utique il le veut enlever...

SOPHONISBE. N'avez-vous de sa part autre chose à me dire?

MÉZÉTULLE. Par grace on a souffert qu'il ait pu vous écrire,
Qu'il l'ait fait sans témoins; et par ce peu de mots,
Qu'ont arrosés ses pleurs, qu'ont suivis ses sanglots,
Il vous fera juger...

SOPHONISBE. Donnez.

MÉZÉTULLE. Avec sa lettre,
Voilà ce qu'en vos mains j'ai charge de remettre.

BILLET DE MASSINISSE A SOPHONISBE.

SOPHONISBE *lit*.

« Il ne m'est pas permis de vivre votre époux ;
« Mais enfin je vous tiens parole,
« Et vous éviterez l'aspect du Capitole,
« Si vous êtes digne de vous.
« Ce poison que je vous envoie
« En est la seule et triste voie;
« Et c'est tout ce que peut un déplorable roi
« Pour dégager sa foi. »

(Après avoir lu.)

Voilà de son amour une preuve assez ample.
Mais, s'il m'aimoit encore, il me devoit exemple :
Plus esclave en son camp que je ne suis ici,
Il devoit de son sort prendre même souci.
Quel présent nuptial d'un époux à sa femme !
Qu'au jour d'un hyménée il lui marque de flamme!
Reportez, Mézétulle, à votre illustre roi
Un secours dont lui-même a plus besoin que moi;
Il ne manquera pas d'en faire un digne usage

Dès qu'il aura des yeux à voir son esclavage.
Si tous les rois d'Afrique en sont toujours pourvus
Pour dérober leur gloire aux malheurs imprévus,
Comme eux et comme lui j'en dois être munie;
Et, quand il me plaira de sortir de la vie,
De montrer qu'une femme a plus de cœur que lui,
On ne me verra point emprunter rien d'autrui [1].

SCÈNE III.

SOPHONISBE, ÉRYXE, PAGE, HERMINIE, BARCÉE.

SOPHONISBE, *au page*. Éryxe viendra-t-elle? As-tu vu cette reine?
LE PAGE. Madame, elle est déja dans la chambre prochaine,
Surprise d'avoir su que vous la vouliez voir.
Vous la voyez, elle entre.
SOPHONISBE. Elle va plus savoir.
(à Eryxe.)
Si vous avez connu le prince Massinisse...
ÉRYXE. N'en parlons plus, madame; il vous a fait justice.
SOPHONISBE. Vous n'avez pas connu tout-à-fait son esprit;
Pour le connoître mieux, lisez ce qu'il m'écrit.
ÉRYXE, *elle lit bas*. Du côté des Romains je ne suis point surprise;
Mais ce qui me surprend, c'est qu'il les autorise,
Qu'il passe plus avant qu'ils ne voudroient aller.
SOPHONISBE. Que voulez-vous, madame? il faut s'en consoler.
(à Mézétulle.)
Allez, et dites-lui que je m'apprête à vivre,
En faveur du triomphe, en dessein de le suivre;
Que, puisque son amour ne sait pas mieux agir,

[1] Comment se peut-il faire qu'une scène où un mari envoie du poison à sa femme soit froide et comique? C'est que cette femme lui renvoie son poison après que ce poison lui a été présenté comme un message tout ordinaire; c'est qu'elle lui fait dire qu'il n'a qu'à s'empoisonner lui-même. Après une si étrange scène, tout ce qui peut étonner, c'est qu'il se soit trouvé autrefois des défenseurs de cette tragédie, et ce qui serait plus étonnant, c'est qu'on la rejouât aujourd'hui. Il y a des points d'histoire qui paraissent, au premier coup d'œil, de beaux sujets de tragédie, et qui, au fond, sont presque impraticables: telles sont, par exemple, les catastrophes de Sophonisbe et de Marc-Antoine. Une des raisons qui probablement excluront toujours ces sujets du théâtre, c'est qu'il est bien difficile que le héros n'y soit avili. Massinisse, obligé de voir sa femme menée en triomphe à Rome, ou de la faire périr pour la soustraire à cette infamie, ne peut guère jouer qu'un rôle désagréable. Un vieux triumvir tel qu'Antoine, qui se perd pour une femme telle que Cléopâtre, est encore moins intéressant, parcequ'il est plus méprisable. (V.)

Je m'y réserve exprès pour l'en faire rougir.
Je lui dois cette honte ; et Rome, son amie,
En verra sur son front rejaillir l'infamie :
Elle y verra marcher, ce qu'on n'a jamais vu,
La femme du vainqueur à côté du vaincu,
Et mes pas chancelants sous ces pompes cruelles
Couvrir ses plus hauts faits de taches éternelles.
Portez-lui ma réponse ; allez.

MÉZÉTULLE. Dans ses ennuis...

SOPHONISBE. C'est trop m'importuner en l'état où je suis.
Ne vous a-t-il chargé de rien dire à la reine ?

MÉZÉTULLE.

Non, madame.

SOPHONISBE. Allez donc ; et, sans vous mettre en peine
De ce qu'il me plaira croire ou ne croire pas,
Laissez en mon pouvoir ma vie et mon trépas [1].

SCÈNE IV.

SOPHONISBE, ÉRYXE, HERMINIE, BARCÉE.

SOPHONISBE. Une troisième fois mon sort change de face,
Madame, et c'est mon tour de vous quitter la place.
Je ne m'en défends point, et, quel que soit le prix
De ce rare trésor que je vous avois pris,
Quelques marques d'amour que ce héros m'envoie,
Ce que j'en eus pour lui vous le rend avec joie.
Vous le conserverez plus dignement que moi.

ÉRYXE. Madame, pour le moins j'ai su garder ma foi ;
Et ce que mon espoir en a reçu d'outrage
N'a pu jusqu'à la plainte emporter mon courage.
Aucun de nos Romains sur mes ressentiments...

SOPHONISBE. Je ne demande point ces éclaircissements,

[1] Cette scène paraît au-dessous de toutes les précédentes, par la raison même qu'elle devait être touchante. Une femme à qui son mari envoie du poison, et qui en fait confidence à sa rivale, semble devoir produire quelques grands mouvements, quelque changement surprenant de fortune, quelque catastrophe ; mais cette confidence, faite froidement, et reçue de même, ne produit qu'un vers de comédie :

Que voulez-vous, madame ? il faut s'en consoler.

Les expressions les plus simples dans de grands malheurs sont souvent les plus nobles et les plus touchantes : mais nous avons déjà remarqué combien il faut craindre, en cherchant le simple, de tomber dans le comique et dans le bas. (V.)

Et m'en rapporte aux dieux qui savent toutes choses.
Quand l'effet est certain, il n'importe des causes.
Que ce soit mon malheur, que ce soient nos tyrans,
Que ce soit vous, ou lui, je l'ai pris, je le rends.
Il est vrai que l'état où j'ai su vous le prendre
N'est pas du tout le même où je vais vous le rendre :
Je vous l'ai pris vaillant, généreux, plein d'honneur,
Et je vous le rends lâche, ingrat, empoisonneur;
Je l'ai pris magnanime, et vous le rends perfide;
Je vous le rends sans cœur, et l'ai pris intrépide;
Je l'ai pris le plus grand des princes africai
Et le rends, pour tout dire, esclave des Romains.

ÉRYXE. Qui me le rend ainsi n'a pas beaucoup d'envie
Que j'attache à l'aimer le bonheur de ma vie.

SOPHONISBE. Ce n'est pas là, madame, où je prends intérêt.
Acceptez, refusez, aimez-le tel qu'il est ;
Dédaignez son mérite, estimez sa foiblesse;
De tout votre destin vous êtes la maîtresse :
Je la serai du mien, et j'ai cru vous devoir
Ce mot d'avis sincère avant que d'y pourvoir.
S'il part d'un sentiment qui flatte mal les vôtres,
Lælius, que je vois, vous en peut donner d'autres;
Souffrez que je l'évite, et que dans mon malheur
Je m'ose de sa vue épargner la douleur [1].

SCÈNE V.

LÆLIUS, ÉRYXE, LÉPIDE, BARCÉE.

LÆLIUS. Lépide, ma présence est pour elle un supplice.

ÉRYXE. Vous a-t-on dit, seigneur, ce qu'a fait Massinisse?

LÆLIUS. J'ai su que pour sortir d'une témérité
Dans une autre plus grande il s'est précipité.
Au bas de l'escalier j'ai trouvé Mézétulle;

[1] Cette fin de la pièce est, quant à moi, très inférieure à celle de Mairet; car du moins Massinisse, dans Mairet, e t au désespoir; il montre aux Romains sa femme expirante, et il se tue auprès d'elle; mais ici Sophonisbe parle de Massinisse comme du dernier des hommes; et cet homme si méprisé épouse Éryxe. La pièce de Corneille finit donc par le mariage de deux personnages dont personne ne se soucie : et Corneille a si bien senti combien Massinisse est bas et odieux, qu'il n'ose le faire paraître; de sorte qu'il ne reste sur la scène qu'un Lælius, qui ne prend nulle part au dénouement, la froide Éryxe, et des subalternes. (V.)

Sur ce qu'a dit la reine il est un peu crédule :
Pour braver Massinisse elle a quelque raison
De refuser de lui le secours du poison ;
Mais ce refus pourroit n'être qu'un stratagème,
Pour faire, malgré nous, son destin elle-même.
Allez l'en empêcher, Lépide ; et dites-lui
Que le grand Scipion veut lui servir d'appui,
Que Rome en sa faveur voudra lui faire grace,
Qu'un si prompt désespoir sentiroit l'ame basse,
Que le temps fait souvent plus qu'on ne s'est promis,
Que nous ferons pour elle agir tous nos amis ;
Enfin, avec douceur tâchez de la réduire
A venir dans le camp, à s'y laisser conduire,
A se rendre à Syphax, qui même en ce moment
L'aime et l'adore encor malgré son changement.
Nous attendrons ici l'effet de votre adresse ;
N'y perdez point de temps.

SCÈNE VI.

LÆLIUS, ÉRYXE, BARCÉE.

LÆLIUS. Et vous, grande princesse,
Si des restes d'amour ont surpris un vainqueur,
Quand il devoit au vôtre et son trône et son cœur,
Nous vous en avons fait assez prompte justice
Pour obtenir de vous que ce trouble finisse,
Et que vous fassiez grace à ce prince inconstant,
Qui se vouloit trahir lui-même en vous quittant.
ÉRYXE. Vous auroit-il prié, seigneur, de me le dire ?
LÆLIUS. De l'effort qu'il s'est fait il gémit, il soupire ;
Et je crois que son cœur, encore outré d'ennui,
Pour retourner à vous n'est pas assez à lui :
Mais si cette bonté qu'eut pour lui votre flamme
Aidoit à sa raison à rentrer dans son ame,
Nous aurions peu de peine à rallumer des feux
Que n'a pas bien éteints cette erreur de ses vœux.
ÉRYXE. Quand d'une telle erreur vous punissez l'audace,
Il vous sied mal pour lui de me demander grace :
Non que je la refuse à ce perfide tour :

L'hymen des rois doit être au-dessus de l'amour;
Et je sais qu'en un prince heureux et magnanime
Mille infidélités ne sauroient faire un crime :
Mais, si tout inconstant il est digne de moi,
Il a cessé de l'être en cessant d'être roi.

LÆLIUS. Ne l'est-il plus, madame? et si la Gétulie
Par votre illustre hymen à son trône s'allie,
Si celui de Syphax s'y joint dès aujourd'hui,
En est-il sur la terre un plus puissant que lui?

ÉRYXE. Et de quel front, seigneur, prend-il une couronne,
S'il ne peut disposer de sa propre personne,
S'il lui faut pour aimer attendre votre choix,
Et que jusqu'en son lit vous lui fassiez des lois?
Un sceptre compatible avec un joug si rude
N'a rien à me donner que de la servitude;
Et si votre prudence ose en faire un vrai roi,
Il est à Sophonisbe, et ne peut être à moi.
Jalouse seulement de la grandeur royale,
Je la regarde en reine, et non pas en rivale;
Je vois dans son destin le mien enveloppé,
Et du coup qui la perd tout mon cœur est frappé.
Par votre ordre on la quitte; et cet ami fidèle
Me pourroit, au même ordre, abandonner comme elle.
Disposez de mon sceptre, il est entre vos mains :
Je veux bien le porter au gré de vos Romains.
Je suis femme, et mon sexe accablé d'impuissance
Ne reçoit point d'affront par cette dépendance;
Mais je n'aurai jamais à rougir d'un époux
Qu'on voie ainsi que moi ne régner que sous vous.

LÆLIUS. Détrompez-vous, madame; et voyez dans l'Asie
Nos dignes alliés régner sans jalousie,
Avec l'indépendance, avec l'autorité
Qu'exige de leur rang toute la majesté.
Regardez Prusias, considérez Attale,
Et ce que souffre en eux la dignité royale :
Massinisse avec vous, et toute autre moitié,
Recevra même honneur et pareille amitié.
Mais quant à Sophonisbe, il m'est permis de dire
Qu'elle est Carthaginoise; et ce mot doit suffire.
Je dirois qu'à la prendre ainsi sans notre aveu,

Tout notre ami qu'il est, il nous bravoit un peu;
Mais, comme je lui veux conserver votre estime,
Autant que je le puis je déguise son crime,
Et nomme seulement imprudence d'état
Ce que nous aurions droit de nommer attentat.

SCÈNE VII.

LÆLIUS, ÉRYXE, LÉPIDE, BARCÉE.

LÆLIUS. Mais Lépide déja revient de chez la reine.
Qu'avez-vous obtenu de cette ame hautaine?
LÉPIDE. Elle avoit trop d'orgueil pour en rien obtenir :
De sa haine pour nous elle a su se punir.
LÆLIUS. Je l'avois bien prévu, je vous l'ai dit moi-même,
Que ce dessein de vivre étoit un stratagème,
Qu'elle vondroit mourir : mais ne pouviez-vous pas...
LÉPIDE. Ma présence n'a fait que hâter son trépas.
A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche,
Portant je ne sais quoi de sa main à sa bouche,
« Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sûreté,
« Et recevrai votre ordre avec tranquillité. »
Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée;
J'ai dit qu'en grande reine elle seroit traitée,
Que Scipion et vous en prendriez souci;
Et j'en voyois déja son regard adouci,
Quand d'un souris amer me coupant la parole,
« Qu'aisément, reprend-elle, une ame se console!
« Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échapper,
« Mais il est hors d'état de se laisser tromper;
« Et d'un poison ami le secourable office
« Vient de fermer la porte à tout votre artifice.
« Dites à Scipion qu'il peut dès ce moment
« Chercher à son triomphe nn plus rare ornement.
« Pour voir de deux grands rois la lâcheté punie,
« J'ai dû livrer leur femme à cette ignominie;
« C'est ce que méritoit leur amour conjugal :
« Mais j'en ai dû sauver la fille d'Asdrubal.
« Leur bassesse aujourd'hui de tous deux me dégage;
« Et, n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Charthage :

« Digne sang d'un tel père, et digne de régner,
« Si la rigueur du sort eût voulu m'épargner! »
A ces mots, la sueur lui montant au visage,
Les sanglots de sa voix saisissent le passage;
Une morte pâleur s'empare de son front;
Son orgueuil s'applaudit d'un remède si prompt :
De sa haine aux abois la fierté se redouble;
Elle meurt à mes yeux, mais elle meurt sans trouble,
Et soutient en mourant la pompe d'un courroux
Qui semble moins mourir que triompher de nous[1].

ÉRYXE. Le dirai-je, seigneur? je la plains et l'admire.
Une telle fierté méritoit un empire;
Et j'aurois en sa place eu même aversion
De me voir attachée au char de Scipion.
La fortune jalouse et l'amour infidèle
Ne lui laissoient ici que son grand cœur pour elle :
Il a pris le dessus de toutes les rigueurs,
Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

LÆLIUS. Je dirai plus, madame, en dépit de sa haine,
Une telle fierté devoit naître romaine.
Mais allons consoler un prince généreux,
Que sa seule imprudence a rendu malheureux.
Allons voir Scipion, allons voir Massinisse;
Souffrez qu'en sa faveur le temps vous adoucisse;
Et préparez votre ame à le moins dédaigner,
Lorsque vous aurez vu comme il saura régner.

ÉRYXE. En l'état où je suis, je fais ce qu'on m'ordonne.
Mais ne disposez point, seigneur, de ma personne;
Et si de ce héros les desirs inconstants...

LÆLIUS. Madame, encore un coup, laissons-en faire au temps[2].

[1] *La pompe d'un courroux qui semble moins mourir que triompher!* On voit assez que c'est là de l'enflure dépourvue du mot propre, et qu'un courroux n'est pas pompeux. Éryxe répond avec noblesse et avec convenance. Il eût été à desirer que la pièce finit par ce discours d'Éryxe, ou que Lælius eût mieux parlé; car qu'importe qu'on *aille voir Scipion et Massinisse?* (V.)

[2] Madame, encore un coup, laissons-en faire au temps,

n'est pas une fin heureuse. Les meilleures sont celles qui laissent dans l'ame du spectateur quelque idée sublime, quelque maxime vertueuse et importante, convenable au sujet; mais tous les sujets n'en sont pas susceptibles. On n'a point remarqué tous les défauts dans les détails, que le lecteur remarque assez. La pièce en est pleine. Elle est très froide, très mal conçue, et très mal écrite. (V.) — Voltaire n'en a que trop remarqué, et lui même ayant fait une *Sophonisbe* qui ne réussit pas, auroit dû s'abs-

tenir, surtout en parlant de la *Sophonisbe* de Corneille, de ces expressions dédaigneuses auxquelles il revient toujours : *galimatias absurde, galimatias hérissé de solécismes*. Voilà les fleurs qu'il se plaît à répandre sur la cendre d'un grand homme. Il est vrai qu'il répète souvent qu'on doit pardonner bien des fautes à l'auteur de *Cinna* ; mais qu'auroit il dit d'un critique qui, après avoir épuisé tous les traits du ridicule sur *les Guèbres*, sur *les Pélopides*, en un mot sur ses dernières pièces, si inférieures à ses belles tragédies, se serait contenté de dire froidement qu'on devoit beaucoup d'indulgence à l'auteur de *Mérope?* (P.)

FIN DE SOPHONISBE.

OTHON,

TRAGÉDIE. — 1665.

AU LECTEUR.

Si mes amis ne me trompent, cette pièce égale ou passe la meilleure des miennes [1]. Quantité de suffrages illustres et solides se sont déclarés pour elle ; et, si j'ose y mêler le mien, je jugerai que vous y trouverez quelque justesse dans la conduite, et un peu de bon sens dans le raisonnement. Quant aux vers, on n'en a point vu de moi que j'aie travaillés avec plus de soin. Le sujet est tiré de Tacite, qui commence ses histoires par celle-ci ; et je n'en ai encore mis aucune sur le théâtre à qui j'aie gardé plus de fidélité, et prêté plus d'invention. Les caractères de ceux que j'y fais parler y sont les mêmes que chez cet incomparable auteur, que j'ai traduit tant qu'il m'a été possible. J'ai tâché de faire paroître les vertus de mon héros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices, non plus que lui ; et je me suis contenté de les attribuer à une politique de cour, où, quand le souverain se plonge dans les débauches, et que sa faveur n'est qu'à ce prix, il y a presse à qui sera de la partie. J'y ai conservé les événements, et pris la liberté de changer la manière dont ils arrivent, pour en jeter tout le crime sur un méchant homme, qu'on soupçonna dès lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius, tant leur inimitié étoit forte et déclarée ! Othon avoit promis à ce consul d'épouser sa fille, s'il le pouvoit faire choisir à Galba pour successeur ; et comme il se vit empereur sans son ministère, il se crut dégagé de cette promesse, et ne l'épousa point. Je n'ai pas voulu aller plus loin que l'histoire ; et je puis dire qu'on n'a point encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. Ce sont intrigues de cabinet qui se détruisent les unes les autres. J'en dirai davantage quand mes libraires joindront celle-ci aux recueils qu'ils ont faits de celles de ma façon qui l'ont précédée.

[1] Il ne faut guère en croire sur un ouvrage ni l'auteur ni ses amis, encore moins les critiques précipitées qu'on en fait dans la nouveauté. En vain Corneille dit que cette pièce égale ou dépasse la meilleure des siennes ; en vain Fontenelle fait l'éloge d'*Othon* : le temps seul est juge souverain ; il a banni cette pièce du théâtre. Il y en a sans doute une raison qu'il faut chercher ; je n'en connais point de meilleure que l'exemple de *Britannicus*. Le temps nous a appris que quand on veut mettre la politique sur le théâtre, il faut la traiter comme Racine, y jeter de grands intérêts, des passions vraies et de grands mouvements d'éloquence ; et que rien n'est plus nécessaire qu'un style pur, noble, coulant et égal, qui se soutienne d'un bout de la pièce à l'autre : voilà tout ce qui manque à *Othon*. (V.)

PERSONNAGES.

GALBA, empereur de Rome.
VINIUS, consul.
OTHON, sénateur romain, amant de Plautine.
LACUS, préfet du prétoire.
CAMILLE, nièce de Galba.
PLAUTINE, fille de Vinius, amante d'Othon.
MARTIAN, affranchi de Galba.
ALBIN, ami d'Othon.
ALBIANE, sœur d'Albin, et dame d'honneur de Camille.
FLAVIE, amie de Plautine.
ATTICUS, RUTILE, soldats romains.

La scène est à Rome, dans le palais impérial.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

OTHON, ALBIN.

ALBIN. Notre amitié, seigneur, me rendra téméraire :
J'en abuse, et je sais que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité;
Mais je croirois vous faire une infidélité,
Si je vous cachois rien de ce que j'entends dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon, dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille,
S'attache à ce consul, qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,
Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croître,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.
OTHON. Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache;
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache;
Et, si du souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut, ou qu'il périsse, ou qu'il prenne un appui.
Quand le monarque agit par sa propre conduite,

[1] Il y a peu de pièces qui commencent plus heureusement que celle-ci; je crois même que, de toutes les expositions, celle d'Othon peut passer pour la plus belle; et je ne connais que l'exposition de *Bajazet* qui lui soit supérieure. (V.)

Mes pareils sans péril se rangent à sa suite ;
Le mérite et le sang nous y font discerner :
Mais quand le potentat se laisse gouverner ,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'état que leurs propres affaires ,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite et prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Sitôt que de Galba le sénat eut fait choix,
Dans mon gouvernement j'en établis les lois,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau prince
Donner toute une armée et toute une province :
Ainsi je me comptois de ses premiers suivants.
Mais déja Vinius avoit pris les devants :
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avoit avec Lacus fermé tous les passages ;
On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir.
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hâter sous un maître [1]

[1] Je les voyois tous trois se hâter sous un maître.

Avec quelle force Corneille nous peint les trois favoris du vieux Galba ! Ses expressions sont encore plus fortes que celles de Tacite : *Servorum manus avidas, et tanquam apud senem festinantes.* Quel autre avoit dit avant Corneille : *dévorer un règne !* (L. RACINE.) — *Dévorer un règne !* Quelle effrayante énergie d'expression ! et cependant elle est claire, juste et naturelle : c'est le sublime. (LA H.) — Corneille n'a jamais fait quatre vers plus forts, plus pleins, plus sublimes ; et c'est en partie ce qui justifie la liberté que je prends de préférer cette exposition à celles de toutes ses autres pièces. A la vérité, il y a quelques vers familiers et négligés dans cette première scène, quelques expressions vicieuses, comme, *Le mérite et le sang font un éclat en vous ;* on ne dit point *faire un éclat dans quelqu'un.*

A qui dévoreroit ce règne d'un moment.

La beauté de ce vers consiste dans cette métaphore rapide du mot *dévorer ;* tout autre terme eût été faible : c'est là un de ces mots que Despréaux appelait trouvés. Racine est plein de ces expressions dont il a enrichi la langue. Mais qu'arrive-t-il ? bientôt ces termes neufs et originaux, employés par les écrivains les plus médiocres, perdent le premier éclat qui les distinguait ; ils deviennent familiers : alors les hommes de génie sont obligés de chercher d'autres expressions, qui souvent ne sont pas si heureuses ; c'est ce qui produit le style forcé et sauvage dont nous sommes inondés. Il en est à peu près comme des modes : on invente pour une princesse une parure nouvelle, toutes les femmes l'adoptent ; on veut ensuite renchérir, et on invente du bizarre plutôt que de l'agréable. (V.) — Voilà, de l'aveu de Voltaire, quatre vers sublimes ; et véritablement nous n'en connoissons pas de plus beaux. Cependant quel est le peintre qui eût fait un tableau de cette métaphore si hardie ? comment représenter trois courtisans avides qui s'empressent *à dévorer un règne d'un moment ?* Ce seul exemple auroit dû faire abjurer à Voltaire son système antipoétique sur la

Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce règne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre.
J'espérai quelque temps de m'en pouvoir défendre ;
Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné
Fit place au favori qui l'avoit condamné,
Que Lacus par sa mort fut préfet du prétoire,
Que pour couronnement d'une action si noire
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton, et Macer,
Je vis qu'il étoit temps de prendre mes mesures,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures,
Et que, demeuré seul de toute cette cour,
A moins d'un protecteur j'aurois bientôt mon tour.
Je choisis Vinius dans cette défiance;
Pour plus de sûreté j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni sœur ni fille à me donner ;
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner.

ALBIN. Vos vœux furent reçus?

OTHON. Oui; déja l'hyménée
Auroit avec Plautine uni ma destinée,
Si ces rivaux d'état n'en savoient divertir
Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN. Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique ?
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique?

OTHON. Il ne le sentit pas, Albin, du premier jour ;
Mais cette politique est devenue amour :
Tout m'en plaît, tout m'en charme, et mes premiers scrupules
Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
Vinius est consul, Vinius est puissant ;
Il a de la naissance; et, s'il est agissant,
S'il suit des favoris la pente trop commune,

justesse des métaphores. Toutes celles dont Racine abonde plus qu'aucun de nos poëtes, ont la même hardiesse : ce sont, comme dans la tragédie de *Bérénice*, des yeux *armés de tous leurs charmes* qui viendront *accabler Titus de leurs larmes*. Voltaire, s'il eût trouvé ces expressions dans Corneille, eût demandé sans doute comment des yeux pouvoient accabler avec des larmes ; et, convaincu que ni la toile ni le burin ne pouvoient exprimer de pareilles images, il n'eût pas balancé à les proscrire. En vérité, plus nous y réfléchissons, plus nous sommes étonnés que Voltaire, poëte, et grand poëte, ait pu se familiariser avec des opinions si étranges. (P.)

Plautine hait en lui ces soins de la fortune :
Son cœur est noble et grand.

ALBIN. Quoi qu'elle ait de vertu,
Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
La nièce de Galba pour dot aura l'empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on soupire :
Son oncle doit bientôt lui choisir un époux.
Le mérite et le sang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadème...

OTHON. Quand mon cœur se pourroit soustraire à ce que j'aime,
Et que pour moi Camille auroit tant de bonté
Que je dusse espérer de m'en voir écouté,
Si, comme tu le dis, sa main doit faire un maître,
Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'être;
Et ce seroit tous trois les attirer sur moi,
Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.
Surtout de Vinius le sensible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage,
Et se vengeroit même à la face des dieux [1],
Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN. Pensez-y toutefois : ma sœur est auprès d'elle;
Je puis vous y servir, l'occasion est belle;
Tout autre amant que vous s'en laisseroit charmer;
Et je vous dirois plus, si vous osiez l'aimer.

OTHON. Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile;
Mon cœur, tout à Plautine, est fermé pour Camille.
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le succès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.

ALBIN. Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles [2] :

[1] *A la face des dieux* est ce qu'on appelle une cheville; il ne s'agit point ici de dieux et d'autels. Ces malheureux hémistiches, qui ne disent rien, parcequ'ils semblent en trop dire, n'ont été que trop souvent imités. (V.)

[2] Seigneur, en moins de rien il se fait des miracles,

est un vers comique; mais ces petits défauts, qui rendraient une mauvaise scène encore plus mauvaise, n'empêchent pas que celle-ci ne soit claire, vigoureuse, attachante; trois mérites très rares dans les expositions. Cette première scène d'*Othon* prouve que Corneille avait encore beaucoup de génie. Je crois qu'il ne lui a manqué que d'être sévère pour lui-même et d'avoir des amis sévères. Un homme capable de faire une telle scène pouvait assurément faire encore de bonnes pièces. C'est un très grand malheur, il faut le redire, que personne ne l'avertit qu'il choisissait mal ses sujets, que ces dissertations politiques n'étaient pas propres au théâtre, qu'il fai-

A ces deux grands rivaux peut-être il seroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous;
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose...
Ce n'est pas qu'après tout j'en sache aucune chose :
Je leur suis trop suspect pour s'en ouvrir à moi;
Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croi,
Je vous proposerois, si j'étois en leur place.

OTHON. Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse;
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur,
Ils voudront par ce choix se mettre en assurance,
Et n'en proposeront que de leur dépendance.
Je sais... Mais Vinius que j'aperçois venir...
Laissez-nous seuls, Albin; je veux l'entretenir.

SCÈNE II[1].

VINIUS, OTHON.

VINIUS. Je crois que vous m'aimez, seigneur, et que ma fille
Vous fait prendre intérêt en toute ma famille.

lait parler au cœur, observer les règles de la langue, s'exprimer avec clarté et avec élégance, ne jamais rien dire de trop, préférer le sentiment au raisonnement : il le pouvait; il ne l'a fait dans aucune de ses dernières pièces. Elles donnent de grands regrets. (V.)

[1] La pièce commence à faiblir dès cette seconde scène. On voit trop que la tragédie ne sera qu'une intrigue de cour, une cabale pour donner un successeur à Galba, C'est là de quoi fournir une douzaine de lignes à un historien, et quelques pages à des écrivains d'anecdotes; mais ce n'est pas là un sujet de tragédie. *Othon* est beaucoup moins théâtral que *Sophonisbe*, et bien moins heureux encore que *Sertorius*. *Agésilas*, qui suit, est moins théâtral encore qu'*Othon*. Le succès est presque toujours dans le sujet; ce qui le prouve, c'est que *Théodore, Sophonisbe, la Toison d'Or*, *Pertharite*, *Othon*, *Agésilas*, *Suréna*, *Pulchérie*, *Bérénice*, *Attila*, pièces que le public a proscrites, sont écrites à peu près du même style que *Rodogune*, dont on revoit le cinquième acte et quelques autres morceaux avec tant de plaisir. Ce sont quelquefois les mêmes beautés, et toujours les mêmes défauts dans l'élocution. Partout vous trouverez des pensées fortes et des idées alambiquées, de la hauteur et de la familiarité, de l'amour mêlé de politique, quelques vers heureux et beaucoup de mal faits, des raisonnements, des contestations, des bravades. Il est impossible de ne pas reconnaître la même main. D'où peut donc venir la différence du succès, si ce n'est du fond même du dessein? Les défauts de style, qui ne se remarquent pas dans le beau spectacle du cinquième acte de *Rodogune*, se font sentir quand le sujet ne les couvre pas, quand l'esprit du spectateur refroidi a la liberté d'examiner la diction, l'inconvenance, l'irrégularité des phrases, les solécismes. Je sais bien qu'Œdipe était un très beau sujet; mais ce n'est pas le sujet de Sophocle que Corneille a traité, c'est l'amour de Thésée et de Dircé mêlé avec la fable d'Œdipe; c'est une froide politique jointe à un froid amour qui rend tant de pièces insipides. *Une fille qui fait prendre*

Il en faut une preuve, et non pas seulement
Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant;
Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome.
Il ne faut plus l'aimer.

OTHON. Quoi! pour preuve d'amour...

VINIUS. Il faut faire encor plus, seigneur, en ce grand jour;
Il faut aimer ailleurs.

OTHON. Ah! que m'osez-vous dire?

VINIUS. Je sais qu'à son hymen tout votre cœur aspire;
Mais elle, et vous, et moi, nous allons tous périr;
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez, seigneur, peut-être quelque chose:
Sans moi, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'oppose,
Lacus et Martian vous auroient peu souffert;
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd,
Et qui, si votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

OTHON. Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés,
M'ordonner que je change! et vous-même!

VINIUS. Écoutez.
L'honneur que nous feroit votre illustre hyménée
Des deux que j'ai nommés tient l'ame si gênée,
Que jusqu'ici Galba, qu'ils obsèdent tous deux,
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est pour vous et moi leur envie et leur haine;
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste;
Et sur ce fondement, seigneur, je passe au reste.
Galba, vieil et cassé, qui se voit sans enfants,
Croit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans,

intérêt en toute la famille; des devoirs dont s'empresse un amant; Galba qui refuse son ordre à l'effet de nos vœux; de l'air dont nous nous regardons; une vérité qu'on voit trop manifeste; du tumulte excité; Vitellius qui arrive avec sa force unie; ce qu'il a de vieux corps; de qui se l'immola; ramener les esprits par un jeune empereur; il a remis exprès à tantôt d'en résoudre; il ira du côté de Lacus; ces grands jaloux; un œil bas; une princesse qui s'est mise à sourire; tout cela est, à la vérité, très défectueux. Le fond du discours de Vinius est raisonnable; mais ce n'est pas assez. (V.)

Et qu'on ne peut aimer à servir sous un maître
Qui n'aura pas loisir de le bien reconnoître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité :
Le soldat en Syrie est presque révolté ;
Vitellius avance avec la force unie
Des troupes de la Gaule et de la Germanie ;
Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennui ;
Tous les prétoriens murmurent contre lui.
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice
De qui se l'immola leur demande justice :
Il le sait, et prétend par un jeune empereur
Ramener les esprits, et calmer leur fureur.
Il espère un pouvoir ferme, plein et tranquille,
S'il nomme pour César un époux de Camille ;
Mais il balance encor sur ce choix d'un époux,
Et je ne puis, seigneur, m'assurer que sur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à Pison a donné son suffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais sans doute il ira du côté de Lacus,
Et l'unique remède est de gagner Camille :
Si sa voix est pour nous, la leur est inutile.
Nous serons pareil nombre, et, dans l'égalité,
Galba pour cette nièce aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.
De nos têtes sur eux détournez cette foudre ;
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, seigneur, assurer que sur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre,
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gendre ;
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un prince de leur main.

OTHON. Ah ! seigneur, sur ce point c'est trop de confiance ;
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.
Je ne prends plus de lois que de ma passion ;
Plautine est l'objet seul de mon ambition ;
Et, si votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me seroit moins cruelle.
Que m'importe, après tout, si tel est mon malheur,
De mourir par son ordre, ou mourir de douleur ?

VINIUS. Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime,
Sait toujours au besoin se posséder soi-même.
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas;
Et quand on vous l'ôta vous n'en mourûtes pas.
OTHON. Non, seigneur; mais Poppée étoit une infidèle,
Qui n'en vouloit qu'au trône, et qui m'aimoit moins qu'elle;
Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron;
Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager sa place au hasard de me nuire :
Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur;
Et pour ne me plus voir on me fit gouverneur.
Mais j'adore Plautine, et je règne en son ame :
Nous ordonner d'éteindre une si belle flamme,
C'est... je n'ose le dire. Il est d'autres Romains [1],
Seigneur, qui sauront mieux appuyer vos desseins;
Il en est dont le cœur pour Camille soupire,
Et qui seront ravis de vous devoir l'empire.
VINIUS. Je veux que cet espoir à d'autres soit permis;
Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis?
Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille?
OTHON. Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile,
Pour moi, que d'autres vœux...

[1] . . . . Il est d'autres Romains,
Seigneur, qui sauront mieux appuyer vos desseins...
Et qui seront ravis de vous devoir l'empire...
. . . . Sans Plautine,
L'amour m'est un poison, le bonheur m'assassine...
. . . . . . Les douceurs du pouvoir souverain
Me sont d'affreux tourments. s'il m'en coûte sa main...
Vous voulez que je règne, et je ne sais qu'aimer.

Je ne remarquerai pas ces étranges vers dans cette scène; ils sont en partie le sujet de la pièce. Othon est amoureux : car, quoi qu'on en dise, encore une fois, il n'y a aucun des héros de Corneille qui ne le soit; mais il est amoureux froidement. Il n'a d'abord demandé la fille de Vinius que par politique; il n'a pas de ces passions violentes qui seules réussissent au théâtre, et qui seules font pardonner le refus d'un empire. Il a commencé par étaler la profondeur d'un courtisan habile, il parle à présent comme un jeune homme passionné et tendre. Il dément le caractère qu'il a fait paraître dans la première scène; et le même homme qui se fera nommer empereur, et qui détrônera Galba, renonce ici à l'empire. Le spectateur ne croit guère à cet amour; il ne s'y intéresse pas. Un des meilleurs connaisseurs, en lisant *Othon* pour la première fois, dit à cette seconde scène : *Il est impossible que la pièce ne soit froide*; et il ne se trompa point. En effet, ces craintes éloignées que montre Vinius de ce qui peut arriver un jour ne sont point un assez grand ressort. Il faut craindre des périls présents et véritables dans la tragédie, sans quoi tout languit, tout ennuie. (V.)

VINIUS. A ne vous rien céler,
Sortant d'avec Galba, j'ai voulu lui parler;
J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée;
J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée.
A leurs noms, un grand froid, un front triste, un œil bas,
M'ont fait voir aussitôt qu'ils ne lui plaisoient pas :
Au vôtre elle a rougi, puis s'est mise à sourire,
Et m'a soudain quitté sans me vouloir rien dire.
C'est à vous, qui savez ce que c'est que d'aimer,
A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

OTHON. Je n'en veux rien juger, seigneur; et sans Plautine
L'amour m'est un poison, le bonheur m'assassine;
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Me sont d'affreux tourments, s'il m'en coûte sa main.

VINIUS. De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cet excès d'amour nous assuroit la vie;
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour;
Et quand nous périrons, que servira l'amour?

OTHON. A de vaines frayeurs un noir soupçon vous livre;
Pison n'est point cruel et nous laissera vivre.

VINIUS. Il nous laissera vivre, et je vous ai nommé!
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,
Nos communs ennemis, qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'empire on s'est vu désigner [1],
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr, ou régner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibère;
Néron n'épargna point le sang de son beau-frère;
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique...

OTHON. Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servi, seigneur, de me nommer :
Vous voulez que je règne, et je ne sais qu'aimer.

[1] Voilà des vers dignes d'être remarqués. Voltaire a rendu moins heureusement dans *la Henriade*, une pensée à peu près semblable :

> Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre,
> A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.

Nous pourrions nous tromper, mais il nous semble qu'en parlant d'un sujet, on ne peut pas dire *son monarque*, comme on diroit son maître ou son souverain. (P.)

Je pourrois savoir plus, si l'astre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine;
Mais dérober son ame à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas!

VINIUS. Eh bien, si cet amour a sur vous tant de force,
Régnez : qui fait des lois peut bien faire un divorce.
Du trône on considère enfin ses vrais amis;
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

SCÈNE III[1].

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE. Non pas, seigneur, non pas : quoi que le ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie;
Et cette lâcheté qui me rendroit son cœur
Sentiroit le tyran, et non pas l'empereur.
A votre sûreté, puisque le péril presse,
J'immolerai ma flamme et toute ma tendresse;
Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir[2]
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir :
Mais ce qu'à mes desirs je fais de violence
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance;
Et la vertu qui dompte et bannit mon amour
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON. Ah! que cette vertu m'apprête un dur supplice,
Seigneur! et le moyen que je vous obéisse?
Voyez; et s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de père, et prenez-en d'amant[3].

[1] Cette troisième scène justifie déja ce qu'on doit prévoir, que ce n'est pas là une tragédie. Plautine écoutait à la porte, et elle vient interrompre son père pour dire, en vers durs et obscurs, qu'elle ne voudrait point un jour épouser son amant, si cet amant marié à une autre ne pouvait revenir à elle que par un divorce. Non seulement c'est manquer à la bienséance, mais quel faible intérêt, quel froid sujet d'une scène, qu'une fille qui, sans être appelée, vient dire à son père, devant son amant, ce qu'elle ferait un jour si ce froid amant voulait l'épouser en troisième noces! Elle serait, en effet, la troisième femme d'Othon, qui l'épouserait après avoir répudié Poppée et Camille. (V.)

[2] *Vaincre l'horreur d'un cruel devoir; ce qu'à ses desirs elle fait de violence, pour fuir les appas honteux d'une espérance indigne; la vertu qui dompte et bannit l'amour, et qui n'en souffre qu'un vertueux retour* : ce sont là des expressions qui affaibliraient les plus beaux sentiments. (V.)

[3] Ce vers ne prépare pas un intérêt tragique, et ce défaut revient souvent dans toutes ces dernières tragédies. (V.)

VINIUS. L'estime de mon sang ne m'est pas interdite;
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite;
Je crois qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelque autre à nous venger.
Par-là nos ennemis la tiendront redoutable;
Et sa perte par-là devient inévitable.
Je vois de plus, seigneur, que je n'obtiendrai rien,
Tant que votre œil blessé rencontrera le sien,
Que le temps se va perdre en répliques frivoles;
Et pour les éviter j'achève en trois paroles.
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre à votre choix.
Je me remets à vous de ce qui vous regarde;
Mais en ma fille et moi ma gloire se hasarde;
De ses jours et des miens je suis maître absolu,
Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie;
Et je saurai verser tout mon sang en Romain,
Si le choix que j'attends ne me retient la main.
C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare.
Vous savez l'un et l'autre à quoi je me prépare,
Résolvez-en ensemble.

SCÈNE IV.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON. Arrêtez donc, seigneur;
Et, s'il faut prévenir ce mortel déshonneur,
Recevez-en l'exemple, et jugez si la honte[1]...

[1] Othon, qui veut se tuer ainsi au premier acte pour une crainte imaginaire, et pour une maîtresse, excite plutôt le rire que la terreur : rien n'est jamais plus mal reçu au théâtre qu'un désespoir mal placé, et qu'on n'attendait pas d'un homme qui n'a d'abord parlé que de politique. Ajoutons que cette scène entre Othon et Plautine est très faible. Je remarque que Plautine conseille ici à Othon précisément la même chose qu'Atalide à Bajazet : mais quelle différence de situation, de sentiments et de style ! Bajazet est réellement en danger de sa vie, et Othon ne court ici qu'un danger chimérique. Plautine est raisonneuse et froide : Atalide est touchante, et a autant de délicatesse que d'amour. Enfin, ce qui est de la plus grande importance, les vers de Corneille ne valent rien, et ceux de Racine sont parfaits dans leur genre. Comparez, rien ne forme plus le goût, comparez aux vers d'Atalide ces vers de Plautine :

Et n'aspire qu'au bien d'aimer et d'être aimé...
Qu'un tel épurement demande un grand courage !...

PLAUTINE. Quoi! seigneur, à mes yeux une fureur si prompte!
Ce noble désespoir, si digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, est toujours en leurs mains;
Et pour vous et pour moi, fût-il digne d'un temple,
Il n'est pas encor temps de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, et l'amour nous y doit obliger,
Pour me sauver un père, et pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut-il que malgré moi votre ame effarouchée
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas,
Et m'avance un destin où je ne consens pas?

OTHON. Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme?
Puis-je sans le trépas...

PLAUTINE. Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocents
S'élèvent au-dessus du commerce des sens [1].
Plus la flamme en est pure, et plus elle est durable;
Il rend de son objet le cœur inséparable;
Il a de vrais plaisirs dont son cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer et d'être aimé.

OTHON. Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage!
Madame, permettez que je die à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Un amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance.

Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance...
Et que de votre cœur vos yeux indépendants
Triomphent comme moi des troubles du dedans...
Conservez-moi toujours l'estime et l'amitié.

C'est le style, c'est la diction qui fait tout dans les scènes où le spectateur est assez tranquille pour réfléchir sur les vers, et encore est-il nécessaire de ne point négliger la diction dans les situations les plus frappantes du théâtre : en un mot, il faut toujours bien écrire. (V.) — Les deuxième et troisième vers de la citation ne sont pas de Plautine, mais d'Othon ; il est vrai que ceux de Plantine ne sont pas meilleurs. (P.)

[1] Encore des dissertations métaphysiques sur l'amour! quel mauvais goût! C'était l'esprit du temps, dit-on : mais il faut dire encore que la nation française est la seule qui ait eu cette malheureuse espèce d'esprit. Cela est bien pis que les *concetti* qu'on reprochait aux Italiens. (V.)

PLAUTINE. Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez pas l'honneur que j'en reçoi.
Quelle gloire à Plautine, ô ciel! de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'empire;
Qu'un héros destiné pour maître à l'univers
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers;
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même
Il auroit renoncé pour elle au diadème!
OTHON. Ah! qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur!
Si vous m'aimiez, madame, il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible;
Et la nécessité de le porter ailleurs
Vous auroit fait déja partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme.
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme.
Vous en témoignez joie, et vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.
PLAUTINE. Que votre aveuglement a pour moi d'injustice!
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice;
Je souffre, et c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir, et de le déguiser.
Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon âme;
J'ai même déplaisir comme j'ai même flamme;
J'ai même désespoir : mais je sais les cacher,
Et paroître insensible afin de moins toucher.
Faites à vos desirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, sauvez-en l'apparence;
Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Pourvu que votre front n'en soit point l'interprète,
Et que de votre cœur vos yeux indépendants
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, et portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.
OTHON. Hélas! madame, hélas! que pourrai-je lui dire?
PLAUTINE. Il y va de ma vie, il y va de l'empire;

Réglez-vous là-dessus. Le temps se perd, seigneur.
Adieu : donnez la main, mais gardez-moi le cœur;
Ou, si c'est trop pour moi, donnez et l'un et l'autre,
Emportez mon amour, et retirez le vôtre :
Mais, dans ce triste état si je vous fais pitié,
Conservez-moi toujours l'estime et l'amitié;
Et n'oubliez jamais, quand vous serez le maître,
Que c'est moi qui vous force et qui vous aide à l'être.

OTHON, *seul*. Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un si cruel effort!



ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE. Dis-moi donc, lorsque Othon s'est offert à Camille,
A-t-il paru contraint? a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait[1]?

FLAVIE. J'ai tout vu : mais enfin votre humeur curieuse
A vous faire un supplice est trop ingénieuse.
Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il se peut, jusqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire :

[1] Racine a encore pris entièrement cette situation dans sa tragédie de *Bajazet*. Atalide a envoyé son amant à Roxane; elle s'informe en tremblant du succès de cette entrevue qu'elle a ordonnée elle-même, et qui doit causer sa mort. La délicatesse de ses sentiments, les combats de son cœur, ses craintes, ses douleurs, sont exprimés en vers si naturels, si aisés, si tendres, que ces vraies beautés charment tous les lecteurs. Mais ici Corneille commence sa scène par quatre vers dont le ridicule est si extrême, qu'on n'ose plus même les citer dans des ouvrages sérieux : *Dis-moi donc, lorsque Othon*, etc. Plautine exprime les mêmes sentiments qu'Atalide :

Et, regardant son change ainsi que mon ouvrage, etc.

Atalide est dans des circonstances absolument semblables : mais c'est précisément dans ces mêmes situations qu'on voit la prodigieuse différence qu'il y a entre le sentiment et le raisonnement, entre l'élégance et la dureté du style, entre cet art charmant qui développe avec une vérité si touchante tous les replis du cœur, et la vaine déclamation ou la sécheresse. (V.)

Le dangereux récit que vous me commandez
Est un nouveau combat où vous vous hasardez.
Votre ame n'en est pas encor si détachée
Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée.
Prenez moins d'intéret à l'y voir réussir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE. Je le force moi-même à se montrer volage;
Et, regardant son change ainsi que mon ouvrage,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux :
Qu'on l'accepte, qu'il règne, et tout m'en sera doux.

FLAVIE. J'en doute; et rarement une flamme si forte
Souffre qu'à notre gré ses ardeurs...

PLAUTINE. Que t'importe?
Laisse-m'en le hasard; et, sans dissimuler,
Dis de quelle manière il a su lui parler.

FLAVIE. N'imputez donc qu'à vous si votre ame inquiète
En ressent malgré moi quelque gêne secrète.
Othon à la princesse a fait un compliment [1],
Plus en homme de cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grace
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure [2]
N'y laissoient aucun mot aller à l'aventure :
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit;
Jusque dans ses soupirs la justesse régnoit,
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.
Camille sembloit même assez de cet avis;
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis;
Je l'ai vu dans ses yeux : mais cette défiance

[1] Toute cette tirade est entièrement du style de la comédie, mais de la comédie froide et dénuée d'intérêt. *L'amour qui est civilité dans Othon, et la civilité qui est amour dans Camille*, est si éloigné de la tragédie, qu'on ne conçoit guère comment Corneille a pu y faire entrer de pareilles phrases et de pareilles idées. (V.)

[2] Qu'est-ce que *des regards de mesure, et la justesse qui règne dans des soupirs?* et comment cette *justesse de soupirs* peut-elle suivre un *effort de mémoire?* Othon a-t-il appris par cœur un long compliment? de tels vers ne seraient tolérables en aucun genre de poésie. Que veut dire madame de Sévigné quand elle dit : *Racine n'ira pas loin, pardonnons de mauvais vers à Corneille?* Non, il ne faut pas pardonner des pensées fausses très mal exprimées : il faut être juste. (V.)

Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ses justes soupçons ses souhaits indignés
Les ont tout aussitôt détruits ou dédaignés ;
Elle a voulu tout croire ; et quelque retenue
Qu'ait su garder l'amour dont elle est prévenue,
On a vu, par ce peu qu'il laissoit échapper,
Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper ;
Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur
Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE. Et sa réponse enfin ?

FLAVIE. Elle a paru civile ;
Mais la civilité n'est qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

PLAUTINE. Et n'a-t-elle rien dit de sa légèreté,
Rien de la foi qu'il semble avoir si mal gardée ?

FLAVIE. Elle a su rejeter cette fâcheuse idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle sût seulement
Qu'on l'eût vu pour vos yeux soupirer un moment.

PLAUTINE. Mais qu'a-t-elle promis ?

FLAVIE. Que son devoir fidèle
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle ;
Et, de peur d'en trop dire et d'ouvrir trop son cœur,
Elle l'a renvoyé soudain vers l'empereur.
Il lui parle à présent. Qu'en dites-vous, madame,
Et de cet entretien que souhaite votre ame ?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien ?

PLAUTINE. Moi-même, à dire vrai, je ne le sais pas bien.
Comme des deux côtés le coup me sera rude,
J'aimerois à jouir de cette inquiétude,
Et tiendrois à bonheur le reste de mes jours
De n'en sortir jamais, et de douter toujours.

FLAVIE. Mais il faut se résoudre, et vouloir quelque chose.

PLAUTINE. Souffre sans m'alarmer que le ciel en dispose :
Quand son ordre une fois en aura résolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raison cependant cède Othon à l'empire :
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire ;
Et, soit ce grand souhait volontaire ou forcé,

Il est beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois Martian.

SCÈNE II.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE. Que venez-vous m'apprendre [1] ?
MARTIAN. Que de votre seul choix l'empire va dépendre,
Madame.
PLAUTINE. Quoi! Galba voudroit suivre mon choix?
MARTIAN. Non : mais de son conseil nous ne sommes que trois :
Et si pour votre Othon vous voulez mon suffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.
PLAUTINE. Avec?
MARTIAN. Avec des vœux sincères et soumis,
Qui feront encor plus si l'espoir m'est permis.
PLAUTINE. Quels vœux, et quel espoir?
MARTIAN. Cet important service,
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice...
PLAUTINE. Eh bien ! il remplira mes desirs les plus doux;
Mais pour reconnoissance enfin que voulez-vous?
MARTIAN. La gloire d'être aimé.
PLAUTINE. De qui?
MARTIAN. De vous, madame.
PLAUTINE. De moi-même?
MARTIAN. De vous : j'ai des yeux; et mon ame...
PLAUTINE. Votre ame, en me faisant cette civilité [2],

[1] Corneille, qu'on a voulu faire passer pour un poëte qui dédaignait d'introduire l'amour sur la scène, était tellement accoutumé à faire parler d'amour ses héros, qu'il représente ici un vieux ministre d'état comme amoureux de Plautine; et cette Plautine lui répond par des injures. On peut, dans les mouvements violents d'une passion trahie, et dans l'excès du malheur, s'emporter en reproches; mais Plautine n'a aucune raison de parler ainsi au premier ministre de l'empereur qui la demande en mariage : ce trait est contre la bienséance et contre la raison. Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que Martian, à qui Plautine fait le plus sanglant outrage, en lui reprochant très mal à propos sa naissance, lui dise ensuite, *Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime*. L'amour de ce ministre, les réponses de Plautine, et tout ce dialogue, révoltént et refroidissent. Ce n'est là ni peindre les hommes comme ils sont, ni comme ils doivent être, ni les faire parler comme ils doivent parler. (V.)

[2] *Une ame qui fait une civilité; le mal qui vient à un vieux ministre d'état* (et c'est le mal d'amour); et Plautine qui répond à ce ministre *qu'il n'a point changé de visage;* et l'autre qui réplique *qu'il a l'oreille du grand maître!* Que dire d'un tel dialogue? On est obligé de faire un commentaire : que ce commentaire

Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'apparence.
L'offre sans doute est belle, et bien digne d'un prix;
Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoissiez vous feriez mieux paroître...

MARTIAN. Hélas! mon mal ne vient que de vous trop connoître.
Mais vous-même, après tout, ne vous connoissez pas,
Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez savoir quel est votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en sert de preuve: il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit vu charmé;
Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée,
L'image dans son cœur s'en étoit conservée;
La mort même, la mort n'avoit pu l'en chasser:
A vous seule étoit dû l'honneur de l'effacer.
Vous seule d'un coup d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir su réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmants objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire!

PLAUTINE. Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire;
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

MARTIAN. C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage.
Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux, voyant ce que je puis.
Un pur hasard sans nous règle notre naissance;
Mais comme le mérite est en notre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils

au moins serve à faire connaître que son auteur rend justice; il ne connait aucune occasion où l'on doive déguiser la vérité. Plautine montre de la hauteur; et si cette hauteur menait à quelque chose de tragique, elle pourrait faire impression. Remarquons encore que de la hauteur n'est pas de la grandeur. (V.)

Pour les premiers emplois et les secrets conseils :
Ils ont mis en nos mains la fortune publique ;
Ils ont soumis la terre à notre politique ;
Patrobe, Polyclète, et Narcisse, et Pallas,
Ont déposé des rois, et donné des états.
On nous élève au trône au sortir de nos chaînes ;
Sous Claude on vit Félix le mari de trois reines :
Et, quand l'amour en moi vous présente un époux,
Vous me traitez d'esclave, et d'indigne de vous !
Madame, en quelque rang que vous ayez pu naître,
C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.
Vinius est consul, et Lacus est préfet ;
Je ne suis l'un ni l'autre, et suis plus en effet ;
Et de ces consulats, et de ces préfectures,
Je puis quand il me plaît faire des créatures :
Galba m'écoute enfin, et c'est être aujourd'hui,
Quoique sans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE. Pardonnez donc, seigneur, si je me suis méprise [1] :
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise.
Je viens de me connoître, et me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui suivent votre amour.
Avoir brisé ces fers fait un degré de gloire
Au-dessus des consuls, des préfets du prétoire ;
Et si de cet amour je n'ose être le prix,
Le respect m'en empêche, et non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que souvent la nature
Gardoit en vos pareils sa première teinture,
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés,
Et que pour dérober l'empire à cette honte
L'univers a besoin qu'un vrai héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon :
Mais à ce que j'apprends ce souhait n'est pas bon.
Laissons-en faire aux dieux, et faites-vous justice ;

[1] Quoi qu'en dise Voltaire, cette hauteur ne déplaît pas, et l'on aime à voir humilier d'insolents parvenus, tels que Martian. Ceux qui ont été à portée d'observer parmi nous les valets grands seigneurs, qu'on nommoit courtisans, les reconnoîtront sans peine à la bassesse des Martian et des Lacus, et verront que, malgré l'orgueil de leur naissance, ils auroient pu fournir à Corneille les modèles de ces vils personnages. L'avilissement où étoient tombés les Romains est d'ailleurs parfaitement peint dans cette scène. (P.)

D'un cœur vraiment romain dédaignez le caprice.
Cent reines à l'envi vous prendront pour époux;
Félix en eut bien trois, et valoit moins que vous.
MARTIAN. Madame, encore un coup, souffrez que je vous aime.
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême,
Qu'entre Othon et Pison mon suffrage incertain,
Suivant qu'il penchera, va faire un souverain.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée
Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée:
J'aurois pu hasarder quelque chose de plus;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
Peut-être ce sera faire plus d'une grace:
Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.

SCÈNE III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS. Madame, enfin Galba s'accorde à vos souhaits;
Et j'ai tant fait sur lui, que, dès cette journée[1],
De vous avec Othon il consent l'hyménée.
PLAUTINE, *à Martian.*
Qu'en dites-vous, seigneur? Pourrez-vous bien souffrir
Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir?
Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'empire?
Dois-je me ravaler jusques à cet époux?
Ou dois-je par votre ordre aspirer jusqu'à vous?
LACUS. Quel énigme[2] est-ce-cy, madame?
PLAUTINE. Sa grande ame
Me faisoit tout à l'heure un présent de sa flamme;
Il m'assuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit,
Et disoit à demi qu'un refus nous perdroit.
Vous m'osez cependant assurer du contraire;
Et je ne sais pas bien quelle réponse y faire.

[1] Tout ce qu'on peut remarquer c'est que *j'ai tant fait sur lui* est un barbarisme et une expression basse; que le *qu'en dites-vous* de Plautine est une ironie comique; que sa *grande ame qui fait un présent de sa flamme* est très vicieux; qu'*il fait bon s'expliquer* est bourgeois, et que la scène est très froide. (V.)

[2] *Énigme* étoit alors des deux genres.

Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands ministres d'état, accordez-vous ensemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui m'en semble.

SCÈNE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS. Vous aimez donc Plautine, et c'est là cette foi
Qui contre Vinius vous attachoit à moi ?
MARTIAN. Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, seigneur, quelque sujet d'alarme?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'époux
Réuniroit par moi Vinius avec vous.
Par-là de nos trois cœurs l'amitié ressaisie,
En déracineroit et haine et jalousie.
Le pouvoir de tous trois, par tous trois affermi,
Auroit pour nœud commun son gendre en votre ami :
Et quoi que contre vous il osât entreprendre...
LACUS. Vous seriez mon ami, mais vous seriez son gendre ;
Et c'est un foible appui des intérêts de cour
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine ou de peu de durée ;
Elle choisit ses temps, et les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs séparés à regret
Trouvent de se rejoindre aisément le secret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes ;
Il sait comme aux maris on arrache les femmes;
Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout, je me trompe, ou près de cette belle...
MARTIAN. J'espère en Vinius, si je n'espère en elle ;
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix
Soudain en ma faveur emportera son choix.
LACUS. Quoi ! vous nous donneriez vous-même Othon pour maître?
MARTIAN. Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

LACUS. Ah! pour en être digne, il l'est, et plus que tous;
Mais aussi, pour tout dire, il en sait trop pour nous.
Il sait trop ménager ses vertus et ses vices [1].
Il étoit sous Néron de toutes ses délices :
Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César et juger en Caton.
Tout favori dans Rome, et tout maître en province,
De lâche courtisan il s'y montra grand prince;
Et son ame ployante, attendant l'avenir,
Sait faire également sa cour, et la tenir.
Sous un tel souverain nous sommes peu de chose;
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose :
Sa main seule départ ses libéralités;
Son choix seul distribue états et dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte et résout seul, écoute et seul décide;
Et, quoi que nos emplois puissent faire de bruit,
Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.
Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous admit sa foiblesse.
Nos ordres règlent tout, nous donnons, retranchons;
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons :
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre cour plus grosse que la sienne;
Et notre indépendance iroit au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point :
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chute;
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appui,
Mais il le faut pour nous aussi foible que lui.
Il nous en faut prendre un qui, satisfait des titres,
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.

[1] Le portrait d'Othon est très beau dans cette scène. Il est permis à un auteur dramatique d'ajouter des traits aux caractères qu'il dépeint, et d'aller plus loin que l'histoire. Tacite dit d'Othon, *pueritiam incuriose, adolescentiam petulanter egerat, gratus Neroni æmulatione luxus..... in provinciam specie legationis seposuit... comiter administrata provincia*. Son enfance fut paresseuse, sa jeunesse débauchée; il plut à Néron en imitant ses vices et son luxe. S'étant exilé lui-même dans la Lusitanie, dont il était gouverneur, il s'y comporta avec humanité. Cette scène serait intéressante si elle produisait de grands événements. Les fautes sont *l'amitié renaisse de trois cœurs, que ce nœud la retienne d'ajouter, ou près de cette belle*, et quelques autres expressions qui ne sont ni assez nobles ni assez correctes. (V.)

Pison a l'ame simple et l'esprit abattu ;
S'il a grande naissanee, il a peu de vertu [1] :
Non de eette vertu qui déteste le crime ;
Sa probité sévère est digne qu'on l'estime;
Elle a tout ee qui fait un grand homme de bien :
Mais en un souverain c'est peu de chose, ou rien.
Il faut de la prudence, il faut de la lumière,
Il faut de la vigueur adroite autant que fière,
Qui pénètre, éblouisse, et sème des appas...
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'empire,
Et saura seulement ee qu'il nous plaira dire :
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut ;
Et e'est là justement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN. Mais, seigneur, sur le trône élever un tel homme,
C'est mal servir l'état, et faire opprobre à Rome.

LACUS. Et qu'importe à tous deux de Rome et de l'état?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat?
Faisons nos sûretés, et moquons-nous du reste.
Point, point de bien public s'il nous devient funeste.
De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux;
Ne vivons que pour nous, et ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor : mettre Othon sur nos têtes,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout ;
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui seul tout l'avantage.
Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage;
Et la mort, ou l'exil, ou les abaissements,
Seront pour vous et moi ses vrais remereiements.

MARTIAN. Oui, notre sûreté veut que Pison domine :
Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine;
Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris.

[1] ***S'il a grande naissance; une vigueur adroite et fière qui sème des appas; et c'est là justement; moquons-nous du reste; il nous devra le tout; s'il vient par nous à bout,*** **etc. Il n'est pas nécessaire de dire que toutes ces façons de parler sont vicieuses ou ignobles. (V.) — Certainement elles seroient vicieuses aujourd'hui; mais Voltaire, en les accumulant sans ordre et sans suite, en les isolant du texte, comme il le fait dans ses remarques, les fait paroître plus vicieuses encore. Et c'est une des perfidies de son commentaire. (P.)**

Commençons à jouir par-là de son empire,
Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.
LACUS. Quoi! votre amour toujours fera son capital
Des attraits de Plautine et du nœud conjugal [1]?
Eh bien! il faudra voir qui sera plus utile
D'en croire... Mais voici la princesse Camille.

SCÈNE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE. Je vous rencontre ensemble ici fort à propos,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots [2].
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire,
Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministère :
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi,
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

[1] Cela seul suffirait pour avilir un héros, et détruit tout ce que cette scène promettait. (V.)

[2] *A propos* et *quatre mots* auraient gâté le rôle de Cornélie; mais une fille qui vient parler ainsi de son mariage à deux ministres est bien loin d'être une Cornélie. Camille emploie cette figure froide de l'ironie, qu'il faut employer si sobrement; elle parle en bourgeoise en parlant de l'empire. *Je sais ce qui m'est propre; je m'aime un peu moi-même; je n'ai pas grande envie.* L'insipidité de l'intrigue et la bassesse de l'expression sont égales. Ces fautes trop souvent répétées sont cause que cette pièce, admirablement commencée, faiblit de scène en scène, et ne peut plus être représentée. (V.) — Voltaire traite toujours l'ironie de figure froide, et véritablement elle peut l'être ici; mais il oublie qu'elle a été employée avec succès par les plus grands poëtes dans le feu des passions les plus violentes. Clytemnestre elle-même (et dans quel moment!) en donne un exemple dans *Iphigénie*, qui prouve bien que Racine ne regardoit pas cette figure comme déplacée dans les situations les plus fortement tragiques : Venez, dit Clytemnestre à sa fille,

. . . . . On n'attend plus que vous;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

Est-il une ironie plus amère que celle que prête à Roxane le même poëte, lorsque, parlant à sa rivale, dans le plus vif emportement de sa jalousie, et au moment même où elle vient d'ordonner la mort de Bajazet, elle lui dit :

Je ne mérite pas un si grand sacrifice :
Je me connois, madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui,
Par des nœuds éternels, vous unir avec lui :
Vous jouirez bientôt de son aimable vue.

Racine, comme on pourroit le prouver par d'autres exemples, a souvent employé cette figure; et cependant Voltaire, qui le connoissoit si bien, a dit par inadvertance, que depuis *Andromaque* on n'en trouvoit plus dans ses tragédies. Il faut quelquefois se méfier du ton beaucoup trop décisif que prend Voltaire dans ses assertions. (V.)

MARTIAN. Nous, madame?
CAMILLE. Faut-il qne je vous obéisse,
Moi, dont Galba prétend faire une impératrice?
LACUS. L'un et l'autre sait trop quel respect vous est dû.
CAMILLE. Le crime en est plus grand si vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un et l'autre?
MARTIAN. Sa pensée a voulu s'assurer sur la nôtre;
Et s'étant proposé le choix d'un successenr,
Pour laisser à l'empire un digne possesseur,
Sur ce don imprévu qu'il fait du diadème,
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.
CAMILLE. Et ne savez-vous point, et Vinins, et vous,
Que ce grand snccesseur doit être mon époux,
Que le don de ma main suit ce don de l'empire?
Galba, par vos conseils, voudroit-il s'en dédire?
LACUS. Il est toujours le même, et nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le ciel a révélé :
En ces occasions, lui qui tient les couronnes
Inspire les avis sur le choix des personnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir sans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'état.
Vous ne vondriez pas en avoir de contraires.
CAMILLE. Vous n'avez, vous ni lui, pensé qu'à vos affaires;
Et nons offrir Pison, c'est assez témoigner...
LACUS. Le trouvez-vous, madame, indigne de régner?
Il a de la vertu, de l'esprit, du courage;
Il a de plns...
CAMILLE. De plus, il a votre suffrage,
Et c'est assez de quoi mériter mes refus.
Par respect de son sang, je ne dis rien de plns.
MARTIAN. Aimeriez-vous Othon, que Vinius propose,
Othon, dont vous savez qne Plautine dispose,
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi?
CAMILLE. Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'est pas votre affaire; et votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.
LACUS. Mais l'empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui;
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.
CAMILLE. Vous en a-t-il prié? dites, on si l'envie...
LACUS. Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE. Cette amitié me charme, et je dois avouer
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer,
Que l'heureux contre-temps d'un si rare service...

LACUS. Madame...

CAMILLE. Croyez-moi, mettez bas l'artifice.
Ne vous hasardez point à faire un empereur.
Galba connoît l'empire, et je connois mon cœur :
Je sais ce qui m'est propre; il voit ce qu'il doit faire,
Et quel prince à l'état est le plus salutaire.
Si le ciel vous inspire, il aura soin de nous,
Et saura sur ce point nous accorder sans vous.

LACUS. Si Pison vous déplaît, il en est quelques autres...

CAMILLE. N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres.
Vous avez de l'esprit, mais j'ai des yeux perçants.
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout puissants ;
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute puissance au point qu'elle est venue ;
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir.
Je m'aime un peu moi-même, et n'ai pas grande envie
De vous sacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN. Puisqu'il doit avec vous régir tout l'univers...

CAMILLE. Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts ?
Je vois jusqu'en vos cœurs, et m'obstine à me taire ;
Mais je pourrois enfin dévoiler le mystère.

MARTIAN. Si l'empereur nous croit...

CAMILLE. Sans doute il vous croira ;
Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira,
Soit qu'il plaise à mes yeux, soit qu'il me choque en l'ame.
Il sera votre maître, et je serai sa femme ;
Le temps me donnera sur lui quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en apercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire,
Pensez-y.

SCÈNE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN. Ce courroux que Pison nous attire...

LACUS. Vous vous en alarmez ? Laissons-la discourir,

Et ne nous perdons pas de crainte de périr.
MARTIAN. Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.
LACUS. Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa foiblesse.
Faisons régner Pison ; et, malgré ce courroux,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I[1].

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE. Ton frère te l'a dit Albiane?
ALBIANE. Oui, madame ;
Galba choisit Pison, et vous êtes sa femme,
Ou, pour en mieux parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant et généreux refus.
CAMILLE. Et que devient Othon ?
ALBIANE. Vous allez voir sa tête
De vos trois ennemis affermir la conquête,
Je veux dire assurer votre main à Pison,
Et l'empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car, comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres,
Lacus et Martian vont être nos vrais maîtres ;

[1] L'intrigue n'est pas ici plus intéressante et plus tragique qu'auparavant. Cette confidente, qui apprend à sa maîtresse qu'elle va être femme de Pison, et que son amant Othon sera sacrifié, pourrait émouvoir le spectateur, si le péril d'Othon était bien certain ; mais qui a dit à cette confidente qu'un jour Pison, étant César, se déferait d'Othon? Premièrement, Camille devrait apprendre son mariage de la bouche de l'empereur, et non de celle d'une confidente ; et ce serait du moins une espèce de situation, une petite surprise, quelque chose de ressemblant à un coup de théâtre, si Camille, espérant d'obtenir Othon de l'empereur, recevait inopinément de la bouche de l'empereur l'ordre d'en épouser un autre. Secondement, de longs discours d'une suivante, qui dit que *les princesses doivent faire les avances*, jetteraient du froid sur le rôle de Phèdre, et sur les tragédies d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*. Troisièmement, s'il y a quelque chose d'aussi comique et d'aussi insipide qu'une suivante qui dit, *c'est la gêne où réduit celles de votre sorte..... Si je n'avois fait enhardir votre amant, il ne vous auroit pas parlé*, etc.; c'est une princesse qui répond : *Tu le crois donc qu'il m'aime?* Le lecteur sent assez *qu'un devoir qui passe du côté de l'amour..... se faire en la cour un accès pour un plus digne amour* ; en un mot, tout ce dialogue, n'est pas ce qu'on doit attendre dans une tragédie. (V.)

Et Pison ne sera qu'un idole sacré [1]
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche
A prononcer leurs lois asservira sa bouche;
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE. O dieux! que je le plains!

ALBIANE. Il est sans doute à plaindre,
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre;
Mais comme enfin la mort finira son ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE. L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE. Octavie a péri sur cette confiance.
Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
Peut exposer vos jours un nouveau Tigellin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux ensemble;
Et pour moi, plus j'y songe, et plus pour vous je tremble.

CAMILLE. Quel remède, Albiane?

ALBIANE. Aimer, et faire voir...

CAMILLE. Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir?

ALBIANE. Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un esclave.
Songez à vos périls; et peut-être à son tour
Ce devoir passera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux puissances suprêmes,
Madame, nous devons quelque chose à nous-mêmes,
Surtout quand nous voyons des ordres dangereux,
Sous ces grands souverains, partir d'autres que d'eux.

CAMILLE. Mais Othon m'aime-t-il?

ALBIANE. S'il vous aime? ah, madame!

CAMILLE. On a cru que Plautine avoit toute son ame.

ALBIANE. On l'a dû croire aussi, mais on s'est abusé;
Autrement, Vinius l'auroit-il proposé?
Auroit-il pu trahir l'espoir d'en faire un gendre?

CAMILLE. En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre?

ALBIANE. De s'approcher de vous, et se faire en la cour
Un accès libre et sûr pour un plus digne amour.
De Vinius par-là gagnant la bienveillance,
Il a su le jeter dans une autre espérance,

[1] *Idole*, depuis Corneille, a changé de genre, et n'est plus que du féminin. (P.)

Et le flatter d'un rang plus haut et plus certain,
S'il devenoit par vous empereur de sa main.
Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique,
En même temps qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE. Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE. Mon frère jusque là vous en a répondu.

CAMILLE. Tandis [1] tu m'as réduite à faire un peu d'avance,
A consentir qu'Albin combattît son silence;
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pu voir aisément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE. C'est la gêne où réduit celles de votre sorte
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les desirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse;
Et tel est en aimant le sort d'une princesse,
Que, quelque amour qu'elle ait, et qu'elle ait pu donner,
Il faut qu'elle devine, et force à deviner.
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire;
A peine on se hasarde à jurer qu'on l'admire;
Et, pour apprivoiser ce respect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
Voyez-vous comme Othon sauroit encor se taire,
Si je ne l'avois fait enhardir par mon frère?

CAMILLE. Tu le crois donc, qu'il m'aime?

ALBIANE. Et qu'il lui seroit doux
Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE. Hélas! que cet amour croit tôt ce qu'il souhaite!
En vain la raison parle, en vain elle inquiète,
En vain la défiance ose ce qu'elle peut;
Il veut croire, et ne croit que parcequ'il le veut.
Pour Plautine ou pour moi je vois du stratagème,
Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abusée, et c'est moi qui la suis
Peut-être, et qui me livre à d'éternels ennuis;
Peut-être, en ce moment qu'il m'est doux de te croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire :
Peut-être...

[1] Nous avons déja eu l'occasion de remarquer que, du temps de Corneille, *tandis* pouvoit encore s'employer pour *cependant*.

SCÈNE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN. L'empereur vient ici vous trouver
Pour vous dire son choix, et le faire approuver.
S'il vous déplaît, madame, il faut de la constance;
Il faut une fidèle et noble résistance;
Il faut...
CAMILLE. De mon devoir je saurai prendre soin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

SCÈNE III[1].

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA. Quand la mort de mes fils désola ma famille,
Ma nièce, mon amour vous prit dès-lors pour fille;
Et regardant en vous les restes de mon sang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome, qui m'a depuis chargé de son empire,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire,
A vu ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me seoir si haut, que pour vous y porter.
Non que si jusque là Rome pouvoit renaître,
Qu'elle fût en état de se passer de maître,
Je ne me crusse digne, en cet heureux moment,
De commencer par moi son rétablissement :
Mais cet empire immense est trop vaste pour elle :
A moins que d'une tête un si grand corps chancelle;
Et pour le nom des rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux lois d'un empereur,
Qu'elle ne peut souffrir, après cette habitude,
Ni pleine liberté, ni pleine servitude.
Elle veut donc un maître, et Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.

[1] On ne voit jamais dans cette pièce qu'une fille à marier. Il n'est pas contre la convenance que Galba tâche d'ennoblir la petitesse de cette intrigue par un discours politique; mais il est contre toute bienséance, tranchons le mot, il est intolérable que Camille dise à l'empereur qu'il serait bon *que son mari eût quelque chose de propre à donner de l'amour*. Galba dit à sa nièce que ce raisonnement est fort délicat. (V.)

Vindex, Rufus, ni moi, n'avons causé sa perte;
Ses crimes seuls l'ont faite; et le ciel l'a soufferte
Pour marque aux souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Jusques à ce grand coup, un honteux esclavage
D'une seule maison nous faisoit l'héritage.
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté;
Et laisser après moi dans le trône un grand homme,
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous.
Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour époux;
Et mon zèle s'unit à l'amour paternelle
Pour vous en donner un digne de vous et d'elle.
Jule et le grand Auguste ont choisi dans leur sang,
Ou dans leur alliance à qui laisser ce rang.
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la république:
Je l'ai fait de Pison; c'est le sang de Crassus,
C'est celui de Pompée, il en a les vertus;
Et ces fameux héros dont il suivra la trace
Joindront de si grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
Puisse élever l'empire à plus de dignité.

CAMILLE. J'ai tâché de répondre à cet amour de père
Par un tendre respect qui chérit et révère,
Seigneur; et je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez, et combien je vous dois.
Je sais ce qu'est Pison et quelle est sa noblesse;
Mais, si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit et de Rome et de moi,
Je tremble à lui promettre et mon cœur et ma foi;
Et j'avouerai, seigneur, que pour mon hyménée
Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté:
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y touverai, comme elle, un joug un peu bien rude.
Je suis trop ignorante en matière d'état
Pour savoir quel doit être un si grand potentat;

Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul homme,
N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome?
Et dans tous ses états n'en sauroit-on voir deux
Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre,
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et si, pour nous donner de dignes empereurs,
Pison seul avec vous échappe à ses fureurs.
Il est d'autres héros dans un si vaste empire,
Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire;
Et qui sauroient mêler, sans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire,
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire;
Et, puisque ce grand choix me doit faire un époux,
Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux,
Qu'on vît en sa personne également paroître
Les graces d'un amant, et les hauteurs d'un maître,
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des monarques
Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister;
J'aime à vous obéir, seigneur, sans contester.
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose,
Permettez qu'un époux me doive quelque chose.
Dans cette servitude où se plaît mon desir,
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.
Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire
Quand il ne sera plus un mari nécessaire,
Et son amour pour moi sera plus assuré,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA. Ce long raisonnement dans sa délicatesse
A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
Si le refus n'est juste, il est doux et civil.
Parlez donc, et sans feinte, Othon vous plairoit-il?
On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire?

CAMILLE. L'avez-vous cru d'abord indigne de l'empire,
Seigneur?

GALBA. Non : mais depuis, consultant ma raison,

J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide et tout inébranlable
Nous fera, comme Auguste, un siècle incomparable,
Où l'autre, par Néron dans le vice abymé,
Ramènera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE. Othon près d'un tel maître a su se ménager
Jusqu'à ce que le temps ait pu l'en dégager.
Qui sait faire sa cour se fait aux mœurs du prince;
Mais il fut tout à soi quand il fut en province;
Et sa haute vertu par d'illustres effets
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de charge ni d'armée;
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,
On ne sait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire en faveur des héros de sa race,
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms;
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice.
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené:
Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné;
Dès qu'il vit deux partis, il se rangea du vôtre:
Ainsi l'un vous doit tout, et vous devez à l'autre.

GALBA. Vous prendrez donc le soin de m'acquitter vers lui;
Et comme pour l'empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Pison est plus digne de Rome;
Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

CAMILLE. Pour Rome et son empire, après vous je le croi;
Mais je doute si l'autre est moins digne de moi.

GALBA. Doutez-en; un tel doute est bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le siècle infâme,
Et qui, voyant qu'Othon lui ressemble le mieux...

CAMILLE. Choisissez de vous-même, et je ferme les yeux.
Que vos seules bontés de tout mon sort ordonnent:
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous consultez Lacus et Martian,

Un époux de leur main me paroît un tyran;
Et, si j'ose tout dire en cette conjoncture,
Je regarde Pison comme leur créature,
Qui, régnant par leur ordre et leur prêtant sa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs lois.
Je ne veux point d'un trône où je sois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne; et, quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un mari qui sache être empereur,
Qu'un mari qui le soit et souffre un gouverneur.

GALBA. Ce n'est pas mon dessein de contraindre les ames.
N'en parlons plus : dans Rome il sera d'autres femmes
A qui Pison en vain n'offrira pas sa foi [1].
Votre main est à vous, mais l'empire est à moi.

SCÈNE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

GALBA. Othon, est-il bien vrai que vous aimiez Camille [2]?
OTHON. Cette témérité m'est sans doute inutile :
Mais si j'osois, seigneur, dans mon sort adouci...
GALBA. Non, non; si vous l'aimez, elle vous aime aussi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices,
Que je vous en fais don pour prix de vos services.
Ainsi, bien qu'à Lacus j'aie accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux,
L'illustre et digne ardeur d'une flamme si belle

[1] Si on fesait paraître un vieillard de comédie entre sa nièce et un amant qu'elle veut épouser, on ne pourrait guère s'exprimer autrement que dans cette scène :

N'en parlons plus... il sera d'autres femmes
A qui Pison en vain, etc.

Otez les noms, toute cette tragédie n'est qu'une comédie sans intérêt, et aussi froidement écrite que durement. Je le répète, on a voulu un commentaire sur toutes les pièces de Corneille : mais que dire d'un mauvais ouvrage, sinon qu'il est mauvais, en montrant aux étrangers et aux jeunes gens pourquoi il est si mauvais? (V.) — On peut, on doit même dire que ce qui est mauvais est mauvais; mais il est dans les termes une bienséance dont il ne faut jamais s'écarter lorsqu'on juge les hommes supérieurs. (P.)

[2] Le vice de cette scène est la suite des défauts précédents. La petite ironie de Galba, *Est-il bien vrai que vous aimiez Camille? si vous l'aimez, elle vous aime aussi; son cœur aspire à votre hymen d'une telle force; choisissez des charges à communs sentiments; tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien* : y a-t-il dans tout cela un seul mot qui ne soit, même pour le fond, convenable au seul genre comique? (V.)

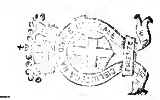
M'en fait révoquer l'ordre, et vous obtient pour elle.
OTHON. Vous m'en voyez de joie interdit et confus.
Quand je me prononçois moi-même un prompt refus,
Que j'attendois l'effet d'une juste colère,
Je suis assez heureux pour ne vous pas déplaire!
Et loin de condamner des vœux trop élevés...
GALBA. Vous savez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aspire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'empire.
Choisissez donc ensemble, à communs sentiments,
Des charges dans ma cour, ou des gouvernements;
Vous n'avez qu'à parler.
OTHON. Seigneur, si la princesse...
GALBA. Pison n'en voudra pas dédire ma promesse.
Je l'ai nommé César, pour le faire empereur :
Vous savez ses vertus, je réponds de son cœur.
Adieu. Pour observer la forme accoutumée,
Je le vais de ma main présenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien :
Je la fais dès ce jour mon unique héritière.

SCÈNE V[1].

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE. Vous pouvez voir par-là mon ame tout entière,
Seigneur : et je voudrois en vain la déguiser

[1] Cette scène sort du ton de la comédie; mais l'impression déja reçue empêche le spectateur de voir de l'élévation dans un sujet qui, pendant près de trois actes, n'a presque rien en de noble et de grand. Tous les discours artificieux que tient Othon pour se débarrasser de l'amour de Camille, toutes ses craintes de l'avenir, ne peuvent faire naître d'autre sentiment que celui de l'indifférence. Camille, à la fin de la scène, est jalouse de Plautine, mais elle est froidement jalouse. Othon ne peut guère intéresser personne en parlant de sa première femme Poppée, qui a été maîtresse de Néron. Camille peut-elle intéresser davantage en disant qu'*elle ne sait point faire valoir les choses*, qu'*elle ne sait pas quel amour elle a pu donner;* mais qu'*Othon aime à raisonner sur l'empire; elle l'y trouve assez fort, et même d'une force à montrer qu'il connaît ce que l'empire a d'amorce*. Je crois que cet acte était impraticable. Tout manque quand l'intérêt manque. C'est précisément ce que dit l'auteur de l'*Histoire du Théâtre français*, à l'article OTHON : *La partie la plus nécessaire y manque; l'intérêt est l'ame d'une pièce, et le spectateur n'en prend ici pour aucun des personnages.* (V.) — Plaisante autorité que celle de l'historien du Théâtre françois pour juger Corneille, même dans ce qu'il a de plus foible! En traitant le sujet d'*Othon*, il est bien évident que ce grand homme n'avoit pas eu le



Après ce que pour vous l'amour me fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

OTHON. Quoi donc, madame! Othon vous coûteroit l'empire?
Il sait mieux ce qu'il vaut, et n'est pas d'un tel prix
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit opposer à cet effort d'estime
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime,
Et, par un même effort de magnanimité,
Rendre une ame si haute au trône mérité.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE. Je ne sais point, seigneur, faire valoir les choses :
Et, dans ce prompt succès dont nos cœurs sont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
Il semble que pour vous je renonce à l'empire,
Et qu'un amour aveugle ait su me le prescrire.
Je vous aime, il est vrai; mais si l'empire est doux,
Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le respect de son âge,
Du moins apparemment, soutiendra son suffrage;
Pison croira régner : mais peut-être qu'un jour
Rome se permettra de choisir à son tour.
A faire un empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race, ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puisque j'en ai le sang, et vous les qualités.
Sous un nom si fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba sera considérable;
On aimera ce titre en un si digne époux;
Et l'empire est à moi si l'on me voit à vous.

OTHON. Ah, madame! quittez cette vaine espérance
De nous voir quelque jour remettre en la balance :
S'il faut que de Pison on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.

projet de faire une tragédie où, selon la loi trop générale qu'en fait Voltaire, il y eût des combats du cœur et des infortunes intéressantes. Il avoit voulu peindre des mœurs et des caractères fidèlement tracés; et, dans cette partie, il est toujours un grand peintre. Il ne circonscrivoit pas la tragédie dans un seul genre; et Voltaire lui-même, qui n'avoit fait, à ce qu'il avoue, sa tragédie du *Triumvirat* que pour y appliquer des notes historiques, ne s'éloignoit pas de cette façon de penser, et devoit la pardonner à Corneille. *Othon* n'est susceptible que d'un seul intérêt, l'intérêt de curiosité : et nous avons éprouvé en relisant la pièce, et en y admirant encore plusieurs détails, ce genre d'intérêt. (P.)

Elle a beau murmurer contre un indigne maître;
Elle en souffre, pour lâche ou méchant qu'il puisse être.
Tibère étoit cruel, Caligule brutal,
Claude foible, Néron en forfaits sans égal.
Il se perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reste a passé pour princes légitimes.
Claude même, ce Claude et sans cœur et sans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narcisse et Pallas l'ayant mis en furie,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois, bien qu'il se fît haïr,
Jusqu'à ce que Néron se fâchât d'obéir;
Et ce monstre ennemi de la vertu romaine
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé, jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous soupire,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'empire.
Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour;
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit osa m'ôter Poppée,
Jugez, pour ressaisir votre main usurpée,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat
Contre un rival ensemble et d'amour et d'état.
Il n'est point ni d'exil, ni de Lusitanie,
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie;
Et je sais trop la cour pour douter un moment,
Ou des soins de sa haine, ou de l'événement.

CAMILLE. Et c'est là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide!
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide!
Et pour monter au trône, et pour me posséder,
Son espoir le plus beau n'ose rien hasarder!
Il redoute Pison! Dites-moi donc, de grace,
Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace,
Si pour vous et pour lui le trône eut même appas,
Êtes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
Pour qui lui disputa ce trône et sa maîtresse,
Et qu'il veuille oublier, se voyant souverain,
Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein?

Ne vous y trompez plus : il a vu dans cette ame
Et votre ambition et toute votre flamme,
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous assure un appui.

OTHON. Eh bien, il me perdra pour vous avoir aimée ;
Sa haine sera douce à mon ame enflammée ;
Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par-là que vous pouvez régner.
Permettez cependant à cet amour sincère
De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'empire, ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider, pensez-y bien, madame ;
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme.
Il est mille douceurs dans un grade si haut
Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment serez-vous détrompée ;
Et si j'osois encor vous parler de Poppée,
Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un trône alluma bientôt un autre feu.
Le ciel vous a fait l'ame et plus grande et plus belle ;
Mais vous êtes princesse, et femme enfin comme elle.
L'horreur de voir une autre au rang qui vous est dû,
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu,
Presseront en secret cette ame de se rendre
Même au plus foible espoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps se fermer ;
Mais l'empire en tout temps a de quoi les charmer.
L'amour passe, ou languit ; et, pour fort qu'il puisse être,
De la soif de régner il n'est pas toujours maître.

CAMILLE. Je ne sais quel amour je vous ai pu donner,
Seigneur ; mais sur l'empire il aime à raisonner :
Je l'y trouve assez fort, et même d'une force
A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix,
Il a daigné penser un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il est ferme et sincère,
Qu'il me dit seulement ce qu'il n'ose me taire ;
Mais, à parler sans feinte...

OTHON. Ah, madame ! croyez...

CAMILLE. Oui, j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez;
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en suis point jalouse, et le dis sans courroux :
Vous n'aimez que l'empire, et je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je suis femme, et princesse,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foiblesse;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.

OTHON. Que je vois d'appareils, Albin, pour ma ruine!

ALBIN. Seigneur, tout est perdu, si vous voyez Plautine.

OTHON. Allons-y toutefois : le trouble où je me voi
Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I[1].

OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE. Que voulez-vous, seigneur, qu'enfin je vous conseille?
Je sens un trouble égal d'une douleur pareille;
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à soi
Pour trouver un remède aux maux que je prévoi.
Je ne sais que pleurer, je ne sais que vous plaindre.
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre.
Mon père vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçue et rétractée,
D'un hommage où la suite a si peu répondu,
Et d'un trône qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce trône elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, et n'a plus rien d'aimable.

[1] Cette scène pourrait faire quelque effet, si Othon était véritablement en danger : mais cette crainte prématurée que Pison ne le fasse mourir un jour n'a rien de réel, comme on l'a déja remarqué. Tout l'édifice de la pièce tombe par cette seule raison; et je crois que c'est une loi qui ne souffre aucune exception, que jamais un danger éloigné ne doit faire le nœud d'une tragédie. (V.)

Où ne portera point un si juste courroux
La honte de se voir sans l'empire et sans vous?
Honte d'autant plus grande, et d'autant plus sensible,
Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible,
Et que sa main par vous croyoit tôt regagner
Ce que son cœur pour vous paroissoit dédaigner!

OTHON. Je n'ai donc qu'à mourir. Je l'ai voulu, madame,
Quand je l'ai pu sans crime, en faveur de ma flamme;
Et je le dois vouloir, quand votre arrêt cruel
Pour mourir justement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille;
Graces à nos malheurs ce crime est inutile.
Je mourrai tout à vous; et si pour obéir
J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir,
Ma main, par ce même ordre à vos yeux enhardie,
Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
N'enviez pas, madame, à mon sort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plu de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

PLAUTINE. Bien loin d'en condamner la noble passion,
J'y veux borner ma joie et mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie.
Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie;
J'ai la main aussi ferme et le cœur aussi grand,
Et, quand il le faudra, je sais comme on s'y prend.
Si vous daigniez, seigneur, jusque-là vous contraindre,
Peut-être espérerois-je en voyant tout à craindre.
Camille est irritée et se peut apaiser.

OTHON. Me condamneriez-vous, madame, à l'épouser?

PLAUTINE. Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense!
Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre asile...

OTHON. Ah! courons à la mort;
Ou, si pour l'éviter il nous faut faire effort,
Subissons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soumettre à cette ignominie.
J'en saurai préférer les plus barbares coups
A l'affront de me voir sans l'empire et sans vous,
Aux hontes d'un hymen qui me rendroit infâme,

Du moins de votre gloire ayez un soin égal,
Et ne me préférez qu'un illustre rival.
J'en mourrai de douleur; mais je mourrois de rage,
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

SCÈNE II[1].

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON. Ah! seigneur, empêchez que Plautine...
VINIUS. Seigneur,
Vous empêcherez tout si vous avez du cœur.
Malgré de nos destins la rigueur importune,
Le ciel met en vos mains toute notre fortune.
PLAUTINE. Seigneur, que dites-vous?
VINIUS. Ce que je viens de voir,
Que pour être empereur il n'a qu'à le vouloir.
OTHON. Ah! seigneur, plus d'empire, à moins qu'avec Plautine.
VINIUS. Saisissez-vous d'un trône où le ciel vous destine;
Et pour choisir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.
L'armée a vu Pison, mais avec un murmure
Qui sembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure.
Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.
Il pouvoit, sous l'appât d'une feinte promesse,
Jeter dans les soldats un moment d'alégresse;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il savoit les choisir et non les acheter.
Ces hautes duretés, à contre-temps poussées,
Ont rappelé l'horreur des cruautés passées,
Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolés à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.

[1] Le consul Vinius vient ici apprendre à Othon une grande nouvelle. Une partie de l'armée desire Othon pour empereur : mais cela même rend Othon et Vinius des personnages froids et inutiles; ni l'un ni l'autre n'ont eu la moindre part au grand changement qui se va faire dans l'empire romain. Ce sont quatre soldats qui sont venus avertir Vinius des sentiments de l'armée; les personnages principaux n'ont rien fait du tout. C'est un défaut capital qu'il faut éviter, dans quelque sujet que ce puisse être. (V.)

Aussi durant le temps qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom.
Quatre des plus zélés sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes et l'empire.
Courez donc à la place, où vous les trouverez;
Suivez-les dans leur camp, et vous en assurez :
Un temps bien pris peut tout.
OTHON. Si cet astre contraire
Qui m'a...
VINIUS. Sans discourir, faites ce qu'il faut faire;
Un moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.
OTHON. Avant que de partir souffrez que je proteste...
VINIUS. Partez; en empereur vous nous direz le reste.

SCÈNE III[1].

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS. Ce n'est pas tout, ma fille; un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puisse arriver, met l'empire en ta main.
PLAUTINE. Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimère?
VINIUS. Non; tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport sincère.
Je crois te voir régner avec ce cher Othon :
Mais n'espère pas moins du côté de Pison;
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille,
Dont l'amour a rendu son projet inutile,
Il veut que cet hymen, punissant ses refus,
Réunisse avec moi Martian et Lacus,
Et trompe heureusement les présages sinistres
De la division qu'il voit en ses ministres.
Ainsi des deux côtés on combattra pour toi.
Le plus heureux des chefs t'apportera sa foi.
Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.
PLAUTINE. Quoi! mon cœur, par vous-même à ce héros donné,
Pourroit ne l'aimer plus s'il n'est point couronné;
Et s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre,

[1] Vinius joue ici le rôle d'un intrigant, et rien de plus; il ne se soucie point d'Othon; il lui importe peu qui sa fille épousera : ses sentiments sont bas, lorsque même il parle de l'empire, et il se fait mépriser par sa propre fille inutilement. (V.)

Pour ce même Pison je pourrois vouloir vivre?

VINIUS. Si nos communs souhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait.
Et qui vient de donner Othon au diadème,
Pour régner à son tour, peut se donner soi-même.

PLAUTINE. Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouir de sa mort?
Je me privois de lui sans me vendre à personne,
Et vous voulez, seigneur, que son trépas me donne,
Que mon cœur, entraîné par la splendeur du rang,
Vole après une main fumante de son sang,
Et que de ses malheurs triomphante et ravie
Je sois l'infame prix d'avoir tranché sa vie!
Non, seigneur : nous aurons même sort aujourd'hui;
Vous me verrez régner ou périr avec lui;
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

VINIUS. Que tu vois mal encor ce que c'est que l'empire!
Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer,
Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer;
Et tu verrois périr mille amants avec joie,
S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, si tu peux t'en faire un sûr appui;
Mais, s'il en est besoin, aime-toi plus que lui;
Et sans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laisse aux dieux à leur choix écraser une tête.
Prends le sceptre aux dépens de qui succombera,
Et règne sans scrupule avec qui régnera.

PLAUTINE. Que votre politique a d'étranges maximes!
Mon amour, s'il l'osoit, y trouveroit des crimes.
Je sais aimer, seigneur, je sais garder ma foi,
Je sais pour un amant faire ce que je doi;
Je sais à son bonheur m'offrir en sacrifice,
Et je saurai mourir si je vois qu'il périsse :
Mais je ne sais point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de son malheur.

VINIUS. Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en usage;
Change de sentiments, ou du moins de langage;
Et, pour mettre d'accord ta fortune et ton cœur,
Souhaite pour l'amant, et te garde au vainqueur.
Adieu : je vois entrer la princesse Camille.

Quelque trouble où tu sois, montre une ame tranquille,
Profite de sa faute, et tiens l'œil mieux ouvert
Au vif et doux éclat du trône qu'elle perd.

SCÈNE IV[1].

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE. Agréez-vous, madame, un fidèle service
Dont je viens faire hommage à mon impératrice?
PLAUTINE. Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher;
Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.
CAMILLE. Lorsque Galba vous donne à Pison pour épouse...
PLAUTINE. Il n'est pas encor temps de vous en voir jalouse.
CAMILLE. Si j'aimois toutefois ou l'empire ou Pison,
Je pourrois déja l'être avec quelque raison.
PLAUTINE. Et si j'aimois, madame, ou Pison ou l'empire,
J'aurois quelque raison de ne m'en pas dédire.
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien
Qu'un généreux mépris quelquefois leur sied bien.
CAMILLE. Quoi! l'empire et Pison n'ont rien pour vous d'aimable?
PLAUTINE. Ce que vous dédaignez je le tiens méprisable;
Ce qui plaît à vos yeux aux miens semble aussi doux:
Tant je trouve de gloire à me régler sur vous!
CAMILLE. Donc si j'aimois Othon...
PLAUTINE. Je l'aimerois de même,
Si ma main avec moi donnoit le diadème.
CAMILLE. Ne peut-on sans le trône être digne de lui?
PLAUTINE. Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.
CAMILLE. Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles,
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laisse à personne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.
PLAUTINE. Mon exemple ne laisse à douter à personne

[1] Ces petites picoteries de deux femmes, ces ironies, ces bravades continuelles, qui ne produisent rien du tout, seraient mauvaises quand même elles produiraient quelque chose. Ces petites scènes de remplissage sont fréquentes dans les dernières pièces de Corneille. Jamais Racine n'est tombé dans ce défaut; et quand il fait parler Hermione à Andromaque, Iphigénie à Ériphile, Roxane à Atalide, il n'emploie point ces froides ironies, ces petits reproches comiques, ce ton bourgeois, ces expressions de la conversation la plus familière; il fait parler ces femmes avec noblesse et avec sentiment; il touche le cœur, il arrache même quelquefois des larmes: mais que Corneille est loin d'en faire répandre! (V.)

Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.
CAMILLE. Il a trouvé sans elle à vos yeux tant d'appas...
PLAUTINE. Toutes les passions ne se ressemblent pas.
CAMILLE. En effet, vous avez un mérite si rare...
PLAUTINE. Mérite à part, l'amour est quelquefois bizarre;
Selon l'objet divers le goût est différent :
Aux unes on se donne, aux autres on se vend.
CAMILLE. Qui connoissoit Othon pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.
PLAUTINE. Et qui l'estime assez pour l'élever si haut
Peut, quand il lui plaira, m'apprendre ce qu'il vaut;
Afin que si mes feux ont ordre de renaître...
CAMILLE. J'en ai fait quelque estime avant que le connoître,
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.
PLAUTINE. Qui vient de votre part est toujours bien venu.
J'accepte le présent, et crois pouvoir sans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.
CAMILLE. Pour vous rendre son ame il vous est venu voir?
PLAUTINE. Pour négliger votre ordre il sait trop son devoir.
CAMILLE. Il vous a tôt quittée, et son ingratitude...
PLAUTINE. Vous met-elle, madame, en quelque inquiétude?
CAMILLE. Non; mais j'aime à savoir comment on m'obéit.
PLAUTINE. La curiosité quelquefois nous trahit;
Et, par un demi-mot que du cœur elle tire,
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.
CAMILLE. La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.
PLAUTINE. Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.
CAMILLE. Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre
Entend plus qu'on ne dit et qu'on ne doit entendre.
Si vous saviez quel est mon plus ardent desir...
PLAUTINE. D'Othon et de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie :
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer;
Mais vous savez qu'au vôtre il aime à déférer.
CAMILLE. Je pourrai me passer de cette déférence.
PLAUTINE. Sans doute; et toutefois, si j'en crois l'apparence...
CAMILLE. Brisons là; ce discours deviendroit ennuyeux.
PLAUTINE. Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, et souffrez que j'évite

Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite.

SCÈNE V[1].

CAMILLE, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE. A ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez?
MARTIAN. Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés.
Cependant pour l'empire, il est à vous encore :
Galba s'est laissé vaincre, et Pison vous adore.
CAMILLE. De votre haut crédit c'est donc un pur effet?
MARTIAN. Ne désavouez point ce que mon zèle a fait.
Mes soins de l'empereur ont fléchi la colère,
Et renvoyé Plautine obéir chez son père.
Notre nouveau César la vouloit épouser ;
Mais j'ai su le résoudre à s'en désabuser;
Et Galba, que le sang presse pour sa famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille.
L'un vous rend la couronne, et l'autre tout son cœur.
Voyez mieux quelle en est la gloire et la douceur,
Quelle félicité vous vous êtes ôtée
Par une aversion un peu précipitée;
Et pour vos intérêts daignez considérer...
CAMILLE. Je vois quelle est ma faute, et puis la réparer;
Mais je veux, car jamais on ne m'a vue ingrate,
Que ma reconnoissance auparavant éclate,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous aimez, dites-vous, cet objet rigoureux;
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne,
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux.
MARTIAN. Ah ! madame, l'hymen a de si douces chaînes,
Qu'il lui faut peu de temps pour calmer bien des haines;
Et du moins mon bonheur sauroit avec éclat
Vous venger de Plautine et punir un ingrat.
CAMILLE. Je l'avois préféré, cet ingrat, à l'empire ;
Je l'ai dit, et trop haut pour m'en pouvoir dédire ;

[1] Que dire de cette scène, sinon qu'elle est aussi froide que les autres? Camille croit tromper Martian, et Martian croit tromper Camille, sans qu'il y ait encore le moindre danger pour personne, sans qu'il y ait eu aucun événement, sans qu'il y ait eu un seul moment d'intérêt. (V.)

Et l'amour, qui m'apprend le foible des amants,
Unit vos plus doux vœux à mes ressentiments,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bientôt par sa propre ruine.

MARTIAN. Ah ! si vous la voulez, je sais des bras tout prêts;
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts...

CAMILLE. Ah ! que c'est me donner une sensible joie !
Ces bras que vous m'offrez, faites que je les voie,
Que je leur donne l'ordre et prescrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient contents,
Que lui-même il ait vu l'hymen de sa maîtresse
Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse,
Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir :
Après, à son trépas vous me verrez courir.
Jusque là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre.
Allez vous préparer à ces heureux moments;
Mais n'exécutez rien sans mes commandements.

SCÈNE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE. Vous voulez perdre Othon ! vous le pouvez, madame.

CAMILLE. Que tu pénètres mal dans le fond de mon ame !
De son lâche rival voyant le noir projet,
J'ai su par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse ; et je serai ravie
S'il peut savoir les soins que je prends de sa vie.
Va me chercher ton frère, et fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de hasard,
A quoi va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE. Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCÈNE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE. Ah! madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place

Viennent de proclamer Othon pour empereur.
CAMILLE. Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui sait qu'aussitôt ces tumultes avortent?
RUTILE. Ils le mènent au camp, ou plutôt ils l'y portent:
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasser
Frémit de leur audace, et les laisse passer.
CAMILLE. L'empereur le sait-il?
RUTILE. Oui, madame; il vous mande:
Et, pour un prompt remède à ce qu'on appréhende,
Pison de ces mutins va courir sur les pas
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.
CAMILLE. Puisqu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse;
Allons presser Galba pour son juste supplice.
Du courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux [1].

ACTE CINQUIÈME [2].

SCÈNE I.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA. Je vous le dis encor, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous soyez de son intelligence.
On ne pardonne point en matière d'état;
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat;
Et lorsque la fureur va jusqu'au sacrilége,
Le sexe ni le sang n'ont point de privilége.
CAMILLE. Cet indigne soupçon seroit bientôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon, qui pour Plautine au fond du cœur soupire,

[1] Aucun personnage n'agit dans la pièce. Un subalterne apprend à Camille que quinze ou vingt soldats ont proclamé Othon; et Camille, qui aimait cet Othon, consent tout d'un conp qu'on lui fasse couper la tête, et prononce nne maxime de comédie sur le retour de l'amour an courroux, et du courroux à l'amour. (V.)

[2] Le cinquième acte est absolument dans le goût des quatre premiers, et fort au-dessous d'eux; aucun personnage n'agit, et tous discutent. Le vieux Galba, ayant menacé sa nièce, discute avec elle ses raisons, et se trompe comme un vieillard de comédie qu'on prend pour dupe; et le style n'est ni plus net, ni plus pur, ni plus noble que dans ce qu'on a déjà lu. (V.)

Othon, qui me dédaigne à moins que de l'empire,
S'il en fait sa conquête, et vous peut détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner?
Pourrois-je de Pison conspirer la ruine
Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine?
Croyez mes intérêts si vous doutez de moi;
Et, sur de tels garants assuré de ma foi,
Tournez sur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

GALBA. Vinius par son zèle est trop justifié.
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié :
Il m'offre Othon pour vous qu'il souhaitoit pour gendre;
Je le rends à sa fille, il aime à le reprendre;
Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi;
Je vous mets en sa place, et l'en trouve ravi;
Son ami se révolte, il presse ma colère;
Il donne à Martian Plautine à ma prière :
Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux?

CAMILLE. Qui veut également tout ce qu'on lui propose,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose,
Et, maître de son ame, il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en soi-même il ne donne qu'à soi.

GALBA. Cet hymen toutefois est l'épreuve dernière
D'une foi toujours pure, inviolable, entière.

CAMILLE. Vous verrez à l'effet comment elle agira,
Seigneur, et comme enfin Plautine obéira.
Sûr de sa résistance, et se flattant peut-être
De voir bientôt ici son cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA. Le devoir désunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte;
Et son feu qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéresse un amant autrement qu'un ami.
J'aperçois Vinius. Qu'on m'amene sa fille;
J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter;
Mais aussi jusque là j'aurois tort d'éclater.

SCÈNE II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, ALBIANE.

GALBA. Je vois d'ailleurs Lacus. Eh bien, quelles nouvelles?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles ?
VINIUS. Que ceux de la marine et les Illyriens
Se sont avec chaleur joints aux prétoriens [1],
Et que des bords du Nil les troupes rappelées
Seules par leurs fureurs ne sont point ébranlées.
LACUS. Tous ces mutins ne sont que de simples soldats;
Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats :
Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée
Où déja la discorde est peut-être allumée.
Sitôt qu'on y saura que le peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs soient proscrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête ;

[1] Après tous les mauvais vers précédents que nous n'avons point repris, nous ne dirons rien des soldats de la marine et des Illyriens qui *se sont avec chaleur joints aux prétoriens* : mais nous remarquerons que cette scène pouvait être aussi belle que celle d'Auguste, de Cinna, et de Maxime, et qu'elle n'est qu'une scène froide de comédie. Pourquoi? c'est qu'elle est écrite de ce style familier, bas, obscur, incorrect, auquel Corneille s'était accoutumé; c'est qu'il n'y a ni noblesse dans les sentiments, ni éloquence dans les discours, ni rien qui attache. On a dit quelquefois que Corneille ne cherchait pas à faire de beaux vers; que la grandeur des sentiments l'occupait tout entier : mais il n'y a nulle grandeur dans aucune de ses dernières pièces; et quant aux vers, il faut les faire excellents, ou ne se point mêler d'écrire. *Cinna* ne passe à la postérité qu'à cause de ses beaux vers; ils sont dans la bouche de tous les connaisseurs. Le grand mérite de Corneille est d'avoir fait de très beaux vers dans ses premières pièces, c'est-à-dire d'avoir exprimé de très belles pensées en vers corrects et harmonieux. Galba dit : *Eh bien, quelles nouvelles ?* Cet empereur, au lieu d'agir comme il le doit, demande ce qui se passe, comme un nouvelliste. Vinius lui donne le conseil de persister à ne rien faire; conseil visiblement ridicule. Il lui dit : *Un salutaire avis agit avec lenteur*. Ce n'est pas certainement dans le moment d'une crise aussi forte, quand on proclame un autre empereur, que la lenteur est salutaire. Galba ne sait à quoi se déterminer, et se contente de faire remarquer à sa nièce qu'il est triste de régner quand les ministres d'état se contrarient (V.) — N'y a-t-il pas un peu d'injustice à réduire presque toujours tout le mérite de Corneille au seul Cinna? Si l'on y prend garde, c'est toujours Cinna, et uniquement Cinna, que Voltaire oppose aux critiques violentes dont il a surchargé son commentaire. Il est vrai qu'ici il a la complaisance d'associer aux beaux vers de cette tragédie les beaux vers des premières pièces de ce grand poëte. Il veut parler sans doute du *Cid* et des *Horaces* qui précédèrent *Cinna*, et que nous lui croyons supérieurs; mais *Polyeucte, Pompée, Rodogune, Héraclius, Nicomède, Sertorius, Sophonisbe, Othon* même, n'offrent-ils pas de très belles pensées et de très beaux vers? Pourquoi donc cette affectation maligne de circonscrire dans des bornes étroites le génie de Corneille? (P.)

Et vous n'avez, seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à son devoir.

GALBA. Irons-nous, Vinius, hâter par ma présence
L'effet d'une si douce et si juste espérance?

VINIUS. Ne basardez, seigneur, que dans l'extrémité
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui cède;
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remède.
Il faut, pour déployer le souverain pouvoir,
Sûreté tout entière, ou profond désespoir;
Et nous ne sommes pas, seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en ralentir l'impétuosité :
D'elle-même elle avorte, et la peur des supplices
Arme contre le chef ses plus zélés complices.
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS. Un véritable prince agit avec hauteur :
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité
Avant que les esprits qu'un juste effroi balance
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudents,
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

VINIUS. Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres;
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres;
Et tant que vous aurez ce rare et haut crédit,
Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
Ne seroit que Pison s'il eût eu mon suffrage.
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
Que parceque ma bouche a proféré son nom;
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien votre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS. Et vous, l'ami d'Othon, c'est tout dire; et peut-être,
Qui le vouloit pour gendre et l'a choisi pour maître

Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir et pour maître et pour gendre à la fois.

VINIUS. J'étois l'ami d'Othon, et le tenois à gloire
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du désespoir
Où l'a, malgré mes soins, plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre, et choisi pour l'empire;
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pu souscrire.
Par-là de tout l'état le bonheur s'agrandit;
Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA. Qu'un prince est malheureux quand de ceux qu'il écoute
Le zèle cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différents!
Ne me trompé-je point? et puis-je nommer zèle
Cette haine à tous deux obstinément fidèle,
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte et se croit?
Faites mieux; et croyez, en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime:
Ne haïssez qu'Othon, et songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS. J'ose donc vous redire, en serviteur sincère,
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colère,
Qu'il faut donner aux bons, pour s'entre-soutenir,
Le temps de se remettre et de se réunir,
Et laisser aux méchants celui de reconnoître
Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.
Pison peut cependant amuser leur fureur,
De vos ressentiments leur donner la terreur,
Y joindre avec adresse un espoir de clémence
Au moindre repentir d'une telle insolence;
Et, s'il vous faut enfin aller à son secours,
Ce qu'on veut à présent on le pourra toujours.

LACUS. J'en doute, et crois parler en serviteur sincère,
Moi qui n'ai point d'amis dans le parti contraire.
Attendrons-nous, seigneur, que Pison repoussé
Nous vienne ensevelir sous l'état renversé,
Qu'on descende en la place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce palais votre cour assiégée,

Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
De l'empire usurpé rendre graces aux dieux,
Et que, le front paré de votre diadème,
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même?
Allons, allons, seignenr, les armes à la main,
Soutenir le sénat et le peuple romain :
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête,
Pour lui plus odieux, et pour nous plus honnête :
Et par un noble effort allons lui témoigner...

GALBA. Eh bien, ma nièce, eh bien, est-il doux de régner?
Est-il doux de tenir le timon d'un empire
Pour en voir les soutiens toujours se contredire?

CAMILLE. Plus on voit aux avis de contrariétés,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'est ce que je dirois, si je n'étois suspecte :
Mais je suis à Pison, seigneur, et vous respecte,
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que si l'on m'avoit crue on seroit en repos.
Plautine qu'on amène aura même pensée :
D'nn vive douleur elle paroît blessée...

SCÈNE III [1].

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE. Je ne m'en défends point, madame, Othon est mort;
De quiconque entre ici c'est le commun rapport;
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes,
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA. Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flatté-je en vain?

RUTILE. Seigneur, le bruit est grand, et l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort, et c'est la voix publique;
Mais comment, et par qui, c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA. Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin;
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître...

[1] Galba demandait tranquillement des nouvelles ; on lui en donne une fausse. Il est vrai que cette fausse nouvelle est rapportée dans Tacite; mais c'est précisément parcequ'elle n'est qu'historique, parcequ'elle n'est point préparée, parceque c'est un simple mensonge d'un nommé Atticus, qu'il fallait ne pas employer un dénouement si destitué d'art et d'intérêt. (V.)

SCÈNE IV [1].

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN. Qu'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître.
Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puni...
GALBA. Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini !
ATTICUS. Mon zèle l'a poussée, et les dieux l'ont conduite ;
Et c'est à vous, seigneur, d'en arrêter la suite,
D'empêcher le désordre, et borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.
GALBA. Courons-y. Cependant consolez-vous, Plautine ;
Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine ;
Vinius vous le donne, et vous l'accepterez
Quand vos premiers soupirs seront évaporés.
C'est à vous, Martian, que je la laisse en garde :
Comme c'est votre main que son hymen regarde,
Ménagez son esprit, et ne l'aigrissez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne suivre point mes pas ;
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reste...
VINIUS. Ah ! c'est une amitié, seigneur, que je déteste.
Mon cœur est tout à vous, et n'a point eu d'amis
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres soumis.
GALBA. Suivez ; mais gardez-vous de trop de complaisance.
CAMILLE. L'entretien des amants hait toute autre présence,
Madame ; et je retourne en mon appartement
Rendre graces aux dieux d'un tel événement.

SCÈNE V [2].

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS, SOLDATS.

PLAUTINE. Allez-y renfermer les pleurs qui vous échappent ;
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frappent ;

[1] Cet Atticus, qui n'est pas un personnage de la pièce, vient en faire le dénouement, en faisant accroire qu'il a tué Othon. Ce pourroit être tout au plus le dénouement du *Menteur*. Le vieux Galba croit cette fausseté ; il conseille à Plautine d'*évaporer ses soupirs*. Camille dit un petit mot d'ironie à Plautine, et va *dans son appartement*. (V.)

[2] Non seulement Plautine demeure sur la scène, et s'occupe à répondre par des injures à l'amour du ministre d'état Martian ; mais ce grand ministre d'état, qui de-

Et, si l'on avoit cru vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée;
Voilà quel est l'effet...

MARTIAN. Si votre ame enflammée...

PLAUTINE. Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur,
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire?

MARTIAN. Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire;
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile et prête à réparer.
Il est temps qu'un sujet à son prince fidèle
Remplisse heureusement la place d'un rebelle :
Un monarque le veut; un père en est d'accord,
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,
Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire
D'un amour criminel qui souille votre gloire.

PLAUTINE. Lâche! tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.
Tais-toi : laisse en repos une ame possédée
D'une plus agréable encor que triste idée;
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN. Tournez vers moi les yeux :
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux [1]?

PLAUTINE, *cependant que deux soldats entrent et parlent à Atticus à l'oreille.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance,
Apprends que j'en saurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien,
Plutôt que de souffrir cet infame lien.
Connois-toi, si tu peux, ou connois-moi.

ATTICUS. De grace,
Souffrez...

vrait avoir partout des serviteurs et des émissaires, ne sait rien de ce qui s'est passé; il croit une fausse nouvelle, lui qui devrait avoir tout fait pour être informé de la vérité : il est pris pour dupe par cet Atticus, comme l'empereur. (V.)

[1] Enfin deux soldats terminent tout dans le propre palais de Galba; Martian et Plautine apprennent qu'Othon est empereur. Si le lecteur peut aller jusqu'au bout de cette pièce et de ces remarques, il observera qu'il ne faut jamais introduire sur la fin d'une tragédie un personnage ignoré dans les premiers actes, un subalterne qui commande en maître. Il est impossible de s'intéresser à ce personnage, et il avilit tous les autres. (V.)

PLAUTINE. De me parler tu prends aussi l'audace,
Assassin d'un héros que je verrois sans toi
Donner des lois au monde, et les prendre de moi;
Toi, dont la main sanglante au désespoir me livre!
ATTICUS. Si vous aimez Othon, madame, il va revivre;
Et vous verrez long-temps sa vie en sûreté,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.
PLAUTINE. Othon vivroit encore?
ATTICUS. Il triomphe, madame;
Et maître de l'état, comme vous de son ame,
Vous l'allez bientôt voir lui-même à vos genoux
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous,
Et dont sa passion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite enfin a fait raison;
On porte devant lui la tête de Pison;
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire,
Ou rend graces pour vous aux dieux d'un autre empire,
Et fatigue le ciel par des vœux superflus
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.
MARTIAN. Exécrable! ainsi donc ta promesse frivole...
ATTICUS. Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat;
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un stratagème
Pour livrer en ses mains Lacus et Galba même.
Galba n'a rien à craindre: on respecte son nom;
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
Quant à Lacus et toi, je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux soient en même assurance,
Si ce n'est que madame ait assez de bonté
Pour fléchir un vainqueur justement irrité.
Autour de ce palais nous avions deux cohortes
Qui déja pour Othon en ont saisi les portes;
J'y commande, madame; et mon ordre aujourd'hui
Est de vous obéir, et m'assurer de lui.
Qu'on l'emmène, soldats! il blesse ici la vue.
MARTIAN. Fut-il jamais disgrace, ô dieux! plus imprévue?
PLAUTINE, *seule*. Je me trouble, et ne sais par quel pressentiment
Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement;

Il semble avec chagrin se livrer à la joie;
Et bien qu'en ses douceurs mon déplaisir se noie,
Je ne passe de l'une à l'autre extrémité
Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
Je sens... Mais que me veut Flavie épouvantée?

SCÈNE VI[1].

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE. Vous dire que du ciel la colère irritée,
Ou plutôt du destin la jalouse fureur...

[1] Cette scène est aussi froide que tout le reste, parcequ'on ne s'intéresse point du tout à ce Vinius, qu'on jette par la fenêtre. Tout cet acte se passe à apprendre des nouvelles, sans qu'il y ait ni intrigue attachante, ni sentiments touchants, ni grands tableaux, ni beau dénouement, ni beaux vers. Othon l'empereur ne reparait que pour dire qu'il est *un malheureux amant;* Camille est oubliée : Galba n'a paru dans la pièce que pour être trompé et tué. Puissent au moins ces réflexions persuader les jeunes auteurs qu'un sujet politique n'est point un sujet tragique; que ce qui est propre pour l'histoire l'est rarement pour le théâtre; qu'il faut dans la tragédie beaucoup de sentiment et peu de raisonnements; que l'ame doit être émue par degrés; que, sans terreur et sans pitié, nul ouvrage dramatique ne peut atteindre au but de l'art; et qu'enfin le style doit être pur, vif, majestueux, et facile! Corneille, dans une épitre au roi, dit qu'Othon et Suréna

Ne sont point des cadets indignes de Cinna.

Il y a, en effet, dans le commencement d'*Othon* des vers aussi forts que les plus beaux de *Cinna*; mais la suite est bien loin d'y répondre : aussi cette pièce n'est point restée au théâtre. On joua, la même année, l'*Astrate* de Quinault, célèbre par le ridicule que Despréaux lui a donné, mais plus célèbre alors par le prodigieux succès qu'elle eut. Ce qui fit ce succès, ce fut l'intérêt qui parut régner dans la pièce. Le public était las de tragédies en raisonnements, et de héros dissertateurs. Les cœurs se laissèrent toucher par l'*Astrate*, sans examiner si la pièce était vraisemblable, bien conduite, bien écrite. Les passions y parlaient, et c'en fut assez. Les acteurs s'animèrent; ils portèrent dans l'ame du spectateur un attendrissement auquel il n'était point accoutumé. Les excellents ouvrages de l'inimitable Racine n'avaient point encore paru; les véritables routes du cœur étaient ignorées; celles que présentait l'*Astrate* furent suivies avec transport. Rien ne prouve mieux qu'il faut intéresser, puisque l'intérêt le plus mal amené échauffa tout le public, que des intrigues froides de politique glaçaient depuis plusieurs années. (V.) — Voltaire savoit très bien, et ne dit point assez, ce qui rendit si familières à Corneille ces idées politiques qu'il ne cesse de lui reprocher. Ce grand homme, presque voisin des derniers temps de la Ligue, et témoin, dans sa jeunesse, des guerres civiles qui eurent lieu sous Louis XIII et dans la minorité de Louis XIV, trouva, quand il commença à écrire, tous les esprits encore échauffés de ces idées politiques, et ne concevant rien au-dessus d'elles. Ce goût général décida nécessairement celui de Corneille, dont le génie d'ailleurs sembloit appelé par la nature à traiter en maître ces grands objets; mais l'ambition de ceux qui aspiroient à se rendre importants dans l'état ayant été réprimée, ces mêmes idées qui avoient en tant d'attrait pour eux firent place, sous le règne d'un jeune monarque qui en donna l'exemple à toute sa cour, aux sentiments tendres que Quinault tenta le premier d'introduire sur la scène : révolution qui prépara le succès de l'immortel Racine. (P.)

PLAUTINE. Auroient-ils mis Othon aux fers de l'empereur ?
Et dans ce grand succès la fortune inconstante
Auroit-elle trompé notre plus douce attente?
FLAVIE. Othon est libre, il règne ; et toutefois, hélas !...
PLAUTINE. Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas ?
FLAVIE. Non, partout à sa vue on a mis bas les armes ;
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.
PLAUTINE. Explique, explique donc ce que je dois pleurer.
FLAVIE. Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.
PLAUTINE. Le mal est-il si grand ?
FLAVIE. D'un balcon, chez mon frère,
J'ai vu... Que ne peut-on, madame, vous le taire!
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius...
PLAUTINE. Eh bien?
FLAVIE. Vient d'être assassiné !
PLAUTINE. Juste ciel !
FLAVIE. De Lacus l'inimitié cruelle...
PLAUTINE. O d'un trouble inconnu présage trop fidèle!
Lacus...
FLAVIE. C'est de sa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,
Lorsque, tournant ensemble à la première rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce palais saisi par vos soldats :
Et Lacus aussitôt, étincelant de rage
De voir qu'Othon partout leur ferme le passage,
Lance sur Vinius un furieux regard,
L'approche sans parler, et tirant un poignard...
PLAUTINE. Le traître ! Hélas ! Flavie, où me vois-je réduite !
FLAVIE. Vous m'entendez, madame, et je passe à la suite.
Ce lâche sur Galba portant même fureur :
« Mourez, seigneur, dit-il, mais mourez empereur ;
« Et recevez ce coup comme un dernier hommage
« Que doit à votre gloire un généreux courage. »
Galba tombe; et ce monstre, enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un sang détestable à leur illustre sang.
En vain le triste Othon, à cet affreux spectacle,
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle;



Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant,
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà, madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame.

SCÈNE VII.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON. Madame, savez-vous les crimes de Lacus?
PLAUTINE. J'apprends en ce moment que mon père n'est plus.
Fuyez, seigneur, fuyez un objet de tristesse;
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'alégresse.
Vous êtes empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un père...
OTHON. Hélas! je suis plus mort que lui;
Et si votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous seule a cherché la victoire;
Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la gloire,
Et n'accepte le nom de maître des Romains,
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.
PLAUTINE. C'est à moi de gémir, et de pleurer mon père.
Non que je vous impute, en ma vive douleur,
Les crimes de Lacus et de notre malheur;
Mais enfin...
OTHON. Achevez, s'il se peut, en amante:
Nos feux...
PLAUTINE. Ne pressez point un trouble qui s'augmente.
Vous voyez mon devoir, et connoissez ma foi:
En ce funeste état répondez-vous pour moi?
Adieu, seigneur.
OTHON. De grace, encore une parole,
Madame.

SCÈNE VIII.

OTHON, ALBIN.

ALBIN. On vous attend, seigneur, au Capitole ;
Et le sénat en corps vient exprès d'y monter
Pour jurer sur vos lois aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours : mais, quelque honneur, Albin, qu'on m'y destine,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux sans Plautine,
Souffre du moins que j'aille, en faveur de mon feu,
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu ;
Afin qu'à mon retour, l'ame un peu plus tranquille,
Je puisse faire effort à consoler Camille,
Et lui jurer moi-même, en ce malheureux jour,
Une amitié fidèle, au défaut de l'amour !

[1] Avouons que cette tragédie n'est qu'un arrangement de famille ; on ne s'y intéresse pour personne : il y est beaucoup parlé d'amour, et cet amour même refroidit le lecteur. Lorsque ce ressort, qui devrait attacher, a manqué son effet, la pièce est perdue. Il est dit dans l'Histoire du Théâtre, à l'article *Othon*, que Corneille refit trois fois le cinquième acte : j'ai de la peine à le croire ; mais si la chose est vraie, elle prouve qu'il fallait le refaire une quatrième fois, ou plutôt qu'il était impossible de tirer un cinquième acte intéressant d'un sujet ainsi arrangé. Corneille ne refit pas trois fois la première scène du premier acte, qui est pleine de très grandes beautés. Quand le sujet porte l'auteur, il vogue à pleines voiles ; mais quand l'auteur porte le sujet, quand il est accablé du poids de la difficulté, et refroidi par le défaut d'intérêt qu'il ne peut se dissimuler à lui-même, alors tous ses efforts sont inutiles. Corneille pouvait être d'abord échauffé par le beau portrait que fait Tacite de la cour de Galba ; et par le discours qu'il prête à cet empereur. Le nom de Rome était encore quelque chose d'important. Corneille avait assez d'invention pour former une intrigue de cinq actes ; mais tout cela n'avait rien d'attachant ni de tragique. Il le sentit sans doute plus d'une fois en composant ; et quand il fut au cinquième acte, il se vit arrêté : il s'aperçut trop tard que ce n'était pas là une tragédie. Racine lui-même aurait échoué dans un sujet pareil. (V.) — Voltaire est d'un excellent ton dans ce jugement : il ne fait aucune grace aux défauts de la pièce ; la stérilité du fond, la foiblesse du style, tout ce qui peut donner lieu enfin à une critique judicieuse, est remarqué avec autant de goût que d'impartialité. On n'y trouve ni sarcasmes, ni plaisanteries déplacées, ni expressions violentes ou amères ; c'est la raison qui juge, et qui seule avoit le droit de juger Corneille ; et voilà le modèle que Voltaire auroit dû suivre constamment dans son commentaire : cependant il ne rend pas assez de justice à la prodigieuse fécondité d'invention que supposent, dans ce grand poëte, le nombre et la variété de ses plans, et à la manière, à la fois savante et fidèle, dont il a toujours saisi les différents caractères de ses personnages. (P.)

FIN D'OTHON.

AGÉSILAS[1],

TRAGÉDIE. — 1666.

AU LECTEUR.

Il ne faut que parcourir les Vies d'Agésilas et de Lysander chez Plutarque, pour démêler ce qu'il y a d'historique dans cette tragédie. La manière dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos François, ni dans ces précieux restes de l'antiquité qui sont venus jusqu'à nous; et c'est ce qui me l'a fait choisir. Les premiers qui ont travaillé pour le théâtre ont travaillé sans exemple; et ceux qui les ont suivis y ont fait voir quelques nouveautés de temps en temps. Nous n'avons pas moins de privilége. Aussi notre Horace, qui nous recommande tant la lecture des poëtes grecs par ces paroles,

Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna,

ne laisse pas de louer hautement les Romains d'avoir osé quitter les traces de ces mêmes Grecs, et pris d'autres routes:

Nil intentatum nostri liquere poetæ:
Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere.

Leurs règles sont bonnes; mais leur méthode n'est pas de notre siècle: et qui s'attacheroit à ne marcher que sur leurs pas feroit sans doute peu de progrès, et divertiroit mal son auditoire. On court, à la vérité, quelque risque de s'égarer, et même on s'égare assez souvent, quand on s'écarte du chemin battu; mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte : quelques-uns en arrivent plus tôt où ils prétendent, et chacun peut hasarder à ses périls.

[1] Agésilas n'est guère connu dans le monde que par le mot de Despréaux :

J'ai vu l'Agésilas :
Hélas!

Il eut tort sans doute de faire imprimer dans ses ouvrages ce mot qui n'en valait pas la peine; mais il n'eut pas tort de le dire. Le lecteur doit trouver bon qu'on ne fasse aucun commentaire sur une pièce qu'on ne devrait pas même imprimer. Il serait mieux sans doute qu'on ne publiât que les bons ouvrages des bons auteurs; mais le public veut tout avoir, soit par une vaine curiosité, soit par une malignité secrète qui aime à repaître ses yeux des fautes des grands hommes. (V.)

PERSONNAGES.

AGÉSILAS, roi de Sparte.
LYSANDER, fameux capitaine de Sparte.
COTYS, roi de Paphlagonie.
SPITRIDATE, grand seigneur persan.
MANDANE, sœur de Spitridate.
ELPINICE, } filles de Lysander.
AGLATIDE, }
XÉNOCLÈS, lieutenant d'Agésilas.
CLÉON, orateur grec, natif d'Halicarnasse.

La scène est à Éphèse.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE. Ma sœur, depuis un mois nous voilà dans Éphèse,
Prêtes à recevoir ces illustres époux
Que Lysander, mon père, a su choisir pour nous;
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaise.
Dites-moi toutefois, et parlons librement :
Vous semble-t-il que votre amant
Cherche avec grande ardeur votre chère présence?
Et trouvez-vous qu'il montre, attendant ce grand jour,
Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour?

ELPINICE. Cotys est roi, ma sœur; et comme sa couronne
Parle suffisamment pour lui,
Assuré de mon cœur que son trône lui donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennui.
Ce me doit être assez qu'en secret il soupire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire,
Et que moins son amour a d'importunité,
Plus il a de sincérité.
Mais vous ne dites rien de votre Spitridate;
Prend-il autant de peine à mériter vos feux
Que l'autre à retenir mes vœux?

AGLATIDE. C'est environ ainsi que son amour éclate :
Il m'obsède à peu près comme l'autre vous sert.
On diroit que tous deux agissent de concert,
Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre :

Ils en font grand scrupule ; et la sincérité
Dont mon amant se pique, à l'exemple du vôtre,
Ne met pas son bonheur en l'assiduité.
Ce n'est pas qu'à vrai dire il ne soit excusable.
Je préparai pour lui, dès Sparte, une froideur
Qui, dès l'abord, étoit capable
D'éteindre la plus vive ardeur ;
Et j'avoue entre nous qu'alors qu'il me néglige,
Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,
Loin de m'offenser il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

ELPINICE. J'admire cette antipathie
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir,
Et croirois que sa vue auroit eu le pouvoir
D'en dissiper une partie.
Car enfin Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'esprit aisé, le cœur bon, l'ame belle.
A tant de qualités s'il joignoit un vrai zèle...

AGLATIDE. Ma sœur, il n'est pas roi comme l'est votre amant.

ELPINICE. Mais au parti des Grecs il unit deux provinces ;
Et ce Perse vaut bien la plupart de nos princes.

AGLATIDE. Il n'est pas roi, vous dis-je, et c'est un grand défaut.
Ce n'est point avec vous que je le dissimule,
J'ai peut-être le cœur trop haut ;
Mais aussi bien que vous je sors du sang d'Hercule ;
Et lorsqu'on vous destine un roi pour votre époux,
J'en veux un aussi bien que vous.
J'aurois quelque chagrin à vous traiter de reine,
A vous voir dans un trône assise en souveraine,
S'il me falloit ramper dans un degré plus bas ;
Et je porte une ame assez vaine
Pour vouloir jusque là vous suivre pas à pas.
Vous êtes mon aînée, et c'est un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité ;
Aussi veux-je céder le pas devant à l'âge,
Mais je ne puis souffrir autre inégalité.

ELPINICE. Vous êtes donc jalouse, et ce trône vous gêne
Où la main de Cotys a droit de me placer ?
Mais si je renonçois au rang de souveraine,
Voudriez-vous y renoncer ?

AGLATIDE. Non, pas si tôt ; j'ai quelque vue
Qui me peut encore amuser.
Mariez-vous, ma sœur ; quand vous serez pourvue,
On trouvera peut-être un roi pour m'épouser.
J'en aurois un déja, n'étoit ce rang d'aînée
Qui demandoit pour vous ce qu'il vouloit m'offrir,
Ou s'il eût reconnu qu'un père eût pu souffrir
Qu'à l'hymen avant vous on me vît destinée.
Si ce roi jusqu'ici ne s'est point déclaré,
Peut-être qu'après tout il n'a que différé,
Qu'il attend votre hymen pour rompre son silence.
Je pense avoir encor ce qui le sut charmer ;
Et s'il faut vous en faire entière confidence,
Agésilas m'aimoit, et peut encor m'aimer.
ELPINICE. Que dites-vous, ma sœur ? Agésilas vous aime !
AGLATIDE. Je vous dis qu'il m'aimoit, et que sa passion
Pourroit bien être encor la même ;
Mais cet amusement de mon ambition
Peut n'être qu'une illusion.
Ce prince tient son trône et sa haute puissance
De ce même héros dont nous tenons le jour ;
Et si ce n'étoit lors que par reconnoissance
Qu'il me témoignoit de l'amour,
Puis-je être sans inquiétude
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude,
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de sa part ?
Je ne sais si sa flamme est pour moi foible ou forte ;
Mais, la reconnoissance morte,
L'amour doit courir grand hasard.
ELPINICE. Ah ! s'il n'avoit voulu que par reconnoissance
Être gendre de Lysander,
Son choix auroit suivi l'ordre de la naissance,
Et Sparte au lieu de vous l'eût vu me demander ;
Mais pour mettre chez nous l'éclat de sa couronne
Attendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,
C'est montrer que le cœur s'attache à la personne ;
Ayez, ayez pour lui des sentiments meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donna, ce choix qui considère
Autant et plus encor la fille que le père,
Feront que le devoir aura bientôt son tour ;

Et pour vous faire seoir où vos desirs aspirent,
Vous verrez, et dans peu, comme pour vous conspirent
La reconnoissance et l'amour.

AGLATIDE. Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde;
Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé ;
Et quand ses yeux vers moi se tournent par mégarde...

ELPINICE. Comme avec lui mon père a quelque démêlé,
Cette petite négligence,
Qui vous fait douter de sa foi,
Vient de leur mésintelligence,
Et dans le fond de l'ame il vit sous votre loi.

AGLATIDE. A tous hasards, ma sœur, comme j'en suis mal sûre,
Si vous me pouviez faire un don de votre amant,
Je crois que je pourrois l'accepter sans murmure.
Vous venez de parler du mien si dignement...

ELPINICE. Aimeriez-vous Cotys, ma sœur ?

AGLATIDE. Moi? nullement.

ELPINICE. Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime?

AGLATIDE. Les hommages qu'Agésilas
Daigna rendre en secret au peu que j'ai d'appas
M'ont si bien imprimé l'amour du diadème,
Que, pourvu qu'un amant soit roi,
Il est trop aimable pour moi.
Mais sans trône on perd temps : c'est la première idée
Qu'à l'amour en mon cœur il ait plu de tracer;
Il l'a fidèlement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE. Chacune a son humeur : la grandeur souveraine,
Quelque main qui vous l'offre, est digne de vos feux :
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne fasse une reine.
Moi, je m'éblouis moins de la splendeur du rang;
Son éclat au respect plus qu'à l'amour m'invite :
Cet heureux avantage ou du sort ou du sang
Ne tombe pas toujours sur le plus de mérite.
Si mon cœur, si mes yeux en étoient consultés,
Leur choix iroit à la personne,
Et les hautes vertus, les rares qualités,
L'emporteroient sur la couronne.

AGLATIDE. Avouez tout, ma sœur ; Spitridate vous plaît.

ELPINICE. Un peu plus que Cotys; et si votre intérêt
Vous pouvoit résoudre à l'échange...
AGLATIDE. Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous et moi?
En l'état où le ciel nous range,
Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un roi,
Que je plaise à Cotys, et vous à Spitridate.
ELPINICE. Pour l'un je ne sais quoi m'en flatte,
Pour l'autre je n'en réponds pas;
Et je craindrois fort que Mandane,
Cette incomparable Persane,
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos appas.
AGLATIDE. Ma sœur, Spitridate est son frère;
Et si jamais sur lui vous aviez du pouvoir...
ELPINICE. Le voilà qui nous considère.
AGLATIDE. Est-ce vous ou moi qu'il vient voir?
Voulez-vous que je vous le laisse?
ELPINICE. Ma sœur, auparavant engagez l'entretien;
Et s'il s'en offre lieu, jouez d'un peu d'adresse
Pour votre intérêt et le mien.
AGLATIDE. Il est juste en effet, puisqu'il n'a su me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

SCÈNE II.

SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE. Seigneur, je me retire; entre les vrais amants
Leur amour seul a droit d'être de confidence,
Et l'on ne peut mêler d'agréable présence
A de si précieux moments.
SPITRIDATE. Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une sœur.
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une insensible;
Soyez juge et témoin de l'indigne succès
Qui se prépare pour ma flamme;
Voyez jusqu'au fond de mon ame
D'une si pure ardeur où va le digne excès;
Voyez tout mon espoir au bord du précipice,
Voyez des maux sans nombre et hors de guérison;

Et quand vous aurez vu toute cette injustice,
Faites-m'en un peu de raison.

AGLATIDE. Si vous me permettez, seigneur, de vous entendre,
De l'air dont votre amour commence à m'accuser,
Je crains que pour en bien user
Je ne me doive mal défendre.
Je sais bien que j'ai tort, j'avoue et hautement
Que ma froideur doit vous déplaire ;
Mais en cette froideur un heureux changement
Pourroit-il fort vous satisfaire ?

SPITRIDATE. En doutez-vous, madame, et peut-on concevoir?...

AGLATIDE. Je vous entends, seigneur, et vois ce qu'il faut voir :
Un aveu plus précis est d'une conséquence
Qui pourroit vous embarrasser ;
Et même à notre sexe il est de bienséance
De ne pas trop vous en presser.
A Lysander mon père il vous plut de promettre
D'unir par notre hymen votre sang et le sien ;
La raison, à peu près, seigneur, je la pénètre,
Bien qu'aux raisons d'état je ne connoisse rien.
Vous ne m'aviez point vue, et facile ou cruelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à votre humeur ou non je pusse m'accorder,
La chose étoit égale à votre ardeur nouvelle,
Pourvu que vous fussiez gendre de Lysander.
Ma sœur vous auroit plu s'il vous l'eût proposée ;
J'eusse agréé Cotys s'il me l'eût proposé ;
Vous trouvâtes tous deux la politique aisée ;
Nous crûmes toutes deux notre devoir aisé.
Comme à traiter cette alliance,
Les tendresses des cœurs n'eurent aucune part,
Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux pourra naître un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime,
Que je l'aurai promis à la face des dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux ;
Et j'espère de vous le même :
Jusque là votre amour assez mal se fait voir :
Celui que je vous garde encor plus mal s'explique ;
Vous attendez le temps de votre politique,

Et moi, celui de mon devoir.
Voilà, seigneur, quel est mon crime;
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en est plus besoin;
J'en ai fait comme vous ma sœur juge et témoin:
Que ma froideur lui semble injuste ou légitime,
La raison que vous peut en faire sa bonté
Je consens qu'elle vous la fasse;
Et pour vous en laisser tous deux en liberté,
Je veux bien lui quitter la place.

SCÈNE III.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE. Elle ne s'y fait pas, madame, un grand effort,
Et feroit grace entière à mon peu de mérite,
Si votre ame avec elle étoit assez d'accord
Pour se vouloir saisir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raison,
Vous me devez cette justice,
Et prendre autant de part à voir ma guérison,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon supplice.

ELPINICE. Quoi! seigneur, j'aurois part...

SPITRIDATE. C'est trop dissimuler
La cause et la grandeur du mal qui me possède;
Et je me dois, madame, au défaut du remède,
La vaine douceur d'en parler.
Oui, vos yeux ont part à ma peine,
Ils en font plus de la moitié;
Et s'il n'est point d'amour pour en finir la gêne,
Il est pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittai la Perse, et brisai l'esclavage
Où, m'envoyant au jour, le ciel m'avoit soumis,
Je crus qu'il me falloit parmi ses ennemis
D'un protecteur puissant assurer l'avantage.
Cotys eut, comme moi, besoin de Lysander;
Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles
Nous demandâmes ses deux filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.
Par déférence au trône il lui promit l'aînée;
La jeune me fut destinée:

Comme nous ne cherchions tous deux que son appui,
Nous acceptâmes tout sans regarder que lui.
J'avois su qu'Aglatide étoit des plus aimables,
On m'avoit dit qu'à Sparte elle savoit charmer;
Et sur des bruits si favorables
Je me répondois de l'aimer.
Que l'amour aime peu ces folles confiances!
Et que, pour affermir son empire en tous lieux,
Il laisse choir souvent de cruelles vengeances
Sur qui promet son cœur sans l'aveu de ses yeux!
Ce sont les conseillers fidèles
Dont il prend les avis pour ajuster ses coups;
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,
Et les plus beaux objets ne le sont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la vue
Et de vous et de cette sœur,
Mon ame devint tout émue,
Et le trouble aussitôt s'empara de mon cœur;
Je le sentis pour elle tout de glace,
Je le sentis tout de flamme pour vous;
Vous y régnâtes en sa place,
Et ses regards aux miens n'offrirent rien de doux.
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre,
Il faut vous voir aimer ailleurs :
Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'est un malheur sans doute égal au trépas même
Que d'attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas;
Et voir en d'autres mains passer tout ce qu'on aime,
C'est un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE. Je vous en plains, seigneur, et ne puis davantage.
Je ne sais aimer ni haïr;
Mais dès qu'un père parle, il porte en mon courage
Toute l'impression qu'il faut pour obéir.
Voyez avec Cotys si ses vœux les plus tendres
Voudroient rendre à ma sœur l'hommage qu'il me rend,
Tout doit être à mon père assez indifférent,
Pourvu que vous et lui vous demeuriez ses gendres.
Mais, à vous dire tout, je crains qu'Agésilas
N'y refuse l'aveu qui vous est nécessaire :

C'est notre souverain.

SPITRIDATE. S'il en dédit un père,
Peut-être ai-je une sœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand prince pour elle a tant de complaisance,
Qu'à sa moindre prière il ne refuse rien;
Et si son cœur vouloit s'entendre avec le mien...

ELPINICE. Reposez-vous, seigneur, sur mon obéissance,
Et contentez-vous de savoir
Qu'aussi bien que ma sœur j'écoute mon devoir.
Allez trouver Cotys, et sans aucun scrupule...

SPITRIDATE. Perdriez-vous pour moi son trône sans ennui?

ELPINICE. Le voilà qui paroît. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon père, Agésilas, et lui.

SCÈNE IV.

COTYS, SPITRIDATE.

COTYS. Vous voyez de quel air Elpinice me traite,
Comme elle disparoît, seigneur, à mon abord.

SPITRIDATE. Si votre ame, seigneur, en est mal satisfaite,
Mon sort est bien à plaindre autant que votre sort.

COTYS. Ah! s'il n'étoit honteux de manquer de promesse!

SPITRIDATE. Si la foi sans rougir pouvoit se dégager!

COTYS. Qu'une autre de mon cœur seroit bientôt maîtresse!

SPITRIDATE. Que je serois ravi, comme vous, de changer!

COTYS. Elpinice pour moi montre une telle glace,
Que je me tiendrois seur[1] de son consentement.

SPITRIDATE. Aglatide verroit qu'un autre prît sa place
Sans en murmurer un moment.

COTYS. Que nous sert qu'en secret l'une et l'autre engagée
Peut-être ainsi que nous porte son cœur ailleurs?
Pour voir notre infortune entre elles partagée
Nos destins n'en sont pas meilleurs.

SPITRIDATE. Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuses;
Et peut-être, en dépit du sort,
Il seroit un moyen et de les rendre heureuses,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

[1] *Seur.* Nous avons eu déja l'occasion de remarquer que Corneille n'a jamais varié dans la manière d'écrire ce mot, qui depuis a perdu la première de ses deux voyelles.

COTYS. Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur se déploie.
Ah! si vous le vouliez, que mon sort seroit doux!
Vous seul me pouvez mettre au comble de ma joie.
SPITRIDATE. Et ma félicité dépend toute de vous.
COTYS. Vous me pouvez donner l'objet qui me possède.
SPITRIDATE. Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux :
Elpinice me charme.
COTYS. Et si je vous la cède?
SPITRIDATE. Je céderai de même Aglatide à vos feux.
COTYS. Aglatide, seigneur! Ce n'est pas là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moi.
SPITRIDATE. Ne vous devez-vous pas à Lysander pour gendre?
COTYS. Oui; mais l'amour ici me fait une autre loi.
SPITRIDATE. L'amour! il n'en faut point écouter qui le blesse,
Et qui nous ôte son appui.
L'échange des deux sœurs n'a rien qui l'intéresse,
Nous n'en serons pas moins à lui;
Mais de porter ailleurs la main qui leur est due,
Seigneur, au dernier point ce sera l'irriter,
Et, sa protection perdue,
N'avons-nous rien à redouter?
COTYS. Si je n'en juge mal, sa faveur n'est pas grande,
Seigneur, auprès d'Agésilas;
Il n'obtient presque rien de quoi qu'il lui demande.
SPITRIDATE. Je vois qu'assez souvent il ne l'écoute pas:
Mais pour un différend frivole,
Dont nous ignorons le secret,
Ce prince avoueroit-il un amour indiscret
D'un tel manquement de parole?
Lui qui lui doit son trône, et cet illustre rang
D'unique général des troupes de la Grèce,
Pourroit-il le haïr avec tant de bassesse,
Qu'il pût autoriser le mépris de son sang?
Si nous manquons de foi, qu'aura-t-il lieu de croire?
En aurions-nous pour lui plus que pour Lysander?
Pensez-y bien, seigneur, avant qu'y hasarder
Nos sûretés et votre gloire.
COTYS. Et si ce différend, que vous craignez si peu,
Lui fait pour notre hymen refuser un aveu?
SPITRIDATE. Ma sœur n'a qu'à parler, je m'en tiens seur par elle.

COTYS. Seigneur, l'aimeroit-il ?

SPITRIDATE. Il la trouve assez belle,
Il en parle avec joie, et se plaît à la voir :
Je tâche d'affermir ces douces apparences;
Et si vous voulez tout savoir,
Je pense avoir de quoi flatter mes espérances.
Prenez-y part, seigneur, pour l'intérêt commun.
Quand nous aurons tous deux Lysander pour beau-père,
Ce roi s'allie à vous, s'il devient mon beau-frère;
Et nous aurons ainsi deux appuis au lieu d'un.

COTYS. Et Mandane y consent?

SPITRIDATE. Mandane est trop bien née
Pour dédire un devoir qui la met sous ma loi.

COTYS. Et vous avez donné pour elle votre foi?

SPITRIDATE. Non ; mais, à dire vrai, je la tiens pour donnée.

COTYS. Ah ! ne la donnez point, seigneur, si vous m'aimez,
Ou si vous aimez Elpinice.
Mandane a tout mon cœur, mes yeux en sont charmés;
Et ce n'est qu'à ce prix que je vous rends justice.

SPITRIDATE. Elpinice ne rend votre foi qu'à sa sœur,
Et ce n'est qu'à ce prix qu'elle-même se donne.

COTYS. Hélas ! et si l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur?

SPITRIDATE. Rendez-vous-en le maître.

COTYS. Et l'êtes-vous du vôtre ?

SPITRIDATE. J'y ferai mon effort, si je vous parle en vain ;
Et du moins, si ma sœur vous dérobe à toute autre,
Je serai maître de ma main.

COTYS. Je ne le puis céler, qui que l'on me propose,
Toute autre que Mandane est pour moi même chose.

SPITRIDATE. Il vous est donc facile, et doit même être doux,
Puisqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,
De lui préférer qui vous aime;
Et du moins vous auriez l'honneur,
Par un peu d'effort sur vous-même,
De faire le commun bonheur.

COTYS. Je ferois trois heureux qui m'empêchent de l'être !
J'ose, j'ose vous faire une plus juste loi :
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE. Eh bien, épousez Elpinice;
Je renonce à tout mon bonheur,
Plutôt que de me voir complice
D'un manquement de foi qui vous perdroit d'honneur.
COTYS. Rendez-vous à votre Aglatide,
Puisque votre cœur endurci
Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide.
Je serai malheureux, vous le serez aussi.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE. Que nous avons, ma sœur, brisé de rudes chaînes!
En Perse il n'est point de sujets;
Ce ne sont qu'esclaves abjects,
Qu'écrasent d'un coup d'œil les têtes souveraines:
Le monarque, ou plutôt le tyran général,
N'y suit pour loi que son caprice,
N'y veut point d'autre règle et point d'autre justice,
Et souvent même impute à crime capital
Le plus rare mérite et le plus grand service;
Il abat à ses pieds les plus hautes vertus,
S'immole insolemment les plus illustres vies,
Et ne laisse aujourd'hui que les cœurs abattus
A couvert de ses tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de son lit,
Ce sont indignités égales;
La gloire s'en partage entre tant de rivales,
Qu'elle est moins un honneur qu'un sujet de dépit.
Toutes n'ont pas le nom de reines,
Mais toutes portent mêmes chaînes,
Et toutes, à parler sans fard,
Servent à ses plaisirs sans part à son empire;
Et même en ses plaisirs elles n'ont d'autre part
Que celle qu'à son cœur brutalement inspire

Ou ce caprice, ou le hasard.
Voilà, ma sœur, à quoi vous avoit destinée,
A quel infâme honneur vous avoit condamnée
Pharnabase son lieutenant :
Il auroit fait de vous un présent à son prince,
Si pour nous affranchir mon soin le prévenant
N'eût à sa tyrannie arraché ma province.
La Grèce a de plus saintes lois,
Elle a des peuples et des rois
Qui gouvernent avec justice :
La raison y préside, et la sage équité ;
Le pouvoir souverain par elles limité,
N'y laisse aucun droit de caprice.
L'hymen de ses rois même y donne cœur pour cœur ;
Et si vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offrît son trône avec son ame,
Vous seriez, par ce nœud charmant,
Et reine véritablement,
Et véritablement sa femme.
MANDANE. Je veux bien l'espérer, tout est facile aux dieux ;
Et peut-être que de bons yeux
En auroient déja vu quelque flatteuse marque ;
Mais il en faut de bons pour faire un si grand choix.
Si le roi dans la Perse est un peu trop monarque,
En Grèce il est des rois qui ne sont pas trop rois :
Il en est dont le peuple est le suprême arbitre ;
Il en est d'attachés aux ordres d'un sénat ;
Il en est qui ne sont enfin, sous ce grand titre,
Que premiers sujets de l'état.
Je ne sais si le ciel pour régner m'a fait naître,
Et, quoi qu'en ma faveur j'aie encor vu paroître,
Je doute si l'on m'aime ou non ;
Mais je pourrois être assez vaine
Pour dédaigner le nom de reine
Que m'offriroit un roi qui n'en eût que le nom.
SPITRIDATE. Vous en savez beaucoup, ma sœur, et vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux sur ce que vous valez.
MANDANE. Je réponds simplement à ce que vous me dites,
Et parle en général comme vous me parlez.
SPITRIDATE. Cependant et des rois et de leur différence

Je vous trouve en effet plus instruite que moi.

MANDANE. Puisque vous m'ordonnez qu'ici j'espère un roi,
Il est juste, seigneur, que quelquefois j'y pense.

SPITRIDATE. N'y pensez-vous point trop?

MANDANE. Je sais que c'est à vous
A régler mes desirs sur le choix d'un époux :
Mon devoir n'en fera point d'autre;
Mais, quand vous daignerez choisir pour une sœur,
Daignez songer, de grace, à faire son bonheur
Mieux que vous n'avez fait le vôtre.
D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué,
Votre cœur et vos yeux vous ont désavoué;
Et si j'ai, comme vous, quelques pentes secrètes,
Seigneur, si c'est ainsi que vous les rencontrez,
Jugez, par le trouble où vous êtes,
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE. Je le vois bien, ma sœur, il faut vous laisser faire :
Qui choisit mal pour soi choisit mal pour autrui;
Et votre cœur, instruit par le malheur d'un frère,
A déja fait son choix sans lui.

MANDANE. Peut-être; mais enfin vous suis-je nécessaire?
Parlez; il n'est desirs ni tendres sentiments
Que je ne sacrifie à vos contentements.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice?

SPITRIDATE. Que sert de m'en offrir un entier sacrifice,
Si je n'ose et ne puis même déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner?
Cotys me la demande, Agésilas l'espère.

MANDANE. Agésilas, seigneur! Et le savez-vous bien?

SPITRIDATE. Parler de vous sans cesse, aimer votre entretien,
Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire...

MANDANE. Ce sont civilités envers une étrangère
Qui font beaucoup d'éclat, et ne produisent rien.
Il jette par-là des amorces
A ceux qui, comme nous, voudront grossir ses forces;
Mais, quelque haut crédit qu'il me donne en sa cour,
De toute sa conduite il est si bien le maître,
Qu'au simple nom d'hymen vous verriez disparoître
Tout ce qu'en ses faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE. Vous penchez vers Cotys, et savez qu'Elpinice

Ne veut point être à moi qu'il ne soit à sa sœur !
MANDANE. Je vous réponds de tout, si vous avez son cœur.
SPITRIDATE. Et Lysander pourra souffrir cette injustice?
MANDANE. Lysander est si mal auprès d'Agésilas,
Que ce sera beaucoup s'il en obtient un gendre;
Et peut-être sans moi ne l'obtiendra-t-il pas :
Pour deux, il auroit tort, s'il osoit y prétendre.
Mais, seigneur, le voici; tâchez de pressentir
Ce qu'en votre faveur il pourroit consentir.
SPITRIDATE. Ma sœur, vous êtes plus adroite;
Souffrez que je ménage un moment de retraite.
J'aurois trop à rougir, pour peu que devant moi
Vous fissiez deviner de ce manque de foi.

SCÈNE II.

LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE, CLÉON.

LYSANDER. Quoique, en matière d'hyménées,
L'importune longueur des affaires traînées
Attire assez souvent de fâcheux embarras,
J'ai voulu qu'à loisir vous puissiez voir mes filles
Avant que demander l'aveu d'Agésilas
Sur l'union de nos familles.
Dites-moi donc, seigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laissent votre cœur d'accord de vos promesses,
Et si vous y sentez plus d'aimables tendresses
Que de justes desirs de pouvoir choisir mieux.
Parlez avec franchise avant que je m'expose
A des refus presque assurés,
Que j'estimerai peu de chose
Quand vous serez plus déclarés :
Et n'appréhendez point l'emportement d'un père;
Je sais trop que l'amour de ses droits est jaloux,
Qu'il dispose de nous sans nous,
Que les plus beaux objets ne sont pas sûrs de plaire :
L'aveugle sympathie est ce qui fait agir
La plupart des feux qu'il excite;
Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite;
Et, quand il la dénie, on n'a point à rougir.
SPITRIDATE. Puisque vous le voulez, je ne puis me défendre,

Seigneur, de vous parler avec sincérité.
Ma seule ambition est d'être votre gendre ;
Mais apprenez, de grace, une autre vérité :
Ce bonheur que j'attends, cette gloire où j'aspire,
Et qui rendroit mon sort égal au sort des dieux,
N'a pour objet... Seigneur, je tremble à vous le dire ;
Ma sœur vous l'expliquera mieux.

SCÈNE III.

LYSANDER, MANDANE, CLÉON.

LYSANDER. Que veut dire, madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, et la jeune indiscrète
Répondroit-elle mal aux honneurs qu'il lui fait ?
MANDANE. Elle y répond, seigneur, ainsi qu'il le souhaite,
Et je l'en vois fort satisfait ;
Mais je ne vois pas bien que par les sympathies
Dont vous venez de nous parler,
Leurs ames soient fort assorties,
Ni que l'amour encore ait daigné s'en mêler.
Ce n'est pas qu'il n'aspire à se voir votre gendre,
Qu'il n'y mette sa gloire, et borne ses plaisirs;
Mais, puisque par son ordre il me faut vous l'apprendre,
Elpinice est l'objet de ses plus chers desirs.
LYSANDER Elpinice ! Et sa main n'est plus en ma puissance !
MANDANE. Je sais qu'il n'est plus temps de vous la demander ;
Mais je vous répondrois de son obéissance,
Si Cotys la vouloit céder.
Que sait-on si l'amour, dont la bizarrerie
Se joue assez souvent du fond de notre cœur,
N'aura point fait au sien même supercherie ?
S'il n'y préfère point Aglatide à sa sœur?
Cet échange, seigneur, pourroit-il vous déplaire,
S'il les rendoit tous quatre heureux ?
LYSANDER. Madame, doutez-vous de la bonté d'un père?
MANDANE. Voyez donc si Cotys sera plus rigoureux :
Je vous laisse avec lui, de peur que ma présence
N'empêche une sincère et pleine confiance.
(à Cotys.)
Seigneur, ne cachez plus le véritable amour

Dont l'idée en secret vous flatte.
J'ai dit à Lysander celui de Spitridate;
Dites le vôtre à votre tour.

SCÈNE IV.

LYSANDER, COTYS, CLÉON.

COTYS. Puisqu'elle vous l'a dit, pourrois-je vous le taire?
Jugez, seigneur, de mes ennuis;
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a su plaire;
Et l'aimer est un crime en l'état où je suis.
LYSANDER. Ne traitez point, seigneur, ce nouveau feu de crime:
Le choix que font les yeux est le plus légitime;
Et comme un beau desir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'instruisent le cœur de ce qu'il doit aimer,
C'est ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable,
Que les tenir captifs sous une aveugle foi;
Et le don le plus favorable
Que ce cœur sans leur ordre ose faire de soi
Ne fut jamais irrévocable.
COTYS. Seigneur, ce n'est point par mépris,
Ce n'est point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle;
Mais enfin, le dirai-je? oui, seigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportois pour elle.
D'autres yeux, malgré moi, s'en sont faits les tyrans,
Et ma foi s'est armée en vain pour ma défense;
Ce lâche, qui s'est mis de leur intelligence,
Les a soudain reçus en justes conquérants.
LYSANDER. Laissez-leur garder leur conquête.
Peut-être qu'Elpinice avec plaisir s'apprête
A vous laisser ailleurs trouver un sort plus doux;
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous,
Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce même instant qu'on vous le surprenoit,
Un pareil attentat sur sa propre parole
Lui déroboit celui qu'elle vous destinoit.
Surtout ne craignez rien du côté d'Aglatide:
Je puis répondre d'elle; et quand j'aurai parlé,
Vous verrez tout son cœur, où mon pouvoir préside,
Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS. Ah ! seigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.
LYSANDER. Et de qui donc ?
COTYS. L'amour s'y sert d'une autre main.
LYSANDER. L'amour !
COTYS. Oui, cet amour qui me rend infidèle...
LYSANDER. Seigneur, du nom d'amour n'abusons point en vain,
Dites d'Agésilas la haine insatiable ;
C'est elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
Et qui de jour en jour s'animant contre moi,
Pour me perdre d'honneur m'enlève votre foi.
COTYS. Ah ! s'il y va de votre gloire,
Ma parole est donnée, et dussé-je en mourir,
Je la tiendrai, seigneur, jusqu'au dernier soupir ;
Mais, quoi que la surprise ait pu vous faire croire,
N'accusez point Agésilas
D'un crime de mon cœur que même il ne sait pas.
Mandane, qui m'ordonne à vos yeux de le dire,
Vous montre assez par-là quel souverain empire
L'amour lui donne sur ce cœur.
Ne considérez point si j'aime ou si l'on m'aime ;
En matière d'honneur ne voyez que vous-même,
Et disposez de moi comme veut cet honneur.
LYSANDER. L'amour le fera mieux ; ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un sujet de joie où j'en voyois d'ennui :
Épouser la sœur de mon gendre
C'est le devenir comme lui.
Aglatide d'ailleurs n'est pas si délaissée
Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi ;
Et, pour peu que le ciel réponde à ma pensée,
Ce sera plus de gloire et plus d'appui pour moi.
Aussi ferai-je plus : je veux que de moi-même
Vous teniez cet objet qui vous fait soupirer ;
Et Spitridate, à moins que de m'en assurer,
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'hui savoir d'Agésilas
S'il pourra consentir à ce double hyménée,
Dont ma parole étoit donnée.
Sa haine apparemment ne m'en avouera pas :
Si pourtant par bonheur il m'en laisse le maître,
J'en userai, seigneur, comme je le promets;

Sinon vous lui ferez connoître
Vous-même quels sont vos souhaits.

COTYS. Ah! que Mandane et moi n'avons-nous mille vies,
Seigneur, pour vous les immoler!
Car, je ne saurois plus vous le dissimuler,
Nos ames en seront également ravies.
Souffrez-lui donc sa part en ces ravissements,
Et pardonnez, de grace, à mon impatience...

LYSANDER. Allez : on m'a vu jeune, et par expérience
Je sais ce qui se passe au cœur des vrais amants.

SCÈNE V.

LYSANDER, CLÉON.

CLÉON. Seigneur, n'êtes-vous point d'une humeur bien facile
D'applaudir à Cotys sur son manque de foi?

LYSANDER. Je prends pour l'attacher à moi
Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiscret
Je ne voyois rien à prétendre;
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemi secret.
Je veux me l'acquérir; je veux, s'il m'est possible,
A force d'amitiés si bien le ménager,
Que, quand je voudrai me venger,
J'en tire un secours infaillible.
Ainsi je flatte ses desirs,
J'applaudis, je défère à ses nouveaux soupirs,
Je me fais l'auteur de sa joie,
Je sers sa passion, et sous cette couleur
Je m'ouvre dans son ame une infaillible voie
A m'en faire à mon tour servir avec chaleur.

CLÉON. Oui; mais Agésilas, seigneur, aime Mandane,
Du moins toute sa cour ose le deviner;
Et promettre à Cotys cette illustre Persane,
C'est lui promettre tout pour ne lui rien donner.

LYSANDER. Qu'à ses vœux mon tyran l'accorde ou la refuse,
De la manière dont j'en use,
Il ne peut m'ôter son appui;
Et de quelque façon que la chose se passe,

Ou je fais la première grace,
Ou j'aigris puissamment ce rival contre lui.
J'ai même à souhaiter que son feu se déclare.
Comme de notre Sparte il choquera les lois,
C'est une occasion que lui-même il prépare,
Et qui peut la résoudre à mieux choisir ses rois.
Nous avons trop long-temps asservi sa couronne
A la vaine splendeur du sang;
Il es juste à son tour que la vertu la donne,
Et que le seul mérite ait droit à ce haut rang.
Ma ligue est déja forte, et ta harangue est prête
A faire éclater la tempête,
Sitôt qu'il aura mis ma patience à bout :
Si pourtant je voyois sa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obstacle à ce double hyménée,
Je crois que je pourrois encore oublier tout.
En perdant cet ingrat, je détruis mon ouvrage ;
Je vois dans sa grandeur le prix de mon courage,
Le fruit de mes travaux, l'effet de mon crédit.
Un reste d'amitié tient mon ame en balance ;
Quand je veux le haïr je me fais violence,
Et me force à regret à ce que je t'ai dit.
Il faut, il faut enfin qu'avec lui je m'explique,
Que j'en sache qui peut causer
Cette haine si lâche, et qu'il rend si publique,
Et fasse un digne effort à le désabuser.

CLÉON. Il n'appartient qu'à vous de former ces pensées;
Mais vous ne songez point avec quels sentiments
Vos deux filles intéressées
Apprendront de tels changements.

LYSANDER. Aglatide est d'humeur à rire de sa perte;
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien :
Pour l'autre, elle a, de vrai, l'ame un peu moins ouverte,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainsi je me tiens sûr de leur obéissance.

CLÉON. Quand cette obéissance a fait un digne choix,
Le cœur, tombé par-là sous une autre puissance,
N'obéit pas toujours une seconde fois.

LYSANDER. Les voici : laisse-nous, afin qu'avec franchise
Leurs ames s'en ouvrent à moi.

SCÈNE VI.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

LYSANDER. J'apprends avec quelque surprise,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi;
Cotys aime en secret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.
ELPINICE. Si l'on nous fait quelque injustice,
Seigneur, notre devoir s'en remet à vos soins;
Je ne sais qu'obéir.
AGLATIDE. J'en sais donc davantage;
Je sais que Spitridate adore d'autres yeux;
Je sais que c'est ma sœur à qui va cet hommage,
Et quelque chose encor qu'elle vous diroit mieux.
ELPINICE. Ma sœur, qu'aurois-je à dire?
AGLATIDE. A quoi bon ce mystère?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.
ELPINICE. Moi, je pourrois l'aimer, et sans l'ordre d'un père!
AGLATIDE. Vous ne savez que c'est d'aimer ou de haïr,
Mais vous seriez pour lui fort aise d'obéir.
ELPINICE. Qu'il faut souffrir de vous, ma sœur!
AGLATIDE. Le grand supplice
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du service!
LYSANDER. Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys?
Et s'il falloit changer entre vous de partis...
AGLATIDE. Je n'ai pas besoin d'interprète,
Et vous en dirai plus, seigneur, qu'elle n'en sait.
Cotys pourroit me plaire, et plairoit en effet,
Si pour toucher son cœur j'étois assez bien faite;
Mais je suis fort trompée, ou cet illustre cœur
N'est pas plus à moi qu'à ma sœur.
LYSANDER. Peut-être ce malheur d'assez près te menace.
AGLATIDE. J'en connois plus de vingt qui mourroient en ma place,
Ou qui sauroient du moins hautement quereller
L'injustice de la fortune;
Mais pour moi, qui n'ai pas une ame si commune,
Je sais l'art de m'en consoler.
Il est d'autres rois dans l'Asie

Qui seront trop heureux de prendre votre appui;
Et déja je ne sais par quelle fantaisie
J'en crois voir à mes pieds de plus puissants que lui.

LYSANDER. Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te rendre?

AGLATIDE. Je crois pour Spitridate avoir déja fait voir
Que ma sœur n'a rien à m'apprendre
Sur le chapitre du devoir.
Elle sait obéir, et je le sais comme elle :
C'est l'ordre ; et je lui garde un cœur assez fidèle
Pour en subir toutes les lois :
Mais pour régler ma destinée,
Si vous vous abaissiez jusqu'à prendre ma voix,
Vous arrêteriez votre choix
Sur une tête couronnée,
Et ne m'offririez que des rois.

LYSANDER. C'est mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE. La couronne, seigneur, orne bien une tête.
Je me la figurois sur celle de ma sœur,
Lorsque Cotys devoit l'y mettre;
Et, quand j'en contemplois la gloire et la douceur,
Que je ne pouvois me promettre,
Un peu de jalousie et de confusion
Mutinoit mes desirs et me soulevoit l'ame;
Et comme en cette occasion
Mon devoir pour agir n'attendoit point ma flamme...

ELPINICE. La gloire d'obéir à votre grand regret
Vous fais oit pester en secret :
C'est l'ordre; et du devoir la scrupuleuse idée.,.

AGLATIDE. Que dites-vous, ma sœur? qu'osez-vous hasarder,
Vous qui tantôt...

ELPINICE. Ma sœur, laissez-moi vous aider,
Ainsi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE. Pour bien m'aider à dire ici mes sentiments,
Vous vous prenez trop mal aux vôtres;
Et, si je suis jamais réduite aux truchements,
Il m'en faudra bien chercher d'autres.
Seigneur, quoi qu'il en soit, voilà quelle je suis.
J'acceptois Spitridate avec quelques ennuis;
De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée
Sans que mon ame soit changée.

Mon devoir règne encor sur mon ambition;
Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai sans peine :
Mais, de mon inclination,
Je mourrai fille, ou vivrai reine.

ELPINICE. Achevez donc, ma sœur; dites qu'Agésilas...

AGLATIDE. Ah! seigneur, ne l'écoutez pas :
Ce qu'elle veut vous dire est une bagatelle;
Et même, s'il le faut, je le dirai mieux qu'elle.

LYSANDER. Dis donc. Agésilas?...

AGLATIDE. M'aimoit jadis un peu,
Du moins lui-même à Sparte il m'en fit confidence;
Et, s'il me disoit vrai, sa noble impatience
De vous en demander l'aveu
N'attendoit qu'après l'hyménée
De cette aimable et chère aînée.
Mais s'il attendoit là que mon tour arrivé
Autorisât à ma conquête
La flamme qu'en réserve il tenoit toute prête,
Son amour est encore ici plus réservé;
Et, soit que dans Éphèse un autre objet me passe,
Soit que par complaisance il cède à son rival,
Il me fait à présent la grace
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER. D'un pareil changement ne cherche point la cause;
Sa haine pour ton père à cet amour s'oppose.
Mais n'importe, il est bon que j'en sois averti :
J'agirai d'autre sorte avec cette lumière;
Et, suivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,
Nous verrons à prendre parti [1].

SCÈNE VII.

ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE. Ma sœur, je vous admire, et ne saurois comprendre
Cet inépuisable enjouement,
Qui d'un chagrin trop juste a de quoi vous défendre,
Quand vous êtes si près de vous voir sans amant.

[1] L'acte II se terminoit d'abord ici, et la scène suivante ne se trouve pas dans la première édition (1666).

AGLATIDE. Il est aisé pourtant d'en deviner les causes.
Je sais comme il faut vivre, et m'en trouve fort bien :
La joie est bonne à mille choses,
Mais le chagrin n'est bon à rien.
Ne perds-je [1] pas assez, sans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal?
Perte sur perte est importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.
Soupirer quand le sort nous rend une injustice,
C'est lui prêter une aide à nous faire un supplice.
Pour moi, qui ne lui puis souffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon père ;
J'ai quelque chose encore à lui faire savoir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AGÉSILAS, LYSANDER, XÉNOCLÈS.

LYSANDER. Je ne suis point surpris qu'à ces deux hyménées
Vous refusiez, seigneur, votre consentement ;
J'aurois eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le sang odieux dont mes filles sont nées.
Il est le sang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritoit par-là quelque destin plus doux :
Mais s'il vous peut donner un titre légitime
Pour être leur maître et leur roi,
C'est pour l'une et pour l'autre une espèce de crime
Que de l'avoir reçu de moi.
J'avois cru toutefois que l'exil volontaire
Où l'amour paternel près d'elles m'eût réduit,

[1] *Ne perds-je* n'est pas françois, et peut-être ne l'étoit pas même du temps de Corneille. Il faudroit y substituer *ne perdé-je ;* mais le vers n'auroit plus sa mesure, il la retrouverait en changeant le tour, et en disant :

Je perds assez déjà sans doubler l'infortune,
Et perdre encor, etc. (P.)

Moi qui de mes travaux ne vois plus autre fruit
Que le malheur de vous déplaire,
Comme il délivreroit vos yeux
D'une insupportable présence,
A mes jours presque usés obtiendroit la licence
D'aller finir sous d'autres cieux.
C'étoit là mon dessein ; mais cette même envie
Qui me fait près de vous un si malheureux sort
Ne sauroit endurer ni l'éclat de ma vie,
Ni l'obscurité de ma mort.
AGÉSILAS. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie et la haine
Ont persécuté les héros.
Hercule en sert d'exemple, et l'histoire en est pleine :
Nous ne pouvons souffrir qu'ils meurent en repos.
Cependant cet exil, ces retraites paisibles,
Cet unique souhait d'y terminer leurs jours ,
Sont des mots bien choisis à remplir leurs discours ;
Ils ont toujours leurs graces, ils sont toujours plausibles :
Mais ils ne sont pas vrais toujours ;
Et souvent des périls, ou cachés ou visibles,
Forcent notre prudence à nous mieux assurer
Qu'ils ne veulent se figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières
Vous ayez prévu mes refus ;
Mais je m'étonne fort que, les ayant prévus,
Vous n'en ayez pu voir les raisons bien entières.
Vous êtes un grand homme, et, de plus, mécontent :
J'avouerai plus encor, vous avez lieu de l'être.
Ainsi de ce repos où votre ennui prétend
Je dois prévoir en roi quel désordre peut naître,
Et regarde en quels lieux ils vous plaît de porter
Des chagrins qu'en leur temps on peut voir éclater.
Ceux que prend pour exil ou choisit pour asile
Ce dessein d'une mort tranquille,
Des Perses et des Grecs séparent les états.
L'assiette en est heureuse, et l'accès difficile ;
Leurs maîtres ont du cœur, leurs peuples ont des bras ;
Ils viennent de nous joindre avec une puissance
A beaucoup espérer, à craindre beaucoup d'eux ;
Et c'est mettre en leurs mains une étrange balance,

Que de mettre à leur tête un guerrier si fameux.
C'est vous qui les donnez l'un et l'autre à la Grèce :
L'un fut ami de Perse, et l'autre son sujet.
Le service est bien grand, mais aussi je confesse
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres;
Et si par des liens et si forts et si tendres
Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous,
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le secours, si malgré les services
Qu'un ami doit à l'autre, un sujet à son roi,
Vous les avez tous deux arrachés à leur foi,
Sans aucun droit sur eux, sans aucuns bons offices,
Avec quelle facilité
N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
A votre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'autorité
De l'amour conjugale et de la paternelle,
Et que l'occasion aura d'heureux moments
Qui flattent vos ressentiments?
Vous ne nous laissez aucun gage;
Votre sang tout entier passe avec vous chez eux.
Voyez donc ce projet comme je l'envisage,
Et dites si pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez jusqu'ici fait paroître un vrai zèle,
Un cœur si généreux, une ame si fidèle,
Que par toute la Grèce on vous loue à l'envi :
Mais le temps quelquefois inspire une autre envie.
Comme vous Thémistocle avoit fort bien servi,
Et dans la cour de Perse il a fini sa vie.

LYSANDER. Si c'est avec raison que je suis mécontent,
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,
Et si jusqu'à ce point on me croit important
Que mes ressentiments puissent vous être à craindre,
Oserois-je vous demander
Ce que vous a fait Lysander
Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,
Seigneur? et s'il est vrai qu'un homme tel que moi,
Quand il est mécontent, peut desservir son roi,
Pourquoi me forcez-vous à l'être?

Quelque avis que je donne, il n'est point écouté;
Quelque emploi que j'embrasse, il m'est soudain ôté :
Me choisir pour appui, c'est courir à sa perte.
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis :
Et, comme s'il falloit agir à guerre ouverte,
Vous détruisez tous mes amis,
Ces amis dont pour vous je gagnai les suffrages
Quand il fallut aux Grecs élire un général,
Eux qui vous ont soumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur est si fatal :
Leur seul amour pour moi les livre à leur ruine;
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien ;
Cependant plus j'y songe, et plus je m'examine,
Moins je trouve, seigneur, à me reprocher rien.

AGÉSILAS. Dites tout : vous avez la mémoire trop bonne
Pour avoir oublié que vous me fîtes roi,
Lorsqu'on balança ma couronne
Entre Léotychide et moi.
Peut-être n'osez-vous me vanter un service
Qui ne me rendit que justice,
Puisque nos lois vouloient ce qu'il sut maintenir;
Mais moi qui l'ai reçu, je veux m'en souvenir.
Vous m'avez donc fait roi, vous m'avez de la Grèce
Contre celui de Perse établi général;
Et quand je sens dans l'ame une ardeur qui me presse
De ne m'en revancher pas mal,
A peine sommes-nous arrivés dans Éphèse,
Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous,
Que, sans considérer si j'en serai jaloux,
Ou s'il se peut que je m'en taise,
Vous vous saisissez par vos mains
De plus que votre récompense;
Et tirant toute à vous la suprême puissance [1],
Vous me laissez des titres vains.
On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire;
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère ;
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du vôtre est un lieu désolé ;

[1] Il faut convenir que, si l'exécution de cette scène est défectueuse, l'intention en est très belle, et digne encore de Corneille. (P.)

Et le généralat comme le diadème
M'érige sous votre ordre en fantôme éclatant,
En colosse d'état qui de vous seul attend
L'ame qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous seul faites aller
Où pour vos intérêts il le faut étaler.
Général en idée, et monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrois-je faire cas
S'il les falloit porter moins comme Agésilas
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reste des humains
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains?
Si vous m'avez fait roi, Lysander, je veux l'être.
Soyez-moi bon sujet, je vous serai bon maître ;
Mais ne prétendez plus partager avec moi
Ni la puissance ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
Laissez discerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourroit être assez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois si doux
Quand vous pourrez m'en laisser faire ;
Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Je passe à vos amis qu'il m'a fallu détruire.
Si dans votre vrai rang je voulois vous réduire,
Et d'un pouvoir surpris saper les fondements,
Ils étoient tout à vous, et par reconnoissance
D'en avoir reçu leur puissance,
Ils ne considéroient que vos commandements.
Vous seul les aviez faits souverains dans leurs villes ;
Et j'y verrois encor mes ordres inutiles,
A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des états.
Chez tous nos Grecs asiatiques
Votre pouvoir naissant trouva des républiques,
Que sous votre cabale il vous plut asservir :
La vieille liberté si chère à leurs ancêtres
Y fut partout forcée à recevoir dix maîtres ;
Et dès qu'on murmuroit de se la voir ravir,

On voyoit par votre ordre immoler les plus braves
A l'empire de vos esclaves.
J'ai tiré de ce joug les peuples opprimés :
En leur premier état j'ai remis toutes choses ;
Et la gloire d'agir par de plus justes causes
A produit des effets plus doux et plus aimés.
J'ai fait, à votre exemple, ici des créatures,
Mais sans verser de sang, sans causer de murmures ;
Et comme vos tyrans prenoient de vous la loi,
Comme ils étoient à vous, les peuples sont à moi.
Voilà quelles raisons ôtent à vos services
Ce qu'ils vous semblent mériter,
Et colorent ces injustices
Dont vous avez raison de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque chose d'étrange,
Repassez-les deux fois au fond de votre cœur ;
Changez, si vous pouvez, de conduite et d'humeur ;
Mais n'espérez pas que je change [1].

LYSANDER. S'il ne m'est pas permis d'espérer rien de tel,
Du moins, graces aux dieux, je ne vois dans vos plaintes
Que des raisons d'état et de jalouses craintes
Qui me font malheureux, et non pas criminel.
Non, seigneur, que je veuille être assez téméraire
Pour oser d'injustice accuser mes malheurs :
L'action la plus belle a diverses couleurs ;
Et lorsqu'un roi prononce, un sujet doit se taire.
Je voudrois seulement vous faire souvenir
Que j'ai près de trente ans commandé nos armées
Sans avoir amassé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.
Sparte, pour qui j'allois de victoire en victoire,

[1] S'il y a beaucoup de fautes de diction dans ces vers, si le style est faible, du moins les pensées sont fortes, sages, vraies, sans enflure, et sans amplification de rhétorique. Qu'il me soit permis de dire ici que, dans mon enfance, le P. Tournemine, jésuite, partisan outré de Corneille, et ennemi de Racine qu'il regardait comme un janséniste, me faisait remarquer ce morceau qu'il préférait à toutes les pièces de Racine. C'est ainsi que la prévention corrompt le goût, comme elle altère le jugement dans toutes les actions de la vie. (V.) — Dans la vie de son oncle, Fontenelle s'exprime ainsi à l'égard d'*Agésilas* : « Il faut croire qu'il est de Corneille, puisque « son nom y est ; et il y a une scène d'Agésilas et de Lysander qui ne pourroit pas « facilement être d'un autre. » Cette louange est fort exagérée. Le ton de cette scène est noble, et les pensées ont assez de dignité ; mais la versification est foible. (LA H.)

M'a toujours vu pour fruit n'en vouloir que la gloire,
Et faire en son épargne entrer tous les trésors
Des peuples subjugués par mes heureux efforts.
Vous-même le savez, que, quoi qu'ou m'ait vu faire,
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père ;
Tant il est vrai, seigneur, qu'en un si long emploi
J'ai tout fait pour l'état, et n'ai rien fait pour moi.
Dans ce manque de bien Cotys et Spitridate,
L'un roi, l'autre en pouvoir égal peut-être aux rois,
M'ont assez estimé pour y borner leur choix ;
Et, quand de les pourvoir un doux espoir me flatte,
Vous semblez m'envier un bien
Qui fait ma récompense, et ne vous coûte rien.

AGÉSILAS. Il nous seroit honteux que des mains étrangères
Vous payassent pour nous de ce qui vous est dû.
Tôt ou tard le mérite a ses justes salaires,
Et son prix croît souvent, plus il est attendu.
D'ailleurs n'auroit-on pas quelque lieu de vous dire,
Si je vous permettois d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate et Cotys,
Vous auriez fait pour vous plus que pour notre empire,
Que vos seuls intérêts vous auroient fait agir?
Et pourriez-vous enfin l'entendre sans rougir ?
Vos filles sont d'un sang que Sparte aime et révère
Assez pour les payer des services d'un père.
Je veux bien en répondre, et moi-même au besoin
J'en ferai mon affaire, et prendrai tout le soin.

LYSANDER. Je n'attendois, seigneur, qu'un mot si favorable
Pour finir envers vous mes importunités ;
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable,
Puisque vous avez ces bontés.
Aglatide surtout aura l'ame ravie
De perdre un époux à ce prix ;
Et moi, pour me venger de vos plus durs mépris,
Je veux tout de nouveau vous consacrer ma vie.

SCÈNE II.

AGÉSILAS, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS. D'un peu d'amour que j'eus Aglatide a parlé ;
Son père qui l'a su dans son ame s'en flatte ;
Et sur ce vain espoir il part tout consolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
Tu l'as vu, Xénoclès, tout d'un coup s'adoucir.
XÉNOCLÈS. Oui : mais enfin, seigneur, il est temps de le dire,
Tout soumis qu'il paroît, apprenez qu'il conspire,
Et par où sa vengeance espère y réussir.
Ce confident choisi, Cléon d'Halicarnasse,
Dont l'éloquence a tant d'éclat,
Lui vend une harangue à renverser l'état,
Et le mettre bientôt lui-même en votre place.
En voici la copie, et je la viens d'avoir
D'un des siens sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'esclave Damis, qui sert de secrétaire
A cet orateur mercenaire,
Et, plus mercenaire que lui,
Pour être mieux payé vous la livre aujourd'hui.
On y soutient, seigneur, que notre république
Va bientôt voir ses rois devenir ses tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,
Et non plus suivant l'ordre antique
Qui règle ce choix par le sang ;
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Élever le mérite et les rares services.
J'ignore quels sont les complices :
Mais il pourra d'Éphèse écrire à ses amis ;
Et soudain le paquet entre vos mains remis
Vous instruira de toutes choses.
Cependant j'ai fait mon devoir.
Vous voyez le dessein, vous en savez les causes,
Votre perte en dépend ; c'est à vous d'y pourvoir.
AGÉSILAS. A te dire le vrai, l'affaire m'embarrasse ;
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je fasse,
Tant la confusion de mes raisonnements
Étonne mes ressentiments.

Lysander m'a servi ; j'aurois une ame ingrate
Si je méconnoissois ce que je tiens de lui ;
Il a servi l'état, et, si son crime éclate,
Il y trouvera de l'appui.
Je sens que ma reconnoissance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert :
Mais enfin il y va de toute ma puissance ;
Si je ne le perds, il me perd.
Ce que veut l'intérêt, la prudence ne l'ose ;
Tu peux juger par-là du désordre où je suis.
Je vois qu'il faut le perdre ; et plus je m'y dispose,
Plus je doute si je le puis.
Sparte est un état populaire
Qui ne donne à ses rois qu'un pouvoir limité ;
On peut y tout dire et tout faire
Sous ce grand nom de liberté.
Si je suis souverain en tête d'une armée,
Je n'ai que ma voix au sénat ;
Il y faut rendre compte ; et tant de renommée
Y peut avoir déja quelque ligue formée
Pour autoriser l'attentat.
Ce prétexte flatteur de la cause publique,
Dont il le couvrira, si je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette politique
Qui met chacun en droit de régner à son tour.
Cet espoir y pourra toucher plus d'un courage ;
Et, quand sur Lysander j'aurai fait choir l'orage,
Mille autres, comme lui jaloux ou mécontents,
Se promettront plus d'heur à mieux choisir leur temps.
Ainsi de toutes parts le péril m'environne.
Si je veux le punir j'expose ma couronne ;
Et si je lui fais grace, ou veux dissimuler,
Je dois craindre...

XÉNOCLÈS. Cotys, seigneur, veut vous parler.

AGÉSILAS. Voyons quelle est sa flamme, avant que de résoudre
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

SCÈNE III.

AGÉSILAS, COTYS, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS. Si vous n'êtes, seigneur, plus mon ami qu'amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque justice ;
Mais vous m'êtes trop cher, pour souffrir aisément
Que vous vous attachiez au père d'Elpinice :
Non qu'entre un si grand homme et moi
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine ;
Mais c'est assez pour voir cet hymen avec peine
Qu'un sujet déplaise à son roi.
D'ailleurs, je n'ai pas cru votre ame fort éprise :
Sans l'avoir jamais vue, elle vous fut promise ;
Et la foi qni ne tient qu'à la raison d'état
Souvent n'est qu'un devoir qui gêne, tyrannise,
Et fait sur tout le cœur un secret attentat.
COTYS. Seigneur, la personne est aimable :
Je promis de l'aimer avant que de la voir,
Et sentis à sa vue un accord agréable
Entre mon cœur et mon devoir.
La froideur toutefois que vous montrez au père
M'en donne un peu pour elle, et me la rend moins chère :
Non que j'ose après vos refus
Vous assurer encor que je ne l'aime plus :
Comme avec ma parole il nous falloit la vôtre,
Vous dégagez ma foi, mon devoir, mon honneur ;
Mais, si vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelque autre.
AGÉSILAS. Choisissez, choisissez, et s'il est quelque objet
A Sparte, ou dans toute la Grèce,
Qui puisse de ce cœur mériter la tendresse,
Tenez-vous sûr d'un prompt effet.
En est-il qui vous touche, en est-il qui vous plaise ?
COTYS. Il en est, oui, seigneur, il en est dans Éphèse ;
Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que votre cour ;
L'éclat et les vertus de l'illustre Mandane...
AGÉSILAS. Que dites-vous, seigneur? et quel est ce desir ?
Quand par toute la Grèce on vous donne à choisir,



Vous choisissez une Persane !
Pensez-y bien, de grace, et ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connoître
Que, pressé d'un amour qui ne vient pas de naître,
Vous ne venez à moi que pour suivre ses pas.

COTYS. Mon amour en ces lieux ne cherchoit qu'Elpinice ;
Mes yeux ont rencontré Mandane par hasard ;
Et quand ce même amour de vos froideurs complice
S'est voulu pour vous plaire attacher autre part,
Les siens ont attiré toute la déférence
Que j'ai cru devoir rendre à votre aversion ;
Et je l'ai regardée, après votre alliance,
Bien moins Persane de naissance
Que Grecque par adoption.

AGÉSILAS. Ce sont subtilités que l'amour vous suggère,
Dont nous voyons pour nous les succès incertains.
Ne pourriez-vous, seigneur, d'une amitié si chère
Mettre le grand dépôt en de plus sûres mains ?
Pausanias et moi nous avons des parentes ;
Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix
S'il ne s'allie au sang des rois.

COTYS. Quand on aime on se fait des règles différentes.
Spitridate a du nom et de la qualité ;
Sans trône, il a d'un roi le pouvoir en partage :
Votre Grèce en reçoit un pareil avantage ;
Et le sang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où sa sœur m'engage
Ravale fort ma dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire se hasarde
Après l'exemple d'un grand roi,
Qui, tout grand roi qu'il est, l'estime et la regarde
Avec les mêmes yeux que moi ?
Si ce bruit n'est point faux mon mal est sans remède ;
Car enfin c'est un roi dont il me faut l'appui.
Adieu, seigneur : je la lui cède,
Mais je ne la cède qu'à lui.

SCÈNE IV.

AGÉSILAS, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS. D'où sait-il, Xénoclès, d'où sait-il que je l'aime?
Je ne l'ai dit qu'à toi; m'aurois-tu découvert?
XÉNOCLÈS. Si j'ose vous parler, seigneur, à cœur ouvert,
Il ne le sait que de vous-même.
L'éclat de ces faveurs dont vous enveloppez
De votre faux secret le chatouilleux mystère,
Dit si haut, malgré vous, ce que vous pensez taire,
Que vous êtes ici le seul que vous trompez :
De si brillants dehors font un grand jour dans l'ame;
Et, quelque illusion qui puisse vous flatter,
Plus ils déguisent votre flamme,
Plus au travers du voile ils la font éclater.
AGÉSILAS. Quoi! la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau sexe on a de complaisance,
Ce qu'on lui rend d'honneur, tout passe pour amour?
XÉNOCLÈS. Il est bien malaisé qu'aux yeux de votre cour
Il passe pour indifférence;
Et c'est l'en avouer assez ouvertement
Que refuser Mandane aux vœux d'un autre amant.
Mais qu'importe, après tout? Si du plus grand courage
Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,
Seroit-il honteux de l'aimer?
AGÉSILAS. Non, et même avec gloire on s'en laisse charmer;
Mais un roi, que son trône à d'autres soins engage,
Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît,
Et que de sa grandeur y consent l'intérêt.
Vois donc si ma peine est légère :
Sparte ne permet point aux fils d'une étrangère
De porter son sceptre en leur main;
Cependant à mes yeux Mandane a su trop plaire;
Je veux cacher ma flamme, et je le veux en vain.
Empêcher son hymen, c'est lui faire injustice;
L'épouser, c'est blesser nos lois;
Et même il n'est pas sûr que j'emporte son choix :
La donner à Cotys, c'est me faire un supplice;
M'opposer à ses vœux, c'est le joindre au parti

Que déja contre moi Lysander a pu faire;
Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire,
J'en recevrai peut-être un honteux démenti.
Que ma confusion, que mon trouble est extrême!
Je me défends d'aimer, et j'aime;
Et je sens tout mon cœur balancé nuit et jour
Entre l'orgueil du diadème
Et les doux espoirs de l'amour.
En qualité de roi, j'ai pour ma gloire à craindre;
En qualité d'amant, je vois mon sort à plaindre :
Mon trône avec mes vœux ne souffre aucun accord;
Et ce que je me dois me reproche sans cesse
Que je ne suis pas assez fort
Pour triompher de ma foiblesse.

XÉNOCLÈS. Toutefois il est temps ou de vous déclarer,
Ou de céder l'objet qui vous fait soupirer.

AGÉSILAS. Le plus sûr, Xénoclès, n'est pas le plus facile.
Cherche-moi Spitridate, et l'amène en ce lieu;
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu
Entre le charmant et l'utile.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE. Agésilas me mande; il est temps d'éclater.
Que me permettez-vous, madame, de lui dire?
Me désavouerez-vous si j'ose me vanter
Que c'est pour vous que je soupire,
Que je crois mes soupirs assez bien écoutés
Pour vous fermer le cœur et l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je vois quelques bontés
Qui semblent m'assurer des vôtres?

ELPINICE. Que serviroit, seigneur, de vous y hasarder?
Suis-je moins que ma sœur fille de Lysander?
Et la raison d'état qui rompt votre hyménée

Regarde-t-elle plus la jeune que l'aînée?
S'il n'eût point à Cotys refusé votre sœur,
J'eusse osé présumer qu'il eût aimé la mienne ;
Et m'aurois dit moi-même, avec quelque douceur :
« Il se l'est réservée, et veut bien qu'on m'obtienne. »
Mais il aime Mandane ; et ce prince, jaloux
De ce que peut ici le grand nom de mon père,
N'a pour lui qu'une haine obstinée et sévère
Qui ne lui peut souffrir de gendres tels que vous.

SPITRIDATE. Puisqu'il aime ma sœur, cet amour est un gage
Qui me répond de son suffrage :
Ses desirs prendront loi de mes propres desirs ;
Et son feu pour les satisfaire
N'a pas moins besoin de me plaire
Que j'en ai de lui voir approuver mes soupirs.
Madame, on est bien fort quand on parle soi-même,
Et qu'on peut dire au souverain :
« J'aime et je suis aimé ; vous aimez comme j'aime,
« Achevez mon bonheur, j'ai le vôtre en ma main. »

ELPINICE. Vous ne songez qu'à vous, et, dans votre ame éprise,
Vos vœux se tiennent sûrs d'un prompt et plein effet.
Mais que fera Cotys, à qui je suis promise ?
Me rendra-t-il ma foi s'il n'est point satisfait?

SPITRIDATE. La perte de ma sœur lui servira de guide
A tourner ses desirs du côté d'Aglatide.
D'ailleurs que pourra-t-il, si contre Agésilas
Ce grand homme ni moi nous ne le servons pas ?

ELPINICE. Il a parole de mon père
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il soit content;
Et mon père n'est pas un esprit inconstant
Qui donne une parole incertaine et légère.
Je vous le dis encor, seigneur, pensez-y bien :
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE. Dites, dites un mot, et ma flamme enhardie...

ELPINICE. Que voulez-vous que je vous die?
Je suis sujette et fille, et j'ai promis ma foi ;
Je dépends d'un amant, et d'un père, et d'un roi.

SPITRIDATE. N'importe, ce grand mot produiroit des miracles.
Un amant avoué renverse tous obstacles ;
Tout lui devient possible, il fléchit les parents,

Triomphe des rivaux, et brave les tyrans.
Dites donc, m'aimez-vous ?

ELPINICE. Que ma sœur est heureuse !

SPITRIDATE. Quand mon amour pour vous la laisse sans amant,
Son destin est-il si charmant
Que vous en soyez envieuse?

ELPINICE. Elle est indifférente, et ne s'attache à rien.

SPITRIDATE. Et vous?

ELPINICE. Que n'ai-je un cœur qui soit comme le sien !

SPITRIDATE. Le vôtre est-il moins insensible ?

ELPINICE. S'il ne tenoit qu'à lui que tout vous fût possible,
Le devoir et l'amour...

SPITRIDATE. Ah ! madame, achevez :
Le devoir et l'amour, que vous feroient-ils faire?

ELPINICE. Voyez le roi, voyez Cotys, voyez mon père;
Fléchissez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laissez-moi me taire.

SPITRIDATE. Venez, ma sœur, venez aider mes tristes feux
A combattre un injuste et rigoureux silence.

ELPINICE. Hélas! il est si bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
J'en dois rougir. Adieu. Voyez avec madame
Le moyen le plus propre à servir votre flamme.
Des trois dont je dépends elle peut tout sur deux :
L'un hautement l'adore, et l'autre au fond de l'ame;
Et son destin lui-même, ainsi que notre sort,
Dépend de les mettre d'accord.

SCÈNE II.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE. Il est temps de résoudre avec quel artifice
Vous pourrez en venir à bout,
Vous, ma sœur, qui tantôt me répondiez de tout
Si j'avois le cœur d'Elpinice.
Il est à moi ce cœur, son silence le dit,
Son adieu le fait voir, sa fuite le proteste;
Et, si je n'obtiens pas le reste,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE. Si le don de ma main vous peut donner la sienne,

Je vous sacrifierai tout ce que j'ai promis;
Mais vous, répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
Et qu'il mette d'accord de si fiers ennemis?
Le roi qui vous refuse à Lysander pour gendre
Y consentira-t-il si vous m'offrez à lui?
Et, s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui,
Lysander voudra-t-il se rendre?
Lui qui ne vous remet votre première foi
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paroître,
Ne vous fait-il pas cette loi
Que sans le rendre heureux vous ne le sauriez être?

SPITRIDATE. Cotys de cet espoir ose en vain se flatter;
L'amour d'Agésilas à son amour s'oppose.

MANDANE. Et, si vous ne pensez à le mieux écouter,
Lysander d'Elpinice en sa faveur dispose.

SPITRIDATE. Ne me cachez rien, vous l'aimez.

MANDANE. Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE. Mais vous m'avez promis un entier sacrifice.

MANDANE. Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE. Que ne peut point un roi!

MANDANE. Quels droits n'a point un père!

SPITRIDATE. Inexorable sœur!

MANDANE. Impitoyable frère,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi,
Et ne sauriez vous faire une pareille loi!

SPITRIDATE. Hélas! considérez...

MANDANE. Considérez vous-même...

SPITRIDATE. Que j'aime et que je suis aimé.

MANDANE. Que je suis aimée, et que j'aime.

SPITRIDATE. N'égalez point au mien un feu mal allumé.
Le sexe vous apprend à régner sur vos ames.

MANDANE. Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flammes;
Dites que votre ardeur, à force d'éclater,
S'exhale, se dissipe, ou du moins s'exténue,
Quand la nôtre grossit sous cette retenue,
Dont le joug odieux ne sert qu'à l'irriter.
Je vous parle, seigneur, avec une ame ouverte;
Et si je vous voyois capable de raison,
Si quand l'amour domine elle étoit de saison...

SPITRIDATE. Ah! si quelque lumière enfin vous est offerte,

Expliquez-vous, de grace, et pour le commun bien
Vous ni moi ne négligeons rien.
MANDANE. Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obstacles
Presque impossibles à forcer;
Et si pour nous le ciel n'est prodigue en miracles,
Nous espérons en vain nous en débarrasser.
Tirons-nous une fois de cette servitude
Qui nous fait un destin si rude.
Bravons Agésilas, Cotys et Lysander;
Qu'ils s'accordent sans nous s'ils peuvent s'accorder.
Dirai-je tout? cessons d'aimer et de prétendre,
Et nous cesserons d'en dépendre.
SPITRIDATE. N'aimer plus! Ah, ma sœur!
MANDANE. J'en soupire à mon tour.
Mais un grand cœur doit être au-dessus de l'amour.
Quel qu'en soit le pouvoir, quelle qu'en soit l'atteinte,
Deux ou trois soupirs étouffés,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble et ferme, et vous en triomphez.
N'avons-nous secoué le joug de notre prince
Que pour choisir des fers dans une autre province?
Ne cherchons-nous ici que d'illustres tyrans
Dont les chaînes plus glorieuses
Soumettent nos destins aux obscurs différends
De leurs haines mystérieuses?
Ne cherchons-nous ici que les occasions
De fournir de matière à leurs divisions,
Et de nous imposer un plus rude esclavage
Par la nécessité d'obtenir leur suffrage?
Puisque nous y cherchons tous deux la liberté,
Tâchons de la goûter, seigneur, en sûreté.
Réduisons nos souhaits à la cause publique,
N'aimons plus que par politique;
Et, dans la conjoncture où le ciel nous a mis,
Faisons des protecteurs, sans faire d'ennemis.
A quel propos aimer, quand ce n'est que déplaire
A qui nous peut nuire ou servir?
S'il nous en faut l'appui, pourquoi nous le ravir?
Pourquoi nous attirer sa haine et sa colère?
SPITRIDATE. Oui, ma sœur, et j'en suis d'accord;

Agésilas, ici maître de notre sort,
Peut nous abandonner à la Perse irritée,
Et nous laisser rentrer, malgré tout notre effort,
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ni Lysander ne nous soutiendront pas
S'il faut que sa colère à nous perdre s'applique.
Aimez, aimez-le donc, du moins par politique,
Ce redoutable Agésilas.
MANDANE. Voulez-vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur
D'un amour commandé l'obéissante ardeur
Fasse éclater ma flamme auparavant la sienne?
On dit que je lui plais, qu'il soupire en secret,
Qu'il retient, qu'il combat ses desirs à regret;
Et cette vanité qui nous est naturelle
Veut croire ainsi que vous qu'on en juge assez bien :
Mais enfin c'est un feu sans aucune étincelle :
J'en crois ce qu'on en dit, et n'en sais encor rien.
S'il m'aime, un tel silence est la marque certaine
Qu'il craint Sparte et ses dures lois;
Qu'il voit qu'en m'épousant, s'il peut m'y faire reine,
Il ne peut lui donner de rois;
Que sa gloire...
SPITRIDATE. Ma sœur, l'amour vaincra sans doute;
Ce héros est à vous, quelques lois qu'il redoute;
Et, si par la prière il ne les peut fléchir,
Ses victoires auront de quoi l'en affranchir.
Ces lois, ces mêmes lois s'imposeront silence
A l'aspect de tant de vertus;
Ou Sparte l'avouera d'un peu de violence,
Après tant d'ennemis à ses pieds abattus.
MANDANE. C'est vous flatter beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce prince après tout ne vous peut accorder
Sans une éclatante injustice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lysander.
D'ailleurs, en exiger un hymen qui le gêne,
Et lui faire des lois au milieu de sa cour,
N'est-ce point hautement lui demander sa haine,
Quand vous lui promettez l'objet de son amour?
SPITRIDATE. Si vous saviez, ma sœur, aimer autant que j'aime...

MANDANE. Si vous saviez, mon frère, aimer comme je fais,
Vous sauriez ce que c'est que s'immoler soi-même,
Et faire violence à de si doux souhaits.
Je vous en parle en vain. Allez, frère barbare,
Voir à quoi Lysander se résoudra pour vous;
Et si d'Agésilas la flamme se déclare,
J'en mourrai, mais je m'y résous.

SCÈNE III.

SPITRIDATE, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE. Vous me quittez, seigneur; mais vous croyez-vous quitte,
Et que ce soit assez que de me rendre à moi?
SPITRIDATE. Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Est-ce vous mal servir que reprendre ma foi?
AGLATIDE. Non; mais le pouvez-vous à moins que je la rende?
Et, si je vous la rends, savez-vous à quel prix?
SPITRIDATE. Je ne crois pas pour vous cette perte si grande,
Que vous en souhaitiez d'autres que vos mépris.
AGLATIDE. Moi, des mépris pour vous!
SPITRIDATE. C'est ainsi que j'appelle
Un feu si bien promis, et si mal allumé.
AGLATIDE. Si je ne vous aimois, je vous aurois aimé;
Mon devoir m'en étoit un garant trop fidèle.
SPITRIDATE. Il ne vous répondoit que d'agir un peu tard,
Et laissoit beaucoup au hasard.
Votre ordre cependant vers une autre me chasse,
Et vous avez quitté la place à votre sœur.
AGLATIDE. Si je vous ai donné de quoi remplir la place,
Ne me devez-vous point de quoi remplir mon cœur?
SPITRIDATE. J'en suis au désespoir; mais je n'ai point de frère
Que je puisse à mon tour vous prier d'accepter.
AGLATIDE. Si vous n'en avez point par qui me satisfaire,
Vous avez une sœur qui vous peut acquitter :
Elle a trop d'un amant; et si sa flamme heureuse
Me renvoyoit celui dont elle ne veut plus,
Je ne suis point d'humeur fâcheuse,
Et m'accommoderois bientôt de ses refus.
SPITRIDATE. De tout mon cœur je l'en conjure :
Envoyez-lui Cotys, ou même Agésilas,

Ma sœur, et prenez soin d'apaiser ce murmure
Qui cherche à m'imputer des sentiments ingrats.
Je vous laisse entre vous faire ce grand partage,
Et vais chez Lysander voir quel sera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage;
Et qui fait ce qu'il peut n'est plus garant de rien.

SCÈNE IV.

AGLATIDE, MANDANE.

AGLATIDE. Vous pourrez-vous résoudre à payer pour ce frère,
Madame, et de deux rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire?
MANDANE. Hélas!
AGLATIDE. Je n'entends pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique;
Et lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la réplique.
MANDANE. Pourquoi mieux expliquer quel est mon déplaisir?
Il ne se fait que trop entendre.
AGLATIDE. Si j'avois comme vous de deux rois à choisir,
Mes déplaisirs auroient peu de chose à prétendre.
Parlez donc, et de bonne foi;
Acquittez par ce choix Spitridate envers moi.
Ils sont tous deux à vous.
MANDANE. Je n'y suis pas moi-même.
AGLATIDE. Qui des deux est l'aimé?
MANDANE. Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour, de quoi qu'il soit d'accord,
Ne peut décider de mon sort?
AGLATIDE. Ainsi je dois perdre espérance
D'obtenir de vous aucun d'eux?
MANDANE. Donnez-moi votre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.
AGLATIDE. C'en seroit un peu trop : leur mérite est si rare,
Qu'il en faut être plus avare.
MANDANE. Il est grand, mais bien moins que la félicité
De votre insensibilité.
AGLATIDE. Ne me prenez point tant pour une ame insensible :

Je l'ai tendre, et qui souffre aisément de beaux feux ;
Mais je sais ne vouloir que ce qui m'est possible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE. Laissez donc faire au ciel, au temps, à la fortune :
Ne voulez que ce qu'ils voudront;
Et sans prendre d'attache, ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui se rendront.

AGLATIDE. Il m'en pourroit coûter mes plus belles années
Avant qu'ainsi deux rois en devinssent le prix;
Et j'aime mieux borner mes bonnes destinées
Au plus digne de vos mépris.

MANDANE. Donnez-moi donc, madame, un cœur comme le vôtre,
Et je vous les redonne une seconde fois;
Ou, si c'est trop de l'un et l'autre,
Laissez-m'en le rebut, et prenez-en le choix.

AGLATIDE. Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéissance eût pour eux quelque appas,
Peut-être que mon choix satisferoit ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairoit pas.

MANDANE. Qui peut vous assurer de cette obéissance?
Les rois même en amour savent mal obéir ;
Et les plus enflammés s'efforcent de haïr
Sitôt qu'on prend sur eux un peu trop de puissance.

AGLATIDE. Je vois bien ce que c'est, vous voulez tout garder.
Il est honteux de rendre une de vos conquêtes;
Et quoi qu'au plus heureux le cœur veuille accorder,
L'œil règne avec plaisir sur deux si grandes têtes.
Mais craignez que je n'use aussi de tous mes droits.
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire
Sur l'un et l'autre de ces rois,
Bien qu'à l'envi pour vous l'un et l'autre soupire;
Et si j'en laisse faire à mon esprit jaloux,
Quoique la jalousie assez peu m'inquiète,
Je ne sais s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous
Tout ce que votre cœur souhaite.

(à Cotys.)

Seigneur, vous le savez, ma sœur a votre foi,
Et ne vous la rend que pour moi.
Usez-en comme bon vous semble,
Mais sachez que je me promets

De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un roi qui vous ressemble.

SCÈNE V.

COTYS, MANDANE.

MANDANE. L'étrange contre-temps que prend sa belle humeur !
Et la froide galanterie
D'affecter par bravade à tourner son malheur
En importune raillerie !
Son cœur l'en désavoue; et murmurant tout bas...
COTYS. Que cette belle humeur soit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmeroit pas,
Si le pouvoir d'Agésilas
Ne me portoit dans l'ame une plus juste crainte.
Pourrez-vous l'aimer?
MANDANE. Non.
COTYS. Pourrez-vous l'épouser?
MANDANE. Vous-même, dites-moi, puis-je m'en excuser?
Et quel bras, quel secours appeler à mon aide,
Lorsqu'un frère me donne, et qu'un amant me cède?
COTYS. N'imputez point à crime une civilité
Qu'ici de général vouloit l'autorité.
MANDANE. Souffrez-moi donc, seigneur, la même déférence
Qu'ici de nos destins demande l'assurance.
COTYS. Vous céder par dépit, et, d'un ton menaçant,
Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puissant,
Qu'on sait de ses refus la plus secrète cause,
Ce n'est pas tant céder l'objet de son amour,
Que presser un rival de paroître en plein jour,
Et montrer qu'à ses vœux hautement on s'oppose.
MANDANE. Que sert de s'opposer aux vœux d'un tel rival,
Qui n'a qu'à nous protéger mal
Pour nous livrer à notre perte ?
Seroit-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux dépens d'un soupir?
COTYS. Ah! le change vous plaît.
MANDANE. Non, seigneur, je vous aime;
Mais je dois à mon frère, à ma gloire, à vous-même.

D'un rival si puissant si nous perdons l'appui,
Pourrons-nous du Persan nous défendre sans lui?
L'espoir d'un renouement de la vieille alliance
Flatte en vain votre amour et vos nouveaux desseins.
Si vous ne remettez sa proie entre ses mains,
Oserez-vous y prendre aucune confiance?
Quant à mon frère et moi, si les dieux irrités
Nous font jamais rentrer dessous sa tyrannie,
Comme il nous traitera d'esclaves révoltés,
Le supplice l'attend, et moi l'ignominie.
C'est ce que je saurai prévenir par ma mort:
Mais jusque là, seigneur, permettez-moi de vivre,
Et que par un illustre et rigoureux effort,
Acceptant les malheurs où mon destin me livre,
Un sacrifice entier de mes vœux les plus doux
Fasse la sûreté de mon frère et de vous.

COTYS. Cette sûreté malheureuse
A qui vous immolez votre amour et le mien
Peut-elle être si précieuse,
Qu'il faille l'acheter de mon unique bien?
Et faut-il que l'amour garde tant de mesure
Avec des intérêts qui lui font tant d'injure?
Laissez, laissez périr ce déplorable roi,
A qui ces intérêts dérobent votre foi.
Que sert que vous l'aimiez? et que fait votre flamme
Qu'augmenter son ardeur pour croître ses malheurs,
Si malgré le don de votre ame
Votre raison vous livre ailleurs?
Armez-vous de dédains; rendez, s'il est possible,
Votre perte pour lui moins grande ou moins sensible;
Et, par pitié d'un cœur trop ardemment épris,
Éteignez-en la flamme à force de mépris.

MANDANE. L'éteindre! Ah! se peut-il que vous m'ayez aimée?

COTYS. Jamais si digne flamme en un cœur allumée...

MANDANE. Non, non; vous m'en feriez des serments superflus.
Vouloir ne plus aimer, c'est déja n'aimer plus;
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une passion véritable.

COTYS. L'amour au désespoir peut-il encor charmer?

MANDANE. L'amour au désespoir fait gloire encor d'aimer;

Il en fait de souffrir, et souffre avec constance,
Voyant l'objet aimé partager la souffrance;
Il regarde ses maux comme un doux souvenir
De l'union des cœurs qui ne sauroit finir;
Et comme n'aimer plus quand l'espoir abandonne,
C'est aimer ses plaisirs et non pas la personne,
Il fuit cette bassesse, et s'affermit si bien,
Que toute sa douleur ne se reproche rien.

COTYS. Quel indigne tourment, quel injuste supplice,
Succède au doux espoir qui m'osoit tout offrir!

MANDANE. Et moi, seigneur, et moi, n'ai-je rien à souffrir?
Ou m'y condamne-t-on avec plus de justice?
Si vous perdez l'objet de votre passion,
Épousez-vous celui de votre aversion?
Attache-t-on vos jours à d'aussi rudes chaînes?
Et souffrez-vous enfin la moitié de mes peines?
Cependant mon amour aura tout son éclat
En dépit du supplice où je suis condamnée;
Et si notre tyran par maxime d'état
Ne s'interdit mon hyménée,
Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,
D'entendre que du cœur vous êtes souverain,
Et que les déplaisirs dont ma flamme est suivie
Ne cesseront qu'avec ma vie.
Allez, seigneur, défendre aux vôtres de durer;
Ennuyez-vous de soupirer,
Craignez de trop souffrir, et trouvez en vous-même
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime.
Je souffrirai pour vous, et ce nouveau malheur,
De tous mes maux le plus funeste,
D'un trait assez perçant armera ma douleur
Pour trancher de mes jours le déplorable reste.

COTYS. Que dites-vous, madame? et par quel sentiment...

CLÉON. Spitridate, seigneur, et Lysander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE. Allez, seigneur, allez, puisqu'ils vous en convient.
Aimez, cédez, souffrez, ou voyez si les dieux
Voudront vous inspirer quelque chose de mieux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

AGÉSILAS, XÉNOCLÈS.

XÉNOCLÈS. Je remets en vos mains et l'une et l'autre lettre
Que l'esclave Damis aux miennes vient de mettre.
Vous y verrez, seigneur, quels sont les attentats...
(Il lui donne deux lettres, dont il lit l'inscription.)

AGÉSILAS. AU SÉNATEUR CRATÈS, A L'ÉPHORE ARSIDAS.
Spitridate et Cotys sont de l'intelligence?

XÉNOCLÈS. Non; il s'est caché d'eux en cette conférence;
Il a plaint leur malheur, et de tout son pouvoir;
Mais sa prudence enfin tous deux vous les renvoie,
Sans leur donner aucun espoir
D'obtenir que de vous ce qui feroit leur joie.

AGÉSILAS. Par cette déférence il croit les mieux aigrir;
Et rejetant sur moi ce qu'ils ont à souffrir...

XÉNOCLÈS. Vous avez mandé Spitridate,
Il entre ici.

AGÉSILAS. Gardons qu'à ses yeux rien n'éclate.

SCÈNE II.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS. Aglatide, seigneur, a-t-elle encor vos vœux?

SPITRIDATE. Non, seigneur : mais enfin ils ne vont pas loin d'elle;
Et sa sœur a fait naître une flamme nouvelle
En la place des premiers feux.

AGÉSILAS. Elpinice?

SPITRIDATE. Elle-même.

AGÉSILAS. Ainsi toujours pour gendre
Vous vous donnez à Lysander?

SPITRIDATE. Seigneur, contre l'amour peut-on bien se défendre?
A peine attaque-t-il qu'on brûle de se rendre,
Le plus ferme courage est ravi de céder:
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre

Que mon cœur à redemander.

AGÉSILAS. Si vous considériez....

SPITRIDATE. Seigneur, que considère
Un cœur d'un vrai mérite heureusement charmé?
L'amour n'est plus amour sitôt qu'il délibère;
Et vous le sauriez trop si vous aviez aimé.

AGÉSILAS. Seigneur, j'aimois à Sparte, et j'aime dans Éphèse.
L'un et l'autre objet est charmant;
Mais bien que l'un m'ait plu, bien que l'autre me plaise,
Ma raison m'en a su défendre également.

SPITRIDATE. La mienne suivroit mieux un plus commun exemple.
Si vous aimez, seigneur, ne vous refusez rien,
Ou souffrez que je vous contemple
Comme un cœur au-dessus du mien.
Des climats différents la nature est diverse;
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perse.
Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,
Que sur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il se contente à moins de gloire,
Et trouve en sa foiblesse un destin assez doux
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

AGÉSILAS. Mais de mon ennemi rechercher l'alliance!

SPITRIDATE. De votre ennemi!

AGÉSILAS. Non, Lysander ne l'est pas:
Mais s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE. C'en est assez; je dois me faire violence
Et renonce à plus croire, ou mes yeux, ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien sur l'hymen de ma sœur?
Cotys l'aime.

AGÉSILAS. Il est roi, je ne suis pas son maître;
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes sujets.
L'aime-t-elle?

SPITRIDATE. Il se peut. Lui ferai-je connoître
Que vous auriez d'autres projets?

AGÉSILAS. C'est me connoître mal; je ne contrains personne.

SPITRIDATE. Peut-être qu'elle n'aime encor que sa couronne;
Et je ne sais pas bien où pencheroit son choix
Si le ciel lui donnoit à choisir de deux rois.
Vous l'avez jusqu'ici de tant d'honneur comblée,

De tant de faveur accablée,
Qu'à vos ordres ses vœux sans peine assujétis...
AGÉSILAS. L'ingrate !
SPITRIDATE. Je réponds de sa reconnoissance,
Et qu'elle ne consent à l'espoir de Cotys
Que pour le maintenir dans votre dépendance.
Pourroit-elle, seigneur, davantage pour vous ?
AGÉSILAS. Non : mais qui la pressoit de choisir un époux ?
SPITRIDATE. L'occasion d'un roi, seigneur, est bien pressante,
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour ;
Elle échappe à la moindre attente
Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,
On s'expose aux périls de l'accepter trop tard :
Et l'asile est si beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut sans crime en rien mettre au hasard.
AGÉSILAS. Elle eût peu hasardé peut-être pour attendre.
SPITRIDATE. Voyoit-elle en ces lieux un plus illustre espoir ?
AGÉSILAS. Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre,
Il ne voit que ce qu'il veut voir.
Si je l'ai jusqu'ici de tant d'honneur comblée,
De tant de faveur accablée,
Ces faveurs, ces honneurs ne lui disoient-ils rien ?
Elle les entendoit trop bien en dépit d'elle :
Mais l'ingrate ! mais la cruelle !...
Seigneur, à votre tour vous m'entendez trop bien.
Qu'elle aille chez Cotys partager sa couronne ;
Je n'y mets point d'obstacle, et n'en veux rien savoir.
Soit que l'ambition, soit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez...
SPITRIDATE. Soyez seur de mon zèle.
Ma parole à Cotys est encore à donner.
Mais si cet hyménée a de quoi vous gêner,
Mandane que deviendra-t-elle ?
AGÉSILAS. Allez, encore un coup, allez en d'autres lieux
Épargner par pitié cette gêne à mes yeux ;
Sauvez-moi du chagrin de montrer que je l'aime.
SPITRIDATE. Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

SCÈNE III.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS. O vue ! ô sur mon cœur regards trop absolus ;
Que vous allez troubler mes vœux irrésolus !
Ne partez pas, madame. O ciel ! j'en vais trop dire.
MANDANE. Je conçois mal, seigneur, de quoi vous me parlez.
Moi partir ?
AGÉSILAS. Oui, partez, encor que j'en soupire.
Que ce mot ne peut-il suffire !
MANDANE. Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.
AGÉSILAS. J'aime trop à vous voir, et je vous ai trop vue ;
C'est, madame, ce qui me tue.
Partez, partez, de grace.
MANDANE. Où me bannissez-vous ?
AGÉSILAS. Nommez-vous un exil le trône d'un époux ?
MANDANE. Quel trône, et quel époux ?
AGÉSILAS. Cotys...
MANDANE. Je crois qu'il m'aime ;
Mais si je vous regarde ici comme mon roi
Et comme un protecteur que j'ai choisi moi-même,
Puis-je sans votre aveu l'assurer de ma foi ?
Après tant de bontés et de marques d'estime,
A vous moins déférer je croirois faire un crime ;
Et mon ame...
AGÉSILAS. Ah ! c'est trop déférer, et trop peu.
Quoi ! pour cet hyménée exiger mon aveu !
MANDANE. Jusque là mon bonheur n'aura qu'incertitude ;
Et, bien qu'une couronne éblouisse aisément...
SPITRIDATE. Ma sœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le roi s'est plaint à moi de votre ingratitude.
MANDANE. Et je me plains à lui des inégalités
Qu'il me force de voir lui-même en ses bontés.
Tout ce que pour un autre a voulu ma prière,
Vous me l'avez, seigneur, et sur l'heure accordé ;
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé
Prête à de prompts refus une digne matière !
AGÉSILAS. Si vous vouliez avoir des yeux
Pour voir de ces refus la véritable cause...

SPITRIDATE. N'est-ce pas assez dire, et faut-il autre chose?
Voyez mieux sa pensée, où répondez-y mieux.
Ces refus obligeants veulent qu'on les entende;
Ils sont de ses faveurs le comble et la plus grande.
Tout roi qu'est votre amant, perdez-le sans ennui
Lorsqu'on vous en destine un plus puissant que lui.
M'en désavouerez-vous, seigneur?
AGÉSILAS. Non, Spitridate.
C'est inutilement que ma raison me flatte :
Comme vous j'ai mon foible, et j'avoue à mon tour
Qu'un si triste secours défend mal de l'amour.
Je vois par mon épreuve avec quelle injustice
Je vous refusois Elpinice :
Je cesse de vous faire une si dure loi.
Allez; elle est à vous, si Mandane est à moi.
Ce que pour Lysander je semble avoir de haine
Fera place aux douceurs de cette double chaîne
Dont vous serez le nœud commun;
Et cet heureux hymen, accompagné du vôtre,
Vous rendant entre nous garant de l'un vers l'autre,
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.
SPITRIDATE. Seigneur, l'obéissance
S'exprime assez par le silence.
Trouvez bon que je puisse apprendre à Lysander
La grace qu'à ma flamme il vous plaît d'accorder.

SCÈNE IV.

AGÉSILAS, MANDANE, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS. En puis-je pour la mienne espérer une égale,
Madame? ou ne sera-ce en effet qu'obéir?
MANDANE. Seigneur, je croirois vous trahir
Et n'avoir pas pour vous une ame assez royale,
Si je vous cachois rien des justes sentiments
Que m'inspire le ciel pour deux rois mes amants.
J'ai vu que vous m'aimiez; et sans autre interprète
J'en ai cru vos faveurs qui m'ont si peu coûté;
J'en ai cru vos bontés, et l'assiduité
Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiète.

Ma gloire y vouloit consentir,
Mais ma reconnoissance a pris soin de la vôtre.
Vos feux la hasardoient, et pour les amortir
J'ai réduit mes desirs à pencher vers un autre.
Pour m'épouser, vous le pouvez,
Je ne saurois former de vœux plus élevés;
Mais, avant que juger ma conquête assez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voyez ce qu'elle donne, ou plutôt ce qu'elle ôte.
Votre Sparte si haut porte sa royauté,
Que tout sang étranger la souille et la profane;
Jalouse de ce trône où vous êtes monté,
Y faire seoir une Persane,
C'est pour elle une étrange et dure nouveauté;
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.
Vos éphores peut-être oseront encor plus;
Et si votre sénat avec eux se soulève,
Si de me voir leur reine indignés et confus,
Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'élève...
Pensez bien à la suite avant que d'achever,
Et si ce sont périls que vous deviez braver.
Vous les voyez si bien que j'ai mauvaise grace
De vous en faire souvenir;
Mais mon zèle a voulu cette indiscrète audace,
Et moi je n'ai pas cru devoir la retenir.
Que la suite, après tout, vous flatte ou vous traverse,
Ma gloire est sans pareille aux yeux de l'univers
S'il voit qu'une Persane au vainqueur de la Perse
Donne à son tour des lois, et l'arrête en ses fers.
Comme votre intérêt m'est plus considérable,
Je tâche de vous rendre à des destins meilleurs.
Mon amour peut vous perdre, et je m'attache ailleurs
Pour être pour vous moins aimable.
Voilà ce que devoit un cœur reconnoissant.
Quant au reste, parlez en maître,
Vous êtes ici tout puissant.

AGÉSILAS. Quand peut-on être ingrat, si c'est là reconnoître?
Et que puis-je sur vous si le cœur n'y consent?

MANDANE. Seigneur, il est donné; la main n'est pas donnée;

Et l'inclination ne fait pas l'hyménée:
Au défaut de ce cœur, je vous offre une foi
Sincère, inviolable, et digne enfin de moi.
Voyez si ce partage aura pour vous des charmes.
Contre l'amour d'un roi c'est assez raisonner.
J'aime, et vais toutefois attendre sans alarmes
Ce qu'il lui plaira m'ordonner.
Je fais un sacrifice assez noble, assez ample,
S'il en veut un en ce grand jour;
Et, s'il peut se résoudre à vaincre son amour,
J'en donne à son grand cœur un assez haut exemple.
Qu'il écoute sa gloire ou suive son desir,
Qu'il se fasse grace ou justice,
Je me tiens prête à tout, et lui laisse à choisir
De l'exemple ou du sacrifice.

SCÈNE V.

AGÉSILAS, XÉNOCLÈS.

AGÉSILAS. Qu'une Persane m'ose offrir un si grand choix!
Parmi nous qui traitons la Perse de barbare,
Et méprisons jusqu'à ses rois,
Est-il plus haut mérite, est-il vertu plus rare?
Cependant mon destin à ce point est amer,
Que plus elle mérite, et moins je dois l'aimer;
Et que plus ses vertus sont dignes de l'hommage
Que rend toute mon ame à cet illustre objet,
Plus je la dois fermer à tout autre projet
Qu'à celui d'égaler sa grandeur de courage.
XÉNOCLÈS. Du moins vous rendre heureux, ce n'est plus hasarder.
Puisqu'un si digne amour fait grace à Lysander,
Il n'a plus lieu de se contraindre:
Vous devenez par-là maître de tout l'état;
Et, ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre
Ni d'éphores ni de sénat.
AGÉSILAS. Je n'en suis pas encor d'accord avec moi-même.
J'aime; mais, après tout, je hais autant que j'aime;
Et ces deux passions qui règnent tour à tour
Ont au fond de mon cœur si peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour,

Qu'il voudroit immoler l'amour à la vengeance.
Entre ce digne objet et ce digne ennemi
Mon ame incertaine et flottante,
Quoi que l'un me promette, et quoi que l'autre attente,
Ne se peut ni dompter, ni croire qu'à demi :
Et plus des deux côtés je la sens balancée,
Plus je vois clairement que si je veux régner,
Moi qui de Lysander vois toute la pensée,
Il le faut tout-à-fait ou perdre ou regagner;
Qu'il est temps de choisir.

XÉNOCLÈS. Qu'il seroit magnanime
De vaincre et la vengeance et l'amour à la fois!

AGÉSILAS. Il faudroit, Xénoclès, une ame plus sublime.

XÉNOCLÈS. Il ne faut que vouloir : tout est possible aux rois.

AGÉSILAS. Ah! si je pouvois tout, dans l'ardeur qui me presse
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurois-je la foiblesse
D'obéir à toutes les deux.

SCÈNE VI.

AGÉSILAS, LYSANDER, XÉNOCLÈS.

LYSANDER. Seigneur, il vous a plu disposer d'Elpinice;
Nous devons, elle et moi, beaucoup à vos bontés;
Et je serai ravi qu'elle vous obéisse,
Pourvu que de Cotys les vœux soient acceptés.
J'en ai donné parole, il y va de ma gloire.
Spitridate, sans lui, ne sauroit être heureux :
Et donner mon aveu, s'ils ne le sont tous deux,
C'est faire à mon honneur une tache trop noire.
Vous pouvez nous parler en roi.
Ma fille vous doit plus qu'à moi :
Commandez, elle est prête, et je saurai me taire.
N'exigez rien de plus d'un père.
Il a tenu toujours vos ordres à bonheur;
Mais rendez-lui cette justice
De souffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de service.

AGÉSILAS. Oui, vous l'y porterez, et du moins de ma part
Ce précieux honneur ne court aucun hasard.
On a votre parole, et j'ai donné la mienne :

Et, pour faire aujourd'hui que l'une et l'autre tienne,
Il faut vaincre un amour qui m'étoit aussi doux
Que votre gloire l'est pour vous,
Un amour dont l'espoir ne voyoit plus d'obstacle.
Mais enfin il est beau de triompher de soi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi [1],
Et que le juste soin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour dernière victoire.
Un roi né pour l'éclat des grandes actions
Dompte jusqu'à ses passions,
Et ne se croit point roi, s'il ne fait sur lui-même
Le plus illustre essai de son pouvoir suprême.
(à Xénoclès.)
Allez dire à Cotys que Mandane est à lui;
Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée,
Pour venger son amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.
(Il parle à l'oreille à Xénoclès qui s'en va.)

SCÈNE VII.

AGÉSILAS, LYSANDER.

AGÉSILAS. Eh bien, vos mécontentements
Me seront-ils encore à craindre?
Et vous souviendrez-vous des mauvais traitements
Qui vous avoient donné tant de lieu de vous plaindre?
LYSANDER. Je vous ai dit, seigneur, que j'étois tout à vous;
Et j'y suis d'autant plus, que, malgré l'apparence,
Je trouve des bontés qui passent l'espérance
Où je n'avois cru voir que des soupçons jaloux.
AGÉSILAS. Et que va devenir cette docte harangue
Qui du fameux Cléon doit ennoblir la langue?

[1] Voilà les vers qu'applaudissoit surtout le P. Tournemine, détracteur de Racine et de Boileau, et dans lesquels il prétendoit qu'on retrouvoit le grand Corneille. Il faut l'avouer, le génie de Corneille paroît quelquefois l'avoir abandonné; et *Théodore*, *Pertharite*, *OEdipe*, *Agésilas*, *Tite* et *Bérénice*, sont les ouvrages où l'on n'en retrouve que de bien foibles traces: mais Voltaire en a rabaissé beaucoup d'autres auxquels on pourroit appliquer ce que Longin disoit du sommeil d'Homère: « Ses rêves « mêmes ont quelque chose de divin; ce sont les rêves de Jupiter. » (P.)

LYSANDER. Seigneur...

AGÉSILAS. Nous sommes seuls, j'ai chassé Xénoclès :
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
A l'éphore Arsidas, au sénateur Cratès ?
Je vous défère assez pour n'en vouloir rien lire.
Avec moi n'appréhendez rien,
Tout est encor fermé. Voyez.

LYSANDER. Je suis coupable,
Parce qu'on me trahit, que l'on vous sert trop bien,
Et que, par un effort de prudence admirable,
Vous avez su prévoir de quoi seroit capable,
Après tant de mépris, un cœur comme le mien.
Ce dessein toutefois ne passera pour crime
Que parcequ'il est sans effet ;
Et ce qu'on va nommer forfait
N'a rien qu'un plein succès n'eût rendu légitime.
Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
Et qui le manque est à punir.

AGÉSILAS. Non, non ; j'aurois plus fait peut-être en votre place.
Il est naturel aux grands cœurs
De sentir vivement de pareilles rigueurs ;
Et vous m'offenseriez de douter de ma grace.
Comme roi, je la donne, et comme ami discret,
Je vous assure du secret.
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.
Vous m'avez trop servi pour m'en trouver ingrat ;
Et d'un trop grand soutien je priverois l'état
Pour des ressentiments où j'ai su vous réduire.
Ma puissance établie et mes droits conservés
Ne me laissent point d'yeux pour voir votre entreprise.
Dites-moi seulement avec même franchise,
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez ?

LYSANDER. Avez-vous pu, seigneur, me devoir quelque chose ?
Qui sert le mieux son roi ne fait que son devoir.
En vous de tout l'état j'ai défendu la cause
Quand je l'ai fait tomber dessous votre pouvoir.
Le zèle est tout de feu quand ce grand devoir presse ;
Et, comme à le moins suivre on s'en acquitte mal,
Le mien vous servit moins qu'il ne servit la Grèce,
Quand j'en sus ménager les cœurs avec adresse

Pour vous en faire général.
Je vous dois cependant et la vie et ma gloire;
Et lorsqu'un dessein malheureux
Peut me coûter le jour et souiller ma mémoire,
a magnanimité de ce cœur généreux...

AGÉSILAS. Reprochez-moi plutôt toutes mes injustices,
Que de plus ravaler de si rares services.
Elles ont fait le crime, et j'en tire ce bien
Que j'ai pu m'acquitter, et ne vous dois plus rien.
A présent que la gratitude
Ne peut passer pour dette en qui s'est acquitté,
Vos services, payés d'un traitement si rude,
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.
S'ils ont su conserver un trône en ma famille,
J'y veux par mon hymen faire seoir votre fille.
C'est ainsi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER. Seigneur, à ces bontés que je n'osois attendre,
Que puis-je...

AGÉSILAS. Jugez-en comme il faut en juger,
Et surtout commencez d'apprendre
Que les rois sont jaloux du souverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, et ne peuvent devoir;
Que rien à leurs sujets n'acquiert l'indépendance;
Qu'ils règlent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs;
Qu'ils ont pour qui les sert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit sur leur reconnoissance.
Prenons dorénavant, vous et moi, pour objet,
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre;
N'oubliez pas ceux d'un sujet,
Et j'aurai soin de ceux d'un gendre.

SCÈNE VIII.

AGÉSILAS, LYSANDER, AGLATIDE, *conduite par* XÉNOCLÈS.

AGLATIDE. Sur un ordre, seigneur, reçu de votre part,
Je viens, étonnée et surprise
De voir que tout d'un coup un roi m'en favorise,
Qui me daignoit à peine honorer d'un regard.

AGÉSILAS. Sortez d'étonnement. Les temps changent, madame,
Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux ni même ame.

Pourriez-vous de ma main accepter un époux?

AGLATIDE. Si mon père y consent, mon devoir me l'ordonne;
Ce me sera trop d'heur de le tenir de vous.
Mais avant que savoir quelle en est la personne,
Pourrois-je vous parler avec la liberté
Que me souffroit à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaisoit ou m'aimer, ou me dire
Qu'en votre cœur mes yeux s'étoient fait un empire?
Non que j'y pense encor; j'apprends de vous, seigneur,
Qu'on change avec le temps, d'ame, d'yeux, et de cœur.

AGÉSILAS. Rappelez ces beaux jours pour me parler sans feindre;
Mais si vous le pouvez, madame, épargnez-moi.

AGLATIDE. Ce seroit sans raison que j'oserois m'en plaindre:
L'amour doit être libre, et vous êtes mon roi.
Mais, puisque jusqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, seigneur, cet espoir à descendre,
Et ne me faites point de lois
Qui profanent l'honneur de votre premier choix.
J'y trouvois pour moi tant de gloire,
J'en chéris à tel point la flatteuse mémoire,
Que je regarderois comme un indigne époux
Quiconque m'offriroit un moindre rang que vous.
Si cet orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuser que votre trop d'estime;
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir.
Après cela, parlez; c'est à moi d'obéir.

AGÉSILAS. Je parlerai, madame, avec même franchise.
J'aime à voir cet orgueil que mon choix autorise
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi :
J'aime cette hauteur en un jeune courage;
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,
Si votre heureux destin dépend de mon suffrage.

SCÈNE IX.

AGÉSILAS, LYSANDER, COTYS, SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE, AGLATIDE, XÉNOCLÈS.

COTYS. Seigneur, à vos bontés nous venons consacrer,
Et Mandane et moi, notre vie.

SPITRIDATE. De pareilles faveurs, seigneur, nous font rentrer

Pour vous faire voir même envie.

AGÉSILAS. Je vous ai fait justice à tous,
Et je crois que ce jour vous doit être assez doux
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide;
Mais, pour le rendre encor plus doux et plus charmant,
Sachez que Sparte voit sa reine en Aglatide,
A qui le ciel en moi rend son premier amant.

AGLATIDE. C'est me faire, seigneur, des surprises nouvelles.

AGÉSILAS. Rendons nos cœurs, madame, à des flammes si belles;
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour
Qui, par un triple hymen, couronnera l'amour [1].

[1] La tragédie d'*Agésilas* est un des plus faibles onvrages de Corneille. Le public commençait à se dégoûter. On tronve dans nne lettre manuscrite d'un homme de ce temps-là, qu'il s'éleva un murmure très désagréable dans le parterre à ces vers d'Aglatide:

Hélas! — Je n'entends pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique:
Et, lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la réplique.

Ce même parterre avait passé, dans la pièce d'*Othon*, des vers beaucoup plus répréhensibles, en faveur des beautés des premières scènes; mais il n'y avait point de pareilles beautés dans *Agésilas*. On fit sentir à Corneille qu'il vieillissait. Il donnait un ouvrage de théâtre presque tous les ans depnis 1625, si vous en exceptez l'intervalle entre *Pertharite* et *OEdipe*: il travaillait trop vite; il était épuisé. Plaignons le triste état de sa fortune qui ne répondait pas à son mérite, et qui le forçait à travailler. On prétend que la mesure des vers qu'il employa dans *Agésilas* nuisit beaucoup au succès de cette tragédie; je crois, au contraire, que cette nouveauté aurait réussi, et qu'on aurait prodigué les louanges à ce génie si fécond et si varié, s'il n'avait pas entièrement négligé dans *Agésilas*, comme dans les pièces précédentes, l'intérêt et le style. Les vers irréguliers pourraient faire un très bel effet dans nne tragédie. Ils exigent, à la vérité, un rhythme différent de celui des vers de dix syllabes; ils demandent un art singulier. Vous pouvez voir quelques exemples de la perfection de ce genre dans Quinault:

La perfide Renaud me fuit;
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit.
Il me laisse mourante; il veut que je perisse.
Je revois à regret la clarté qui me luit;
L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon supplice, etc., etc.

Toute cette scène, bien déclamée, remuera les cœurs autant que si elle était bien chantée; et la musique même de cette admirable scène n'est qu'une déclamation notée. Il est donc prouvé que cette mesure de vers pourrait porter dans la tragédie une beauté nouvelle, dont le pnblic a besoin pour varier l'uniformité du théâtre. (V.) — Cette mesure irrégulière n'a pas fait fortune jusqu'à présent dans la tragédie, et nous paroît plus propre à énerver le style qu'à le fortifier. Voltaire en a fait un essai dans *Tancrède*, pièce intéressante, mais foiblement écrite; ce qui nous confirme dans notre opinion. Au reste, *Agésilas*, et pour le fond et pour la forme, ne méritoit guère que ce que Boileau en a dit: *Hélas!* (P.)

FIN D'AGÉSILAS.

ATTILA[1],

ROI DES HUNS,

TRAGÉDIE. — 1667.

AU LECTEUR.

Le nom d'Attila est assez connu ; mais tout le monde n'en connoît pas tout le caractère. Il étoit plus homme de tête que de main, tâchoit

[1] Quel commentaire peut-on faire sur Attila, *qui combat de tête encore plus que de bras; sur la terreur de son bras qui lui donne pour nouveaux compagnons les Alains, les Francs et les Bourguignons;* sur un Ardaric, et sur un Valamir, deux prétendus rois, qu'on traite comme des officiers subalternes ; sur cet Ardaric, qui est amoureux, et qui s'écrie :

> Qu'un monarque est heureux lorsque le ciel lui donne
> La main d'une si rare et si belle personne ! etc.

La même raison qui m'a empêché d'entrer dans aucun détail sur *Agésilas* m'arrête pour *Attila ;* et les lecteurs qui pourront lire ces pièces me pardonneront sans doute de m'abstenir des remarques ; je suis sûr du moins qu'ils ne me pardonneraient pas d'en avoir fait. Je dirai seulement qu'il est très vraisemblable que cet Attila, très peu connu des historiens, était un homme d'un mérite rare dans son métier de brigand. Un capitaine de la nation des Huns qui força l'empereur Théodose à lui payer tribut, qui savait discipliner ses armées, les recruter chez ses ennemis mêmes, et nourrir la guerre par la guerre ; un homme qui marcha en vainqueur de Constantinople aux portes de Rome, et qui, dans un règne de dix ans fut la terreur de l'Europe entière, devait avoir autant de politique que de courage ; et c'est une grande erreur de penser qu'on puisse être conquérant sans avoir autant d'habileté que de valeur. Il ne faut pas croire, sur la foi de Jornandez, qu'Attila mena une armée de cinq cent mille hommes dans les plaines de la Champagne : avec quoi aurait-il nourri une pareille armée? La prétendue victoire remportée par Aétius auprès de Châlons, et deux cent mille hommes tués de part et d'autre dans cette bataille, peuvent être mis au rang des mensonges historiques. Comment Attila, vaincu en Champagne, serait-il allé prendre Aquilée? La Champagne n'est pas assurément le chemin d'Aquilée dans le Frioul. Personne ne nous a donné des détails historiques sur ces temps malheureux. Tout ce qu'on sait, c'est que les Barbares venaient des Palus-Méotides et du Borysthène, passaient l'Illyrie, entraient en Italie par le Tyrol, ravageaient l'Italie entière, franchissaient ensuite l'Apennin et les Alpes, et allaient jusqu'au Rhin, jusqu'au Danube. Corneille, dans sa tragédie, fait paraître Ildione, une princesse sœur d'un prétendu roi de France : elle s'appelait Ildecone à la première représentation ; on changea ensuite ce nom ridicule. Mérouée, son prétendu frère, ne fut jamais roi de France. Il était à la tête d'une petite nation barbare vers Mayence, Francfort et Cologne. Corneille dit :

> Que le grand Mérouée est un roi magnanime,

à diviser ses ennemis, ravageoit les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, et tirer tribut de leur épouvante, et s'étoit fait un tel empire sur les rois qui l'accompagnoient, que, quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'eussent osé lui désobéir. Il est malaisé de savoir quelle étoit sa religion : le surnom de *Fléau de Dieu* qu'il prenoit lui-même montre qu'il n'en croyoit pas plusieurs. Je l'estimerois à rien, comme les Ostrogoths et les Gépides de son armée, n'étoit la pluralité des femmes, que je lui ai retranchée ici. Il croyoit fort aux devins, et c'étoit peut-être tout ce qu'il croyoit. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinian sa sœur Honorie avec de grandes menaces; et, en l'attendant, il épousa Ildione, dont tous les historiens marquent la beauté, sans parler de sa naissance. C'est ce qui m'a enhardi à la faire sœur d'un de nos premiers rois, afin d'opposer la France naissante au déclin de l'empire. Il est constant qu'il mourut la première nuit de son mariage avec elle. Marcellin dit qu'elle le tua elle-même, et je lui en ai voulu donner l'idée, quoique sans effet. Tous les autres rapportent qu'il avoit accoutumé de saigner du nez, et que les vapeurs du vin et des viandes dont il se chargea fermèrent le passage à ce sang, qui, après l'avoir étouffé, sortit avec violence par tous les conduits. Je les ai suivis sur la manière de sa mort; mais j'ai cru plus à propos d'en attribuer la cause à un excès de colère, qu'à un excès d'intempérance.

Au reste, on m'a pressé de répondre ici par occasion aux invectives qu'on a publiées depuis quelque temps contre la comédie. Mais je me contenterai d'en dire deux choses, pour fermer la bouche à ces ennemis d'un divertissement si honnête et si utile : l'un[1], que je soumets tout ce que j'ai fait et ferai à l'avenir à la censure des puissances, tant ecclésiastiques que séculières, sous lesquelles Dieu me fait vivre : je ne sais s'ils en voudroient faire autant; l'autre, que la comédie est assez justifiée par cette célèbre traduction de la moitié de celles de Térence, que des personnes d'une piété exemplaire et rigide ont donnée au public, et ne l'auroient jamais fait, si elles n'eussent jugé qu'on peut innocemment mettre sur la scène des filles engrossées par leurs amants, et des marchands d'esclaves à prostituer[2]. La nôtre ne souffre point de tels ornements. L'amour en est l'ame pour l'ordinaire; mais

Amoureux de la gloire, ardent après l'estime;
Qu'il a déja soumis et la Seine et la Loire.

Ces fictions peuvent être permises dans une tragédie; mais il faudrait que ces fictions fussent intéressantes. (V.)

[1] Nous avons comparé les diverses éditions publiées du vivant de Corneille, toutes portent *un*, au masculin. Ce défaut d'accord entre le nom et son adjectif se retrouve dans la scène VI de l'acte II, et pourroit bien être un vice de langage du temps. Quoi qu'il en soit, nous avons cru devoir conserver l'orthographe de Corneille.

[2] Il s'agit ici de la traduction de Port-Royal, attribuée à Le Maistre de Sacy; elle ne comprend que trois pièces : *l'Andrienne*, *les Adelphes* et *le Phormion*.

l'amour dans le malheur n'excite que la pitié, et est plus capable de purger en nous cette passion que de nous en faire envie.

Il n'y a point d'homme, au sortir de la représentation du *Cid*, qui voulût avoir tué, comme lui, le père de sa maîtresse, pour en recevoir de pareilles douceurs; ni de fille qui souhaitât que son amant eût tué son père, pour avoir la joie de l'aimer en poursuivant sa mort. Les tendresses de l'amour content sont d'une autre nature; et c'est ce qui m'oblige à les éviter. J'espère un jour traiter cette matière plus au long, et faire voir quelle erreur c'est de dire qu'on peut faire parler sur le théâtre toutes sortes de gens, selon toute l'étendue de leurs caractères.

PERSONNAGES.

ATTILA [1], roi des Huns.
ARDARIC, roi des Gépides.
VALAMIR, roi des Ostrogoths.
HONORIE, sœur de l'empereur Valentinian.
ILDIONE, sœur de Mérouée, roi de France.
OCTAR, capitaine des gardes d'Attila.
FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

La scène est au camp d'Attila dans la Norique.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ATTILA, OCTAR, SUITE.

ATTILA. Ils ne sont pas venus, nos deux rois? qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie;
Qu'alors que je les mande ils doivent se hâter.
OCTAR. Mais, seigneur, quel besoin de les en consulter?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres,
Et que vous ne laissez au nombre des vivants
Que pour traîner partout deux rois pour vos suivants?
ATTILA. J'en puis résoudre seul, Octar, et les appelle,
Non sous aucun espoir de lumière nouvelle;
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,

[1] Corneille, piqué de la préférence que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne donnoient au jeune Racine, que le public goûtoit de plus en plus, fit jouer sa pièce par la troupe du Palais-Royal. La Thorillière, qui y remplissoit avec succès le personnage de roi, fut chargé de celui d'Attila, et s'attira de nouveaux applaudissements; mademoiselle Molière (Armande Béjart, femme de Molière) représentoit Flavie, confidente d'Honorie. (*Les frères Parfait*, t. x, p. 133.)

Et m'être déja dit tout ce qu'ils me diront :
Mais de ces deux partis lequel que je préfère,
Sa gloire est un affront pour l'autre, et pour son frère ;
Et je veux attirer d'un si juste courroux
Sur l'auteur du conseil les plus dangereux coups,
Assurer une excuse à ce manque d'estime,
Pouvoir, s'il est besoin, livrer une victime ;
Et c'est ce qui m'oblige à consulter ces rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix :
Car enfin j'aimerois un prétexte à leur perte ;
J'en prendrois hautement l'occasion offerte.
Ce titre en eux me choque, et je ne sais pourquoi
Un roi que je commande ose se nommer roi.
Un nom si glorieux marque une indépendance
Que souille, que détruit la moindre obéissance ;
Et je suis las de voir que du bandeau royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR. Mais, seigneur, se peut-il que pour ces deux princesses
Vous ayez mêmes yeux et pareilles tendresses,
Que leur mérite égal dispose sans ennui
Votre ame irrésolue aux sentiments d'autrui ?
Ou si vers l'une ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux rois la route différente,
Voudra-t-elle, aux dépens de ses vœux les plus doux,
Préparer une excuse à ce juste courroux ?
Et pour juste qu'il soit, est-il si fort à craindre
Que le grand Attila s'abaisse à se contraindre ?

ATTILA. Non : mais la noble ardeur d'envahir tant d'états
Doit combattre de tête encor plus que de bras,
Entre ses ennemis rompre l'intelligence,
Y jeter du désordre et de la défiance,
Et ne rien hasarder qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il est possible, enchaîné les hasards.
Nous étions aussi forts qu'à présent nous le sommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cent mille hommes.
Dès lors, s'il t'en souvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Visigoth détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des soins qui me perdirent ;
Loin de se diviser, d'autant mieux ils s'unirent.
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons

Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons ;
Et, n'ayant pu semer entre eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai su les rétablir, et cherche à me venger ;
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq nations contre moi trop heureuses,
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuses ;
Je traite avec chacune ; et comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princesses qu'ensuite elles en font le gage
L'une sera ma femme et l'autre mon otage.
Si j'offense par-là l'un des deux souverains,
Il craindra pour sa sœur qui reste entre mes mains.
Ainsi je les tiendrai l'un et l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, et l'autre par la crainte ;
Ou si le malheureux s'obstine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur saura lui résister ;
Tant que de nos vainqueurs terrassés l'un par l'autre
Les trônes ébranlés tombent au pied du nôtre.
Quant à l'amour, apprends que mon plus doux souci
N'est... Mais Ardaric entre, et Valamir aussi.

SCÈNE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR.

ATTILA. Rois, amis d'Attila, soutiens de ma puissance,
Qui rangez tant d'états sous mon obéissance,
Et de qui les conseils, le grand cœur, et la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain,
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaste effroi nous donnent deux monarques.
En Gaule Mérouée, à Rome l'empereur,
Ont cru par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux en même temps traitée
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée ;
Et presque sur les pas de mes ambassadeurs
Les leurs m'ont amené deux princesses leurs sœurs.
Le choix m'en embarrasse, il est temps de le faire ;
Depuis leur arrivée en vain je le diffère ;
Il faut enfin résoudre ; et, quel que soit ce choix,

J'offense un empereur, ou le plus grand des rois.
Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Méroüée à ce comble de gloire;
Mais, si de nos devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts;
Et de ses successeurs l'empire inébranlable
Sera de siècle en siècle enfin si redoutable,
Qu'un jour toute la terre en recevra des lois,
Ou tremblera du moins au nom de leurs François.
Vous donc, qui connoissez de combien d'importance
Est pour nos grands projets l'une et l'autre alliance,
Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui;
Qui des deux, honoré par ces nœuds domestiques,
Nous vengera le mieux des champs catalauniques;
Et qui des deux enfin, déchu d'un tel espoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC. En l'état où le ciel a mis votre puissance
Nous mettrions en vain les forces en balance :
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins
Ne vaut pas amuser le moindre de vos soins.
L'un et l'autre traité suffit pour nous instruire
Qu'ils vous craignent tous deux et n'osent plus vous nuire.
Ainsi, sans perdre temps à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, seigneur, à consulter.
Laissez aller ce choix du côté du mérite
Pour qui, sur leur rapport, l'amour vous sollicite;
Croyez ce qu'avec eux votre cœur résoudra;
Et de ces potentats s'offense qui voudra.

ATTILA. L'amour chez Attila n'est pas un bon suffrage;
Ce qu'on m'en donneroit me tiendroit lieu d'outrage;
Et tout exprès ailleurs je porterois ma foi,
De peur qu'on n'eût par-là trop de pouvoir sur moi.
Les femmes qu'on adore usurpent un empire
Que jamais un mari n'ose ou ne peut dédire :
C'est au commun des rois à se plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l''univers.
Que chacun de leurs yeux aime à se faire esclave;
Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave :
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,

Le mien en dépit d'eux est tout à ma grandeur.
Parlez donc seulement du choix le plus utile,
Du courroux à dompter ou plus ou moins facile;
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inégalité.
En matière d'état ne fût-ce qu'un atome,
Sa perte quelquefois importe d'un royaume;
Il n'est scrupule exact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR. Seigneur, dans le penchant que prennent les affaires,
Les grands discours ici ne sont pas nécessaires;
Il ne faut que des yeux; et pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand destin commence, un grand destin s'achève [1]:
L'empire est prêt à choir, et la France s'élève;
L'une peut avec elle affermir son appui,
Et l'autre en trébuchant l'ensevelir sous lui.
Vos devins vous l'ont dit; n'y mettez point d'obstacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles:
Soutenir un état chancelant et brisé,
C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.
Appuyez donc la France, et laissez tomber Rome;
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme:
D'un si bel avenir avouez vos devins,
Avancez les succès, et hâtez les destins.

ARDARIC. Oui, le ciel, par le choix de ces grands hyménées,
A mis entre vos mains le cours des destinées;
Mais s'il est glorieux, seigneur, de le hâter,
Il l'est, et plus encor, de si bien l'arrêter,
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînants vers sa grandeur future,
Et que l'aigle, accablé par ce destin nouveau,
Ne puisse trébucher que sur votre tombeau.
Seroit-il gloire égale à celle de suspendre
Ce que ces deux états du ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus savants devins

[1] Dans cette délibération politique, on trouve encore des intentions dignes de Corneille: cette scène est d'un genre qu'il affectionnoit, mais plus propre à la dissertation qu'à la tragédie, quoiqu'il en eût pu faire, dans son bon temps, un grand et magnifique tableau. (P.)

Arbitre des succès et maître des destins ?
J'ose vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédisent,
Avec pleine clarté dans le ciel ils le lisent;
Mais vous assurent-ils que quelque astre jaloux
N'ait point mis plus d'un siècle entre l'effet et vous?
Ces éclatants retours que font les destinées
Sont assez rarement l'œuvre de peu d'années;
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux états
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'est encor l'empire :
Il chancelle, il se brise, et chacun le déchire;
De ses entrailles même il produit les tyrans;
Mais il peut encor plus que tous ses conquérants.
Le moindre souvenir des champs catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques :
Singibar, Gondebaut, Méroüée et Thierri,
Là, sans Aétius, tous quatre auroient péri.
Les Romains firent seuls cette grande journée :
Unissez-les à vous par un digne hyménée.
Puisque déja sans eux vous pouvez presque tout,
Il n'est rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux rois il vous auront fait maître,
Vous verrez à loisir de qui vous voudrez l'être,
Et résoudrez vous seul avec tranquillité
Si vous leur souffrirez encor l'égalité.
VALAMIR. L'empire, je l'avoue, est encor quelque chose;
Mais nous ne sommes plus au temps de Théodose;
Et comme dans sa race il ne revit pas bien,
L'empire est quelque chose, et l'empereur n'est rien.
Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécile fierté de ces faux souverains,
Qui n'osoit à son aide appeler des Romains,
Parmi des nations qu'ils traitoient de barbares
Empruntoit pour régner des personnes plus rares;
Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux majestés ne laissant que le nom,
On voyoit dominer d'une hauteur égale
Un Goth dans un empire, et dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtés on s'en est indigné,

De tous côtés aussi pour eux on a régné.
Le second Théodose avoit pris leur modèle :
Sa sœur à cinquante ans le tenoit en tutèle,
Et fut, tant qu'il régna, l'ame de ce grand corps,
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu sa mère,
Il a semblé répondre à ce grand caractère ;
Il a paru régner : mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnoit par sa mère, ou sa mère pour lui ;
Et depuis son trépas il a trop fait connoître
Que s'il est empereur, Aétius est maître ;
Et c'en seroit la sœur qu'il faudroit obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reste, un prince foible, envieux, mol, stupide,
Qu'un heureux succès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'attache à son plaisir,
Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.
Mais le grand Méroüée est un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'estime,
Qui ne permet aux siens d'emploi ni de pouvoir,
Qu'autant que par son ordre ils en doivent avoir.
Il sait vaincre et régner ; et depuis sa victoire,
S'il a déja soumis et la Seine et la Loire,
Quand vous voudrez aux siens joindre vos combattants,
La Garonne et l'Arar ne tiendront pas long-temps.
Alors ces mêmes champs, témoins de notre honte,
En verront la vengeance et plus haute et plus prompte ;
Et, pour glorieux prix d'avoir su nous venger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager ;
D'où vous ferez savoir à toute l'Italie
Que lorsque la prudence à la valeur s'allie,
Il n'est rien à l'épreuve, et qu'il est temps qu'enfin
Et du Tibre et du Pô vous fassiez le destin.
ARDARIC. Prenez-en donc le droit des mains d'une princesse
Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous presse ;
Et paroissez plutôt vous saisir de son bien,
Qu'usurper des états sur qui ne vous doit rien.
Sa mère eut tant de part à la toute puissance,
Qu'elle fit à l'empire associer Constance ;
Et si ce même empire a quelque attrait pour vous,

La fille a même droit en faveur d'un époux.
Allez, la force en main, demander ce partage,
Que d'un père mourant lui laissa le suffrage :
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome, et vous tendre les mains.
Aétius n'est pas si maître qu'on veut croire ;
Il a jusque chez lui des jaloux de sa gloire ;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontents du prince, ou las du gouverneur.
Le débris de l'empire a de belles ruines ;
S'il n'a plus de héros, il a des héroïnes.
Rome vous en offre une et part à ce débris ;
Pourriez-vous refuser votre main à ce prix ?
Ildione n'apporte ici que sa personne ;
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer ;
Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
Attachez-les, seigneur, à vous, à votre race ;
Du fameux Théodose assurez-vous la place ;
Rome adore la sœur, le frère est sans pouvoir,
On hait Aétius : vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA. Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,
Que de plonger mon ame en plus d'incertitude ?
Et pour vous prévaloir de mes perplexités
Choisissez-vous exprès ces contrariétés ?
Plus j'entends raisonner, et moins on détermine ;
Chacun dans sa pensée également s'obstine ;
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un et l'autre à mieux m'embarrasser !
Je ne demande point de si diverses routes :
Il me faut des clartés, et non de nouveaux doutes ;
Et quand je vous confie un sort tel que le mien,
C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

VALAMIR. Seigneur, chacun de nous vous parle comme il pense,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance ;
Mais nous ne sommes point jaloux de nos avis.
Croyez-le, croyez-moi, nous en serons ravis ;
Ils sont les purs effets d'une amitié fidèle,
De qui le zèle ardent...

ATTILA. Unissez donc ce zèle,

Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, et... Je n'achève pas.
Dites-moi seulement ce qui vous intéresse
A protéger ici l'une et l'autre princesse.
Leurs frères vous ont-ils, à force de présents,
Chacun de son côté, rendus leurs partisans?
Est-ce amitié pour l'une, est-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moi son avis et le vôtre?
Par quel dessein de plaire ou de vous agrandir...
Mais derechef je veux ne rien approfondir,
Et croire qu'où je suis on n'a pas tant d'audace.
Vous, si vous vous aimez, faites-vous une grace;
Accordez-vous ensemble, et ne contestez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puissions en cette conjoncture
A son aversion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zèle et cette ardeur
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien jusque là suspendre ma colère.

SCÈNE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC. En serons-nous toujours les malheureux objets?
Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en sujets?
VALAMIR. Fermons les yeux, seigneur, sur de telles disgraces;
Le ciel en doit un jour effacer jusqu'aux traces:
Mes devins me l'ont dit; et, s'il en est besoin,
Je dirai que ce jour peut-être n'est pas loin :
Ils en ont, disent-ils un assuré présage.
Je vous confierai plus : ils m'ont dit davantage,
Et qu'un Théodoric qui doit sortir de moi
Commandera dans Rome, et s'en fera le roi;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour la France,
A presser Attila d'en choisir l'alliance,
D'épouser Ildione, afin que par ce choix
Il laisse à mon hymen Honorie et ses droits.
Ne vous opposez plus aux grandeurs d'Ildione,

Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône;
Et si jamais pour vous je puis en faire autant...

ARDARIC. Vous le pouvez, seigneur, et dès ce même instant.
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.
Vous aimez; mais ce n'est qu'un amour politique;
Et puisque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre princesse un véritable amour;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour l'empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aspire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint;
Mais enfin nos desirs ne compatissent point.
Voyons qui se doit vaincre, et s'il faut que mon ame
A votre ambition immole cette flamme,
Ou s'il n'est point plus beau que votre ambition
Elle-même s'immole à cette passion.

VALAMIR. Ce seroit pour mon cœur un cruel sacrifice.

ARDARIC. Et l'autre pour le mien seroit un dur supplice.
Vous aime-t-on?

VALAMIR. Du moins j'ai lieu de m'en flatter.
Et vous, seigneur?

ARDARIC. Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR. Qu'un mutuel amour est un triste avantage
Quand ce que nous aimons d'un autre est le partage!

ARDARIC. Cependant le tyran prendra pour attentat
Cet amour qui fait seul tant de raisons d'état.
Nous n'avons que trop vu jusqu'où va sa colère,
Qui n'a pas épargné le sang même d'un frère,
Et combien après lui de rois ses alliés
A son orgueil barbare il a sacrifiés.

VALAMIR. Les peuples qui suivoient ces illustres victimes
Suivent encor sous lui l'impunité des crimes;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux soldats
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres sujets sortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

ARDARIC. Il semble à ses discours déja nous soupçonner,
Et ce sont des soupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut disposons ma princesse.

VALAMIR. Pour y porter la mienne il faudra peu d'adresse.

ARDARIC. Si vous persuadez, quel malheur est le mien!

VALAMIR. Et si l'on vous en croit, puis-je espérer plus rien?
ARDARIC. Ah ! que ne pouvons-nous être heureux l'un et l'autre !
VALAMIR. Ah ! que n'est mon bonheur plus compatible au vôtre !
ARDARIC. Allons des deux côtés chacun faire un effort.
VALAMIR. Allons, et du succès laissons-en faire au sort.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE. Je ne m'en défends point : oui, madame, Octar m'aime;
Tout ce que je vous dis, je l'ai su de lui-même.
Ils sont rois, mais c'est tout : ce titre sans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir;
Et le fier Attila chaque jour fait connoître
Que s'il n'est pas leur roi, du moins il est leur maître,
Et qu'ils n'ont en sa cour le rang de ses amis
Qu'autant qu'à son orgueil ils s'y montrent soumis.
Tous deux ont grand mérite, et tous deux grand courage;
Mais ils sont, à vrai dire, ici comme en otage,
Tandis que leurs soldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnés;
Et si de le servir leurs troupes n'étoient prêtes,
Ces rois, tout rois qu'ils sont, répondroient de leurs têtes.
Son frère aîné Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitoit malgré lui d'entière égalité;
Il n'a pu le souffrir, et sa jalouse envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'est immolé sa vie.
Le sang qu'après avoir mis ce prince au tombeau
On lui voit chaque jour distiller du cerveau,
Punit son parricide, et chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère :
Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux,
Ce sang forme un supplice ou plus rude ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde ou plus stérile veine;

Et chaque emportement porte avec lui sa peine.

HONORIE. Que me sert donc qu'on m'aime, et pourquoi m'engager
A souffrir un amour qui ne peut me venger?
L'insolent Attila me donne une rivale;
Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale;
Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi,
Je ne prends qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi.
Juge que de chagrins au cœur d'une princesse
Qui hait égalemcnt l'orgueil et la foiblesse;
Et de quel œil je puis regarder un amant
Qui n'aura que pitié de mon ressentiment,
Qui ne saura qu'aimer, et dont tout le service
Ne m'assure aucun bras à me faire justice.
Jusqu'à Rome Attila m'envoie offrir sa foi,
Pour douter dans son camp entre Ildione et moi.
Hélas! Flavie, hélas! si ce doute m'offense,
Que doit faire une indigne et haute préférence?
Et n'est-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuissant d'inutiles douleurs?

FLAVIE. Prévenez-le, madame; et montrez à sa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

HONORIE. La bravade est aisée, un mot est bientôt dit:
Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit?
Retournerai-je à Rome où j'ai laissé mon frère
Enflammé contre moi de haine et de colère,
Et qui sans la terreur d'un nom si redouté
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité:
Moi qui prétends pour dot la moitié de l'empire...

FLAVIE. Ce seroit d'un malheur vous jeter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous jusque là:
Il est d'autres moyens de braver Attila.
Épousez Valamir.

HONORIE. Est-ce comme on le brave
Que d'épouser un roi dont il fait son esclave?

FLAVIE. Mais vous l'aimez.

HONORIE. Eh bien, si j'aime Valamir,
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir;
Et si tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourroit être et sa perte et la mienne.
Mais je veux qu'Attila, pressé d'un autre amour,

Endure un tel insulte[1] au milieu de sa cour :
Ildione par-là me verroit à sa suite ;
A de honteux respects je m'y verrois réduite ;
Et le sang des Césars, qu'on adora toujours,
Feroit hommage au sang d'un roi de quatre jours !
Dis-le-moi toutefois, pencheroit-il vers elle ?
Que t'en a dit Octar?

FLAVIE. Qu'il la trouve assez belle,
Qu'il en parle avec joie, et fuit à lui parler.

HONORIE. Il me parle; et s'il faut ne rien dissimuler,
Ses discours me font voir du respect, de l'estime,
Et même quelque amour, sans que le nom s'exprime.

FLAVIE. C'est un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE. Et peut-être bien moins.

FLAVIE. Quoi ! ce qu'à l'éviter il apporte de soins...

HONORIE. Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre ;
Et s'il ne me fuit pas, il sait mieux s'en défendre.
Oui, sans doute, il la craint, et toute sa fierté
Ménage, pour choisir, un peu de liberté.

FLAVIE. Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choisisse?

HONORIE. Mon ame des deux parts attend même supplice :
Ainsi que mon amour, ma gloire a ses appas;
Et... Mais Valamir entre, et sa vue en mon ame
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flamme.
Flavie, il peut sur moi bien plus que je ne veux :
Pour peu que je l'écoute il aura tous mes vœux.
Dis-lui... Mais il vaut mieux faire effort sur moi-même.

SCÈNE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE. Le savez-vous, seigneur, comment je veux qu'on m'aime?
Et puisque jusqu'à moi vous portez vos souhaits,
Avez-vous su connoître à quel prix je me mets?
Je parle avec franchise et ne veux point vous taire
Que vos soins me plairoient s'il ne falloit que plaire :
Mais quand cent et cent fois ils seroient mieux reçus,
Il faut pour m'obtenir quelque chose de plus.

[1] *Insulte*, et Boileau lui-même a employé ce mot comme Corneille, étoit alors du genre masculin. (P.)

Attila m'est promis, j'en ai sa foi pour gage;
La princesse des Francs prétend même avantage;
Et bien que sur le choix il semble hésiter [1],
Étant ce que je suis j'aurois tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'une et l'autre.
J'ai du cœur, on m'offense; examinez le vôtre.
Pourrez-vous m'en venger? pourrez-vous l'en punir?

VALAMIR. N'est-ce que par le sang qu'on peut vous obtenir?
Et faut-il que ma flamme à ce grand cœur réponde
Par un assassinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez souhaité pour époux?
Ne sauroit-on sans crime être digne de vous?

HONORIE. Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de sa tête
Vous vous fassiez aimer, et payiez ma conquête.
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui
Il a trop mérité ces tendresses pour lui.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il est bon qu'on le craigne.
Mais c'est cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ses mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains?

VALAMIR. Il n'en est pas besoin, madame : il vous respecte;
Et bien que sa fierté vous puisse être suspecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je sais que ses respects me donneroient à vous.

HONORIE. Que j'estime assez peu le sang de Théodose
Pour souffrir qu'en moi-même un tyran en dispose,
Qu'une main qu'il me doit me choisisse un mari,
Et me présente un roi comme son favori!
Pour peu que vous m'aimiez, seigneur, vous devez croire
Que rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui;
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'appui,
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses sujettes.
Enfin, je veux un roi : regardez si vous l'êtes;

[1] Les éditeurs modernes ont refait ainsi ce vers :

Et, bien que sur le choix il me semble hésiter.

Ils n'ont pas considéré que Corneille pouvoit regarder comme aspirée l'*h* du verbe *hésiter*, dont la prononciation n'étoit pas encore fixée de son temps. Le P. Bouhours, dans sa traduction du marquis de Pianesse, a dit : « C'est une erreur de hésiter à « prendre parti du côté où il y a le plus d'évidence. »

Et quoi que sur mon cœur vous ayez d'ascendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.
Voyez à quoi, seigneur, on connoît les monarques :
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques ;
Et soyez satisfait qu'on vous daigne assurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudroit vous préférer.

SCÈNE III.

VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR. Quelle hauteur, Flavie, et que faut-il qu'espère
Un roi dont tous les vœux...
FLAVIE. Seigneur, laissez-la faire ;
L'amour sera le maître ; et la même hauteur
Qui vous dispute ici l'empire de son cœur
Vous donne en même temps le secours de la haine
Pour triompher bientôt de la fierté romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ses feux
Fait haïr Attila de se promettre à deux.
Non que cette fierté n'en soit assez jalouse
Pour ne pouvoir souffrir qu'Ildione l'épouse.
A son frère, à ses Francs faites-la renvoyer ;
Vous verrez tout ce cœur soudain se déployer,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement ;
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment.
L'amour fait des heureux lorsque moins on y pense ;
Et je ne vous dis rien sans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux.
Adieu. Comme le cœur le temps sera pour vous.

SCÈNE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC. Qu'avez-vous obtenu, seigneur, de la princesse ?
VALAMIR. Beaucoup, et rien. J'ai vu pour moi quelque tendresse ;
Mais elle sait d'ailleurs si bien ce qu'elle vaut,
Que si celle des Francs a le cœur aussi haut,

Si c'est à même prix, seigneur, qu'elle se donne,
Vous lui pourrez long-temps offrir votre couronne.
Mon rival est haï, je n'en saurois douter;
Tout le cœur est à moi, j'ai lieu de m'en vanter;
Au reste des mortels je sais qu'on me préfère,
Et ne sais toutefois ce qu'il faut que j'espère.
   Voyez votre Ildione; et puissiez-vous, seigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,
Une ame plus tournée à remplir votre attente,
Un esprit plus facile. Octar sort de sa tente.
Adieu.

SCÈNE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC. Pourrai-je voir la princesse à mon tour?
OCTAR. Non, à moins qu'il vous plaise attendre son retour;
   Mais, à ce que ses gens, seigneur, m'ont fait entendre,
   Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.
ARDARIC. Dites-moi cependant : vous fûtes prisonnier
   Du roi des Francs, son frère, en ce combat dernier?
OCTAR. Le désordre, seigneur, des champs catalauniques
   Me donna peu de part aux disgraces publiques.
   Si j'y fus prisonnier de ce roi généreux,
   Il me fit dans sa cour un sort assez heureux:
   Ma prison y fut libre; et j'y trouvai sans cesse
   Une bonté si rare au cœur de la princesse,
   Que de retour ici je pense lui devoir
   Les plus sacrés respects qu'un sujet puisse avoir.
ARDARIC. Qu'un monarque est heureux lorsque le ciel lui donne
   La main d'une si belle et si rare personne!
OCTAR. Vous savez toutefois qu'Attila ne l'est pas,
   Et combien son trop d'heur lui cause d'embarras.
ARDARIC. Ah! puisqu'il a des yeux, sans doute il la préfère.
   Mais vous vous louez fort aussi du roi son frère;
   Ne me déguisez rien. A-t-il des qualités
   A se faire admirer ainsi de tous côtés?
   Est-ce une vérité que ce que j'entends dire,
   Ou si c'est sans raison que l'univers l'admire?
OCTAR. Je ne sais pas, seigneur, ce qu'on vous en a dit;

Mais si pour l'admirer ce que j'ai vu suffit,
Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre[1],
Porter partout un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois de fières nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions.
J'ai vu tous les plaisirs de son ame héroïque
N'avoir rien que d'auguste et que de magnifique;
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassements sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisoit l'heureux prélude;
Et, si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vu, tout couvert de poudre et de fumée,
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes
De sa course rapide entasser les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un si grand roi,
Ce que j'en ai vu passe un homme tel que moi :
Mais je ne puis, seigneur, m'empêcher de vous dire
Combien son jeune prince est digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur si haut sous un front délicat,
Que dans son premier lustre il est déja soldat.
Le corps attend les ans, mais l'ame est toute prête.
D'un gros de cavaliers il se met à la tête,
Et, l'épée à la main, anime l'escadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher sous son nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majesté du père,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la mère,
Tout brille sur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints et ce charme et cette majesté.
L'amour et le respect qu'un si jeune mérite...
Mais la princesse vient, seigneur; et je vous quitte.

[1] Cet éloge de Louis XIV et de son fils (car c'est à eux que Corneille faisoit allusion dans ces vers), avoit précédé les prologues adulateurs de Quinault, et servi d'exemple à tous les poëtes du temps, qui ne manquèrent pas de l'imiter. (P.)

SCÈNE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE. On vous a consulté, seigneur; m'apprendrez-vous
Comment votre Attila dispose enfin de nous?
ARDARIC. Comment disposez-vous vous-même de mon ame?
Attila va choisir; il faut parler, madame:
Si son choix est pour vous, que ferez-vous pour moi?
ILDIONE. Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.
C'est devers vous qu'il penche; et si je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même;
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs;
Mais je n'oublierai point que je me dois ailleurs.
ARDARIC. Cette foi que peut-être on est prêt de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous sauriez la reprendre.
ILDIONE. J'en ai, s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.
ARDARIC. Mais qui s'engage à deux dégage l'un et l'autre.
ILDIONE. Ce seroit ma pensée aussi bien que la vôtre;
Et si je n'étois pas, seigneur, ce que je suis,
J'en prendrois quelque droit de finir mes ennuis:
Mais l'esclavage fier d'une haute naissance,
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuissance;
Et, victime d'état, je dois sans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.
ARDARIC. Attendre qu'Attila, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté romaine?
ILDIONE. Qu'un pareil sacrifice auroit pour moi d'appas!
Et que je souffrirai s'il ne s'y résout pas!
ARDARIC. Qu'il seroit glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadème!
J'entends celui des Francs, qu'au lieu de maintenir...
ILDIONE. C'est à mon frère alors de venger et punir;
Mais ce n'est point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec sa France,
Et me faire par-là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle: et puisse être Honorie
La plus considérée, ou moi la moins chérie!

Puisse-t-il se résoudre à me manquer de foi !
C'est tout ce que je puis et pour vous et pour moi.
S'il vous faut des souhaits, je n'en suis point avare;
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien...

ARDARIC. Que feront d'inutiles souhaits
Que laisser à tous deux d'inutiles regrets?
Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne?

ILDIONE. Rome est encor puissante, il se peut qu'il la craigne.

ARDARIC. A moins que pour appui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront sur toutes ses grandeurs;
Je le sens en moi-même, et ne vois point d'empire
Qu'en mon cœur d'un regard ils ne puissent détruire.
Armez-les de rigueurs, madame; et, par pitié,
D'un charme si funeste ôtez-leur la moitié :
C'en sera trop encore; et pour peu qu'ils éclatent,
Il n'est aucun espoir dont mes desirs se flattent.
Faites donc davantage; allez jusqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déja n'espère plus,
Qu'il ne vit déja plus, et que votre hyménée
A déja par vos mains tranché sa destinée.

ILDIONE. Ai-je si peu de part en de tels déplaisirs,
Que pour m'y voir en prendre il faille vos soupirs?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes?

ARDARIC. Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelque autre grace à mes sens alarmés,
Madame, et pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE. Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot si rude,
C'est pour une belle ame un peu d'ingratitude.
De quelques traits pour vous que mon cœur soit frappé,
Ce grand mot jusqu'ici ne m'est point échappé;
Mais haïr un rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée,
A votre espoir flottant donner tous mes souhaits,
A votre espoir déçu donner tous mes regrets,
N'est-ce point dire trop ce qui sied mal à dire?

ARDARIC. Mais vous épouserez Attila.

ILDIONE. J'en soupire,
Et mon cœur...

ARDARIC. Que fait-il, ce cœur, que m'abuser,

Si, même en n'osant rien, il craint de trop oser ?
Non, si vous en aviez, vous sauriez la reprendre,
Cette foi que peut-être on est prêt de vous rendre.
Je ne m'en dédis point, et ma juste douleur
Ne peut vous dire assez que vous manquez de cœur.

ILDIONE. Il faut donc qu'avec vous tout-à-fait je m'explique.
Écoutez ; et surtout, seigneur, plus de réplique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer ;
Mais puisqu'il vous plaît tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous die encore
Que, si votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je recevrai sa main d'un œil aussi content
Que si je me donnois ce que mon cœur prétend :
Non que de son amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier supplice et le dernier outrage,
Et que le dur effort d'un si cruel moment
Ne redouble ma haine et mon ressentiment ;
Mais enfin mon devoir veut une déférence
Où même il ne soupçonne aucune répugnance.
Je l'épouserai donc, et réserve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part, comme un autre, à la haine publique
Qu'aime à semer partout son orgueil tyrannique ;
Et le hais d'autant plus, que son ambition
A voulu s'asservir toute ma nation ;
Qu'en dépit des traités et de tout leur mystère
Un tyran qui déja s'est immolé son frère,
Si jamais sa fureur ne redoutoit plus rien,
Auroit peut-être peine à faire grace au mien.
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger !
Mon amour, et ma haine, et la cause commune,
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une ;
Et comme j'aurai lors sa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes ;
Cette gloire aisément touche les grandes ames ;
Et de ce même coup qui brisera mes fers,

Il est beau que ma main venge tout l'univers.
Voilà quelle je suis, voilà ce que je pense,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offense.
Vous, faites-moi justice; et songez mieux, seigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.
(Elle s'en va.)

ARDARIC. Vous préserve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur si grand mettre une ame si belle!
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous!



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ATTILA, OCTAR.

ATTILA. Octar, as-tu pris soin de redoubler ma garde?
OCTAR. Oui, seigneur; et déja chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis...
ATTILA. Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis?
OCTAR. Mais, seigneur, jusqu'ici vous en doutez encore.
ATTILA. Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inspire à leurs pareils l'amour au désespoir;
Et ne laissant pour arme à leur douleur pressante
Qu'une haine sans force, une rage impuissante,
Je m'assure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs ressentiments, comme sur leur amour.
Qu'en disent nos deux rois?
OCTAR. Leurs ames alarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées
Affectent de montrer une tranquillité...
ATTILA. De leur tente à la mienne ils ont la liberté.
OCTAR.
Oui, mais seuls, et sans suite; et quant aux deux princesses,
Que de leurs actions on laisse encor maîtresses,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens;

Et j'en bannis par-là ces rois et leurs agents.
N'en ayez plus, seigneur, aucune inquiétude :
Je les fais observer avec exactitude;
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tout placés qui ne les manquent pas :
On vous rendra bon compte et des deux rois et d'elles.

ATTILA. Il suffit sur ce point : apprends d'autres nouvelles.
Ce grand chef des Romains, l'illustre Aétius,
Le seul que je craignois, Octar, il ne vit plus.

OCTAR. Qui vous en a défait ?

ATTILA. Valentinian même.
Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son diadème,
Et pressé des soupçons où j'ai su l'engager,
Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui seul plus de quatre batailles ;
Je me vois l'accès libre au pied de ses murailles ;
Et si j'y fais paroître Honorie et ses droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix :
Tant l'effroi de mon nom, et la haine publique
Qu'attire sur sa tête une mort si tragique,
Sauront faire aisément, sans en venir aux mains,
De l'époux d'une sœur un maître des Romains !

OCTAR. Ainsi donc votre choix tombe sur Honorie?

ATTILA. J'y fais ce que je puis, et ma gloire m'en prie :
Mais d'ailleurs Ildione a pour moi tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flotte plus que jamais.
Je sens combattre encor dans ce cœur qui soupire
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire.
L'effort de ma raison qui soutient mon orgueil
Ne peut non plus que lui soutenir un coup d'œil;
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paroître.
O beauté, qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poison de l'ame, et doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité suprême,
Si tu prends malgré moi l'empire de moi-même,
Et si cette fierté qui fait partout la loi
Ne peut me garantir de la prendre de toi ?
Va la trouver pour moi, cette beauté charmante;
Du plus utile choix donne-lui l'épouvante;

Pour l'obliger à fuir, peins-lui bien tout l'affront
Que va mon hyménée imprimer sur son front.
Ose plus ; fais-lui peur d'une prison sévère
Qui me réponde ici du courroux de son frère,
Et retienne tous ceux que l'espoir de sa foi
Pourroit en un moment soulever contre moi.
Mais quelle ame en effet n'en seroit pas séduite?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite;
Ses yeux, mes souverains, à qui tout est soumis,
Me sauroient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en sauver mon cœur prends une autre manière :
Fais-m'en haïr, peins-moi d'une humeur noire et fière;
Dis-lui que j'aime ailleurs ; et fais-lui prévenir
La gloire qu'Honorie est prête d'obtenir.
Fais qu'elle me dédaigne, et me préfère un autre
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un foible emprunt du nôtre,
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux !
Vouloir qu'à mes yeux même un autre la possède !
Ah ! le mal est encor plus doux que le remède.
Dis-lui, fais-lui savoir...

OCTAR. Quoi, seigneur?

ATTILA. Je ne sai :
Tout ce que j'imagine est d'un fâcheux essai.

OCTAR. A quand remettez-vous, après tout, d'en résoudre?

ATTILA. Octar, je l'aperçois. Quel nouveau coup de foudre !
O raison confondue, orgueil presque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé !

SCÈNE II.

ILDIONE, ATTILA, OCTAR.

ATTILA. Venir jusqu'en ma tente enlever mes hommages,
Madame, c'est trop loin pousser vos avantages;
Ne vous suffit-il point que le cœur soit à vous ?

ILDIONE. C'est de quoi faire naître un espoir assez doux.
Ce n'est pas toutefois, seigneur, ce qui m'amène ;
Ce sont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine.
Votre garde est doublée, et par un ordre exprès
Je vois ici deux rois observés de fort près.

ATTILA. Prenez-vous intérêt ou pour l'un ou pour l'autre?

ILDIONE. Mon intérêt, seigneur, c'est d'avoir part au vôtre.
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en souci;
Et de plus, je me trompe, ou l'on m'observe aussi.
Vous serois-je suspecte? Et de quoi?

ATTILA. D'être aimée :
Madame, vos attraits, dont j'ai l'ame charmée,
Si j'en crois l'apparence, ont blessé plus d'un roi;
D'autres ont un cœur tendre et des yeux comme moi;
Et pour vous et pour moi j'en préviens l'insolence,
Qui pourroit sur vous-même user de violence.

ILDIONE. Il en est des moyens plus doux et plus aisés,
Si je vous charme autant que vous m'en accusez.

ATTILA. Ah! vous me charmez trop, moi, de qui l'ame altière
Cherche à voir sous mes pas trembler la terre entière :
Moi, qui veux pouvoir tout, sitôt que je vous vois,
Malgré tout cet orgueil je ne puis rien sur moi.
Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite :
Mes plus heureux succès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévu leur fait une victoire;
Leur moindre souvenir l'emporte sur ma gloire;
Il s'empare et du cœur et des soins les plus doux;
Et j'oublie Attila dès que je pense à vous.
Que pourrai-je, madame, après que l'hyménée
Aura mis sous vos lois toute ma destinée?
Quand je voudrai punir, vous saurez pardonner;
Vous refuserez grace où j'en voudrai donner :
Vous envoirez la paix où je voudrai la guerre;
Vous saurez par mes mains conduire le tonnerre;
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.
Attentez un peu moins sur ce pouvoir suprême,
Madame; et pour un jour cessez d'être vous-même,
Cessez d'être adorable, et laissez-moi choisir
Un objet qui m'en laisse aisément ressaisir.
Défendez à vos yeux cet éclat invincible
Avec qui ma fierté devient incompatible :
Prêtez-moi des refus, prêtez-moi des mépris,

Et rendez-moi vous-même à moi-même à ce prix.

ILDIONE. Je croyois qu'on me dût préférer Honorie
Avec moins de douceurs et de galanterie ;
Et je n'attendois pas une civilité
Qui malgré cette honte enflât ma vanité.
Ses honneurs près des miens ne sont qu'honneurs frivoles,
Ils n'ont que des effets, j'ai les belles paroles ;
Et si de son côté vous tournez tous vos soins,
C'est qu'elle a moins d'attraits, et se fait craindre moins.
L'auroit-on jamais cru qu'un Attila pût craindre
Qu'un si léger éclat eût de quoi l'y contraindre,
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi
Il n'osât hasarder tout l'orgueil contre moi?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages
Que jusqu'ici j'enlève avec tant d'avantages,
Apprenez-moi, seigneur, pour suivre vos desseins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des humains;
Dites-moi quels mépris peuvent le satisfaire.
Ah ! si je lui déplais à force de lui plaire,
Si de son trop d'amour sa haine est tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où se voit-on réduit?
Allez, seigneur, allez où tant d'orgueil aspire.
Honorie a pour dot la moitié de l'empire;
D'un mérite penchant c'est un ferme soutien ;
Et cet heureux éclat efface tout le mien :
Je n'ai que ma personne.

ATTILA. Et c'est plus que l'empire,
Plus qu'un droit souverain sur tout ce qui respire.
Tout ce qu'a cet empire ou de grand ou de doux,
Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.
Faites-moi l'accepter, et pour reconnoissance
Quels climats voulez-vous sous votre obéissance ?
Si la Gaule vous plaît, vous la partagerez;
J'en offre la conquête à vos yeux adorés ;
Et mon amour...

ILDIONE. A quoi que cet amour s'apprête,
La main du conquérant vaut mieux que sa conquête.

ATTILA. Quoi ! vous pourriez m'aimer, madame, à votre tour?
Qui sème tant d'horreur fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi? Je suis cruel, barbare;

Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare ;
On me craint, on me hait; on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels, et le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'est là trop de matière;
Et si ce n'est assez d'y joindre la prière,
Si rien ne vous résout à dédaigner ma foi,
Appréhendez pour vous, comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'appas retiennent ma franchise,
Je puis l'être comme eux de qui me tyrannise.
Souvenez-vous enfin que je suis Attila,
Et que c'est dire tout que d'aller jusque là.

ILDIONE. Il faut donc me résoudre? Eh bien, j'ose... De grace;
Dispensez-moi du reste, il y faut trop d'audace.
Je tremble comme un autre à l'aspect d'Attila,
Et ne me puis, seigneur, oublier jusque là.
J'obéis : ce mot seul dit tout ce qu'il souhaite;
Si c'est m'expliquer mal, qu'il en soit l'interprète.
J'ai tous les sentiments qu'il lui plaît m'ordonner;
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner;
Je partage déja la Gaule avec mon frère,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je savoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez quand j'obéis si bien?

ATTILA. Je n'ose le résoudre, et de nouveau je tremble
Sitôt que je conçois tant de chagrins ensemble.
C'est trop que de vous perdre et vous donner ailleurs.
Madame, laissez-moi séparer mes douleurs :
Souffrez qu'un déplaisir me prépare pour l'autre.
Après mon hyménée on aura soin du vôtre :
Ce grand effort déja n'est que trop rigoureux
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de temps fait plus qu'on n'ose attendre.

ILDIONE. J'oserai plus que vous, seigneur, et sans en prendre;
Et puisque de son bien chacun peut ordonner,
Votre cœur est à moi, j'oserai le donner;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il souhaite.
Vous, traitez-moi, de grace, ainsi que je vous traite;
Et quand ce coup pour vous sera moins rigoureux
Avant de me donner consultez-en mes vœux.

ATTILA. Vous aimeriez quelqu'un!

ILDIONE. Jusqu'à votre hyménée
Mon cœur est au monarque à qui l'on m'a donnée ;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout espoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCÈNE III.

HONORIE, ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

HONORIE. Ce grand choix est donc fait, seigneur, et pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colère,
Que vous n'avez pas cru vous en pouvoir sauver
Sans doubler votre garde, et me faire observer?
Je ne me jugeois pas en ces lieux tant à craindre ;
Et d'un tel attentat j'aurois tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes ressentiments
En commence déja les justes châtiments.
ILDIONE. Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre ame :
C'étoit moi qu'on craignoit, et non pas vous, madame ;
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux
Ne tombe pas sur moi, madame; c'est sur vous.
Il est vrai que sans moi vous n'y pouviez prétendre ;
Son cœur, tant qu'il m'eût plu, s'en auroit su défendre ;
Il étoit tout à moi. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il étoit au peu que j'ai d'appas ;
Je vous en fais un don ; recevez-le pour gage
Ou de mes amitiés ou d'un parfait hommage :
Et, forte désormais de vos droits et des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.
HONORIE. C'est donc de votre main qu'il passe dans la mienne,
Madame, et c'est de vous qu'il faut que je le tienne ?
ILDIONE. Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il soit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux sans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce présent à quelque autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avois pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris ;
Souffrez que des mépris le respect me dispense,
Et voyez pour le reste entière obéissance.
Je vous rends à vous-même, et ne puis rien de plus ;
Et c'est à vous de faire accepter mes refus.

SCÈNE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE. Accepter ses refus ! moi, seigneur?
ATTILA. Vous, madame.
Peut-il être honteux de devenir ma femme?
Et quand on vous assure un si glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don ?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione se prive?
Que ce soit son refus, ou que ce soit mon choix,
En marcherez-vous moins sur la tête des rois?
Mes deux traités de paix m'ont donné deux princesses,
Dont l'une aura ma main, si l'autre eut mes tendresses;
L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux :
C'est ainsi qu'Attila se partage à vous deux.
N'en murmurez, madame, ici non plus que l'autre,
Sa part la satisfait, recevez mieux la vôtre;
J'en étois idolâtre, et veux vous épouser.
La raison? c'est ainsi qu'il me plaît d'en user.
HONORIE. Et ce n'est pas ainsi qu'il me plaît qu'on en use :
Je cesse d'estimer ce qu'une autre refuse ;
Et, bien que vos traités vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione est indigne de moi.
Oui, bien que l'univers ou vous serve ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur est celui d'être votre moitié,
Qu'elle cède par grace, et m'offre par pitié?
Je sais ce que le ciel m'a faite au-dessus d'elle,
Et suis plus glorieuse encor qu'elle n'est belle.
ATTILA. J'adore cet orgueil, il est égal au mien,
Madame; et nos fiertés se ressemblent si bien,
Que si la ressemblance est par où l'on s'entr'aime,
J'ai lieu de vous aimer comme un autre moi-même.
HONORIE. Ah ! si non plus que vous je n'ai point le cœur bas,
Nos fiertés pour cela ne se ressemblent pas.
La mienne est de princesse, et la vôtre est d'esclave :
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave ;
Votre orgueil a son foible, et le mien, toujours fort,

Ne peut souffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de ressemblance, et que d'illustres flammes
Ne puissent que par elle unir les grandes ames,
D'où naîtroit cet amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertés qui me ressemblent mieux?

ATTILA. Vous en voyez ici, madame; et je m'abuse,
Ou quelque autre me vole un cœur qu'on me refuse;
Et cette noble ardeur de me désobéir
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE. Ce n'est qu'à moi, seigneur, que j'en dois rendre compte:
Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai sans honte;
Il est roi comme vous.

ATTILA. En effet il est roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare;
Mais de quelques degrés le pouvoir nous sépare;
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir
C'est tomber d'assez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ses propres sujets ce titre qu'il étale
Ne fait d'entre eux et moi que remplir l'intervalle;
Il reçoit sous ce titre et leur porte mes lois;
Et s'il est roi des Goths, je suis celui des rois.

HONORIE. Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête,
Sitôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés
Sur des peuples surpris et des princes trompés;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes.
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;
Et fût-il sous ta rage à tes pieds abattu,
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA. Sa vertu ni vos droits ne sont pas de grands charmes,
A moins que pour appui je leur prête mes armes.
Ils ont besoin de moi, s'ils veulent aller loin;
Mais pour être empereur je n'en ai plus besoin.
Aétius est mort, l'empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop sans vous me faire place à Rome.

HONORIE. Aétius est mort! Je n'ai plus de tyran;
Je reverrai mon frère en Valentinian;
Et mille vrais héros qu'opprimoit ce faux maître
Pour me faire justice à l'envi vont paroître.

Ils défendront l'empire, et soutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'aurai fait le choix.
Les grands cœurs n'osent rien sous de si grands ministres;
Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres;
Leur gloire fait ombrage à ces puissants jaloux
Qui s'estiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent;
Et, pour ne plus souffrir des fers qui les captivent,
Chacun reprend sa place et remplit son devoir.
La mort d'Aétius te le fera trop voir :
Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare,
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare;
Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,
Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

ATTILA. Vous me faites pitié de si mal vous connoître,
Que d'avoir tant d'amour, et le faire paroître.
Il est honteux, madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en sont blessés, d'en laisser voir les coups.
Il a droit de régner sur les ames communes,
Non sur celles qui font et défont les fortunes;
Et si de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes foiblesses,
Mais faites même effort sur ces lâches tendresses;
Et comme je vous tiens seule digne de moi,
Tenez-moi seul aussi digne de votre foi.
Vous aimez Valamir, et j'adore Ildione :
Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trône :
Prenez ainsi que moi des sentiments plus hauts,
Et suivez mes vertus ainsi que mes défauts.

HONORIE. Parle de tes fureurs et de leur noir ouvrage.
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage;
Mais, bien loin qu'avec gloire on te puisse imiter,
La vertu des tyrans est même à détester.
Irai-je à ton exemple assassiner mon frère?
Sur tous mes alliés répandre ma colère,
Me baigner dans leur sang, et d'un orgueil jaloux...

ATTILA. Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous,
Madame.

HONORIE. Les grands cœurs parlent avec franchise.

ATTILA. Quand je m'en souviendrai, n'en soyez pas surprise;
Et si je vous épouse avec ce souvenir,
Vous voyez le passé, jugez de l'avenir.
Je vous laisse y penser. Adieu, madame.
HONORIE. Ah, traître!
ATTILA. Je suis encore amant, demain je serai maître.
Ramenez la princesse, Octar.
HONORIE. Quoi !
ATTILA. C'est assez.
Vous me direz tantôt tout ce que vous pensez ;
Mais pensez-y deux fois avant que me le dire :
Songez que c'est de moi que vous tiendrez l'empire,
Que vos droits sans ma main ne sont que droits en l'air.
HONORIE. Ciel !
ATTILA. Allez, et du moins apprenez à parler.
HONORIE. Apprends, apprends toi-même à changer de langage,
Lorsqu'au sang des Césars ta parole t'engage.
ATTILA. Nous en pourrons changer avant la fin du jour.
HONORIE. Fais ce que tu voudras, tyran; j'aurai mon tour.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

HONORIE. Allez, servez-moi bien. Si vous aimez Flavie,
Elle sera le prix de m'avoir bien servie ;
J'en donne ma parole ; et sa main est à vous
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.
OCTAR. Je voudrois le pouvoir; j'assurerois, madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flamme.
Bien qu'Attila me traite assez confidemment,
Ils dépendent sous lui d'un malheureux moment :
Il ne faut qu'un soupçon, un dégoût, un caprice,
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice :
Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au penchant de ses vœux,
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choisissent,

Ce n'est rien qu'avec moi deux mille autres ne puissent :
Mais proposer de front, ou vouloir doucement
Contre ce qu'il résout tourner son sentiment,
Combattre sa pensée en faveur de la vôtre,
C'est ce que nous n'osons, ni moi, ni pas un autre ;
Et si je hasardois ce contre-temps fatal,
Je me perdrois, madame, et vous servirois mal.

HONORIE. Mais qui l'attache à moi, quand pour l'autre il soupire ?

OCTAR. La mort d'Aétius et vos droits sur l'empire.
Il croit s'en voir par-là les chemins aplanis ;
Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis.
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles ;
Il veut que son nom seul renverse les murailles ;
Et, plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats sentent l'aventurier.
Il veut que de ses gens le déluge effroyable
Atterre impunément les peuples qu'il accable ;
Et prodigue de sang, il épargne celui
Que tant de combattants exposeroient pour lui.
Ainsi n'espérez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche :
Si pourtant je vois jour à plus que je n'attends,
Madame, assurez-vous que je prendrai mon temps.

SCÈNE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE. Ne vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, et le chagrin de vous voir préférée
Étouffe-t-il la peur que marquoient vos discours
De rendre hommage au sang d'un roi de quatre jours ?

HONORIE. Je te l'avois bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux côtés attendoit même gêne,
Flavie; et de deux maux qu'on craint également
Celui qui nous arrive est toujours le plus grand,
Celui que nous sentons devient le plus sensible.
D'un choix si glorieux la honte est trop visible :
Ildione a su l'art de m'en faire un malheur :
La gloire en est pour elle, et pour moi la douleur ;
Elle garde pour soi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.

Vois avec quelle insulte et de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un si grand cœur,
Cependant que ravie elle assure à son ame
La douceur d'être toute à l'objet de sa flamme;
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les respects qu'il lui rend, et les soins qu'il se donne...

FLAVIE. J'ose vous dire plus, Attila l'en soupçonne :
Il est fier et colère ; et s'il sait une fois
Qu'Ildione en secret l'honore de son choix,
Qu'Ardaric ait sur elle osé jeter la vue,
Et briguer cette foi qu'à lui seul il croit due,
Je crains qu'un tel espoir, au lieu de s'affermir...

HONORIE. Que n'ai-je donc mieux tu que j'aimois Valamir !
Mais quand on est bravée et qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, est-on si tôt maîtresse de soi-même?
D'Attila, s'il se peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre son amant;
Accablons leur amour sous ce que j'appréhende;
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande;
Et faisons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empêche d'être ici plus heureuse que moi.
Renversons leur triomphe. Étrange frénésie!
Sans aimer Ardaric j'en conçois jalousie !
Mais je me venge, et suis, en ce juste projet,
Jalouse du bonheur, et non pas de l'objet.

FLAVIE. Attila vient, madame.

HONORIE. Eh bien, faisons connoître
Que le sang des Césars ne souffre point de maître,
Et peut bien refuser, de pleine autorité,
Ce qu'une autre refuse avec témérité.

SCÈNE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA. Tout s'apprête, madame, et ce grand hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais sans vous y contraindre; et je ne viens que voir
Si vous avez mieux vu quel est votre devoir.

HONORIE. Mon devoir est, seigneur, de soutenir ma gloire,

Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si votre illustre amour pour son premier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir sans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir votre trône,
Que...

ATTILA. Toujours Ildione, et jamais Attila!

HONORIE. Si vous me préférez, seigneur, punissez-la;
Prenez mes intérêts, et pressez votre flamme
De remettre en honneur le nom de votre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris;
Souffrez-en de pareils, ou rendez-lui son prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'estime,
S'il est gloire pour elle, en moi devienne un crime;
Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien soit punissable où le sien est flatté;
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne?

ATTILA. Pour vous justifier mes ordres et mes vœux,
Je croyois qu'il suffit d'un simple, Je le veux:
Mais voyez, puisqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione et de vous qui m'oblige ou m'offense.
Quand son refus me sert, le vôtre me trahit;
Il veut me commander, quand le sien m'obéit.
L'un est plein de respect, l'autre est gonflé d'audace;
Le vôtre me fait honte, et le sien me fait grace.
Faut-il après cela qu'aux dépens de son sang
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang?

HONORIE. Ne peut-on se venger à moins qu'on assassine?
Je ne veux point sa mort, ni même sa ruine;
Il est des châtiments plus justes et plus doux,
Qui l'empêcheroient mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, seigneur, car l'offense est commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en feroit qu'une.
Ildione, pour prix de son manque de foi,
Dispose arrogamment et de vous et de moi!
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A son heureux amant sa main est réservée,
Avec qui, satisfaite, elle goûte l'appas
De m'ôter ce que j'aime, et me mettre en vos bras!

ATTILA. Quel est-il cet amant?

HONORIE. Ignorez-vous encore
Qu'elle adore Ardaric, et qu'Ardaric l'adore?

ATTILA. Qu'on m'amène Ardaric. Mais de qui savez-vous...

HONORIE. C'est une vision de mes soupçons jaloux;
J'en suis mal éclaircie, et votre orgueil l'avoue,
Et quand elle me brave, et quand elle vous joue;
Même, s'il faut vous croire, on ne vous sert pas mal
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA. D'Ardaric et de moi telle est la différence,
Qu'elle en punit assez la folle préférence.

HONORIE. Quoi! s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous pas
Ce pouvoir usurpé sur ses propres soldats?
Un véritable roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est, garde son caractère;
Ce nom lui reste entier sous les plus dures lois:
Il est dans les fers même égal aux plus grands rois;
Et la main d'Ardaric suffit à ma rivale
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduisez-la, seigneur, à l'hymen d'un sujet;
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine
Que de voir votre femme être sa souveraine;
Et je pourrai moi-même alors vous demander,
Le droit de m'en servir et de lui commander.

ATTILA. Madame, je saurai lui trouver un supplice:
Agréez cependant pour vous même justice;
Et s'il faut un sujet à qui dédaigne un roi,
Choisissez dans une heure, ou d'Octar, ou de moi.

HONORIE. D'Octar, ou...

ATTILA. Les grands cœurs parlent avec franchise,
C'est une vérité que vous m'avez apprise:
Songez donc sans murmure à cet illustre choix,
Et remerciez-moi de suivre ainsi vos lois.

HONORIE. Me proposer Octar!

ATTILA. Qu'y trouvez-vous à dire?
Seroit-il à vos yeux indigne de l'empire?
S'il est né sans couronne et n'eut jamais d'états,
On monte à ce grand trône encor d'un lieu plus bas.
On a vu des Césars, et même des plus braves,

Qui sortoient d'artisans, de bandoliers [1], d'esclaves :
Le temps et leurs vertus les ont rendus fameux [2],
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE. Va, ne me tourne point Octar en ridicule;
Ma gloire pourroit bien l'accepter sans scrupule,
Tyran, et tu devrois du moins te souvenir
Que, s'il n'en est pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau sang, il est de grands services,
Il est des vœux soumis, il est des sacrifices,
Il est de glorieux et surprenants effets,
Des vertus de héros, et même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes,
Il s'est fait de ton ordre une habitude aux crimes :
Comme ta créature, il doit te ressembler.
Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
Ta vie est en mes mains dès qu'il voudra me plaire;
Et rien n'est sûr pour toi, si je veux qu'il espère.
Ton rival entre, adieu : délibère avec lui
Si ce cher Octar m'aime, ou sera ton appui.

SCÈNE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA. Seigneur, sur ce grand choix je cesse d'être en peine;
J'épouse dès ce soir la princesse romaine,
Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement
Je puis confier l'autre et son ressentiment.
Le roi des Bourguignons, par ambassade expresse,
Pour Sigismond, son fils, vouloit cette princesse;
Mais nos ambassadeurs furent mieux écoutés.
Pourroit il nous donner toutes nos sûretés?

ARDARIC. Son état sert de borne à ceux de Méroüée;
La partie entre eux deux seroit bientôt nouée;
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mari pour sa femme, un frère pour sa sœur :
L'union en seroit trop facile et trop grande.

ATTILA. Celui des Visigoths faisoit même demande.

[1] Brigands des montagnes. On écrit aujourd'hui *bandoulier*.

[2] A quelques expressions près, qui sont trop familières, ces vers sont dignes de Corneille. (P.)

Comme de Méroüée il est plus écarté,
Leur union auroit moins de facilité :
Le Bourguignon d'ailleurs sépare leurs provinces,
Et serviroit pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC. Oui; mais bientôt lui-même entre eux deux écrasé
Leur feroit à se joindre un chemin trop aisé;
Et ces deux rois par-là maîtres de la contrée,
D'autant plus fortement en défendroient l'entrée
Qu'ils auroient plus à perdre, et qu'un juste courroux
N'auroit plus tant de chefs à liguer contre vous.
La princesse Ildione est orgueilleuse et belle;
Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres soient soumis,
Et ne le pas choisir parmi vos ennemis.
D'une fière beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combattre;
Et pour peu que la veuille écouter un époux...

ATTILA. Il lui faut donc, seigneur, ou Valamir, ou vous;
La pourriez-vous aimer? parlez sans flatterie.
J'apprends que Valamir est aimé d'Honorie;
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'assurerois sur vous plus que sur lui.

ARDARIC. C'est m'honorer, seigneur, de trop de confiance.

ATTILA. Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance?

ARDARIC. Vous savez que vous plaire est mon plus cher souci.

ATTILA. Qu'on cherche la princesse, et qu'on l'amène ici :
Je veux que de ma main vous receviez la sienne.
Mais, dites-moi, de grace, attendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous assurer votre foi?
Et que seriez-vous prêt d'entreprendre pour moi?
Car enfin elle est belle, elle peut tout séduire,
Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

ARDARIC. Faut-il vous immoler l'orgueil de Torrismond?
Faut-il teindre l'Arar du sang de Sigismond?
Faut-il mettre à vos pieds et l'un et l'autre trône?

ATTILA. Ne dissimulez point, vous aimez Ildione,
Et proposez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce prompt emportement et ces subites haines
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines :

Les soins de cet amour font ceux de ma grandeur;
Et si vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur.
Voyez comme un rival est soudain haïssable,
Comme vers notre amour ce nom le rend coupable;
Comme sa perte est juste encor qu'il n'ose rien;
Et, sans aller si loin, délivrez-moi du mien.
Différez à punir une offense incertaine,
Et servez ma colère avant que votre haine,
Seroit-il sûr pour moi d'exposer ma bonté
A tous les attentats d'un amant supplanté?
Vous-même pourriez-vous épouser une femme,
Et laisser à ses yeux le maître de son ame?

ARDARIC. S'il étoit trop à craindre, il faudroit l'en bannir.

ATTILA. Quand il est trop à craindre, il faut le prévenir.
C'est un roi dont les gens, mêlés parmi les nôtres,
Feroient accompagner son exil de trop d'autres
Qu'on verroit s'opposer aux soins que nous prendrons,
Et de nos ennemis grossir les escadrons.

ARDARIC. Est-ce un crime pour lui qu'une douce espérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA. Oui, pour lui, pour vous-même, et pour tout autre roi,
C'en est un que prétendre en même lieu que moi.
S'emparer d'un esprit dont la foi m'est promise,
C'est surprendre une place entre mes mains remise;
Et vous ne seriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyois d'un autre œil aujourd'hui.
A des crimes pareils j'ai dû même justice,
Et ne choisis pour vous qu'un amoureux supplice;
Pour un si cher objet que je mets en vos bras,
Est-ce un prix excessif qu'un si juste trépas?

ARDARIC. Mais c'est déshonorer, seigneur, votre hyménée
Que vouloir d'un tel sang en marquer la journée.

ATTILA. Est-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flamme immoler de deux rois,
Et que du sacrifice où s'expiera leur crime,
L'un d'eux soit le ministre, et l'autre la victime?
Si vous n'osez par-là satisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne soit moins scrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix son illustre Honorie,

Et n'ait aucune horreur de ses vœux les plus doux
Si leur entier succès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouser encor votre princesse,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendresse.

SCÈNE V.

ATTILA, ARDARIC, ILDIONE.

ATTILA, *à Ildione*. Vos refus obligeants ont daigné m'ordonner
De consulter vos vœux avant que vous donner;
Je m'en fais une loi. Dites-moi donc, madame,
Votre cœur d'Ardaric agréeroit-il la flamme?
ILDIONE. C'est à moi d'obéir, si vous le souhaitez;
Mais, seigneur...
ATTILA. Il y fait quelques difficultés:
Mais je sais que sur lui vous êtes absolue.
Achevez d'y porter son ame irrésolue,
Afin que dans une heure, au milieu de ma cour,
Votre hymen et le mien couronnent ce grand jour.

SCÈNE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE. D'où viennent ces soupirs, d'où naît cette tristesse?
Est-ce que la surprise étonne l'alégresse,
Qu'elle en suspend l'effet pour le mieux signaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut dissimuler?
Il est parti, seigneur; souffrez que votre joie,
Souffrez que son excès tout entier se déploie,
Qu'il fasse voir aux miens celui de votre amour.
ARDARIC. Vous allez soupirer, madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous se prépare
A n'avoir rien d'humain non plus que ce barbare.
Il me choisit pour vous; c'est un honneur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourrez-vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête?
ILDIONE. Quoi, seigneur!
ARDARIC. Attendez à vous en étonner
Que vous sachiez la main qui doit l'assassiner.

C'est à cet attentat la mienne qu'il destine,
Madame.
ILDIONE. C'est par vous, seigneur, qu'il l'assassine !
ARDARIC. Il me fait son bourreau pour perdre un autre roi
A qui fait sa fureur la même offre qu'à moi.
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne.
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne :
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.
ILDIONE. Quel crime voit sa rage à punir en deux rois ?
ARDARIC. Le crime de tous deux c'est d'aimer deux princesses,
C'est d'avoir mieux que lui mérité leurs tendresses.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un excès de joie un excès de douleur.
ILDIONE. Est-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire ?
Il veut que je vous coûte ou la vie ou la gloire,
Et serve de prétexte au choix infortuné
D'assassiner vous-même ou d'être assassiné !
Il vous offre ma main comme un bonheur insigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne ;
Et si vous refusez par-là de m'acquérir,
Vous ne sauriez vous-même éviter de périr !
ARDARIC. Il est beau de périr pour éviter un crime ;
Quand on meurt pour sa gloire, on revit dans l'estime ;
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort.
ILDIONE. Cette immortalité qui triomphe en idée
Veut être, pour charmer, de plus loin regardée ;
Et quand à notre amour ce triomphe est fatal,
La gloire qui le suit nous en console mal.
ARDARIC. Vous vengerez ma mort ; et mon ame ravie...
ILDIONE. Ah ! venger une mort n'est pas rendre une vie :
Le tyran immolé me laisse mes malheurs ;
Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.
ARDARIC. Pour sauver une vie après tout périssable,
En rendrois-je le reste infame et détestable ?
Et ne vaut-il pas mieux assouvir sa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur ?
ILDIONE. Vous m'en feriez sans doute, après cette infamie,
Assez pour vous traiter en mortelle ennemie.
Mais souvent la fortune a d'heureux changements

Qui président sans nous aux grands événements :
Le ciel n'est pas toujours aux méchants si propice;
Après tant d'indulgence, il a de la justice.
Parlez à Valamir, et voyez avec lui
S'il n'est aucun remède à ce mortel ennui.

ARDARIC. Madame...

ILDIONE. Allez, seigneur : nos maux et le temps pressent,
Et les mêmes périls tous deux vous intéressent.

ARDARIC. J'y vais; mais, en l'état qu'est son sort et le mien,
Nous nous plaindrons ensemble et ne résoudrons rien.

SCÈNE II.

ILDIONE.

Trève, mes tristes yeux, trève aujourd'hui de larmes!
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes;
Voyez si de nouveau vous le pourrez dompter,
Et renverser sur lui ce qu'il ose attenter.
Reprenez en son cœur votre place usurpée;
Ramenez à l'autel ma victime échappée;
Rappelez ce courroux que son choix incertain
En faveur de ma flamme allumoit dans mon sein.
Que tout semble facile en cette incertitude!
Mais qu'à l'exécuter tout est pénible et rude!
Et qu'aisément le sexe oppose à sa fierté
Sa douceur naturelle et sa timidité!
Quoi! ne donner ma foi que pour être perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom seul d'époux,
Ou rends-moi plus barbare, ou mon tyran plus doux!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARDARIC, VALAMIR.

(Ils n'ont point d'épée ni l'un ni l'autre.)

ARDARIC. Seigneur, vos devins seuls ont causé notre perte ;
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte ;
Et l'infidèle appât de leur prédiction
A jeté trop d'amorce à votre ambition.
C'est de là qu'est venu cet amour politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique.
Sans le flatteur espoir d'un avenir si doux,
Honorie auroit eu moins de charmes pour vous.
C'est par-là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naitre un amour véritable,
Qui l'attachant à vous, excite des fureurs
Que vous voyez passer aux dernières horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périsse ;
On vous fait même grace, ou pareille injustice :
Ainsi vos seuls devins nous forcent de périr,
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR. Je viens de les quitter ; et, loin de s'en dédire,
Ils assurent ma race encor du même empire.
Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point :
Et ses emportements ne les émeuvent point ;
Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables ;
Le ciel en a donné des arrêts immuables ;
Rien n'en rompra l'effet ; et Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

ARDARIC. Ils veulent donc, seigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce héros préparent sa conquête ?

VALAMIR. Seigneur, c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

ARDARIC. Par où lui pouvez-vous échapper que par-là ?
Pouvez-vous que par-là posséder Honorie ?
Et d'où naitra ce fils si vous perdez la vie ?

VALAMIR. Je me vois comme vous aux portes du trépas ;
Mais j'espère, après tout, ce que je n'entends pas.

SCÈNE II.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE.

HONORIE. Savez-vous d'Attila jusqu'où va la furie,
Princes, et quelle en est l'affreuse barbarie?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'est qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, sous cet espoir, qu'il donne à l'un et l'autre,
Votre sang de sa main, ou le sien de la vôtre :
Mais qui le serviroit seroit bientôt livré
Aux troupes de celui qu'il auroit massacré ;
Et par le désaveu de cette obéissance
Ce tigre assouviroit sa rage et leur vengeance.
Octar aime Flavie, et l'en vient d'avertir.
VALAMIR. Euric son lieutenant ne fait que de sortir :
Le tyran soupçonneux, qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous désarmer choisi ce satellite ;
Et comme avec justice il nous croit irrités,
Pour nous parler encore il prend ses sûretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans sa tente
Surprendre et prévenir sa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laissoit encor la liberté
D'y porter l'un et l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre
Dès qu'il saura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel est notre dessein, ou, pour en mieux parler,
Dès que nous résoudrons de nous entr'immoler.
Cependant il réduit à l'entière impuissance
Ce noble désespoir qu'il punit par avance,
Et qui, se faisant droit avant que de mourir,
Croit que se perdre ainsi c'est un peu moins périr :
Car nous aurions péri par les mains de sa garde ;
Mais la mort est plus belle alors qu'on la hasarde.
HONORIE. Il vient, seigneur.

SCÈNE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA. Eh bien, mes illustres amis,

Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis?
Pas un n'a-t-il pour soi la digne complaisance
D'acquérir sa princesse en perdant qui m'offense?
Quoi! l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal!
Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival!
Pas un de son objet n'a l'ame assez ravie
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie!
Quels amis! quels amants! et quelle dureté!
Daignez, daignez du moins la mettre en sûreté:
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchisse,
Que l'horreur de mourir, à leur défaut, agisse;
Et si vous n'écoutez l'amitié ni l'amour,
Faites un noble effort pour conserver le jour.

VALAMIR. A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'est à son dernier point porter la barbarie.
Après l'assassinat d'un frère et de six rois,
Notre tour est venu de subir mêmes lois;
Et nous méritons bien les plus cruels supplices
De nous être exposés aux mêmes sacrifices,
D'en avoir pu souffrir chaque jour de nouveaux.
Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux;
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA. Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et, dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une:
Faites-en décider l'épée et la fortune;
Et qui succombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colère apprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC. Votre main et plus faite à verser de tel sang;
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA. Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres:
Mais si vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.
Je révoque ma grace, et veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me fassent deux victimes;
Et ces rares objets si peu dignes de moi

Seront le digne prix de cet illustre emploi.
(à Ardaric.)
De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.
(à Honorie.)
Et comme vous paierez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choisir;
Et, pour nouveau supplice à de si belles flammes,
Ce choix ne tombera que sur les plus infames.

HONORIE. Tu pourrois être lâche et cruel jusque là!

ATTILA. Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours...

HONORIE. Achève, et dis que tu veux en tout lieu
Être l'effroi du monde, et le fléau de Dieu.
Étale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignoit ta rage.
Fais voir...

ATTILA. Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche et doux et glorieux!
Ce Dieu dont vous parlez, de temps en temps sévère,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colère;
Mais quand à sa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque temps des déluges divers.
Jadis, de toutes parts faisant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abyma le monde;
Sa main tient en réserve un déluge de feux
Pour le dernier moment de nos derniers neveux;
Et mon bras, dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre pour lui la terre.

HONORIE. Lorsque par les tyrans il punit les mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels
Qu'il donne pour supplice à toute la nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête
Il tient le bras levé pour te briser la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler

Quiconque désormais t'osera ressembler.

ATTILA. Eh bien, en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre,
Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous, et sur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE. Ton sang, qui chaque jour, à longs flots distillés,
S'échappe vers ton frère, et six rois immolés,
Te diroit-il trop bas que leurs ombres t'appellent?
Faut-il que ces avis par moi se renouvellent?
Vois, vois couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

ATTILA. Ce n'est rien; et pour moi s'il n'est pas d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du temps à m'y résoudre.
D'autres vous envoieroient leur frayer le chemin;
Mais j'en laisserai faire à votre grand destin,
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenses.

SCÈNE IV.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ATTILA, *à Ildione.*

Où venez-vous, madame, et qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit?
Venez-vous de deux rois soutenir la querelle,
Vous révolter comme eux, me foudroyer comme elle,
Ou mendier l'appui de mon juste courroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE. Il n'en mériteroit ni l'amour ni l'estime,
S'il osoit espérer m'acquérir par un crime.
D'un si juste refus j'ai de quoi me louer,
Et ne viens pas ici pour l'en désavouer.
Non, seigneur; c'est du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire,
Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.
Seigneur, est-ce là donc cette reconnoissance

Si hautement promise à mon obéissance?
J'ai quitté tous les miens sous l'espoir d'être à vous;
Par votre ordre, mon cœur quitte un espoir si doux;
Je me réduis au choix qu'il vous a plu me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon respect qui me livre aux vœux d'un autre roi
N'y voit pour lui qu'opprobre, et que honte pour moi!
Rendez, rendez-le-moi, cet empire suprême
Qui ne vous laissoit plus disposer de vous-même :
Rendez toute votre ame à son premier souhait ;
Recevez qui vous aime, et fuyez qui vous hait.
Honorie a ses droits : mais celui de vous plaire
N'est pas, vous le savez, un droit imaginaire;
Et, pour vous appuyer, Méroüée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA. Non, je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie;
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous.
Mais dans votre cœur même un autre amour murmure,
Lorsque...

ILDIONE. Vous pourriez croire une telle imposture!
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait que de vous obéir?
Et par où jusque là m'aurois-je pu trahir?

ATTILA. Ardaric est pour vous un époux adorable.

ILDIONE. Votre main lui donnoit ce qu'il avoit d'aimable;
Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux
Que par cet ordre exprès que j'ai reçu de vous.
Vous aviez déja vu qu'en dépit de ma flamme,
Pour vous faire empereur...

ATTILA. Vous me trompez, madame;
Mais l'amour par vos yeux me sait si bien dompter,
Que je ferme les miens pour n'y plus résister.
N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire;
Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vengeance est douce aussi bien que l'amour;
Et laissez-moi pouvoir quelque chose à mon tour.

ILDIONE. Seigneur, ensanglanter cette illustre journée?
Grace, grace du moins jusqu'après l'hyménée.
A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,

Et laissez pour demain les maximes d'état.

ATTILA. Vous le voulez, madame, il faut vous satisfaire ;
Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colère ;
Et ce que par votre ordre elle perd de moments
Enfle l'avidité de mes ressentiments.

HONORIE. Voyez, voyez plutôt, par votre exemple même,
Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime :
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,
Force et dompte les rois qui résistent le mieux,
Quel empire il se fait sur l'ame la plus fière :
Et, si vous avez vu la mienne trop altière,
Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juste au salut d'un amant,
Et toute sa fierté dans mes larmes éteintes
Descendre à la prière et céder à la crainte.
Avoir su jusque là réduire mon courroux
Vous doit être, seigneur, un triomphe assez doux.
Que tant d'orgueil dompté suffise pour victime.
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime,
Et, quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les appas ?

ATTILA. Non, princesse ; il vaut mieux nous imiter l'un l'autre.
Vous, suivez mon exemple et je suivrai le vôtre.
Vous condamniez madame à l'hymen d'un sujet ;
Remplissez au lieu d'elle un si juste projet.
Je vous l'ai déja dit, et mon respect fidèle
A cette digne loi que vous faisiez pour elle,
N'ose prendre autre règle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaît, sa vie est à ce prix ;
Disposez à ce prix d'une main qui m'est due.
Octar, ne perdez pas la princesse de vue.
Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple ; et vous, rois, suivez-moi.

SCÈNE V.

HONORIE, OCTAR.

HONORIE. Tu le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en usage,
Octar ; et, pour tout fruit de tant d'abaissement,

Le barbare me traite encor plus fièrement.
S'il reste quelque espoir, c'est toi seul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton temps? tu commandes sa garde;
La nuit et le sommeil vont tout mettre en ton choix;
Et Flavie est le prix du salut de deux rois.

OCTAR. Ah, madame! Attila depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant esprit n'agit plus maintenant,
Dans toutes ses fureurs, que par mon lieutenant;
C'est par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes;
Et deux mots en son ame ont jeté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre suite il m'attache aujourd'hui
Pour m'ôter tout moyen de m'approcher de lui.
Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie,
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie...

HONORIE. Il le saura de moi, si tu ne veux agir,
Infame, qui t'en peux excuser sans rougir:
Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à sa rage;
Et ta vertu, qui craint de trop paroître au jour,
Attend, les bras croisés, qu'il t'immole à son tour[1]!
Fais périr, ou péris; préviens, lâche, ou succombe;
Venge toute la terre, ou grossis l'hécatombe.
Si la gloire sur toi, si l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, et du moins sers de victime au mien.
Mais qui me rend, seigneur, le bien de votre vue?

SCÈNE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

VALAMIR. L'impatient transport d'une joie imprévue.
Notre tyran n'est plus.

HONORIE. Il est mort?

VALAMIR. Écoutez
Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés,
Et comme heureusement le ciel vient de souscrire
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous, pleins de trouble et d'horreur,

[1] Il faut un Corneille pour dire: *Une vertu qui attend, les bras croisés.* (L. RACINE.)

Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance; et le sang qui bouillonne
Forme un si gros torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est, « S'il ne veut s'arrêter,
« Dit-il, on me paiera ce qu'il m'en va coûter. »
Il demeure à ces mots sans parole, sans force;
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce :
Sa gorge enfle, et du sang dont le cours s'épaissit
Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie
Semble avoir étouffé sa colère et sa vie;
Et déja de son front la funeste pâleur
N'opposoit à la mort qu'un reste de chaleur,
Lorsqu'une illusion lui présente son frère,
Et lui rend tout d'un coup la vie et la colère :
Il croit le voir suivi des ombres de six rois,
Qu'il se veut immoler une seconde fois;
Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace
N'est qu'un dernier effort de la nature lasse,
Qui, prête à succomber sous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat et tout d'un coup s'éteint.
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue,
Sa rage qui renaît en même temps le tue.
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux;
Son élancement perce ou rompt toutes les veines,
Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines
Par où l'ame et le sang se pressent de sortir,
Pour terminer sa rage et nous en garantir.
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable;
Chaque instant l'affoiblit et chaque effort l'accable;
Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
Et fait grace à celui qu'il avoit menacé.
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire[1];
Il frissonne, il chancelle, il trébuche, il expire;
Et sa fureur dernière, épuisant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ses fureurs.

[1] Quelle hardiesse d'expression pour dire qu'Attila ne peut plus parler, parceque le sang le suffoque! (L. Racine.)

SCÈNE VII.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC. Ce n'est pas tout, seigneur, la haine générale,
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale;
Tous brûlent de servir sous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant que le ciel nous renvoie
De tant de nations fait la commune joie;
La fin de nos périls en remplit tous les vœux,
Et, pour être tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir notre flamme avouée
Du souverain de Rome et du grand Mérouée:
La princesse des Francs m'impose cette loi.
HONORIE. Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.
ARDARIC. Ne perdons point de temps en ce retour d'affaires;
Allons donner tous deux les ordres nécessaires,
Remplir ce trône vide, et voir sous quelles lois
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.
VALAMIR. Me le permettez-vous, madame? et puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flamme à quelque gloire?
HONORIE. Allez; et cependant assurez-vous, seigneur,
Que nos destins changés n'ont point changé mon cœur[1].

[1] *Attila* parut malheureusement la même année qu'*Andromaque*. La comparaison ne contribua pas à faire remonter Corneille à ce haut point de gloire où il s'était élevé; il baissait, et Racine s'élevait: c'était alors le temps de la retraite; il devait prendre ce parti honorable. La plaisanterie de Despréaux devait l'avertir de ne plus travailler, ou de travailler avec plus de soin:

J'ai vu l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

On connaît encore ces vers:

Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

On a prétendu (car que ne prétend-on pas?) que Corneille avait regardé ces vers comme un éloge; mais quel poëte trouvera jamais bon qu'on traite ses vers de visigoths, surtout lorsqu'ils sont en effet durs et obscurs pour la plupart? La dureté et la sécheresse dans l'expression sont assez communément le partage de la vieillesse: il arrive alors à notre esprit ce qui arrive à nos fibres. Racine, dans la force de son âge, né avec un cœur tendre, un esprit flexible, une oreille harmonieuse, donnait à la langue française un charme qu'elle n'avait point eu jusqu'alors. Ses vers entraient

dans la mémoire des spectateurs comme un jour doux entre dans les yeux. Jamais les nuances des passions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel et plus vrai; jamais on ne fit de vers plus coulants, et en même temps plus exacts. Il ne faut pas s'étonner si le style de Corneille, devenu encore plus incorrect et plus raboteux dans ses dernières pièces, rebutait les esprits que Racine enchantait, et qui devenaient par cela même plus difficiles. (V.) — Boileau ne traite pas de visigoths les vers de Corneille; mais il dit qu'au parterre, pour son argent, un clerc se croiroit en droit de les traiter ainsi. Boileau veut prouver par-là que la réputation du plus grand poëte peut être soumise au caprice de quiconque l'achète. Il n'est, dit-il,

Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.

L'opinion que Boileau prête à ce clerc sur *Attila* n'annonce pas clairement qu'il soit du même avis; ou, s'il a voulu le faire entendre, ce n'est du moins qu'à mots si couverts que Corneille avoit pu s'y tromper. (P.)

FIN D'ATTILA.

TITE ET BÉRÉNICE[1],

COMÉDIE-HÉROÏQUE. — 1670.

XIPHILINUS EX DIONE
IN VESPASIANO,
GUILLELMO BLANCO INTERPRETE.

Vespasianus, a senatu absens, imperator creatur; Titusque et Domitianus Cæsares designantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque, a Lucio Lamio Æmiliano viro ejus abductam, secum habebat in numero amicarum, eamdemque postea uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maxime florebat, ob eamque causam cum Agrippa fratre Romam venit. Is prætoriis honoribus auctus est; ipsa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coire. Spes erat eam Tito nuptum iri; jam enim omnia, ita ut si esset uxor, gerebat. Sed Titus cum intelligeret populum romanum id moleste ferre, eam repudiavit, præsertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

Titus, ex quo tempore principatum solus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inservivit; sed comis, quamvis insidiis peteretur, et continens, Berenice licet in urbem reversa, fuit.

Titus moriens se unius tantum rei pœnitere dixit : id autem quid esset non aperuit, nec quisquam certo novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quod Domitiam uxorem fra-

[1] M. de Fontenelle, dans la vie de Corneille, son oncle, nous dit que *Bérénice* fut un duel. En effet, ce vers de Virgile :

Infelix puer atque impar congressus Achilli,

fut appliqué alors par quelques personnes au jeune combattant, à qui cependant la victoire demeura. Elle ne fut pas même disputée, la partie n'étoit pas égale. Corneille n'étoit plus le Corneille du *Cid* et des *Horaces* : il étoit devenu l'auteur d'*Agésilas*.

Une princesse, fameuse par son esprit et par son amour pour la poésie, avoit engagé les deux rivaux à traiter ce même sujet. Ils lui donnèrent, en cette occasion, une grande preuve de leur obéissance, et les deux *Bérénices* parurent en même temps, en 1670. (L. Racine.)

tris habuisset. Alii putant, quibus ego assentior, quod Domitianum, a quo certo sciebat sibi insidias parari, non interfecisset, sed id ab eo pati maluisset, et quod traderet imperium romanum tali viro.

PERSONNAGES.

TITE, empereur de Rome, et amant de Bérénice.
DOMITIAN, frère de Tite, et amant de Domitie.
BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.
DOMITIE, fille de Corbulon.
PLAUTINE, confidente de Domitie.
FLAVIAN, confident de Tite.
ALBIN, confident de Domitian.
PHILON, ministre d'état, confident de Bérénice.

La scène est à Rome, dans le palais impérial.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE. Laisse-moi mon chagrin, tout injuste qu'il est :
Je le chasse, il revient; je l'étouffe, il renaît;
Et plus nous approchons de ce grand hyménée [1],
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée :
Il fait toute ma gloire; il fait tous mes desirs :
Ne devroit-il pas faire aussi tous mes plaisirs [2] ?
Depuis plus de six mois la pompe s'en apprête;

[1] On saura bientôt de quel hyménée on parle; mais on ne saura point que c'est Domitie qui parle; et le lieu où elle est n'est point annoncé. Cette Domitie, fille de Corbulon, est amoureuse de Domitian, qui l'est aussi d'elle : il est vrai que cet amour est froid; mais il est vrai aussi que quand Domitian et sa maîtresse Domitie s'exprimeraient avec la tendre élégance des héros de Racine, ils n'en intéresseraient pas davantage. Il y a des personnages qu'il ne faut jamais représenter amoureux, les grands hommes, comme Alexandre, César, Scipion, Caton, Cicéron, parceque c'est les avilir; et les méchants hommes, parceque l'amour dans une ame féroce ne peut jamais être qu'une passion grossière qui révolte au lieu de toucher, à moins qu'un tel caractère ne soit attendri et changé par un amour qui le subjugue. Domitian, Caligula, Néron, Commode, en un mot, tous les tyrans qui feront l'amour à l'ordinaire, déplairont toujours. Dès que Domitian est l'amoureux de la pièce, la pièce est tombée. (V.)

[2] Il semble, par ce vers, et par tant d'autres dans ce goût, que Corneille ait voulu imiter la mollesse du style de son rival, qui seul alors était en possession des applaudissements au théâtre; mais il l'imite comme un homme robuste, sans grace et sans souplesse, qui voudrait se donner les attitudes gracieuses d'un danseur agile et élégant. (V.)

Rome s'en fait d'avance en l'esprit une fête [1] ;
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire est le seul mécontent.

PLAUTINE. Que trouvez-vous, madame, ou d'amer ou de rude
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude?
Et quand dans quatre jours vous devez y monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter?
Si vous n'en êtes pas tout-à-fait la maîtresse,
Du moins à l'empereur cachez cette tristesse :
Le dangereux soupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé.
Avant qu'il vous aimât, il aimoit Bérénice :
Et s'il n'en put alors faire une impératrice,
A présent il est maître ; et son père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

DOMITIE. C'est là ce qui me gêne, et l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune.
J'ambitionne et crains l'hymen d'un empereur
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où sans cesse il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il souffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement;
Et ce qu'il en étale agit d'une manière
Qui ne m'assure point d'une ame tout entière.
Souvent même, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout-à-coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce ou noble inquiétude.
Son feu de sa raison est l'effet et l'étude;
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer; mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE. A cet effort pour vous qui pourroit le contraindre ?
Maître de l'univers, a-t-il un maître à craindre?

DOMITIE. J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire romain [2],

[1] Cette expression, et l'*amer* et le *rude*, *tout-à-fait la maîtresse*, *un nœud reculé qui dégoûte*, font bien voir que Corneille n'était pas fait pour combattre Racine dans la carrière de l'élégance et du sentiment. (V.)

[2] Où sont donc ces droits à l'empire qu'elle *peut mettre en bonne main ?* quoi ! parcequ'elle est fille d'un Corbulon, que quelques troupes voulurent déclarer César, elle a des droits à l'empire? C'est heurter toutes les notions qu'on a du gouvernement des Romains. (V.)

Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main :
Mon père, avant le sien, élu pour cet empire [1],
Préféra... Tu le sais, et c'est assez t'en dire.
C'est par cet intérêt qu'il m'apporte sa foi;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'est pas tout à moi.

PLAUTINE. La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre [2] :
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre ;
Et comme sa raison vous donne tous ses vœux,
Votre ardeur pour son rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE. Ne dis point qu'entre nous la chose soit égale.
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale :
Sans avilir son sort, il me renvoie au mien:
Et du rang qui lui reste, il ne me reste rien.

PLAUTINE. Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez-moi ce mot, vous fait un dur supplice!
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux,
Sans en avoir pour lui, sans qu'il en ait pour vous.
Aimez pour être aimée, et montrez-lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime ;
Et si vous vous aimez, gagnez sur vous ce point,
De vous donner entière, ou ne vous donnez point.

DOMITIE. Si l'amour quelquefois souffre qu'on le contraigne,
Il souffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne;
Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait son esclave, et ne l'étouffe pas [3].

[1] *On n'est point élu pour l'empire*, cela n'est pas français ; et que veut dire ce *préféra*... avec ces points? On peut laisser une phrase suspendue quand on craint de s'expliquer, quand on aurait trop de choses à dire, quand on fait entendre par ce qui suit ce qu'on n'a pas voulu énoncer d'abord, et qu'on le fait plus fortement entendre que si on s'expliquait, comme dans *Britannicus* :

Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.

Mais ici ce *préféra* ne signifie autre chose, sinon que Corbulon préféra son devoir ; ce n'était pas là la place d'une réticence. On s'est un peu étendu sur cette remarque, parcequ'elle contient une règle générale, et que ces réticences inutiles et déplacées ne sont que trop communes. (V.)

[2] *La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre; vous en aimez un autre: et comme sa raison; une ardeur pour un rang; qu'entre nous la chose soit égale; un divorce qui ravale; un sort à qui l'on renvoie; ce que Domitie a d'ambitieux caprice qui lui fait un dur supplice; en l'aimant comme il faut; comme il faut qu'il vous aime.* Est-il possible qu'avec un tel style on ait voulu jouter contre Racine dans un ouvrage où tout dépend du style! (V.)

[3] Je passe tous les vers ou faibles, ou durs, ou qui offensent la langue, et je remarquerai seulement que voilà des dissertations sur l'amour, des sentences générales. Ce

Mais un si fier esclave, ennemi de sa chaine,
La secoue à toute heure, et la porte avec gêne;
Et, maître de nos sens, qu'il appelle au secours,
Il échappe souvent, et murmure toujours.
Veux-tu que je te fasse un aveu tout sincère?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas son frère;
Et, malgré cet amour, je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puisse monter.
Laisse-moi retracer ma vie en ta mémoire :
Tu me connois assez pour en savoir l'histoire [1];
Mais tu n'as pu connoître, à chaque événement,
De mon illustre orgueil quel fut le sentiment.
En naissant, je trouvai l'empire en ma famille.
Néron m'eut pour parente, et Corbulon pour fille;
Et le bruit qu'en tous lieux fit sa haute valeur,
Autant que ma naissance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par-là préoccupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie et Poppée;
Et Néron, des mortels et l'horreur et l'effroi,
M'eût paru grand héros s'il m'eût offert sa foi.
Après tant de forfaits et de morts entassées,
Les troupes du Levant, d'un tel monstre lassées,
Pour César en sa place élurent Corbulon.
Son austère vertu rejeta ce grand nom :
Un lâche assassinat en fut le prompt salaire.
Mais mon orgueil, sensible à ces honneurs d'un père,
Prit de tout autre rang une assez forte horreur,
Pour me traiter dans l'ame en fille d'empereur.
Néron périt enfin. Trois empereurs de suite
Virent de leur fortune une assez prompte fuite.

n'est pas là comme il faut s'y prendre pour traiter nne passion douce et tendre; ce n'est pas là *Horatii curiosa felicitas*, et le *molle* de Virgile. (V.)

[1] Pourquoi donc répète-t-elle cette histoire à une personne qui la sait si bien? Le sentiment de son *illustre orgueil* n'est pas une raison suffisante pour fonder ce récit, qui d'ailleurs est trop long et trop peu intéressant. Cette Domitie, partagée entre l'ambition et l'amour, n'est véritablement ni ambitieuse ni sensible. Ces caractères indécis et mitoyens ne peuvent jamais réussir, à moins que leur incertitude ne naisse d'une passion violente, et qu'on ne voie jusque dans cette indécision l'effet du sentiment dominant qui les emporte. Tel est Pyrrhus dans *Andromaque*; caractère vraiment théâtral et tragique, excepté dans la scène imitée de Térence : *Crois-tu, si je l'épouse, qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse?* et dans la scène où Pyrrhus vient dire à Hermione qu'il ne peut l'aimer. Cette première scène de Domitie annonce que la pièce sera sans intérêt; c'est le plus grand des défauts. (V.)

L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Vespasian chef d'un plus fort parti.
Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime
Par Tite, son aîné, fit assiéger Solime;
Et, tandis qu'en Égypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint dispenser ses lois.
Je le vis et l'aimai. Ne blâme point ma flamme :
Rien de plus grand que lui n'éblouissoit mon ame.
Je ne voyois point Tite, un hymen me l'ôtoit.
Mille soupirs aidoient au rang qui me flattoit.
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un père :
Il vint, mais d'un esprit à nos vœux si contraire,
Que, quoi qu'on lui pût dire, on n'en put arracher
Ce qu'attendoit un feu qui nous étoit si cher.
On n'en sut point la cause ; et divers bruits coururent,
Qui tous à notre amour également déplurent.
J'en eus un long chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits.
Pour elle avec Martie il avoit fait divorce ;
Et cette belle reine eut sur lui tant de force,
Que, pour montrer à tous sa flamme, et hautement,
Il lui fit au palais prendre un appartement.
L'empereur, bien qu'en l'ame il prévît quelle haine
Concevroit tout l'état pour l'époux d'une reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indifférent,
Et laisser un cours libre aux flots de ce torrent.
Mais, sous les vains dehors de cette complaisance,
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de son cœur, que charmoient tant d'appas,
Il l'obligea lui-même à revoir ses états.
A peine je le vis sans maîtresse et sans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon ame;
Et s'étant emparé des plus doux de mes soins,
Son frère commença de me plaire un peu moins :
Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendresse,
Mais je la regardois ainsi qu'une foiblesse,
Comme un honteux effet d'un amour éperdu
Qui me voloit un rang que je me croyois dû.
Tite à peine sur moi jetoit alors la vue;
Cent fois avec douleur je m'en suis aperçue :

Mais ce qui consoloit ce juste et long ennui,
C'est que Vespasian me regardoit pour lui.
Je commençois pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en ses yeux quelque chose de tendre :
Il me rendit visite, et fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crus du mystère,
Qu'il ne me disoit rien que par l'ordre d'un père ;
Mais qui ne pencheroit à s'en désabuser,
Lorsque, ce père mort, il songe à m'épouser?
Toi, qui vois tout mon cœur, juge de son martyre :
L'ambition l'entraîne, et l'amour le déchire ;
Quand je crois m'être mise au-dessus de l'amour,
L'amour vers son objet me ramène à son tour ;
Je veux régner, et tremble à quitter ce que j'aime ,
Et ne me saurois voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE. Ah! si Domitian devenoit empereur,
Que vous auriez bientôt calmé tout ce grand cœur!
Que bientôt... Mais il vient. Ce grand cœur en soupire!

DOMITIE. Hélas! plus je le vois, moins je sais que lui dire.
Je l'aime, et le dédaigne ; et, n'osant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

SCÈNE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN. Faut-il mourir, madame? et, si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,
Que les restes d'un feu que j'avois cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort [1]?

[1] Cette seconde scène tient au-delà de ce que la première a promis. Un Domitian qui veut mourir d'amour! c'est mettre un hochet entre les mains de Polyphème : et qu'est-ce qu'une *illustre inconstance proche du terme, si ferme, que les restes d'un feu si fort se promettent la mort de Domitian dans quatre jours?* Ces paroles, ces tours inintelligibles qui sont comme jetés au hasard, forment un étrange discours. La princesse Henriette joua un tour bien sanglant à Corneille, quand elle le fit travailler à *Bérénice*. On ne voit que trop combien la suite est digne de ce commencement. Quels vers que ceux-ci! et que de barbarismes! *Ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer; un choix qui charme avec un peu d'appas, qu'on met si bas;* et tous ces compliments ironiques que se font Domitian et Domitie ; et *cette beauté qui n'a écouté aucun des soupirants qui l'accablaient de leurs regards mourants; et son cœur qui va tout à Domitian quand on le laisse aller!* On est étonné qu'on ait pu jouer une pièce ainsi écrite, ainsi dialoguée et raisonnée. Tous ces

DOMITIE. Ce qu'on m'offre, seigneur, me feroit peu d'envie,
S'il en coûtoit à Rome une si belle vie;
Et ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer,
Que de faire une perte aisée à réparer.

DOMITIAN. Aisée à réparer ! Un choix qui m'a su plaire,
Et qui ne plaît pas moins à l'empereur mon frère,
Charme-t-il l'un et l'autre avec si peu d'appas
Que vous sachiez son prix, et le mettiez si bas?

DOMITIE. Quoi qu'on ait pour soi-même ou d'amour ou d'estime,
Ne s'en croire pas trop n'est pas faire un grand crime.
Mais n'examinons point, en cet excès d'honneur,
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez-moi d'un frère.

DOMITIAN. Hélas ! si je n'ai pu vous obtenir d'un père,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux et jaloux ?

DOMITIE. Et moi, résisterai-je à sa toute-puissance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance?
Moi qui n'ai sous les cieux que vous seul pour soutien,
Que puis-je contre lui, quand vous n'y pouvez rien ?

DOMITIAN. Je ne puis rien sans vous, et pourrois tout, madame,
Si je pouvois encor m'assurer de votre ame.

DOMITIE. Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs
Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs?
Durant un déplaisir si long et si sensible
De voir toujours un père à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de soupirants
Qui m'accabloient partout de leurs regards mourants?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite...

DOMITIAN. Oui, vous m'avez aimé jusqu'à l'amour de Tite.
Mais de ces soupirants qui vous offroient leur foi

raisonnements de Domitie ne peuvent être écoutés. *Comme la passion du trône est la première, elle est dominante* : ce n'est pas qu'elle ne *se violente à trahir l'amour*, mais il est juste que *des soupirs secrets la punissent d'aimer contre ses intérêts*. Il semble que, dans cette pièce, Corneille ait voulu, en quelque sorte, imiter ce double amour qui règne dans l'*Andromaque*, et qu'il ait tenté de plier la roideur de son caractère à ce genre de tragédie si délicat et si difficile. Domitian aime Domitie; Titus aime aussi Domitie un peu : on propose Bérénice à Domitian, et Bérénice est aimée véritablement de Titus. Avouons qu'on ne pouvait faire un plus mauvais plan. (V.) — On prétend que Corneille lui-même, pressé par le comédien Baron de lui expliquer ce qu'il avoit voulu dire par les quatre premiers vers de cette scène, ne put jamais lui en donner le sens. (P.)

Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi;
Votre ame ambitieuse à mon rang attachée
N'en voyoit point en eux dont elle fût touchée:
Ainsi de ces rivaux aucun n'a réussi.
Mais les temps sont changés, madame, et vous aussi.

DOMITIE. Non, seigneur; je vous aime, et garde au fond de l'ame
Tout ce que j'eus pour vous de tendresse et de flamme :
L'effort que je me fais me tue autant que vous;
Mais enfin l'empereur veut être mon époux.

DOMITIAN. Ah! si vous n'acceptez sa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, madame, autoriser ma plainte :
L'empereur m'aime assez pour quitter vos liens,
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, et que tout son empire...

DOMITIE. C'est ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur; et le respect qui n'y peut consentir...

DOMITIAN. Non, votre ambition ne se peut démentir.
Ne la déguisez plus, montrez-la tout entière
Cette ame que le trône a su rendre si fière,
Cette ame dont j'ai fait les plaisirs les plus doux,
Cette ame...

DOMITIE. Voyez-la cette ame toute à vous.
Voyez-y tout ce feu que vous y fîtes naître;
Et soyez satisfait, si vous le pouvez être.
Je ne veux point, seigneur, vous le dissimuler,
Mon cœur va tout à vous quand je le laisse aller :
Mais, sans dissimuler j'ose aussi vous le dire,
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'empire;
Et je n'ai point une ame à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
La passion du trône est seule toujours belle,
Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.
J'ignorois de l'amour quel est le doux poison
Quand elle s'empara de toute ma raison.
Comme elle est la première, elle est la dominante.
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente;
Mais il est juste enfin que des soupirs secrets
Me punissent d'aimer contre mes intérêts.
Daignez donc voir, seigneur, quelle route il faut prendre
Pour ne point m'imposer la honte de descendre.

Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival;
Pour m'avoir toute à vous, devenez son égal.
Vous dites qu'il vous aime: et je ne le puis croire,
Si je ne vois sur vous un rayon de sa gloire.
On vous a vus tous deux sortir d'un même flanc;
Ayez mêmes honneurs ainsi que même sang.
Dites-lui que le droit qu'a ce sang à l'empire...

DOMITIAN. C'est là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame; et le devoir qui n'y peut consentir...

DOMITIE. A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur; j'achète assez le rang d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuste augmente mon supplice.

DOMITIAN. Eh bien, dans cet hymen, qui n'en a que pour moi,
J'applaudirai moi-même à votre peu de foi;
Je dirai que le ciel doit à votre mérite...

DOMITIE. Non, seigneur; faites mieux, et quittez qui vous quitte.
Rome a mille beautés dignes de votre cœur;
Mais dans toute la terre il n'est qu'un empereur.
Si mon père avoit eu les sentiments du vôtre,
Je vous aurois donné ce que j'attends d'un autre;
Et ma flamme en vos mains eût mis sans balancer
Le sceptre qu'en la mienne il auroit dû laisser.
Laissez à son défaut suppléer la fortune,
Et n'ayez pas une ame assez basse et commune
Pour s'opposer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fit perdre par lui.
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages:
Il n'est point d'autre amour digne des grands courages.
Voilà toute mon ame. Après cela, seigneur,
Laissez-moi m'épargner les troubles de mon cœur.
Un plus long entretien ne pourroit rien produire
Qui ne pût, malgré moi, vous déplaire ou me nuire.

SCÈNE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN. Elle se défend bien, seigneur; et dans la cour...

DOMITIAN. Aucun n'a plus d'esprit, Albin, et moins d'amour [1].

[1] Il s'agit bien là d'esprit; et cette *adresse à défendre une mauvaise cause*

J'admire, ainsi que toi, dans ce qu'elle m'oppose,
Son adresse à défendre une mauvaise cause;
Et si, pour m'assurer que son cœur n'est qu'à moi,
Tant d'esprit agissoit en faveur de sa foi;
Si sa flamme au secours appliquoit cette adresse,
L'empereur convaincu me rendroit ma maîtresse.

ALBIN. Cependant n'est-ce rien que ce cœur soit à vous?

DOMITIAN. D'un bonheur si mal sûr je ne suis point jaloux;
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde et n'aime que soi-même.

ALBIN. Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,
Dans toute la nature aime-t-on autrement [1]?
L'amour-propre est la source en nous de tous les autres;
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres;
Lui seul allume, éteint, ou change nos desirs:
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
Vous-même, qui brûlez d'une ardeur si fidèle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaisirs en elle?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous?
De sa possession l'aimable et chère idée
Tient vos sens enchantés et votre ame obsédée;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,

et la flamme qui applique cette adresse au secours. Quels vains et malheureux propos! Peut-on dire en de plus mauvais vers des choses plus indignes du théâtre tragique? (V.)

[1] Quoi! dans une tragédie une dissertation sur l'amour-propre? Finissons. Il a bien fallu faire quelques remarques sur ce premier acte, pour montrer que c'est une peine perdue que d'en faire sur les autres. Un commentaire peut être utile quand on a des beautés et des défauts à examiner; mais ce seroit vouloir outrager la mémoire de Corneille de s'appesantir sur toutes les fautes d'un ouvrage où il n'y a guère que des fautes. Finissons nos remarques par respect pour lui: rendons-lui justice, convenons que c'est un grand homme, qui fut trop souvent différent de lui-même, sans que ses pièces malheureuses fissent tort aux beaux morceaux qui sont dans les autres. (V.) — La grande réputation du livre des Maximes du duc de La Rochefoucauld, qui parut peu de temps avant cette pièce, et dont les éditions se renouveloient, depuis 1665, avec une rapidité surprenante, avoit mis à la mode ces dissertations sur l'amour-propre. Corneille, qui avoit déja fait, dans *OEdipe*, des vers très brillants, et qui furent très applaudis, sur la grande question du libre-arbitre, se permit ici de sacrifier à la mode, et d'introduire, pour la seconde fois, de la métaphysique dans une tragédie. Voltaire, qui lui reproche cette dissertation, devoit, à ce qu'il nous semble, être plus indulgent que tout autre sur cette affectation de philosophie. Zaïre, Alzire, Mahomet, Idamé, Gengis, ne sont-ils pas souvent philosophes hors de propos? Cette philosophie déplacée, que de très beaux vers ne justifient pas, n'est-elle pas même le caractère dominant de plusieurs de ses ouvrages? (P.)

Vous porteriez bientôt toute cette ame ailleurs.
Sa conquête est pour vous le comble des délices;
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices:
C'est par-là qu'elle seule a droit de vous charmer;
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN. En l'état où je suis, les maux dont je soupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire:
Cherchons-en le remède, au lieu de raisonner
Sur l'amour où le ciel se plaît à m'obstiner.
N'est-il point de secret, n'est-il point d'artifice...

ALBIN. Oui, seigneur, il en est; rappelons Bérénice;
Sous le nom de César pratiquons son retour,
Qui retarde l'hymen, et suspende l'amour.

DOMITIAN. Que je verrois, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,
Que depuis si long-temps on dresse à si grand bruit,
Elle n'avoit que l'ombre, et qu'une autre eût le fruit!
Qu'elle seroit confuse! et que j'aurois de joie!
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,
Cette belle rivale; et tout notre discours
Ne la sauroit ici rendre dans quatre jours.

ALBIN. N'importe: en l'attendant préparons sa victoire;
Dans l'esprit d'un rival ranimons sa mémoire;
Retraçons à ses yeux l'image du passé,
Et profitons par-là d'un cœur embarrassé.
N'y perdez point de temps; allez, sans plus rien taire,
Tâter jusqu'en ce cœur les tendresses de frère.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler.
S'il ne rompt cet hymen, il pourra reculer:
Je me trompe, ou son ame y penche d'elle-même.
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,
Dites qu'un pur respect contraint avec ennui
Une ame toute à vous à se donner à lui.
S'il se trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injustice.
Pour lui donner le temps de venir au secours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN. Mais j'aime Domitie; et lui parler contre elle
C'est me mettre au hasard d'irriter l'infidèle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,

A joindre à ses mépris le droit de me haïr :
En vain je veux contre elle écouter ma colère ;
Tout ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire.
ALBIN. Seigneur, quelle mesure avez-vous à garder ?
Qnand on voit tout perdu, craint-on de hasarder?
Et si l'ambition vers un antre l'entraîne,
Que vous peut importer son amour on sa haine?
DOMITIAN. Qu'un salutaire avis fait une douce loi
A qui peut avoir l'ame aussi libre que toi !
Mais celle d'un amant n'est pas comme une autre ame :
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flamme ;
Du plus puissant remède il se fait un poison,
Et la raison pour lui n'est pas toujours raison.
ALBIN. Et si je vous disois que déja Bérénice
Est dans Rome, inconnue, et par mon artifice ;
Qu'elle surprendra Tite, et qu'elle y vient exprès
Pour de ce grand hymen renverser les apprêts ?
DOMITIAN. Albin, seroit-il vrai?
ALBIN. La nouvelle vous flatte :
Peut-être est-elle fansse ; attendez qu'elle éclate ;
Surtout à l'empereur déguisez-la si bien...
DOMITIAN. Va, je lui parlerai comme n'en sachant rien.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

TITE, FLAVIAN.

TITE. Quoi ! des ambassadeurs que Bérénice envoie
Viennent ici, dis-tu, me témoigner sa joie,
M'apporter son hommage, et me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter ?
FLAVIAN. En attendant votre ordre ils sont an port d'Ostie.
TITE. Ainsi, graces anx dieux, sa flamme est amortie ;
Et de pareils devoirs sont pour moi des froideurs,
Puisqu'elle s'en rapporte à ses ambassadeurs.
Jusqu'après mon hymen remettons leur venue ;

J'aurois trop à rougir si j'y souffrois leur vue,
Et recevois les yeux de ses propres sujets
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.
Car mon cœur fut son bien, à cette belle reine,
Et pourroit l'être encor, malgré Rome et sa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon desir,
Par quelque doux regard s'en venoit ressaisir.
Mais du haut de son trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.
Peut-être, en ce moment que toute ma raison
Ne sauroit sans désordre entendre son beau nom,
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre ;
Elle suit mon exemple, et se plaît à le suivre,
Et ne m'envoie ici traiter de souverain
Que pour braver l'amant qu'elle charmoit en vain.

FLAVIAN. Si vous la revoyiez, je plaindrois Domitie.

TITE. Contre tous ses attraits ma raison endurcie
Feroit de Domitie encor la sûreté ;
Mais mon cœur auroit peu de cette dureté.
N'aurois-tu point appris qu'elle fût infidèle,
Qu'elle écoutât les rois qui soupirent pour elle?
Dis-moi que Polémon règne dans son esprit,
J'en aurai du chagrin, j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurai l'ame atteinte ;
Mais j'épouserai l'autre avec moins de contrainte :
Car enfin elle est belle, et digne de ma foi ;
Elle auroit tout mon cœur, s'il étoit tout à moi.
La noblesse du sang, la grandeur du courage,
Font avec son mérite un illustre assemblage :
C'est le choix de mon père; et je connois trop bien
Qu'à choisir en César ce doit être le mien.
Mais tout mon cœur renonce à lui faire justice
Dès que mon souvenir lui rend sa Bérénice.

FLAVIAN. Si de tels souvenirs vous sont encor si doux,
L'hyménée a, seigneur, peu de charmes pour vous.

TITE. Si de tels souvenirs ne me faisoient la guerre,
Seroit-il potentat plus heureux sur la terre?
Mon nom par la victoire est si bien affermi [1],

[1] Ces vers furent appliqués à Louis XIV, et c'étoit l'intention de Corneille, qui n'avoit eu cependant qu'une part bien médiocre aux bienfaits de ce prince. (P.)

Qu'on me croit dans la paix un lion endormi :
Mon réveil iucertain du monde fait l'étude;
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude;
Et tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux et des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un et l'autre pôle
Je n'ai qu'à faire un pas et hausser la parole.
Que de félicités, si mes vœux imprudents
N'étoient de mon pouvoir les seuls indépendants!
Maître de l'uuivers sans l'être de moi-même,
Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême;
D'un feu que je combats je me laisse charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome presse la pompe :
J'y veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ose résister aux dangereux souhaits
De préparer toujours et n'achever jamais.

FLAVIAN. Si ce dégoût, seigneur, va jusqu'à la rupture,
Domitie aura peine à souffrir cette injure :
Ce jeune esprit, qu'entête et le sang de Néron
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque surpreuant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il l'unit à quelque ame assez fière et hautaine
Pour servir son orgueil et secouder sa haine,
Un vif ressentiment lui fera tout oser;
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouser.

TITE. J'en sais la politique, et cette loi cruelle
A presque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triste choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler,
Et ne puis démentir cette horreur magnanime
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi, qui seul des Césars me vois en ce haut rang
Sans qu'il en coûte à Rome uue goutte de sang,
Moi, que du genre humain on nomme les délices,
Moi, qui ne puis souffrir les plus justes supplices,
Pourrois-je autoriser une injuste rigueur

A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur ?
Non : malgré les attraits de sa belle rivale,
Malgré les vœux flottants de mon ame inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime ; et sa seule beauté
Pouvoit me consoler de ce que j'ai quitté.
Elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
De quoi flatter mon ame, et forcer mes douleurs
A souhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en sois encor maître ;
Dès que ma flamme expire, un mot la fait renaître,
Et mon cœur malgré moi rappelle un souvenir
Que je n'ose écouter et ne saurois bannir.
Ma raison s'en veut faire en vain un sacrifice ;
Tout me ramène ici, tout m'offre Bérénice ;
Et même je ne sais par quel pressentiment
Je n'ai souffert personne en son appartement ;
Mais depuis cet adieu, si cruel et si tendre,
Il est demeuré vide, et semble encor l'attendre.
Va, fais porter mon ordre à ses ambassadeurs :
C'est trop entretenir d'inutiles ardeurs ;
Il est temps de chercher qui m'en puisse distraire,
Et le ciel à propos envoie ici mon frère.

FLAVIAN. Irez-vous au sénat?

TITE. Non ; il peut s'assembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir sous mon ordre aux affreuses ruines
Dont ses feux ont couvert les campagnes voisines.

SCÈNE II.

TITE, DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN. Puis-je parler, seigneur, et de votre amitié
Espérer une grace à force de pitié ?
Je me suis jusqu'ici fait trop de violence
Pour augmenter encor mes maux par mon silence.
Ce que je vais vous dire est digne du trépas ;
Mais aussi j'en mourrai si je ne le dis pas.
Apprenez donc mon crime, et voyez s'il faut faire
Justice d'un coupable, ou grace aux vœux d'un frère.

J'ai vu ce que j'aimois choisi pour être à vous,
Et je l'ai vu long-temps sans en être jaloux.
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte ;
Vous vous faisiez effort, j'imitois votre feinte ;
Et comme aux lois d'un père il falloit obéir,
Je feignois d'oublier, vous, de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met toute sa toute-puissance,
Ne met-il point de borne à cette obéissance?
La faut-il à son ombre, et que ce même effort
Vous déchire encor l'ame et me donne la mort?

TITE. Souffrez sur cet effort que je vous désabuse.
Il fut grand, et de ceux que tout le cœur refuse :
Pour en sauver le mien, je fis ce que je pus;
Mais ce qui fut effort à présent ne l'est plus.
Sachez-en la raison. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre si sévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne et m'arrachoit le cœur.
Son trépas a changé toutes choses de face :
J'ai pris ses sentiments lorsque j'ai pris sa place ;
Je m'impose à mon tour les lois qu'il m'imposoit,
Et me dis après lui tout ce qu'il me disoit.
J'ai des yeux d'empereur, et n'ai plus ceux de Tite ;
Je vois en Domitie un tout autre mérite,
J'écoute la raison, j'en goûte les conseils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vu maître
Votre feu mal éteint avoit voulu paroître,
J'aurois pu me combattre et me vaincre pour vous :
Mais si près d'un hymen si souhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire assurée,
Que le jour en est pris, la fête préparée,
Je l'aime, et lui dois trop pour jeter sur son front
L'éternelle rougeur d'un si mortel affront.
Rome entière et ma foi l'appellent à l'empire :
Voyez mieux de quel œil on m'en verroit dédire,
Ce qu'ose se permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière auroit pour moi d'horreur.

DOMITIAN. Elle n'en auroit point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plu de faire.

Seigneur, à vos bontés laissez un libre cours;
Qui se vainc une fois peut se vaincre toujours;
Ce n'est pas un effort que votre ame redoute.

TITE. Qui se vainc une fois sait bien ce qu'il en coûte;
L'effort est assez grand pour en craindre un second.

DOMITIAN. Ah! si votre grande ame à peine s'en répond,
La mienne, qui n'est pas d'une trempe si belle,
Réduite au même effort, seigneur, que fera-t-elle?

TITE. Ce que je fais, mon frère : aimez ailleurs.

DOMITIAN. Hélas!
Ce qui vous fut aisé, seigneur, ne me l'est pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice?
De votre changement son départ fut complice;
Vous l'aviez éloignée, et j'ai devant les yeux,
Je vois presque en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre.
Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre,
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un respect aussi grand que le mien?

TITE. Vengez-vous, j'y consens; que rien ne vous retienne.
Je prends votre maîtresse; allez, prenez la mienne.
Épousez Bérénice, et...

DOMITIAN. Vous n'achevez point,
Seigneur : me pourriez-vous aimer jusqu'à ce point?

TITE. Oui, si je ne craignois pour vous l'injuste haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN. Dites, dites, seigneur, qu'il est bien malaisé
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé;
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre ame,
Satisfaites en maître une si belle flamme :
Quand vous aurez su dire une fois, Je le veux,
D'un seul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice est toujours digne de votre couche;
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche :
Car, je ne saurois plus vous le taire; oui, seigneur,
Vous en voulez la main, et j'en ai tout le cœur :
Elle m'en fit le don dès la première vue,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévue,
De cet ordre du ciel qui verse en nos esprits
Les principes secrets de prendre et d'être pris.

Je vous dirois, seigneur, quelle en est la puissance,
Si vous ne le saviez par votre expérience.
Ne rompez pas des nœuds et si forts et si doux :
Rien ne les peut briser que le trépas, ou vous ;
Et c'est un triste honneur pour une si grande ame,
Que d'accabler un frère et contraindre une femme.
TITE. Je ne contrains personne ; et de sa propre voix
Nous allons, vous et moi, savoir quel est son choix.

SCÈNE III.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

TITE. Parlez, parlez, madame, et daignez nous apprendre
Où porte votre cœur, ce qu'il sent de plus tendre ;
Qui le possède entier de mon frère ou de moi ?
DOMITIE. En doutez-vous, seigneur, quand vous avez ma foi ?
TITE. J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en doute :
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reste ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en consultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du sang que mon rang sollicite ;
De tout ce que je suis ne regardez que Tite ;
Et pour mieux écouter vos desirs les plus doux,
Entre le prince et moi ne regardez que vous.
DOMITIE. Qu'avez-vous dit de moi, prince ?
DOMITIAN. Que dans votre ame
Vous laissez vivre encor notre première flamme ;
Et qu'en faveur du rang, si vous m'osez trahir,
Ce n'est pas tant aimer, madame, qu'obéir.
C'est en dire un peu plus que vous n'aviez envie :
Mais il y va de vous, il y va de ma vie ;
Et qui se voit si près de perdre tout son bien,
Se fait armes de tout, et ne ménage rien.
DOMITIE. Je ne sais de vous deux, seigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louer ou me plaindre.
C'est aimer assez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes desirs le succès de vos feux ;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent souffrir ma perte,
Et que tout leur amour est prêt à consentir

Que mon cœur ou ma foi veuillent se démentir.
Je me plains de tous deux, et vous plains l'un et l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.
Le prince n'agit pas en amant fort discret;
S'il ne m'impose rien, il trahit mon secret:
Tout ce qu'il vous en dit m'offense ou vous abuse.
Mais ce que fait l'amour, l'amour aussi l'excuse.
(à Tite.)
Vous, seigneur, je croyois que vous m'aimiez assez
Pour m'épargner le trouble où vous m'embarrassez,
Et laisser pour couleur à mon peu de constance
La gloire d'obéir à la toute-puissance:
Vous m'ôtez cette excuse, et me voulez charger
De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le prince en mon cœur garde encor même place,
C'est manquer de respect que vous le dire en face;
Et si mon choix pour vous n'est point violenté,
C'est trop d'ambition et d'infidélité.
Ainsi des deux côtés tout sert à me confondre.
J'ai cent choses à dire, et rien à vous répondre;
Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,
Je veux, ainsi que vous, douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence
Qui veut du cœur entier une entière assurance,
C'est que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir
Qu'il n'importe du cœur quand on sait son devoir,
Et que de vos pareils les hautes destinées
Ne le consultent point sur ces grands hyménées.
TITE. Si le vôtre, madame, étoit de moindre prix...
Mais que veut Flavian?

SCÈNE IV.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN. Vous en serez surpris,
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle:
La reine Bérénice...
TITE. Eh bien! est infidèle?
Et son esprit, charmé par un plus doux souci...
FLAVIAN. Elle est dans ce palais, seigneur; et la voici.

SCÈNE V.

TITE, DOMITIAN, BÉRÉNICE, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE. O dieux! est-ce, madame, aux reines de surprendre?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre,
Quand leur surprise envie au souverain pouvoir
Celui de donner ordre à les bien recevoir?

BÉRÉNICE. Pardonnez-le, seigneur, à mon impatience.
J'ai fait sous d'autres noms demander audience:
Vous la donniez trop tard à mes ambassadeurs;
Je n'ai pu tant attendre à voir tant de grandeurs;
Et, quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre et sans aveu je me suis rappelée,
Pour être la première à mettre à vos genoux
Le sceptre qu'à présent je ne tiens que de vous,
Et prendre sur les rois cet illustre avantage
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs
D'un si cruel exil j'ai souffert les longueurs:
Vous savez trop...

TITE. Je sais votre zèle, et l'admire,
Madame; et pour me voir possesseur de l'empire,
Pour me rendre vos soins, je ne méritois pas
Que rien vous pût résoudre à quitter vos états,
Qu'une si grande reine en formât la pensée.
Un voyage si long vous doit avoir lassée.
Conduisez-la, mon frère, en son appartement.
(à Flavian et à Albin.)
Vous, faites-l'y servir aussi pompeusement,
Avec le même éclat qu'elle s'y vit servie
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie.

SCÈNE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE, PHILON.

DOMITIE. Seigneur, faut-il ici vous rendre votre foi?
Ne regardez que vous entre la reine et moi;
Parlez sans vous contraindre, et me daignez apprendre

Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre.
TITE. Adieu, madame, adieu. Dans le trouble où je suis,
Me taire et vous quitter, c'est tout ce que je puis.

SCÈNE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE. Se taire et me quitter! Après cette retraite,
Crois-tu qu'un tel arrêt ait besoin d'interprète?
PLAUTINE. Oui, madame; et ce n'est que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.
DOMITIE. Non, non. Tu l'as voulu, Plautine, que je vinsse
Désavouer ici les vanités du prince,
Empêcher qu'un amant dont je n'ai pas le cœur
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur:
Vois la honte qu'ainsi je me suis attirée.
Quand sa reine a paru, m'a-t-il considérée?
A-t-il jeté les yeux sur moi qu'en me quittant?
PLAUTINE. Pensez-vous que sa reine ait l'esprit plus content?
Avant que vous quitter, lui-même il l'a bannie.
DOMITIE. Oui, mais avec respect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin qui, l'éloignant des miens,
Lui promettoient assez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la chose est égale,
Que, s'il m'ose quitter, il chasse ma rivale.
Mais, pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'auroit dit
Que je garde en son ame encor même crédit;
Il m'en auroit donné des sûretés nouvelles,
Il m'en auroit laissé quelques marques fidèles:
S'il me vouloit cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaise excuse étoit bonne pour moi.
Mais, pour toute réponse, il se tait, et me quitte:
Et tu ne peux souffrir que mon cœur s'en irrite!
Tu veux, lorsque lui-même ose se déclarer,
Que je me flatte encore assez pour espérer!
C'est avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance;
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron,
Et que je suis de plus fille de Corbulon.
PLAUTINE. Vous l'êtes; mais enfin c'est n'être qu'une fille,

Que le reste impuissant d'une illustre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras?

DOMITIE. Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouse sa reine, il est l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui réponde au sang des mes aïeux;
Et, pour le révolter, laisse faire à mes yeux.
Juge par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire justice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi,
Ceux-ci feront briser le joug d'un nouveau roi;
Et, si de l'univers les siens charment le maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Dis-le-moi, tu l'as vue, ai-je peu de raison
Quand de mes yeux aux siens je fais comparaison?
Est-elle plus charmante, ai-je moins de mérite?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite?

PLAUTINE. Madame...

DOMITIE. Je m'emporte, et mes sens interdits
Impriment leur désordre en tout ce que je dis.
Comment saurai-je aussi ce que je te dois dire,
Si je ne sais pas même à quoi mon ame aspire?
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos.
Allons penser à tout avec plus de repos.

PLAUTINE. Vous pourriez hasarder un moment de visite
Pour voir si ce retour est sans l'aveu de Tite,
Ou si c'est de concert qu'il a fait le surpris.

DOMITIE. Oui; mais auparavant remettons nos esprits.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DOMITIAN, BÉRÉNICE, PHILON.

DOMITIAN. Je vous l'ai dit, madame, et j'aime à le redire,
Qu'il est beau qu'à vous plaire un empereur aspire,
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu

Par de justes soupirs mérite votre aveu.
Seroit-ce un crime à moi, seroit-ce vous déplaire,
Après un empereur, de vous offrir son frère?
Et voudriez-vous croire, en faveur de ma foi,
Qu'un frère d'empereur pourroit valoir un roi?

BÉRÉNICE. Si votre ame, seigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le savoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, et douce à tous les deux,
Elle sait mieux que moi comme on change de vœux,
Et sait peut-être mal la route qu'il faut prendre
Pour trouver le secret de les faire descendre,
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré sa flamme et vous, l'art de les élever.
Pour moi, qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un destin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis,
Ce me doit être assez d'un de vos affranchis,
Et, si votre empereur suit les traces des autres,
Il suffit d'un tel sort pour relever les nôtres.
Mais changeons de discours, et me dites, seigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Est-ce pour obliger ou Domitie ou Tite?
N'ose-t-il me quitter à moins que je le quitte?
Et peut-il à son rang si peu se confier,
Qu'il veuille mon exemple à se justifier?
Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne?

DOMITIAN. Il vous respecte trop; c'est à vous qu'il me donne,
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien:
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une reine.
C'est à vous de juger d'où part ce sentiment.
En vain, par politique, il fait ailleurs l'amant;
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage:
A ces fausses clartés opposez quelque ombrage;
Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,
Pour peu que vous penchiez à le rendre jaloux.

BÉRÉNICE. Peut-être. Mais, seigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice,
Jusques à mendier lâchement le retour

De ce qu'un grand service a mérité d'amour?
DOMITIAN. Madame, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous savez ce que vaut l'empereur et l'empire;
Et, si vous consentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez remarquer si je vaux bien un roi.
J'aperçois Domitie, et lui cède la place.

SCÈNE II.

DOMITIE, BÉRÉNICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE. Je vais me retirer, seigneur, si je vous chasse;
Et j'ai des intérêts que vous servez trop bien
Pour arrêter le cours d'un si long entretien.
DOMITIAN. Je faisois à la reine une offre de service
Qui peut vous assurer le rang d'impératrice,
Madame; et, si j'en suis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Est-ce vous mal servir?
DOMITIE. Quoi! madame, il vous aime?
BÉRÉNICE. Non; mais il me le dit, madame.
DOMITIE. Lui?
BÉRÉNICE. Lui-même.
Est-ce vous offenser que m'offrir vos refus?
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus?
DOMITIE. Je ne sais si je puis vous dire s'il m'offense,
Quand vous vous préparez à prendre sa défense.
BÉRÉNICE. Et moi je ne sais pas s'il a droit de changer,
Mais je sais que l'amour ne peut désobliger.
DOMITIE. Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.
DOMITIAN. Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte,
Vous le savez, madame; et, si c'est vous trahir,
Vous m'avouerez aussi que c'est vous obéir.
DOMITIE. S'il échappe à l'amour un mot qui le trahisse,
A l'effort qu'il se fait veut-il qu'on obéisse?
Il cherche une révolte, et s'en laisse charmer.
Vous le sauriez, ingrat, si vous saviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, et même en ma présence.
DOMITIAN, *à Bérénice.*
Madame, vous voyez ce que je vous ai dit;

La preuve est convaincante, et l'exemple suffit.

BÉRÉNICE. Il suffit pour vous croire, et non pas pour le suivre.

DOMITIE. Allez, sous quelques lois qu'il vous plaise de vivre,
Vivez-y, j'y consens; mais vous pouviez, seigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée.
Si vous vouliez passer pour véritable amant,
Il falloit espérer jusqu'au dernier moment;
Il vous falloit...

DOMITIAN. Eh bien! puisqu'il faut que j'espère,
Madame, faites grace à l'empereur mon frère,
A la reine, à vous-même enfin, si vous m'aimez
Autant qu'il le paroît à vos yeux alarmés.
Les scrupules d'état, qu'il falloit mieux combattre,
Assez et trop long-temps nous ont gênés tous quatre:
Réunissez des cœurs de qui rompt l'union
Cette chimère en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les mêmes flammes
Qui, dès que je vous vis, charmèrent nos deux ames.
Dès ce premier moment j'adorai vos appas;
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.
Ai-je épargné depuis aucuns soins pour vous plaire?
Est-ce un crime pour moi que l'aînesse d'un frère?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui
Pour avoir vu le jour deux lustres après lui?
Comme si de mon choix il dépendoit de naître
Dans le temps qu'il falloit pour devenir son maître.
(à Bérénice.)
Au nom de votre amour et de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor si chèrement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable;
Faites-la partager à cette inexorable;
Dissipez la fierté d'une injuste rigueur.
Pour juge entre elle et moi je ne veux que son cœur.
Je vous laisse avec elle arbitre de ma vie.
(à Domitie.)
Adieu, madame: adieu, trop aimable ennemie.

SCÈNE III.

BÉRÉNICE, DOMITIE, PHILON.

BÉRÉNICE. Les intérêts du prince avancent trop le mien
Pour vous oser, madame, importuner de rien;
Et l'incivilité de la moindre prière
Sembleroit vous presser de me rendre son frère.
Tout ce qu'en sa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'est remis,
C'est de vous faire voir ce que hasarde une ame
Qui sacrifie au rang les douceurs de sa flamme,
Et quel long repentir suit ces nobles ardeurs
Qui soumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.
DOMITIE. Quand les choses, madame, auront changé de face,
Je reviendrai savoir ce qu'il faut que je fasse,
Et demander votre ordre avec empressement
Sur le choix ou du prince ou de quelque autre amant.
Agréez cependant un respect qui m'amène
Vous rendre mes devoirs comme à ma souveraine;
Car je n'ose douter que déja l'empereur
Ne vous ait redonné bonne part en son cœur.
Vous avez sur vos rois pris ce digne avantage
D'être ici la première à rendre un juste hommage;
Et, pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être aussi la première à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme,
J'aime pour une reine à le donner à Rome;
Et plus il est nouveau, plus j'ai lieu d'espérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.
BÉRÉNICE. A vous dire le vrai, sa nouveauté m'étonne:
J'aurois eu quelque peine à vous croire si bonne;
Et je recevrois l'offre avec confusion
Si je n'y soupçonnois un peu d'illusion.
Quoi qu'il en soit, madame, en cette incertitude
Qui nous met l'une et l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'est de vous demander pour moi mêmes bontés,
Et que celle des deux qui sera satisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.

J'ai vu Tite se rendre au peu que j'ai d'appas;
Je ne l'espère plus, et n'y renonce pas.
Il peut se souvenir, dans ce grade sublime,
Qu'il soumit votre Rome en détruisant Solyme,
Qu'en ce siége pour lui je hasardai mon rang,
Prodiguai mes trésors, et mes peuples leur sang;
Et que, s'il me fait part de sa toute-puissance,
Ce sera moins un don qu'une reconnoissance.

DOMITIE. Ce sont là de grands droits; et, si l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chute à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir sur ma patrie étendu sa victoire,
De l'avoir saccagée et détruite à l'envi,
Et renversé l'autel du dieu que j'ai servi :
C'est par-là qu'il vous doit cette haute fortune.
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu. Quelque autre fois nous suivrons ce discours.

BÉRÉNICE. Je suis venue ici trop tôt de quatre jours;
J'en suis au désespoir, et vous en fais excuse.

DOMITIE. Dans quatre jours, madame, on verra qui s'abuse.

SCÈNE IV.

BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE. Quel caprice, Philon, l'amène jusqu'ici
M'expliquer elle-même un si cuisant souci?
Tite après mon départ l'auroit il maltraitée?

PHILON. Après votre départ il l'a soudain quittée,
Madame, et s'est défait de cet esprit jaloux
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BÉRÉNICE. Ainsi tout est égal; s'il me chasse, il la quitte.
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite :
Il marque trop pour moi son infidélité.
Vois de ses derniers mots quelle est la dureté :
« Qu'on la serve, a-t-il dit, comme elle fut servie
« Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie. »
Je ne le fais donc plus! Voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faisoit contraint.
Cet ordre de sortir, si prompt et si sévère,
N'a plus pour s'excuser l'autorité d'un père;

Il est libre, il est maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON. Du peu qu'il vous a dit j'attends un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale
Vouloit pour se remettre un moment d'intervalle;
Et quand il a rompu sitôt vos entretiens,
Je lisois dans ses yeux qu'il évitoit les siens,
Qu'il fuyoit l'embarras d'une telle présence.
Mais il vient à son tour prendre son audience,
Madame; et vous voyez si j'en sais bien juger.
Songez de quelle sorte il faut le ménager.

SCÈNE V.

TITE, BÉRÉNICE, FLAVIAN, PHILON.

BÉRÉNICE. Me cherchez-vous, seigneur, après m'avoir chassée?

TITE. Vous avez su mieux lire au fond de ma pensée,
Madame; et votre cœur connoît assez le mien
Pour me justifier sans que j'explique rien.

BÉRÉNICE. Mais justifiera-t-il le don qu'il vous plaît faire
De ma propre personne au prince votre frère?
Et n'est-ce point assez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de disposer de moi?
Pouvez-vous jusque là me bannir de votre ame?
Le pouvez-vous, seigneur?

TITE. Le croyez-vous, madame?

BÉRÉNICE. Hélas! que j'ai de peur de vous dire que non!
J'ai voulu vous haïr dès que j'ai su ce don:
Mais à de tels courroux l'ame en vain se confie;
A peine je vous vois que je vous justifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chassez.
Que de crimes! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, seigneur, faut-il que je ne vous accuse
Que pour dire aussitôt que c'est moi qui m'abuse,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous?
Épargnez cette honte à mon dépit jaloux;
Sauvez-moi du désordre où ma bonté m'expose,
Et du moins par pitié dites-moi quelque chose;
Accusez-moi plutôt, seigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimères d'état, vos indignes scrupules,

Ne pourront-ils jamais passer pour ridicules?
En souffrez-vous encor la tyrannique loi?
Ont-ils encor sur vous plus de pouvoir que moi?
Du bonheur de vous voir j'ai l'ame si ravie,
Que, pour peu qu'il durât, j'oublierois Domitie.
Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours? O cieux!
Dans quatre jours! seigneur, y voudrez-vous mes yeux?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée
Je serve de victime à ce grand hyménée;
Que, traînée avec pompe aux marches de l'autel,
J'aille de votre main attendre un coup mortel?
M'y verrez-vous mourir sans verser une larme?
Vous y préparez-vous sans trouble et sans alarme?
Et si vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en rejaillit-il rien jusque dans votre cœur?

TITE. Hélas! madame, hélas! pourquoi vous ai-je vue?
Et dans quel contre-temps êtes-vous revenue!
Ce qu'on fit d'injustice à de si chers appas
M'avoit assez coûté pour ne l'envier pas.
Votre absence et le temps m'avoient fait quelque grâce;
J'en craignois un peu moins les malheurs où je passe;
Je souffrois Domitie, et d'assidus efforts
M'avoient, malgré l'amour, fait maître du dehors.
La contrainte sembloit tourner en habitude;
Le joug que je prenois m'en paroissoit moins rude;
Et j'allois être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous.
J'allois...

BÉRÉNICE. N'achevez point, c'est là ce qui me tue.
Et je pourrois souffrir votre hymen à ma vue,
Si vous aviez choisi quelque objet sans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raison d'état,
Qui de ses grands aïeux n'eût reçu rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom qui fût considérable.
« Il s'est assez puni de son manque de foi,
« Me dirois-je, et son cœur n'en est pas moins à moi. »
Mais Domitie est belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du visage;
Et, pour vous épargner les discours superflus,
Elle est digne de vous, si vous ne m'aimez plus.

Elle a toujours charmé le prince votre frère.
Elle a gagné sur vous de ne vous plus déplaire :
L'hymen achèvera de me faire oublier ;
Elle aura votre cœur, et l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moi grace, épousez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, et non pas Domitie ;
Choisissez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, et me laisse le cœur.

TITE. Domitie aisément souffriroit ce partage ;
Ma main satisferoit l'orgueil de son courage :
Et pour le cœur, à peine il vous sait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BÉRÉNICE. N'importe ; ayez pitié, seigneur, de ma foiblesse.
Vous avez un cœur fait à changer de maîtresse :
Vous ne savez que trop l'art de manquer de foi ;
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi ?

TITE. Domitie est le choix de Rome et de mon père :
Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère,
De crainte que ce cœur jeune et présomptueux
Ne rendît téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui suis infidèle,
Rome, qui l'a choisie, y consentira-t-elle ?

BÉRÉNICE. Quoi ! Rome ne veut pas quand vous avez voulu ?
Que faites-vous, seigneur, du pouvoir absolu ?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujétir l'empereur à l'empire[1] ?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi !
Elle affermit ou rompt le don de votre foi !
Ah ! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paroître,
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître.

TITE. Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur romain ;
Ou plutôt des Romains tel est le dur caprice
A suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui, rejetant d'un roi le nom plus que les lois,

[1] Racine a rendu la même idée. Néron, irrité des reproches des Romains, s'écrie :

Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?
Britannicus, acte IV, sc. III.

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que *Britannicus* parut en 1669, et qu'ainsi Racine a la priorité sur Corneille.

Accepte un empereur plus puissant que cent rois.
C'est ce nom seul qui donne à leurs farouches haines
Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux reines,
Jusques à leurs époux; et vos yeux adorés
Verroient de notre hymen naître cent conjurés.
Encor s'il n'y falloit hasarder que ma vie;
Si ma perte aussitôt de la vôtre suivie...

BÉRÉNICE. Non, seigneur, ce n'est pas aux reines comme moi
A hasarder leurs jours pour signaler leur foi.
La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang et le vôtre :
L'amour de nos pareils la traite de fureur;
Et ces vertus d'amant ne sont pas d'empereur.
Mes secours en Judée achevèrent l'ouvrage
Qu'avoit des légions ébauché le suffrage :
Il m'est trop précieux pour le mettre au hasard;
Et j'y pouvois, seigneur, mériter quelque part,
N'étoit qu'affermissant votre heureuse fortune
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.
Si j'eusse eu moins pour elle ou de zèle ou de foi,
Vous seriez moins puissant, mais vous seriez à moi;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurois pour époux l'amant qui m'a charmée;
Et je posséderois dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE. Eh bien! madame, il faut renoncer à ce titre
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos états m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra;
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra.

BÉRÉNICE. Il n'est plus temps : ce nom, si sujet à l'envie,
Ne se quitte jamais, seigneur, qu'avec la vie;
Et des nouveaux Césars la tremblante fierté
N'ose faire de grace à ceux qui l'ont porté :
Qui l'a pris une fois est toujours punissable.
Ce fut par-là qu'Othon se traita de coupable,
Par-là Vitellius mérita le trépas;

Et vous n'auriez partout qu'assassins sur vos pas.

TITE. Que faire donc, madame?

BÉRÉNICE. Assurer votre vie;

Et s'il y faut enfin la main de Domitie...
Mais adieu. Sur ce point si vous pouvez douter,
Ce n'est pas moi, seigneur, qu'il en faut consulter.

TITE, *à Bérénice qui se retire.*

Non, madame; et, dût-il m'en coûter trône et vie,
Vous ne me verrez point épouser Domitie.
Ciel, si vous ne voulez qu'elle règne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BÉRÉNICE, PHILON.

BÉRÉNICE. Avez-vous su, Philon, quel bruit et quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture?

PHILON. Oui, madame; j'ai vu presque tous vos amis,
Et su d'eux quel espoir vous peut être permis.
Il est peu de Romains qui penchent la balance
Vers l'extrême hauteur ou l'extrême indulgence;
La plupart d'eux embrasse un avis modéré
Par qui votre retour n'est pas déshonoré:
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte;
La fière Domitie est partout la plus forte;
La vertu de son père et son illustre sang
A son ambition assurent ce haut rang.
Il est peu sur ce point de voix qui se divisent,
Madame; et, quant à vous, voici ce qu'ils en disent:
« Elle a bien servi Rome, il le faut avouer;
« L'empereur et l'empire ont lieu de s'en louer;
« On lui doit des honneurs, des titres sans exemples:
« Mais enfin elle est reine, elle abhorre nos temples,
« Et sert un dieu jaloux qui ne peut endurer
« Qu'aucun autre que lui se fasse révérer;

« Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes.
« On peut lui prodiguer des villes, des royaumes ;
« Il est des rois pour elle ; et déja Polémon
« De ce dieu qu'elle adore invoque le seul nom ;
« Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte :
« Qu'elle règne avec lui sans nous faire d'insulte.
« Si ce trône et le sien ne lui suffisent pas,
« Rome est prête d'y joindre encor d'autres états,
« Et de faire éclater avec magnificence
« Un juste et plein effet de sa reconnoissance. »

BÉRÉNICE. Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatants,
Et ne m'enlève point le seul où je prétends.
Elle n'a point de part en ce que je mérite ;
Elle ne me doit rien, je n'ai servi que Tite :
Si j'ai vu sans douleur mon pays désolé,
C'est à Tite, à lui seul, que j'ai tout immolé ;
Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,
J'aurois servi Solyme, ou péri dans sa perte ;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher son cœur,
Elle sert le courroux d'un dieu juste vengeur.
Mais achevez, Philon ; ne dit-on autre chose ?

PHILON. On parle des périls où votre amour l'expose :
« De cet hymen, dit-on, les nœuds si desirés
« Serviront de prétexte à mille conjurés ;
« Ils pourront soulever jusqu'à son propre frère.
« Il se voulut jadis cantonner contre un père ;
« N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,
« Il se faisoit le chef de la rébellion,
« Avouoit Civilis, appuyoit ses Bataves,
« Des Gaulois belliqueux soulevoit les plus braves ;
« Et les deux bords du Rhin l'auroient pour empereur,
« Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur. »
Il aime Domitie, et règne dans son ame ;
Si Tite ne l'épouse, il en fera sa femme.
Vous savez de tous deux quelle est l'ambition,
Jugez ce qui peut suivre une telle union.

BÉRÉNICE. Ne dit-on rien de plus ?

PHILON. Ah ! madame, je tremble
A vous dire encor...

BÉRÉNICE. Quoi ?

PHILON. Que le sénat s'assemble.
BÉRÉNICE. Quelle est l'occasion qui le fait assembler?
PHILON. L'occasion n'a rien qui vous doive troubler;
Et ce n'est qu'à dessein de pourvoir aux dommages
Que du Vésuve ardent ont causés les ravages;
Mais Domitie aura des amis, des parents,
Qui pourront bien, après, vous mettre sur les rangs.
BÉRÉNICE. Quoi que sur mes destins ils usurpent d'empire,
Je ne vois pas leur maître en état d'y souscrire.
Philon, laissons-les faire; ils n'ont qu'à me bannir
Pour trouver hautement l'art de me retenir.
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un suffrage,
Et l'ardeur de me nuire achèvera l'ouvrage.
Ce n'est pas qu'en effet la gloire où je prétends
N'offre trop de prétexte aux esprits mécontents;
Je ne puis jeter l'œil sur ce que je suis née
Sans voir que de périls suivront cet hyménée.
Mais pour y parvenir s'il faut trop hasarder,
Je veux donner le bien que je n'ose garder;
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce miracle vivant, cette ame sans égale;
Qu'en dépit des Romains, leur digne souverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main;
Et, pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.
Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts
Il n'est pas malaisé d'unir nos intérêts.

SCÈNE II.

DOMITIAN, BÉRÉNICE, PHILON, ALBIN.

BÉRÉNICE. Auriez-vous au sénat, seigneur, assez de brigue
Pour combattre et confondre une insolente ligue?
S'il ne s'assemble pas exprès pour m'exiler,
J'ai quelques envieux qui pourront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y suis accoutumée;
Mais vous perdez l'objet dont votre ame est charmée:
L'audacieux décret de mon bannissement
Met votre Domitie aux bras d'un autre amant;
Et vous pouvez juger que, s'il faut qu'on m'exile,

Sa conquête pour vous u'eu est pas plus facile.
Voyez si votre amour se veut laisser ravir
Cet uuique secours qui pourroit le servir.

DOMITIAN. On en pourra parler, madame; et mon ingrate
En a déja couçu quelque espoir qui la flatte :
Mais je puis dire aussi que le rang que je tiens
M'a fait assez d'amis pour opposer aux siens;
Et que, si dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui seul uous peut déplaire.
Non que tout cet espoir ne coure grand hasard,
Si votre amant volage y prend la moindre part :
On l'aime; et si son ordre à nos amis s'oppose,
Leur plus fidèle ardeur osera peu de chose.

BÉRÉNICE. Ah, prince! je mourrai de honte et de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur :
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN. N'y perdez point de temps, portez-y tous vos charmes.
N'en oubliez aucuu daus un péril si grand.
Peut-être, aiusi que vous, ce desseiu le surprend;
Mais je craius qu'après tout son ame irrésolue
Ne relâche un peu trop sa puissance absolue,
Et ne laisse au séuat décider de ses vœux,
Pour se faire uue excuse envers l'uue des deux.

BÉRÉNICE.

Quelques efforts qu'ou fasse, et quelque art qu'on déploie,
Je vous réponds de tout, pourvu que je le voie;
Et je ue crois pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouser Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez eucor, ce mot vous doit suffire.
Quant au sénat, qu'il m'ôte ou me doune l'empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
Voici votre incoustaute. Adieu. Peusez à vous.

SCÈNE III.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE. Prince, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

DOMITIAN. Si je vous aime! Est-il un amant plus fidèle?
Mais, madame, sachons ce que vous souhaitez.

DOMITIE. Vous me servirez mal, puisque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut que ce qu'il veut lui-même.
Mais, puisque j'ai besoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'empereur, à vous;
A lui, qui n'ose plus m'aimer en sa présence;
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont servir un amour
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, seigneur, il faut sauver ma gloire,
M'assurer par vos soins une pleine victoire;
Il faut...

DOMITIAN. Si vous croyiez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi seroit-il si honteux?
Suis-je indigne de vous? suis-je si peu de chose
Que toute votre gloire à mon amour s'oppose?
Ne voit-on plus en moi ce que vous estimiez?
Et suis-je moindre enfin qu'alors que vous m'aimiez?

DOMITIE. Non: mais un autre espoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, si Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, et prêtez-moi la main
Du moins à soutenir l'honneur du nom romain.
De quel œil verrez-vous qu'une reine étrangère...

DOMITIAN. De l'œil dont je verrois que l'empereur, mon frère,
En prît d'autres pour vous, ranimât mon espoir,
Et, pour se rendre heureux, usât de son pouvoir.

DOMITIE. Ne vous y trompez pas; s'il me donne le change,
Je ne suis point à vous, je suis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome assez d'appui
Pour me venger de vous aussi bien que de lui.

DOMITIAN. Et c'est du nom romain la gloire qui vous touche,
Madame? et vous l'avez au cœur comme en la bouche?
Ah! que le nom de Rome est un nom précieux,
Alors qu'en la servant on se sert encor mieux,
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompense on se promet l'empire!
Parlons à cœur ouvert, madame, et dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE. Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur? et n'avez-vous qu'un amour mercenaire?

DOMITIAN. Je n'en connois point d'autre, et ne conçois pas bien
Qu'un amant puisse plaire en ne prétendant rien.
DOMITIE. Que ces prétentions sentent les ames basses!
DOMITIAN. Les dieux à qui les sert font espérer des graces.
DOMITIE. Les exemples des dieux s'appliquent mal sur nous.
DOMITIAN. Je ne veux donc, madame, autre exemple que vous.
N'attendez-vous de Tite, et n'avez-vous pour Tite
Qu'une stérile ardeur qui s'attache au mérite?
De vos destins aux siens pressez-vous l'union
Sans vouloir aucun fruit de tant de passion?
DOMITIE. Peut-être en ce dessein ne suis-je intéressée
Que par l'intérêt seul de ma gloire blessée.
Croyez-moi généreuse, et soyez généreux :
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je sais ce que je dois à l'amant qui m'oblige;
Mais j'aime qu'on l'attende, et non pas l'exige ;
Et qui peut immoler son intérêt au mien,
Peut se promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je suis avec Tite,
Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte.
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer?
Et depuis quand l'amour n'ose-t-il deviner?
Tous mes emportements pour la grandeur suprême
Ne vous déguisent point, seigneur, que je vous aime;
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur sans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enlève de hauteur le rang d'impératrice?
Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur?
DOMITIAN. Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur?
DOMITIE. J'ai quelque orgueil encor, seigneur, je le confesse.
De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtresse,
Et laissez à mon choix l'effet de votre espoir :
Que ce soit une grace, et non pas un devoir;
Et que...
DOMITIAN. Me faire grace après tant d'injustice!
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne saurois douter du choix que vous ferez
Quand vous aurez par moi ce que vous espérez.
Épousez, j'y consens, le rang de souveraine;

Faites l'impératrice, en donnant une reine ;
Disposez de sa main ; et, pour première loi,
Madame, ordonnez-lui d'abaisser l'œil sur moi.
DOMITIE. Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme !
DOMITIAN. Son nom seul prononcé vous a mise en alarme :
Me puis-je mieux venger, si vous me trahissez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïssez ?
DOMITIE. Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice ?
DOMITIAN. Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.
DOMITIE. Ce sera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, seigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre ame une assez rude gêne,
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.
DOMITIAN. Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouserai, madame, ou Bérénice ou vous.
DOMITIE. Ou Bérénice ou moi ! La chose est donc égale,
Et vous ne m'aimez plus qu'autant que ma rivale ?
DOMITIAN. La douleur de vous perdre, hélas !
DOMITIE. C'en est assez :
Nous verrons cet amour dont vous me menacez.
Cependant si la reine, aussi fière que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidèle,
Ne me rapportez point l'objet de son dédain
Qu'elle n'ait repassé les rives du Jourdain.

SCÈNE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN. Admire ainsi que moi de quelle jalousie
Au seul nom de la reine elle a paru saisie :
Comme s'il importoit à ses heureux appas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas !
ALBIN. Seigneur, telle est l'humeur de la plupart des femmes.
L'amour sous leur empire eût-il rangé mille ames,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent souffrir qu'il leur échappe rien.
Un captif mal gardé leur semble une infamie ;
Qui l'ose recevoir devient leur ennemie ;
Et sans leur faire un vol on ne peut disposer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuser :

Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il soupire,
Et qu'un don de leur part marque un reste d'empire.
Domitie a pour vous ces communs sentiments
Que les fières beautés ont pour tous leurs amants,
Et craint, si votre main se donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, et de l'autre l'amour,
Feront à cette reine un empire en sa cour.
Voilà sa jalousie, et ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le sénat, n'en soyez point en doute,
Il aime l'empereur, et l'honore à tel point,
Qu'il servira sa flamme, ou n'en parlera point;
Pour le stupide Claude il eut bien la bassesse
D'autoriser l'hymen de l'oncle avec la nièce:
Il ne fera pas moins pour un prince adoré,
Et je l'y tiens déja, seigneur, tout préparé.

DOMITIAN. Tu parles du sénat, et je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un trône a rendue infidèle.
N'est-il point de moyen, ne vois-tu point de jour,
A mettre enfin d'accord sa gloire et son amour?

ALBIN. Tout dépendra de Tite et du secret office
Qu'il peut dans le sénat rendre à sa Bérénice.
L'air dont il agira pour un espoir si doux
Tournera l'assemblée ou pour ou contre vous;
Et si sa politique à vos amis s'oppose,
Vous l'avez dit vous-même, ils pourront peu de chose.
Sondez ses sentiments, et réglez-vous sur eux :
Votre bonheur est sûr, s'il consent d'être heureux.
Que si son choix balance, ou flatte mal le vôtre,
Demandez Bérénice afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déja vu sensible à de tels coups;
Et c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empressement pour cette belle reine,
Il vous fera justice et reprendra sa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit.
Le voici.

DOMITIAN. Je suivrai ce que ton zèle en dit.

SCÈNE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE. Avez-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon frère?
DOMITIAN. Sa fierté de plus en plus éclate.
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au sien :
Il veut que je la serve et ne prétende rien,
Que j'appuie en l'aimant toute son injustice,
Que je fasse de Rome exiler Bérénice.
Mais, seigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaît d'accorder?
TITE. J'aurai peine à bannir la reine de ma vue.
Par quels ordres, grands dieux! est-elle revenue?
Je souffrois, mais enfin je vivois sans la voir;
J'allois...
DOMITIAN. N'avez-vous pas un absolu pouvoir,
Seigneur?
TITE. Oui : mais j'en suis comptable à tout le monde;
Comme dépositaire, il faut que j'en réponde.
Un monarque a souvent des lois à s'imposer;
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
DOMITIAN. Que refuserez-vous aux desirs de votre ame,
Si le sénat approuve une si belle flamme?
TITE. Qu'il parle du Vésuve, et ne se mêle pas
De jeter dans mon ame un nouvel embarras.
Est-ce à lui d'abuser de mon inquiétude
Jusqu'à mettre une borne à son incertitude?
Et s'il ose en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire son arrêt?
S'il exile la reine, y pourrai-je souscrire?
DOMITIAN. S'il parle en sa faveur, pourrez-vous l'en dédire?
Ah! que je vous plaindrois d'avoir si peu d'amour!
TITE. J'en ai trop, et le mets peut-être trop au jour.
DOMITIAN. Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à sa première chaîne,
TITE. Ah! s'il ne s'agissoit que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me persuader;
Et, pour vous rendre heureux, me rendre à Bérénice

Ne seroit pas vous faire un fort grand sacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN. De quoi, seigneur?

TITE. De tout.
Il y va d'épouser sa haine jusqu'au bout,
D'en suivre la furie, et d'être le ministre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus sinistre;
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde ou que vous me perdiez.
Voilà ce qui peut suivre un si doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obstinée.
Quand pour moi cet orgueil ose vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas : elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière.
Tout plairoit, à ce prix, à son humeur altière;
Tout seroit digne d'elle; et le nom d'empereur
A mon assassin même attacheroit son cœur.

DOMITIAN. Pouvez-vous mieux choisir un frein à sa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère?

TITE. Non, je ne puis la mettre en de plus sûres mains;
Mais, plus vous m'êtes cher, prince, et plus je vous crains :
De ceux qu'unit le sang plus douces sont les chaînes,
Plus leur désunion met d'aigreur dans leurs haines;
L'offense en est plus rude, et le courroux plus grand;
La suite plus barbare, et l'effet plus sanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère.
Je ne réveille point des soupçons assoupis,
Et veux bien oublier le temps de Civilis :
Vous étiez encor jeune, et, sans vous bien connoître,
Vous pensiez n'être né que pour vivre sans maître.
Mais les occasions renaissent aisément :
Une femme est flatteuse, un empire est charmant;
Et comme avec plaisir on s'en laisse surprendre,
On néglige bientôt le soin de s'en défendre.
Croyez-moi, séparez vos intérêts des siens.

DOMITIAN. Eh bien! j'en briserai les dangereux liens.
Pour votre sûreté j'accepte ce supplice;
Mais, pour m'en consoler, donnez-moi Bérénice.
Dût le sénat, dût Rome en frémir de courroux,

Vous n'osez l'épouser, j'oserai plus que vous ;
Je l'aime, et l'aimerai si votre ame y renonce.
Quoi ! n'osez-vous, seigneur, me faire de réponse?
TITE. Se donne-t-elle à vous, et ne tient-il qu'à moi?
DOMITIAN. Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.
TITE. Elle n'en a que trop, et toutefois je doute
Que son amour trahi prenne la même route.
DOMITIAN. Mais si pour se venger elle répond au mien?
TITE. Épousez-la, mon frère, et ne m'en dites rien.
DOMITIAN. Et si je regagnois l'esprit de Domitie?
Si pour moi sa fierté se montroit adoucie?
Si mes vœux, si mes soins en étoient mieux reçus,
Seigneur?
TITE, *en rentrant*. Épousez-la sans m'en parler non plus.
DOMITIAN. Allons ; et malgré lui rendons-lui Bérénice.
Albin, de nos projets son amour est complice ;
Et, puisqu'il l'aime assez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie est à nous.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

TITE, FLAVIAN.

TITE. As-tu vu Bérénice? aime-t-elle mon frère?
Et se plaît-elle à voir qu'il tâche de lui plaire?
Me la demande-t-il de son consentement?
FLAVIAN. Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment;
Elle n'en peut souffrir non pas même la feinte.
TITE. As-tu vu dans son cœur encor la même atteinte?
FLAVIAN. Elle veut vous parler, c'est tout ce que j'en sai.
TITE. Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai?
FLAVIAN. M'en croirez-vous, seigneur? évitez sa présence,
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défense.
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien?
TITE. L'en aimer davantage, et ne résoudre rien.
FLAVIAN. L'irrésolution doit-elle être éternelle?

Vous ne me dites plus que Domitie est belle,
Seigneur, vous qui disiez que ses seules beautés
Vous peuvent consoler de ce que vous quittez;
Qu'elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Vos feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE. Je l'ai dit, il est vrai; mais j'avois d'autres yeux,
Et je ne voyois pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN. Quand aux feux les plus beaux un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir, et non pas une affaire,
Et regarde l'amour comme un lâche attentat
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état.
Son grand cœur, au-dessus des plus dignes amorces,
A ses devoirs pressants laisse toutes leurs forces;
Et son plus doux espoir n'ose lui demander
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

TITE. Je sais qu'un empereur doit parler ce langage;
Et, quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage:
Mais de ces duretés que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un soupir secret;
Et quand à la raison j'accorde un tel empire,
Je le dis seulement parcequ'il le faut dire,
Et qu'étant au-dessus de tous les potentats,
Il me seroit honteux de ne le dire pas.
De quoi s'enorgueillit un souverain de Rome,
Si par respect pour elle il doit cesser d'être homme,
Éteindre un feu qui plaît, ou ne le ressentir
Que pour s'en faire honte et pour le démentir?
Cette toute-puissance est bien imaginaire,
Qui s'asservit soi-même à la peur de déplaire,
Qui laisse au goût public régler tous ses projets,
Et prend le plus haut rang pour craindre ses sujets.
Je ne me donne point d'empire sur leurs ames,
Je laisse en liberté leurs soupirs et leurs flammes;
Et quand d'un tel objet j'en vois quelqu'un charmé,
J'applaudis au bonheur d'aimer et d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux tous les douceurs de ma vie?
Et par quel intérêt...

FLAVIAN. Ils perdroient tout en vous.
Vous faites le bonheur et le salut de tous,

Seigneur; et l'univers de qui vous êtes l'ame...
TITE. Ne perds plus de raisons à combattre ma flamme;
Les yeux de Bérénice inspirent des avis
Qui persuadent mieux que tout ce que tu dis.
FLAVIAN. Ne vous exposez donc qu'à ceux de Domitie.
TITE. Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie :
Pourquoi prends-tu plaisir à les tyranniser?
FLAVIAN. Mais vous savez qu'il faut la perdre ou l'épouser?
TITE. En vain donc à ses vœux tout mon amour s'oppose.
Périr ou faire un crime est pour moi même chose.
Laissons-lui toutefois soulever des mutins;
Hasardons sur la foi de nos heureux destins :
Ils m'ont promis la reine, et doivent à ses charmes
Tout ce qu'ils ont soumis à l'effort de mes armes :
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.
FLAVIAN. Seigneur...
TITE. Oui, Flavian, c'est à faire à mourir.
La vie est peu de chose; et tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?
Nous mourons à toute heure; et dans le plus doux sort
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort[1].
FLAVIAN. Flattez mieux les desirs de votre ambitieuse,
Et ne la changez pas de fière en furieuse.
Elle vient vous parler.
TITE. Dieux! quel comble d'ennuis!

SCÈNE II.

DOMITIE, TITE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE. Je viens savoir de vous, seigneur, ce que je suis.
J'ai votre foi pour gage, et mes aïeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des monarques;
Mais Bérénice est belle, et des yeux si puissants
Renversent aisément des droits si languissants.

[1] Nicole, dans ses *Essais de morale*, a employé tout entier ce beau vers de Corneille. Il en est un autre de la dernière scène de l'acte précédent qui n'est pas moins digne de remarque :

Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.

Voltaire, si attentif à faire apercevoir les fautes, ne devoit pas négliger de faire sentir les beautés. (P.)

Ce grand jour qui devoit unir mon sort au vôtre
Servira-t-il, seigneur, au triomphe d'une autre?

TITE. J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame; jusque là laissez-moi respirer.
C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice;
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous réponds pas que Rome et tous vos droits
Puissent en quatre jours m'en imposer les lois.

DOMITIE. Il n'en faudroit pas tant, seigneur, pour vous résoudre
A lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillit sur vous.

TITE. Suspendez quelque temps encor ce grand courroux.
Puis-je étouffer sitôt une si belle flamme?

DOMITIE. Quoi! vous ne pouvez pas ce que peut une femme?
Que vous me rendez mal ce que vous me devez!
J'ai brisé de beaux fers, seigneur; vous le savez;
Et mon ame, sensible à l'amour comme une autre,
En étouffe un peut-être aussi fort que le vôtre.

TITE. Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en savoit triompher.
Moi qui n'ai que les dieux au-dessus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,
Du trône où je me sieds puis-je aspirer à rien
Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien?
C'est là de mes pareils la noble inquiétude:
L'ambition remplie y jette leur étude;
Et sitôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE. Elle abandonne ainsi le vôtre à cette reine,
Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

TITE. Non, madame: je veux que vous sortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite et non pas l'empereur;
Elle en veut à mon cœur et non pas à l'empire.

DOMITIE. D'autres avoient déja pris soin de me le dire,
Seigneur; et votre reine a le goût délicat
De n'en vouloir qu'au cœur et non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite seul lui donne
Renonceroit au rang pour être à la personne!
Mais on a beau, seigneur, raffiner sur ce point,
La personne et le rang ne se séparent point.

Sous les tendres brillants de cette noble amorce
L'ambition cachée attaque, presse, force;
Par-là de ses projets elle vient mieux à bout;
Elle ne prétend rien, et s'empare de tout.
L'art est grand; mais enfin je ne sais s'il mérite
La bouche d'une reine et l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement; et tout me charme en vous;
Tout m'en est précieux, seigneur, tout m'en est doux;
Je ne sais point si j'aime ou l'empereur ou Tite,
Si je m'attache au rang ou n'en veux qu'au mérite :
Mais je sais qu'en l'état où je suis aujourd'hui
J'applaudis à mon cœur de n'aspirer qu'à lui.

TITE. Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aspire,
En se tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'empire?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame? la suit-il sans espoir de retour?

DOMITIE. Si c'est à mon égard ce qui vous inquiète,
Le cœur se rend bientôt quand l'ame est satisfaite :
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint nos autres feux;
Et donner tout ce cœur, souvent ce n'est que faire
D'un trésor invisible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il suffit du dehors;
Il veut bien du dedans ignorer les ressorts :
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue,
Tout le reste est pour eux une terre inconnue;
Et, sans importuner le cœur d'un souverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la vôtre, et disposez du reste.
Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste;
Il n'appartient qu'aux dieux; et comme c'est leur choix,
Je ne veux point, seigneur, attenter sur leurs droits.

TITE. Et moi, qui suis des dieux la plus visible image,
Je veux ce cœur comme eux, et j'en veux tout l'hommage.
Mais vous n'en avez plus, madame, à me donner;
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner.
D'autres pourront un jour vous rendre ce service.
Cependant, pour régler le sort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au sénat;
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat :

J'attendrai son arrêt, et le suivrai peut-être.
DOMITIE. Suivez-le, mais tremblez s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'ame et de cœurs;
C'est le même sénat, et d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolâtrie,
Il le traita depuis de traître à sa patrie,
Et réduisit ce prince indigne de son rang
A la nécessité de se percer le flanc.
Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine
Après l'indignité d'épouser une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.
J'attends le coup fatal que je ne puis parer.
Adieu. Si vous l'osez, contentez votre envie;
Mais en m'ôtant l'honneur n'épargnez pas ma vie.

SCÈNE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE. L'impétueux esprit! Conçois-tu, Flavian,
Où pourroient ses fureurs porter Domitian;
Et de quelle importance est pour moi l'hyménée
Où par tous mes desirs je la sens condamnée?
FLAVIAN. Je vous l'ai déja dit, seigneur, pensez-y bien,
Et surtout de la reine évitez l'entretien.
Redoutez... Mais elle entre, et sa moindre tendresse
De toutes nos raisons va montrer la foiblesse.

SCÈNE IV.

TITE, BÉRÉNICE, PHILON, FLAVIAN.

TITE. Eh bien, madame, eh bien, faut-il tout hasarder?
Et venez-vous ici pour me le commander?
BÉRÉNICE. De ce qui m'est permis je sais mieux la mesure,
Seigneur; et j'ai pour vous une flamme trop pure
Pour vouloir, en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours si précieux.
Quelque pouvoir sur moi que notre amour obtienne,
J'ai soin de votre gloire; ayez-en de la mienne.
Je ne demande plus que pour de si beaux feux

Votre absolu pouvoir hasarde un Je le veux.
Cet amour le voudroit; mais, comme je suis reine,
Je sais des souverains la raison souveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulue ignorer,
Si mon indigne exil s'est permis d'espérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat, pour prix de tant d'amour,
Signale ma venue, et marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vu que pour me voir bannie?
Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y soupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux:
C'en sera bientôt fait, ma douleur est trop vive
Pour y tenir long-temps votre attente captive;
Et si je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur.
Mais laissez-m'en choisir la funeste journée;
Et du moins jusque là, seigneur, point d'hyménée.
Pour votre ambitieuse avez-vous tant d'amour,
Que vous ne le puissiez différer d'un seul jour?
Pouvez-vous refuser à ma douleur profonde...

TITE. Hélas! que voulez-vous que la mienne réponde?
Et que puis-je résoudre alors que vous parlez,
Moi qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vue;
Mais, ô dieux! songez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de si sensibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous?
De ceux qui m'ont percé souffrez que je soupire.
Pourquoi partir, madame, et pourquoi me le dire?
Ah! si vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'assassinez point de vos cruels adieux.
Je vous suivrois, madame; et, flatté de l'idée
D'oser mourir à Rome, et revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterois l'empire et tout ce qui leur nuit.

BÉRÉNICE. Daigne me préserver le ciel...

TITE. De quoi, madame?

BÉRÉNICE. De voir tant de foiblesse en une si grande ame!

Si j'avois droit par-là de vous moins estimer,
Je cesserois peut-être aussi de vous aimer.

TITE. Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je fasse.

BÉRÉNICE. S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace;
Que ce soit vous, seigneur, qui le veuilliez pour moi,
Et non votre sénat qui m'en fasse la loi:
Faites-lui souvenir, quoi qu'il craigne ou projette,
Que je suis son amie, et non pas sa sujette;
Que d'un tel attentat notre rang est jaloux,
Et que tout mon amour ne m'asservit qu'à vous.

TITE. Mais peut-être, madame...

BÉRÉNICE. Il n'est point de peut-être,
Seigneur; s'il en décide, il se fait voir mon maître;
Et, dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choisi pour juge de mes vœux.

SCÈNE V.

TITE, BÉRÉNICE, DOMITIAN, ALBIN, FLAVIAN, PHILON.

(Domitian entre.)

TITE. Allez dire au sénat, Flavian, qu'il se lève;
Quoi qu'il ait commencé, je défends qu'il achève.
Soit qu'il parle à présent du Vésuve ou de moi,
Qu'il cesse, et que chacun se retire chez soi.
Ainsi le veut la reine; et comme amant fidèle,
Je veux qu'il obéisse aux lois que je prends d'elle,
Qu'il laisse à notre amour régler notre intérêt.

DOMITIAN. Il n'est plus temps, seigneur; j'en apporte l'arrêt.

TITE. Qu'ose-t-il m'ordonner?

DOMITIAN. Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'espoir d'une flamme si pure.
Des services rendus à vous, à tout l'état,
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le sénat:
Et, pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la reine;
Et le peuple à grands cris montre sa passion
De voir un plein effet de cette adoption [1].

[1] Racine et Corneille ont évité tous deux de faire trop sentir combien les Romains méprisaient une Juive. Ils pouvaient s'étendre sur l'aversion que cette misérable na-

TITE. Madame...

BÉRÉNICE. Permettez, seigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flamme accorder à la mienne.
Graces au juste ciel, ma gloire en sûreté
N'a plus à redouter aucune indignité.
J'éprouve du sénat l'amour et la justice,
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.
Je n'abuserai point d'un surprenant respect
Qui semble un peu bien prompt pour n'être point suspect.
Souvent on se dédit de tant de complaisance.
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance:
Si nous avons trop vu ses flux et ses reflux
Pour Galba, pour Othon et pour Vitellius,
Rome, dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolents caprices.
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts:
Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître;
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous.
Aux zèles indiscrets tout paroît légitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix;
Sauvons-lui, vous et moi, la gloire de ses lois;
Rendons-lui, vous et moi, cette reconnoissance
D'en avoir pour vous plaire affoibli la puissance,
De l'avoir immolée à vos plus doux souhaits.
On nous aime; faisons qu'on nous aime à jamais.
D'autres sur votre exemple épouseroient des reines
Qui n'auroient pas, seigneur, des ames si romaines,
Et lui feroient peut-être, avec trop de raison,
Haïr votre mémoire et détester mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en assurance.

TITE. Le ciel de ces périls saura trop nous garder.

BÉRÉNICE. Je les vois de trop près pour vous y hasarder.

TITE. Quand Rome vous appelle à la grandeur suprême...

tion inspirait à tous les peuples; mais l'un et l'autre ont bien vu que cette vérité trop développée jetterait sur Bérénice un avilissement qui détruirait tout intérêt. (V.)

BÉRÉNICE. Jamais un tendre amour n'expose ce qu'il aime.
TITE. Mais, madame, tout cède ; et nos vœux exaucés...
BÉRÉNICE. Votre cœur est à moi, j'y règne ; c'est assez.
TITE. Malgré les vœux publics refuser d'être heureuse,
C'est plus craindre qu'aimer.
BÉRÉNICE. La crainte est amoureuse.
Ne me renvoyez pas, et laissez-moi partir.
Ma gloire ne peut croître, et peut se démentir.
Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puisque enfin je triomphe et dans Rome et de Rome :
J'y vois à mes genoux le peuple et le sénat ;
Plus j'y craignois de honte, et plus j'y prends d'éclat ;
J'y tremblois sous sa haine, et la laisse impuissante ;
J'y rentrois exilée, et j'en sors triomphante.
TITE. L'amour peut-il se faire une si dure loi ?
BÉRÉNICE. La raison me la fait malgré vous, malgré moi :
Si je vous en croyois, si je voulois m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.
Épousez Domitie ; il ne m'importe plus
Qui vous enrichissiez d'un si noble refus.
C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre ;
Et je serois à vous, si j'aimois comme une autre.
Adieu, seigneur ; je pars.
TITE. Ah ! madame, arrêtez.
DOMITIAN. Est-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame ? Est-ce le prix de vous avoir servie ;
J'assure votre gloire, et vous m'ôtez la vie !
TITE. Ne vous alarmez point : quoi que la reine ait dit,
Domitie est à vous, si j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurois pour vous l'ame au dernier point ingrate,
Et mériterois mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portois ailleurs la main que je vous doi.
Tout est à vous : l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un si noble refus n'enrichira personne.
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux :
Tout est à vous, madame, et ne sera qu'à vous ;
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.
BÉRÉNICE. Le mien vous auroit fait déja ces beaux serments,

S'il n'eût craint d'inspirer de pareils sentiments :
Vous vous devez des fils, et des césars à Rome,
Qui fassent à jamais revivre un si grand homme.

TITE. Pour revivre en des fils nous n'en mourons pas moins,
Et vous mettez ma gloire au-dessus de ces soins.
Du levant au couchant, du Maure jusqu'au Scythe,
Les peuples vanteront et Bérénice et Tite ;
Et l'histoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illustre souvenir.
Prince, après mon trépas soyez sûr de l'empire ;
Prenez-y part en frère, attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, et la fléchir pour vous.
Le premier rang dans Rome est pour elle assez doux,
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périsse
Elle seule y tiendra celui d'impératrice.
Est-ce là vous l'ôter ?

DOMITIAN. Ah ! c'en est trop, seigneur.

TITE, *à Bérénice*. Daignez contribuer à faire son bonheur,
Madame, et nous aider à mettre de cette ame
Toute l'ambition d'accord avec sa flamme.

BÉRÉNICE. Allons, seigneur : ma gloire en croîtra de moitié,
Si je puis remporter chez moi son amitié [1].

[1] Un amant et une maîtresse qui se quittent ne sont pas sans doute un sujet de tragédie. Si on avait proposé un tel plan à Sophocle ou à Euripide, ils l'auraient renvoyé à Aristophane. L'amour qui n'est qu'amour, qui n'est point une passion terrible et funeste, ne semble fait que pour la comédie, pour la pastorale, ou pour l'églogue. Cependant Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, voulut que Racine et Corneille fissent chacun une tragédie des adieux de Titus et de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus tendre ennoblissait le sujet ; et en cela elle ne se trompait pas ; mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre ; elle se ressouvenait des sentiments qu'elle avait eus long-temps pour Louis XIV, et du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère et de belle-sœur, mirent un frein à leurs desirs ; mais il resta toujours dans leurs cœurs une inclination secrète, toujours chère à l'un et à l'autre. Ce sont ces sentiments qu'elle voulut voir développés sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau, confident de ses amours avec le roi, d'engager secrètement Corneille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène. Les deux pièces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival. Elles furent jouées en même temps sur la fin de la même année ; celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne, et celle de Corneille au Palais-Royal. Il est étonnant que Corneille tombât dans ce piége ; il devait bien sentir que le sujet était l'opposé de son talent. Entelle ne terrassa point Darès dans ce combat, il s'en faut bien. La pièce de Corneille tomba ; celle de Racine eut trente représentations de suite ; et toutes les fois qu'il s'est trouvé un acteur et une actrice capables d'intéresser dans les rôles de Titus

TITE. Ainsi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avoit jurée,
Prince ; et ce jour, pour nous si noir, si rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux [1].

et de Bérénice, cet ouvrage dramatique, qui n'est peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudissements les plus vrais, ce sont les larmes. (V.)

[1] Après avoir lu cette pièce, et relu la *Bérénice* de Racine, on ne peut s'empêcher de plaindre Corneille d'avoir eu pour Henriette d'Angleterre une complaisance de courtisan qui n'étoit pas dans son caractère. En le mettant aux prises avec son jeune rival, et en lui prescrivant un sujet aussi étranger à son génie, c'étoit évidemment un piége que lui tendoit cette princesse ; et Racine lui-même dut peu s'applaudir d'une intrigue de cour qui lui fit remporter un triomphe si facile sur la vieillesse de Corneille. Avouons cependant que, dans cette dernière scène, le personnage de Bérénice est d'une noblesse qui approche du sublime. (P.)

FIN DE TITE ET BÉRÉNICE.

PULCHÉRIE[1],

COMÉDIE HÉROÏQUE. — 1672.

AU LECTEUR.

Pulchérie, fille de l'empereur Arcadius, et sœur du jeune Théodose, a été une princesse très illustre, et dont les talents étoient merveilleux : tous les historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le gouvernement sur son frère, dont elle avoit reconnu la foiblesse, et s'y conserva tant qu'il vécut, à la réserve d'environ une année de disgrace, qu'elle passa loin de la cour, et qui coûta cher à ceux qui l'avoient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince, ne pouvant retenir l'autorité souveraine en sa personne, ni se résoudre à la quitter, elle proposa son mariage à Martian, à la charge qu'il lui permettroit de garder sa virginité, qu'elle avoit vouée et consacrée à Dieu[2]. Comme il étoit déja assez avancé dans la vieillesse, il accepta la condition aisément, et elle le nomma pour empereur au sénat, qui ne voulut, ou n'osa l'en dédire. Elle passoit alors cinquante ans, et mourut deux ans après. Martian en régna sept, et eut pour successeur Léon, que ses excellentes qualités firent surnommer *le Grand*. Le patrice Aspar le servit à monter au trône, et lui demanda pour récompense l'association à cet empire qu'il lui avoit fait obtenir. Le refus de Léon le fit conspirer contre ce maître qu'il s'étoit choisi ; la conspiration fut découverte, et Léon s'en défit. Voilà ce que m'a prêté l'histoire. Je ne veux point prévenir votre jugement sur ce que j'y ai changé ou ajouté, et me contenterai de vous dire que, bien que cette pièce ait été reléguée dans un lieu où on ne vouloit plus se souvenir qu'il y eût un théâtre[3], bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on

[1] L'intrigue de la pièce, le style, et le mauvais succès, déterminèrent Corneille à ne donner à cet ouvrage que le titre de *comédie héroïque* ; mais, comme il n'y a ni comique ni héroïsme dans la pièce, il serait difficile de lui donner un nom qui lui convînt. Il semble pourtant que, si Corneille avait voulu choisir des sujets plus dignes du théâtre tragique, il les aurait peut-être traités convenablement; il aurait pu rappeler son génie, qui fuyait de lui. On en peut juger par le début de Pulchérie. (V.)

[2] Il fallait dire : *pourvu qu'il la laissât demeurer fidèle à son vœu d'ambition et d'avarice*. Il est permis à un poëte d'ennoblir ses personnages et de changer l'histoire, surtout l'histoire de ces temps de confusion et de faiblesse. (V.)

[3] Corneille intitula d'abord cette pièce *tragédie*; il la présenta aux comédiens, qui refusèrent de la jouer [*] : ils étaient plus frappés de leurs intérêts que de la réputation

[*] Les comédiens en firent autant pour Voltaire; jamais ils ne voulurent jouer ni *les Guèbres*, ni *les Lois de Minos*, ni *Don Pèdre*, ni *les Pélopides*, ni surtout sa comédie intitulée *le Dépositaire*, le seul de ses ouvrages où l'on ne retrouve aucune trace de son génie. Il essuya de pareils refus, plu

n'étoit prévenu d'aucune estime, bien que ses principaux caractères soient contre le goût du temps, elle n'a pas laissé de peupler le désert, de mettre en crédit des acteurs dont on ne connoissoit pas le mérite, et de faire voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujétir aux entêtements du siècle pour se faire écouter sur la scène[1]. J'aurai de quoi me satisfaire, si cet ouvrage est aussi heureux à la lecture qu'il a été à la représentation; et, si j'ose ne dissimuler rien, je me flatte assez pour l'espérer[2].

PERSONNAGES.

PULCHÉRIE, impératrice d'Orient.
MARTIAN, vieux sénateur, ministre d'état sous Théodose le jeune.
LÉON, amant de Pulchérie.
ASPAR, amant d'Irène.
IRÈNE, sœur de Léon.
JUSTINE, fille de Martian.

La scène est à Constantinople, dans le palais impérial.

de Corneille. Il fut obligé de la donner à une mauvaise troupe qui jouait au Marais, et qui ne put se soutenir; et malheureusement pour *Pulchérie*, on joua *Mithridate* à peu près dans le même temps: car *Pulchérie* fut représentée les derniers jours de 1672, et *Mithridate* les premiers de 1673. (V.)

[1] Il ne faut pas être surpris de ce succès de *Pulchérie*. Le mérite de Corneille lui avoit fait un grand nombre de partisans, qui, jaloux de la gloire que Racine acquéroit de jour en jour, tâchoient de la diminuer en élevant l'ancien poëte, et s'écrioient avec madame de Sévigné : « Je suis folle de Corneille; il nous donnera encore *Pul-*
« *chérie*, où l'on verra

La main qui crayonna
L'amour du grand Pompée et l'amour de Cinna.

« Il faut que tout cède à son génie. (Les frères *Parfait*.)

[2] Il se flatte beaucoup trop : cet ouvrage ne fut point heureux à la représentation, et ne le sera jamais à la lecture, puisqu'il n'est ni intéressant, ni conduit théâtralement, ni bien écrit; il s'en faut beaucoup. On a prétendu que ce grand homme, tombé si bas, n'était pas capable d'apprécier ses ouvrages; qu'il ne savait pas distinguer les admirables scènes de *Cinna*, de *Polyeucte*, de celles d'*Agésilas* et d'*Attila*. J'ai peine à le croire : je pense plutôt que, appesanti par l'âge et par la dernière manière qu'il s'était faite insensiblement, il cherchait à se tromper lui même. (V.)

jeune que Corneille; il en essuya même au théâtre Italien, quand il eut la fantaisie de faire jouer des opéras comiques. Ces vérités sont dures; mais combien Voltaire n'est-il pas plus dur envers le grand homme qu'il commente! (P.)



ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PULCHÉRIE, LÉON.

PULCHÉRIE. Je vous aime, Léon, et n'en fais point mystère [1];
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire:
Je vous aime, et non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui, ne concevant que d'aveugles desirs,
Languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs:
Ma passion pour vous, généreuse et solide,
A la vertu pour ame, et la raison pour guide,
La gloire pour objet, et veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre et l'univers et moi.
Mon aïeul Théodose, Arcadius mon père,
Cet empire quinze ans gouverné pour un frère,
L'habitude à régner, et l'horreur d'en déchoir,
Vouloient dans un mari trouver même pouvoir.
Je vous en ai cru digne; et, dans ces espérances,
Dont un penchant flatteur m'a fait des assurances,
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix;
Vos hauts faits à grands pas nous portoient à l'empire;

[1] Ces premiers vers sont imposants : ils sont bien faits; il n'y a pas une faute contre la langue, et ils prouvent que Corneille aurait pu écrire encore avec force et avec pureté, s'il avait voulu travailler davantage ses ouvrages. Cependant les connaisseurs d'un goût exercé sentiront bien que ce début annonce une pièce froide. Si Pulchérie aime ainsi, son amour ne doit guère toucher. On s'aperçoit encore que c'est le poëte qui parle, et non la princesse : c'est un défaut dans lequel Corneille tombe toujours. Quelle princesse débutera jamais par dire que l'amour languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs? Quelle idée ces vers ne donnent-ils pas d'une volupté que Pulchérie ne doit pas connaître? De plus, cette Pulchérie ne fait ici que répéter ce que Viriate a dit dans la tragédie de *Sertorius* :

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte;
Il hait des passions l'impétueux tumulte.

Il y a des beautés de pure déclamation; il y a des beautés de sentiment, qui sont les véritables. (V.)

J'avois réduit mon frère à ne m'en point dédire;
Il vous y donnoit part, et j'étois toute à vous :
Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour nous.
L'empire est à donner, et le sénat s'assemble
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Goths, les Vandales, les Francs,
Bouleversent la masse et déchirent les flancs [1].
Je vois de tous côtés des partis et des ligues;
Chacun s'entre-mesure et forme ses intrigues.
Procope, Gratian, Aréobinde, Aspar,
Vous peuvent enlever ce grand nom de César :
Ils ont tous du mérite ; et ce dernier s'assure
Qu'on se souvient encor de son père Ardabure,
Qui, terrassant Mitrane en combat singulier,
Nous acquit sur la Perse un avantage entier,
Et, rassurant par-là nos aigles alarmées,
Termina seul la guerre aux yeux des deux armées.
Mes souhaits, mon crédit, mes amis, sont pour vous;
Mais, à moins que ce rang, plus d'amour, point d'époux;
Il faut, quelques douceurs que cet amour propose,
Le trône, ou la retraite au sang de Théodose ;
Et, si par le succès mes desseins sont trahis,
Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs.

LÉON. Je vous suivrois, madame; et du moins sans ombrage
De ce que mes rivaux ont sur moi d'avantage,
Si vous ne m'y faisiez quelque destin plus doux,
J'y mourrois de douleur d'être indigne de vous;
J'y mourrois à vos yeux en adorant vos charmes :
Peut-être essuieriez-vous quelqu'une de mes larmes;
Peut-être ce grand cœur, qui n'ose s'attendrir,
S'y défendroit si mal de mon dernier soupir,
Qu'un éclat imprévu de douleur et de flamme
Malgré vous à son tour voudroit suivre mon ame.
La mort, qui finiroit à vos yeux mes ennuis,
Auroit plus de douceur que l'état où je suis.

[1] Ces beaux vers paroissent avoir inspiré ceux-ci à Voltaire :

Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé;
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.
La Mort de César, acte III, sc. IV.

Vous m'aimez; mais, hélas! quel amour est le vôtre,
Qui s'apprête peut-être à pencher vers un autre?
Que servent ces desirs, qui n'auront point d'effet
Si votre illustre orgueil ne se voit satisfait?
Et que peut cet amour dont vous êtes maîtresse,
Cet amour dont le trône a toute la tendresse,
Esclave ambitieux du suprême degré,
D'un titre qui l'allume et l'éteint à son gré?
Ah! ce n'est point par-là que je vous considère;
Dans le plus triste exil vous me seriez plus chère:
Là, mes yeux, sans relâche attachés à vous voir,
Feroient de mon amour mon unique devoir;
Et mes soins, reunis à ce noble esclavage,
Sauroient de chaque instant vous rendre un plein hommage.
Pour être heureux amant faut-il que l'univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers;
Que les plus dignes soins d'une flamme si pure
Deviennent partagés à toute la nature?
Ah! que ce cœur, madame, a lieu d'être alarmé
Si sans être empereur je ne suis plus aimé!

PULCHÉRIE. Vous le serez toujours; mais une ame bien née
Ne confond pas toujours l'amour et l'hyménée:
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir;
L'hyménée a de plus leur gloire à soutenir;
Et, je vous l'avouerai, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naissance a bien des tyrannies:
Souvent les beaux desirs n'y servent qu'à gêner;
Ce qu'on se doit combat ce qu'on se veut donner:
L'amour gémit en vain sous ce devoir sévère...
Ah! si je n'avois eu qu'un sénateur pour père!
Mais mon sang dans mon sexe a mis les plus grands cœurs;
Eudoxe et Placidie ont eu des empereurs:
Je n'ose leur céder en grandeur de courage;
Et malgré mon amour je veux même partage:
Je pense en être sûre, et tremble toutefois
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

LÉON. Qu'avez-vous à trembler? quelque empereur qu'on nomme,
Vous aurez votre amant, ou du moins un grand homme,
Dont le nom, adoré du peuple et de la cour,
Soutiendra votre gloire, et vaincra votre amour.

Procope, Aréobinde, Aspar, et leurs semblables,
Parés de ce grand nom, vous deviendront aimables ;
Et l'éclat de ce rang, qui fait tant de jaloux,
En eux, ainsi qu'en moi, sera charmant pour vous.

PULCHÉRIE. Que vous m'êtes cruel, que vous m'êtes injuste
D'attacher tout mon cœur au seul titre d'auguste !
Quoi que de ma naissance exige la fierté,
Vous seul ferez ma joie et ma félicité ;
De tout autre empereur la grandeur odieuse...

LÉON. Mais vous l'épouserez, heureuse ou malheureuse ?

PULCHÉRIE. Ne me pressez point tant, et croyez avec moi
Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foi,
Ou que, si le sénat à nos vœux est contraire,
Le ciel m'inspirera ce que je devrai faire.

LÉON. Il vous inspirera quelque sage douleur,
Qui n'aura qu'un soupir à perdre en ma faveur.
Oui, de si grands rivaux...

PULCHÉRIE. Ils ont tous des maîtresses.

LÉON. Le trône met une ame au-dessus des tendresses.
Quand du grand Théodose on aura pris le rang,
Il y faudra placer les restes de son sang :
Il voudra, ce rival, qui que l'on puisse élire,
S'assurer par l'hymen de vos droits à l'empire.
S'il a pu faire ailleurs quelque offre de sa foi,
C'est qu'il a cru ce cœur trop prévenu pour moi :
Mais se voyant au trône, et moi dans la poussière,
Il se promettra tout de votre humeur altière ;
Et, s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,
Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHÉRIE. Vous pourriez un peu loin pousser ma patience,
Seigneur ; j'ai l'ame fière [1], et tant de prévoyance

[1] Cette Pulchérie, qui dit à Léon, *j'ai de la fierté*, s'exprime trop souvent en soubrette de comédie :

> Je vois entrer Irène; Aspar la trouve belle:
> Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle.
> . . . .
> Vous aimez, vous plaisez; c'est tout auprès des femmes.
> . . . .
> On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine ;
> Et des plus grands desseins qui veut venir à bout,
> Prête l'oreille à tout, et fait profit de tout.

C'est ainsi que la pièce est écrite. La matière y est digne de la forme : c'est un mariage ridicule, traversé ridiculement, et conclu de même. (V.)

Demande à la souffrir encor plus de bonté
Que vous ne m'avez vu jusqu'ici de fierté.
Je ne condamne point ce que l'amour inspire,
Mais enfin on peut craindre, et ne le point tant dire.
Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis.
Vous avez mes souhaits, vous aurez mes amis;
De ceux de Martian vous aurez le suffrage:
Il a, tout vieux qu'il est, plus de vertus que d'âge;
Et, s'il briguoit pour lui, ses glorieux travaux
Donneroient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

LÉON. Notre empire, il est vrai, n'a point de plus grand homme:
Séparez-vous du rang, madame, et je le nomme.
S'il me peut enlever celui de souverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main;
Ses vertus le pourroient; mais je vois sa vieillesse.

PULCHÉRIE. Quoi qu'il en soit, pour vous ma bonté l'intéresse:
Il s'est plu sous mon frère à dépendre de moi,
Et je me viens encor d'assurer de sa foi.
Je vois entrer Irène; Aspar la trouve belle:
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle;
Et, comme en ce dessein rien n'est à négliger,
Voyez ce qu'une sœur vous pourra ménager [1].

SCÈNE II.

PULCHÉRIE, LÉON, IRÈNE.

PULCHÉRIE. M'aiderez-vous, Irène, à couronner un frère?
IRÈNE. Un si foible secours vous est peu nécessaire,

[1] Tandis que le style se perfectionnait tous les jours en France, Corneille le gâtait de jour en jour: c'est, dès la première scène, l'*habitude à régner, et l'horreur d'en déchoir*; c'est *un penchant flatteur qui fait des assurances*; ce sont *de hauts faits qui portent à grands pas à l'empire*. Plus loin, c'est un vieux Martian qui conte ses amours à sa fille Justine, et qui lui dit: *Allons, parle aussi des tiens, c'est mon tour d'écouter*. La bonne Justine lui dit comment elle est tombée amoureuse, et *comment son imprudente ardeur, prête à s'évaporer, respecte sa pudeur*. On parle toujours d'amour à la Pulchérie âgée de cinquante ans: elle aime un prince nommé Léon, et elle prie une fille de sa cour de faire l'amour à ce Léon, afin qu'elle, impératrice, puisse s'en détacher.

Qu'il est fort cet amour! sauve-m'en, si tu peux:
Vois Léon, parle-lui, dérobe-moi ses vœux.
M'en faire un prompt larcin, c'est me rendre service.

De tels vers sont d'une mauvaise comédie, et de tels sentiments ne sont pas d'une tragédie. (V.)

Madame ; et le sénat...

PULCHÉRIE. N'en agissez pas moins ;
Joignez vos vœux aux miens, et vos soins à mes soins,
Et montrons ce que peut en cette conjoncture
Un amour secondé de ceux de la nature.
Je vous laisse y penser.

SCÈNE III.

LÉON, IRÈNE.

IRÈNE. Vous ne me dites rien,
Seigneur ; attendez-vous que j'ouvre l'entretien ?

LÉON. A dire vrai, ma sœur, je ne sais que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime : il y va de l'empire ;
Et, s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui,
La princesse est pour moi, le mérite est pour lui.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une prière indigne de réponse ;
Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
C'est là ce qui me force à garder le silence :
Je me réponds pour vous à tout ce que je pense ;
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur,
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

IRÈNE. J'ignore encor quel fruit je pourrois en attendre.
Pour le trône, il est sûr qu'il a droit y prétendre ;
Sur vous et sur tout autre il le peut emporter :
Mais qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose douter.
Il m'aime en apparence, en effet il m'amuse ;
Jamais pour notre hymen il ne manque d'excuse,
Et vous aime à tel point, que, si vous l'en croyez,
Il ne peut être heureux que vous ne le soyez :
Non que votre bonheur fortement l'intéresse ;
Mais, sachant quel amour a pour vous la princesse,
Il veut voir quel succès aura son grand dessein,
Pour ne point m'épouser qu'en sœur de souverain :
Ainsi depuis deux ans vous voyez qu'il diffère.
Du reste à Pulchérie il prend grand soin de plaire,
Avec exactitude il suit toutes ses lois ;
Et dans ce que sous lui vous avez eu d'emplois,

Votre tête aux périls à toute heure exposée
M'a pour vous et pour moi presque désabusée;
La gloire d'un ami, la haine d'un rival,
La hasardoient peut-être avec un soin égal.
Le temps est arrivé qu'il faut qu'il se déclare;
Et de son amitié l'effort sera bien rare
Si, mis à cette épreuve, ambitieux qu'il est,
Il cherche à vous servir contre son intérêt.
Peut-être il promettra; mais, quoi qu'il vous promette,
N'en ayons pas, seigneur, l'ame moins inquiète;
Son ardeur trouvera pour vous si peu d'appui,
Qu'on le fera lui-même empereur malgré lui:
Et lors, en ma faveur quoi que l'amour oppose,
Il faudra faire grace au sang de Théodose;
Et le sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux
Pour mettre la princesse au rang de ses aïeux.
 Son cœur suivra le sceptre en quelque main qu'il brille:
Si Martian l'obtient, il aimera sa fille;
Et l'amitié du frère et l'amour de la sœur
Céderont à l'espoir de s'en voir successeur.
En un mot, ma fortune est encor fort douteuse:
Si vous n'êtes heureux, je ne puis être heureuse;
Et je n'ai plus d'amant non plus que vous d'ami,
A moins que dans le trône il vous voie affermi.

LÉON. Vous présumez bien mal d'un héros qui vous aime.

IRÈNE. Je pense le connoître à l'égal de moi-même;
Mais croyez-moi, seigneur, et l'empire est à vous.

LÉON. Ma sœur!

IRÈNE. Oui, vous l'aurez malgré lui, malgré tous.

LÉON. N'y perdons aucun temps: hâtez-vous de m'instruire;
Hâtez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire;
Et si votre bonheur peut dépendre du mien...

IRÈNE. Apprenez le secret de ne hasarder rien.
 N'agissez point pour vous, il s'en offre trop d'autres
De qui les actions brillent plus que les vôtres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat,
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus servi l'état:
Vous les passez peut-être en grandeur de courage;
Mais il vous a manqué l'occasion et l'âge;
Vous n'avez commandé que sous des généraux,

Et n'êtes pas encor du poids de vos rivaux.
Proposez la princesse ; elle a des avantages
Que vous verrez sur l'heure unir tous les suffrages :
Tant qu'a vécu son frère, elle a régné pour lui ;
Ses ordres de l'empire ont été tout l'appui ;
On vit depuis quinze ans sous son obéissance :
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance,
Qu'à ce prix le sénat lui demande un époux ;
Son choix tombera-t-il sur un autre que vous ?
Voudroit-elle de vous une action plus belle
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle ;
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant,
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

LÉON. Ah ! que c'est me donner un conseil salutaire !
A-t-on jamais vu sœur qui servît mieux un frère ?
Martian avec joie embrassera l'avis :
A peine parle-t-il que les siens sont suivis ;
Et, puisqu'à la princesse il a promis un zèle
A tout oser pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle,
Comme sa créature, il fera hautement
Bien plus en sa faveur qu'en faveur d'un amant.

IRÈNE. Pour peu qu'il vous appuie, allez, l'affaire est sûre.

LÉON. Aspar vient : faites-lui, ma sœur, quelque ouverture ;
Voyez...

IRÈNE. C'est un esprit qu'il faut mieux ménager ;
Nous découvrir à lui, c'est tout mettre en danger :
Il est ambitieux, adroit, et d'un mérite...

SCÈNE IV.

ASPAR, LÉON, IRÈNE.

LÉON. Vous me pardonnez bien, seigneur, si je vous quitte ;
C'est suppléer assez à ce que je vous doi
Que vous laisser ma sœur, qui vous plaît plus que moi.

ASPAR. Vous m'obligez, seigneur ; mais en cette occurrence
J'ai besoin avec vous d'un peu de conférence.
Du sort de l'univers nous allons décider :
L'affaire vous regarde, et peut me regarder ;
Et si tous mes amis ne s'unissent aux vôtres,
Nos partis divisés pourront céder à d'autres.

Agissons de concert; et, sans être jaloux,
En ce grand coup d'état, vous de moi, moi de vous,
Jurons-nous que des deux qui que l'on puisse élire
Fera de son ami son collègue à l'empire;
Et, pour nous l'assurer, voyons sur qui des deux
Il est plus à propos de jeter tant de vœux;
Quel nom seroit plus propre à s'attirer le reste :
Pour moi, je suis tout prêt, et dès ici j'atteste...

LÉON. Votre nom pour ce choix est plus fort que le mien,
Et je n'ose douter que vous n'en usiez bien.
Je craindrois de tout autre un dangereux partage;
Mais de vous je n'ai pas, seigneur, le moindre ombrage,
Et l'amitié voudroit vous en donner ma foi :
Mais c'est à la princesse à disposer de moi;
Je ne puis que par elle, et n'ose rien sans elle.

ASPAR. Certes, s'il faut choisir l'amant le plus fidèle,
Vous l'allez emporter sur tous sans contredit :
Mais ce n'est pas, seigneur, le point dont il s'agit;
Le plus flatteur effort de la galanterie
Ne peut...

LÉON. Que voulez-vous? j'adore Pulchérie;
Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'espère en ce doux titre, et j'aime à le porter.

ASPAR. Mais il y va du trône, et non d'une maîtresse.

LÉON. Je vais faire, seigneur, votre offre à la princesse,
Elle sait mieux que moi les besoins de l'état.
Adieu : je vous dirai sa réponse au sénat.

SCÈNE V.

ASPAR, IRÈNE.

IRÈNE. Il a beaucoup d'amour.

ASPAR. Oui, madame, et j'avoue
Qu'avec quelque raison la princesse s'en loue :
Mais j'aurois souhaité qu'en cette occasion
L'amour concertât mieux avec l'ambition,
Et que son amitié, s'en laissant moins séduire,
Ne nous exposât point à nous entre-détruire.
Vous voyez qu'avec lui j'ai voulu m'accorder.

M'aimeriez-vous encor si j'osois lui céder,
Moi, qui dois d'autant plus mes soins à ma fortune,
Que l'amour entre nous la doit rendre commune?

IRÈNE. Seigneur, lorsque le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ai point prétendu la main d'un empereur;
Vous pouviez être heureux, sans m'apporter ce titre :
Mais du sort de Léon Pulchérie est l'arbitre,
Et l'orgueil de son sang avec quelque raison
Ne peut souffrir d'époux à moins de ce grand nom.
Avant que ce cher frère épouse la princesse,
Il faut que le pouvoir s'unisse à la tendresse,
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du mérite et l'excès de l'amour.
M'aimeriez-vous assez pour n'être point contraire
A l'unique moyen de rendre heureux ce frère,
Vous qui, dans votre amour, avez pu sans ennui
Vous défendre de l'être un moment avant lui,
Et qui mériteriez qu'on vous fît mieux connoître
Que, s'il ne le devient, vous aurez peine à l'être?

ASPAR. C'est aller un peu vite, et bientôt m'insulter
En sœur de souverain qui cherche à me quitter.
Je vous aime, et jamais une ardeur plus sincère...

IRÈNE. Seigneur, est-ce m'aimer que de perdre mon frère?

ASPAR. Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur?
Est-ce m'aimer que mettre à ce prix mon bonheur?
Moi, qu'on a vu forcer trois camps et vingt murailles,
Moi qui, depuis dix ans, ai gagné sept batailles,
N'ai-je acquis tant de nom que pour prendre la loi
De qui n'a commandé que sous Procope, ou moi;
Que pour m'en faire un maître, et m'attacher moi-même
Un joug honteux au front, au lieu d'un diadème?

IRÈNE. Je suis plus raisonnable, et ne demande pas
Qu'en faveur d'un ami vous descendiez si bas.
Pylade pour Oreste auroit fait davantage :
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage,
Un grand cœur les dédaigne, et le siècle a changé;
A s'aimer de plus près on se croit obligé,
Et des vertus du temps l'ame persuadée
Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

ASPAR. Il y va de ma gloire, et les siècles passés...

IRÈNE. Elle n'est pas, seigneur, peut-être où vous pensez;
Et quoi qu'un juste espoir ose vous faire croire,
S'exposer au refus, c'est hasarder sa gloire.
La princesse peut tout, ou du moins plus que vous.
Vous vous attirerez sa haine et son courroux.
Son amour l'intéresse, et sou ame hautaine...

ASPAR. Qu'on me fasse empereur, et je crains peu sa haine.

IRÈNE. Mais, s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré
Monte, en dépit de vous, à ce raug adoré,
Quel déplaisir ! quel trouble ! et quelle iguominie
Laissera pour jamais votre gloire ternie !
Non, seigneur, croyez-moi, n'allez point au sénat,
De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.
Qu'il sera glorieux que, sans briguer personne,
Ils fassent à vos pieds apporter la couronne,
Que votre seul mérite emporte ce grand choix
Sans que votre présence ait mendié de voix !
Si Procope, ou Léon, ou Martian, l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte,
Et vous désavouerez tous ceux de vos amis
Dont la chaleur pour vous se sera trop permis.

ASPAR. A ces hauts sentiments s'il me falloit répondre,
J'aurois peine, madame, à ne me point confondre :
J'y vois beaucoup d'esprit, j'y trouve encor plus d'art ;
Et, ce que j'en puis dire à la hâte et sans fard,
Dans ces grands intérêts vous montrer si savante,
C'est être bonne sœur et dangereuse amante.
L'heure me presse: adieu. J'ai des amis à voir
Qui sauront accorder ma gloire et mon devoir;
Le ciel me prêtera par eux quelque lumière
A mettre l'un et l'autre en assurance entière,
Et répondre avec joie à tout ce que je doi
A vous, à ce cher frère, à la princesse, à moi.

IRÈNE, *seule*. Perfide, tu n'es pas encore où tu te penses.
J'ai pénétré ton cœur, j'ai vu tes espérances;
De ton amour pour moi je vois l'illusion :
Mais tu n'en sortiras qu'à ta confusion.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MARTIAN, JUSTINE.

JUSTINE. Notre illustre princesse est donc impératrice,
Seigneur?
MARTIAN. A ses vertus on a rendu justice:
Léon l'a proposée; et quand je l'ai suivi,
J'en ai vu le sénat au dernier point ravi;
Il a réduit soudain toutes ses voix en une,
Et s'est débarrassé de la foule importune,
Du turbulent espoir de tant de concurrents
Que la soif de régner avoit mis sur les rangs.
JUSTINE. Ainsi voilà Léon assuré de l'empire.
MARTIAN. Le sénat, je l'avoue, avoit peine à l'élire,
Et contre les grands noms de ses compétiteurs
Sa jeunesse eût trouvé d'assez froids protecteurs.
Non qu'il n'ait du mérite, et que son grand courage
Ne se pût tout promettre avec un peu plus d'âge;
On n'a point vu sitôt tant de rares exploits:
Mais et l'expérience, et les premiers emplois,
Le titre éblouissant de général d'armée,
Tout ce qui peut enfin grossir la renommée,
Tout cela veut du temps; et l'amour aujourd'hui
Va faire ce qu'un jour son nom feroit pour lui.
JUSTINE. Hélas! seigneur!
MARTIAN. Hélas! ma fille, quel mystère
T'oblige à soupirer de ce que dit un père?
JUSTINE. L'image de l'empire en de si jeunes mains
M'a tiré ce soupir pour l'état que je plains.
MARTIAN. Pour l'intérêt public rarement on soupire,
Si quelque ennui secret n'y mêle son martyre;
L'un se cache sous l'autre, et fait un faux éclat;
Et jamais, à ton âge, on ne plaignit l'état.
JUSTINE. A mon âge, un soupir semble dire qu'on aime:
Cependant vous avez soupiré tout de même,

Seigneur ; et, si j'osois vous le dire à mon tour...

MARTIAN. Ce n'est point à mon âge à soupirer d'amour,
Je le sais ; mais enfin chacun a sa foiblesse.
Aimerois-tu Léon ?

JUSTINE. Aimez-vous la princesse ?

MARTIAN. Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,
Et démens un soupçon qu'un soupir t'a donné.
L'amour en mes pareils n'est jamais excusable ;
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient méprisable,
On s'en hait ; et ce mal, qu'on n'ose découvrir,
Fait encor plus de peine à cacher qu'à souffrir :
Mais t'en faire l'aveu, c'est n'en faire à personne ;
La part que le respect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le sang en attire sur toi,
T'imposent de le taire une éternelle loi.
J'aime, et depuis dix ans ma flamme et mon silence
Font à mon triste cœur égale violence :
J'écoute la raison, j'en goûte les avis,
Et les mieux écoutés sont les plus mal suivis.
Cent fois en moins d'un jour je guéris et retombe ;
Cent fois je me révolte, et cent fois je succombe :
Tant ce calme forcé, que j'étudie en vain,
Près d'un si rare objet s'évanouit soudain !

JUSTINE. Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne.
Quand à son cher Léon c'est donner sa personne ?

MARTIAN. Apprends que, dans un âge usé comme le mien,
Qui n'ose souhaiter ni même accepter rien,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime,
Et, n'osant rien pour soi, le sert contre soi-même.

JUSTINE. N'ayant rien prétendu, de quoi soupirez-vous?

MARTIAN. Pour ne prétendre rien on n'est pas moins jaloux ;
Et ces desirs, qu'éteint le déclin de la vie,
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie,
Quand on est d'un mérite à pouvoir faire honneur,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos ames gênées !
Que n'ai-je vu le jour quelques lustres plus tard !
Disois-je ; en ses bontés peut-être aurois-je part,
Si le ciel n'opposoit auprès de la princesse

A l'excès de l'amour le manque de jeunesse;
De tant et tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devois-je être le seul qui ne pût espérer!
J'aimois quand j'étois jeune, et ne déplaisois guère [1]:
Quelquefois de soi-même on cherchoit à me plaire;
Je pouvois aspirer au cœur le mieux placé:
Mais, hélas! j'étois jeune, et ce temps est passé;
Le souvenir en tue, et l'on ne l'envisage
Qu'avec, s'il faut le dire, une espèce de rage;
On le repousse, on fait cent projets superflus :
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus;
Et ce feu, que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

JUSTINE. Instruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, seigneur, empêcher le retour,
Contre toute sa ruse être mieux sur vos gardes.

MARTIAN. Et l'ai-je regardé comme tu le regardes,
Moi qui me figurois que ma caducité
Près de la beauté même étoit en sûreté?
Je m'attachois sans crainte à servir la princesse,
Fier de mes cheveux blancs, et fort de ma foiblesse;
Et, quand je ne pensois qu'à remplir mon devoir,
Je devenois amant sans m'en apercevoir.
Mon ame, de ce feu nonchalamment saisie,
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie;
Tout ce qui l'approchoit vouloit me l'enlever,
Tout ce qui lui parloit cherchoit à m'en priver:
Je tremblois qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle;
Je les haïssois tous comme plus dignes d'elle,
Et ne pouvois souffrir qu'on s'enrichît d'un bien
Que j'enviois à tous sans y prétendre rien.
Quel supplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable!
D'aimer plus qu'eux ensemble, et n'oser de ses feux,
Quelques ardents qu'ils soient, se promettre autant qu'eux!
On auroit deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avoit fui tant de gêne.

[1] Fontenelle prétend que son oncle Corneille se peignit lui-même avec bien de la force dans le personnage de Martian. Si ces vers d'un vieux berger, plutôt que d'un vieux capitaine, ont paru *forts* à Fontenelle, ils n'en sont pas moins faibles. (V.)

L'auguste Pulchérie avoit beau me ravir,
J'attendois à la voir qu'il la fallût servir :
Je fis plus, de Léon j'appuyai l'espérance;
La princesse l'aima, j'en eus la confiance,
Et la dissuadai de se donner à lui
Qu'il ne fût de l'empire ou le maître ou l'appui.
Ainsi, pour éviter un hymen si funeste,
Sans rendre heureux Léon, je détruisois le reste;
Et, mettant un long terme au succès de l'amour,
J'espérois de mourir avant ce triste jour.
Nous y voilà, ma fille, et du moins j'ai la joie
D'avoir à son triomphe ouvert l'unique voie.
J'en mourrai du moment qu'il recevra sa foi,
Mais dans cette douceur qu'ils tiendront tout de moi.
J'ai caché si long-temps l'ennui qui me dévore,
Qu'en dépit que j'en aie enfin il s'évapore;
L'aigreur en diminue à te le raconter :
Fais-en autant du tien; c'est mon tour d'écouter.

JUSTINE. Seigneur, un mot suffit pour ne vous en rien taire :
Le même astre a vu naître et la fille et le père;
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur,
Prête à s'évaporer, respecte ma pudeur.
Je suis jeune, et l'amour trouvoit une ame tendre
Qui n'avoit ni le soin ni l'art de se défendre :
La princesse, qui m'aime et m'ouvroit ses secrets,
Lui prêtoit contre moi d'inévitables traits,
Et toutes les raisons dont s'appuyoit sa flamme
Étoient autant de dards qui me traversoient l'ame.
Je pris, sans y penser, son exemple pour loi :
Un amant digne d'elle est trop digne de moi,
Disois-je; et, s'il brûloit pour moi comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrois son zèle.
Plus elle m'en peignoit les rares qualités,
Plus d'une douce erreur mes sens étoient flattés.
D'un illustre avenir l'infaillible présage
Qu'on voit si hautement écrit sur son visage,
Son nom que je voyois croître de jour en jour,
Pour moi comme pour elle étoient dignes d'amour :
Je les voyois d'accord d'un heureux hyménée;
Mais nous n'en étions pas encore à la journée :

Quelque obstacle imprévu rompra de si doux nœuds,
Ajoutois-je; et le temps éteint les plus beaux feux.
C'est ce que m'inspiroit l'aimable rêverie
Dont jusqu'à ce grand jour ma flamme s'est nourrie;
Mon cœur, qui ne vouloit désespérer de rien,
S'en faisoit à toute heure un charmant entretien.
Qu'on rêve avec plaisir, quand notre ame blessée
Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée!
Vous le savez, seigneur, et comme à tout propos
Un doux je ne sais quoi trouble notre repos;
Un sommeil inquiet sur de confus nuages
Élève incessamment de flatteuses images,
Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits
Que le réveil admire et ne dédit jamais.
Ainsi, près de tomber dans un malheur extrême,
J'en écartois l'idée en m'abusant moi-même :
Mais il faut renoncer à des abus si doux;
Et je me vois, seigneur, au même état que vous.

MARTIAN. Tu peux aimer ailleurs, et c'est un avantage
Que n'ose se permettre un amant de mon âge.
Choisis qui tu voudras, je saurai l'obtenir.
Mais écoutons Aspar, que j'aperçois venir.

SCÈNE II.

MARTIAN, ASPAR, JUSTINE.

ASPAR. Seigneur, votre suffrage a réuni les nôtres;
Votre voix a plus fait que n'auroient fait cent autres :
Mais j'apprends qu'on murmure, et doute si le choix
Que fera la princesse aura toutes les voix.

MARTIAN. Et qui fait présumer de son incertitude
Qu'il aura quelque chose ou d'amer ou de rude?

ASPAR. Son amour pour Léon : elle en fait son époux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN. Je le crois comme eux tous.
Qu'y trouve-t-on à dire, et quelle défiance...

ASPAR. Il est jeune, et l'on craint son peu d'expérience.
Considérez, seigneur, combien c'est hasarder :
Qui n'a fait qu'obéir saura mal commander;
On n'a point vu sous lui d'armée ou de province.

MARTIAN. Jamais un bon sujet ne devint mauvais prince;
Et, si le ciel en lui répond mal à nos vœux,
L'auguste Pulchérie en sait assez pour deux.
Rien ne nous surprendra de voir la même chose
Où nos yeux se sont faits quinze ans sous Théodose :
C'étoit un prince foible, un esprit mal tourné;
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR. Cependant nous voyons six généraux d'armée
Dont au commandement l'ame est accoutumée.
Voudront-ils recevoir un ordre souverain
De qui l'a jusqu'ici toujours pris de leur main?
Seigneur, il est bien dur de se voir sous un maître
Dont on le fut toujours, et dont on devroit l'être.

MARTIAN. Et qui m'assurera que ces six généraux
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous appelle,
Et plus la jalousie aux grands est naturelle.

ASPAR. Je les tiens réunis, seigneur, si vous voulez.
Il est, il est encor des noms plus signalés :
J'en sais qui leur plairoient; et, s'il vous faut plus dire,
Avouez-en mon zèle, et je vous fais élire.

MARTIAN. Moi, seigneur, dans un âge où la tombe m'attend!
Un maître pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend.
Je sais le poids d'un sceptre, et connois trop mes forces
Pour être encor sensible à ces vaines amorces.
Les ans, qui m'ont usé l'esprit comme le corps,
Abattroient tous les deux sous les moindres efforts;
Et ma mort, que par-là vous verriez avancée,
Rendroit à tant d'égaux leur première pensée,
Et feroit une triste et prompte occasion
De rejeter l'état dans la division.

ASPAR. Pour éviter les maux qu'on en pourroit attendre,
Vous pourriez partager vos soins avec un gendre,
L'installer dans le trône, et le nommer César.

MARTIAN. Il faudroit que ce gendre eût les vertus d'Aspar;
Mais vous aimez ailleurs, et ce seroit un crime
Que de rendre infidèle un cœur si magnanime.

ASPAR. J'aime, et ne me sens pas capable de changer;
Mais d'autres vous diroient que, pour vous soulager,
Quand leur amour iroit jusqu'à l'idolâtrie,

Ils le sacrifieroient au bien de la patrie.

JUSTINE. Certes, qui m'aimeroit pour le bien de l'état
Ne me trouveroit pas, seigneur, un cœur ingrat,
Et je lui rendrois grace au nom de tout l'empire :
Mais vous êtes constant ; et, s'il vous faut plus dire,
Quoi que le bien public jamais puisse exiger,
Ce ne sera pas moi qui vous ferai changer.

MARTIAN. Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre :
Quiconque vous verra le mari de sa sœur,
S'il ne le craint assez, craindra son défenseur;
Et, si vous me comptez encor pour quelque chose,
Mes conseils agiront comme sous Théodose.

ASPAR. Nous en pourrons tous deux avoir le démenti.

MARTIAN. C'est à faire à périr pour le meilleur parti :
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,
Que l'âge et ses chagrins m'auront bientôt ravie.
Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre et plus à ménager;
Et je n'empêche pas qu'auprès de la princesse
Votre zèle n'éclate autant qu'il s'intéresse.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Lui proposer sans fard celui qu'elle doit faire :
La vérité lui plaît, et vous pourrez lui plaire.
Je changerai comme elle alors de sentiments,
Et tiens mon ame prête à ses commandements.

ASPAR. Parmi les vérités il en est de certaines
Qu'on ne dit point en face aux têtes souveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un ascendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un ministre prudent ;
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vrai zèle :
M'en ouvrant avec vous, je m'acquitte envers elle;
Et, n'ayant rien de plus qui m'amène en ce lieu,
Je vous en laisse maître, et me retire. Adieu.

SCÈNE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN. Le dangereux esprit! et qu'avec peu de peine

Il manqueroit d'amour et de foi pour Irène !
Des rivaux de Léon il est le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.
JUSTINE. Il n'a pour but, seigneur, que le bien de l'empire.
Détrônez la princesse, et faites-vous élire :
C'est un amant pour moi que je n'attendois pas,
Qui vous soulagera du poids de tant d'états.
MARTIAN. C'est un homme, et je veux qu'un jour il t'en souvienne,
C'est un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.
Mais Léon vient déja nous vanter son bonheur :
Arme-toi de constance, et prépare un grand cœur ;
Et, quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout son désordre affermis ton visage.

SCÈNE IV.

LÉON, MARTIAN, JUSTINE.

LÉON. L'auriez-vous cru jamais, seigneur ? je suis perdu.
MARTIAN. Seigneur, que dites-vous ? ai-je bien entendu ?
LÉON. Je le suis sans ressource, et rien plus ne me flatte.
J'ai revu Pulchérie, et n'ai vu qu'une ingrate :
Quand je crois l'acquérir, c'est lors que je la perds,
Et me détruis moi-même alors que je la sers.
MARTIAN. Expliquez-vous, seigneur, parlez en confiance ;
Fait-elle un autre choix ?
LÉON. Non, mais elle balance :
Elle ne me veut pas encor désespérer,
Mais elle prend du temps pour en délibérer.
Son choix n'est plus pour moi, puisqu'elle le diffère :
L'amour n'est point le maître alors qu'on délibère ;
Et je ne saurois plus me promettre sa foi,
Moi qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.
Ah ! madame...
JUSTINE. Seigneur...
LÉON. Auriez-vous pu le croire ?
JUSTINE. L'amour qui délibère est sûr de sa victoire ;
Et quand d'un vrai mérite il s'est fait un appui,
Il n'est point de raisons qui ne parlent pour lui.
Souvent il aime à voir un peu d'impatience,

Et feint de reculer, lorsque plus il avance;
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux.
Aimez, et laissez faire une ame toute à vous.

LÉON. Toute à moi! mon malheur n'est que trop véritable;
J'en ai prévu le coup, je le sens qui m'accable.
Plus elle m'assuroit de son affection,
Plus je me faisois peur de son ambition;
Je ne savois des deux quelle étoit la plus forte;
Mais, il n'est que trop vrai, l'ambition l'emporte;
Et, si son cœur encor lui parle en ma faveur,
Son trône me dédaigne en dépit de son cœur.
Seigneur, parlez pour moi; parlez pour moi, madame;
Vous pouvez tout sur elle, et lisez dans son ame:
Peignez-lui bien mes feux, retracez-lui les siens;
Rappelez dans son cœur leurs plus doux entretiens;
Et, si vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites-lui souvenir qu'elle m'aimoit de même.
Elle-même a brigué pour me voir souverain;
J'étois, sans ce grand titre, indigne de sa main:
Mais, si je ne l'ai pas ce titre qui l'enchante,
Seigneur, à qui tient-il qu'à son humeur changeante?
Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au trône elle n'a qu'à vouloir?
Le sénat n'a pour elle appuyé mon suffrage
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage:
Il sait depuis quel temps il lui plaît de m'aimer;
Et, quand il l'a nommée, il a cru me nommer.
Allez, seigneur, allez empêcher son parjure;
Faites qu'un empereur soit votre créature.
Que je vous céderois ce grand titre aisément
Si vous pouviez sans lui me rendre heureux amant!
Car enfin mon amour n'en veut qu'à sa personne,
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN. Nous allons, et tous deux, seigneur, lui faire voir
Qu'elle doit mieux user de l'absolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de votre peine;
Remettez vos esprits dans l'entretien d'Irène.

LÉON. D'Irène? et ses conseils m'ont trahi, m'ont perdu.

MARTIAN. Son zèle pour un frère a fait ce qu'il a dû.
Pouvoit-elle prévoir cette supercherie

Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie?
J'ose en parler ainsi, mais ce n'est qu'entre nous.
Nous lui rendrons l'esprit plus traitable et plus doux,
Et vous rapporterons son cœur et ce grand titre.
Allez.

LÉON. Entre elle et moi que n'êtes-vous l'arbitre!
Adieu : c'est de vous seul que je puis recevoir
De quoi garder encor quelque reste d'espoir.

SCÈNE V.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN. Justine, tu le vois ce bienheureux obstacle
Dont ton amour sembloit pressentir le miracle.
Je ne te défends point, en cette occasion,
De prendre un peu d'espoir sur leur division;
Mais garde-toi d'avoir une ame assez hardie
Pour faire à leur amour la moindre perfidie :
Le mien de ce revers s'applique tant de part
Que j'espère en mourir quelques moments plus tard.
Mais de quel front enfin leur donner à connoître
Les périls d'un amour que nous avons vu naître,
Dont nous avons tous deux été les confidents,
Et peut-être formé les traits les plus ardents?
De tous leurs déplaisirs c'est nous rendre coupables :
Servons-les en amis, en amants véritables;
Le véritable amour n'est point intéressé.
Allons, j'achèverai comme j'ai commencé :
Suis l'exemple, et fais voir qu'une ame généreuse
Trouve dans sa vertu de quoi se rendre heureuse,
D'un sincère devoir fait son unique bien,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHÉRIE. Je vous ai dit mon ordre : allez, seigneur, de grace,
Sauvez mon triste cœur du coup qui le menace;
Mettez tout le sénat dans ce cher intérêt.
MARTIAN. Madame, il sait assez combien Léon vous plaît,
Et le nomme assez haut alors qu'il vous défère
Un choix que votre amour vous a déja fait faire.
PULCHÉRIE. Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi?
Ce n'est pas le choisir que s'en remettre à moi,
C'est attendre l'issue à couvert de l'orage :
Si l'on m'en applaudit, ce sera son ouvrage;
Et, si j'en suis blâmée, il n'y veut point de part.
En doute du succès, il en fuit le hasard;
Et, lorsque je l'en veux garant vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moi seule j'en réponde.
Ainsi m'abandonnant au choix de mes souhaits,
S'il est des mécontents, moi seule je les fais;
Et je devrai moi seule apaiser le murmure
De ceux à qui ce choix semblera faire injure,
Prévenir leur révolte, et calmer les mutins
Qui porteront envie à nos heureux destins.
MARTIAN. Aspar vous aura vue, et cette ame chagrine...
PULCHÉRIE. Il m'a vue, et j'ai vu quel chagrin le domine;
Mais il n'a pas laissé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel sera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine;
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine;
Et des plus grands desseins qui veut venir à bout
Prête l'oreille à tous, et fait profit de tout.
MARTIAN. Mais vous avez promis, et la foi qui vous lie...
PULCHÉRIE. Je suis impératrice, et j'étois Pulchérie.
De ce trône, ennemi de mes plus doux souhaits,
Je regarde l'amour comme un de mes sujets;

Je veux que le respect qu'il doit à ma couronne
Repousse l'attentat qu'il fait sur ma personne;
Je veux qu'il m'obéisse, au lieu de me trahir;
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir;
Et, jalouse déja de mon pouvoir suprême,
Pour l'affermir sur tous, je le prends sur moi-même.

MARTIAN. Ainsi donc ce Léon qui vous étoit si cher...

PULCHÉRIE. Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN. Seroit-il à vos yeux moins digne de l'empire
Qu'alors que vous pressiez le sénat de l'élire?

PULCHÉRIE. Il falloit qu'on le vît des yeux dont je le voi,
Que de tout son mérite on convînt avec moi,
Et que par une estime éclatante et publique
On mît l'amour d'accord avec la politique.
J'aurois déja rempli l'espoir d'un si beau feu,
Si le choix du sénat m'en eût donné l'aveu;
J'aurois pris le parti dont il me faut défendre;
Et si jusqu'à Léon je n'ose plus descendre,
Il m'étoit glorieux, le voyant souverain,
De remonter au trône en lui donnant la main.

MARTIAN. Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

PULCHÉRIE. S'il a ces sentiments, ce ne sont pas les vôtres;
Non, seigneur, c'est Léon, c'est son juste courroux,
Ce sont ses déplaisirs qui s'expliquent par vous :
Vous prêtez votre bouche, et n'êtes pas capable
De donner à ma gloire un conseil qui l'accable.

MARTIAN. Mais ses rivaux ont-ils plus de mérite ?

PULCHÉRIE. Non :
Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom;
Et, si de ce grand choix ma flamme est la maîtresse,
Je commence à régner par un trait de foiblesse.

MARTIAN. Et tenez-vous fort sûr qu'une légèreté
Donnera plus d'éclat à votre dignité?
Pardonnez-moi ce mot, s'il a trop de franchise;
Le peuple aura peut-être une ame moins soumise :
Il aime à censurer ceux qui lui font la loi,
Et vous reprochera jusqu'au manque de foi.

PULCHÉRIE. Je vous ai déja dit ce qui m'en justifie :
Je suis impératrice, et j'étois Pulchérie.
J'ose vous dire plus; Léon a des jaloux,

Qui n'en font pas, seigneur, même estime que nous.
Pour surprenant que soit l'essai de son courage,
Les vertus d'empereur ne sont point de son âge :
Il est jeune, et chez eux c'est un si grand défaut,
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le choix, je paroîtrai le faire
Pour régner sous son nom ainsi que sous mon frère :
Vous-même, qu'ils ont vu sous lui dans un emploi
Où vos conseils régnoient autant et plus que moi,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire
Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'empire,
Et que dans un tel choix vous vous serez flatté
De garder en vos mains toute l'autorité ?

MARTIAN. Ce n'est pas mon dessein, madame ; et s'il faut dire
Sur le choix de Léon ce que le ciel m'inspire,
Dès cet heureux moment qu'il sera votre époux,
J'abandonne Byzance et prends congé de vous,
Pour aller, dans le calme et dans la solitude,
De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude.
Voilà comme j'aspire à gouverner l'état.
Vous m'avez commandé d'assembler le sénat ;
J'y vais, madame.

PULCHÉRIE. Quoi ! Martian m'abandonne
Quand il faut sur ma tête affermir la couronne !
Lui, de qui le grand cœur, la prudence, la foi...

MARTIAN. Tout le prix que j'en veux, c'est de mourir à moi.

SCÈNE II.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE. Que me dit-il, Justine, et de quelle retraite
Ose-t-il menacer l'hymen qu'il me souhaite ?
De Léon près de moi ne se fait-il l'appui
Que pour mieux dédaigner de me servir sous lui?
Le hait-il ? le craint-il ? et par quelle autre cause...

JUSTINE. Qui que vous épousiez, il voudra même chose.

PULCHÉRIE. S'il étoit dans un âge à prétendre ma foi,
Comme il seroit de tous le plus digne de moi,
Ce qu'il donne à penser auroit quelque apparence :

Mais les ans l'ont dû mettre en entière assurance.

JUSTINE. Que savons-nous, madame ? est-il dessous les cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux ?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes
Trouve à prendre vos fers les ames toujours prêtes ;
L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits :
Non que sur Martian j'en sache les effets ;
Il m'a dit comme à vous que ce grand hyménée
L'envoiera loin d'ici finir sa destinée ;
Et, si j'ose former quelque soupçon confus,
Je parle en général, et ne sais rien de plus.
Mais pour votre Léon, êtes-vous résolue
A le perdre aujourd'hui de puissance absolue ?
Car ne l'épouser pas, c'est le perdre en effet.

PULCHÉRIE. Pour te montrer la gêne où son nom seul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de sa flamme
La tendresse du cœur après la grandeur d'ame.
Léon seul est ma joie, il est mon seul desir ;
Je n'en puis choisir d'autre, et n'ose le choisir :
Depuis trois ans unie à cette chère idée,
J'en ai l'ame à toute heure, en tous lieux, obsédée :
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas,
Encore après ma mort n'en répondrois-je pas,
Et si dans le tombeau le ciel permet qu'on aime,
Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même.
Trône qui m'éblouis, titres qui me flattez,
Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez ?
Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute
A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte ?

JUSTINE. Et vous pouvez penser à prendre un autre époux ?

PULCHÉRIE. Ce n'est pas, tu le sais, à quoi je me résous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que lui l'amour sait me défendre.
Qu'il est fort cet amour ! sauve-m'en, si tu peux :
Vois Léon, parle-lui, dérobe-moi ses vœux ;
M'en faire un prompt larcin, c'est me rendre un service
Qui saura m'arracher des bords du précipice :
Je le crains, je me crains, s'il n'engage sa foi,
Et je suis trop à lui tant qu'il est tout à moi.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable ?

Ce héros n'a-t-il rien qui te paroisse aimable ?
Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir :
Parle ; que résous-tu de faire ?
JUSTINE. Mon devoir.
Je sors d'un sang, madame, à me rendre assez vaine
Pour attendre un époux d'une main souveraine :
Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à votre sûreté,
J'oserai... Mais voici ce cher Léon, madame ;
Voulez-vous....
PULCHÉRIE. Laisse-moi consulter mieux mon ame ;
Je ne sais pas encor trop bien ce que je veux :
Attends un nouvel ordre, et suspends tous tes vœux.

SCÈNE III.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

PULCHÉRIE. Seigneur, qui vous ramène ? est-ce l'impatience
D'ajouter à mes maux ceux de votre présence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats ;
Et souffré-je trop peu quand je ne vous vois pas ?
LÉON. Je viens savoir mon sort.
PULCHÉRIE. N'en soyez point en doute ;
Je vous aime et vous plains : c'est là me peindre toute,
C'est tout ce que je sens ; et si votre amitié
Sentoit pour mes malheurs quelque trait de pitié,
Elle m'épargneroit cette fatale vue,
Qui me perd, m'assassine, et vous-même vous tue.
LÉON. Vous m'aimez, dites-vous ?
PULCHÉRIE. Plus que jamais.
LÉON. Hélas !
Je souffrirois bien moins si vous ne m'aimiez pas.
Pourquoi m'aimer encor seulement pour me plaindre ?
PULCHÉRIE. Comment cacher un feu que je ne puis éteindre ?
LÉON. Vous l'étouffez du moins sous l'orgueil scrupuleux
Qui fait seul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le vôtre est volontaire :
Vous n'avez que celui qu'il vous plaît de vous faire ;
Et ce n'est pas pour être aux termes d'en mourir

Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

PULCHÉRIE. Moi seule je me fais les maux dont je soupire !
A-ce été sous mon nom que j'ai brigué l'empire ?
Ai-je employé mes soins, mes amis, que pour vous ?
Ai-je cherché par-là qu'à vous voir mon époux ?
Quoi ! votre déférence à mes efforts s'oppose !
Elle rompt mes projets, et seule j'en suis cause !
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'étoit dû,
C'est ce qui m'a perdue, et qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, seigneur, vous me deviez mieux croire,
Ne pas intéresser mon devoir et ma gloire ;
Ce sont deux ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout notre amour n'apaisera jamais.
Vous m'accablez en vain de soupirs, de tendresse ;
En vain mon triste cœur en vos maux s'intéresse,
Et vous rend, en faveur de nos communs desirs,
Tendresse pour tendresse, et soupirs pour soupirs :
Lorsqu'à des feux si beaux je rends cette justice,
C'est l'amante qui parle ; oyez l'impératrice.
Ce titre est votre ouvrage, et vous me l'avez dit :
D'un service si grand votre espoir s'applaudit,
Et s'est fait en aveugle un obstacle invincible
Quand il a cru se faire un succès infaillible.
Appuyé de mes soins, assuré de mon cœur,
Il falloit m'apporter la main d'un empereur,
M'élever jusqu'à vous en heureuse sujette ;
Ma joie étoit entière, et ma gloire parfaite :
Mais puis-je avec ce nom même chose pour vous ?
Il faut nommer un maître, et choisir un époux ;
C'est la loi qu'on m'impose, ou plutôt c'est la peine
Qu'on attache aux douceurs de me voir souveraine.
Je sais que le sénat, d'une commune voix,
Me laisse avec respect la liberté du choix ;
Mais il attend de moi celui du plus grand homme
Qui respire aujourd'hui dans l'une et l'autre Rome :
Vous l'êtes, j'en suis sûre ; et toutefois, hélas !
Un jour on le croira, mais...

LÉON. On ne le croit pas,
Madame : il faut encor du temps et des services ;
Il y faut du destin quelques heureux caprices,

Et que la renommée, instruite en ma faveur,
Séduisant l'univers, impose à ce grand cœur.
Cependant admirez comme un amant se flatte :
J'avois cru votre gloire un peu moins délicate ;
J'avois cru mieux répondre à ce que je vous doi
En tenant tout de vous, qu'en vous l'offrant en moi ;
Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite
Ce même amour pour moi tiendroit lieu de mérite.

PULCHÉRIE. Oui ; mais le tiendra-t-il auprès de l'univers,
Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts ?
Peut-être le sénat n'ose encor vous élire,
Et, si je m'y hasarde, osera m'en dédire ;
Peut-être qu'il s'apprête à faire ailleurs sa cour
Du honteux désaveu qu'il garde à notre amour :
Car, ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre, et non au plus aimable :
Et plus ce rang m'élève, et plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

LÉON. Rabattez ces hauteurs où tout le cœur s'oppose,
Madame, et pour tous deux hasardez quelque chose :
Tant d'orgueil et d'amour ne s'accordent pas bien ;
Et c'est ne point aimer que ne hasarder rien.

PULCHÉRIE. S'il n'y faut que mon sang, je veux bien vous en croire:
Mais c'est trop hasarder qu'y hasarder ma gloire ;
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,
Plus je vois que c'est trop qu'y hasarder vos jours.
Ah ! si la voix publique enfloit votre espérance
Jusqu'à me demander pour vous la préférence,
Si des noms que la gloire à l'envi me produit
Le plus cher à mon cœur faisoit le plus de bruit,
Qu'aisément à ce bruit on me verroit souscrire,
Et remettre en vos mains ma personne et l'empire !
Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux :
Dans le fond de ce cœur je vous préfère à tous ;
Vous passez les plus grands, mais ils sont plus en vue:
Vos vertus n'ont point eu toute leur étendue;
Et le monde, ébloui par des noms trop fameux,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.
Vous aimez, vous plaisez ; c'est tout auprès des femmes ;
C'est par-là qu'on surprend, qu'on enlève leurs ames :

Mais, pour remplir un trône et s'y faire estimer,
Ce n'est pas tout, seigneur, que de plaire et d'aimer.
La plus ferme couronne est bientôt ébranlée
Quand un effort d'amour semble l'avoir volée ;
Et, pour garder un rang si cher à nos desirs,
Il faut un plus grand art que celui des soupirs.
Ne vous abaissez pas à la honte des larmes ;
Contre un devoir si fort ce sont de foibles armes ;
Et, si de tels secours vous couronnoient ailleurs,
J'aurois pitié d'un sceptre acheté par des pleurs.

LÉON. Ah ! madame, aviez-vous de si fières pensées
Quand vos bontés pour moi se sont intéressées ?
Me disiez-vous alors que le gouvernement
Demandoit un autre art que celui d'un amant ?
Si le sénat eût joint ses suffrages aux vôtres,
J'en aurois paru digne autant ou plus qu'un autre :
Ce grand art de régner eût suivi tant de voix ;
Et vous-même....

PULCHÉRIE. Oui, seigneur, j'aurois suivi ce choix,
Sûre que le sénat, jaloux de son suffrage,
Contre tout l'univers maintiendroit son ouvrage.
Tel contre vous et moi s'osera révolter,
Qui contre un si grand corps craindroit de s'emporter,
Et, méprisant en moi ce que l'amour m'inspire,
Respecteroit en lui le démon de l'empire.

LÉON. Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux..

PULCHÉRIE. N'est qu'un refus moins rude et plus respectueux.

LÉON. Quelles illusions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de dure politique,
Dans ce cœur tout à moi, mais qu'en vain j'ai charmé,
Me font le plus aimable et le moins estimé ?

PULCHÉRIE. Arrêtez : mon amour ne vient que de l'estime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu sublime,
Une ame, une valeur dignes de mes aïeux ;
Et, si tout le sénat avoit les mêmes yeux...

LÉON. Laissons là le sénat, et m'apprenez, de grace,
Madame, à quel heureux je dois quitter la place,
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil souverain le prix d'un juste amour.

PULCHÉRIE. J'aurai peine à choisir ; choisissez-le vous-même

Cet heureux, et nommez qui vous voulez que j'aime.
J'aime; et, si ce grand choix ne peut tomber sur vous....
Mais vous souffrez assez, sans devenir jaloux.
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne se verra jamais maître de ma personne :
Je le jure en vos mains, et j'y laisse mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'être empereur ;
Mais j'entends empereur comme vous devez l'être,
Par le choix d'un sénat qui vous prenne pour maître;
Qui d'un état si grand vous fasse le soutien,
Et d'un commun suffrage autorise le mien.
Je le fais rassembler exprès pour vous élire,
Ou me laisser moi seule à gouverner l'empire,
Et ne plus m'asservir à ce dangereux choix,
S'il ne me veut pour vous donner toutes ses voix.
Adieu, seigneur, je crains de n'être plus maîtresse
De ce que vos regards m'inspirent de foiblesse,
Et que ma peine, égale à votre déplaisir,
Ne coûte à mon amour quelque indigne soupir.

SCÈNE IV.

LÉON, JUSTINE.

LÉON. C'est trop de retenue, il est temps que j'éclate.
Je ne l'ai point nommé ambitieuse, ingrate;
Mais le sujet enfin va céder à l'amant,
Et l'excès du respect au juste emportement.
Dites-le-moi, madame; a-t-on vu perfidie
Plus noire au fond de l'ame, au dehors plus hardie?
A-t-on vu plus d'étude attacher la raison
A l'indigne secours de tant de trahison?
Loin d'en baisser les yeux, l'orgueilleuse en fait gloire;
Elle nous l'ose peindre en illustre victoire!
L'honneur et le devoir eux seuls la font agir!
Et, m'étant plus fidèle, elle auroit à rougir!
JUSTINE. La gêne qu'elle en souffre égale bien la vôtre :
Pour vous, elle renonce à choisir aucun autre;
Elle-même en vos mains en a fait le serment.
LÉON. Illusion nouvelle, et pur amusement!
Il n'est, madame, il n'est que trop de conjectures

Où les nouveaux serments sont de nouveaux parjures.
Qui sait l'art de régner les rompt avec éclat,
Et ne manque jamais de cent raisons d'état.

JUSTINE. Mais, si vous la piquiez d'un peu de jalousie,
Seigneur, si vous brouilliez par-là sa fantaisie,
Son amour mal éteint pourroit vous rappeler,
Et sa gloire auroit peine à vous laisser aller.

LÉON. Me soupçonneriez-vous d'avoir l'ame assez basse
Pour employer la feinte à tromper ma disgrace !
Je suis jeune, et j'en fais trop mal ici ma cour
Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE. L'agréable défaut, seigneur, que la jeunesse!
Et que de vos jaloux l'importune sagesse,
Toute fière qu'elle est, le voudroit racheter
De tout ce qu'elle croit et croira mériter !
Mais, si feindre en amour à vos yeux est un crime,
Portez sans feinte ailleurs votre plus tendre estime ;
Punissez tant d'orgueil par de justes dédains,
Et mettez votre cœur en de plus sûres mains.

LÉON. Vous voyez qu'à son rang elle me sacrifie,
Madame, et vous voulez que je la justifie !
Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi,
Je lui prête un exemple à me voler sa foi !

JUSTINE. Aimez, à cela près, et, sans vous mettre en peine
Si c'est justifier ou punir l'inhumaine,
Songez que, si vos vœux en étoient mal reçus,
On pourroit avec joie accepter ses refus.
L'honneur qu'on se feroit à vous détacher d'elle
Rendroit cette conquête et plus noble et plus belle.
Plus il faut de mérite à vous rendre inconstant,
Plus en auroit de gloire un cœur qui vous attend;
Car peut-être en est-il que la princesse même
Condamne à vous aimer dès que vous direz : J'aime.
Adieu ; c'en est assez pour la première fois.

LÉON. O ciel délivre-moi du trouble où tu me vois.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

JUSTINE, IRÈNE.

JUSTINE. Non, votre cher Aspar n'aime point la princesse;
Ce n'est que pour le rang que tout son cœur s'empresse;
Et, si l'on eût choisi mon père pour César,
J'aurois déja les vœux de cet illustre Aspar.
Il s'en est expliqué tantôt en ma présence;
Et tout ce que pour elle il a de complaisance,
Tout ce qu'il lui veut faire ou craindre ou dédaigner,
Ne doit être imputé qu'à l'ardeur de régner.
Pulchérie a des yeux qui percent le mystère,
Et le croit plus rival qu'ami de ce cher frère;
Mais, comme elle balance, elle écoute aisément
Tout ce qui peut d'abord flatter son sentiment.
Voilà ce que j'en sais.
IRÈNE. Je ne suis point surprise
De tout ce que d'Aspar m'apprend votre franchise.
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit
Lorsqu'à Léon tantôt j'ai dépeint son esprit;
Et j'en ai pénétré l'ambition secrète
Jusques à pressentir l'offre qu'il vous a faite.
Puisque en vain je m'attache à qui ne m'aime pas,
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas;
Il faut, à son exemple, avoir ma politique,
Trouver à ma disgrace une face héroïque,
Donner à ce divorce une illustre couleur,
Et, sous de beaux dehors, dévorer ma douleur.
Dites-moi cependant que deviendra mon frère?
D'un si parfait amour que faut-il qu'il espère?
JUSTINE. On l'aime, et fortement, et bien plus qu'on ne veut;
Mais, pour s'en détacher, on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout? On m'a commandé même
D'essayer contre lui l'art et le stratagème.
On me devra beaucoup, si je puis l'ébranler;
On me donne son cœur, si je le puis voler;

Et déja, pour essai de mon obéissance,
J'ai porté quelque attaque, et fait un peu d'avance.
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidèle amant qu'il est, cette importunité;
Mais, pour peu qu'il vous plût appuyer l'artifice,
Cet appui tiendroit lieu d'un signalé service.

IRÈNE. Ce n'est point un service à prétendre de moi,
Que de porter mon frère à garder mal sa foi;
Et, quand à vous aimer j'aurois su le réduire,
Quel fruit son changement pourroit-il lui produire?
Vous qui ne l'aimez point, pourriez-vous l'accepter?

JUSTINE. Léon ne sauroit être un homme à rejeter;
Et l'on voit si souvent, après la foi donnée,
Naître un parfait amour d'un pareil hyménée,
Que, si de son côté j'y voyois quelque jour,
J'espérerois bientôt de l'aimer à mon tour.

IRÈNE. C'est trop et trop peu dire. Est-il encore à naître
Cet amour? est-il né?

JUSTINE. Cela pourroit bien être.
Ne l'examinons point avant qu'il en soit temps;
L'occasion viendra peut-être, et je l'attends.

IRÈNE. Et vous servez Léon auprès de la princesse?

JUSTINE. Avec sincérité pour lui je m'intéresse;
Et, si j'en étois crue, il auroit le bonheur
D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne,
Et souffrirois ses vœux, s'il perdoit la couronne.
Mais la princesse vient.

SCÈNE II.

PULCHÉRIE, IRÈNE, JUSTINE.

PULCHÉRIE. Que fait ce malheureux,
Irène?

IRÈNE. Ce qu'on fait dans un sort rigoureux:
Il soupire, il se plaint.

PULCHÉRIE. De moi?

IRÈNE. De sa fortune.

PULCHÉRIE. Est-il bien convaincu qu'elle nous est commune,
Qu'ainsi que lui du sort j'accuse la rigueur?

IRÈNE. Je ne pénètre point jusqu'au fond de son cœur;
Mais je sais qu'au-dehors sa douleur vous respecte :
Elle se tait de vous.
PULCHÉRIE. Ah! qu'elle m'est suspecte!
Un modeste reproche à ses maux siéroit bien;
C'est me trop accuser que de n'en dire rien.
M'auroit-il oubliée, et déja dans son ame
Effacé tous les traits d'une si belle flamme?
IRÈNE. C'est par-là qu'il devroit soulager ses ennuis,
Madame; et de ma part j'y fais ce que je puis.
PULCHÉRIE. Ah! ma flamme n'est point tellement affoiblie,
Que je puisse endurer, Irène, qu'il m'oublie.
Fais-lui, fais-lui plutôt soulager son ennui
A croire que je souffre autant et plus que lui.
C'est une vérité que j'ai besoin qu'il croie
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie,
Si l'on peut nommer joie une triste douceur
Qu'un digne amour conserve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a sentie en est toujours charmée,
Et, même en n'aimant plus, il est doux d'être aimée.
JUSTINE. Vous souvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame; et ce doux soin dont votre esprit gêné...
PULCHÉRIE. Souffre un reste d'amour qui me trouble et m'accable.
Je ne t'en ai point fait un don irrévocable :
Mais, je te le redis, dérobe-moi ses vœux;
Séduis, enlève-moi son cœur, si tu le peux.
J'ai trop mis à l'écart celui d'impératrice;
Reprenons avec lui ma gloire et mon supplice :
C'en est un, et bien rude, à moins que le sénat
Mette d'accord ma flamme et le bien de l'état.
IRÈNE. N'est-ce point avilir votre pouvoir suprême
Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même?
PULCHÉRIE. Irène, il te faudroit les mêmes yeux qu'à moi
Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.
Épargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce choix hasarderoit l'empire :
Je l'ai déja tant dit, que mon esprit lassé
N'en sauroit plus souffrir le portrait retracé.
Ton frère a l'ame grande, intrépide, sublime;
Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime,

Que, si tant de vertus n'ont que moi pour appui,
En faire un empereur, c'est me perdre avec lui.

IRÈNE. Quel ordre a pu du trône exclure la jeunesse?
Quel astre à nos beaux jours enchaîne la foiblesse?
Les vertus, et non l'âge, ont droit à ce haut rang;
Et, n'étoit le respect qu'imprime à votre sang,
Je dirois que Léon vaudroit bien Théodose.

PULCHÉRIE. Sans doute; et toutefois ce n'est pas même chose.
Foible qu'étoit ce prince à régir tant d'états,
Il avoit des appuis que ton frère n'a pas:
L'empire en sa personne étoit héréditaire;
Sa naissance le tint d'un aïeul et d'un père;
Il régna dès l'enfance, et régna sans jaloux,
Estimé d'assez peu, mais obéi de tous.
Léon peut succéder aux droits de la puissance,
Mais non pas au bonheur de cette obéissance;
Tant ce trône, où l'amour par ma main l'auroit mis,
Dans mes premiers sujets lui feroit d'ennemis!
Tout ce qu'ont vu d'illustre et la paix et la guerre
Aspire à ce grand nom de maître de la terre;
Tous regardent l'empire ainsi qu'un bien commun
Que chacun veut pour soi tant qu'il n'est à pas un.
Pleins de leur renommée, enflés de leurs services,
Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injustices,
Si ma flamme obstinée et ses odieux soins
L'arrêtent sur celui qu'ils estiment le moins!
Léon est d'un mérite à devenir leur maître;
Mais, comme c'est l'amour qui m'aide à le connoître,
Tout ce qui contre nous s'osera mutiner
Dira que je suis seule à me l'imaginer.

IRÈNE. C'est donc en vain pour lui qu'on prie et qu'on espère?

PULCHÉRIE. Je l'aime, et sa personne à mes yeux est bien chère;
Mais, si le ciel pour lui n'inspire le sénat,
Je sacrifierai tout au bonheur de l'état.

IRÈNE. Que pour vous imiter j'aurois l'ame ravie
D'immoler à l'état le bonheur de ma vie!
Madame, ou de Léon faites-nous un César,
Ou portez ce grand choix sur le fameux Aspar:
Je l'aime, et ferois gloire, en dépit de ma flamme,
De faire un maître à tous de celui de mon ame;

Et, pleurant pour le frère en ce grand changement,
Je m'en consolerois à voir régner l'amant.
Des deux têtes qu'au monde on me voit les plus chères
Élevez l'une ou l'autre au trône de vos pères;
Daignez...

PULCHÉRIE. Aspar seroit digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Irène, un peu moins sur son cœur.
J'aurois trop à rougir, si, sous le nom de femme,
Je le faisois régner sans régner dans son ame;
Si j'en avois le titre, et vous, tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma cour partageât son devoir.

IRÈNE. Ne l'appréhendez pas; de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il est plus à l'état, madame, qu'à lui-même.

PULCHÉRIE. Je le crois comme vous, et que sa passion
Regarde plus l'état que vous, moi, ni Léon.
C'est vous entendre, Irène, et vous parler sans feindre :
Je vois ce qu'il projette, et ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous?

IRÈNE. Je l'aimai quand je crus qu'il m'aimoit;
Je voyois sur son front un air qui me charmoit :
Mais, depuis que le temps m'a fait mieux voir sa flamme,
J'ai presque éteint la mienne et dégagé mon ame.

PULCHÉRIE. Achevez. Tel qu'il est voulez-vous l'épouser?

IRÈNE. Oui, madame, ou du moins le pouvoir refuser.
Après deux ans d'amour il y va de ma gloire :
L'affront seroit trop grand, et la tache trop noire,
Si, dans la conjoncture où l'on est aujourd'hui,
Il m'osoit regarder comme indigne de lui.
Ses desseins vont plus haut; et voyant qu'il vous aime,
Bien que peut-être moins que votre diadème,
Je n'ai vu rien en moi qui le pût retenir;
Et je ne vous l'offrois que pour le prévenir.
C'est ainsi que j'ai cru me mettre en assurance
Par l'éclat généreux d'une fausse apparence :
Je vous cédois un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous seule enfin ma gloire peut céder.

PULCHÉRIE. Reposez-vous sur moi. Votre Aspar vient.

SCÈNE III.

PULCHÉRIE, ASPAR, IRÈNE, JUSTINE.

ASPAR. Madame,
Déja sur vos desseins j'ai lu dans plus d'une ame,
Et crois de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que sur tous deux on m'a fait pressentir.
J'espère pour Léon, et j'y fais mon possible;
Mais j'en prévois, madame, un murmure infaillible,
Qui pourra se borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la sédition.
PULCHÉRIE. Vous en savez l'auteur: parlez, qu'on le punisse;
Que moi-même au sénat j'en demande justice.
ASPAR. Peut-être est-ce quelqu'un que vous pourriez choisir,
S'il vous falloit ailleurs tourner votre desir,
Et dont le choix illustre à tel point sauroit plaire,
Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire.
Comme, à vous le nommer, ce seroit fait de lui,
Ce seroit à l'empire ôter un ferme appui,
Et livrer un grand cœur à sa perte certaine,
Quand il n'est pas encor digne de votre haine.
PULCHÉRIE. On me fait mal sa cour avec de tels avis,
Qui, sans nommer personne, en nomment plus de dix.
Je hais l'empressement de ces devoirs sincères,
Qui ne jette en l'esprit que de vagues chimères,
Et, ne me présentant qu'un obscur avenir,
Me donne tout à craindre, et rien à prévenir.
ASPAR. Le besoin de l'état est souvent un mystère
Dont la moitié se dit, et l'autre est bonne à taire.
PULCHÉRIE. Il n'est souvent aussi qu'un pur fantôme en l'air
Que de secrets ressorts font agir et parler,
Et s'arrête où le fixe une ame prévenue,
Qui, pour ses intérêts, le forme et le remue.
Des besoins de l'état si vous êtes jaloux,
Fiez-vous-en à moi, qui les vois mieux que vous.
Martian, comme vous, à vous parler sans feindre,
Dans le choix de Léon voit quelque chose à craindre:
Mais il m'apprend de qui je dois me défier;
Et je puis, si je veux, me le sacrifier.

ASPAR. Qui nomme-t-il, madame?

PULCHÉRIE. Aspar, c'est un mystère
Dont la moitié se dit, et l'autre est bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduisez-vous
A faire qu'on m'admette à régner sans époux.
ASPAR. Je ne l'obtiendrois point, la chose est sans exemple.
PULCHÉRIE. La matière au vrai zèle en est d'autant plus ample;
Et vous en montrerez de plus rares effets
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.
ASPAR. Oui; mais qui voulez-vous que le sénat vous donne,
Madame, si Léon...?

PULCHÉRIE. Ou Léon, ou personne.
A l'un de ces deux points amenez les esprits.
Vous adorez Irène, Irène est votre prix;
Je la laisse avec vous, afin que votre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Justine, suivez-moi.

SCÈNE IV.

ASPAR, IRÈNE.

IRÈNE. Ce prix qu'on vous promet
Sur votre ame, seigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne, tout acquise à votre ardeur sincère,
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de salaire;
Et l'amour à tel point vous rend maître du mien,
Que me donner à vous, c'est ne vous donner rien.
ASPAR. Vous dites vrai, madame; et du moins j'ose dire
Que me donner un cœur au-dessous de l'empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuse loi,
C'est ne me donner rien qui soit digne de moi.
IRÈNE. Indigne que je suis d'une foi si douteuse,
Vous fais-je quelque loi qui puisse être honteuse?
Et, si Léon devoit l'empire à votre appui,
Lui qui vous y feroit le premier après lui,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maître,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'être?
Mettez-vous, j'y consens, au-dessus de l'amour,
Si, pour monter au trône, il s'offre quelque jour.
Qu'à ce glorieux titre un amant soit volage,

Je puis l'en estimer, l'en aimer davantage,
Et voir avec plaisir la belle ambition
Triompher d'une ardente et longue passion.
L'objet le plus charmant doit céder à l'empire.
Régnez; j'en dédirai mon cœur s'il en soupire.
Vous ne m'en croyez pas, seigneur; et toutefois
Vous régneriez bientôt si l'on suivoit ma voix.
Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.
Je viens de vous offrir moi-même à la princesse;
Et je sacrifiois mes plus chères ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faîte des grandeurs.
Vous savez sa réponse : « Ou Léon, ou personne. »

ASPAR. C'est agir en amante et généreuse et bonne :
Mais, sûre d'un refus qui doit rompre le coup,
La générosité ne coûte pas beaucoup.

IRÈNE. Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,
Et ne me voulez pas devoir la moindre chose!
Ah! si j'osois, seigneur, vous appeler ingrat!

ASPAR. L'offre sans doute est rare, et feroit grand éclat,
Si, pour mieux m'éblouir, vous aviez eu l'adresse
D'ébranler tant soit peu l'esprit de la princesse.
Elle est impératrice, et d'un seul « Je le veux, »
Elle peut de Léon faire un monarque heureux :
Qu'a-t-il besoin de moi, lui qui peut tout sur elle?

IRÈNE. N'insultez point, seigneur, une flamme si belle;
L'amour, las de gémir sous les raisons d'état,
Pourroit n'en croire pas tout-à-fait le sénat.

ASPAR. L'amour n'a qu'à parler : le sénat, quoi qu'on pense,
N'aura que du respect et de la déférence;
Et de l'air dont la chose a déja pris son cours,
Léon pourra se voir empereur pour trois jours.

IRÈNE. Trois jours peuvent suffire à faire bien des choses :
La cour en moins de temps voit cent métamorphoses;
En moins de temps un prince, à qui tout est permis,
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais et faux amis.

ASPAR. L'amour qui parle ainsi ne paroît pas fort tendre.
Mais je vous aime assez pour ne vous pas entendre,
Et dirai toutefois, sans m'en embarrasser,
Qu'il est un peu bien tôt pour vous de menacer.

IRÈNE. Je ne menace point, seigneur; mais je vous aime

Plus que moi, plus encor que ce cher frère même.
L'amour tendre est timide, et craint pour son objet
Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

ASPAR. Vous m'aimez, je le crois; du moins cela peut être.
Mais de quelle façon le faites-vous connoître?
L'amour inspire-t-il ce rare empressement
De voir régner un frère aux dépens d'un amant?

IRÈNE. Il m'inspire à regret la peur de votre perte.
Régnez, je vous l'ai dit, la porte en est ouverte.
Vous avez du mérite, et je manque d'appas;
Dédaignez, quittez-moi; mais ne vous perdez pas.
Pour le salut d'un frère ai-je si peu d'alarmes,
Qu'il y faille ajouter d'autres sujets de larmes?
C'est assez que pour vous j'ose en vain soupirer;
Ne me réduisez point, seigneur, à vous pleurer.

ASPAR. Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui sont à plaindre :
Puisque vous m'aimez tant, je n'ai point lieu de craindre.
Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Votre main qui m'attend fera ma sûreté;
Et contre le courroux le plus inexorable
Elle me servira d'asile inviolable.

IRÈNE. Vous la voudrez peut-être, et la voudrez trop tard.
Ne vous exposez point, seigneur, à ce hasard;
Je doute si j'aurois toujours même tendresse,
Et pourrois de ma main n'être pas la maîtresse.
Je vous parle sans feindre, et ne sais point railler
Lorsqu'au salut commun il nous faut travailler.

ASPAR. Et je veux bien aussi vous répondre sans feindre.
J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre,
Madame; et, dans l'orgueil que vous-même approuvez,
L'amitié de Léon a ses droits conservés :
Mais ni cette amitié, ni cet amour si tendre,
Quelques soins, quelque effort qu'il vous en plaise attendre,
Ne me verront jamais l'esprit persuadé
Que je doive obéir à qui j'ai commandé,
A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'aurai droit, et long-temps, de commander encore.
Ma gloire, qui s'oppose à cet abaissement,
Trouve en tous mes égaux le même sentiment.
Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire :

Qu'elle épouse Léon, tous sont prêts d'y souscrire;
Mais je ne réponds pas d'un long respect en tous,
A moins qu'il associe aussitôt l'un de nous.
La chose est peu nouvelle, et je ne vous propose
Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose.
C'est par-là que l'empire est tombé dans ce sang
Si fier de sa naissance et si jaloux du rang.
Songez sur cet exemple à vous rendre justice,
A me faire empereur pour être impératrice :
Vous avez du pouvoir, madame ; usez-en bien,
Et pour votre intérêt attachez-vous au mien.

IRÈNE. Léon dispose-t-il du cœur de la princesse?
C'est un cœur fier et grand; le partage la blesse;
Elle veut tout ou rien; et dans ce haut pouvoir
Elle éteindra l'amour plutôt que d'en déchoir.
Près d'elle avec le temps nous pourrons davantage :
Ne pressons point, seigneur, un si juste partage.

ASPAR. Vous le voudrez peut-être, et le voudrez trop tard ;
Ne laissez point long-temps nos destins au hasard.
J'attends de votre amour cette preuve nouvelle.
Adieu, madame.

IRÈNE. Adieu. L'ambition est belle ;
Mais vous n'êtes, seigneur, avec ce sentiment,
Ni véritable ami, ni véritable amant.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE. Justine, plus j'y pense, et plus je m'inquiète :
Je crains de n'avoir plus une amour si parfaite,
Et que, si de Léon on me fait un époux,
Un bien si désiré ne me soit plus si doux.
Je ne sais si le rang m'auroit fait changer d'ame;
Mais je tremble à penser que je serois sa femme,
Et qu'on n'épouse point l'amant le plus chéri

Qu'on ne se fasse un maître aussitôt qu'un mari.
J'aimerois à régner avec l'indépendance
Que des vrais souverains s'assure la prudence;
Je voudrois que le ciel inspirât au sénat
De me laisser moi seule à gouverner l'état,
De m'épargner ce maître, et vois d'un œil d'envie
Toujours Sémiramis, et toujours Zénobie.
On triompha de l'une : et pour Sémiramis,
Elle usurpa le nom et l'habit de son fils;
Et sous l'obscurité d'une longue tutelle,
Cet habit et ce nom régnoient tous deux plus qu'elle.
Mais mon cœur de leur sort n'en est pas moins jaloux;
C'étoit régner enfin, et régner sans époux.
Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire;
Et le déguisement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE. Que les choses bientôt prendroient un autre tour
Si le sénat prenoit le parti de l'amour!
Que bientôt... Mais je vois Aspar avec mon père.

PULCHÉRIE. Sachons d'eux quel destin le ciel vient de me faire.

SCÈNE II.

PULCHÉRIE, MARTIAN, ASPAR, JUSTINE.

MARTIAN. Madame, le sénat nous députe tous deux
Pour vous jurer encor qu'il suivra tous vos vœux.
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire,
C'est faire un attentat que de vous rien prescrire;
Et son respect vous prie une seconde fois
De lui donner vous seule un maître à votre choix.

PULCHÉRIE. Il pouvoit le choisir.

MARTIAN. Il s'en défend l'audace,
Madame; et sur ce point il vous demande grace.

PULCHÉRIE. Pourquoi donc m'en fait-il une nécessité?

MARTIAN. Pour donner plus de force à votre autorité.

PULCHÉRIE. Son zèle est grand pour elle : il faut le satisfaire,
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.
Sexe, ton sort en moi ne peut se démentir :
Pour être souveraine il faut m'assujétir,
En montant sur le trône entrer dans l'esclavage,
Et recevoir des lois de qui me rend hommage.

Allez, dans quelques jours je vous ferai savoir
Le choix que par son ordre aura fait mon devoir.

ASPAR. Il tiendroit à faveur et bien haute et bien rare
De le savoir, madame, avant qu'il se sépare.

PULCHÉRIE. Quoi! pas un seul moment pour en délibérer!
Mais je ferois un crime à le plus différer;
Il vaut mieux, pour essai de ma toute-puissance,
Montrer un digne effet de pleine obéissance.
Retirez-vous, Aspar; vous aurez votre tour.

SCÈNE III.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHÉRIE. On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour [1],
Seigneur; seroit-il vrai?

MARTIAN. Qui vous l'a dit, madame?

PULCHÉRIE. Vos services, mes yeux, le trouble de votre ame,
L'exil que mon hymen vous devoit imposer:
Sont-ce là des témoins, seigneur, à récuser?

MARTIAN. C'est donc à moi, madame, à confesser mon crime.
L'amour naît aisément du zèle et de l'estime;
Et l'assiduité près d'un charmant objet
N'attend point notre aveu pour faire son effet.
Il m'est honteux d'aimer; il vous l'est d'être aimée
D'un homme dont la vie est déja consumée,

[1] Que dirons-nous de ce vieux Martian, amoureux de la vieille Pulchérie? Cette impératrice entame ici une plaisante conversation avec lui:

> On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour,
> Seigneur; seroit-il vrai?
> MARTIAN.
> Qui vous l'a dit, madame?
> PULCHÉRIE.
> Vos services, mes yeux...

A quoi le bon homme répond qu'*il s'est tu après s'être rendu*; *qu'en effet il languit, il soupire; mais qu'enfin la langueur qu'on voit sur son visage est encore plus l'effet de l'amour que de l'âge.* J'aime encore mieux je ne sais quelle farce dans laquelle un vieillard est saisi d'une toux violente devant sa maîtresse, et lui dit: *Mademoiselle, c'est d'amour que je tousse.* (V.) — Pourquoi toujours *cette vieille Pulchérie*, si, comme Voltaire en convient, il est permis aux poëtes de changer l'histoire? Corneille n'a-t-il pas été le maître de rajeunir cette princesse? A-t-on reproché à Voltaire d'avoir représenté beaucoup plus jeunes qu'elles ne pouvoient l'être Jocaste dans *Œdipe*, et Sémiramis dans la tragédie de ce nom? Cette liberté n'a-t-elle pas appartenu de tout temps à la poésie? Voltaire se plaît à vieillir les personnages de Corneille pour les rendre ridicules; on en a déja vu un exemple dans *Rodogune*. (P.)

Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pu voir
Jusqu'où ses yeux charmés ont trahi son devoir.
Mon cœur, qu'un si long âge en mettoit hors d'alarmes,
S'est vu livrer par eux à ces dangereux charmes.
En vain, madame, en vain je m'en suis défendu ;
En vain j'ai su me taire après m'être rendu :
On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je soupire,
Sans que, de tout l'excès d'un si long déplaisir,
Vous ayez pu surprendre une larme, un soupir :
Mais enfin la langueur qu'on voit sur mon visage
Est encor plus l'effet de l'amour que de l'âge.
Il faut faire un heureux ; le jour n'en est pas loin :
Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin,
Si mes maux, et ce feu digne de votre haine,
Cherchent dans un exil leur remède, et sa peine.
Adieu. Vivez heureuse : et si tant de jaloux...

PULCHÉRIE. Ne partez pas, seigneur, je les tromperai tous ;
Et, puisque de ce choix aucun ne me dispense,
Il est fait, et de tel à qui pas un ne pense.

MARTIAN. Quel qu'il soit, il sera l'arrêt de mon trépas,
Madame.

PULCHÉRIE. Encore un coup, ne vous éloignez pas.
Seigneur, jusques ici vous m'avez bien servie ;
Vos lumières ont fait tout l'éclat de ma vie ;
La vôtre s'est usée à me favoriser :
Il faut encor plus faire, il faut...

MARTIAN. Quoi ?

PULCHÉRIE. M'épouser.

MARTIAN. Moi, madame ?

PULCHÉRIE. Oui, seigneur ; c'est le plus grand service
Que vos soins puissent rendre à votre impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux
Jusques à souhaiter des fils et des neveux :
Mon aïeul, dont partout les hauts faits retentissent,
Voudra bien qu'avec moi ses descendants finissent,
Que j'en sois la dernière, et ferme dignement
D'un si grand empereur l'auguste monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expose
A laisser des Césars du sang de Théodose.

Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer,
Moi qui n'ai que trop vu ce sang dégénérer ;
Et que, s'il est fécond en illustres princesses,
Dans les princes qu'il forme il n'a que des foiblesses?
Ce n'est pas que Léon, choisi pour souverain,
Pour me rendre à mon rang n'eût obtenu ma main ;
Mon amour, à ce prix, se fût rendu justice :
Mais, puisqu'on m'a sans lui nommée impératrice,
Je dois à ce haut rang d'assez nobles projets
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes sujets.
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre,
Qui des Césars pour moi puisse grossir le nombre ;
Un mari qui, content d'être au-dessus des rois,
Me donne ses clartés, et dispense mes lois ;
Qui, n'étant en effet que mon premier ministre,
Pare ce que sous moi l'on craindroit de sinistre,
Et, pour tenir en bride un peuple sans raison,
Paroisse mon époux, et n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, seigneur, et c'est assez vous dire.
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire :
Éblouissons le peuple, et vivons entre nous
Comme s'il n'étoit point d'épouses ni d'époux.
Si ce n'est posséder l'objet de votre flamme,
C'est vous rendre du moins le maître de son ame,
L'ôter à vos rivaux, vous mettre au-dessus d'eux,
Et de tous mes amants vous voir le plus heureux.

MARTIAN. Madame...

PULCHÉRIE. A vos hauts faits je dois ce grand salaire ;
Et j'acquitte envers vous et l'état et mon frère.

MARTIAN. Auroit-on jamais cru, madame...

PULCHÉRIE. Allez, seigneur,
Allez en plein sénat faire voir l'empereur.
Il demeure assemblé pour recevoir son maître :
Allez-y de ma part vous faire reconnoître ;
Ou, si votre souhait ne répond pas au mien,
Faites grace à mon sexe, et ne m'en dites rien.

MARTIAN. Souffrez qu'à vos genoux, madame...

PULCHÉRIE. Allez, vous dis-je :
Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige ;
Et mon cœur, qui vous vient d'ouvrir ses sentiments,

N'en veut ni de refus ni de remerciements.
Faites rentrer Aspar.

SCÈNE IV.

PULCHÉRIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHÉRIE. Que faites-vous d'Irène?
Quand l'épouserez-vous? Ce mot vous fait-il peine?
Vous ne répondez point!
ASPAR. Non, madame, et je doi
Ce respect aux bontés que vous avez pour moi.
Qui se tait obéit.
PULCHÉRIE. J'aime assez qu'on s'explique.
Les silences de cour ont de la politique.
Sitôt que nous parlons, qui consent applaudit,
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
Le temps m'éclaircira de ce que je soupçonne.
Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'ordonne.
Léon vous faisoit peine, et j'ai dompté l'amour
Pour vous donner un maître admiré dans la cour,
Adoré dans l'armée, et que de cet empire
Les plus fermes soutiens feroient gloire d'élire :
C'est Martian.
ASPAR. Tout vieil et tout cassé qu'il est!
PULCHÉRIE. Tout vieil et tout cassé je l'épouse; il me plaît.
J'ai mes raisons. Au reste, il a besoin d'un gendre
Qui partage avec lui les soins qu'il lui faut prendre,
Qui soutienne des ans penchés dans le tombeau,
Et qui porte sous lui la moitié du fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place ?
Une seconde fois vous paroissez de glace!
ASPAR. Madame, Aréobinde et Procope tous deux
Ont engagé leur cœur et formé d'autres vœux :
Sans cela je dirois...
PULCHÉRIE. Et sans cela moi-même
J'élèverois Aspar à cet honneur suprême ;
Mais, quand il seroit homme à pouvoir aisément
Renoncer aux douceurs de son attachement,
Justine n'auroit pas une ame assez hardie
Pour accepter un cœur noirci de perfidie,

Et vous regarderoit comme un volage esprit
Toujours prêt à donner où la fortune rit.
N'en savez-vous aucun de qui l'ardeur fidèle...

ASPAR. Madame, vos bontés choisiront mieux pour elle ;
Comme pour Martian elles nous ont surpris,
Elles sauront encor surprendre nos esprits.
Je vous laisse en résoudre.

PULCHÉRIE. Allez ; et pour Irène
Si vous ne sentez rien en l'ame qui vous gêne,
Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je dispose d'elle avant qu'il soit deux jours.

SCÈNE V.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE. Ce n'est pas encor tout, Justine; je veux faire
Le malheureux Léon successeur de ton père.
Y contribueras-tu? prêteras-tu la main
Au glorieux succès d'un si noble dessein?

JUSTINE. Et la main et le cœur sont en votre puissance,
Madame; doutez-vous de mon obéissance,
Après que par votre ordre il m'a déja coûté
Un conseil contre vous qui doit l'avoir flatté?

PULCHÉRIE. Achevons, le voici. Je réponds de ton père ;
Son cœur est trop à moi pour nous être contraire.

SCÈNE VI.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

LÉON. Je me le disois bien que vos nouveaux serments,
Madame, ne seroient que des amusements.

PULCHÉRIE. Vous commencez d'un air...

LÉON. J'achèverai de même,
Ingrate ! ce n'est plus ce Léon qui vous aime ;
Non, ce n'est plus...

PULCHÉRIE. Sachez...

LÉON. Je ne veux rien savoir,
Et je n'apporte ici ni respect ni devoir.
L'impétueuse ardeur d'une rage inquiète
N'y vient que mériter la mort que je souhaite ;

Et les emportements de ma juste fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Oui, comme Pulchérie et comme impératrice,
Vous n'avez eu pour moi que détour, qu'injustice :
Si vos fausses bontés ont su me décevoir,
Vos serments m'ont réduit au dernier désespoir.

PULCHÉRIE. Ah, Léon!

LÉON. Par quel art que je ne puis comprendre,
Forcez-vous d'un soupir ma fureur à se rendre?
Un coup d'œil en triomphe; et dès que je vous voi,
Il ne me souvient plus de vos manques de foi?
Ma bouche se refuse à vous nommer parjure,
Ma douleur se défend jusqu'au moindre murmure;
Et l'affreux désespoir qui m'amène en ces lieux
Cède au plaisir secret d'y mourir à vos yeux.
J'y vais mourir, madame, et d'amour, non de rage;
De mon dernier soupir recevez l'humble hommage;
Et, si de votre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
Jamais fidèle ardeur n'approcha de ma flamme,
Jamais frivole espoir ne flatta mieux une ame;
Je ne méritois pas qu'il eût aucun effet,
Ni qu'un amour si pur se vît mieux satisfait.
Mais quand vous m'avez dit : « Quelque ordre qu'on me donne,
« Nul autre ne sera maître de ma personne, »
J'ai dû me le promettre; et toutefois, hélas!
Vous passez dès demain, madame, en d'autres bras;
Et, dès ce même jour, vous perdez la mémoire
De ce que vos bontés me commandoient de croire!

PULCHÉRIE. Non, je ne la perds pas, et sais ce que je doi.
Prenez des sentiments qui soient dignes de moi;
Et ne m'accusez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir moi-même je m'immole.

LÉON. Quoi! vous n'épousez pas Martian dès demain?

PULCHÉRIE. Savez-vous à quel prix je lui donne la main?

LÉON. Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achète!

PULCHÉRIE. Sortez, sortez du trouble où votre erreur vous jette,
Et sachez qu'avec moi ce grand titre d'époux
N'a point de privilége à vous rendre jaloux;
Que sous l'illusion de ce faux hyménée,

Je fais vœu de mourir telle que je suis née ;
Que Martian reçoit et ma main, et ma foi,
Pour me conserver toute, et tout l'empire à moi ;
Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne
Ne le fera jamais maître de ma personne.
Est-ce tenir parole ? et reconnoissez-vous
A quel point je vous sers quand j'en fais mon époux ?
C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire ;
C'est pour vous le garder qu'il me plaît de l'élire.
Rendez-vous, comme lui, digne de ce dépôt
Que son âge penchant vous remettra bientôt ;
Suivez-le pas à pas ; et, marchant dans sa route,
Mettez ce premier rang après lui hors de doute.
Étudiez sous lui ce grand art de régner,
Que tout autre auroit peine à vous mieux enseigner ;
Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre,
Attachez-vous au trône, et faites-vous son gendre,
Je vous donne Justine.

LÉON. A moi, madame !

PULCHÉRIE. A vous,
Que je m'étois promis moi-même pour époux.

LÉON. Ce n'est donc pas assez de vous avoir perdue,
De voir en d'autres mains la main qui m'étoit due,
Il faut aimer ailleurs !

PULCHÉRIE. Il faut être empereur,
Et, le sceptre à la main, justifier mon cœur ;
Montrer à l'univers, dans le héros que j'aime,
Tout ce qui rend un front digne du diadème ;
Vous mettre, à mon exemple, au-dessus de l'amour,
Et par mon ordre enfin régner à votre tour.
Justine a du mérite, elle est jeune, elle est belle :
Tous vos rivaux pour moi le vont être pour elle ;
Et l'empire pour dot est un trait si charmant,
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LÉON. Oui, madame, après vous elle est incomparable ;
Elle est de votre cour la plus considérable ;
Elle a des qualités à se faire adorer :
Mais, hélas ! jusqu'à vous j'avois droit d'aspirer.
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite,
Que sans amour pour elle à m'aimer je l'invite,

Qu'en vous laissant mon cœur je demande le sien,
Et lui promette tout pour ne lui donner rien?

PULCHÉRIE. Et ne savez-vous pas qu'il est des hyménées
Que font sans nous au ciel les belles destinées?
Quand il veut que l'effet en éclate ici-bas,
Lui-même il nous entraîne où nous ne pensions pas;
Et, dès qu'il les résout, il sait trouver la voie
De nous faire accepter ses ordres avec joie.

LÉON. Mais ne vous aimer plus! vous voler tous mes vœux!

PULCHÉRIE. Aimez-moi, j'y consens; je dis plus : je le veux,
Mais comme impératrice, et non plus comme amante;
Que la passion cesse, et que le zèle augmente.
Justine, qui m'écoute, agréera bien, seigneur,
Que je conserve ainsi ma part en votre cœur.
Je connois tout le sien. Rendez-vous plus traitable
Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable;
Et laissez-vous conduire à qui sait mieux que vous
Les chemins de vous faire un sort illustre et doux.
Croyez-en votre amante et votre impératrice :
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend justice;
Et sur Justine et vous je dois pouvoir assez
Pour vous dire à tous deux : Je parle; obéissez.

LÉON, *à Justine*. J'obéis donc, madame, à cet ordre suprême,
Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à lui-même :
Mais enfin je ne sais quand je pourrai donner
Ce que je ne puis même offrir sans le gêner;
Et cette offre d'un cœur entre les mains d'une autre
Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

JUSTINE. Il est assez à moi, dans de si bonnes mains,
Pour n'en point redouter de vrais et longs dédains;
Et je vous répondrois d'une amitié sincère,
Si j'en avois l'aveu de l'empereur mon père.
Le temps fait tout, seigneur.

SCÈNE VII.

PULCHÉRIE, MARTIAN, LÉON, JUSTINE.

MARTIAN. D'une commune voix,
Madame, le sénat accepte votre choix.
A vos bontés pour moi son alégresse unie

Soupire après le jour de la cérémonie;
Et le serment prêté pour n'en retarder rien,
A votre auguste nom vient de mêler le mien.

PULCHÉRIE. Cependant j'ai sans vous disposé de Justine,
Seigneur, et c'est Léon à qui je la destine.

MARTIAN. Pourrois-je lui choisir un plus illustre époux
Que celui que l'amour avoit choisi pour vous?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'empire,
S'y faire des emplois où l'univers l'admire,
Afin que, par votre ordre et les conseils d'Aspar,
Nous l'installions au trône, et le nommions César.

PULCHÉRIE. Allons tout préparer pour ce double hyménée,
En ordonner la pompe, en choisir la journée.
D'Irène avec Aspar j'en voudrois faire autant;
Mais j'ai donné deux jours à cet esprit flottant,
Et laisse jusque là ma faveur incertaine,
Pour régler son destin sur le destin d'Irène[1].

[1] Cette pièce tombe dans le même inconvénient qu'*Othon*. Trois personnages se disputent la main de la nièce d'Othon, et ici l'on voit trois prétendants à Pulchérie. Nulle grande intrigue, nul événement considérable, pas un seul personnage auquel on s'intéresse. Il y a quelques beaux vers dans *Othon*, et ce mérite manque à *Pulchérie* : on y parle d'amour de manière à dégoûter de cette passion, s'il était possible. Pourquoi Corneille s'obstinait-il à traiter l'amour? Sa comédie héroïque de *Tite et Bérénice* devait lui apprendre que ce n'était pas à lui de faire parler des amants, ou plutôt qu'il ne devait plus travailler pour le théâtre : *Solve senescentem*. Il veut de l'amour dans toutes ses pièces; et, depuis *Polyeucte*, ce ne sont que des contrats de mariage, où l'on stipule pendant cinq actes les intérêts des parties, ou des raisonnements alambiqués sur le devoir des vrais amants. J'avoue sans balancer que les Pradon, les Bonnecorse, les Coras, les Danchet, n'ont rien fait de si plat et de si ridicule que toutes ces dernières pièces de Corneille; mais je n'ai dû le dire qu'après l'avoir prouvé. (V.) — Ces dernières pièces de Corneille sont bien inférieures, sans doute, aux chefs-d'œuvre de ses belles années : mais est-il possible que Voltaire n'ait pas senti l'extrême indécence de rabaisser ainsi la vieillesse d'un grand homme? Quoi! les Coras, les Bonnecorse, Pradon même, n'ont rien écrit *de si ridicule et de si plat* que ces malheureuses tragédies! et Voltaire, qui touchoit lui-même à la vieillesse, Voltaire, dont les derniers ouvrages n'ont pas même trouvé de comédiens assez complaisants pour les représenter, ne rougissoit pas de se permettre cette exagération violente contre un homme qui avoit été et qui sera toujours l'honneur de la France! Il ne prévoyoit pas que sa mémoire pourroit être exposée aux mêmes injures. Il élevoit au niveau de Corneille vieilli de misérables écrivains dont aucun n'eût été capable, je ne dis pas de composer un ouvrage qui pût balancer ce que Corneille a de plus foible, ce seroit leur faire trop d'honneur, mais qui, dans tout ce qu'ils ont écrit, n'offriroient rien de comparable aux douze premiers vers de cette *Pulchérie*, que Voltaire lui-même n'a pu se dispenser de faire remarquer, et dont il reconnoît tout le mérite. Nous ne le dissimulons pas, quelque attachement que nous ayons toujours eu pour Voltaire, et quelque respect que nous conservions pour sa mémoire, nous n'avons jamais pu lui pardonner ces excessives injustices. Ce sont elles qui nous ont fait consacrer nos dernières années à un travail ingrat, mais que

nous avons cru d'autant plus nécessaire, qu'une foule de jeunes gens, imbus des préjugés qu'ils ont puisés dans un commentaire qui n'est trop souvent qu'une satire, osent parler de Corneille avec irrévérence, et se croire capables de le juger. Voltaire, dans la première édition de ce commentaire, s'étoit respecté davantage : il ne s'étoit point permis cette odieuse comparaison de Bonnecorse et de Pradon avec Corneille ; mais, irrité des critiques qui s'élevèrent en foule contre cette première édition, il n'y répondit qu'en ne gardant plus aucune mesure. (P.)

FIN DE PULCHÉRIE.

SURÉNA[1],

GÉNÉRAL DES PARTHES.

TRAGÉDIE. — 1674.

AU LECTEUR.

Le sujet de cette tragédie est tiré de Plutarque et d'Appian Alexandrin. Ils disent tous deux que Suréna[2] étoit le plus noble, le plus riche, le mieux fait, et le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités, il ne pouvoit manquer d'être un des premiers hommes de son siècle; et, si je ne m'abuse, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnoissable : vous en jugerez.

PERSONNAGES.

ORODE, roi des Parthes.
PACORUS, fils d'Orode.
SURÉNA, lieutenant d'Orode, et général de son armée contre Crassus.
SILLACE, autre lieutenant d'Orode.
EURYDICE, fille d'Artabase, roi d'Arménie.
PALMIS, sœur de Suréna.
ORMÈNE, dame d'honneur d'Eurydice.

La scène est à Séleucie, sur l'Euphrate.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EURYDICE, ORMÈNE.

EURYDICE. Ne me parle plus tant de joie et d'hyménée;

[1] La tragédie de *Suréna* fut jouée les derniers jours de 1674, et les premiers de 1675; elle roule tout entière sur l'amour. Il semblait que Corneille voulût jouter contre Racine : ce grand homme avait donné son *Iphigénie* la même année 1674. (V.)

[2] Suréna n'est point un nom propre; c'est un titre d'honneur, un nom de dignité. Le suréna des Parthes était l'ethmadoulet des Persans d'aujourd'hui, le grand-visir des Turcs. Cette méprise ressemble à celle de plusieurs de nos écrivains qui ont parlé d'un Azem, grand-visir de la Porte ottomane, ne sachant pas que *visir-azem* signifie *grand-visir* : mais la méprise est bien plus pardonnable à Corneille qu'à ces historiens, parceque l'histoire des Parthes nous est bien moins connue que celle des nouveaux Persans et des Turcs. (V.)

Tu ne sais pas les maux où je suis condamnée,
Ormène : c'est ici que doit s'exécuter
Ce traité qu'à deux rois il a plu d'arrêter;
Et l'on a préféré cette superbe ville,
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle.
La reine et la princesse en quittent le séjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout son lustre à la cour.
Le roi les mande exprès, le prince n'attend qu'elles;
Et jamais ces climats n'ont vu pompes si belles.
Mais que servent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur est esclave et tous ses vœux captifs,
Si de tous ces efforts de publique alégresse
Il se fait des sujets de trouble et de tristesse?
J'aime ailleurs.

ORMÈNE. Vous, madame?

EURYDICE. Ormène, je l'ai tu
Tant que j'ai pu me rendre à toute ma vertu.
N'espérant jamais voir l'amant qui m'a charmée,
Ma flamme dans mon cœur se tenoit renfermée :
L'absence et la raison sembloient la dissiper;
Le manque d'espoir même aidoit à me tromper.
Je crus ce cœur tranquille; et mon devoir sévère
Le préparoit sans peine aux lois du roi mon père,
Au choix qui lui plairoit. Mais, ô dieux! quel tourment,
S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant!

ORMÈNE. Aux yeux de votre amant!

EURYDICE. Il est temps de te dire
Et quel malheur m'accable, et pour qui je soupire.
Le mal qui s'évapore en devient plus léger,
Et le mien avec toi cherche à se soulager.
Quand l'avare Crassus, chef des troupes romaines,
Entreprit de dompter les Parthes dans les plaines,
Tu sais que de mon père il brigua le secours;
Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours;
Que pour ambassadeur il prit ce héros même,
Qui l'avoit su venger et rendre au diadème.

ORMÈNE. Oui, je vis Suréna vous parler pour son roi,
Et Cassius pour Rome avoir le même emploi.
Je vis de ces états l'orgueilleuse puissance
D'Artabase à l'envi mendier l'assistance,

Ces deux grands intérêts partager votre cour,
Et des ambassadeurs prolonger le séjour.

EURYDICE. Tous deux, ainsi qu'au roi, me rendirent visite,
Et j'en connus bientôt le différent mérite.
L'un, fier, et tout gonflé d'un vieux mépris des rois,
Sembloit pour compliment nous apporter des lois;
L'autre, par les devoirs d'un respect légitime,
Vengeoit le sceptre en nous de ce manque d'estime.
L'amour s'en mêla même; et tout son entretien
Sembla m'offrir son cœur, et demander le mien.
Il l'obtint; et mes yeux, que charmoit sa présence,
Soudain avec les siens en firent confidence.
Ces muets truchements surent lui révéler
Ce que je me forçois à lui dissimuler;
Et les mêmes regards qui m'expliquoient sa flamme
S'instruisoient dans les miens du secret de mon ame.
Ses vœux y rencontroient d'aussi tendres desirs;
Un accord imprévu confondoit nos soupirs,
Et d'un mot échappé la douceur hasardée
Trouvoit l'ame en tous deux toute persuadée.

ORMÈNE. Cependant est-il roi, madame?

EURYDICE. Il ne l'est pas;
Mais il sait rétablir les rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'esprit et de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble : joins-y l'amour qu'il a pour moi;
Et tout cela vaut bien un roi qui n'est que roi.
Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et souffre de mes maux que j'achève l'histoire.
L'amour, sous les dehors de la civilité,
Profita quelque temps des longueurs du traité :
On ne soupçonna rien des soins d'un si grand homme;
Mais il fallut choisir entre le Parthe et Rome.
Mon père eut ses raisons en faveur du Romain;
J'eus les miennes pour l'autre, et parlai même en vain :
Je fus mal écoutée, et dans ce grand ouvrage
On ne daigna peser ni compter mon suffrage.
Nous fûmes donc pour Rome; et Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus.
Il m'en parut ému, mais il sut se contraindre :

Pour tout ressentiment il ne fit que nous plaindre;
Et comme tout son cœur me demeura soumis,
Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.
Que servit de flatter l'espérance détruite?
Mon père choisit mal : on l'a vu par la suite.
Suréna fit périr l'un et l'autre Crassus,
Et sur notre Arménie Orode eut le dessus.
Il vint dans nos états fondre comme un tonnerre.
Hélas! j'avois prévu les maux de cette guerre,
Et n'avois pas compté parmi ses noirs succès
Le funeste bonheur que me gardoit la paix.
Les deux rois l'ont conclue, et j'en suis la victime :
On m'amène épouser un prince magnanime;
Car son mérite enfin ne m'est point inconnu,
Et se feroit aimer d'un cœur moins prévenu.
Mais quand ce cœur est pris et la place occupée,
Des vertus d'un rival en vain l'ame est frappée;
Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux;
Et plus il est parfait, plus il est odieux.
Cependant j'obéis, Ormène, je l'épouse;
Et de plus...

ORMÈNE. Qu'auriez-vous de plus?

EURYDICE. Je suis jalouse.

ORMÈNE. Jalouse! Quoi! pour comble aux maux dont je vous plains...

EURYDICE. Tu vois ceux que je souffre, apprends ceux que je crains.
Orode fait venir la princesse sa fille;
Et s'il veut de mon bien enrichir sa famille,
S'il veut qu'un double hymen honore un même jour,
Conçois mes déplaisirs; je t'ai dit mon amour.
C'est bien assez, ô ciel! que le pouvoir suprême
Me livre en d'autres bras aux yeux de ce que j'aime;
Ne me condamne pas à ce nouvel ennui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMÈNE. Votre douleur, madame, est trop ingénieuse.

EURYDICE. Quand on a commencé de se voir malheureuse,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne fasse trembler;
La plus fausse apparence a droit de nous troubler;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poison pour une ame chagrine.

ORMÈNE. En ces nouveaux poisons trouvez-vous tant d'appas,

Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'est pas?

EURYDICE. La princesse est mandée, elle vient, elle est belle :
Un vainqueur des Romains n'est que trop digne d'elle;
S'il la voit, s'il lui parle, et si le roi le veut...
J'en dis trop, et déja tout mon cœur qui s'émeut...

ORMÈNE. A soulager vos maux appliquez même étude
Qu'à prendre un vain soupçon pour une certitude :
Songez par où l'aigreur s'en pourroit adoucir.

EURYDICE. J'y fais ce que je puis, et n'y puis réussir.
N'osant voir Suréna, qui règne en ma pensée,
Et qui me croit peut-être une ame intéressée,
Tu vois quelle amitié j'ai faite avec sa sœur :
Je crois le voir en elle, et c'est quelque douceur,
Mais légère, mais foible, et qui me gêne l'ame
Par l'inutile soin de lui cacher ma flamme.
Elle la sait sans doute, et l'air dont elle agit
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit.
Ce frère l'aime trop pour s'être caché d'elle :
N'en use pas de même, et sois-moi plus fidèle;
Il suffit qu'avec toi j'amuse mon ennui.
Toutefois tu n'as rien à me dire de lui;
Tu ne sais ce qu'il fait, tu ne sais ce qu'il pense :
Une sœur est plus propre à cette confiance;
Elle sait s'il m'accuse, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur,
Si du vol qu'on lui fait il m'estime complice,
S'il me garde son cœur, ou s'il me rend justice.
Je la vois; force-la, si tu peux, à parler;
Force-moi, s'il le faut, à ne lui rien céler.
L'oserai-je, grands dieux ! ou plutôt le pourrai-je?

ORMÈNE. L'amour, dès qu'il le veut, se fait un privilége;
Et quand de se forcer ses desirs sont lassés,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit assez[1].

[1] Il n'est pas plus possible de faire un commentaire sur la pièce de *Suréna* que sur *Agésilas, Attila, Pulchérie, Pertharite, Tite et Bérénice, la Toison d'Or, Théodore*. Si on a fait quelques réflexions sur *Othon*, c'est qu'en effet les beaux vers répandus dans la première scène soutenaient un peu le commentateur dans ce travail ingrat et dégoûtant. Il ne faut examiner que les ouvrages qui ont des beautés avec des défauts, afin d'apprendre aux jeunes gens à éviter les uns et à imiter les autres; mais, pour les pièces aussi mal inventées que mal écrites, où les fautes innombrables ne sont pas rachetées par une seule belle scène, il est très inutile de commenter ce qu'on ne peut lire. On n'aura donc ici qu'une seule observation, que j'ai déja souvent indi-

SCÈNE II.

EURYDICE, PALMIS, ORMÈNE.

PALMIS. J'apporte ici, madame, une heureuse nouvelle :
Ce soir la reine arrive.
EURYDICE. Et Mandane avec elle ?
PALMIS. On n'en fait aucun doute.
EURYDICE. Et Suréna l'attend
Avec beaucoup de joie et d'un esprit content ?
PALMIS. Avec tout le respect qu'elle a lieu d'en attendre.
EURYDICE. Rien de plus ?
PALMIS. Qu'a de plus un sujet à lui rendre ?
EURYDICE. Je suis trop curieuse, et devrois mieux savoir
Ce qu'aux filles des rois un sujet peut devoir :
Mais de pareils sujets, sur qui tout l'état roule,
Se font assez souvent distinguer de la foule ;
Et je sais qu'il en est, qui, si j'en puis juger,
Avec moins de respect savent mieux obliger.

quée ; c'est que plus Corneille vieillissait, plus il s'obstinait à traiter l'amour, lui qui, dans son dépit de réussir si mal, se plaignait *que la seule tendresse fût toujours à la mode.* D'ordinaire la vieillesse dédaigne des faiblesses qu'elle ne ressent plus ; l'esprit contracte une fermeté sévère qui va jusqu'à la rudesse : mais Corneille, au contraire, mit dans ses derniers ouvrages plus de galanterie que jamais ; et quelle galanterie ! Peut-être voulait-il jouter contre Racine, dont il sentait malgré lui la prodigieuse supériorité dans l'art si difficile de rendre cette passion aussi noble, aussi tragique qu'intéressante. Il imprima..... qu'*Othon, ni Suréna, ne sont point des cadets indignes de Cinna.* Ils étaient pourtant des cadets très indignes ; et Pacorus, et Eurydice, et Palmis et le Suréna, parlent d'amour comme des bourgeois de Paris.

Si le mérite est grand, l'estime est un peu forte.
Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte.
Comme vous le forcez à se trop expliquer,
S'il manque de respect, vous l'en faites manquer.
Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime,
Qu'on voudrait que partout on l'estimât de même ;
Et la pente est si douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

C'est dans ce style ridicule que Corneille fait l'amour dans ses vingt dernières tragédies et dans quelques unes des premières. Quiconque ne sent pas ce défaut est sans aucun goût, et quiconque veut le justifier se ment à lui-même. Ceux qui m'ont fait un crime d'être trop sévère m'ont forcé à l'être véritablement, et à n'adoucir aucune vérité. Je ne dois rien à ceux qui sont de mauvaise foi ; je ne dois compte à personne de ce que j'ai fait pour une descendante de Corneille, et de ce que j'ai fait pour satisfaire mon goût. Je connais mieux les beaux morceaux de ce grand génie que ceux qui feignent de respecter les mauvais ; je sais par cœur tout ce qu'il a fait d'excellent ; mais on ne m'imposera silence en aucun genre sur ce qui me paraît défectueux. Ma devise a toujours été *fari quæ sentiam.* (V.)

PALMIS. Je n'en sais point, madame, et ne crois pas mon frère
Plus savant que sa sœur en un pareil mystère.
EURYDICE. Passons. Que fait le prince?
PALMIS. En véritable amant,
Doutez-vous qu'il ne soit dans le ravissement?
Et pourroit-il n'avoir qu'une joie imparfaite
Quand il se voit toucher au bonheur qu'il souhaite?
EURYDICE. Peut-être n'est-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame; et j'y craindrois quelque sujet d'ennui.
PALMIS. Et quel ennui pourroit mêler son amertume
Au doux et plein succès du feu qui le consume?
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur?
Le don de votre main...
EURYDICE. La main n'est pas le cœur.
PALMIS. Il est maître du vôtre.
EURYDICE. Il ne l'est point, madame;
Et même je ne sais s'il le sera de l'ame.
Jugez après cela quel bonheur est le sien.
Mais achevons, de grace, et ne déguisons rien.
Savez-vous mon secret?
PALMIS. Je sais celui d'un frère.
EURYDICE. Vous savez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire?
Me hait-il? et son cœur, justement irrité,
Me rend-il sans regret ce que j'ai mérité?
PALMIS. Oui, madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame
Doit au plus grand mérite et de zèle et de flamme.
EURYDICE. Il m'aimeroit encor?
PALMIS. C'est peu de dire aimer :
Il souffre sans murmure; et j'ai beau vous blâmer,
Lui-même il vous défend, vous excuse sans cesse.
« Elle est fille, et de plus, dit-il, elle est princesse :
« Je sais les droits d'un père, et connois ceux d'un roi;
« Je sais de ses devoirs l'indispensable loi;
« Je sais quel rude joug, dès sa plus tendre enfance,
« Imposent à ses vœux son rang et sa naissance :
« Son cœur n'est pas exempt d'aimer ou de haïr;
« Mais qu'il aime ou haïsse, il lui faut obéir.
« Elle m'a tout donné ce qui dépendoit d'elle,
« Et ma reconnoissance en doit être éternelle. »
EURYDICE. Ah! vous redoublez trop, par ce discours charmant,

Ma haine pour le prince et mes feux pour l'amant;
Finissons-le, madame; en ce malheur extrême,
Plus je hais, plus je souffre, et souffre autant que j'aime.

PALMIS. N'irritons point vos maux, et changeons d'entretien.
Je sais votre secret, sachez aussi le mien.
Vous n'êtes pas la seule à qui la destinée
Prépare un long supplice en ce grand hyménée :
Le prince...

EURYDICE. Au nom des dieux, ne me le nommez pas;
Son nom seul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS. Un tel excès de haine!

EURYDICE. Elle n'est que trop due
Aux mortelles douleurs dont m'accable sa vue.

PALMIS. Eh bien! ce prince donc, qu'il vous plaît de haïr,
Et pour qui votre cœur s'apprête à se trahir,
Ce prince qui vous aime, il m'aimoit.

EURYDICE. L'infidèle!

PALMIS. Nos vœux étoient pareils, notre ardeur mutuelle;
Je l'aimois.

EURYDICE. Et l'ingrat brise des nœuds si doux!

PALMIS. Madame, est-il des cœurs qui tiennent contre vous?
Est-il vœux ni serments qu'ils ne vous sacrifient?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le justifient,
Vos yeux qui sur moi-même ont un tel ascendant...

EURYDICE. Vous demeurez à vous, madame, en le perdant;
Et le bien d'être libre aisément vous console
De ce qu'a d'injustice un manque de parole :
Mais je deviens esclave; et tels sont mes malheurs,
Qu'en perdant ce que j'aime il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS. Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure?
Vous perdez votre amant, mais son cœur vous demeure;
Et j'éprouve en mon sort une telle rigueur,
Que la perte du mien m'enlève tout son cœur.
Ma conquête m'échappe où les vôtres grossissent;
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchissent;
Votre empire s'augmente où se détruit le mien;
Et de toute ma gloire il ne me reste rien.

EURYDICE. Reprenez vos captifs; rassurez vos conquêtes,
Rétablissez vos lois sur les plus grandes têtes;
J'en serai peu jalouse, et préfère à cent rois,

La douceur de ma flamme et l'éclat de mon choix.
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadème.
Mais dites-moi, madame, est-il bien vrai qu'il m'aime?
Dites; et s'il est vrai, pourquoi fuit-il mes yeux?

PALMIS. Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURYDICE. Juste ciel! à le voir déja mon cœur soupire!
Amour, sur ma vertu prends un peu moins d'empire!

SCÈNE III.

EURYDICE, SURÉNA.

EURYDICE. Je vous ai fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur : votre présence étonne mon devoir;
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,
Ne sauroit plus m'offrir que de nouveaux supplices.
Osez-vous l'ignorer? et lorsque je vous voi,
S'il me faut trop souffrir, souffrez-vous moins que moi?
Souffrons-nous moins tous deux pour soupirer ensemble?
Allez, contentez-vous d'avoir vu que j'en tremble;
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hasardez plus à des soupirs honteux.

SURÉNA. Je sais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue;
Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue.
Madame, l'heure approche; et demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi;
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie :
Pardonnez à l'amour qui vous le sacrifie,
Et souffrez qu'un soupir exhale à vos genoux,
Pour ma dernière joie, une ame toute à vous.

EURYDICE. Et, la mienne, seigneur, la jugez-vous si forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même soupir qui tranchera vos jours
Ne tranche aussi des miens le déplorable cours?
Vivez, seigneur, vivez, afin que je languisse,
Qu'à vos feux ma langueur rende long-temps justice.
Le trépas à vos yeux me sembleroit trop doux,
Et je n'ai pas encore assez souffert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume,
Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume;
Je veux, sans que la mort ose me secourir,

Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une foiblesse
A cette douloureuse et fatale tendresse?
Vous pourriez-vous, seigneur, résoudre à soulager
Un malheur si pressant par un bonheur léger?

SURÉNA. Quel bonheur peut dépendre ici d'un misérable
Qu'après tant de faveurs son amour même accable?
Puis-je encor quelque chose en l'état où je suis?

EURYDICE. Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.
N'épousez point Mandane : exprès on l'a mandée;
Mon chagrin, mes soupçons, m'en ont persuadée.
N'ajoutez point, seigneur, à des malheurs si grands
Celui de vous unir au sang de mes tyrans;
De remettre en leurs mains le seul bien qui me reste,
Votre cœur; un tel don me seroit trop funeste :
Je veux qu'il me demeure, et, malgré votre roi,
Disposer d'une main qui ne peut être à moi.

SURÉNA. Plein d'un amour si pur et si fort que le nôtre,
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ai plus ni de cœur ni de main à donner.
Je vous aime, et vous perds. Après cela, madame,
Seroit-il quelque hymen que pût souffrir mon ame?
Seroit-il quelques nœuds où se pût attacher
Le bonheur d'un amant qui vous étoit si cher,
Et qu'à force d'amour vous rendez incapable
De trouver sous le ciel quelque chose d'aimable?

EURYDICE. Ce n'est pas là de vous, seigneur, ce que je veux.
A la postérité vous devez des neveux;
Et ces illustres morts dont vous tenez la place
Ont assez mérité de revivre en leur race :
Je ne veux pas l'éteindre, et tiendrois à forfait
Qu'il m'en fût échappé le plus léger souhait.

SURÉNA. Que tout meure avec moi, madame; que m'importe [1]
Qui foule après ma mort la terre qui me porte?
Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
Ces illustres aïeux, la nuit de leur tombeau?
Respireront-ils l'air où les feront revivre

[1] Ces vers, d'autant plus remarquables qu'ils étaient de la vieillesse de l'auteur, méritoient, à ce qu'il nous semble, l'attention de Voltaire. (P.)

Ces neveux qui peut-être auront peine à les suivre,
Peut-être ne feront que les déshonorer,
Et n'en auront le sang que pour dégénérer?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette sorte de vie est bien imaginaire,
Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
Vaut mieux qu'une si froide et vaine éternité.

EURYDICE. Non, non, je suis jalouse; et mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,
Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réservée aux volontés du roi;
Mandane aura toujours un plein droit de vous plaire;
Ce sera l'épouser que de le pouvoir faire:
Et ma haine sans cesse aura de quoi trembler,
Tant que par-là mes maux pourront se redoubler.
Il faut qu'un autre hymen me mette en assurance.
N'y portez, s'il se peut, que de l'indifférence:
Mais, par de nouveaux feux dussiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez afin de m'obéir;
Je veux que ce grand choix soit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le règle, et qu'on me voie enfin
Reine de votre cœur et de votre destin;
Que Mandane, en dépit de l'espoir qu'on lui donne,
Ne pouvant s'élever jusqu'à votre personne,
Soit réduite à descendre à ces malheureux rois
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des lois.
Et n'appréhendez point d'en regretter la perte;
Il n'est cour sous les cieux qui ne vous soit ouverte;
Et partout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de rois ne vous manqueront pas.

SURÉNA. Quand elles me rendroient maître de tout un monde,
Absolu sur la terre, et souverain sur l'onde,
Mon cœur...

EURYDICE. N'achevez point: l'air dont vous commencez
Pourroit à mon chagrin ne plaire pas assez;
Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance
Je ne veux recevoir que de l'obéissance.

SURÉNA. A qui me donnez-vous?

EURYDICE. Moi? que ne puis-je, hélas!

Vous ôter à Mandane, et ne vous donner pas!
Et contre les soupçons de ce cœur qui vous aime
Que ne m'est-il permis de m'assurer moi-même!
Mais adieu; je m'égare.
SURÉNA. Où dois-je recourir,
O ciel! s'il faut toujours aimer, souffrir, mourir?

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS. Suréna, votre zèle a trop servi mon père
Pour m'en laisser attendre un devoir moins sincère;
Et, si près d'un hymen qui doit m'être assez doux,
Je mets ma confiance et mon espoir en vous,
Palmis avec raison de cet hymen murmure;
Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure;
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds
Mes pareils ne sont point tout-à-fait maîtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendresses,
Il est des rois pour elle, et pour vous des princesses,
Et je puis hautement vous engager ma foi
Que vous ne vous plaindrez du prince ni du roi.
SURÉNA. Cessez de me traiter, seigneur, en mercenaire;
Je n'ai jamais servi par espoir de salaire;
La gloire m'en suffit, et le prix que reçoit...
PACORUS. Je sais ce que je dois quand on fait ce qu'on doit;
Et si de l'accepter ce grand cœur vous dispense,
Le mien se satisfait alors qu'il récompense.
J'épouse une pricesse en qui les doux accords
Des graces de l'esprit avec celles du corps
Forment le plus brillant et plus noble assemblage
Qui puisse orner une ame et parer un visage.
Je n'en dis que ce mot; et vous savez assez
Quels en sont les attraits, vous qui la connoissez.
Cette princesse donc, si belle, si parfaite,

Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je souhaite,
Qu'elle manque d'amour, ou plutôt que ses vœux
N'aillent pas tout-à-fait du côté que je veux.
Vous qui l'avez tant vue, et qu'un devoir fidèle
A tenu si long-temps près de son père et d'elle,
Ne me déguisez point ce que dans cette cour
Sur de pareils soupçons vous auriez eu de jour.

SURÉNA. Je la voyois, seigneur, mais pour gagner son père :
C'étoit tout mon emploi, c'étoit ma seule affaire;
Et je croyois par elle être sûr de son choix :
Mais Rome et son intrigue eurent le plus de voix.
Du reste, ne prenant intérêt à m'instruire
Que de ce qui pouvoit vous servir ou vous nuire,
Comme je me bornois à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas vu ce qu'un autre eût pu voir.
Si j'eusse pressenti que, la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle étoit réservée,
J'aurois pris d'autres soins, et plus examiné;
Mais j'ai suivi mon ordre, et n'ai point deviné.

PACORUS. Quoi ! de ce que je crains vous n'auriez nulle idée ?
Par aucune ambassade on ne l'a demandée?
Aucun prince auprès d'elle, aucun digne sujet
Par ses attachements n'a marqué de projet?
Car il vient quelquefois du milieu des provinces
Des sujets en nos cours, qui valent bien des princes;
Et par l'objet présent les sentiments émus
N'attendent pas toujours des rois qu'on n'a point vus.

SURÉNA. Durant tout mon séjour rien n'y blessoit ma vue;
Je n'y rencontrois point de visite assidue,
Point de devoirs suspects, ni d'entretiens si doux
Que, si j'avois aimé, j'en dusse être jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur?

PACORUS. Plus je la vois, plus j'y vois de contrainte.
Elle semble, aussitôt que j'ose en approcher,
Avoir je ne sais quoi qu'elle me veut cacher.
Non qu'elle ait juqu'ici demandé de remise :
Mais ce n'est pas m'aimer, ce n'est qu'être soumise;
Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens ne part que du devoir.

SURÉNA. N'en appréhendez rien. Encor tout étonnée,
Toute tremblante encor au seul nom d'hyménée,
Pleine de son pays, pleine de ses parents,
Il lui passe en l'esprit cent chagrins différents.
PACORUS. Mais il semble, à la voir, que son chagrin s'applique
A braver par dépit l'alégresse publique;
Inquiète, rêveuse, insensible aux douceurs
Que par un plein succès l'amour verse en nos cœurs...
SURÉNA. Tout cessera, seigneur, dès que sa foi reçue
Aura mis en vos mains la main qui vous est due;
Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute sa vertu devenir tout amour.
PACORUS. C'est beaucoup hasarder que de prendre assurance
Sur une si légère et douteuse espérance.
Et qu'aura cet amour d'heureux, de singulier,
Qu'à son trop de vertu je devrai tout entier?
Qu'aura-t-il de charmant, cet amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triste hymen ne refuse à personne,
Esclave dédaigneux d'une odieuse loi
Qui n'est, pour toute chaîne, attaché qu'à sa foi?
Pour faire aimer ses lois, l'hymen ne doit en faire
Qu'afin d'autoriser la pudeur à se taire.
Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne sans gêner,
Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que sera-ce, grands dieux! si toute ma tendresse
Rencontre un souvenir plus cher à ma princesse,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,
Si pour un autre objet il soupire en mes bras!
Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.
SURÉNA. Seigneur, je l'aperçois; l'occasion est belle.
Mais si vous en tirez quelque éclaircissement
Qui donne à votre crainte un juste fondement,
Que ferez-vous?
PACORUS. J'en doute; et, pour ne vous rien feindre,
Je crois l'aimer assez pour ne la pas contraindre.
Mais tel chagrin aussi pourroit me survenir,
Que je l'épouserois afin de la punir.
Un amant dédaigné souvent croit beaucoup faire
Quand il rompt le bonheur de ce qu'on lui préfère.
Mais elle approche. Allez, laissez-moi seul agir;

J'aurois peur devant vous d'avoir trop à rougir.

SCÈNE II.

PACORUS, EURYDICE.

PACORUS. Quoi! madame, venir vous-même à ma rencontre!
Cet excès de bonté que votre cœur me montre...
EURYDICE. J'allois chercher Palmis, que j'aime à consoler
Sur un malheur qui presse et ne peut reculer.
PACORUS. Laissez-moi vous parler d'affaires plus pressées,
Et songez qu'il est temps de m'ouvrir vos pensées;
Vous vous abuseriez à les plus retenir.
Je vous aime, et demain l'hymen doit nous unir.
M'aimez-vous?
EURYDICE. Oui, seigneur; et ma main vous est sûre.
PACORUS. C'est peu que de la main, si le cœur en murmure.
EURYDICE. Quel mal pourroit causer le murmure du mien,
S'il murmuroit si bas qu'aucun n'en apprît rien?
PACORUS. Ah! madame, il me faut un aveu plus sincère.
EURYDICE. Épousez-moi, seigneur, et laissez-moi me taire;
Un pareil doute offense, et cette liberté
S'attire quelquefois trop de sincérité.
PACORUS. C'est ce que je demande, et qu'un mot sans contrainte
Justifie aujourd'hui mon espoir ou ma crainte.
Ah! si vous connoissiez ce que pour vous je sens...
EURYDICE. Je ferois ce que font les cœurs obéissants,
Ce que veut mon devoir, ce qu'attend votre flamme,
Ce que je fais enfin.
PACORUS. Vous feriez plus, madame;
Vous me feriez justice, et prendriez plaisir
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un desir:
Vous me diriez sans cesse: « Oui, prince, je vous aime,
« Mais d'une passion, comme la vôtre, extrême;
« Je sens le même feu, je fais les mêmes vœux;
« Ce que vous souhaitez est tout ce que je veux;
« Et cette illustre ardeur ne sera point contente,
« Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre attente. »
EURYDICE. Pour vous tenir, seigneur, un langage si doux,
Il faudroit qu'en amour j'en eusse autant que vous.
PACORUS. Le véritable amour, dès que le cœur soupire,

Instruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.
Ce langage à ses feux n'est jamais importun ;
Et, si vous l'ignorez, vous n'en sentez aucun.

EURYDICE. Suppléez-y, seigneur, et dites-vous vous-même
Tout ce que sent un cœur dès le moment qu'il aime :
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien :
J'avouerai tout, pourvu que je n'en dise rien.

PACORUS. Ce langage est bien clair, et je l'entends sans peine.
Au défaut de l'amour, auriez-vous de la haine?
Je ne veux pas le croire ; et des yeux si charmants...

EURYDICE. Seigneur, sachez pour vous quels sont mes sentiments.
Si l'amitié vous plait, si vous aimez l'estime,
A vous les refuser je croirois faire un crime ;
Pour le cœur, si je puis vous le dire entre nous,
Je ne m'aperçois point qu'il soit encore à vous.

PACORUS. Ainsi donc ce traité qu'ont fait les deux couronnes...

EURYDICE. S'il a pu l'une à l'autre engager nos personnes,
Au seul don de la main son droit est limité,
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'est sans vous le devoir que je fais mon possible
A le rendre pour vous plus tendre et plus sensible :
Je ne sais si le temps l'y pourra disposer :
Mais, qu'il le puisse ou non, vous pouvez m'épouser.

PACORUS. Je le puis, je le dois, je le veux ; mais, madame,
Dans ces tristes froideurs dont vous payez ma flamme,
Quelque autre amour plus fort...

EURYDICE. Qu'osez-vous demander,
Prince?

PACORUS. De mon bonheur ce qui doit décider.

EURYDICE. Est-ce un aveu qui puisse échapper à ma bouche?

PACORUS. Il est tout échappé, puisque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de gêne à me dire que non ;
Et, pour me garantir de ce que j'appréhende,
La réponse avec joie eût suivi la demande.
Madame, ce qu'on fait sans honte et sans remords
Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts ;
Et sans que la rougeur au visage nous monte...

EURYDICE. Ah ! ce n'est point pour moi que je rougis de honte.
Si j'ai pu faire un choix, je l'ai fait assez beau

Pour m'en faire un honneur jusque dans le tombeau ;
Et quand je l'avouerai, vous aurez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous qui m'osez demander
Ce qu'on doit avoir peine à se persuader ;
Et je ne comprends point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en fasse confidence,
Vous qui, près d'un hymen accepté par devoir,
Devriez sur ce point craindre de trop savoir.

PACORUS. Mais il est fait ce choix qu'on s'obstine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de mystère?

EURYDICE. Je ne vous le dis point; mais, si vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne pensez.

PACORUS. Eh bien! madame, eh bien! sachons, quoi qu'il en coûte,
Quel est ce grand rival qu'il faut que je redoute.
Dites, est-ce un héros? est-ce un prince? est-ce un roi?

EURYDICE. C'est ce que j'ai connu de plus digne de moi.

PACORUS. Si le mérite est grand, l'estime est un peu forte.

EURYDICE. Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte :
Comme vous le forcez à se trop expliquer,
S'il manque de respect, vous l'en faites manquer.
Il est si naturel d'estimer ce qu'on aime,
Qu'on voudroit que partout on l'estimât de même;
Et la pente est si douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS. C'est en dire beaucoup.

EURYDICE. Apprenez davantage,
Et sachez que l'effort où mon devoir m'engage
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous étoit sûr, je veux dire ma main.
Ne vous la promettez qu'après que dans mon ame
Votre mérite aura dissipé cette flamme,
Et que mon cœur, charmé par des attraits plus doux,
Se sera répondu de n'aimer rien que vous.
Et ne me dites point que pour cet hyménée
C'est par mon propre aveu qu'on a pris la journée :
J'en sais la conséquence, et diffère à regret;
Mais puisque vous m'avez arraché mon secret,
Il n'est ni roi, ni père, il n'est prière, empire,
Qu'au péril de cent morts mon cœur n'ose en dédire.

C'est ce qu'il n'est plus temps de vous dissimuler,
Seigneur; et c'est le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS. A ces bontés, madame, ajoutez une grace;
Et du moins, attendant que cette ardeur se passe,
Apprenez-moi le nom de cet heureux amant
Qui sur tant de vertu règne si puissamment?
Par quelles qualités il a pu la surprendre?

EURYDICE. Ne me pressez point tant, seigneur, de vous l'apprendre.
Si je vous l'avois dit...

PACORUS. Achevons.

EURYDICE. Dès demain
Rien ne m'empêcheroit de lui donner la main.

PACORUS. Il est donc en ces lieux, madame?

EURYDICE. Il y peut être,
Seigneur, si déguisé qu'on ne le peut connoître.
Peut-être en domestique est-il auprès de moi;
Peut-être s'est-il mis de la maison du roi;
Peut-être chez vous-même il s'est réduit à feindre.
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre,
Dans tous les inconnus que vous aurez à voir;
Et, plus que tout encor, craignez de trop savoir.
J'en dis trop; il est temps que ce discours finisse.
A Palmis que je vois rendez plus de justice;
Et puissent de nouveau ses attraits vous charmer
Jusqu'à ce que le temps m'apprenne à vous aimer!

SCÈNE III.

PACORUS, PALMIS.

PACORUS. Madame, au nom des dieux, ne venez pas vous plaindre.
On me donne sans vous assez de gens à craindre;
Et je serois bientôt accablé de leurs coups,
N'étoit que pour asile on me renvoie à vous.
J'obéis, j'y reviens, madame; et cette joie...

PALMIS. Que n'y revenez-vous sans qu'on vous y renvoie!
Votre amour ne fait rien ni pour moi ni pour lui,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS. N'est-ce rien que pour vous à cet ordre il défère?

PALMIS. Non, ce n'est qu'un dépit qu'il cherche à satisfaire.

PACORUS. Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien

Fait-il si peu d'honneur qu'on ne le compte à rien?

PALMIS. Depuis qu'il est honteux d'aimer un infidèle,
Que ce qu'un mépris chasse un coup d'œil le rappelle,
Et que les inconstants ne donnent point de cœurs
Sans être encor tout prêts de les porter ailleurs.

PACORUS. Je le suis, je l'avoue, et mérite la honte
Que d'un retour suspect vous fassiez peu de compte.
Montrez-vous généreuse; et si mon changement
A changé votre amour en vif ressentiment,
Immolez un courroux si grand, si légitime,
A la juste pitié d'un si malheureux crime.
J'en suis assez puni sans que l'indignité...

PALMIS. Seigneur, le crime est grand; mais j'ai de la bonté :
Je sais ce qu'à l'état ceux de votre naissance,
Tout maîtres qu'ils en sont, doivent d'obéissance :
Son intérêt chez eux l'emporte sur le leur,
Et du moment qu'il parle il fait taire le cœur.

PACORUS. Non, madame, souffrez que je vous désabuse;
Je ne mérite point l'honneur de cette excuse :
Ma légèreté seule a fait ce nouveau choix;
Nulles raisons d'état ne m'en ont fait de lois;
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage,
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage :
J'ai pris plaisir à l'être; et plus mon crime est noir,
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.
Tout mon cœur...

PALMIS. Entre amants qu'un changement sépare,
Le crime est oublié sitôt qu'on le répare;
Et, bien qu'il vous ait plu, seigneur, de me trahir,
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

PACORUS. Faites-moi grace entière, et songez à me rendre
Ce qu'un amour si pur, ce qu'une ardeur si tendre...

PALMIS. Donnez-moi donc, seigneur, vous-même quelque jour,
Quelque infaillible voie à fixer votre amour;
Et s'il est un moyen...

PACORUS. S'il en est? Oui, madame,
Il en est de fixer tous les vœux de mon ame;
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit si doux,
Si je ne m'y rattache, il ne tiendra qu'à vous.
Il est, pour m'arrêter sous un si digne empire,

Un office à me rendre, un secret à me dire.
La princesse aime ailleurs, je n'en puis plus douter,
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.
Vous êtes avec elle en trop d'intelligence
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence :
Tirez-moi de ce doute, et recevez ma foi
Qu'autre que vous jamais ne régnera sur moi.

PALMIS. Quel gage en est-ce, hélas ! qu'une foi si peu sûre?
Le ciel la rendra-t-il moins sujette au parjure?
Et ces liens si doux, que vous avez brisés,
A briser de nouveau seront-ils moins aisés?
Si vous voulez, seigneur, rappeler mes tendresses,
Il me faut des effets, et non pas des promesses;
Et cette foi n'a rien qui me puisse ébranler,
Quand la main seule a droit de me faire parler.

PACORUS. La main seule en a droit ! Quand cent troubles m'agitent,
Que la haine, l'amour, l'honneur, me sollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,
Hélas ! suis-je en état de vous donner la main?

PALMIS. Et moi, sans cette main, seigneur, suis-je maîtresse
De ce que m'a daigné confier la princesse,
Du secret de son cœur? Pour le tirer de moi,
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,
Être un autre vous-même ; et le seul hyménée
Peut rompre le silence où je suis enchaînée.

PACORUS. Ah ! vous ne m'aimez plus.

PALMIS. Je voudrois le pouvoir :
Mais pour ne plus aimer que sert de le vouloir?
J'ai pour vous trop d'amour, et je le sens renaître
Et plus tendre et plus fort qu'il n'a dû jamais être.
Mais si...

PACORUS. Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

PALMIS. Me préserve le ciel de vous aimer si mal!
Ce seroit vous livrer à des guerres nouvelles,
Allumer entre vous des haines immortelles...

PACORUS. Que m'importe? et qu'aurai-je à redouter de lui,
Tant que je me verrai Suréna pour appui?
Quel qu'il soit, ce rival, il sera seul à plaindre :
Le vainqueur des Romains n'a point de rois à craindre.

PALMIS. Je le sais; mais, seigneur, qui vous peut engager

Aux soins de le punir et de vous en venger?
Quand son grand cœur charmé d'une belle princesse
En a su mériter l'estime et la tendresse,
Quel dieu, quel bon génie a dû lui révéler
Que le vôtre pour elle aimeroit à brûler?
A quel trait ce rival a-t-il dû le connoître,
Respecter de si loin des feux encore à naître,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos destins plus que vous n'en saviez?
S'il a vu la conquête à ses vœux exposée,
S'il a trouvé du cœur la sympathie aisée,
S'être emparé d'un bien où vous n'aspiriez pas,
Est-ce avoir fait des vols et des assassinats?

PACORUS. Je le vois bien, madame, et vous et ce cher frère,
Abondez en raisons pour cacher le mystère :
Je parle, promets, prie, et je n'avance rien.
Aussi votre intérêt est préférable au mien :
Rien n'est plus juste ; mais...

PALMIS. Seigneur...

PACORUS. Adieu, madame :
Je vous fais trop jouir des troubles de mon ame.
Le ciel se lassera de m'être rigoureux.

PALMIS. Seigneur, quand vous voudrez, il fera quatre heureux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORODE, SILLACE.

SILLACE. Je l'ai vu par votre ordre, et voulu par avance
Pénétrer le secret de son indifférence.
Il m'a paru, seigneur, si froid, si retenu...
Mais vous en jugerez quand il sera venu.
Cependant je dirai que cette retenue
Sent une ame de trouble et d'ennuis prévenue ;
Que ce calme paroît assez prémédité
Pour ne répondre pas de sa tranquillité ;
Que cette indifférence a de l'inquiétude,

Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.
ORODE. Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter !
Un service au-dessus de toute récompense
A force d'obliger tient presque lieu d'offense ;
Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat ;
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.
Le plus zélé déplait, le plus utile gêne,
Et l'excès de son poids fait pencher vers la haine.
Suréna de l'exil lui seul m'a rappelé ;
Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avoit volé,
Mon sceptre; de Crassus il vient de me défaire :
Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire ?
Lui partager mon trône ? Il seroit tout à lui
S'il n'avoit mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurois la perte, il forçoit des murailles ;
Quand j'invoquois mes dieux, il gagnoit des batailles.
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, et crains
Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains ;
Et, dans tout ce qu'il a de nom et de fortune,
Sa fortune me pèse, et son nom m'importune.
Qu'un monarque est heureux quand parmi ses sujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au-dessus de sa gloire il n'y connoît personne,
Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne[1] !
SILLACE. Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,
La saine politique a deux extrémités.
Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
Puissant par sa fortune, et plus par son emploi,
S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre roi,
Si, dans les différents que le ciel vous peut faire,
Une femme l'entraîne au parti de son père,
Que vous servira lors, seigneur, d'en murmurer ?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en assurer ;
Il n'est point de milieu.
ORODE. Ma pensée est la vôtre ;
Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre ?

[1] L'ingratitude des rois et leur basse et jalouse politique n'ont peut-être jamais été caractérisées avec plus de vérité que dans le personnage d'Orode. (P.)

Pour prix de ses hauts faits, et de m'avoir fait roi,
Son trépas... Ce mot seul me fait pâlir d'effroi;
Ne m'en parlez jamais : que tout l'état périsse,
Avant que jusque là ma vertu se ternisse,
Avant que je défère à ces raisons d'état
Qui nommeroient justice un si lâche attentat!

SILLACE. Mais pourquoi lui donner les Romains en partage,
Quand sa gloire, seigneur, vous donnoit tant d'ombrage?
Pourquoi contre Artabase attacher vos emplois,
Et lui laisser matière à de plus grands exploits?

ORODE. L'événement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voyois des Romains la valeur éclatante;
Et, croyant leur défaite impossible sans moi,
Pour me la préparer, je fondis sur ce roi :
Je crus qu'il ne pourroit à la fois se défendre
Des fureurs de la guerre et de l'offre d'un gendre;
Et que par tant d'horreurs son peuple épouvanté
Lui feroit mieux goûter la douceur d'un traité :
Tandis que Suréna, mis aux Romains en butte,
Les tiendroit en balance, ou craindroit pour sa chute,
Et me réserveroit la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, et de le relever.
Je réussis à l'un, et conclus l'alliance;
Mais Suréna vainqueur prévint mon espérance.
A peine d'Artabase eus-je signé la paix,
Que j'appris Crassus mort, et les Romains défaits.
Ainsi d'une si haute et si prompte victoire
J'emporte tout le fruit, et lui toute la gloire;
Et, beaucoup plus heureux que je n'aurois voulu,
Je me fais un malheur d'être trop absolu.
Je tiens toute l'Asie et l'Europe en alarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes;
Et quand tous mes voisins tremblent pour leurs états,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moi-même, et pour remède unique
Je n'y vois qu'une basse et dure politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,
Se doit voir d'un sujet le rebut ou le choix.

SILLACE. Le rebut! Vous craignez, seigneur, qu'il la refuse?

ORODE. Et ne se peut-il pas qu'un autre amour l'amuse,

Et que, rempli qu'il est d'une juste fierté,
Il n'écoute son cœur plus que ma volonté?
Le voici; laissez-nous.

SCÈNE II.

ORODE, SURÉNA.

ORODE. Suréna, vos services
(Qui l'auroit osé croire?) ont pour moi des supplices;
J'en ai honte, et ne puis assez me consoler
De ne voir aucun don qui les puisse égaler.
Suppléez au défaut d'une reconnoissance
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuissance;
Et s'il en est un prix dont vous fassiez état,
Donnez-moi les moyens d'être un peu moins ingrat.
SURÉNA. Quand je vous ai servi, j'ai reçu mon salaire,
Seigneur, et n'ai rien fait qu'un sujet n'ait dû faire;
La gloire m'en demeure, et c'est l'unique prix
Que s'en est proposé le choix que j'en ai pris.
Si pourtant il vous plaît, seigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un roi dont l'ame est toute grande;
La plus haute vertu peut faire de faux pas;
SI la mienne en fait un, daignez ne le voir pas;
Gardez-moi des bontés toujours prêtes d'éteindre
Le plus juste courroux que j'aurois lieu d'en craindre;
Et si...
ORODE. Ma gratitude oseroit se borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,
Qui n'arrivera point? et j'attendrois un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon estime?
Le ciel m'est plus propice, et m'en ouvre un moyen
Par l'heureuse union de votre sang au mien.
D'avoir tout fait pour moi ce sera le salaire.
SURÉNA. J'en ai flatté long-temps un espoir téméraire;
Mais puisque enfin le prince...
ORODE. Il aima votre sœur,
Et le bien de l'état lui dérobe son cœur;
La paix de l'Arménie à ce prix est jurée.
Mais l'injure aisément peut être séparée;
J'y sais des rois tout prêts: et pour vous, dès demain,

Mandane que j'attends vous donnera la main.
C'est tout ce qu'en la mienne ont mis les destinées
Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

SURÉNA. A cet excès d'honneur rien ne peut s'égaler :
Mais si vous me laissiez liberté d'en parler,
Je vous dirois, seigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette princesse un trône digne d'elle ;
Que l'inégalité de mon destin au sien
Ravaleroit son sang sans élever le mien ;
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laisse encor sujet, et la rendroit sujette ;
Et que de son hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de rois à naître, il naitroit des sujets.
De quel œil voulez-vous, seigneur, qu'elle me donne
Une main refusée à plus d'une couronne,
Et qu'un si digne objet des vœux de tant de rois
Descende par votre ordre à cet indigne choix ?
Que de mépris pour moi ! que de honte pour elle !
Non, seigneur, croyez-en un serviteur fidèle ;
Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du prince avec ma sœur.
Ne le mêlez, seigneur, au sang de vos ancêtres
Qu'afin que vos sujets en reçoivent des maîtres :
Vos Parthes dans la gloire ont trop long-temps vécu,
Pour attendre des rois du sang de leur vaincu.
Si vous ne le savez, tout le camp en murmure ;
Ce n'est qu'avec dépit que le peuple l'endure.
Quelles lois eût pu faire Artabase vainqueur
Plus rudes, disent-ils, même à des gens sans cœur ?
Je les fais taire. Mais, seigneur, à le bien prendre,
C'étoit moins l'attaquer que lui mener un gendre ;
Et, si vous en aviez consulté leurs souhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette paix.

ORODE. Est-ce dans le dessein de vous mettre à leur tête
Que vous me demandez ma grace toute prête ?
Et de leurs vains souhaits vous font-ils le porteur
Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur ?
Il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
Qui rétablit son maître et triomphe de Rome :
Mais sous le ciel tout change, et les plus valeureux

N'ont jamais sûreté d'être toujours heureux.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable.
Le prince aime Eurydice autant qu'elle est aimable :
Et, s'il faut dire tout, je lui dois cet appui
Contre ce que Phradate osera contre lui.
Car tout ce qu'attenta contre moi Mitradate,
Pacorus le doit craindre à son tour de Phradate :
Cet esprit turbulent, et jaloux du pouvoir,
Quoique son frère...
SURÉNA. Il sait que je sais mon devoir,
Et n'a pas oublié que dompter des rebelles,
Détrôner un tyran...
ORODE. Ces actions sont belles ;
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner?
SURÉNA. La dédaigner, seigneur, quand mon zèle fidèle
N'ose me regarder que comme indigne d'elle !
Osez me dispenser de ce que je vous doi ;
Et, pour la mériter, je cours me faire roi.
S'il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
Qui rétablit son maître et triomphe de Rome,
Sur quels rois aisément ne pourrois-je emporter,
En faveur de Mandane, un sceptre à la doter ?
Prescrivez-moi, seigneur, vous-même une conquête
Dont en prenant sa main je couronne sa tête ;
Et vous direz après si c'est la dédaigner,
Que de vouloir me perdre ou la faire régner.
Mais je suis né sujet ; et j'aime trop à l'être
Pour hasarder mes jours que pour servir mon maître,
Et consentir jamais qu'un homme tel que moi
Souille par son hymen le pur sang de son roi.
ORODE. Je n'examine point si ce respect déguise :
Mais parlons une fois avec pleine franchise.
Vous êtes mon sujet, mais un sujet si grand,
Que rien n'est malaisé quand son bras l'entreprend.
Vous possédez sous moi deux provinces entières
De peuples si hardis, de nations si fières,
Que sur tant de vassaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zèle a de fidélité :
Ils vous ont jusqu'ici suivi comme fidèle ;

Et, quand vous le voudrez, ils vous suivront rebelle :
Vous avez tant de nom, que tous les rois voisins
Vous veulent, comme Orode, unir à leurs destins.
La victoire, chez vous passée en habitude,
Met jusque dans ses murs Rome en inquiétude :
Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux,
Vous traînez en tous lieux dix mille ames à vous :
Le nombre est peu commun pour un train domestique ;
Et s'il faut qu'avec vous tout-à-fait je m'explique,
Je ne vous saurois croire assez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

SURÉNA. Par quel crime, seigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pu mériter si peu de confiance ?
Si mon cœur, si mon bras pouvoit être gagné,
Mitradate et Crassus n'auroient rien épargné :
Tous les deux...

ORODE. Laissons là Crassus et Mitradate.
Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate ;
Tout ce que je vous dois j'aime à le publier :
Mais, quand je m'en souviens, vous devez l'oublier.
Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
Je sais vous épargner la peine de le dire ;
Et, s'il met votre zèle au-dessus du commun,
Je n'en suis point ingrat ; craignez d'être importun.

SURÉNA. Je reviens à Palmis, seigneur. De mes hommages
Si les lois du devoir sont de trop foibles gages,
En est-il de plus sûrs, ou de plus fortes lois,
Qu'avoir une sœur reine et des neveux pour rois ?
Mettez mon sang au trône, et n'en cherchez point d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres
Que tout cet univers, que tout notre avenir
Ne trouve aucune voie à les en désunir.

ORODE. Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
Au milieu des apprêts d'un si grand hyménée ?
Et rendrai-je aux Romains qui voudroient me braver
Un ami que la paix vient de leur enlever ?
Si le prince renonce au bonheur qu'il espère,
Que dira la princesse, et que fera son père ?

SURÉNA. Pour son père, seigneur, laissez-m'en le souci.
J'en réponds, et pourrois répondre d'elle aussi.

Malgré la triste paix que vous avez jurée,
Avec le prince même elle s'est déclarée;
Et, si je puis vous dire avec quels sentiments
Elle attend à demain l'effet de vos serments,
Elle aime ailleurs.

ORODE. Et qui?

SURÉNA. C'est ce qu'elle aime à taire :
Du reste, son amour n'en fait aucun mystère,
Et cherche à reculer les effets d'un traité
Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

ORODE. Est-ce au peuple, est-ce à vous, Suréna, de me dire
Pour lui donner des rois quel sang je dois élire?
Et, pour voir dans l'état tous mes ordres suivis,
Est-ce de mes sujets que je dois prendre avis?
Si le prince à Palmis veut rendre sa tendresse,
Je consens qu'il dédaigne à son tour la princesse;
Et nous verrons après quel remède apporter
A la division qui peut en résulter.
Pour vous, qui vous sentez indigne de ma fille,
Et craignez par respect d'entrer en ma famille,
Choisissez un parti qui soit digne de vous,
Et qui surtout n'ait rien à me rendre jaloux;
Mon ame avec chagrin sur ce point balancée
En veut, et dès demain, être débarrassée.

SURÉNA. Seigneur, je n'aime rien.

ORODE. Que vous aimiez ou non,
Faites un choix vous-même, ou souffrez-en le don.

SURÉNA. Mais, si j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
Du secret de mon cœur puis-je vous rendre compte?

ORODE. A demain, Suréna; s'il se peut, dès ce jour,
Résolvons cet hymen avec ou sans amour.
Cependant allez voir la princesse Eurydice;
Sous les lois du devoir ramenez son caprice;
Et ne m'obligez point à faire à ses appas
Un compliment de roi qui ne lui plairoit pas.
Palmis vient par mon ordre, et je veux en apprendre
Dans vos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCÈNE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE. Suréna m'a surpris, et je n'aurois pas dit
Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'esprit :
Mais moins on le prévoit, et plus cet esprit brille :
Il trouve des raisons à refuser ma fille,
Mais fortes, et qui même ont si bien succédé,
Que s'en disant indigne il m'a persuadé.
Savez-vous ce qu'il aime ? Il est hors d'apparence
Qu'il fasse un tel refus sans quelque préférence,
Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix
Ferme tout son grand cœur au pur sang de ses rois.
PALMIS. J'ai cru qu'il n'aimoit rien.
ORODE. Il me l'a dit lui-même.
Mais la princesse avoue, et hautement, qu'elle aime :
Vous êtes son amie, et savez quel amant
Dans un cœur qu'elle doit règne si puissamment.
PALMIS. Si la princesse en moi prend quelque confiance,
Seigneur, m'est-il permis d'en faire confidence?
Reçoit-on des secrets sans une forte loi...
ORODE. Je croyois qu'elle pût se rompre pour un roi,
Et veux bien toutefois qu'elle soit si sévère
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à se taire :
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.
PALMIS. Ah ! pour mes sentiments, je vous les dirai tous.
J'aime ce que j'aimois, et n'ai point changé d'ame :
Je n'en fais point secret.
ORODE. L'aimer encor, madame !
Ayez-en quelque honte, et parlez-en plus bas.
C'est foiblesse d'aimer qui ne vous aime pas.
PALMIS. Non, seigneur : à son prince attacher sa tendresse,
C'est une grandeur d'ame et non une foiblesse ;
Et lui garder un cœur qu'il lui plut mériter
N'a rien d'assez honteux pour ne s'en point vanter.
J'en ferai toujours gloire; et mon ame, charmée
De l'heureux souvenir de m'être vue aimée,
N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux
Qu'alluma son mérite, et l'offre de ses vœux.

ORODE. Faites mieux, vengez-vous. Il est des rois, madame,
Plus dignes qu'un ingrat d'une si belle flamme.

PALMIS. De ce que j'aime encor ce seroit m'éloigner,
Et me faire un exil sous ombre de régner.
Je veux toujours le voir, cet ingrat qui me tue,
Non pour le triste bien de jouir de sa vue:
Cette fausse douceur est au-dessous de moi,
Et ne vaudra jamais que je néglige un roi.
Mais il est des plaisirs qu'une amante trahie
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.
Je verrai l'infidèle inquiet, alarmé
D'un rival inconnu, mais ardemment aimé,
Rencontrer à mes yeux sa peine dans son crime,
Par les mains de l'hymen devenir ma victime,
Et ne me regarder, dans ce chagrin profond,
Que le remords en l'ame, et la rougeur au front.
De mes bontés pour lui l'impitoyable image,
Qu'imprimera l'amour sur mon pâle visage,
Insultera son cœur; et dans nos entretiens
Mes pleurs et mes soupirs rappelleront les siens,
Mais qui ne serviront qu'à lui faire connoître
Qu'il pouvoit être heureux et ne sauroit plus l'être;
Qu'à lui faire trop tard haïr son peu de foi,
Et, pour tout dire ensemble, avoir regret à moi.
Voilà tout le bonheur où mon amour aspire;
Voilà contre un ingrat tout ce que je conspire;
Voilà tous les plaisirs que j'espère à le voir,
Et tous les sentiments que vous vouliez savoir.

ORODE. C'est bien traiter les rois en personnes communes
Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme si, pour vous plaire et les inquiéter,
Dans le trône avec eux l'amour pouvoit monter.
Il nous faut un hymen, pour nous donner des princes
Qui soient l'appui du sceptre et l'espoir des provinces;
C'est là qu'est notre force; et, dans nos grands destins,
Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
Du reste, en ces grands nœuds l'état qui s'intéresse
Ferme l'œil aux attraits et l'ame à la tendresse:
La seule politique est ce qui nous émeut;
On la suit, et l'amour s'y mêle comme il peut:

S'il vient, on l'applaudit ; s'il manque, on s'en console.
C'est dont vous pouvez croire un roi sur sa parole.
Nous ne sommes point faits pour devenir jaloux,
Ni pour être en souci si le cœur est à nous.
Ne vous repaissez plus de ces vaines chimères,
Qui ne font les plaisirs que des ames vulgaires,
Madame ; et, que le prince ait ou non à souffrir,
Acceptez un des rois que je puis vous offrir.

PALMIS. Pardonnez-moi, seigneur, si mon ame alarmée
Ne veut point de ces rois dont on n'est point aimée.
J'ai cru l'être du prince, et l'ai trouvé si doux,
Que le souvenir seul m'en plaît plus qu'un époux.

ORODE. N'en parlons plus, madame ; et dites à ce frère,
Qui vous est aussi cher que vous me seriez chère,
Que parmi ses respects il n'a que trop marqué...

PALMIS. Quoi, seigneur?

ORODE. Avec lui je crois m'être expliqué.
Qu'il y pense, madame. Adieu.

PALMIS, *seule*. Quel triste augure !
Et que ne me dit point cette menace obscure !
Sauvez ces deux amants, ô ciel, et détournez
Les soupçons que leurs feux peuvent avoir donnés.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

EURYDICE, ORMÈNE.

ORMÈNE. Oui, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna sur le bord de sa perte.
Je l'ai su de Sillace ; et j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURYDICE. On n'oseroit, Ormène ; on n'oseroit.

ORMÈNE. Madame,
Croyez-en un peu moins votre fermeté d'ame.
Un héros arrêté n'a que deux bras à lui ;

Et souvent trop de gloire est un débile appui.
EURYDICE. Je sais que le mérite est sujet à l'envie,
Que son chagrin s'attache à la plus belle vie.
Mais sur quelle apparence oses-tu présumer
Qu'on pourroit...
ORMÈNE. Il vous aime, et s'en est fait aimer.
EURYDICE. Qui l'a dit?
ORMÈNE. Vous et lui; c'est son crime et le vôtre.
Il refuse Mandane, et n'en veut aucune autre ;
On sait que vous aimez; on ignore l'amant :
Madame, tout cela parle trop clairement.
EURYDICE. Ce sont de vains soupçons qu'avec moi tu hasardes.

SCÈNE II.

EURYDICE, PALMIS, ORMÈNE.

PALMIS. Madame, à chaque porte on a posé des gardes ;
Rien n'entre, rien ne sort, qu'avec ordre du roi.
EURYDICE. Qu'importe? et quel sujet en prenez-vous d'effroi?
PALMIS. Ou quelque grand orage à nous troubler s'apprête,
Ou l'on en veut, madame, à quelque grande tête :
Je tremble pour mon frère.
EURYDICE. A quel propos trembler ?
Un roi qui lui doit tout voudroit-il l'accabler ?
PALMIS. Vous le figurez-vous à tel point insensible,
Que de son alliance un refus si visible...
EURYDICE. Un si rare service a su le prévenir
Qu'il doit récompenser avant que de punir.
PALMIS. Il le doit ; mais, après une pareille offense,
Il est rare qu'on songe à la reconnoissance,
Et par un tel mépris le service effacé
Ne tient plus d'yeux ouverts sur ce qui s'est passé.
EURYDICE. Pour la sœur d'un héros, c'est être bien timide.
PALMIS. L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide?
EURYDICE. L'amante d'un héros aime à lui ressembler,
Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.
PALMIS. Vous vous flattez, madame; elle a de la tendresse
Que leur idée étonne, et leur image blesse;
Et ce que dans sa perte elle prend d'intérêt

Ne sauroit sans désordre en attendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de constance héroïque
N'est point une vertu dont le sexe se pique;
Ou, s'il peut jusque là porter sa fermeté,
Ce qu'il appelle amour n'est qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frère, on verroit quelque alarme;
Il vous échapperoit un soupir, une larme,
Qui marqueroit du moins un sentiment jaloux
Qu'une sœur se montrât plus sensible que vous.
Dieux ! je donne l'exemple, et l'on s'en peut défendre !
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre !
Auroit-on jamais cru qu'on pût voir quelque jour
Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de l'amour ?
Mais j'ai tort, et la perte est pour vous moins amère.
On recouvre un amant plus aisément qu'un frère;
Et si je perds celui que le ciel me donna,
Quand j'en recouvrerois, seroit-ce un Suréna?

EURYDICE. Et si j'avois perdu cet amant qu'on menace,
Seroit-ce un Suréna qui rempliroit sa place?
Pensez-vous qu'exposée à de si rudes coups,
J'en soupire au-dedans, et tremble moins que vous?
Mon intrépidité n'est qu'un effort de gloire,
Que, tout fier qu'il paroît, mon cœur n'en veut pas croire.
Il est tendre, et ne rend ce tribut qu'à regret
Au juste et dur orgueil qu'il dément en secret.
Oui, s'il en faut parler avec une ame ouverte,
Je pense voir déja l'appareil de sa perte,
De ce héros si cher; et ce mortel ennui
N'ose plus aspirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS. Avec moins de chaleur, vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon amant pour conserver mon frère,
Madame; et puisque enfin il vous faut l'épouser,
Tâchez, par politique, à vous y disposer.

EURYDICE. Mon amour est trop fort pour cette politique:
Tout entier on l'a vu, tout entier il s'explique;
Et le prince sait trop ce que j'ai dans le cœur,
Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, et l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en sa faveur tout cet amour expire.
C'est avoir trop parlé; mais, dût se perdre tout,

Je me tiendrai parole, et j'irai jusqu'au bout.
PALMIS. Ainsi donc, vous voulez que ce héros périsse?
EURYDICE. Pourroit-on en venir jusqu'à cette injustice?
PALMIS. Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et du trop d'union où s'obstinent vos cœurs.
Rendez heureux le prince, il n'est plus sa victime.
Qu'il se donne à Mandane, il n'aura plus de crime.
EURYDICE. Qu'il s'y donne, madame, et ne m'en dise rien :
Ou, si son cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer que ma haine cessée
Vers l'amour de son frère ait tourné ma pensée.
Résolvez-le vous-même à me désobéir ;
Forcez-moi, s'il se peut, moi-même à le haïr ;
A force de raison faites-m'en un rebelle ;
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidèle ;
Par pitié, par tendresse, appliquez tous vos soins
A me mettre en état de l'aimer un peu moins :
J'achèverai le reste. A quelque point qu'on aime,
Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.
PALMIS. Le prince vient, madame, et n'a pas grand besoin,
Dans son amour pour vous, d'un odieux témoin :
Vous pourrez mieux sans moi flatter son espérance,
Mieux en notre faveur tourner sa déférence ;
Et ce que je prévois me fait assez souffrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

SCÈNE III.

PACORUS, EURYDICE, ORMÈNE.

EURYDICE. Est-ce pour moi, seigneur, qu'on fait garde à vos portes?
Pour assurer ma fuite, ai-je ici des escortes?
Ou si ce grand hymen, pour ses derniers apprêts...
PACORUS. Madame, ainsi que vous, chacun à ses secrets.
Ceux que vous honorez de votre confidence
Observent par votre ordre un généreux silence.
Le roi suit votre exemple ; et, si c'est vous gêner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.
EURYDICE. Qui devine est souvent sujet à se méprendre.
PACORUS. Si je devine mal, je sais à qui m'en prendre ;
Et comme votre amour n'est que trop évident,

Si je n'en sais l'objet, j'en sais le confident.
Il est le plus coupable : un amant peut se taire;
Mais d'un sujet au roi, c'est crime qu'un mystère.
Qui connoît un obstacle au bonheur de l'état,
Tant qu'il le tient caché commet un attentat.
Ainsi ce confident... Vous m'entendez, madame ;
Et je vois dans les yeux ce qui se passe en l'ame.

EURYDICE. S'il a ma confidence, il a mon amitié ;
Et je lui dois, seigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS. Ce sentiment est juste, et même je veux croire
Qu'un cœur comme le vôtre a droit d'en faire gloire ;
Mais ce trouble, madame, et cette émotion
N'ont-ils rien de plus fort que la compassion ?
Et quand de ses périls l'ombre vous intéresse,
Qu'une pitié si prompte en sa faveur vous presse,
Un si cher confident ne fait-il point douter
De l'amant ou de lui qui les peut exciter?

EURYDICE. Qu'importe ? et quel besoin de les confondre ensemble,
Quand ce n'est que pour vous, après tout, que je tremble ?

PACORUS. Quoi ! vous me menacez vous-même à votre tour !
Et les emportements de votre aveugle amour...

EURYDICE.

Je m'emporte et m'aveugle un peu moins qu'on ne pense :
Pour l'avouer vous-même, entrons en confidence.
Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux ;
Ma main ne sauroit être et ne sera qu'à vous ;
Mes vœux y sont déja, tout mon cœur y veut être ;
Dès que je le pourrai, je vous en ferai maître ;
Et si pour s'y réduire il me fait différer,
Cet amant si chéri n'en peut rien espérer.
Je ne serai qu'à vous, qui que ce soit que j'aime,
A moins qu'à vous quitter vous m'obligiez vous-même :
Mais s'il faut que le temps m'apprenne à vous aimer,
Il ne me l'apprendra qu'à force d'estimer ;
Et si vous me forcez à perdre cette estime,
Si votre impatience ose aller jusqu'au crime...
Vous m'entendez, seigneur, et c'est vous dire assez
D'où me viennent pour vous ces vœux intéressés.
J'ai part à votre gloire, et je tremble pour elle
Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle,

Que le barbare éclat d'un indigne soupçon
Ne fasse à l'univers détester votre nom,
Et que vous ne veuilliez sortir d'inquiétude
Par une épouvantable et noire ingratitude.
Pourrois-je après cela vous conserver ma foi
Comme si vous étiez encor digne de moi,
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne
Toute fumante encor du sang qui vous la donne,
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'aurez point de mains?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite;
D'autres ont ramassé les débris de sa fuite;
De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur;
Et vous avez besoin encor de son vainqueur.
Voilà ce que pour vous craint une destinée
Qui se doit bientôt voir à la vôtre enchaînée,
Et devieudroit infame à se vouloir unir
Qu'à des rois dont on puisse aimer le souvenir.

PACORUS. Tout ce que vous craignez est en votre puissance,
Madame ; il ne vous faut qu'un peu d'obéissance,
Qu'exécuter demain ce qu'un père a promis :
L'amant, le confident, n'auront plus d'ennemis.
C'est de quoi tout mon cœur, de nouveau, vous conjure,
Par les tendres respects d'une flamme si pure,
Ces assidus respects, qui, sans cesse bravés,
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez;
Par tout ce qu'a de rude un orgueil inflexible,
Par tous les maux que souffre...

EURYDICE. Et moi, suis-je insensible?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats?
Seigneur, je suis aimée, et vous ne l'êtes pas.
Mon devoir vous prépare un assuré remède,
Quand il n'en peut souffrir au mal qui me possède;
Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS. Ce moment quelquefois est difficile à prendre,
Madame; et si le roi se lasse de l'attendre,
Pour venger le mépris de son autorité,
Songez à ce que peut un monarque irrité.

EURYDICE. Ma vie est en ses mains, et de son grand courage

Il peut montrer sur elle un glorieux ouvrage.
PACORUS. Traitez-le mieux, de grace, et ne vous alarmez
Que pour la sûreté de ce que vous aimez.
Le roi sait votre foible, et le trouble que porte
Le péril d'un amant dans l'ame la plus forte.
EURYDICE. C'est mon foible, il est vrai; mais, si j'ai de l'amour,
J'ai du cœur, et pourrois le mettre en son plein jour.
Ce grand roi cependant prend une aimable voie
Pour me faire accepter ses ordres avec joie!
Pensez-y mieux, de grace; et songez qu'au besoin
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce premier pas, ce pas qui seul nous gêne,
L'amour rompt aisément le reste de sa chaîne;
Et, tyran à son tour du devoir méprisé,
Il s'applaudit long-temps du joug qu'il a brisé.
PACORUS. Madame...
EURYDICE. Après cela, seigneur, je me retire;
Et s'il vous reste encor quelque chose à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laisse achever avec mon confident.

SCÈNE IV.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS. Suréna, je me plains, et j'ai lieu de me plaindre.
SURÉNA. De moi, seigneur?
PACORUS. De vous. Il n'est plus temps de feindre:
Malgré tous vos détours, on sait la vérité;
Et j'attendois de vous plus de sincérité,
Moi, qui mettois en vous ma confiance entière,
Et ne voulois souffrir aucune autre lumière.
L'amour dans sa prudence est toujours indiscret;
A force de se taire il trahit son secret:
Le soin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et son silence dit tout ce qu'il craint qu'on sache.
Ne cachez plus le vôtre, il est connu de tous,
Et toute votre adresse a parlé contre vous.
SURÉNA. Puisque vous vous plaignez, la plainte est légitime,
Seigneur: mais, après tout, j'ignore encor mon crime.
PACORUS. Vous refusez Mandane avec tant de respect,

Qu'il est trop raisonné pour n'être point suspect.
Avant qu'on vous l'offrît vos raisons étoient prêtes,
Et jamais on n'a vu de refus plus honnêtes ;
Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir :
Il falloit tout promettre, et la laisser agir;
Il falloit espérer de son orgueil sévère
Un juste désaveu des volontés d'un père,
Et l'aigrir par des vœux si froids, si mal conçus,
Qu'elle usurpât sur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice
Qui pût mettre Palmis où doit être Eurydice,
En me donnant le change attirer mon courroux,
Et montrer quel objet vous réservez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adresse
A remettre au devoir l'esprit de la princesse :
Vous en avez eu l'ordre, et j'en suis plus haï.
C'est pour un bon sujet avoir bien obéi !

SURÉNA. Je le vois bien, seigneur ; qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'est compté pour crime; et je dois seul au roi
Répondre de Palmis, d'Eurydice, et de moi :
Comme si je pouvois sur une ame enflammée
Ce qu'on me voit pouvoir sur tout un corps d'armée,
Et qu'un cœur ne fût pas plus pénible à tourner
Que les Romains à vaincre, ou qu'un sceptre à donner.
Sans faire un nouveau crime, oserai-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'est pas de votre empire,
Et que l'amour, jaloux de son autorité,
Ne reconnoît ni roi ni souveraineté ?
Il hait tous les emplois où la force l'appelle ;
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle ;
Et je suis criminel de n'en pas triompher,
Quand vous-même, seigneur, ne pouvez l'étouffer !
Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Eurydice vous aime, et Palmis vous haïsse,
Ou rendez votre cœur à vos lois si soumis,
Qu'il dédaigne Eurydice, et retourne à Palmis.
Tout ce que vous pourrez ou sur vous ou sur elles,
Rendra mes actions d'autant plus criminelles ;
Mais sur elles, sur vous, si vous ne pouvez rien,

Des crimes de l'amour ne faites plus le mien.

PACORUS. Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire;
Mais je n'excuse point cenx qu'il s'obstine à taire,
Qui cachés avec soin se commettent long-temps,
Et tiennent près des rois de secrets mécontents.
Un sujet qui se voit le rival de son maître,
Qnelque étude qu'il perde à ne le point paroître,
Ne pousse aucun soupir sans faire un attentat;
Et d'un crime d'amour il en fait un d'état.
Il a besoin de grace, et snrtout quand on l'aime,
Jusqu'à se révolter contre le diadème,
Jusqu'à servir d'obstacle au bonheur général.

SURÉNA. Oui : mais quand de son maître on lui fait un rival,
Qu'il aimoit le premier; qu'en dépit de sa flamme,
Il cède, aimé qu'il est, ce qu'adore son ame;
Qu'il renonce à l'espoir, dédit sa passion,
Est-il digne de grace, ou de compassion?

PACORUS. Qui cède ce qu'il aime est digne qu'on le loue :
Mais il ne cède rien quand on l'en désavoue;
Et les illusions d'un si faux compliment
Ne méritent qu'un long et vrai ressentiment.

SURÉNA. Tout à l'heure, seigneur, vons me parliez de grace,
Et déja vons passez jusques à la menace!
La grace est aux grands cœurs honteuse à recevoir;
La menace n'a rien qui les puisse émouvoir.
Tandis que hors des murs ma suite est dispersée,
Que la garde au-dedans par Sillace est placée,
Que le peuple s'attend à me voir arrêter,
Si quelqu'nn en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites nn mot, seignenr, et l'une et l'autre est prête :
Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi;
Et si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.
J'ai vécn pour ma gloire autant qu'il falloit vivre,
Et laisse un grand exemple à qui pourra me suivre;
Mais si vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être assez vécn pour vous.

PACORUS. Suréna, mes pareils n'aiment point ces manières.
Ce sont fausses vertus que des vertus si fières.
Après tant de hauts faits et d'exploits signalés,

Le roi ne peut douter de ce que vous valez ;
Il ne veut pas vous perdre : épargnez-vous la peine
D'attirer sa colère et mériter ma haine ;
Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir
Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.
Il sied bien aux grands cœurs de paroître intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus solides ;
Mais souvent ces grands cœurs n'en font que mieux leur cour
A paroître, au besoin, maîtres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidèle.
Ce soir la reine arrive, et Mandane avec elle.
Je ne demande point le secret de vos feux;
Mais songez bien qu'un roi, quand il dit : Je le veux...
Adieu. Ce mot suffit ; et vous devez m'entendre.

SURÉNA. Je fais plus, je prévois ce que j'en dois attendre ;
Je l'attends sans frayeur ; et, quel qu'en soit le cours,
J'aurai soin de ma gloire, ordonnez de mes jours.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ORODE, EURYDICE.

ORODE. Ne me l'avouez point ; en cette conjoncture,
Le soupçon m'est plus doux que la vérité sûre;
L'obscurité m'en plaît, et j'aime à n'écouter
Que ce qui laisse encor liberté d'en-douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes,
Et d'un amant suspect dispersé les escortes,
De crainte qu'un aveugle et fol emportement
N'allât, et malgré vous, jusqu'à l'enlèvement.
La vertu la plus haute alors cède à la force :
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce,
Que le plus grand courroux qu'on voie y succéder
N'aspire qu'aux douceurs de se raccommoder.
Il n'est que trop aisé de juger quelle suite
Exigeroit de moi l'éclat de cette fuite;

Et pour n'en pas venir à ces extrémités,
Que vous l'aimiez ou non, j'ai pris mes sûretés.
EURYDICE. A ces précautions je suis trop redevable.
Une prudence moindre en seroit incapable,
Seigneur : mais, dans le doute où votre esprit se plaît,
Si j'ose en ce héros prendre quelque intérêt,
Son sort est plus douteux que votre incertitude,
Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude.
Je ne vous réponds point sur cet enlèvement;
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément.
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le sais, de l'amour je sais quelle est l'amorce ;
Mais contre tous les deux l'orgueil peut secourir,
Et rien n'en est à craindre alors qu'on sait mourir.
Je ne serai qu'au prince.
ORODE. Oui : mais à quand, madame,
A quand cet heureux jour, que de toute son ame...
EURYDICE. Il se verroit, seigneur, dès ce soir mon époux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous :
Sa curiosité s'est trop embarrassée
D'un point dont il devoit éloigner sa pensée.
Il sait que j'aime ailleurs, et l'a voulu savoir;
Pour peine il attendra l'effort de mon devoir.
ORODE. Les délais les plus longs, madame, ont quelque terme.
EURYDICE. Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme;
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatants;
Et quand on veut se vaincre, il y faut peu de temps.
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut suffire,
Un de ces bons moments, qu'un cœur n'ose en dédire;
S'il ne suit pas toujours nos souhaits et nos soins,
Il arrive souvent quand on l'attend le moins.
Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'aurai l'ame si peu tranquille;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laissera dans l'alarme où je suis.
ORODE. Le sort de Suréna vous met donc en alarme?
EURYDICE. Je vois ce que pour tous ses vertus ont de charme,
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un maître en colère ou d'un rival jaloux.
Ce n'est point toutefois l'amour qui m'intéresse,

C'est... Je crains encor plus que ce mot ne vous blesse,
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour,
Que d'en mettre, et si tôt, le vrai sujet au jour.

ORODE. Non, madame, parlez, montrez toutes vos craintes :
Puis-je sans les connoître en guérir les atteintes,
Et, dans l'épaisse nuit où vous vous retranchez,
Choisir le vrai remède aux maux que vous cachez ?

EURYDICE. Mais si je vous disois que j'ai droit d'être en peine
Pour un trône où je dois un jour monter en reine ;
Que perdre Suréna, c'est livrer aux Romains
Un sceptre que son bras a remis en vos mains ;
Que c'est ressusciter l'orgueil de Mitradate,
Exposer avec vous Pacorus et Phradate ;
Que je crains que sa mort, enlevant votre appui,
Vous renvoie à l'exil où vous seriez sans lui :
Seigneur, ce seroit être un peu trop téméraire.
J'ai dû le dire au prince, et je dois vous le taire ;
J'en dois craindre un trop long et trop juste courroux ;
Et l'amour trouvera plus de grace chez vous.

ORODE. Mais, madame, est-ce à vous d'être si politique ?
Qui peut se taire ainsi, voyons comme il s'explique ?
Si votre Suréna m'a rendu mes états,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas ?
Et trouvez-vous par-là sa valeur bien fondée
A ne m'estimer plus son maître qu'en idée,
A vouloir qu'à ses lois j'obéisse à mon tour ?
Ce discours iroit loin : revenons à l'amour,
Madame ; et s'il est vrai qu'enfin...

EURYDICE. Laissez-m'en faire,
Seigneur ; je me vaincrai, j'y tâche, je l'espère ;
J'ose dire encor plus, je m'en fais une loi ;
Mais je veux que le temps en dépende de moi.

ORODE. C'est bien parler en reine, et j'aime assez, madame,
L'impétuosité de cette grandeur d'ame ;
Cette noble fierté que rien ne peut dompter
Remplira bien ce trône où vous devez monter.
Donnez-moi donc en reine un ordre que je suive.
Phradate est arrivé, ce soir Mandane arrive ;
Ils sauront quels respects a montrés pour sa main
Cet intrépide effroi de l'empire romain.

Mandane en rougira, le voyant auprès d'elle.
Phradate est violent, et prendra sa querelle.
Près d'un esprit si chaud et si fort emporté,
Suréna dans ma cour est-il en sûreté?
Puis-je vous en répondre, à moins qu'il se retire?

EURYDICE. Bannir de votre cour l'honneur de votre empire!
Vous le pouvez, seigneur, et vous êtes son roi;
Mais je ne puis souffrir qu'il soit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne font rien à la chose;
Sous un prétexte faux je n'en suis pas moins cause;
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplaît; faites-vous-en justice;
Punissez, exilez; il faut qu'il obéisse.
Pour remplir mes devoirs j'attendrai son retour,
Seigneur; et jusque là point d'hymen ni d'amour.

ORODE. Vous pourriez épouser le prince en sa présence?

EURYDICE. Je ne sais : mais enfin je hais la violence.

ORODE. Empêchez-la, madame, en vous donnant à nous;
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.
Cet ordre exécuté, mon ame satisfaite
Pour ce héros si cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le fasse venir. Modérez vos hauteurs :
L'orgueil n'est pas toujours la marque des grands cœurs.
Il me faut un hymen ; choisissez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu pour le moins jusqu'au vôtre.

EURYDICE. Je sais tenir, seigneur, tout ce que je promets,
Et promettrois en vain de ne le voir jamais,
Moi qui sais que bientôt la guerre rallumée
Le rendra pour le moins nécessaire à l'armée.

ORODE. Nous ferons voir, madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la nécessité.
Je vous laisse avec lui.

SCÈNE II.

EURYDICE, SURÉNA.

EURYDICE. Seigneur, le roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane;
Le refus n'en sauroit demeurer impuni;

Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

SURÉNA. Madame, ce refus n'est point vers lui mon crime :
Vous m'aimez ; ce n'est point non plus ce qui l'anime.
Mon crime véritable est d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que mon roi, plus de vertu que lui ;
Et c'est de là que part cette secrète haine
Que le temps ne rendra que plus forte et plus pleine.
Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr :
Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir.
Mon visage l'offense, et ma gloire le blesse.
Jusqu'au fond de mon ame il cherche une bassesse,
Et tâche à s'ériger par l'offre ou par la peur,
De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur ;
Comme si par ses dons il pouvoit me séduire,
Ou qu'il pût m'accabler, et ne se point détruire.
Je lui dois en sujet tout mon sang, tout mon bien ;
Mais, si je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de lois que comme autant d'outrages,
Comme autant d'attentats sur de plus doux hommages.
Cependant pour jamais il faut nous séparer,
Madame.

EURYDICE. Cet exil pourroit toujours durer?

SURÉNA. En vain pour mes pareils leur vertu sollicite ;
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet exil toutefois n'est pas un long malheur ;
Et je n'irai pas loin sans mourir de douleur.

EURYDICE. Ah ! craignez de m'en voir assez persuadée
Pour mourir avant vous de cette seule idée.
Vivez, si vous m'aimez.

SURÉNA. Je vivrois pour savoir
Que vous aurez enfin rempli votre devoir,
Que d'un cœur tout à moi, que de votre personne
Pacorus sera maître, ou plutôt sa couronne?
Ce penser m'assassine, et je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'exil, madame, qu'au trépas.

EURYDICE. Que le ciel n'a-t-il mis en ma main et la vôtre,
Ou de n'être à personne, ou d'être l'un à l'autre !

SURÉNA. Falloit-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité !

EURYDICE. Cette inégalité me souffroit l'espérance.

Votre nom, vos vertus, valoient bien ma naissance;
Et Crassus a rendu plus digne encor de moi
Un héros dont le zèle a rétabli son roi.
Dans les maux où j'ai vu l'Arménie exposée,
Mon pays désolé m'a seul tyrannisée.
Esclave de l'état, victime de la paix,
Je m'étois répondu de vaincre mes souhaits,
Sans songer qu'un amour comme le nôtre extrême
S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ai promis : mais, hélas!
Quand j'ai promis, seigneur, je ne vous voyois pas.
Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je diffère à donner le bien que je vous ôte;
Et l'unique bonheur que j'y puis espérer
C'est de toujours promettre et toujours différer.

SURÉNA. Que je serois heureux!... Mais qu'osé-je vous dire?
L'indigne et vain bonheur où mon amour aspire!
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir :
Songez à vivre heureuse, et me laissez mourir.
Un trône vous attend, le premier de la terre,
Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui règle le destin du reste des humains,
Et jusque dans leurs murs alarme les Romains.

EURYDICE. J'envisage ce trône et tous ses avantages,
Et je n'y vois partout, seigneur, que vos ouvrages;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
Et, dans ce qui m'attend, je vois ce que je perds.
Ah, seigneur!

SURÉNA. Épargnez la douleur qui me presse;
Ne la ravalez point jusques à la tendresse;
Et laissez-moi partir dans cette fermeté
Qui fait de tels jaloux, et qui m'a tant coûté.

EURYDICE. Partez, puisqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur et donne tant d'ombrage.
Je suivrai votre exemple, et vous n'aurez point lieu...
Mais j'aperçois Palmis qui vient vous dire adieu;
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue,
Quelques moments encor jouir de votre vue.

SCÈNE III.

EURYDICE, SURÉNA, PALMIS.

PALMIS. On dit qu'on vous exile à moins que d'épouser,
Seigneur, ce que le roi daigne vous proposer.
SURÉNA. Non; mais jusqu'à l'hymen que Pacorus souhaite
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.
PALMIS. Et vous partez?
SURÉNA. Je pars.
PALMIS. Et, malgré son courroux,
Vous avez sûreté d'aller jusque chez vous?
Vous êtes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre sorte une belle disgrace,
Et, s'il faut dire tout, sur de si longs chemins
Il n'est point de poisons, il n'est point d'assassins?
SURÉNA. Le roi n'a pas encor oublié mes services,
Pour commencer par moi de telles injustices;
Il est trop généreux pour perdre son appui.
PALMIS. S'il l'est, tous vos jaloux le sont-ils comme lui?
Est-il aucun flatteur, seigneur, qui lui refuse
De lui prêter un crime et lui faire une excuse?
En est-il que l'espoir d'en faire mieux sa cour
N'expose sans scrupule à ces courroux d'un jour,
Ces courroux qu'on affecte alors qu'on désavoue
De lâches coups d'état dont en l'ame on se loue,
Et qu'une absence élude, attendant le moment
Qui laisse évanouir ce faux ressentiment?
SURÉNA. Ces courroux affectés que l'artifice donne
Font souvent trop de bruit pour abuser personne.
Si ma mort plaît au roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux qu'elle soit un crime qu'un hasard;
Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
Qu'impose la nature et règle la fortune;
Que son perfide auteur, bien qu'il cache sa main,
Devienne abominable à tout le genre humain;
Et qu'il en naisse enfin des haines immortelles
Qui de tous ses sujets lui fassent des rebelles.
PALMIS. Je veux que la vengeance aille à son plus haut point,
Les morts les mieux vengés ne ressuscitent point,

Et de tout l'univers la fureur éclatante
En consoleroit mal et la sœur et l'amante.

SURÉNA. Que faire donc, ma sœur ?

PALMIS. Votre asile est ouvert.

SURÉNA. Quel asile?

PALMIS. L'hymen qui vous vient d'être offert.
Vos jours en sûreté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre...

SURÉNA. Et c'est ma sœur qui m'y condamne!
C'est elle qui m'ordonne avec tranquillité
Aux yeux de ma princesse une infidélité!

PALMIS. Lorsque d'aucun espoir notre ardeur n'est suivie,
Doit-on être fidèle aux dépens de sa vie?
Mais vous ne m'aidez point à le persuader,
Vous qui d'un seul regard pourriez tout décider,
Madame! ses périls ont-ils de quoi vous plaire?

EURYDICE. Je crois faire beaucoup, madame, de me taire;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,
C'est tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il se peut, au nœud que je déteste;
Je vous laisse en parler, dispensez-moi du reste:
Je n'y mets point d'obstacle, et mon esprit confus...
C'est m'expliquer assez, n'exigez rien de plus.

SURÉNA. Quoi! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre[1],
Si ma perte est jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand, malgré la nature, en dépit de ses lois,
Le parricide a fait la moitié de nos rois,
Qu'un frère pour régner se baigne au sang d'un frère,
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père?
Notre Orode lui-même, où seroit-il sans moi?
Mitradate pour lui montroit-il plus de foi?
Croyez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate?
J'en connois mal le cœur, si bientôt il n'éclate,
Et si de ce haut rang que j'ai vu l'éblouir
Son père et son aîné peuvent long-temps jouir.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défense.
Car enfin mes refus ne font pas mon offense;
Mon vrai crime est ma gloire, et non pas mon amour:

[1] Suréna soutient ici d'une manière brillante la noble fierté de son caractère, et ces vers nous montrent encore le génie de Corneille dans tout son éclat. (P.)

Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour ;
Plus je les servirai, plus je serai coupable ;
Et s'ils veulent ma mort, elle est inévitable.
Chaque instant que l'hymen pourroit la reculer
Ne les attacheroit qu'à mieux dissimuler,
Qu'à rendre, sous l'appât d'une amitié tranquille,
L'attentat plus secret, plus noir et plus facile.
Ainsi, dans ce grand nœud chercher ma sûreté,
C'est inutilement faire une lâcheté,
Souiller en vain mon nom, et vouloir qu'on m'impute
D'avoir enseveli ma gloire sous ma chute.
Mais, dieux! se pourroit-il qu'ayant si bien servi,
Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi?
Non, non; c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde;
Vous le voyez, ma sœur, je n'ai pas même un garde;
Je suis libre.

PALMIS. Et j'en crains d'autant plus son courroux;
S'il vous faisoit garder, il répondroit de vous.
Mais pouvez-vous, seigneur, rejoindre votre suite?
Êtes-vous libre assez pour choisir une fuite?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein?
Pour en rompre l'effet il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le sang doit attendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

SURÉNA. La tendresse n'est point de l'amour d'un héros;
Il est honteux pour lui d'écouter des sanglots;
Et, parmi la douceur des plus illustres flammes,
Un peu de dureté sied bien aux grandes ames.

PALMIS. Quoi! vous pourriez...

SURÉNA. Adieu. Le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le roi.

SCÈNE IV.

EURYDICE, PALMIS.

PALMIS. Il court à son trépas, et vous en serez cause,
A moins que votre amour à son départ s'oppose.
J'ai perdu mes soupirs, et j'y perdrois mes pas.
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas.
Ne lui refusez point un mot qui le retienne,

Madame.

EURYDICE. S'il périt, ma mort suivra la sienne.

PALMIS. Je dois en dire autant ; mais ce n'est pas assez.
Vous avez tant d'amour, madame, et balancez !

EURYDICE. Est-ce le mal aimer que de le vouloir suivre ?

PALMIS. C'est un excès d'amour qui ne fait point revivre :
De quoi lui servira notre mortel ennui ?
De quoi nous servira de mourir après lui ?

EURYDICE. Vous vous alarmez trop : le roi dans sa colère
Ne parle...

PALMIS. Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire ?
D'un trône où ce héros a su le replacer,
S'il en veut à ses jours, l'ose-t-il prononcer ?
Le pourroit-il sans honte ; et pourriez-vous attendre
A pendre soin de lui qu'il soit trop tard d'en prendre ?
N'y perdez aucun temps, partez : que tardez-vous ?
Peut-être en ce moment on le perce de coups ;
Peut-être...

EURYDICE. Que d'horreurs vous me jetez dans l'ame !

PALMIS. Quoi ! vous n'y courez pas !

EURYDICE. Et le puis-je, madame ?
Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour jusque là put jamais se trahir ?
Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'est de ma propre main m'assassiner moi-même ?

PALMIS. Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez ?

SCÈNE V.

EURYDICE, PALMIS, ORMÈNE.

EURYDICE. Je n'y résiste plus, vous me le défendez.
Ormène vient à nous, et lui peut aller dire
Qu'il épouse... Achevez tandis que je soupire.

PALMIS. Elle vient tout en pleurs.

ORMÈNE. Qu'il vous en va coûter !
Et que pour Suréna...

PALMIS. L'a-t-on fait arrêter ?

ORMÈNE. A peine du palais il sortoit dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue ;
Deux autres l'ont suivie : et j'ai vu ce vainqueur,

Comme si toutes trois l'avaient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

EURYDICE. Hélas!

ORMÈNE. Songez à vous, la suite vous menace;
Et je pense avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on apprît à dédaigner les rois.

PALMIS. Prince ingrat! lâche roi! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrasés,
Si de pareils tyrans n'en sont point écrasés?
Et vous, madame, et vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paroît encor tranquille,
Vous qui brûlant pour lui, sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner,
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi! vous causez sa perte, et n'avez point de pleurs!

EURYDICE. Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs[1].
Ormène, soutiens-moi.

ORMÈNE. Que dites-vous, madame!

EURYDICE. Généreux Suréna, reçois toute mon ame.

ORMÈNE. Emportons-la d'ici pour la mieux secourir.

PALMIS. Suspendez ces douleurs qui pressent de mourir,
Grands dieux! et, dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne souffrez point ma mort que je ne sois vengée[2]!

[1] Ce vers fournira la seule remarque qu'on croie devoir faire sur la tragédie de *Suréna*. *Je ne pleure point, mais je meurs*, serait le sublime de la douleur, si cette idée était assez ménagée, assez préparée pour devenir vraisemblable; car le vraisemblable seul peut toucher. Il faut, pour dire qu'on meurt de douleur, et pour en mourir en effet, avoir éprouvé, avoir fait voir un désespoir si violent, qu'on ne s'étonne pas qu'un prompt trépas en soit la suite; mais on ne meurt pas ainsi de mort subite après avoir fait des raisonnements politiques et des dissertations sur l'amour. Le vers par lui-même est très tragique; mais il n'est pas amené par des sentiments assez tragiques. Ce n'est pas assez qu'un vers soit beau, il faut qu'il soit placé, et qu'il ne soit pas seul de son espèce dans la foule. (V.) — On ne peut qu'approuver ce que Voltaire observe ici avec autant de goût que de justesse. Ce n'étoit pas cependant la seule remarque qu'un commentateur impartial auroit pu faire sur cette pièce; et, si Voltaire eût mis à faire valoir les beautés de Corneille autant d'intérêt qu'il a mis de malignité à s'appesantir sur ses fautes, j'ose dire que le caractère héroïque de Suréna méritoit d'être compté parmi les plus belles conceptions du génie de ce grand poëte. (P.)

[2] Après *Suréna*, Pierre Corneille renonça au théâtre, auquel il eût dû renoncer plus tôt. Il survécut près de dix ans à cette pièce, et fut témoin des succès mérités de son illustre rival; mais il avait la consolation de voir représenter ses anciennes pièces avec des applaudissements toujours nouveaux, et c'est aux beaux morceaux

de ses anciens ouvrages que nous renvoyons le lecteur. Il remarquera que tout ce qui est bien pensé dans ses chefs-d'œuvre est presque toujours bien exprimé, à quelques tours et quelques termes près qui ont vieilli; et qu'il n'est obscur, guindé, alambiqué, incorrect, faible et froid, que quand il n'est pas soutenu par la force du sujet. Presque tout ce qui est mal exprimé chez lui ne méritait pas d'être exprimé. Il écrivait très inégalement : mais je ne sais s'il avait un génie inégal, comme on le dit; car je le vois toujours, dans ses meilleures pièces et dans ses plus mauvaises, attaché à la solidité du raisonnement, à la force et à la profondeur des idées, presque toujours plus occupé de disserter que de toucher; plein de ressources, jusque dans les sujets les plus ingrats, mais de ressources souvent peu tragiques; choisissant mal tous ses sujets, depuis *OEdipe*; inventant des intrigues, mais petites, sans chaleur et sans vie, s'étant fait un mauvais style pour avoir travaillé trop rapidement, et cherchant à se tromper lui-même sur ses dernières pièces. Son grand mérite est d'avoir trouvé la France agreste, grossière, ignorante, sans esprit, sans goût, vers le temps du *Cid*, et de l'avoir changée : car l'esprit qui règne au théâtre est l'image fidèle de l'esprit d'une nation. Non seulement on doit à Corneille la tragédie, la comédie, mais on lui doit l'art de penser. Il n'eut pas le pathétique des Grecs, il n'en donna une idée que dans le dernier acte de *Rodogune*; et le tableau que forme ce cinquième acte me paraît, avec ses défauts, très supérieur à tout ce que la Grèce admirait. Le tableau du cinquième acte d'*Athalie* est dans ce grand goût. Il faut avouer que tous les derniers actes des autres pièces, sans exception, sont maigres, décharnés, faibles, en comparaison. Si vous exceptez ces deux spectacles frappants, nos tragédies françaises ont été trop souvent des recueils de dialogues plutôt que des actions pathétiques; c'est par-là que nous péchons principalement : mais, avec ce défaut et quelques autres auxquels la nécessité de faire cinq actes assujétit les auteurs, on avoue que la scène française est supérieure à celles de toutes les nations anciennes et modernes. Cet art est absolument nécessaire dans une grande ville telle que Paris; mais avant Corneille cet art n'existait pas, et après Racine il paraît impossible qu'il s'accroisse. (V.)

FIN DE SURÉNA.

PSYCHÉ[1],

TRAGÉDIE-BALLET. — 1671.

PERSONNAGES.

JUPITER.
VÉNUS.
L'AMOUR.
ÆGIALE, } Graces.
PHAÈNE, }
PSYCHÉ.
LE ROI, père de Psyché.
AGLAURE, } Sœurs de Psyché.
CYDIPPE, }
CLÉOMÈNE, } princes, amants de Psyché.
AGÉNOR, }
LE ZÉPHIRE.
LYCAS,
LE DIEU D'UN FLEUVE.

PROLOGUE[2].

La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paroît au milieu du théâtre, accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palæmon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités : l'un mène à sa suite des Dryades et des Sylvains; et l'autre des dieux des Fleuves, et des Naïades. Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre en terre :

Ce n'est plus le temps de la guerre;
Le plus puissant des rois

[1] Aucune des éditions des Œuvres de Corneille, publiées de son vivant, ne renferme *Psyché*: Molière, qui en avoit tracé le plan, en conserva la propriété. Cette pièce avoit, dans l'origine, pour titre: *Les Amours de Psyché*, et fut imprimée pour la première fois en 1673, avec un Avis du libraire au lecteur, que nous reproduisons, parcequ'il explique la part que Corneille y a prise, et doit être considéré comme la préface des divers auteurs qui y ont coopéré. Le voici :

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la réserve de la plainte italienne*. M. Molière a dressé le plan de la pièce et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le carnaval approchoit; et les ordres pressants du roi, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième, dont les vers soient de lui. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; et, par ce moyen, Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.

[2] Nous avons rétabli le prologue et les intermèdes, que les éditeurs modernes paroissent avoir dédaignés.

* Suivant l'auteur d'une Vie de Molière, écrite en 1724, les paroles de cette plainte furent fournies par Lully.

Interrompt ses exploits
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne et Palæmon, avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles :

CHOEUR DE TOUTES LES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX, COMPOSÉ DE FLORE, NYMPHES, PALÆMON, VERTUMNE, SYLVAINS, FAUNES, DRYADES, ET NAÏADES.

Nous goûtons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont ici-bas :
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours ;
Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une entrée de ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, et deux Naïades, après laquelle, Vertumne et Palæmon chantent ce dialogue :

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles ;
Soupirez à votre tour.

PALÆMON.

Voici la reine des belles,
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire ;
Mais la douceur achève de charmer.

Ils répètent ensemble ces derniers vers :

C'est la beauté qui commence de plaire ;
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse ;
Languissons, puisqu'il le faut.

PALÆMON.

Que sert un cœur sans tendresse ?
Est-il plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire ;

Mais la douceur achève de charmer.

Flore répond au dialogue de Vertumne et de Palæmon par ce menuet, et les autres divinités y mêlent leurs danses.

Est-on sage,
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas?
Que sans cesse
L'on se presse
De goûter les plaisirs ici-bas.
La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.
L'Amour charme
Ceux qu'il désarme,
L'Amour charme;
Cédons-lui tous :
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir résister à ses coups.
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

Vénus descend du ciel dans une grande machine avec l'Amour, son fils, et deux petites Graces, nommées Ægiale et Phaène; et les divinités de la terre et des eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, et continuent par leurs danses de lui témoigner la joie qu'elles ressentent à son abord.

CHŒUR DE TOUTES LES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX.

Nous goûtons une paix profonde;
Les plus doux jeux sont ici-bas :
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours;
Venez nous donner de beaux jours.

VÉNUS, *dans sa machine.*

Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'alégresse;
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse
Doit être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.

Il est d'autres attraits naissants
Où l'on va porter ses encens ;
Psyché, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma place ;
Déja tout l'univers s'empresse à l'adorer,
Et c'est trop que, dans ma disgrace,
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites ;
A quitter mon parti tout s'est licencié,
Et du nombreux amas de Graces favorites
Dont je traînois partout les soins et l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prêtent leur solitude aux troubles de mon cœur,
Et me laissez parmi leurs ombres
Cacher ma honte et ma douleur.

Flore et les autres déités se retirent, et Vénus avec sa suite sort de sa machine.

ÆGIALE.

Nous ne savons, déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler.
Notre respect veut se taire,
Notre zèle veut parler.

VÉNUS.

Parlez ; mais, si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison ;
Et ne parlez de ma colère
Que pour dire que j'ai raison.
C'étoit là, c'étoit là la plus sensible offense
Que ma divinité pût jamais recevoir ;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

PHAÈNE.

Vous avez plus que nous de clartés, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous ;
Mais, pour moi, j'aurois cru qu'une grande Déesse
Devroit moins se mettre en courroux.

VÉNUS.

Et c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant ;
Et, si je n'étois pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.
Moi, la fille du dieu qui lance le tonnerre,
Mère du dieu qui fait aimer ;
Moi, les plus doux souhaits du ciel et de la terre,

Et qui ne suis venue au jour que pour charmer ;
Moi qui, par tout ce qui respire,
Ai vu de tant de vœux encenser mes autels,
Et qui, de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le souverain empire ;
Moi dont les yeux ont mis deux grandes déités
Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire et mes droits disputés
Par une chétive mortelle !
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va jusqu'à m'opposer une petite fille !
Sur ses traits et les miens j'essuierai constamment
Un téméraire jugement,
Et du haut des cieux où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus :
Elle est plus belle que Vénus !

ÆGIALE.

Voilà comme l'on fait ; c'est le style des hommes,
Ils sont impertinents dans leurs comparaisons.

PHAÈNE.

Ils ne sauroient louer, dans le siècle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VÉNUS.

Ah ! que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon et Pallas,
Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas !
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux :
Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage :
Au jugement d'un seul, tu l'emportas sur nous;
Mais, par le jugement de tous,
Une simple mortelle a sur toi l'avantage.
Ah ! ce coup-là m'achève, il me perce le cœur;
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur
Que le plaisir de mes rivales.
Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chère,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mère

Qui si tendrement te chérit,
Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance
A soutenir mes intérêts;
Et fais à Psyché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colère.
Du plus bas, du plus vil, du plus affeux mortel,
Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer et n'être point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour;
On m'impute partout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir votre colère...

VÉNUS.

Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère;
N'applique tes raisonnements
Qu'à chercher les plus prompts moments
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponse à mes empressements;
Et ne me revois point que je ne sois vengée.

L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Graces.
La scène est changée en une grande ville, où l'on découvre, des deux côtés, des palais et des maisons de différents ordres d'architecture.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE. Il est des maux, ma sœur, que le silence aigrit:
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre;
Et de nos cœurs l'une à l'autre
Exhalons le cuisant dépit.
Nous nous voyons sœurs d'infortune;
Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport,

Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et, dans notre juste transport,
Murmurer à plainte commune
Des cruautés de notre sort.
Quelle fatalité secrète,
Ma sœur, soumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette ?
Et de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en présente aucun à nos fers?
Quoi! voir de toutes parts, pour lui rendre les armes,
Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes
Sans s'y vouloir arrêter!
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux dieux,
De ne jouir d'aucun hommage
Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrace,
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psyché jouir avec audace
D'une foule d'amants attachés à ses pas ?

CYDIPPE. Ah! ma sœur, c'est une aventure
A faire perdre la raison ;
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE. Pour moi, j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes.
Tout plaisir, tout repos par-là m'est arraché ;
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes.
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psyché.
La nuit, il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut :
Rien ne me peut chasser cette image cruelle ;
Et, dès qu'un doux sommeil vient me délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitôt
Quelque songe la rappelle

Qui me réveille en sursaut.

CYDIPPE. Ma sœur, voilà mon martyre.
Dans vos discours je me voi;
Et vous venez là de dire
Tout ce qui se passe en moi.

AGLAURE. Mais encor, raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissants en elle sont épars?
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards?
Que voit-on dans sa personne
Pour inspirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse,
On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas:
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'aînesse,
Et se voit-on sans appas?
Est-on d'une figure à faire qu'on se raille?
N'a-t-on point quelques traits et quelques agréments,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air, et quelque taille
A pouvoir dans nos fers jeter quelques amants?
Ma sœur, faites-moi la grace
De me parler franchement:
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au sien doive céder la place?
Et dans quelque ajustement
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CYDIPPE. Qui? vous, ma sœur? nullement.
Hier à la chasse près d'elle
Je vous regardai long-temps:
Et, sans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais, moi, dites, ma sœur, sans me vouloir flatter,
Sont-ce des visions que je me mets en tête,
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

AGLAURE. Vous, ma sœur? vous avez, sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme.
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'ame;

Et je serois votre amant,
Si j'étois autre que femme.

CYDIPPE. D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux,
Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de soupirs et de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE. Toutes les dames, d'une voix,
Trouvent ses attraits peu de chose ;
Et du nombre d'amants qu'elle tient sous ses lois,
Ma sœur, j'ai découvert la cause.

CYDIPPE. Pour moi, je la devine, et l'on doit présumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère.
Ce secret de tout enflammer
N'est point de la nature un effet ordinaire :
L'art de la Thessalie entre dans cette affaire;
Et quelque main a su sans doute lui former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE. Sur un plus fort appui ma croyance se fonde ;
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps désarmé de rigueurs,
Des regards caressants que la bouche seconde,
Un souris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertés
Qui, par un digne essai d'illustres cruautés,
Vouloient voir d'un amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous seyoit si bien,
On est bien descendu dans le siècle où nous sommes;
Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien,
A moins que l'on se jette à la tête des hommes.

CYDIPPE. Oui, voilà le secret de l'affaire; et je voi
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance
Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir :
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de notre sexe et de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit:
L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire,

Et c'est par-là que Psyché nous ravit
Tous les amants qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple ; ajustons-nous au temps ;
Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances ;
Et ne ménageons plus de tristes bienséances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE. J'approuve la pensée ; et nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.
Ils sont charmants, ma sœur ; et leur personne entière
Me... Les avez-vous observés ?

CYDIPPE. Ah ! ma sœur, ils sont faits tous deux d'une manière
Que mon ame... Ce sont deux princes achevés.

AGLAURE. Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse
Sans se faire déshonneur.

CYDIPPE. Je trouve que, sans honte, une belle princesse
Leur pourroit donner son cœur.

AGLAURE. Les voici tous deux, et j'admire
Leur air et leur ajustement.

CYDIPPE. Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons dire.

SCÈNE II.

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE. D'où vient, princes, d'où vient que vous fuyez ainsi ?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroître ?

CLÉOMÈNE. On nous faisoit croire qu'ici
La princesse Psyché, madame, pourroit être.

AGLAURE. Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence ?

AGÉNOR. Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux ;
Mais nous cherchons Psyché dans notre impatience.

CYDIPPE. Quelque chose de bien pressant
Vous doit à la chercher pousser tous deux, sans doute ?

CLÉOMÈNE. Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE. Ce seroit trop à nous que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

CLÉOMÈNE. Nous ne prétendons point en faire de mystère :

Aussi bien malgré nous paroîtroit-il au jour;
Et le secret ne dure guère,
Madame, quand c'est de l'amour.

CYDIPPE. Sans aller plus avant, princes, cela veut dire
Que vous aimez Psyché tous deux.

AGÉNOR. Tous deux soumis à son empire,
Nous allons de concert lui découvrir nos feux.

AGLAURE. C'est une nouveauté sans doute assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.

CLÉOMÈNE. Il est vrai que la chose est rare,
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CYDIPPE. Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle?
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos vœux?

AGLAURE. Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
A pouvoir mériter vos feux?

CLÉOMÈNE. Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflamme?
Choisit-on qui l'on veut aimer?
Et pour donner toute son ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer?

AGÉNOR. Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire;
Et lorsque l'amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE. En vérité, je plains les fâcheux embarras
Où je vois que vos cœurs se mettent.
Vous aimez un objet dont les riants appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent;
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CYDIPPE. L'espoir qui vous appelle aux rang de ses amants
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale;
Et c'est pour essuyer de très fâcheux moments,
Que les soudains retours de son ame inégale.

AGLAURE. Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide;
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

CYDIPPE. Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié;

Et l'on voit en vous deux un mérite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir, par pitié,
Ce que votre cœur se prépare.

CLÉOMÈNE. Cet avis généreux fait pour nous éclater
Des bontés qui nous touchent l'ame ;
Mais le ciel nous réduit à ce malheur, madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGÉNOR. Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
Ce que notre amitié, madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CYDIPPE. Il faut que le pouvoir de Psyché... La voici.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, CYDIPPE, AGLAURE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

CYDIPPE. Venez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE. Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CYDIPPE. Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSYCHÉ. Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous,
Je ne me croyois pas la cause ;
Et j'aurois cru toute autre chose
En les voyant parler à vous.

AGLAURE. N'ayant ni beauté ni naissance
A pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLÉOMÈNE, *à Psyché.*

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
Est sans doute, madame, un aveu téméraire ;
Mais tant de cœurs près du trépas,
Sont, par de tels aveux, forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance ;
Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnoissance.

Du destin ennemi les assants rigoureux,
Les mépris de la mort, et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices,
Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds:
Mais, à qnelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour;
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux :
Elle vient, d'une douce et pleine déférence,
Remettre à votre choix le succès de nos feux ;
Et, pour donner un choix à notre concurrence,
Qui des raisons d'état entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre sans répugnance
D'unir nos deux états au sort du plus heureux.

AGÉNOR. Oui, de ces deux états, madame,
Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du roi votre père,
Nous nous sacrifions tous deux
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux;
Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSYCHÉ. Le choix que vous m'offrez, princes, montre à mes yeux
De quoi remplir les vœux de l'ame la plus fière ;
Et vous me le parez tous deux d'une manière
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi;
Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même
A ce que vous voulez de moi.
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défère
Pour entrer sous de tels liens :
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un père,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, si l'on me rendoit sur mes vœux absolue,

Vous y pourriez avoir trop de part à la fois;
Et toute mon estime, entre vous suspendue,
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.
A l'ardeur de votre poursuite
Je répondrois assez de mes vœux les plus doux;
Mais c'est, parmi tant de mérite,
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gênée
A l'effort de votre amitié;
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
A me faire trop de pitié.
Oui, princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre
Je vous préférerois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
A celui que je choisirois
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice;
Et je m'imputerois à barbare injustice
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame
Pour en faire aucun malheureux;
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre cœur me considère
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux;
Et l'amitié me rend leur personne assez chère
Pour vous souhaiter leurs époux.

CLÉOMÈNE. Un cœur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, hélas!
D'être donné par ce qu'il aime?
Sur nos deux cœurs, madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir suprême:
Disposez-en pour le trépas;
Mais pour une autre que vous-même,
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGÉNOR. Aux princesses, madame, on feroit trop d'outrage;
Et c'est pour leurs attraits un indigne partage
Que les restes d'une autre ardeur.

Il faut d'un premier feu la pureté fidèle
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle;
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.
AGLAURE. Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile et si tendre?
Et lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre?
CYDIPPE. Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amants.
PSYCHÉ. J'ai cru pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande
Si la possession d'un mérite si haut...

SCÈNE IV.

PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE, CLÉOMÈNE,
AGÉNOR, LYCAS.

LYCAS, *à Psyché.*

Ah, madame!
PSYCHÉ. Qu'as-tu?
LYCAS. Le roi...
PSYCHÉ. Quoi?
LYCAS. Vous demande.
PSYCHÉ. De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?
LYCAS. Vous ne le saurez que trop tôt.
PSYCHÉ. Hélas! que pour le roi tu me donnes à craindre!
LYCAS. Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.
PSYCHÉ. C'est pour louer le ciel, et me voir hors d'effroi,
De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.
LYCAS. Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.
PSYCHÉ. Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma foiblesse.

SCÈNE V.

AGLAURE, CYDIPPE, LYCAS.

AGLAURE. Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.
LYCAS. Hélas! ce grand malheur dans la cour répandu,
Voyez-le vous-même, princesse,
Dans l'oracle qu'au roi les destins ont rendu.
Voici ses propres mots que la douleur, madame,
A gravés au fond de mon ame :
« Que l'on ne pense nullement
« A vouloir de Psyché conclure l'hyménée :
« Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
« En pompe funèbre menée ;
« Et que, de tous abandonnée,
« Pour époux elle attende en ces lieux constamment
« Un monstre dont on a la vue empoisonnée,
« Un serpent qui répand son venin en tous lieux,
« Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux. »
Après un arrêt si sévère
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous
Si par de plus cruels et plus sensibles coups
Tous les dieux nous pouvoient expliquer leur colère.

SCÈNE VI.

AGLAURE, CYDIPPE.

CYDIPPE. Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psyché par les destins plongée?
AGLAURE. Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?
CYDIPPE. A ne vous point mentir, je sens que dans mon cœur
Je n'en suis pas trop affligée.
AGLAURE. Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons, le destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

PREMIER INTERMÈDE.

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.

C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrace. Une partie de cette troupe désolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes et par des concerts lugubres; et l'autre exprime sa désolation par une danse pleine de toutes les marques du plus violent désespoir.

PLAINTES EN ITALIEN,

CHANTÉES PAR UNE FEMME DÉSOLÉE ET DEUX HOMMES AFFLIGÉS.

FEMME DÉSOLÉE.

Deh! piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate, fonti, e belue,
D'un bel volto il fato rio.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni a morir tanta beltà,
Cieli, stelle, ahi crudeltà!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Com' esser può fra voi, o numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente?
Ahi! che tanto rigor, cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi inferni.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero!

SECOND HOMME AFFLIGÉ.

Dio severo!

ENSEMBLE.

Perchè tanto rigor
Contro innocente cor!
Ahi! sentenza inudita,
Dar morte a la beltà, ch' altrui dà vita.

FEMME DÉSOLÉE.

Ahi ch' indarno si tarda
Non resiste agli Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,

Ove commanda il ciel, l' uom cede a forza.
Ahi dolore! etc., *come sopra.*

Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée de ballet de huit personnes affligées.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE ROI, PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE, LYCAS, SUITE.

PSYCHÉ. De vos larmes, seigneur, la source m'est bien chère ;
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi
Que de laisser régner les tendresses de père
Jusque dans les yeux d'un grand roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature
Au rang que vous tenez, seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs.
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs,
Qui, dans le cœur d'un roi, montrent de la foiblesse.

LE ROI. Ah ! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts ;
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême ;
Et lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers ;
En vain de la raison les secours sont offerts
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime ;
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers ;
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.
Je ne veux point, dans cette adversité,
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche :
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté ;
Et, de quelque façon qu'on nomme

Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un roi montrer le cœur d'un homme.

PSYCHÉ. Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événements ont marqué la puissance.
Quoi ! faut-il que pour moi vous renonciez, seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience?

LE ROI. La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie, et les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions
D'une ame où la raison est un peu souveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables;
Et voilà des dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSYCHÉ. Seigneur, une douceur ici vous est offerte.
Votre hymen a reçu plus d'un présent des dieux;
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs;
Et cette loi du ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux princesses mes sœurs
Laisse à l'amitié paternelle

Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI. Ah! de mes maux soulagement frivole!
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console.
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts;
Et, dans un destin si funeste,
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reste.

PSYCHÉ. Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres;
Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces dieux sont maîtres souverains
Des présents qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire;
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux;
Et quand, par cet arrêt, ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI. Ah! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente;
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des cieux?
Et, dans le procédé des dieux
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paroît-elle pas aux yeux?
Vois l'état où ces dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné;
Tu connoîtras par-là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandoit pas;

J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joie accroître ma famille;
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude;
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude
A me le rendre précieux;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus;
En lui j'ai renfermé, par des soins assidus,
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse:
A lui j'ai de mon ame attaché la tendresse;
J'en ai fait de ce cœur le charme et l'alégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces dieux;
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte!
Ah! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur.
Pour m'ôter leur présent, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plutôt, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien?

PSYCHÉ. Seigneur, redoutez la colère
De ces dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI. Après ce coup, que peuvent-ils me faire?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSYCHÉ. Ah! seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, et je dois me haïr.

LE ROI. Ah! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes!
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir;
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne sauroit se contraindre;
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais;
Je veux sentir toujours la perte que je fais;
De la rigueur du ciel je veux toujours me plaindre;
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer

Ce que tout l'univers ne peut me réparer.
PSYCHÉ. Ah! de grace, seigneur, épargnez ma foiblesse;
J'ai besoin de constance en l'état où je suis.
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse.
Seuls ils sont assez forts; et c'est trop pour mon cœur
De mon destin et de votre douleur.
LE ROI. Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi:
Mais comment prononcer ce mot épouvantable?
Il le faut toutefois, le ciel m'en fait la loi;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu; je vais... Adieu.

Ce qui suit, jusqu'à la fin de la pièce, est de M. Corneille, à la réserve de la première scène du troisième acte, qui est de la même main que ce qui a précédé.

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE.

PSYCHÉ. Suivez le roi, mes sœurs, vous essuierez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs;
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste.
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort...
Le ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée:
Rien ne sauroit me secourir;
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.
AGLAURE. Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs:
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.
PSYCHÉ. C'est vous perdre inutilement.
CYDIPPE. C'est en votre faveur espérer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.
PSYCHÉ. Que peut-on se promettre après un tel oracle?

AGLAURE. Un oracle jamais n'est sans obscurité :
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre[1],
Et peut-être, après tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire et que félicité.
Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issue
Cette frayeur mortelle heureusement déçue,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le ciel à nos vœux ne se montre plus doux.
PSYCHÉ. Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature
Qui vous appelle auprès du roi.
Vous m'aimez trop ; le devoir en murmure,
Vous en savez l'indispensable loi.
Un père vous doit être encor plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse,
Vous lui devez chacune un gendre et des neveux.
Mille rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille rois à l'envi vous offriront leurs vœux.
L'oracle me veut seule ; et seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans foiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que, malgré moi, la nature m'en laisse.
AGLAURE. Partager vos malheurs, c'est vous importuner ?
CYDIPPE. J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire?
PSYCHÉ. Non ; mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du ciel redoubler la colère.
AGLAURE. Vous le voulez, et nous partons.
Daigne ce même ciel, plus juste et moins sévère,
Vous envoyer le sort quo nous vous souhaitons,
Et que notre amitié sincère,
En dépit de l'oracle, et malgré vous, espère!
PSYCHÉ. Adieu. C'est un espoir, ma sœur, et des souhaits
Qu'aucun des dieux ne remplira jamais.

SCÈNE III.

PSYCHÉ.

Enfin, seule et toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement

[1] Ce vers et le précédent se trouvent déja dans *Horace*, acte III, sc. III.

Qui, du haut d'une gloire extrême,
Me précipite au monument.
Cette gloire étoit sans seconde;
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde;
Tout ce qu'il a de rois sembloient faits pour m'aimer,
Tous leurs sujets, me prenant pour déesse,
Commençoient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
Leurs soupirs me suivoient sans qu'il m'en coûtât rien;
Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames;
Et j'étois, parmi tant de flammes,
Reine de tous les cœurs, et maîtresse du mien.
O ciel, m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité?
Déployez-vous sur moi tant de sévérité,
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime?
Si vous m'imposiez cette loi,
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puisque je ne pouvois le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, et... Mais que vois-je ici?

SCÈNE IV.

CLÉOMÈNE, AGÉNOR, PSYCHÉ.

CLÉOMÈNE. Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.
PSYCHÉ. Puis-je vous écouter quand j'ai chassé deux sœurs?
Princes, contre le ciel pensez-vous me défendre?
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands cœurs;
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une ame tendre,
Qui n'a que trop de ses douleurs.
AGÉNOR. Un serpent n'est pas invincible:
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celui de Mars.
Nous aimons, et l'amour sait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendards,
A la main dont lui-même il conduit tous les dards.

PSYCHÉ. Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate
Que tous ses traits n'ont pu toucher,
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer?

CLÉOMÈNE. Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer;
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle princesse, et vivez pour un autre:
Nous le verrons d'un œil jaloux;
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le vôtre;
Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour.

PSYCHÉ. Vivez, princes, vivez, et de ma destinée
Ne songez plus à rompre ou partager la loi;
Je crois vous l'avoir dit, le ciel ne veut que moi,
Le ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déja les mortels sifflements,
De son ministre qui s'approche:
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous moments;
Et, maîtresse qu'elle est de tous mes sentiments,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de foiblesse, et mon cœur abattu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, princes; fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGÉNOR. Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne;
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs et des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu:

Ce ne seroit pas un miracle
Que pour un dieu muet un homme eût répondu;
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les temples.

CLÉOMÈNE. Laissez-nous opposer au lâche ravisseur
A qui le sacrilége indignement vous livre,
Un amour qu'a le ciel choisi pour défenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins en son péril permettez-nous de suivre
L'ardeur et les devoirs de notre passion.

PSYCHÉ. Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes sœurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes,
Dont pour moi sont remplis vos cœurs:
Vivez pour elles quand je meurs.
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières.
Ce sont mes volontés dernières;
Et l'on a reçu de tout temps
Pour souveraines lois les ordres des mourants.

CLÉOMÈNE. Princesse...

PSYCHÉ. Encore un coup, princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez, vous devez m'obéir:
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles
A force de m'être fidèles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enlève, et l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, princes, adieu pour la dernière fois.
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.

(Elle est enlevée en l'air par deux zéphyrs.)

AGÉNOR. Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLÉOMÈNE. Allons-y chercher ceux de ne lui point survivre.

SCÈNE V.

L'AMOUR, *en l'air.*

Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux
Pour avoir eu le cœur sensible aux mêmes charmes.
Et toi, forge, Vulcain, mille brillants attraits
Pour orner un palais
Où l'Amour de Psyché veut essuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

SECOND INTERMÈDE.

La scène se change en une cour magnifique ornée de colonnes de lapis enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux et brillant que l'Amour destine pour Psyché. Six cyclopes avec quatre fées y font une entrée de ballet, où ils achèvent en cadence quatre gros vases d'argent que les fées leur ont apportés. Cette entrée est entrecoupée par ce récit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises :

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des dieux ;
Que chacun pour lui s'intéresse.
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère :
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

Servez bien un dieu si charmant ;
Il se plaît dans l'empressement ;
Que chacun pour lui s'intéresse.
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère :
Travaillez, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L'AMOUR, ZÉPHIRE.

ZÉPHIRE. Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée ;
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs, doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites :
Cette taille, ces traits, et cet ajustement,
Cachent tout-à-fait qui vous êtes ;
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnoître pour l'Amour.
L'AMOUR. Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoître :
Je ne veux à Psyché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître ;
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des lois,
J'ai pris la forme que tu vois.
ZÉPHIRE. En tout vous êtes un grand maître.
C'est ici que je le connois.
Sous des déguisements de diverse nature
On a vu les dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux :
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux ;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte ;

Et, sans parler ni de rang ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte
Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR. J'ai résolu, mon cher Zéphire,
De demeurer ainsi toujours ;
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience ;
Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPHIRE. Fort bien, vous ne pouvez mieux faire ;
Et vous entrez dans un mystère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR. Ce changement sans doute irritera ma mère.

ZÉPHIRE. Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi les immortelles,
Votre mère Vénus est de l'humeur des belles,
Qui n'aiment point de grands enfants.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir;
Et c'est l'avoir étrangement vengée
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine, où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les dieux...

L'AMOUR. Laissons cela, Zéphire, et me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde.
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les cieux
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde ?
Mais je la vois, mon cher Zéphire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHIRE. Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche, et les yeux.
En confident discret, je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

SCÈNE II.

PSYCHÉ.

Où suis-je? et, dans un lieu que je croyois barbare,
Quelle savante main a bâti ce palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate
Dans ces jardins, dans ces appartements,
Dont les pompeux ameublements
N'ont rien qui n'enchante et ne flatte;
Et, de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois sous mes pas que de l'or ou des fleurs.

Le ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent?
Et lorsque par leur vue il amuse et suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non, c'est de sa haine, en cruautés féconde,
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que son espoir est ridicule
S'il croit par-là soulager mes douleurs!
Tout autant de moments que ma mort se recule
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.

Ne me fais plus languir, viens prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche, et faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer.
Je suis lasse de murmurer

Contre un châtiment légitime;
Je suis lasse de soupirer :
Viens, que j'achève d'expirer.

SCÈNE III[1].

L'AMOUR, PSYCHÉ, ZÉPHIRE.

L'AMOUR. Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré.
PSYCHÉ. Vous, seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours!
L'AMOUR. Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi?
PSYCHÉ. Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte!
Et que, s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindroit la guérison!
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance:
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est; mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme:

[1] Si l'on considère que Corneille avoit plus de soixante ans lorsqu'il fit cette charmante scène, on ne pourra s'empêcher d'admirer la fraîcheur de ses idées et la variété de son talent. Nous doutons que Racine ait jamais rien fait de plus délicat et de plus gracieux que les vers qui la terminent.

Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer ;
Tout ce que j'ai senti n'agissoit point de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi, de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire ;
Vos sens, comme les miens, paroissent interdits :
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR. Vous avez eu, Psyché, l'ame toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'amour en ce moment se paie avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si long-temps retenus ;
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette ame insensible a profané le cours.

PSYCHÉ. N'aimer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR. En souffrez-vous un rude châtiment?

PSYCHÉ. C'est punir assez doucement.

L'AMOUR. C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ. Que n'ai-je été plus tôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir, ou le dire plus bas :
Mais le supplice a trop d'appas ;
Permettez que tout haut je le die et redie :

Je le dirois cent fois et n'en rougirois pas.
Ce n'est point moi qui parle, et de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe et la bienséance
Osent me faire d'autres lois :
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix ;
Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR. Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux :
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus, d'un soupir,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux,
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ. L'intelligence en étoit due
A nos cœurs, pour les rendre également contents.
J'ai soupiré, vous m'avez entendue ;
Vous soupirez, je vous entends :
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, et dites-moi si, par la même route,
Après moi, le Zéphire ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute ;
Quand j'y suis arrivée étiez-vous attendu ?
Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu ?

L'AMOUR. J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur ;
L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Éole a soumis le Zéphire.
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
Lui-même a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amants se sont débarrassés,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soupirs empressés

Qui ne méritoient pas de vous être adressés.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ni le nom de son prince;
Vous le saurez quand il en sera temps.
Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus, et par des vœux constants,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
A ce qu'il a d'enchantements:
Vous y verrez des bois et des prairies
Contester sur leurs agréments
Avec l'or et les pierreries;
Vous n'entendrez que des concerts charmants;
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous moments,
D'une ame soumise et ravie,
L'honneur de vos commandements.

PSYCHÉ. Mes volontés suivent les vôtres;
Je n'en saurois plus avoir d'autres.
Mais votre oracle enfin vient de me séparer
De deux sœurs, et du roi mon père,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire et de vos soins;
Prêtez-leur, comme à moi, les ailes du Zéphire,
Qui leur puissent de votre empire,
Ainsi qu'à moi, faciliter l'accès;
Faites-leur voir en quel lieu je respire;
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR. Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre ame :
Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi qui n'en ai que pour vous;
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire.
Et quand de tels soucis osent vous en distraire...
PSYCHÉ. Des tendresses du sang peut-on être jaloux?
L'AMOUR. Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent :
Dès qu'il les flatte, j'en murmure;
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche;
Et sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos sœurs : allez, partez, Zéphire;
Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.
(Le Zéphire s'envole.)

SCÈNE IV.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR. Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ses trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses,
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses
Pour vous rendre toute à l'amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence.
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens;
Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance,
Que vous ne dérobiez aux miens.
PSYCHÉ. Votre amour me fait une grace
Dont je n'abuserai jamais.
L'AMOUR. Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, et vous, jeunes Zéphyrs,
Qui pour armes n'avez que de tendres soupirs,

Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
Vous avez senti d'alégresse.

TROISIÈME INTERMÈDE.

Il se fait une entrée de ballet de quatre Amours et quatre Zéphires, interrompue deux fois par un dialogue chanté par un Amour et un Zéphire.

LE ZÉPHIRE.

Aimable jeunesse,
Suivez la tendresse;
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours,
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs
Et craindre leurs desirs:
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

LE ZÉPHIRE SEUL.

Un cœur jeune et tendre
Est fait pour se rendre;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

L'AMOUR SEUL.

Pourquoi se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

SECOND COUPLET

LE ZÉPHIRE.

L'Amour a des charmes;
Rendons-lui les armes:

Ses soins et ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur, pour le suivre,
A cent maux se livre.
Il faut, pour goûter ses appas,
Languir jusqu'au trépas;
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZÉPHIRE SEUL.

On craint, on espère,
Il faut du mystère :
Mais on n'obtient guère
De bien sans tourment.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'AMOUR SEUL.

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer et que plaire?
C'est un soin charmant
Que l'emploi d'un amant.

ILS CHANTENT ENSEMBLE.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Le théâtre devient un autre palais magnifique, coupé dans le fond par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers, et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE. Je n'en puis plus, ma sœur; j'ai vu trop de merveilles:
L'avenir aura peine à les bien concevoir;

Le soleil, qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
N'en a vu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit;
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traite!
Et que sa largesse indiscrète
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une cadette!

CYDIPPE. J'entre dans tous vos sentiments,
J'ai les mêmes chagrins; et dans ces lieux charmants,
Tout ce qui vous déplaît me blesse;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront,
Comme vous, m'accable, et me laisse
L'amertume dans l'ame et la rougeur au front.

AGLAURE. Non, ma sœur, il n'est point de reines
Qui, dans leur propre état, parlent en souveraines
Comme Psyché parle en ces lieux.
On l'y voit obéie avec exactitude,
Et de ses volontés une amoureuse étude
Les cherche jusque dans ses yeux.
Mille beautés s'empressent autour d'elle,
Et semblent dire à nos regards jaloux:
Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle;
Et nous, qui la servons, le sommes plus que vous.
Elle prononce, on exécute;
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute.
Flore, qui s'attache à ses pas,
Répand à pleines mains autour de sa personne
Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zéphire vole aux ordres qu'elle donne;
Et son amante et lui, s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CYDIPPE. Elle a des dieux à son service,
Elle aura bientôt des autels;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels
De qui l'audace et le caprice,
Contre nous à toute heure en secret révoltés,

Opposent à nos volontés
Ou le murmure ou l'artifice?

AGLAURE. C'étoit peu que dans notre cour
Tant de cœurs à l'envi nous l'eussent préférée;
Ce n'étoit pas assez que de nuit et de jour
D'une foule d'amants elle y fût adorée :
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévu d'un oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en notre présence éclater le miracle,
Et choisi nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CYDIPPE. Ce qui le plus me désespère,
C'est cet amant parfait et si digne de plaire
Qui se captive sous ses lois.
Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques,
En est-il un, de tant de rois,
Qui porte de si nobles marques?
Se voir du bien par-delà ses souhaits
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables;
Il n'est ni train pompeux ni superbe palais
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables :
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chèrement aimée,
C'est un bonheur si haut, si relevé,
Que sa grandeur ne peut être exprimée.

AGLAURE. N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions d'ennui :
Songeons plutôt à la vengeance;
Et trouvons le moyen de rompre entre elle et lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tout prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCÈNE II.

PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE.

PSYCHÉ. Je viens vous dire adieu; mon amant vous renvoie,
Et ne sauroit plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
Qu'il prend de se voir seul à me considérer;

Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du sang je lui vole,
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE. La jalousie est assez fine;
Et ces délicats sentiments
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empressements
Passe le commun des amants.
Je vous en parle ainsi faute de le connoître.
Vous ignorez son nom et ceux dont il tient l'être;
Nos esprits en sont alarmés.
Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême,
Bien au-delà du diadème;
Ses trésors sous vos pas confusément semés
Ont de quoi faire honte à l'abondance même.
Vous l'aimez autant qu'il vous aime;
Il vous charme, et vous le charmez:
Votre félicité, ma sœur, seroit extrême
Si vous saviez qui vous aimez.

PSYCHÉ. Que m'importe? j'en suis aimée;
Plus il me voit, plus je lui plais.
Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits;
Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE. Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réserve;
Et qui s'obstine à se cacher
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
Car souvent en amour le change est assez doux;
Et j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous;
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage,
Si, dans l'état où je vous voi,

Seule en ses mains et sans défense
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le roi,
Ou de ce changement, ou de cette insolence?

PSYCHÉ. Ma sœur, vous me faites trembler.
Juste ciel! pourrois-je être assez infortunée...

CYDIPPE. Que sait-on si déja les nœuds de l'hyménée...

PSYCHÉ. N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGLAURE. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture;
Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement;
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses
Dont il achète vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoîtront en un moment.
Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSYCHÉ. Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE. Notre amitié ne veut que votre bien.

PSYCHÉ. Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien :
J'aime; et je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez; et demain, si je puis,
Vous me verrez ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE. Nous allons dire au roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le ciel répand sur vous.

CYDIPPE. Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante et merveilleuse histoire.

PSYCHÉ. Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons;
Et quand vous lui peindrez un si charmant empire...

AGLAURE. Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire,
Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

(Le Zéphire enlève les deux sœurs de Psyché dans un nuage qui descend jusqu'à terre, et dans lequel il les emporte avec rapidité.)

SCÈNE III.

L'AMOUR, PSYCHÉ.

L'AMOUR. Enfin vous êtes seule, et je puis vous redire
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quels excès ont les douceurs
Qu'une sincère ardeur inspire
Sitôt qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressements,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objets de ses ravissements
Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes vœux sur vos desirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?
PSYCHÉ. Non, seigneur.
L'AMOUR. Qu'est-ce donc? et d'où vient mon malheur?
J'entends moins de soupirs d'amour que de douleur;
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret;
Vos sœurs à peine sont parties
Que vous soupirez de regret.
Ah! Psyché, de deux cœurs quand l'ardeur est la même,
Ont-ils des soupirs différents?
Et quand on aime bien, et qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parents?
PSYCHÉ. Ce n'est point là ce qui m'afflige.
L'AMOUR. Est-ce l'absence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me néglige?
PSYCHÉ. Dans un cœur tout à vous que vous pénétrez mal!
Je vous aime, seigneur, et mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé.
Vous ne connoissez pas quel est votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.

Je vous aime ; et depuis que j'ai vu la lumière,
Je me suis montrée assez fière
Pour dédaigner les vœux de plus d'un roi;
Et s'il vous faut ouvrir mon ame tout entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse,
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause :
Peut-être la sachant voudrez-vous m'en punir;
Et si j'ose aspirer encore à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR. Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite,
Que vous connoissiez mal quel est votre mérite,
Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi votre absolu pouvoir ?
Ah ! si vous en doutez, soyez désabusée.
Parlez.

PSYCHÉ. J'aurai l'affont de me voir refusée.

L'AMOUR. Prenez en ma faveur de meilleurs sentiments,
L'expérience en est aisée;
Parlez, tout se tient prêt à vos commandements.
Si pour m'en croire il vous faut des serments,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon ame,
Ces divins auteurs de ma flamme;
Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les dieux.

PSYCHÉ. J'ose craindre un peu moins après cette assurance.
Seigneur, je vois ici la pompe et l'abondance,
Je vous adore, et vous m'aimez ;
Mon cœur en est ravi, mes sens en sont charmés;
Mais parmi ce bonheur suprême,
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connoître un si parfait amant.

L'AMOUR. Pysché, que venez-vous de dire?

PSYCHÉ. Que c'est le bonheur où j'aspire;
Et si vous ne me l'accordez...

L'AMOUR. Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître;

Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret. Si je me fais connoître,
Je vous perds, et vous me perdez.
Le seul remède est de vous en dédire.
PSYCHÉ. C'est là sur vous mon souverain empire?
L'AMOUR. Vous pouvez tout, et je suis tout à vous;
Mais si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite;
Ne me forcez point à la fuite:
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.
PSYCHÉ. Seigneur, vous voulez m'éprouver;
Mais je sais ce que j'en dois croire.
De grace, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejeté les vœux de tant de rois.
L'AMOUR. Le voulez-vous?
PSYCHÉ. Souffrez que je vous en conjure.
L'AMOUR. Si vous saviez, Psyché, la cruelle aventure
Que par-là vous vous attirez...
PSYCHÉ. Seigneur, vous me désespérez.
L'AMOUR. Pensez-y bien, je puis encor me taire.
PSYCHÉ. Faites-vous des serments pour n'y point satisfaire?
L'AMOUR. Eh bien! je suis le dieu le plus puissant des dieux,
Absolu sur la terre, absolu dans les cieux;
Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est suprême;
En un mot, je suis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étois blessé pour vous;
Et sans la violence, hélas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés sont satisfaites,
Vous avez su qui vous aimiez,
Vous connoissez l'amant que vous charmiez;
Psyché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter;
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire.
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus.
Ces palais, ces jardins, avec moi disparus,

Vont faire évanouir votre naissante gloire.
Vous n'avez pas voulu m'en croire ;
Et, pour tout fruit de ce doute éclairci,
* Le destin, sous qui le ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine, et me chasse d'ici.

(L'Amour disparoît, et, dans l'instant qu'il s'envole, le superbe jardin s'évanouit. Psyché demeure seule au milieu d'une vaste campagne, et sur le bord sauvage d'un grand fleuve où elle se veut précipiter. Le dieu du fleuve paroît assis sur un amas de joncs et de roseaux, et appuyé sur une grande urne, d'où sort une grosse source d'eau.)

SCÈNE IV.

PSYCHÉ, LE DIEU DU FLEUVE.

PSYCHÉ. Cruel destin ! funeste inquiétude !
Fatale curiosité !
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité?
J'aimois un dieu, j'en étois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment;
Et je me vois seule, éplorée,
Au milieu d'un désert, où, pour accablement,
Et confuse et désespérée,
Je sens croître l'amour quand j'ai perdu l'amant.
Le souvenir m'en charme et m'empoisonne;
Sa douceur tyrannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné.
O ciel ! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné?
Source de tous les biens, inépuisable et pure,
Maître des hommes et des dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Êtes-vous pour jamais disparu des mes yeux?
Je vous en ai banni moi-même;
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé :
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé;
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre
Après la perte que je fais.

Pour qui, grands dieux ! voudrois-je vivre ?
Et pour qui former des souhaits ?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Ensevelis mon crime dans tes flots ;
Et pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE. Ton trépas souilleroit mes ondes,
Psyché, le ciel te le défend ;
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes
Un autre sort t'attend.
Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère.
Je la vois qui te cherche et qui te veut punir :
L'amour du fils a fait la haine de la mère.
Fuis, je saurai la retenir.

PSYCHÉ. J'attends ses fureurs vengeresses ;
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?
Qui cherche le trépas ne craint dieux ni déesses ;
Et peut braver tout leur courroux.

SCÈNE V.

VÉNUS, PSYCHÉ, LE DIEU DU FLEUVE.

VÉNUS. Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?
J'ai vu mes temples désertés ;
J'ai vu tous les mortels, séduits par vos beautés,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il étoit une autre Vénus :
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes châtiments,
Et de me regarder en face,
Comme si c'étoit peu que mes ressentiments !

PSYCHÉ. Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas
Dont leur ame inconsidérée
Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas ?

Je suis ce que le ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter.
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter.
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.
VÉNUS. Il falloit vous en mieux défendre.
Ces respects, ces encens, se devoient refuser;
Et, pour les mieux désabuser,
Il falloit à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur:
Vous avez bien fait plus : votre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
Jusques au cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.
PSYCHÉ. J'aurois porté mon choix, déesse, jusqu'aux cieux?
VÉNUS. Votre insolence est sans seconde.
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux dieux?
PSYCHÉ. Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurci l'ame,
Et me réservoit toute à lui,
En puis-je être coupable? et faut-il qu'aujourd'hui,
Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui?
VÉNUS. Psyché, vous deviez mieux connoître
Qui vous étiez, et quel étoit ce dieu.
PSYCHÉ. Et m'en a-t-il donné ni le temps ni le lieu,
Lui qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maître?
VÉNUS. Tout votre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit : J'aime.
PSYCHÉ. Pouvois-je n'aimer pas le dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour lui-même?
C'est votre fils: vous savez son pouvoir;
Vous en connoissez le mérite.
VÉNUS. Oui, c'est mon fils; mais un fils qui m'irrite;
Un fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir;
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,

Et qui, pour mieux flatter ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle.
On m'en verra vengée, et hautement, sur vous;
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un dieu soupire à ses genoux.
Suivez-moi; vous verrez, par votre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez, et préparez autant de patience
Qu'on vous voit de présomption.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

La scène représente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées; et au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paroît le palais infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, et forment une entrée de ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des divinités. Un Lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs danses, cependant que Psyché, qui a passé aux enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Caron avec la boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette déesse.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PSYCHÉ.

Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs palais où Mégère et ses sœurs font leur cour,
Éternels ennemis du jour,
Parmi vos Ixions et parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourments qui n'ont point d'intervalles,
Est-il dans votre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut être assouvie;

Et depuis qu'à ses lois je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentiments,
Il m'a fallu dans ces cruels moments
Plus d'une ame et plus d'une vie
Pour remplir ses commandements.
Je souffrirois tout avec joie,
Si, parmi les rigueurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant.
Je n'ose le nommer : ma bouche, criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est rendue indigne ; et, dans ce dur ennui,
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien ;
Mais s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirois rien.
Oui, destins, s'il calmoit cette juste colère,
Tous mes malheurs seroient finis :
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine;
Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi;
Tout ce que j'endure le gêne;
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi.
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir;
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi?

SCÈNE II.

PSYCHÉ, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

PSYCHÉ. Cléomène, Agénor, est-ce vous que je voi?
Qui vous a ravi la lumière?
CLÉOMÈNE. La plus juste douleur qui d'un beau désespoir
Nous eût pu fournir la matière;
Cette pompe funèbre où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.
AGÉNOR. Sur ce même rocher où le ciel en courroux
Vous promettoit, au lieu d'époux,
Un serpent dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, princesse; et lorsqu'à notre vue
Par le milieu des airs vous êtes disparue,
Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie
D'offrir pour vous au monstre une première proie,
D'amour et de douleur l'un et l'autre emportés,
Nous nous sommes précipités.
CLÉOMÈNE. Heureusement déçus au sens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle,
Et su que le serpent prêt à vous dévorer
Étoit le dieu qui fait qu'on aime,
Et qui, tout dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.
AGÉNOR. Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux.
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous?
Nous revoyons ici vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit revus jamais.
Heureux si nous voyions la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits!
PSYCHÉ. Puis-je avoir des larmes de reste,
Après qu'on a porté les miens au dernier point?

Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,
Les soupirs ne s'épuisent point.
Mais vous soupireriez, princes, pour une ingrate.
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs;
Et, quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.
CLÉOMÈNE. L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux?
PSYCHÉ. Vous pouviez mériter, princes, toute mon ame,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables
Qui de l'un et de l'autre accompagnoient les vœux
Vous rendoient tous deux trop aimables
Pour mépriser aucun des deux.
AGÉNOR. Vous avez pu, sans être injuste ni cruelle,
Nous refuser un cœur réservé pour un dieu.
Mais revoyez Vénus. Le destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.
PSYCHÉ. Ne vous donne-t-il pas le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour?
CLÉOMÈNE. Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire,
Aussitôt qu'on est mort d'amour :
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces lois de son heureux empire;
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux enfers même il se fait une cour.
AGÉNOR. Vos envieuses sœurs, après nous descendues,
Pour vous perdre se sont perdues;
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
A côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffrent, tantôt la roue, et tantôt le vautour.
L'Amour, par les Zéphyrs, s'est fait prompte justice
De leur envenimée et jalouse malice :
Ces ministres ailés de son juste courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés

N'étale que le moindre et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

PSYCHÉ. Que je les plains!

CLÉOMÈNE. Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir;
Adieu. Puissions-nous vivre en votre souvenir!
Puissiez-vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre!
Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux cieux,
Vous y mettre à côté des dieux,
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux!

SCÈNE III.

PSYCHÉ.

Pauvres amants! leur amour dure encore!
Tout morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
Moi, dont la dureté reçut si mal leurs vœux!
Tu n'en fais pas ainsi, toi, qui seul m'as ravie,
Amant que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds!
Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moi,
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée
Pour rappeler un tel espoir;
L'œil abattu, triste, désespérée,
Languissante et décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle, impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée?
Je porte ici de quoi la réparer;
Ce trésor de beauté divine,
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer;
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus, la beauté même,

Les demande pour se parer.
En dérober un peu seroit-ce un si grand crime?
Pour plaire aux yeux d'un dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son cœur et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus je descends au tombeau.

(Elle s'évanouit, et l'Amour descend auprès d'elle en volant.)

SCÈNE IV.

L'AMOUR, PSYCHÉ *évanouie*.

L'AMOUR. Votre péril, Psyché, dissipe ma colère,
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé;
Et bien qu'au dernier point vous m'ayez su déplaire,
Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mère.
J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs;
Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moi, je suis encor le même.
Quoi! je dis et redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psyché, que vous m'aimez!
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie?
O mort! devois-tu prendre un dard si criminel,
Et, sans aucun respect pour mon être éternel,
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate déité,
Ai-je grossi ton noir empire
Par les mépris et par la cruauté
D'une orgueilleuse et farouche beauté!
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidèles amants
A force de ravissements!
Va, je ne blesserai plus d'ames,
Je ne percerai plus de cœurs
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs
Qui nourrissent du ciel les immortelles flammes,

Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amants, autant de dieux.
Et vous, impitoyable mère,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez, à votre tour, l'effet de ma colère.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi!
Vous, qui portez un cœur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre!
Mais dans ce même cœur j'enfoncerai des coups
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux;
Je vous accablerai de honteuses surprises,
Et choisirai partout, à vos vœux les plus doux,
Des Adonis et des Anchises,
Qui n'auront que haine pour vous.

SCÈNE V.

VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ *évanouie.*

VÉNUS. La menace est respectueuse;
Et d'un enfant qui fait le révolté
La colère présomptueuse...
L'AMOUR. Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop été;
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.
VÉNUS. L'impétuosité s'en devroit retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.
L'AMOUR. Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur et des appas
Qui relèvent de ma puissance;
Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien;
Que sans mes traits elle n'est rien;
Et que, si les cœurs les plus braves
En triomphe par vous se sont laissé traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes desirs;
Et, si vous ne voulez perdre mille soupirs,

Songez, en me voyant, à la reconnoissance,
Vous qui tenez de ma puissance
Et votre gloire et vos plaisirs.
VÉNUS. Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous rendue?
Et quand vous avez vu mes autels désolés,
Mes temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psyché qui me les a volés?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son ame enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-même l'avez aimée!
Vous avez contre moi séduit les immortels:
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphyrs l'ont cachée,
Qu'Apollon même, suborné
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit si bien arrachée,
Que si sa curiosité,
Par une aveugle défiance,
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psyché; son ame va partir:
Voyez; et si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire.
Tant d'insolence vous sied bien!
Et je dois endurer quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui sans vos traits ne puis rien!
L'AMOUR. Vous ne pouvez que trop, déesse impitoyable;
Le destin l'abandonne à tout votre courroux.
Mais soyez moins inexorable
Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux

De voir d'un œil Psyché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix suppliante,
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psyché, rendez-lui tous ses charmes :
Rendez-la, déesse, à mes larmes ;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux et le choix de mon cœur.

VÉNUS. Quelque amour que Psyché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin ;
Si le destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
Ne m'importunez plus; et, dans cette infortune,
Laissez-la sans Vénus triompher ou périr.

L'AMOUR. Hélas! si je vous importune,
Je ne le ferois pas si je pouvois mourir.

VÉNUS. Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR. Voyez par son excès si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grace aucune?

VÉNUS. Je vous l'avoue, il me touche le cœur,
Votre amour; il désarme, il fléchit ma rigueur.
Votre Psyché reverra la lumière.

L'AMOUR. Que je vous vais partout faire donner d'encens!

VÉNUS. Oui, vous la reverrez dans sa beauté première :
Mais de vos vœux reconnoissants
Je veux la déférence entière;
Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR. Et moi je ne veux plus de grace,
Je reprends toute mon audace :
Je veux Psyché, je veux sa foi ;
Je veux qu'elle revive, et revive pour moi,
Et tiens indifférent que votre haine lasse
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter, qui paroît, va juger entre nous
De mes emportements et de votre courroux.

(Après quelques éclairs et roulements de tonnerre, Jupiter paroît en l'air sur son aigle.)

SCÈNE VI.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSYCHÉ *évanouie*.

L'AMOUR. Vous à qui seul tout est possible,
Père des dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible,
Qui sans moi n'auroit point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces et soupirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face,
Et que si Psyché perd le jour,
Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la nature au tombeau;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques brèches
Avec ces pointes d'or qui me font obéir,
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates, et des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes,
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi?

JUPITER, *à Vénus.*

Ma fille, sois-lui moins sévère.
Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains;
La Parque, au moindre mot, va suivre ta colère;
Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
A la haine, au désordre, à la confusion;
Et d'un dieu d'union,
D'un dieu de doûceurs et de joie,
Faire un dieu d'amertume et de division?

Considère ce que nous sommes,
Et si les passions doivent nous dominer :
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux dieux de pardonner.
VÉNUS. Je pardonne à ce fils rebelle.
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une misérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis
Souille mon alliance et le lit de mon fils?
JUPITER. Eh bien ! je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.
VÉNUS. Je n'ai plus de mépris ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal.
Psyché, reprenez la lumière
Pour ne la reperdre jamais.
Jupiter a fait votre paix,
Et je quitte cette humeur fière
Qui s'opposoit à vos souhaits.
PSYCHÉ, *sortant de son évanouissement.*
C'est donc vous, ô grande déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent !
VÉNUS. Jupiter vous fait grace, et ma colère cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.
PSYCHÉ, *à l'Amour.*
Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme !
L'AMOUR, *à Psyché.*
Je vous possède enfin, délices de mon ame !
JUPITER. Venez, amants, venez aux cieux
Achever un si grand et si digne hyménée.
Viens-y, belle Psyché, changer de destinée;
Viens prendre place au rang des dieux.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.

Les divinités, qui avoient été partagées entre Vénus et son fils, se réunissent en les voyant d'accord; et toutes ensemble, par des concerts, des chants et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour.

Apollon paroît le premier, et, comme dieu de l'harmonie, commence à chanter, pour inviter les autres dieux à se réjouir.

RÉCIT D'APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle;
Le dieu d'Amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant;
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

Toutes les divinités chantent ensemble ce couplet à la gloire de l'Amour :

Célébrons ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.
Chantons, répétons tour à tour
Qu'il n'est point d'ame si cruelle
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

APOLLON *continue.*

Le dieu qui nous engage
A lui faire la cour
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour :
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Deux Muses, qui ont toujours évité de s'engager sous les lois de l'Amour, conseillent aux belles qui n'ont point encore aimé de s'en défendre avec soin, à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

Gardez-vous, beautés sévères ;
Les amours font trop d'affaires ;
Craignez toujours de vous laisser charmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer :
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaînes :
A tout moment on se sent alarmer.
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer :
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RÉCIT DE BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces lois,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence et finit en un jour ;
Mais quand un cœur est enivré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

Mome déclare qu'il n'a pas de plus doux emploi que de médire, et que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RÉCIT DE M OE.

Je cherche à médire
Sur la terre et dans les cieux ;
Je soumets à ma satire
Les plus grands des dieux.
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne :
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET,

Composée de deux Ménades et de deux Ægipans qui suivent Bacchus.

ENTRÉE DE BALLET,

Composée de quatre Polichinelles et de deux Matassins qui suivent Mome, et viennent joindre leur plaisanterie et leur badinage aux divertissements de cette grande fête.

Bacchus et Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chan-

son, Bacchus à la louange du vin, et Mome, une chanson enjouée sur le sujet et les avantages de la raillerie.

RÉCIT DE BACCHUS.

Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant, qu'il a d'attraits !
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille :
Mais surtout pour les amours
Le vin est d'un grand secours.

RÉCIT DE MOME.

Folâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne saurions mieux faire ;
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui :
Rien n'est si plaisant que de rire
Quand on rit aux dépens d'autrui.
Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode :
On court péril d'être incommode
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui ;
Rien n'est si plaisant que de rire
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Mars arrive au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière, qu'il excite à profiter de leur loisir, en prenant part aux divertissements.

RÉCIT DE MARS.

Laissons en paix toute la terre ;
Cherchons de doux amusements.
Parmi les jeux les plus charmants
Mêlons l'image de la guerre.

ENTRÉE DE BALLET.

Suivants de Mars, qui font, en dansant avec des enseignes, une manière d'exercice.

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome, et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres.

Un chœur de toutes les voix et de tous les instruments, qui sont au nombre de quarante, se joint à la danse générale, et termine la fête des noces de l'Amour et de Psyché.

DERNIER CHOEUR.

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.

Que tout le ciel s'empresse
A leur faire sa cour.
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'alégresse ;
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'amour.

Dans le grand salon du palais des Tuileries, où *Psyché* a été représentée devant leurs majestés, il y avoit des tymbales, des trompettes, et des tambours, mêlés dans ces derniers concerts; et ce dernier couplet se chantoit ainsi :

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Répondez-nous, trompettes,
Tymbales et tambours ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes :
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des amours.

FIN DE PSYCHÉ.

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST,

TRADUITE ET PARAPHRASÉE EN VERS FRANÇOIS.

AU SOUVERAIN PONTIFE,
ALEXANDRE VII.

Très Saint Père,

L'hommage que je fais aux pieds de Votre Sainteté semble ne s'accorder pas bien avec les maximes du livre que je lui présente. Lui offrir cette traduction, c'est la juger digne de lui être offerte; et, bien loin de pratiquer cette humilité parfaite et ce profond mépris de soi-même que son original nous recommande incessamment, c'est montrer une ambition démesurée, et une opinion extraordinaire des productions de mon esprit. Mais il est hors de doute que ce même hommage, qui ne peut passer que pour une témérité signalée tant qu'on arrêtera les yeux sur moi, ne paroîtra plus qu'une action de justice sitôt qu'on les élèvera jusqu'à Votre Sainteté. Rien n'est plus juste que de mettre l'*Imitation de Jésus-Christ* sous la protection de son vicaire en terre, et de son plus grand imitateur parmi les hommes ; rien n'est plus juste que de dédier les sublimes idées de la perfection chrétienne au père commun des chrétiens, qui les exprime toutes en sa personne : et si je croyois avoir égalé ce grand dévot que j'ai fait parler en vers, je dirois que rien n'appartient plus justement à Votre Sainteté que ce portrait achevé d'elle-même, et qu'à jeter l'œil, d'un côté sur les hautes leçons qu'il nous fait, et de l'autre sur les miracles continuels de votre vie, on ne voit que la même chose. J'ajouterai, très Saint Père, que rien n'est si puissant pour convaincre le lecteur que de lui donner en même temps le précepte et l'exemple. Soit que mon auteur nous invite à la retraite intérieure, soit qu'il nous exhorte à la simplicité des mœurs, soit qu'il nous instruise de ce que nous devons au prochain, soit qu'il nous pousse au détachement de la chair et du sang, soit qu'il nous apprenne à déraciner l'amour-propre par une abnégation sincère de nous-mêmes, soit qu'il tâche à nous faire goûter les saintes douceurs de la souf-

france en nous expliquant ses priviléges, soit qu'il s'efforce à nous porter jusque dans le sein de Dieu, pour nous unir étroitement avec lui par une amoureuse acceptation de toutes ses volontés et une assidue recherche de sa gloire en toutes choses; quoi qu'il nous ordonne, quoi qu'il nous conseille, mettre le nom de Votre Sainteté à la tête de ses enseignements, c'est ne laisser d'excuse à personne, et faire voir que toutes ces vertus n'ont rien d'incompatible avec les grandeurs, avec l'abondance, et avec les soins de toute la terre. Ces raisons sont fortes, mais elles ne l'étoient pas assez pour l'emporter sur la connoissance de mon peu de mérite; et le moindre retour que je faisois sur moi-même dissipoit toute la hardiesse qu'elles m'avoient inspirée sitôt que j'envisageois cette inconcevable disproportion de mon néant à la première dignité du monde. J'avois toutefois assez de courage pour ne descendre que d'un degré, et ne choisir pas un moindre protecteur que celui à qui je dois mes premiers respects dans l'Église après le Saint-Siége : je parle de M. l'archevêque de Rouen, dans le diocèse duquel Dieu m'a donné la naissance et arrêté ma fortune. Cet ouvrage a commencé avec son pontificat; et comme ce prélat a des talents merveilleux pour remplir toutes les fonctions d'un grand pasteur, et une ardeur infatigable de s'en acquitter, les plus belles lumières qui m'aient servi à l'exécution de cette entreprise, je les dois toutes aux vives clartés des instructions éloquentes et solides qu'il ne se lasse point de donner à son troupeau, ou aux rayons secrets et pénétrants que sa conversation familière répand à toute heure sur ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Je lui ai donc voulu faire, non pas tant un présent de mon travail qu'une restitution de son propre bien; mais la bonté qu'il a pour moi l'a préoccupé jusqu'à lui persuader que cet effort de ma plume pouvant être utile à tous les chrétiens, il lui falloit un protecteur dont le pouvoir s'étendît sur toute l'Église; et l'ayant regardé comme le premier fruit qu'il ait recueilli des muses chrétiennes depuis qu'il occupe la chaire de saint Romain, il a cru que l'offrir à Votre Sainteté c'étoit lui offrir en quelque sorte les prémices de son diocèse. Ses commandements ont fait taire cette juste défiance que j'avois de ma foiblesse; et ce qui n'étoit sans eux qu'un effet d'une insupportable présomption est devenu un devoir indispensable pour moi sitôt que je les ai reçus. Oserai-je avouer à Votre Sainteté qu'ils m'ont fait une douce violence, et que j'ai été ravi de pouvoir prendre cette occasion d'applaudir à nos muses, et de vous remercier pour elles des moments que vous avez autrefois ménagés en leur faveur parmi les occupations illustres où vous attachoient les importantes négociations que les souverains pontifes vos prédécesseurs avoient confiées à votre prudence? Elles en reçoivent ce témoignage éclatant et cette preuve invincible, que non seulement elles sont capables des vertus les plus éminentes et des emplois les plus hauts, mais qu'elles y disposent même, et conduisent

l'esprit qui les cultive, quand il en sait faire un bon usage. C'est une vérité qui brille partout dans ce précieux recueil de vers latins, où vous n'avez point voulu d'autre nom que celui d'ami des muses, et que ce grand prélat a pris plaisir de me faire voir des premiers : il me l'a fait lire, il me l'a fait admirer avec lui ; et, pour vous rendre justice partout durant cette lecture, je ne faisois que répéter les éloges que chaque vers tiroit de sa bouche : mais, entre tant de choses excellentes, rien ne fit alors et ne fait encore tous les jours une si forte impression sur mon ame que ces rares pensées de la mort que vous y avez semées si abondamment : elles me plongèrent dans une réflexion sérieuse qu'il falloit comparoître devant Dieu, et lui rendre compte du talent dont il m'avoit favorisé ; je considérai ensuite que ce n'étoit pas assez de l'avoir si heureusement réduit à purger notre théâtre des ordures que les premiers siècles y avoient comme incorporées, et des licences que les derniers y avoient souffertes ; qu'il ne me devoit pas suffire d'y avoir fait régner en leur place les vertus morales et politiques, et quelques unes même des chrétiennes ; qu'il falloit porter ma reconnoissance plus loin, et appliquer toute l'ardeur du génie à quelque nouvel essai de ses forces qui n'eût point d'autre but que le service de ce grand maître et l'utilité du prochain. C'est ce qui m'a fait choisir la traduction de cette sainte morale, qui, par la simplicité de son style, ferme la porte aux plus beaux ornements de la poésie, et, bien loin d'augmenter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du souverain Auteur tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre d'écrire. Après avoir ressenti des effets si avantageux de cette obligation générale que toutes les muses ont à Votre Sainteté, je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je ne lui consacrois un ouvrage dont elle a été la première cause ; ma conscience m'en feroit à tous moments des reproches d'autant plus sensibles que je vis dans une province qui n'a point attendu à vous aimer et à vous honorer qu'elle fût obligée d'obéir à Votre Sainteté, et où votre nom a été en vénération singulière avant même que vous eussiez quitté celui de Ghisi pour être ALEXANDRE VII. Leurs altesses de Longueville ont si bien fait passer dans toutes les ames de leur gouvernement ces dignes sentiments d'affection et d'estime qu'elles ont rapportés de Munster pour votre personne, que tant qu'a duré le dernier conclave, nous n'avons demandé que vous à Dieu. Je n'ose dire que nos prières aient attiré les inspirations du Saint-Esprit sur le sacré collége ; mais il est certain que du moins elles ont été au-devant d'elles, et que l'exaltation de Votre Sainteté a été la joie particulière de tous nos cœurs avant que les ordres du roi en aient fait l'allégresse publique de toute la France. Nous continuons et redoublons maintenant ces mêmes vœux pour obtenir de cette bonté inépuisable qu'elle nous laisse jouir long-temps de la grace qu'elle nous a accordée, et que vous puissiez achever ce grand

œuvre de la paix, à qui vous avez déja donné tant de soins et tant de veilles. Nous espérons qu'elle vous aura réservé ce miracle que nous attendons avec tant d'impatience; et je ne serai désavoué de personne quand je dirai que ce sont les plus passionnés souhaits de tous les véritables chrétiens que porte aux pieds de Votre Sainteté,

TRÈS SAINT PÈRE,

Son très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur et fils en Jésus-Christ,
CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Je n'invite point à cette lecture ceux qui ne cherchent dans la poésie que la pompe des vers : ce n'est ici qu'une traduction fidèle où j'ai tâché de conserver le caractère et la simplicité de l'auteur. Ce n'est pas que je ne sache bien que l'utile a besoin de l'agréable pour s'insinuer dans l'amitié des hommes; mais j'ai cru qu'il ne falloit pas l'étouffer sous les enrichissements, ni lui donner des lumières qui éblouissent au lieu d'éclairer. Il est juste de lui prêter quelques graces, mais de celles qui lui laissent toute sa force, qui l'embellissent sans le déguiser, et l'accompagnent sans le dérober à la vue; autrement ce n'est plus qu'un effort ambitieux qui fait plus admirer le poëte qu'il ne touche le lecteur. J'espère qu'on trouvera celui-ci dans une raisonnable médiocrité, et telle que demande une morale chrétienne qui a pour but d'instruire, et ne se met pas en peine de chatouiller les sens. Il est hors de doute que les curieux n'y trouveront point de charme, mais peut-être qu'en récompense les bonnes intentions n'y trouveront point de dégoût; que ceux qui aimeront les choses qui y sont dites supporteront la façon dont elles y sont dites; et que ce qui pénétrera le cœur ne blessera point les oreilles. Le peu de disposition que les matières y ont à la poésie, le peu de liaison, non seulement d'un chapitre avec l'autre, mais d'une période même avec celle qui la suit, et les répétitions assidues qui se trouvent dans l'original, sont des obstacles assez malaisés à surmonter, et qui par conséquent méritent bien que vous me fassiez quelque grace. Surtout les redites y sont si fréquentes, que quand notre langue seroit dix fois plus abondante qu'elle n'est, je l'aurois épuisée fort aisément; et j'avoue que je n'ai pu trouver le secret de diversifier mes expressions toutes les fois que j'ai eu la même chose à exprimer : il s'y rencontre même des mots si farouches pour nos vers, que j'ai été contraint d'avoir souvent recours à d'autres qui n'y répondent qu'imparfaitement, et ne disent pas tout ce que mon auteur veut dire. J'espérois trouver quelque soulagement dans le quatrième livre, par le changement des matières; mais je les y ai rencontrées

encore plus éloignées des ornements de la poésie, et les redites encore plus fréquentes; il ne s'y parle que de communier et de dire la messe. Ce sont des termes qui n'ont pas un assez beau son dans nos vers pour soutenir la dignité de ce qu'ils signifient; la sainteté de notre religion les a consacrés; mais, en quelque vénération qu'elle les ait mis, ils sont devenus populaires à force d'être dans la bouche de tout le monde: cependant j'ai été obligé de m'en servir souvent, et de quelques autres de même classe. Si j'ose en dire ma pensée, je prévois que ceux qui ne liront que ma traduction feront moins d'état de ce dernier livre que des trois autres; mais aussi je me tiens assuré que ceux qui prendront la peine de la conférer avec le texte latin connoîtront combien ce dernier effort m'a coûté, et ne l'estimeront pas moins que le reste. Je n'examine point si c'est à Jean Gerson, ou à Thomas à Kempis, que l'Église est redevable d'un livre si précieux; cette question a été agitée de part et d'autre avec beaucoup d'esprit et de doctrine, et, si je ne me trompe, avec un peu de chaleur: ceux qui voudront en être particulièrement éclairés pourront consulter ce qu'on a publié de part et d'autre sur ce sujet. Messieurs des requêtes du parlement de Paris ont prononcé en faveur de Thomas à Kempis; et nous pouvons nous en tenir à leur jugement jusqu'à ce que l'autre parti en ait fait donner un contraire. Par la lecture, il est constant que l'auteur étoit prêtre; j'y trouve quelque apparence qu'il étoit moine; mais j'y trouve aussi quelque répugnance à le croire Italien. Les mots grossiers dont il se sert assez souvent sentent bien autant le latin de nos vieilles pancartes que la corruption de celui de delà les monts; et non seulement sa diction, mais sa phrase en quelques endroits est si purement françoise, qu'il semble avoir pris plaisir à suivre mot à mot notre commune façon de parler. C'est sans doute sur quoi se sont fondés ceux qui, du commencement que ce livre a paru, incertains qu'ils étoient de l'auteur, l'ont attribué à saint Bernard et puis à Jean Gerson, qui étoient tous deux François; et je voudrois qu'il se rencontrât assez d'autres conjectures pour former un troisième parti en faveur de ce dernier, et le remettre en possession d'une gloire dont il a joui assez long-temps. L'amour du pays m'y feroit volontiers donner les mains; mais il faudroit un plus habile homme et plus savant que je ne suis pour répondre aux objections que lui font les deux autres, qui s'accordent mieux à l'exclure qu'à remplir sa place. Quoi qu'il en soit, s'il y a quelque contestation pour le nom de l'auteur, il est hors de dispute que c'étoit un homme bien éclairé du Saint-Esprit, et que son ouvrage est une bonne école pour ceux qui veulent s'avancer dans la dévotion. Après en avoir donné beaucoup de préceptes admirables dans les deux premiers livres, voulant monter encore plus haut dans les deux autres, et nous enseigner la pratique de la spiritualité la plus épurée, il semble se défier de lui-même; et de peur que son autorité n'eût pas assez de poids pour nous

mettre dans des sentiments si détachés de la nature, ni assez de force pour nous élever à ce haut degré de la perfection, il quitte la chaire à Jésus-Christ, et l'introduit lui-même, instruisant l'homme et le conduisant de sa propre main dans le chemin de la véritable vie. Ainsi ces deux derniers livres sont un dialogue continuel entre ce rédempteur de nos ames et le vrai chrétien, qui souvent s'entre-répondent dans un même chapitre, bien que ce grand homme n'y marque aucune distinction. La fidélité avec laquelle je le suis pas à pas m'a persuadé que je n'y en devois pas mettre, puisqu'il n'y en avoit pas mis; mais j'ai pris la liberté de changer la mesure de mes vers toutes les fois qu'il change de personnages, tant pour aider le lecteur à remarquer ce changement, que parceque je n'ai pas cru à propos que l'homme parlât le même langage que Dieu. Au reste, si je ne rends point ici raison du changement que j'y ai fait en l'orthographe ordinaire, c'est parceque je l'ai rendue au commencement du recueil de mes pièces de théâtre, où le lecteur pourra recourir.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, ET DU MÉPRIS DE TOUTES LES VANITÉS DU MONDE.

« Heureux qui tient la route où ma voix le convie!
« Les ténèbres jamais n'approchent qui me suit,
« Et partout sur mes pas il trouve un jour sans nuit
« Qui porte jusqu'au cœur la lumière de vie. »
Ainsi Jésus-Christ parle; ainsi de ses vertus,
Dont brillent les sentiers qu'il a pour nous battus,
Les rayons toujours vifs montrent comme il faut vivre;
Et quiconque veut être éclairé pleinement
Doit apprendre de lui que ce n'est qu'à le suivre
Que le cœur s'affranchit de tout aveuglement.

Les doctrines des saints n'ont rien de comparable
A celle dont lui-même il s'est fait le miroir;
Elle a mille trésors qui se font bientôt voir,
Quand l'œil a pour flambeau son esprit adorable.
Toi qui, par l'amour-propre à toi-même attaché,

L'écoutes et la lis sans en être touché,
Faute de cet esprit, tu n'y trouves qu'épines;
Mais si tu veux l'entendre et lire avec plaisir,
Conforme-s-y ta vie : et ses douceurs divines
S'étaleront en foule à ton heureux desir.

Que te sert de percer les plus secrets abymes
Où se cache à nos sens l'immense Trinité,
Si ton intérieur, manque d'humilité,
Ne lui sauroit offrir d'agréables victimes?
Cet orgueilleux savoir, ces pompeux sentiments,
Ne sont aux yeux de Dieu que de vains ornements;
Il ne s'abaisse point vers des ames si hautes :
Et la vertu sans eux est de telle valeur,
Qu'il vaut mieux bien sentir la douleur de tes fautes
Que savoir définir ce qu'est cette douleur.

Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte,
Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux temps;
Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatants
De l'histoire profane et de l'histoire sainte :
De tant d'enseignements l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur.
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grace,
Et l'unique science où tu dois prendre appui,
C'est que tout n'est ici que vanité qui passe,
Hormis d'aimer sa gloire, et ne servir que lui.

C'est là des vrais savants la sagesse profonde;
Elle est bonne en tout temps, elle est bonne en tous lieux;
Et le plus sûr chemin pour aller vers les cieux
C'est d'affermir nos pas sur le mépris du monde.
Ce dangereux flatteur de nos foibles esprits
Oppose mille attraits à ce juste mépris;
Qui s'en laisse éblouir s'en laisse tôt séduire :
Mais ouvre bien les yeux sur leur fragilité,
Regarde qu'un moment suffit pour les détruire,
Et tu verras qu'enfin tout n'est que vanité.

Vanité d'entasser richesses sur richesses;

Vanité de languir dans la soif des honneurs;
Vanité de choisir pour souverains bonheurs
De la chair et des sens les damnables caresses;
Vanité d'aspirer à voir durer nos jours
Sans nous mettre en souci d'en mieux régler le cours,
D'aimer la longue vie, et négliger la bonne,
D'embrasser le présent sans soin de l'avenir,
Et de plus estimer un moment qu'il nous donne
Que l'attente des biens qui ne sauroient finir.

Toi donc, qui que tu sois, si tu veux bien comprendre
Comme à tes sens trompeurs tu dois te confier,
Souviens-toi qu'on ne peut jamais rassasier
Ni l'œil humain de voir, ni l'oreille d'entendre;
Qu'il faut se dérober à tant de faux appas,
Mépriser ce qu'on voit pour ce qu'on ne voit pas,
Fuir les contentements transmis par ces organes;
Que de s'en satisfaire on n'a jamais de lieu,
Et que l'attachement à leurs douceurs profanes
Souille ta conscience, et t'éloigne de Dieu.

CHAPITRE II.

DU PEU D'ESTIME DE SOI-MÊME.

Le desir de savoir est naturel aux hommes;
Il naît dans leur berceau sans mourir qu'avec eux:
Mais, ô Dieu! dont la main nous fait ce que nous sommes,
Que peut-il sans ta crainte avoir de fructueux?

Un paysan stupide et sans expérience,
Qui ne sait que t'aimer et n'a que de la foi,
Vaut mieux qu'un philosophe enflé de sa science,
Qui pénètre les cieux, sans réfléchir sur soi.

Qui se connoît soi-même en a l'ame peu vaine,
Sa propre connoissance en met bien bas le prix;
Et tout le faux éclat de la louange humaine
N'est pour lui que l'objet d'un généreux mépris.

Au grand jour du Seigneur sera-ce un grand refuge

D'avoir connu de tout et la cause et l'effet,
Et ce qu'on aura su fléchira-t-il un juge
Qui ne regardera que ce qu'on aura fait ?

Borne donc tes desirs à ce qu'il te faut faire;
Ne les porte plus trop vers l'amas du savoir;
Les soins de l'acquérir ne font que te distraire,
Et quand tu l'as acquis il peut te décevoir.

Les savants d'ordinaire aiment qu'on les regarde,
Qu'on murmure autour d'eux : Voilà ces grands esprits;
Et, s'ils ne font du cœur une soigneuse garde,
De cet orgueil secret ils sont toujours surpris.

Qu'on ne se trompe point, s'il est quelques sciences
Qui puissent d'un savant faire un homme de bien,
Il en est beaucoup plus de qui les connoissances
Ne servent guère à l'ame, ou ne servent de rien.

Par-là tu peux juger à quels périls s'expose
Celui qui du savoir fait son unique but,
Et combien se méprend qui songe à quelque chose
Qu'à ce qui peut conduire au chemin du salut.

Le plus profond savoir n'assouvit point une ame;
Mais une bonne vie a de quoi la calmer,
Et jette dans le cœur qu'un saint desir enflamme
La pleine confiance au Dieu qu'il doit aimer.

Au reste, plus tu sais, et plus a de lumière
Le jour qui se répand sur ton entendement,
Plus tu seras coupable à ton heure dernière
Si tu n'en as vécu d'autant plus saintement.

La vanité par-là ne te doit point surprendre.
Le savoir t'est donné pour guide à moins faillir;
Il te donne lui-même un plus grand compte à rendre,
Et plus lieu de trembler que de t'enorgueillir.

Trouve à t'humilier même dans ta doctrine :
Quiconque en sait beaucoup en ignore encor plus,

Et qui sans se flatter en secret s'examine
Est de son ignorance heureusement confus.

Quand pour quelques clartés dont ton esprit abonde
Ton orgueil à quelque autre ose te préférer,
Vois qu'il en est encor de plus savants au monde,
Qu'il en est que le Ciel daigne mieux éclairer.

Fuis la haute science, et cours après la bonne;
Apprends celle de vivre ici-bas sans éclat;
Aime à n'être connu, s'il se peut, de personne,
Ou du moins aime à voir qu'aucun n'en fasse état.

Cette unique leçon, dont le parfait usage
Consiste à se bien voir et n'en rien présumer,
Est la plus digne étude où s'occupe le sage
Pour estimer tout autre, et se mésestimer.

Si tu vois donc un homme abymé dans l'offense,
Ne te tiens pas plus juste ou moins pécheur que lui :
Tu peux en un moment perdre ton innocence,
Et n'être pas demain le même qu'aujourd'hui.

Souvent l'esprit est foible et les sens indociles,
L'amour-propre leur fait ou la guerre ou la loi;
Mais, bien qu'en général nous soyons tous fragiles,
Tu n'en dois croire aucun si fragile que toi.

CHAPITRE III.

DE LA DOCTRINE DE LA VÉRITÉ.

Qu'heureux est le mortel que la vérité même
Conduit de sa main propre au chemin qui lui plaît!
Qu'heureux est qui la voit dans sa beauté suprême,
Sans voile et sans emblème,
Et telle enfin qu'elle est!

Nos sens sont des trompeurs dont les fausses images
A notre entendement n'offrent rien d'assuré,
Et ne lui font rien voir qu'à travers cent nuages

Qui jettent mille ombrages
Dans l'œil mal éclairé.

De quoi sert une longue et subtile dispute
Sur des obscurités où l'esprit est déçu?
De quoi sert qu'à l'envi chacun s'en persécute,
Si Dieu jamais n'impute
De n'en avoir rien su?

Grande perte de temps et plus grande foiblesse
De s'aveugler soi-même et quitter le vrai bien
Pour consumer sa vie à pointiller sans cesse
Sur le genre et l'espèce,
Qui ne servent à rien.

Touche, Verbe éternel, ces ames curieuses:
Celui que ta parole une fois a frappé,
De tant d'opinions vaines, ambitieuses,
Et souvent dangereuses,
Est bien développé.

Ce Verbe donne seul l'être à toutes les causes;
Il nous parle de tout, tout nous parle de lui;
Il tient de tout en soi les natures encloses;
Il est de toutes choses
Le principe et l'appui.

Aucun sans son secours ne sauroit se défendre
D'un million d'erreurs qui courent l'assiéger;
Et depuis qu'un esprit refuse de l'entendre,
Quoi qu'il pense comprendre,
Il n'en peut bien juger.

Mais qui rapporte tout à ce Verbe immuable,
Qui voit tout en lui seul, en lui seul aime tout,
A la plus rude attaque il est inébranlable,
Et sa paix ferme et stable
En vient soudain à bout.

O Dieu de vérité, pour qui seul je soupire,
Unis-moi donc à toi par de forts et doux nœuds :

Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire,
Mais non pas de te dire :
C'est toi seul que je veux.

Parle seul à mon ame, et qu'aucune prudence,
Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes lois;
Que toute créature à ta sainte présence
S'impose le silence,
Et laisse agir ta voix.

Plus l'esprit se fait simple et plus il se ramène
Dans un intérieur dégagé des objets,
Plus lors sa connoissance est diffuse et certaine,
Et s'élève sans peine
Jusqu'aux plus hauts sujets.

Oui, Dieu prodigue alors ses graces plus entières,
Et, portant notre idée au-dessus de nos sens,
Il nous donne d'en haut d'autant plus de lumières,
Qui percent les matières
Par des traits plus puissants.

Cet esprit simple, uni, stable, pur, pacifique,
En mille soins divers n'est jamais dissipé,
Et l'honneur de son Dieu, dans tout ce qu'il pratique,
Est le projet unique
Qui le tient occupé.

Il est toujours en soi détaché de soi-même;
Il ne sait point agir quand il se faut chercher,
Et, fût-il dans l'éclat de la grandeur suprême,
Son propre diadème
Ne l'y peut attacher.

Il ne croit trouble égal à celui que se cause
Un cœur qui s'abandonne à ses propres transports;
Et, maître de soi-même, en soi-même il dispose
Tout ce qu'il se propose
De produire au-dehors.

Bien loin d'être emporté par le courant rapide

Des flots impétueux de ses bouillants desirs,
Il les dompte, il les rompt, il les tourne, il les guide;
Et donne ainsi pour bride
La raison aux plaisirs.

Mais pour se vaincre ainsi qu'il faut d'art et de force!
Qu'il faut pour ce combat préparer de vigueur!
Et qu'il est malaisé de faire un plein divorce
Avec la douce amorce
Que chacun porte au cœur!

Ce devroit être aussi notre unique pensée
De nous fortifier chaque jour contre nous,
Pour en déraciner cette amour empressée
Où l'ame intéressée
Trouve un poison si doux.

Les soins que cette amour nous donne en cette vie
Ne peuvent aussi bien nous élever si haut,
Que la perfection la plus digne d'envie
N'y soit toujours suivie
Des hontes d'un défaut.

Nos spéculations ne sont jamais si pures,
Qu'on ne sente un peu d'ombre y régner à son tour;
Nos plus vives clartés ont des couleurs obscures,
Et cent fausses peintures
Naissent d'un seul faux jour.

Mais n'avoir que mépris pour soi-même et que haine
Ouvre et fait vers le ciel un chemin plus certain
Que le plus haut effort de la science humaine,
Qui rend l'ame plus vaine,
Et l'égare soudain.

Ce n'est pas que de Dieu ne vienne la science;
D'elle-même elle est bonne, et n'a rien à blâmer:
Mais il faut préférer la bonne conscience
A cette impatience
De se faire estimer.

Cependant, sans souci de régler sa conduite,
On veut être savant, on en cherche le bruit;
Et cette ambition par qui l'ame est séduite
Souvent traîne à sa suite
Mille erreurs pour tout fruit.

Ah! si l'on se donnoit la même diligence
Pour extirper le vice et planter la vertu
Que pour subtiliser sa propre intelligence,
Et tirer la science
Hors du chemin battu!

De tant de questions les dangereux mystères
Produiroient moins de trouble et de renversement,
Et ne couleroient pas dans les règles austères
Des plus saints monastères
Tant de relâchement.

Un jour, un jour viendra qu'il faudra rendre compte,
Non de ce qu'on a lu, mais de ce qu'on a fait;
Et l'orgueilleux savoir, à quelque point qu'il monte,
N'aura lors que la honte
De son mauvais effet.

Où sont tous ces docteurs qu'une foule si grande
Rendoit à tes yeux même autrefois si fameux?
Un autre tient leur place, un autre a leur prébende,
Sans qu'aucun te demande
Un souvenir pour eux.

Tant qu'a duré leur vie ils sembloient quelque chose;
Il semble après leur mort qu'ils n'ont jamais été:
Leur mémoire avec eux sous leur tombe est enclose;
Avec eux y repose
Toute leur vanité.

Ainsi passe la gloire où le savant aspire,
S'il n'a mis son étude à se justifier;
C'est là le seul emploi qui laisse lieu d'en dire
Qu'il avoit su bien lire
Et bien étudier.

Mais, au lieu d'aimer Dieu, d'agir pour son service,
L'éclat d'un vain savoir à toute heure éblouit,
Et fait suivre à toute heure un brillant artifice
Qui mène au précipice,
Et là s'évanouit.

Du seul desir d'honneur notre ame est enflammée;
Nous voulons être grands plutôt qu'humbles de cœur;
Et tout ce bruit flatteur de notre renommée,
Comme il n'est que fumée,
Se dissipe en vapeur.

La grandeur véritable est d'une autre nature;
C'est en vain qu'on la cherche avec la vanité :
Celle d'un vrai chrétien, d'une ame toute pure,
Jamais ne se mesure
Que sur sa charité.

Vraiment grand est celui qui dans soi se ravale,
Qui rentre en son néant pour s'y connoître bien,
Qui de tous les honneurs que l'univers étale
Craint la pompe fatale,
Et ne l'estime rien.

Vraiment sage est celui dont la vertu resserre
Autour du vrai bonheur l'essor de son esprit,
Qui prend pour du fumier les choses de la terre
Et qui se fait la guerre
Pour gagner Jésus-Christ.

Et vraiment docte enfin est celui qui préfère
A son propre vouloir le vouloir de son Dieu,
Qui cherche en tout, partout, à l'apprendre, à le faire,
Et jamais ne diffère
Ni pour temps ni pour lieu.

CHAPITRE IV.

DE LA PRUDENCE EN SA CONDUITE.

N'écoute pas tout ce qu'on dit,

Et souviens-toi qu'une ame forte
Donne malaisément crédit
A ces bruits indiscrets où la foule s'emporte.
Il faut examiner avec sincérité,
Selon l'esprit de Dieu, qui n'est que charité,
Tout ce que d'un autre on publie :
Cependant; ô foiblesse indigne d'un chrétien!
Jusque là souvent on s'oublie,
Qu'on croit beaucoup de mal plutôt qu'un peu de bien.

Qui cherche la perfection,
Loin de tout croire en téméraire,
Pèse avec mûre attention
Tout ce qu'il entend dire et tout ce qu'il voit faire;
La plus claire apparence a peine à l'engager :
Il sait que notre esprit est prompt à mal juger,
Notre langue, prompte à médire;
Et, bien qu'il ait sa part en cette infirmité,
Sur lui-même il garde un empire
Qui le fait triompher de sa fragilité.

C'est ainsi que son jugement,
Quoi qu'il apprenne, quoi qu'il sache,
Se porte sans empressement,
Sans qu'en opiniâtre à son sens il s'attache :
Il se défend long-temps du mal qu'on dit d'autrui,
Ou s'il en est enfin convaincu malgré lui,
Il ne s'en fait point le trompette,
Et cette impression qu'il en prend à regret,
Qu'il désavoue et qu'il rejette,
Demeure dans son ame un éternel secret.

Pour conseil en tes actions
Prends un homme de conscience,
Préfère ses instructions
A ce qu'ose inventer l'effort de ta science.
La bonne et sainte vie à chaque événement
Forme l'expérience, ouvre l'entendement,
Éclaire l'esprit qui l'embrasse;
Et plus on a pour soi des sentiments abjects,

Plus Dieu, prodigue de sa grace,
Répand à pleines mains la sagesse et la paix.

CHAPITRE V.

DE LA LECTURE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Cherche la vérité dans la sainte Écriture,
Et lis du même esprit.
Le texte impérieux de sa doctrine pure
Que tu le vois écrit.

On n'y doit point chercher ni le fard du langage,
Ni la subtilité,
Ni de quoi s'attacher sur le plus beau passage,
Qu'à son utilité.

Lis un livre dévot, simple, et sans éloquence,
Avec plaisir pareil
Que ceux où se produit l'orgueil de la science
En son haut appareil.

Ne considère point si l'auteur d'un tel livre
Fut plus ou moins savant;
Mais, s'il dit vérité, s'il t'apprend à bien vivre,
Feuillète-le souvent.

Quand son instruction est salutaire et bonne,
Donne-lui prompt crédit,
Et, sans examiner quel maître te la donne,
Songe à ce qu'il te dit.

L'autorité de l'homme est de peu d'importance,
Et passe en un moment;
Mais cette vérité que le ciel nous dispense
Dure éternellement.

Sans égards à personne avec nous Dieu s'explique
En diverses façons,
Et par tel qu'il lui plaît sa bonté communique
Ses plus hautes leçons.

Le sens de sa parole est souvent si sublime
Et si mystérieux,
Qu'à trop l'approfondir il égare, il abyme
L'esprit du curieux.

Il ne veut pas toujours que la vérité nue
S'offre à l'entendement,
Et celui-là se perd qui s'arrête où la vue
Doit passer simplement.

De ce trésor ouvert la richesse éternelle
A beau nous inviter,
Si l'on n'y porte un cœur humble, simple, fidèle,
On n'en peut profiter.

Ne choisis point pour but de cette sainte étude
D'être estimé savant,
Ou pour fruit d'un travail et si long et si rude
Tu n'auras que du vent.

Consulte volontiers sur de si hauts mystères
Les meilleurs jugements,
Écoute avec respect les avis des saints pères,
Comme leurs truchements.

Ne te dégoûte point surtout des paraboles,
Quel qu'en soit le projet,
Et ne les prends jamais pour des contes frivoles
Qu'on forme sans sujet.

CHAPITRE VI.

DES AFFECTIONS DÉSORDONNÉES.

Quand l'homme avec ardeur souhaite quelque chose,
Quand son peu de vertu n'oppose
Ni règle à ses desirs ni modération,
Il tombe dans le trouble et dans l'inquiétude
Avec la même promptitude
Qu'il défère à sa passion.

L'avare et le superbe incessamment se gênent,
Et leurs propres vœux les entraînent
Loin du repos heureux qu'ils ne goûtent jamais;
Mais les pauvres d'esprit, les humbles en jouissent,
Et leurs ames s'épanouissent
Dans l'abondance de la paix.

Qui n'est point tout-à-fait dégagé de soi-même,
Qui se regarde encore et s'aime,
Voit peu d'occasions sans en être tenté;
Les objets les plus vils surmontent sa foiblesse,
Et le moindre assaut qui le presse
L'atterre avec facilité.

Ces dévots à demi, sur qui la chair plus forte
Domine encore en quelque sorte,
Penchent à tous moments vers ses mortels appas,
Et n'ont jamais une ame assez haute, assez pure,
Pour faire une entière rupture
Avec les douceurs d'ici-bas.

Non, ces hommes charnels, dont les cœurs s'abandonnent
A tout ce que les sens ordonnent,
Ne possèdent jamais un bien si précieux;
Mais les spirituels, en qui l'ame fervente
Rend la grace toute puissante,
Le reçoivent toujours des cieux.

Oui, qui de cette chair à demi se détache,
Se chagrine quand il s'arrache
Aux plaisirs dont l'image éveille son desir;
Et, faisant à regret un effort qui l'attriste,
Il s'indigne quand on résiste
A ce qu'il lui plaît de choisir.

Que si, lâchant la bride à sa concupiscence,
Il emporte la jouissance
Où l'a fait aspirer ce desir déréglé,
Soudain le vif remords qui le met à la gêne
Redouble d'autant plus sa peine
Que plus il s'étoit aveuglé.

Il recouvre la vue au milieu de sa joie,
Mais seulement afin qu'il voie
Comme ses propres sens se font ses ennemis,
Et que la passion, qu'il a prise pour guide,
Ne fait point le repos solide
Qu'en vain il s'en étoit promis.

C'est donc en résistant à ces tyrans de l'ame
Qu'une sainte et divine flamme
Nous donne cette paix que suit un vrai bonheur:
Et qui sous leur empire asservit son courage,
Dans quelques délices qu'il nage,
Jamais ne la trouve en son cœur.

CHAPITRE VII.

QU'IL FAUT FUIR LA VAINE ESPÉRANCE ET LA PRÉSOMPTION.

O ciel! que l'homme est vain qui met son espérance
Aux hommes comme lui,
Qui sur la créature ose prendre assurance,
Et se propose un ferme appui
Sur une éternelle inconstance!

Sers pour l'amour de Dieu, mortel, sers ton prochain
Sans en avoir de honte;
Et quand tu parois pauvre, empêche que soudain
La rougeur au front ne te monte
Pour le paroître avec dédain.

Ne fais point fondement sur tes propres mérites:
Tiens ton espoir en Dieu;
De lui dépend l'effet de quoi que tu médites,
Et s'il ne te guide en tout lieu,
En tout lieu tu te précipites.

Ne dors pas toutefois, et fais de ton côté
Tout ce que tu peux faire,
Il ne manquera point d'agir avec bonté,
Et de fournir comme vrai père
Des forces à ta volonté.

Mais ne t'assure point sur ta haute science,
Ni sur celle d'autrui ;
Leur conduite souvent brouille la conscience,
Et Dieu seul est le digne appui
Que doit choisir ta confiance.

C'est lui qui nous fait voir l'humble et le vertueux
Élevés par sa grace ;
C'est lui qui nous fait voir son bras majestueux
Terrasser l'insolente audace
Dont s'enfle le présomptueux.

Soit donc qu'en ta maison la richesse s'épande,
Soit que de tes amis
Le pouvoir en tous lieux pompeusement s'étende,
Garde toujours un cœur soumis,
Quelque honneur par-là qu'on te rende.

Prends-en la gloire en Dieu, qui jamais n'est borné
Dans son amour extrême,
En Dieu, qui, donnant tout sans être importuné,
Veut encor se donner soi-même,
Après même avoir tout donné.

Souviens-toi que du corps la taille avantageuse
Qui se fait admirer,
Ni de mille beautés l'union merveilleuse
Pour qui chacun veut soupirer,
Ne doit rendre une ame orgueilleuse.

Du temps l'inévitable et fière avidité
En fait un prompt ravage,
Et souvent avant lui la moindre infirmité
Laisse à peine au plus beau visage
Les marques de l'avoir été.

Si ton esprit est vif, judicieux, docile,
N'en deviens pas plus vain ;
Tu déplairois à Dieu, qui te fait tout facile,
Et n'a qu'à retirer sa main
Pour te rendre un sens imbécile.

Ne te crois pas plus saint qu'aucun autre pécheur,
Quoi qu'on te veuille dire;
Dieu, qui connoît tout l'homme et qui voit dans ton cœur,
Souvent te répute le pire,
Quand tu t'estimes le meilleur.

Ces bonnes actions sur qui chacun se fonde
Pour t'élever aux cieux
Ne partent pas toujours d'une vertu profonde;
Et Dieu, qui voit par d'autres yeux,
En juge autrement que le monde.

Non qu'il nous faille armer contre la vérité
Pour juger mal des nôtres;
Voyons-en tout le bien avec sincérité,
Mais croyons encor mieux des autres,
Pour conserver l'humilité.

Tu ne te nuis jamais quand tu les considères
Pour te mettre au-dessous;
Mais ton orgueil t'expose à d'étranges misères,
Si tu peux choisir entre eux tous
Un seul à qui tu te préfères.

C'est ainsi que chez l'humble une éternelle paix
Fait une douce vie,
Tandis que le superbe est plongé pour jamais
Dans le noir chagrin de l'envie,
Qui trouble ses propres souhaits.

CHAPITRE VIII.

QU'IL FAUT ÉVITER LA TROP GRANDE FAMILIARITÉ.

Ne fais point confidence avec toutes personnes;
Regarde où tu répands les secrets de ton cœur;
Prends et suis les conseils de qui craint le Seigneur;
Choisis tes amitiés, et n'en fais que de bonnes;
Hante peu la jeunesse, et de ceux du dehors
Souffre rarement les abords.

Jamais autour du riche à flatter ne t'exerce;
Vis sans démangeaison de te montrer aux grands;
Vois l'humble, le dévot, le simple, et n'entreprends
De faire qu'avec eux un long et plein commerce;
Et n'y traite surtout que des biens précieux
Dont une ame achète les cieux.

Évite avec grand soin la pratique des femmes,
Ton ennemi par-là peut trouver ton défaut;
Recommande en commun aux bontés du Très-Haut
Celles dont les vertus embellissent les ames;
Et, sans en voir jamais qu'avec un prompt adieu,
Aime-les toutes, mais en Dieu.

Ce n'est qu'avec lui seul, ce n'est qu'avec ses anges
Que doit un vrai chrétien se rendre familier;
Porte-lui tout ton cœur, deviens leur écolier;
Adore en lui sa gloire, apprends d'eux ses louanges;
Et, bornant tes desirs à ses dons éternels,
Fuis d'être connu des mortels.

La charité vers tous est toujours nécessaire,
Mais non pas avec tous un accès trop ouvert:
La réputation assez souvent s'y perd.
Et tel qui plaît de loin, de près cesse de plaire;
Tant ce brillant éclat qui ne fait qu'éblouir
Est sujet à s'évanouir.

Oui, souvent il arrive, et contre notre envie,
Que plus on prend de peine à se communiquer,
Plus cet effort nous trompe, et force à remarquer
Les désordres secrets qui souillent notre vie,
Et que ce qu'un grand nom avoit semé de bruit
Par la présence est tôt détruit.

CHAPITRE IX.

DE L'OBÉISSANCE ET DE LA SUBJÉTION.

Qu'il fait bon obéir! que l'homme a de mérite
Qui d'un supérieur aime à suivre les lois;

Qui ne garde aucun droit dessus son propre choix,
Qui l'immole à toute heure, et soi-même se quitte !
L'obéissance est douce, et son aveuglement
Forme un chemin plus sûr que le commandement,
Lorsque l'amour la fait, et non pas la contrainte ;
Mais elle n'a qu'aigreur sans cette charité,
Et c'est un long sujet de murmure et de plainte
Quand son joug n'est souffert que par nécessité.

Tous ces devoirs forcés où tout le cœur s'oppose
N'acquièrent à l'esprit ni liberté ni paix.
Aime qui te commande, ou n'y prétends jamais;
S'il n'est aimable en soi, c'est Dieu qui te l'impose.
Cours deçà, cours delà, change d'ordre ou de lieux,
Si pour bien obéir tu ne fermes les yeux,
Tu ne trouveras point ce repos salutaire ;
Et tous ceux que chatouille un pareil changement
N'y rencontrent enfin qu'un bien imaginaire
Dont la trompeuse idée échappe en un moment.

Il est vrai que chacun volontiers se conseille,
Qu'il aime que son sens règle ses actions,
Et tourne avec plaisir ses inclinations
Vers ceux dont la pensée à la sienne est pareille :
Mais, si le Dieu de paix règne au fond de nos cœurs,
Il faut les arracher à toutes ces douceurs,
De tous nos sentiments soupçonner la foiblesse,
Les dédire souvent, et, pour mieux le pouvoir,
Nous souvenir qu'en terre il n'est point de sagesse
Qui sans aucune erreur puisse tout concevoir.

Ne prends donc pas aux tiens si pleine confiance,
Que tu n'ouvres l'oreille encore à ceux d'autrui ;
Et quand tu te convaincs de juger mieux que lui,
Sacrifie à ton Dieu cette juste croyance.
Combattre une révolte où penche la raison,
Pour donner au bon sens une injuste prison,
C'est se faire soi-même une sainte injustice ;
Et pour en venir là plns tu t'es combattu,
Plus ce Dieu, qui regarde un si grand sacrifice,

T'impute de mérite et t'avance en vertu.

On va d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire;
L'avis est plus facile à prendre qu'à donner :
On peut mal obéir comme mal ordonner ;
Mais il est bien plus sûr d'écouter que d'instruire.
Je sais que l'homme est libre, et que sa volonté
Entre deux sentiments d'une égale bonté
Peut avec fruit égal embrasser l'un ou l'autre;
Mais ne point déférer à celui du prochain,
Quand l'ordre ou la raison parle contre le nôtre,
C'est montrer un esprit opiniâtre ou vain.

CHAPITRE X.

QU'IL FAUT SE GARDER DE LA SUPERFLUITÉ DES PAROLES.

Fuis l'embarras du monde autant qu'il t'est possible;
Ces entretiens du siècle ont trop d'inanité,
Et la paix y rencontre un obstacle invincible
Lors même qu'on s'y mêle avec simplicité.

Soudain l'ame est souillée, et le cœur fait esclave
Des vains amusements qu'ils savent nous donner;
Leur force est merveilleuse, et, pour un qui les brave,
Mille à leurs faux appas se laissent enchaîner.

Leur amorce flatteuse a l'art de nous surprendre,
Le poison qu'elle glisse est aussitôt coulé;
Et je voudrois souvent n'avoir pu rien entendre,
Ou n'avoir vu personne, ou n'avoir point parlé.

Qui donc fait naître en nous cette ardeur insensée,
Ce desir de parler en tous lieux épandu,
S'il est si malaisé que sans être blessée
L'ame rentre en soi-même après ce temps perdu?

N'est-ce point que chacun, de s'aider incapable,
Espère l'un de l'autre un mutuel secours,
Et que l'esprit, lassé du souci qui l'accable,
Croit affoiblir son poids s'il l'exhale en discours?

Du moins tous ces discours sur qui l'homme se jette,
Son propre intérêt seul les forme et les conduit;
Il parle avec ardeur de tout ce qu'il souhaite,
Il parle avec douleur de tout ce qui lui nuit.

Mais souvent c'est en vain, et cette fausse joie
Qu'il emprunte en passant de l'entretien d'autrui,
Repousse d'autant plus celle que Dieu n'envoie
Qu'aux esprits retirés qui n'en cherchent qu'en lui.

Veillons donc, et prions que le temps ne s'envole
Cependant que le cœur languit d'oisiveté;
Ou s'il nous faut parler, qu'avec chaque parole
Il sorte de la bouche un trait d'utilité.

Le peu de soin qu'on prend de tout ce qui regarde
Ces biens spirituels dont l'ame s'enrichit
Pose sur notre langue une mauvaise garde,
Et fait ce long abus sous qui l'homme blanchit.

Parlons, mais dans une humble et sainte conférence
Qui nous puisse acquérir cette sorte de biens :
Dieu les verse toujours par-delà l'espérance
Quand on s'unit à lui par de tels entretiens.

CHAPITRE XI.

QU'IL FAUT TACHER D'ACQUÉRIR LA PAIX INTÉRIEURE, ET DE PROFITER DE LA VIE SPIRITUELLE.

Que nous aurions de paix, et qu'elle seroit forte,
Si nous n'avions le cœur qu'à ce qui nous importe,
Et si nous n'aimions point à nous brouiller l'esprit
Ni de ce que l'on fait ni de ce que l'on dit!
Le moyen qu'elle règne en celui qui sans cesse
Des affaires d'autrui s'inquiète et s'empresse,
Qui cherche hors de soi de quoi s'embarrasser,
Et rarement en soi tâche à se ramasser?

C'est vous, simples, c'est vous dont l'heureuse prudence
Du vrai repos d'esprit possède l'abondance:

C'est par-là que les saints, morts à tous ces plaisirs
Où les soins de la terre abaissent nos desirs,
N'ayant le cœur qu'en Dieu, ni l'œil que sur eux-mêmes,
Élevoient l'un et l'autre aux vérités suprêmes,
Et qu'à les contempler bornant leur action,
Ils alloient au plus haut de la perfection.

Nous autres, asservis à nos lâches envies,
Sur des biens passagers nous occupons nos vies,
Et notre esprit se jette avec avidité
Où par leur vaine idée il s'est précipité.

C'est rarement aussi que nous avons la gloire
D'emporter sur un vice une pleine victoire ;
Notre peu de courage est soudain abattu;
Nous aidons mal au feu qu'allume la vertu;
Et, bien loin de tâcher qu'une chaleur si belle
Prenne de jour en jour une force nouvelle,
Nous laissons attiédir son impuissante ardeur,
Qui de tépidité dégénère en froideur.

Si de tant d'embarras l'ame purifiée
Parfaitement en elle étoit mortifiée,
Elle pourroit alors, comme reine des sens,
Jusqu'au trône de Dieu porter des yeux perçants,
Et faire une tranquille et prompte expérience
Des douceurs que sa main verse en la conscience;
Mais l'empire des sens donne d'autres objets,
L'ame sert en esclave à ses propres sujets;
Nous dédaignons d'entrer dans la parfaite voie
Que la ferveur des saints a frayée avec joie;
Le moindre coup que porte un peu d'adversité
Triomphe en un moment de notre lâcheté,
Et nous fait recourir, aveugles que nous sommes,
Aux consolations que nous prêtent les hommes.

Combattons de pied ferme en courageux soldats,
Et le secours du ciel ne nous manquera pas :
Dieu le tient toujours prêt; et sa grace fidèle,
Toujours propice aux cœurs qui n'espèrent qu'en elle,

Ne fait l'occasion du plus rude combat
Que pour nous faire vaincre avecque plus d'éclat.

Ces austères dehors qui parent une vie,
Ces supplices du corps, où l'ame est endurcie,
Laissent bientôt finir notre dévotion
Quand ils sont tout l'effet de la religion.
L'ame de ses défauts saintement indignée
Doit jusqu'à la racine enfoncer la cognée,
Et ne sauroit jouir d'une profonde paix
A moins que d'arracher jusques à ses souhaits.

Qui pourroit s'affermir dans un saint exercice
Qui du cœur tous les ans déracinât un vice,
Cet effort, quoique lent, de sa conversion
Arriveroit bientôt à la perfection;
Mais nous n'avons, hélas! que trop d'expérience
Qu'ayant traîné vingt ans l'habit de pénitence,
Souvent ce lâche cœur a moins de pureté
Qu'à son noviciat il n'avoit apporté.

Le zèle cependant chaque jour devroit croître,
Profiter de l'exemple et de l'emploi du cloître,
Au lieu que chaque jour sa vigueur s'alentit,
Sa fermeté se lasse, et son feu s'amortit;
Et l'on croit beaucoup faire aux dernières années
D'avoir un peu du feu des premières journées.

Faisons-nous violence, et vainquons-nous d'abord,
Tout deviendra facile après ce peu d'effort.
Je sais qu'aux yeux du monde il doit paroître rude
De quitter les douceurs d'une longue habitude;
Mais, puisqu'on trouve encor plus de difficulté
A dompter pleinement sa propre volonté,
Dans les choses de peu si tu ne te commandes,
Dis, quand te pourras-tu surmonter dans les grandes?

Résiste dans l'entrée aux inclinations
Que jettent dans ton cœur tes folles passions;
Vois combien ces douceurs enfantent d'amertumes;

Dépouille entièrement tes mauvaises coutumes ;
Leur appât dangereux, chaque fois qu'il surprend,
Forme insensiblement un obstacle plus grand.

Enfin règle ta vie ; et vois, si tu te changes,
Que de paix en toi-même, et que de joie aux anges !
Ah ! si tu le voyois, tu serois plus constant
A courir sans relâche au bonheur qui t'attend ;
Tu prendrois plus de soins de nourrir en ton ame
La sainte et vive ardeur d'une céleste flamme ;
Et, tâchant de l'accroître à toute heure, en tout lieu,
Chaque instant de tes jours seroit un pas vers Dieu.

CHAPITRE XII.

DES UTILITÉS DE L'ADVERSITÉ.

Il est bon quelquefois de sentir des traverses
Et d'en éprouver la rigueur ;
Elles rappellent l'homme au milieu de son cœur,
Et peignent à ses yeux ses misères diverses ;
Elles lui font clairement voir
Qu'il n'est qu'en exil en ce monde,
Et par un prompt dégoût empêchent qu'il n'y fonde
Ou son amour ou son espoir.

Il est avantageux qu'on blâme, qu'on censure
Nos plus sincères actions,
Qu'on prête des couleurs à nos intentions
Pour en faire une fausse et honteuse peinture :
Le coup de cette indignité
Rabat en nous la vaine gloire,
Dissipe ses vapeurs, et rend à la mémoire
Le souci de l'humilité.

Cet injuste mépris dont nous couvrent les hommes
Réveille un zèle languissant,
Et pousse nos soupirs aux pieds du Tout-Puissant,
Qui voit notre pensée, et sait ce que nous sommes :
La conscience en ce besoin
Y cherche aussitôt son refuge,

Et sa juste douleur l'appelle pour seul juge,
Comme il en est le seul témoin.

Aussi l'homme devroit s'affermir en sa grace,
S'unir à lui parfaitement,
Pour n'avoir plus besoin du vain soulagement
Qu'au défaut du solide à toute heure il embrasse :
Il cesseroit d'avoir recours
Aux consolations humaines,
Si contre la rigueur de ses plus rudes peines
Il voyoit un si prompt secours.

Lorsque l'ame du juste est vivement pressée
D'une imprévue affliction,
Qu'elle sent les assauts de la tentation,
Ou l'effort insolent d'une indigne pensée,
Elle voit mieux qu'un tel appui
A sa foiblesse est nécessaire,
Et que, quoi qu'elle fasse, elle ne peut rien faire
Ni de grand ni de bon sans lui.

Alors elle gémit, elle pleure, elle prie,
Dans un destin si rigoureux;
Elle importune Dieu pour ce trépas heureux
Qui la doit affranchir d'une ennuyeuse vie;
Et la soif des souverains biens,
Que dans le ciel fait sa présence,
Forme en elle une digne et sainte impatience
De rompre ses tristes liens.

Alors elle aperçoit combien d'inquiétudes
Empoisonnent tous nos plaisirs,
Combien de prompts revers troublent tous nos desirs,
Combien nos amitiés trouvent d'ingratitudes,
Et voit avec plus de clarté
Qu'on ne rencontre point au monde
Ni de solide paix, ni de douceur profonde,
Ni de parfaite sûreté.

CHAPITRE XIII.

DE LA RÉSISTANCE AUX TENTATIONS.

Tant que le sang bout dans nos veines,
Tant que l'ame soutient le corps,
Nous avons à combattre et dedans et dehors
Les tentations et les peines.
Aussi, toi qui mis tant de maux
Au-dessous de ta patience,
Toi qu'une sainte expérience
Endurcit à tous leurs assauts,
Job, tu l'as souvent dit, que l'homme sur la terre
Trouvoit, toute sa vie, une immortelle guerre.

Il doit donc en toute saison
Tenir l'œil ouvert sur moi-même,
Et sans cesse opposer à ce péril extrême
La vigilance et l'oraison :
Ainsi jamais il n'est la proie
Du lion toujours rugissant
Qui, pour surprendre l'innocent,
Tout à l'entour de lui tournoie,
Et, ne dormant jamais, dévore sans tarder
Ce qu'un lâche sommeil lui permet d'aborder.

Dans la retraite la plus sainte
Il n'est si haut détachement
Qui des tentations affranchi pleinement
N'en sente quelquefois l'atteinte :
Mais il en demeure ce fruit
Dans une ame bien recueillie,
Que leur attaque l'humilie,
Leur combat la purge et l'instruit;
Elle en sort glorieuse, elle en sort couronnée,
Et plus humble, et plus nette, et plus illuminée.

Par-là tous les saints sont passés;
Ils ont fait profit des traverses;
Les tribulations, les souffrances diverses,

Jusques au ciel les ont poussés.
Ceux qui suivent si mal leur trace
Qu'ils tombent sous les moindres croix,
Accablés qu'ils sont de leur poids,
Ne remontent point vers la grace;
Et la tentation qui les a captivés
Les mène triomphante entre les réprouvés.

Elle va partout, à toute heure;
Elle nous suit dans le désert;
Le cloître le plus saint lui laisse accès ouvert
Dans sa plus secrète demeure.
Esclaves de nos passions
Et nés dans la concupiscence,
Le moment de notre naissance
Nous livre aux tribulations,
Et nous portons en nous l'inépuisable source
D'où prennent tous nos maux leur éternelle course.

Vainquons celle qui vient s'offrir,
Soudain une autre lui succède;
Notre premier repos est perdu sans remède,
Nous avons toujours à souffrir :
Le grand soin dont on les évite
Souvent y plonge plus avant;
Tel qui les craint court au-devant,
Tel qui les fuit s'y précipite;
Et l'on ne vient à bout de leur malignité
Que par la patience et par l'humilité.

C'est par elles qu'on a la force
De vaincre de tels ennemis;
Mais il faut que le cœur, vraiment humble et soumis,
Ne s'amuse point à l'écorce.
Celui qui gauchit tout autour
Sans en arracher la racine,
Alors même qu'il les décline,
Ne fait que hâter leur retour;
Il en devient plus foible, et lui-même se blesse
De tout ce qu'il choisit pour armer sa foiblesse.

Le grand courage en Jésus-Christ
Et la patience en nos peines
Font plus avec le temps que les plus rudes gênes
Dont se tyrannise un esprit.
Quand la tentation s'augmente,
Prends conseil à chaque moment,
Et, loin de traiter rudement
Le malheureux qu'elle tourmente,
Tâche à le consoler et lui servir d'appui
Avec même douceur que tu voudrois de lui.

Notre inconstance est le principe
Qui nous en accable en tout lieu;
Le peu de confiance en la bonté de Dieu
Empêche qu'il ne les dissipe.
Telle qu'un vaisseau sans timon,
Le jouet des fureurs de l'onde,
Une ame lâche dans le monde
Flotte à la merci du démon :
Et tous ces bons propos qu'à toute heure elle quitte
L'abandonnent aux vents dont sa fureur l'agite.

La flamme est l'épreuve du fer,
La tentation l'est des hommes;
Par elle seulement on voit ce que nous sommes,
Et si nous pouvons triompher.
Lorsqu'à frapper elle s'apprête,
Fermons-lui la porte du cœur :
On en sort aisément vainqueur
Quand dès l'abord on lui fait tête;
Qui résiste trop tard a peine à résister,
Et c'est au premier pas qu'il la faut arrêter.

D'une foible et simple pensée
L'image forme un trait puissant :
Elle flatte, on s'y plaît ; elle émeut, on consent ;
Et l'ame en demeure blessée :
Ainsi notre fier ennemi
Se glisse au-dedans et nous tue,
Quand l'ame, soudain abattue,

Ne lui résiste qu'à demi ;
Et, dans cette langueur pour peu qu'il l'entretienne,
Des forces qu'elle perd il augmente la sienne.

L'assaut de la tentation
Ne suit pas le même ordre en toutes ;
Elle prend divers temps et tient diverses routes
Contre notre conversion.
A l'un soudain elle se montre,
Elle attend l'autre vers la fin ;
D'un autre le triste destin
Presque à tous moments la rencontre :
Son coup est pour les uns rude, ferme, pressant ;
Pour les autres, débile, et mol, et languissant.

C'est ainsi que la Providence,
Souffrant cette diversité,
Par une inconcevable et profonde équité,
Met ses bontés en évidence :
Elle voit la proportion
Des forces grandes et petites ;
Elle sait peser les mérites,
Le sexe, la condition ;
Et sa main, se réglant sur ces diverses causes,
Au salut des élus prépare toutes choses.

Ainsi ne désespérons pas
Quand la tentation redouble,
Mais redoublons plutôt nos ferveurs dans ce trouble
Pour offrir à Dieu nos combats ;
Demandons-lui qu'il nous console,
Qu'il nous secoure en cet ennui :
Saint Paul nous l'a promis pour lui,
Il dégagera sa parole,
Et tirera pour nous ce fruit de tant de maux,
Qu'ils rendront notre force égale à nos travaux.

Quand il nous en donne victoire,
Exaltons sa puissante main,
Et nous humilions sous le bras souverain

Qui couronne l'humble de gloire.
C'est dans les tribulations
Qu'on voit combien l'homme profite,
Et la grandeur de son mérite
Ne paroît qu'aux tentations;
Par elles sa vertu plus vivement éclate
Et l'on doute d'un cœur jusqu'à ce qu'il combatte.

Sans grand miracle on est fervent
Tant qu'on ne sent point de traverse;
Mais qui sans murmurer souffre un coup qui le perce
Peut aller encor plus avant.
Tel dompte avec pleine constance
La plus forte tentation,
Que la plus foible occasion
Trouve à tous coups sans résistance,
Afin qu'humilié de s'en voir abattu,
Jamais il ne s'assure en sa propre vertu.

CHAPITRE XIV.

QU'IL FAUT ÉVITER LE JUGEMENT TÉMÉRAIRE.

Fais réflexion sur toi-même,
Et jamais ne juge d'autrui :
Qui s'empresse à juger de lui
S'engage en un péril extrême;
Il travaille inutilement,
Il se trompe facilement,
Et plus facilement offense :
Mais celui qui se juge, heureusement s'instruit
A purger de péché ce qu'il fait, dit, ou pense,
Se trompe beaucoup moins, et travaille avec fruit.

Souvent le jugement se porte
Selon que la chose nous plaît;
L'amour-propre est un intérêt
Sous qui notre raison avorte.
Si des souhaits que nous faisons,
Des pensers où nous nous plaisons,
Dieu seul étoit la pure idée,

Nous aurions moins de trouble et serions plus puissants
A calmer dans notre ame, ici-bas obsédée,
La révolte secrète où l'invitent nos sens.

Mais souvent, quand Dieu nous appelle,
En vain son joug nous semble doux,
Quelque charme au-dedans de nous
Fait naître un mouvement rebelle;
Souvent quelque attrait du dehors
Résiste aux amoureux efforts
De la grace en nous épandue,
Et nous fait, malgré nous, tellement balancer,
Qu'entre nos sens et Dieu notre ame suspendue
Perd le temps d'y répondre, et ne peut avancer.

Plusieurs de sorte se déçoivent
En l'examen de ce qu'ils sont,
Qu'ils se cherchent en ce qu'ils font
Sans même qu'ils s'en aperçoivent:
Ils semblent en tranquillité
Tant que ce qu'ils ont projeté
Succède comme ils l'imaginent;
Mais si l'événement remplit mal leurs souhaits,
Ils s'émeuvent soudain, soudain ils se chagrinent,
Et ne gardent plus rien de leur première paix.

Ainsi, par des avis contraires,
L'amour de nos opinions
Enfante les divisions
Entre les amis et les frères;
Ainsi les plus religieux
Par ce zèle contagieux
Se laissent quelquefois séduire;
Ainsi tout vieil usage est fâcheux à quitter;
Ainsi personne n'aime à se laisser conduire
Plus avant que ses yeux ne sauroient se porter.

Que si ta raison s'autorise
A plus appuyer ton esprit
Que la vertu que Jésus-Christ

Demande à ses ordres soumise,
Tu sentiras fort rarement
Éclairer ton entendement,
Et par des lumières tardives :
Dieu veut un cœur entier qui n'ait point d'autre appui,
Et que d'un saint amour les flammes toujours vives
Par-dessus la raison s'élèvent jusqu'à lui.

CHAPITRE XV.

DES OEUVRES FAITES PAR LA CHARITÉ.

Le mal n'a point d'excuse ; il n'est espoir, surprise,
Intérêt, amitié, faveur, crainte, malheurs,
Dont le pouvoir nous autorise
A rien faire ou penser qui porte ses couleurs.

Non, il n'en faut souffrir l'effet ni la pensée ;
Mais quand on voit qu'un autre a besoin de secours,
D'une bonne œuvre commencée
On peut, pour le servir, interrompre le cours.

Une bonne action a toujours grand mérite,
Mais pour une meilleure il nous la faut quitter ;
C'est sans la perdre qu'on la quitte,
Et cet échange heureux nous fait plus mériter.

La plus haute pourtant n'attire aucune grace
Si par la charité son effet n'est produit ;
Mais la plus foible et la plus basse,
Partant de cette source, est toujours de grand fruit.

Ce grand juge des cœurs perce d'un œil sévère
Les plus secrets motifs de nos intentions,
Et sa justice considère
Ce qui nous fait agir, plus que nos actions.

Celui-là fait beaucoup en qui l'amour est forte,
Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait,
Celui-là fait bien qui se porte
Plus au bien du commun qu'à son propre souhait.

Mais souvent on s'y trompe; et ce qu'on pense n'être
Qu'un véritable effet de pure charité,
Aux yeux qui savent tout connoître
Porte un mélange impur de sensualité.

De notre volonté la pente naturelle,
L'espoir de récompense, ou d'accommodement,
Ou quelque affection charnelle,
Souvent tient même route, et le souille aisément.

L'homme vraiment rempli de charité parfaite
Avecque son desir sait comme il faut marcher;
En l'embrassant il le rejette,
Et va de son côté sans jamais le chercher.

Il le fuit comme sien, et fait ce qu'il demande
Quand la gloire de Dieu par-là se fait mieux voir;
Et voulant ce que Dieu commande,
Il n'obéit qu'à Dieu quand il suit ce vouloir.

A personne jamais il ne porte d'envie,
Parceque sur la terre il ne recherche rien,
Et que son ame, en Dieu ravie,
Ne fait point d'autres vœux, ne veut point d'autre bien.

D'aucun bien à personne il ne donne la gloire,
Pour mieux tout rapporter à cet être divin,
Et ne perd jamais la mémoire
Qu'il est de tous les biens le principe et la fin;

Que c'est par le secours de sa toute-puissance
Que nous pouvons former un vertueux propos,
Et que c'est par sa jouissance
Que les saints dans le ciel goûtent un plein repos.

Oh! qui pourroit avoir une seule étincelle
De cette véritable et pure charité!
Que bientôt sa clarté fidèle
Lui feroit voir qu'ici tout n'est que vanité!

CHAPITRE XVI.

COMME IL FAUT SUPPORTER D'AUTRUI.

Porte avec patience en tout autre, en toi-même,
Ce que tu n'y peux corriger,
Jusqu'à ce que de Dieu la puissance suprême
En ordonne autrement, et daigne le changer.

Pour éprouver ta force il est meilleur peut-être
Qu'il laisse durer cette croix :
Ton mérite par-là se fera mieux connoître ;
Et, s'il n'est à l'épreuve, il n'est pas de grand poids.

Tu dois pourtant au ciel élever ta prière
Contre un si long empêchement,
Afin que sa bonté t'en fasse grace entière,
Ou t'aide à le souffrir un peu plus doucement.

Quand par tes bons avis une ame assez instruite
Continue à leur résister,
Entre les mains de Dieu remets-en la conduite,
Et ne t'obstine point à la persécuter.

Sa sainte volonté souvent veut être faite
Par un autre ordre que le tien :
Il sait trouver sa gloire en tout ce qu'il projette ;
Il sait, quand il lui plaît, tourner le mal en bien.

Souffre sans murmurer tous les défauts des autres,
Pour grands qu'ils se puissent offrir ;
Et songe qu'en effet nous avons tous les nôtres,
Dont ils ont à leur tour encor plus à souffrir.

Si ta fragilité met toujours quelque obstacle
En toi-même à tes propres vœux,
Comment peux-tu d'un autre exiger ce miracle
Qu'il n'agisse partout qu'ainsi que tu le veux?

N'est-ce pas le traiter avec haute injustice

De vouloir qu'il soit tout parfait,
Et de ne vouloir pas te corriger d'un vice,
Afin que ton exemple aide à ce grand effet?

Nous voulons que chacun soit sous la discipline,
Qu'il souffre la correction,
Et nous ne voulons point qu'aucun nous examine,
Qu'aucun censure en nous une imperfection.

Nous blâmons en autrui ce qu'il prend de licence,
Ce qu'il se permet de plaisirs,
Et nous nous offensons s'il n'a la complaisance
De ne refuser rien à nos bouillants desirs.

Nous voulons des statuts dont la dure contrainte
L'attache avec sévérité,
Et nous ne voulons point qu'il porte aucune atteinte
A l'empire absolu de notre volonté.

Où te caches-tu donc, charité toujours vive,
Qui dois faire tout notre emploi?
Et si l'on vit ainsi, quand est-ce qu'il arrive
Qu'on ait pour le prochain même amour que pour soi?

Si tous étoient parfaits, on n'auroit rien au monde
A souffrir pour l'amour de Dieu,
Et cette patience en vertus si féconde
Jamais à s'exercer ne trouveroit de lieu.

La sagesse divine autrement en ordonne;
Rien n'est ni tout bon ni tout beau;
Et Dieu nous forme ainsi pour n'exempter personne
De porter l'un de l'autre à son tour le fardeau.

Aucun n'est sans défaut, aucun n'est sans foiblesse,
Aucun n'est sans besoin d'appui,
Aucun n'est sage assez de sa propre sagesse,
Aucun n'est assez fort pour se passer d'autrui.

Il faut donc s'entr'aimer, il faut donc s'entr'instruire,
Il faut donc s'entre-secourir,

Il faut s'entre-prêter des yeux à se conduire,
Il faut s'entre-donner une aide à se guérir.
Plus les revers sont grands, plus la preuve est facile
A quel point un homme est parfait;
Et leurs plus rudes coups ne le font pas fragile,
Mais ils donnent à voir ce qu'il est en effet.

CHAPITRE XVII.

DE LA VIE MONASTIQUE.

Rends-toi des plus savants en l'art de te contraindre,
En ce rare et grand art de rompre tes souhaits,
Si tu veux avec tous une solide paix,
Si tu veux leur ôter tout sujet de se plaindre.
Vivre en communauté sans querelle et sans bruit,
Porter jusqu'au trépas un cœur vraiment réduit,
C'est se rendre digne d'envie.
Heureux trois fois celui qui se fait un tel sort!
Heureux trois fois celui qu'une si douce vie
Conduit vers une heureuse mort!

Si tu veux mériter, si tu veux croître en grace,
Ne t'estime ici-bas qu'un passant, qu'un banni,
Parois fou pour ton Dieu, prends ce zèle infini
Qui court après l'opprobre et jamais ne s'en lasse.
La tonsure et l'habit sont bien quelques dehors,
Mais ne présume pas que les gênes du corps
Fassent l'ame religieuse;
C'est au détachement de tes affections
Qu'au milieu d'une vie âpre et laborieuse
En consistent les fonctions.

Cherche Dieu, cherche en lui le secret de ton ame,
Sans chercher rien de plus dessous cette couleur:
Tu ne rencontreras qu'amertume et douleur,
Si jamais dans ton cloître autre desir t'enflamme.
Tâche d'être le moindre et le sujet de tous,
Ou ce repos d'esprit qui te semble si doux
Ne sera guère en ta puissance.
Veux-tu le retenir? Souviens-toi fortement

Que tu n'es venu là que pour l'obéissance,
Et non pour le commandement.

Le cloître n'est pas fait pour une vie oisive,
Ni pour passer les jours en conversation,
Mais pour une éternelle et pénible action,
Pour voir les sens domptés, la volonté captive.
C'est là qu'un long travail n'est jamais achevé,
C'est là que pleinement le juste est éprouvé
De même que l'or dans la flamme;
Et c'est là que sans trouble on ne peut demeurer,
Si cette humilité qui doit régner sur l'ame
N'y fait pour Dieu tout endurer.

CHAPITRE XVIII.

DES EXEMPLES DES SAINTS PÈRES.

Tu vois en tous les saints de merveilleux exemples;
C'est la pure religion,
C'est l'entière perfection
Qu'en ces grands miroirs tu contemples:
Vois les sentiers qu'ils ont battus,
Vois la pratique des vertus
Aussi brillante en eux que par toi mal suivie.
Que fais-tu pour leur ressembler?
Et quand à leurs travaux tu compares ta vie,
Peux-tu ne point rougir, peux-tu ne point trembler?

La faim, la soif, le froid, les oraisons, les veilles,
Les fatigues, la nudité,
Dans le sein de l'austérité
Ont produit toutes leurs merveilles;
Les saintes méditations,
Les longues persécutions,
Les jeûnes et l'opprobre ont été leurs délices;
Et, de Dieu seul fortifiés,
Comme ils fuyoient la gloire et cherchoient les supplices,
Les supplices enfin les ont glorifiés.

Regarde les martyrs, les vierges, les apôtres,

Et tous ceux de qui la ferveur
Sur les sacrés pas du Sauveur
A frayé des chemins aux nôtres :
Combien ont-ils porté de croix,
Et combien sont-ils morts de fois
Au milieu d'une vie en souffrances féconde,
Jusqu'à ce que leur fermeté,
A force de haïr leurs ames en ce monde,
Ait su les posséder dedans l'éternité?

Ouvrez, affreux déserts, vos retraites sauvages,
Et des Pères que vous cachez,
Dans vos cavernes retranchés,
Laissez-nous tirer les images;
Montrez-nous les tentations,
Montrez-nous les vexations
Qu'à toute heure chez vous du diable ils ont souffertes;
Montrez par quels ardents soupirs
Les prières qu'à Dieu sans cesse ils ont offertes
Ont porté dans le ciel leurs amoureux desirs.

Jusques où n'ont été leurs saintes abstinences?
Jusques où n'ont-ils su pousser
Le zèle de voir avancer
Les fruits de tant de pénitences?
Qu'ils ont fait de rudes combats
Pour achever de mettre à bas
Cet indigne pouvoir dont s'emparent les vices!
Qu'ils se sont tenu de rigueur!
Que d'intention pure en tous leurs exercices
Pour rendre un Dieu vivant le maître de leur cœur!

Tout le jour en travail, et la nuit en prière,
Souvent ils mêloient tous les deux,
Et leur cœur poussoit mille vœux
Parmi la sueur journalière :
Toute action, tout temps, tout lieu,
Étoit propre à penser à Dieu;
Toute heure étoit trop courte à cette sainte idée;
Et le doux charme des transports

Dont leur ame en ces lieux se trouvoit possédée,
Suspendoit tous les soins qu'elle devoit au corps.

Par une pleine horreur des vanités humaines,
Ils rejetoient et biens et rang,
Et les amitiés ni le sang
N'avoient pour eux aucunes chaînes :
Ennemis du monde et des siens,
Ils en brisoient tous les liens,
De peur de retomber sous son funeste empire;
Et leur digne sévérité
Dans les besoins du corps rencontroit un martyre,
Quand ils abaissoient l'ame à leur nécessité.

Pauvres et dénués des secours de la terre,
Mais riches en grace et vertu,
Ils ont sous leurs pieds abattu
Tout ce qui leur faisoit la guerre.
Ces inépuisables trésors
De l'indigence du dehors
Réparoient au-dedans les aimables misères;
Et Dieu, pour les en consoler,
Versoit à pleines mains sur des ames si chères
Ces biens surnaturels qu'on ne sauroit voler.

L'éloignement, la haine et le rebut du monde,
Les approchoient du Tout-Puissant,
De qui l'amour reconnoissant
Couronnoit leur vertu profonde.
Ils n'avoient pour eux que mépris;
Mais ils étoient d'un autre prix
Aux yeux de ce grand Roi qui fait les diadèmes :
Et cet heureux abaissement
Sur ces mêmes degrés d'un saint mépris d'eux-mêmes
Élevoit pour leur gloire un trône au firmament.

Sous les lois d'une prompte et simple obédience,
Leur véritable humilité
Unissoit à la charité
Les forces de la patience;

Ce parfait et divin amour
Les élevoit de jour en jour
A ces progrès d'esprit où la vertu s'excite;
Et ces progrès continuels,
Faisant croître la grace où croissoit le mérite,
Les accabloient enfin de biens spirituels.

Voilà, religieux, des exemples à suivre;
Voilà quelles instructions
Laissent toutes leurs actions
A qui veut apprendre à bien vivre:
La sainte ardeur qu'ils ont fait voir
Montre quel est votre devoir
A chercher de vos maux les assurés remèdes,
Et vous y doit plus attacher
Que ce que vous voyez d'imparfaits et de tièdes
Ne doit servir d'excuse à vous en relâcher.

Oh! que d'abord le cloître enfanta de lumières!
Qu'on vit éclater d'ornements
Aux illustres commencements
Des observances régulières!
Que de pure dévotion!
Que de sainte émulation!
Que de pleine vigueur soutint la discipline!
Que de respect intérieur!
Que de conformité de mœurs et de doctrine!
Que d'union d'esprits sous un supérieur!

Encor même à présent ces traces délaissées
Font voir combien étoient parfaits
Ceux qui, par de si grands effets,
Domptoient le monde et ses pensées:
Mais notre siècle est bien loin d'eux;
Qui vit sans crime est vertueux;
Qui ne rompt point sa règle est un grand personnage,
Et croit s'être bien acquitté
Lorsque avec patience il porte l'esclavage
Où sa robe et ses vœux le tiennent arrêté.

A peine notre cœur forme une bonne envie,
Qu'aussitôt nous la dépouillons;
La langueur dont nons travaillons
Nous lasse même de la vie :
C'est peu de laisser assoupir
La ferveur du plus saint desir,
Par notre lâcheté nous la laissons éteindre,
Nous qui voyons à tout moment
Tant d'exemples dévots où nous pouvons atteindre,
Et qui nous convaincront au jour du jugement.

CHAPITRE XIX.

DES EXERCICES DU BON RELIGIEUX.

Toi qui dedans un cloître as renfermé ta vie,
De toutes les vertus tâche de l'enrichir;
C'est sous ce digne effort que tu dois y blanchir;
Ta règle te l'apprend, ton habit t'en convie.
Fais par nn saint amas de ces vivants trésors
Que le dedans réponde à l'éclat du dehors,
Que tu sois devant Dieu tel que devant les hommes;
Et de l'intérieur prends d'autant plus de soin,
Que Dieu sans se tromper connoît ce que nous sommes,
Et que du fond dn cœur il se fait le témoin.

Nos respects en tous lieux lui doivent des louanges,
En tous lieux il nous voit, il nous juge en tous lieux;
Et comme nous marchons partout devant ses yeux,
Partout il faut porter la pureté des anges.
Chaque jour, recommence à lui donner ton cœur,
Renouvelle tes vœux, rallnme ta ferveur,
Et t'obstine à lui dire, en demandant sa grace :
« Secourez-moi, Seigneur, et servez de soutien
« Aux bons commencements que sous vos lois j'embrasse;
« Car jusques à présent ce que j'ai fait n'est rien. »

Dans le chemin du ciel l'ame du juste avance
Autant que ce propos augmente en fermeté;
Son progrès, qui dépend de l'assiduité,
Veut pour beaucoup de fruit beaucoup de diligence.

Que si le plus constant et le mieux affermi
Se relâche souvent, souvent tombe à demi,
Et n'est jamais si fort qu'il soit inébranlable,
Que sera-ce de ceux dont le cœur languissant,
Ou rarement en soi forme un projet semblable,
Ou le laisse flotter et s'éteindre en naissant?

C'est un chemin qui monte entre des précipices;
Il n'est rien plus aisé que de l'abandonner;
Et souvent c'est assez pour nous en détourner
Que le relâchement des moindres exercices.
Le bon propos du juste a plus de fondement
En la grace de Dieu qu'au propre sentiment;
Quelque dessein qu'il fasse, en elle il se repose:
A moins d'un tel secours nous travaillons en vain;
Quoi que nous proposions, c'est Dieu seul qui dispose,
Et pour trouver sa voie, homme, il te faut sa main.

Laisse là quelquefois l'exercice ordinaire
Pour faire une action pleine de piété;
Tu pourras y rentrer avec facilité
Si tu n'en es sorti que pour servir ton frère;
Mais si, par nonchalance, ou par un lâche ennui
De prendre encor demain le même qu'aujourd'hui,
Ton ame appesantie une fois s'en détache,
Cet exercice alors négligé sans sujet
Imprimera sur elle une honteuse tache,
Et lui fera sentir le mal qu'elle s'est fait.

Quelque effort qu'ici-bas l'homme fasse à bien vivre,
Il est souvent trahi par sa fragilité;
Et le meilleur remède à son infirmité,
C'est de choisir toujours un but certain à suivre.
Qu'il regarde surtout quel est l'empêchement
Qui met le plus d'obstacle à son avancement,
Et que tout son pouvoir s'attache à l'en défaire;
Qu'il donne ordre au-dedans, qu'il donne ordre au-dehors;
A cet heureux progrès l'un et l'autre confère,
Et l'ame a plus de force ayant l'aide du corps.

Si ta retraite en toi ne peut être assidue,
Recueille-toi du moins une fois chaque jour,
Soit lorsque le soleil recommence son tour,
Soit lorsque sous les eaux sa lumière est fondue :
Propose le matin et règle tes projets,
Examine le soir quels en sont les effets;
Revois tes actions, tes discours, tes pensées;
Peut-être y verras-tu, malgré ton bon dessein,
A chaque occasion mille offenses glissées
Contre le grand Monarque, ou contre le prochain.

Montre-toi vraiment homme à l'attaque funeste
Que l'Ange ténébreux te porte à tout moment;
Dompte la gourmandise, et plus facilement
Des sentiments charnels tu dompteras le reste.
Dedans l'oisiveté jamais enseveli,
Toujours confère, prie, écris, médite, li,
Ou fais pour le commun quelque chose d'utile :
L'exercice du corps a quelques fruits bien doux :
Mais sans discrétion c'est un travail stérile,
Et même il n'est pas propre également à tous.

Ces emplois singuliers qu'on se choisit soi-même
Doivent fuir avec soin de paroître au-dehors;
L'étalage les perd, et ce sont des trésors
Dont la possession veut un secret extrême.
Surtout n'aime jamais ces choix de ton esprit
Jusqu'à les préférer à ce qui t'est prescrit;
Tout le surabondant doit place au nécessaire.
Remplis tous tes devoirs avec fidélité;
Puis, s'il reste du temps pour l'emploi volontaire,
Applique tout ce reste où ton zèle est porté.

Tout esprit n'est pas propre aux mêmes exercices :
L'un est meilleur pour l'un, l'autre à l'autre sert mieux :
Et la diversité, soit des temps, soit des lieux,
Demande à notre ardeur de différents offices;
L'un est bon à la fête, et l'autre aux simples jours;
De la tentation l'un peut rompre le cours,
A la tranquillité l'autre est plus convenable :

L'homme n'a pas sur soi toujours même pouvoir;
Autres sont les pensers que la tristesse accable,
Autres ceux que la joie en Dieu fait concevoir.

A chaque grande fête augmente et renouvelle
Et ce bon exercice et ta prière aux Saints;
Et tiens en l'attendant ton ame entre tes mains
Comme prête à passer à la fête éternelle.
En ces jours consacrés à la dévotion
Il faut mieux épurer l'œuvre et l'intention,
Suivre une plus étroite et plus ferme observance,
Nous recueillir sans cesse, et nous imaginer
Que de tous nos travaux la pleine récompense
Doit par les mains de Dieu bientôt nous couronner.

Souvent il la recule, et lors il nous faut croire
Que nous n'y sommes pas dignement préparés,
Et que ces doux moments ne nous sont différés
Qu'afin que nous puissions mériter plus de gloire.
Il nous en comblera dans le temps ordonné :
Préparons-nous donc mieux à ce jour fortuné.
« Heureux le serviteur, dit la Vérité même,
« Que trouvera son maître en état de veiller!
« Il lui partagera son propre diadème,
« Et de toute sa gloire il le fera briller. »

CHAPITRE XX.

DE L'AMOUR DE LA SOLITUDE ET DU SILENCE.

Choisis une heure propre à rentrer en toi-même,
A penser aux bienfaits de la Bonté suprême,
Sans t'embrouiller l'esprit de rien de curieux;
Et ne t'engage en la lecture
Que de quelque matière pure
Qui touche autant le cœur qu'elle occupe les yeux.

Si tu peux retrancher la perte des paroles,
La superfluité des visites frivoles,
La vaine attention aux nouveautés des bruits,
Ton ame aura du temps de reste

Pour suivre cet emploi céleste,
Et pour en recueillir les véritables fruits.

Ainsi des plus grands saints la sagesse profonde
Pour ne vivre qu'à Dieu fuyoit les yeux du monde,
Et n'en souffroit jamais l'entretien qu'à regret;
Ainsi plus la vie est parfaite,
Plus elle aime cette retraite;
Et qui veut trouver Dieu doit chercher le secret.

Un païen nous l'apprend, tout chrétiens que nous sommes:
« Je n'ai jamais, dit-il, été parmi les hommes
« Que je n'en sois sorti moins homme et plus brutal; »
Et notre propre conscience
Ne fait que trop d'expérience,
Combien à son repos leur commerce est fatal.

Se taire entièrement est beaucoup plus facile
Que de se préserver du mélange inutile
Qui dans tous nos discours aussitôt s'introduit;
Et c'est chose bien moins pénible
D'être chez soi comme invisible,
Que de se bien garder alors qu'on se produit.

Quiconque aspire donc aux douceurs immortelles
Qu'un bon intérieur fait goûter aux fidèles,
Et veut prendre un bon guide afin d'y parvenir,
Qu'avec Jésus-Christ il se coule
Loin du tumulte et de la foule,
Et souvent seul à seul tâche à l'entretenir.

Personne en sûreté ne sauroit se produire,
Ni parler sans se mettre au hasard de se nuire,
Ni prendre sans péril les ordres à donner,
Que ceux qui volontiers se cachent,
Sans peine au silence s'attachent,
Et sans aversion se laissent gouverner.

Non, aucun ne gouverne avec pleine assurance,
Que ceux qu'y laisse instruits la pleine obéissance;
Qui sait mal obéir ne commande pas bien :

Aucun n'a de joie assurée
Que ceux en qui l'ame épurée
Rend un bon témoignage et ne reproche rien.

Celui que donne aux Saints leur bonne conscience
Ne va pourtant jamais sans soin, sans défiance,
Dont la crainte de Dieu fait la sincérité;
Et la grace en eux épandue
Ne rend pas de moindre étendue
Ni ces justes soucis, ni leur humilité.

Mais la présomption, l'orgueil d'une ame ingrate,
Fait cette sûreté dont le méchant se flatte,
Et le trompe à la fin, l'ayant mal éclairé.
Quoique tu sois grand cénobite,
Quoique tu sois parfait ermite,
Jamais, tant que tu vis, ne te tiens assuré.

Souvent ceux que tu vois par leur vertu sublime
Mériter notre amour, emporter notre estime,
Tout parfaits qu'on les croit, sont le plus en danger;
Et l'excessive confiance
Qu'elle jette en leur conscience
Souvent les autorise à se trop négliger.

Souvent il est meilleur que quelque assaut nous presse,
Et que, nous faisant voir quelle est notre foiblesse,
Il réveille par-là nos plus puissants efforts,
De crainte que l'ame tranquille
Ne s'enfle d'un orgueil facile
A glisser de ce calme aux douceurs du dehors.

O plaisirs passagers! si jamais nos pensées
De vos illusions n'étoient embarrassées,
Si nous pouvions bien rompre avec le monde et vous,
Que par cette sainte rupture
L'ame se verroit libre et pure,
Et se conserveroit un repos long et doux!

Il seroit, il seroit d'éternelle durée,

Si tant de vains soucis dont elle est déchirée
Par votre long exil se trouvoient retranchés,
Et si nos desirs solitaires,
Bornés à des vœux salutaires,
Étoient par notre espoir à Dieu seul attachés.

Aucun n'est digne ici de ces graces divines,
Qui, parmi tant de maux et parmi tant d'épines,
Versent du haut du ciel la consolation,
Si son exacte vigilance
Ne s'exerce avec diligence
Dans les saintes douleurs de la componction.

Veux-tu jusqu'en ton cœur la sentir vive et forte?
Rentre dans ta cellule, et ferme-s-en la porte
Aux tumultes du monde, à sa vaine rumeur;
N'en écoute point l'imposture,
Et, comme ordonne l'Écriture,
Repasse au cabinet les secrets de ton cœur.

Ce que tu perds dehors s'y retrouve à toute heure;
Mais il faut sans relâche en aimer la demeure;
Elle n'a rien de doux sans l'assiduité;
Et depuis qu'elle est mal gardée,
Ce n'est plus qu'une triste idée,
Qui n'enfante qu'ennuis et qu'importunité.

Elle sera ta joie et ta meilleure amie,
Si ta conversion, dans son calme affermie,
Dès le commencement la garde sans regret;
C'est dans ce calme et le silence
Que l'ame dévote s'avance,
Et que de l'Écriture elle apprend le secret.

Pour se fortifier elle y trouve des armes,
Pour se purifier elle y trouve des larmes,
Par qui tous ses défauts sont lavés chaque nuit;
Elle s'y rend par la prière
A Dieu d'autant plus familière,
Qu'elle en bannit du siècle et l'amour et le bruit.

Qui se détache donc pour cette solitude
De toutes amitiés et de toute habitude,
Plus il rompt les liens du sang et de la chair,
Plus de Dieu la bonté suprême,
Par ses Anges et par lui-même,
Pour le combler de biens daigne s'en approcher.

Cache-toi, s'il le faut, pour briser ces obstacles;
L'obscurité vaut mieux que l'éclat des miracles,
S'ils étouffent les soins qu'on doit avoir de soi;
Et le don de faire un prodige,
Dans une ame qui se néglige,
D'un précieux trésor fait un mauvais emploi.

Le vrai religieux rarement sort du cloître,
Vit sans ambition de se faire connoître,
Ne veut point être vu, ne veut point regarder;
Et croit que celui-là se tue
Qui cherche à se blesser la vue
De ce que, sans se perdre, il ne peut posséder.

Le monde et ses plaisirs s'écoulent et nous gênent;
Et quand à divaguer nos desirs nous entraînent,
Ce temps qu'on aime à perdre est aussitôt passé;
Et pour fruit de cette sortie
On n'a qu'une ame appesantie,
Et des desirs flottants dans un cœur dispersé.

Ainsi celle qu'on fait avec le plus de joie
Souvent avec douleur au cloître nous renvoie;
Les délices du soir font un triste matin:
Ainsi la douceur sensuelle
Nous cache sa pointe mortelle,
Qui nous flatte à l'entrée et nous tue à la fin.

Ne vois-tu pas ici le feu, l'air, l'eau, la terre,
Leur éternelle amour, leur éternelle guerre?
N'y vois-tu pas le ciel à tes yeux exposé?
Qu'est-ce qu'ailleurs tu te proposes?

N'est-ce pas bien voir toutes choses
Que voir les éléments dont tout est composé?

Que peux-tu voir ailleurs qui soit long-temps durable?
Crois-tu rassasier ton cœur insatiable
En promenant partout tes yeux avidement?
Et quand d'une seule ouverture
Ils verroient toute la nature,
Que seroit-ce pour toi qu'un vain amusement?

Lève les yeux au ciel, et par d'humbles prières
Tire des mains de Dieu ces faveurs singulières
Qui purgent tes péchés et tes déréglements:
Laisse les vanités mondaines
En abandon aux ames vaines,
Et ne porte ton cœur qu'à ses commandements.

Ferme encore une fois, ferme sur toi ta porte,
Et d'une voix d'amour languissante, mais forte,
Appelle cet objet de tes plus doux souhaits;
Entretiens-le dans ta cellule
De la vive ardeur qui te brûle,
Et ne crois point ailleurs trouver la même paix.

Tâche à n'en point sortir qu'il ne soit nécessaire:
N'écoute, si tu peux, aucun bruit populaire,
Ton calme en deviendra plus durable et meilleur;
Sitôt que tes sens infidèles
Ouvrent ton oreille aux nouvelles,
Ils font entrer par-là le trouble dans ton cœur.

CHAPITRE XXI.

DE LA COMPONCTION DU COEUR.

Si tu veux avancer au chemin de la grace,
Dans la crainte de Dieu soutiens tes volontés;
Ne sois jamais trop libre, et rends-toi tout de glace
Pour tout ce que les sens t'offrent de voluptés:
Dompte sous une exacte et forte discipline
Ces inséparables flatteurs

Que l'amour de toi-même à te séduire obstine,
Et dans eux n'examine
Que la grandeur des maux dont ils sont les auteurs.

Ainsi fermant la porte à la joie indiscrète
Sous qui leur faux appât sème un poison caché,
Tu la tiendras ouverte à la douleur secrète
Qu'un profond repentir fait naître du péché :
Cette saine douleur dans l'ame recueillie
Produit mille sortes de biens,
Que son relâchement vers l'aveugle folie
Des plaisirs de la vie
A bientôt dissipés en de vains entretiens.

Chose étrange que l'homme accessible à la joie,
Au milieu des malheurs dont il est enfermé,
Quelque exilé qu'il soit, quelques périls qu'il voie,
Par de fausses douceurs aime à se voir charmé!
Ah! s'il peut consentir qu'une telle alégresse
Tienne ses sens épanouis,
Il n'en voit pas la suite, et sa propre foiblesse
Qu'il reçoit pour maîtresse,
Dérobe sa misère à ses yeux éblouis.

Oui, sa légèreté que tout desir enflamme,
Et le peu de souci qu'il prend de ses défauts,
L'ayant rendu stupide aux intérêts de l'ame,
Ne lui permettent pas d'en ressentir les maux;
Ainsi, pour grands qu'ils soient, jamais il n'en soupire,
Faute de les considérer;
Plus il en est blessé, plus lui-même il s'admire,
Et souvent ose rire
Lorsque de tous côtés il a de quoi pleurer.

Homme, apprends qu'il n'est point ni de liberté vraie,
Ni de plaisir parfait qu'en la crainte de Dieu,
Et que la conscience et sans tache et sans plaie
A de pareils trésors seule peut donner lieu.
Toute autre liberté n'est qu'un long esclavage
Qui cache ou qui dore ses fers;

Et tout autre plaisir ne laisse en ton courage
Qu'un prompt dégoût pour gage
Du tourment immortel qui l'attend aux enfers.

Heureux qui peut bannir de toutes ses pensées
Les vains amusements de la distraction !
Heureux qui peut tenir ses forces ramassées
Dans le recueillement de la componction !
Mais plus heureux encor celui qui se dépouille
De tout indigne et lâche emploi,
Qui, pour ne rien souffrir qui lui pèse ou le souille,
Fuit ce qui le chatouille,
Et pour mieux servir Dieu se rend maître de soi !

Combats donc fortement contre l'inquiétude
Où te jette du monde et l'amour et le bruit :
L'habitude se vainc par une autre habitude,
Et les hommes jamais ne cherchent qui les fuit.
Néglige leur commerce, et romps l'intelligence
Qui te lie encore avec eux ;
Et bientôt à leur tour, te rendant par vengeance
La même négligence,
Ils t'abandonneront à tout ce que tu veux.

N'attire point sur toi les affaires des autres ;
Ne t'embarrasse point des intérêts des grands :
Notre propre besoin nous charge assez des nôtres ;
Tu te dois le premier les soins que tu leur rends.
Tiens sur toi l'œil ouvert, et toi-même t'éclaire
Avant qu'éclairer tes amis ;
Et quand tu peux donner un conseil salutaire
Qui les porte à bien faire,
Donne-t'en le plus ample et le plus prompt avis.

Pour te voir éloigné de la faveur des hommes,
Ne crois point avoir lieu de justes déplaisirs ;
Elle ne produit rien, en l'exil où nous sommes,
Qu'un espoir décevant et de vagues desirs.
Ce qui doit t'attrister, ce dont tu dois te plaindre,
C'est de ne te régler pas mieux,

C'est de sentir ton feu s'amortir et s'éteindre
Avant qu'il puisse atteindre
Où doit aller celui d'un vrai religieux.

Souvent il est plus sûr, tant que l'homme respire,
Qu'il sente peu de joie en son cœur s'épancher,
Surtout de ces douceurs que le dehors inspire,
Et qui naissent en lui du sang et de la chair.
Que si Dieu rarement sur notre longue peine
Répand sa consolation,
La faute en est à nous, dont la prudence vaine
Cherche un peu trop l'humaine,
Et ne s'attache point à la componction.

Reconnois-toi, mortel, indigne des tendresses
Que départ aux élus la divine bonté;
Et des afflictions regarde les rudesses
Comme des traitements dus à ta lâcheté.
L'homme vraiment atteint de la douleur profonde
Qu'enfante un plein recueillement
Ne trouve qu'amertume aux voluptés du monde,
Et voit qu'il ne les fonde
Que sur de longs périls que déguise un moment.

Le moyen donc qu'il puisse y trouver quelques charmes,
Soit qu'il se considère, ou qu'il regarde autrui,
S'il n'y peut voir partout que des sujets de larmes,
N'y voyant que des croix pour tout autre et pour lui?
Plus il le sait connoître, et plus la vie entière
Lui semble un amas de malheurs;
Et plus du haut du ciel il reçoit de lumière,
Plus il voit de matière
Dessus toute la terre à de justes douleurs.

Sacrés ressentiments, réflexions perçantes,
Qui dans un cœur navré versez d'heureux regrets;
Que vous trouvez souvent d'occasions pressantes
Parmi tant de péchés et publics et secrets!
Mais, hélas! ces tyrans de l'ame criminelle
L'enchaînent si bien en ces lieux,

Qu'il est bien malaisé que vous arrachiez d'elle
Quelque soupir fidèle
Qui la puisse élever un moment vers les cieux.

Pense plus à la mort que tu vois assurée,
Qu'à la vaine longueur de tes jours incertains,
Et tu ressentiras dans ton ame épurée
Une ferveur plus forte et des desirs plus saints.
Si ton cœur chaque jour mettoit dans la balance
Ou le purgatoire ou l'enfer,
Il n'est point de travail, il n'est point de souffrance
Où soudain ta constance
Ne portât sans effroi l'ardeur d'en triompher.

Mais nous n'en concevons qu'une légère image
Dont les traits impuissants ne vont point jusqu'au cœur;
Nous aimons ce qui flatte, et consumons notre âge
Dans l'assoupissement d'une froide langueur;
Aussi le corps se plaint, le corps gémit sans cesse
Accablé sous les moindres croix,
Parce que de l'esprit la honteuse mollesse
N'agit qu'avec foiblesse,
Et refuse son aide à soutenir leur poids.

Demande donc à Dieu pour faveur singulière
L'esprit fortifiant de la componction;
Avec le roi prophète élève ta prière,
Et dis à son exemple avec submission :
« Nourrissez-moi de pleurs, Seigneur, pour témoignage
« Que vous me voulez consoler,
« Détrempez-en mon pain, mêlez-en mon breuvage,
« Et de tout mon visage
« Jour et nuit à grands flots faites-les distiller. »

CHAPITRE XXII.

DES CONSIDÉRATIONS DE LA MISÈRE HUMAINE.

Mortel, ouvre les yeux, et vois que la misère
Te cherche et te suit en tout lieu,
Et que toute la vie est une source amère

A moins qu'elle tourne vers Dieu.

Rien ne te doit troubler, rien ne te doit surprendre,
Quand l'effet manque à tes desirs,
Puisque ton sort est tel que tu n'en dois attendre
Que des sujets de déplaisirs.

N'espère pas qu'ici jamais il se ravale
A répondre à tous tes souhaits;
Pour toi, pour moi, pour tous, la règle est générale,
Et ne se relâche jamais.

Il n'est emploi ni rang dont la grandeur se pare
De cette inévitable loi,
Et ceux qu'on voit porter le sceptre ou la tiare
N'en sont pas plus exempts que toi.

L'angoisse entre partout, et si quelqu'un sur terre
Porte mieux ce commun ennui,
C'est celui qui pour Dieu sait se faire la guerre,
Et se plaît à souffrir pour lui.

Les foibles cependant disent avec envie :
« Voyez, que cet homme est puissant,
« Qu'il est grand, qu'il est riche, et que toute sa vie
« Prend un cours noble et florissant ! »

Malheureux ! regardez quels sont les biens célestes,
Ceux-ci ne paroîtront plus rien,
Et vous n'y verrez plus que des attraits funestes
Sous la fausse image du bien.

Douteuse est leur durée, et trompeur le remède
Qu'ils donnent à quelques besoins,
Et le plus fortuné jamais ne les possède
Que parmi la crainte et les soins.

Le solide plaisir n'est pas dans l'abondance
De ces pompeux accablements,
Et souvent leur excès amène l'impudence
Des plus honteux déréglements.

Leur médiocrité suffit au nécessaire
    D'un esprit sagement borné,
Et tout ce qui la passe augmente la misère
    Dont il se voit environné.

Plus il rentre en soi-même et regarde la vie
    Dedans son véritable jour,
Plus de cette misère il la trouve suivie,
    Et change en haine son amour.

Il ressent d'autant mieux l'amertume épandue
    Sur la longueur de ses travaux,
Et s'en fait un miroir qui présente à sa vue
    L'image de tous ses défauts.

Car enfin travailler, dormir, manger et boire,
    Et mille autres nécessités,
Sont aux hommes de Dieu, qui n'aiment que sa gloire,
    D'étranges importunités.

Oh! que tous ces besoins ont de cruelles gênes
    Pour un esprit bien détaché!
Et qu'avec pleine joie il en romproit les chaînes
    Qui l'asservissent au péché!

Ce sont des ennemis qu'en vain sa ferveur brave,
    Puisqu'ils sont toujours les plus forts,
Et des tyrans aimés qui tiennent l'ame esclave
    Sous les infirmités du corps.

David trembloit sous eux; et parmi sa tristesse,
    Rempli de célestes clartés,
« Sauvez-moi, disoit-il, du joug qu'à ma foiblesse
    « Imposent mes nécessités. »

Malheur à toi, mortel, si tu ne peux connoître
    La misère de ton séjour!
Et malheur encor plus si tu n'es pas le maître
    De ce qu'il te donne d'amour!

Faut-il que cette vie en soi si misérable
Ait toutefois un tel attrait
Que le plus malheureux et le plus méprisable
Ne l'abandonne qu'à regret?

Le pauvre, qui l'arrache à force de prières,
Avec horreur la voit finir;
Et l'artisan s'épuise en sueurs journalières
Pour trouver à la soutenir.

Que s'il étoit au choix de notre ame insensée
De languir toujours en ces lieux,
Nous traînerions nos maux sans aucune pensée
De régner jamais dans les cieux.

Lâches, qui sur nos cœurs aux voluptés du monde
Souffrons des progrès si puissants,
Que rien n'y peut former d'impression profonde,
S'il ne flatte et charme nos sens!

Nous verrons à la fin, aveugles que nous sommes,
Que ce que nous aimons n'est rien,
Et qu'il ne peut toucher que les esprits des hommes
Qui ne se connoissent pas bien.

Les Saints, les vrais dévots, savoient mieux de leur être
Remplir toute la dignité,
Et pour ces vains attraits ils ne faisoient paroître
Qu'entière insensibilité.

Ils dédaignoient de perdre un moment aux idées
Des biens passagers et charnels,
Et leurs intentions, d'un saint espoir guidées,
Voloient sans cesse aux éternels.

Tout leur cœur s'y portoit, et s'élevant sans cesse
Vers leurs invisibles appas,
Il empêchoit la chair de s'en rendre maîtresse
Et de le ravaler trop bas.

Mon frère, à leur exemple, anime ton courage,
Et prends confiance après eux;
Quoi qu'il faille de temps pour un si grand ouvrage,
Tu n'en as que trop, si tu veux.

Jusques à quand veux-tu que ta lenteur diffère?
Ose, et dis sans plus négliger,
Il est temps de combattre, il est temps de mieux faire,
Il est temps de nous corriger.

Prends-en l'occasion dans tes peines diverses;
Elles te la viennent offrir :
Le temps du vrai mérite est celui des traverses;
Pour triompher il faut souffrir.

Par le milieu des eaux, par le milieu des flammes,
On passe au repos tant cherché;
Et sans violenter et les corps et les ames,
On ne peut vaincre le péché.

Tant qu'à ce corps fragile un souffle nous attache,
Tel est à tous notre malheur,
Que le plus innocent ne se peut voir sans tache,
Ni le plus content sans douleur.

Le plein calme est un bien hors de notre puissance,
Aucun ici-bas n'en jouit;
Il descendit du ciel avec notre innocence,
Avec elle il s'évanouit.

Comme ces deux trésors étoient inséparables,
Un moment perdit tous les deux;
Et le même péché qui nous fit tous coupables,
Nous fit aussi tous malheureux.

Prends donc, prends patience en un chemin qu'on passe
Sous des orages assidus,
Jusqu'à ce que ton Dieu daigne te faire grace,
Et te rendre les biens perdus;

Jusqu'à ce que la mort brise ce qui te lie
A cette longue infirmité,
Et qu'en toi dans le ciel la véritable vie
Consume la mortalité.

Jusque là n'attends pas des plus saints exercices
Un long et plein soulagement;
Le naturel de l'homme a tant de pente aux vices,
Qu'il s'y replonge à tout moment.

Tu pleures pour les tiens, pécheur, tu t'en confesses;
Tu veux, tu crois y renoncer,
Et dès le lendemain tu reprends les foiblesses
Dont tu te viens de confesser.

Tu promets de les fuir quand la douleur t'emporte
Contre ce qu'elles ont commis,
Et presque au même instant tu vis de même sorte
Que si tu n'avois rien promis.

C'est donc avec raison que l'ame s'humilie,
Se mésestime, se déplaît,
Toutes les fois qu'en soi fortement recueillie
Elle examine ce qu'elle est.

Elle voit l'inconstance avec un tel empire
Régner sur sa fragilité,
Que le meilleur propos qu'un saint regret inspire
N'a que de l'instabilité.

Elle voit clairement que ce que fait la grace
Par de rudes et longs travaux,
Un peu de négligence en un moment l'efface,
Et nous rend tous nos premiers maux.

Que sera-ce de nous au bout d'une carrière
Où s'offrent combats sur combats,
Si notre lâcheté déja tourne en arrière,
Et perd haleine au premier pas?

Malheur, malheur à nous, si notre ame endormie
Penche vers la tranquillité,
Comme si notre paix déja bien affermie
Nous avoit mis en sûreté !

C'est usurper ici les douces récompenses
Des véritables saintetés,
Avant qu'on en ait vu les moindres apparences
Surmonter nos légèretés.

Ah ! qu'il vaudroit bien mieux qu'ainsi que des novices
De nouveau nous fussions instruits,
Et reprissions un maître aux premiers exercices
Pour en tirer de meilleurs fruits !

Du moins on pourroit voir si nous serions capables
Encor de quelque amendement,
Et si dans nos esprits les clartés véritables
Pourroient s'épandre utilement.

CHAPITRE XXIII.

DE LA MÉDITATION DE LA MORT.

Pense, mortel, à t'y résoudre ;
Ce sera bientôt fait de toi :
Tel aujourd'hui donne la loi
Qui demain est réduit en poudre.
Le jour qui paroît le plus beau
Souvent jette dans le tombeau
La mémoire la mieux fondée ;
Et l'objet qu'on aime le mieux
Échappe bientôt à l'idée,
Quand il n'est plus devant les yeux.

Cependant ton ame stupide,
Sur qui les sens ont tout pouvoir,
Dans l'avenir ne veut rien voir
Qui la charme ou qui l'intimide ;
Un assoupissement fatal
Dans ton cœur qu'elle éclaire mal

Ne souffre aucune sainte flamme,
Et forme une aveugle langueur
De la stupidité de l'ame
Et de la dureté du cœur.

Règle, règle mieux tes pensées,
Mets plus d'ordre en tes actions;
Réunis tes affections
Vagabondes et dispersées;
Pense, agis, aime incessamment,
Comme si déja ce moment
Ėtoit celui d'en rendre compte,
Et ne devoit plus différer
Ta gloire éternelle ou ta honte
Qu'autant qu'il faut pour expirer.

Qui prend soin de sa conscience
Ne considère dans la mort
Que la porte aimable d'un sort
Digne de son impatience;
L'horrible pâleur de son teint,
Les hideux traits dont on la peint,
N'ont pour ses yeux rien de sauvage,
Et ne font voir à leur clarté
Que la fin d'un triste esclavage
Et l'entrée à la liberté.

Crains le péché, si tu veux vivre
D'une vie heureuse et sans fin,
Et non pas ce commun destin
A qui la naissance te livre;
Prépare-s-y-toi sans ennui :
Si tu ne le peux aujourd'hui,
Demain qu'aura-t-il de moins rude?
As-tu ce terme dans ta main,
Et vois-tu quelque certitude
D'arriver jusqu'à ce demain?

De quoi sert la plus longue vie
Avec si peu d'amendement,

Que d'un plus long engagement
Aux vices dont elle est suivie?
Qu'est-elle souvent qu'un amas
De sacriléges, d'attentats,
D'endurcissements invincibles?
Et qu'y font de vieux criminels
Que s'y rendre plus insensibles
Aux charmes des biens éternels?

Plût à Dieu que l'ame, bornée
A se bien regarder en soi,
Pût faire un bon et digne emploi
Du cours d'une seule journée!
Nos esprits lâches et pesants
Comptent bien les mois et les ans
Qu'a vus couler notre retraite;
Mais tel les étale à grand bruit,
Dont la bouche devient muette
Quand il en faut montrer le fruit.

Si la mort te semble un passage
Si dur, si rempli de terreur,
Le péril qui t'en fait horreur
Peut croître à vivre davantage.
Heureux l'homme dont en tous lieux
Son image frappe les yeux,
Que chaque moment y prépare,
Qui la regarde comme un prix,
Et de soi-même se sépare
Pour n'en être jamais surpris!

Qu'un saint penser t'en entretienne
Quand un autre rend les abois:
Tu seras tel que tu le vois,
Et ton heure suivra la sienne.
Aussitôt que le jour te luit,
Doute si jusques à la nuit
Ta vie étendra sa durée;
Et la nuit reçois le sommeil
Sans la croire plus assurée

D'atteindre au retour du soleil.

Tiens ton ame toujours si prête,
Que ce glaive en l'air suspendu
Jamais sans en être attendu
Ne puisse tomber sur ta tête :
Souvent sans nous en avertir
La mort, nous forçant de partir,
Éteint la flamme la plus vive ;
Souvent tes yeux en sont témoins,
Et que le Fils de l'homme arrive
Alors qu'on y pense le moins.

Cette dernière heure venue
Donne bien d'autres sentiments,
Et sur les vieux déréglements
Fait bien jeter une autre vue ;
Avec combien de repentirs
Voudroit un cœur gros de soupirs
Pouvoir lors haïr ce qu'il aime,
Et combien avoir acheté
Le temps de prendre sur soi-même
Vengeance de sa lâcheté !

Oh ! qu'heureux est celui qui montre
A toute heure un esprit fervent,
Et qui se tient tel en vivant,
Qu'il veut que la mort le rencontre !
Toi qui prétends à bien mourir,
Écoute l'art d'en acquérir
La véritable confiance,
Et vois quel est ce digne effort
Qui peut mettre ta conscience
Au chemin d'une bonne mort :

Un parfait mépris de la terre,
Des vertus un ardent desir,
Suivre sa règle avec plaisir,
Faire au vice une rude guerre,
S'attacher à son châtiment,

Obéir tôt et pleinement,
Se quitter, se haïr soi-même,
Et supporter d'un ferme esprit
L'adversité la plus extrême
Pour l'amour seul de Jésus-Christ.

Mais il faut une ame agissante
Tandis que dure ta vigueur :
Où la santé manque de cœur,
La maladie est impuissante :
Ses abattements, ses douleurs,
Rendent fort peu d'hommes meilleurs,
Non plus que les plus grands voyages;
Souvent les travaux en sont vains,
Et les plus longs pélerinages
N'ont jamais fait beaucoup de saints.

Prends peu d'assurance aux prières
Qu'on te promet après ta mort,
Et pour te faire un saint effort
N'attends point les heures dernières :
Et tes proches et tes amis
Oublieront ce qu'ils t'ont promis
Plus tôt que tu ne t'imagines ;
Et qui peut attendre si tard
A répondre aux graces divines,
Met son salut en grand hasard.

Tu dois envoyer par avance
Tes bonnes œuvres devant toi,
Qui de ton juge et de ton roi
Puissent préparer la clémence.
L'espérance au secours d'autrui
N'est pas toujours un bon appui
Près de sa majesté suprême ;
Et si tu veux bien négliger
Toi-même le soin de toi-même,
Peu d'autres s'en voudront charger.

Travaille donc et sans remise :

Chaque moment est précieux ;
Chaque instant peut t'ouvrir les cieux ;
Prends un temps qui te favorise :
Mais, hélas ! qu'avec peu de fruit
L'homme, par soi-même séduit,
Endure qu'on l'en sollicite,
Et qu'il aime à perdre ici-bas
Le temps d'amasser un mérite
Qui fait vivre après le trépas !

Un temps viendra, mais déplorable,
Que tes yeux, en vain mieux ouverts,
Te feront voir combien tu perds
Dans cette perte irréparable ;
Les soins tardifs de t'amender
Auront alors beau demander
Encore un jour, encore une heure,
Il faudra partir promptement,
Et la soif d'une fin meilleure
N'obtiendra pas un seul moment.

Penses-y sans cesse et sans feinte ;
Ce grand péril se peut gauchir,
Et la crainte peut t'affranchir
Des plus justes sujets de crainte :
Quiconque à la mort se résout,
Qui la voit et la craint partout,
A peu de chose à craindre d'elle ;
Et le plus assuré secours
Contre les traits d'une infidèle,
C'est de s'en défier toujours.

Qu'une pieuse et sainte adresse,
Servant de règle à tes desirs,
Dispose tes derniers soupirs
A moins d'effroi que d'alégresse :
Meurs à tous les mortels appas,
Afin qu'en Dieu par le trépas
Tu puisses commencer à vivre,
Et qu'un plein mépris de ces lieux

Te donne liberté de suivre
Jésus-Christ jusque dans les cieux.

Qu'une sévère pénitence
N'épargne point ici ton corps,
Si tu veux recueillir alors
Les fruits d'une entière constance :
De ses plus âpres châtiments
Naîtront les plus doux sentiments
D'une confiance certaine ;
Et plus on l'aura maltraité,
Plus l'ame, forte de sa peine,
Prendra son vol en sûreté.

D'où te vient la folle espérance
De faire en terre un long séjour,
Toi qui n'as pas même un seul jour
Ou tes jours soient en assurance ?
Combien en trompe un tel espoir !
Et combien en laisse-t-il choir
Dans le plus beau de leur carrière;
Combien tout-à-coup défaillir,
Et précipiter dans la bière
La vaine attente de vieillir !

Combien de fois entends-tu dire :
Celui-ci vient d'être égorgé,
Celui-là d'être submergé,
Cet autre dans les feux expire ;
L'un écrasé subitement
Sous les débris d'un bâtiment
A fini ses jours et ses vices ;
L'autre au milieu d'un grand repas,
L'autre parmi d'autres délices
S'est trouvé surpris du trépas ;

L'un est percé d'un plomb funeste,
L'autre dans le jeu rend l'esprit ;
Tel meurt étranglé dans son lit,
Et tel étouffé de la peste ?

Ainsi mille genres de morts,
Par mille différents efforts,
Des mortels retranchent le nombre;
L'ordre en ce point seul est pareil
Qu'ils passent tous ainsi qu'une ombre
Qu'efface et marque le soleil.

Parmi les vers et la poussière
Qui daignera chercher ton nom,
Et pour obtenir ton pardon
Hasarder la moindre prière?
Fais, fais ce que tu peux de bien,
Donne aux saints devoirs d'un chrétien
Tout ce que Dieu te donne à vivre:
Tu ne sais quand tu dois mourir,
Et moins encor ce qui doit suivre
Les périls qu'il y faut courir.

Tandis que le temps favorable
Te donne loisir d'amasser,
Amasse, mais sans te lasser,
Une richesse perdurable;
Donne-toi pour unique but
Le grand œuvre de ton salut
Autant que le peut ta foiblesse;
N'embrasse aucun autre projet,
Et prends tout souci pour bassesse,
S'il n'a ton Dieu pour seul objet.

Fais des amis pour l'autre vie;
Honore les Saints ici-bas,
Et tâche d'affermir tes pas
Dans la route qu'ils ont suivie;
Range-toi sous leur étendard,
Afin qu'à l'heure du départ
Ils fassent pour toi des miracles,
Et qu'ils viennent te recevoir
Dans ces lumineux tabernacles
Où la mort n'a point de pouvoir.

Ne tiens sur la terre autre place
Que d'un pélerin sans arrêt,
Qui ne prend aucun intérêt
Aux soins dont elle s'embarrasse ;
Tiens-y-toi comme un étranger
Qui dans l'ardeur de voyager
N'a point de cité permanente ;
Tiens-y ton cœur libre en tout lieu,
Mais d'une liberté fervente
Qui s'élève et s'attache à Dieu.

Pousse jusqu'à lui tes prières
Par de sacrés élancements;
Joins-y mille gémissements,
Joins-y des larmes journalières.
Ainsi ton esprit bienheureux
Puisse d'un séjour dangereux
Passer en celui de la gloire!
Ainsi la mort pour l'y porter
Règne toujours en ta mémoire!
Ainsi Dieu te daigne écouter!

CHAPITRE XXIV.

DU JUGEMENT, ET DES PEINES DU PÉCHÉ.

Homme, quoi qu'ici-bas tu veuilles entreprendre,
Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
Et mets devant tes yeux cette dernière fin
Qui fera ton mauvais ou ton heureux destin.
Regarde avec quel front tu pourras comparoître
Devant le tribunal de ton souverain maître,
Devant ce juste juge à qui rien n'est caché,
Qui jusque dans ton cœur sait lire ton péché,
Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,
Qui rend à tous justice et pèse au même poids
Ce que font les bergers et ce que font les rois.
Misérable pécheur, que sauras-tu répondre
A ce Dieu qui sait tout, et viendra te confondre,
Toi que remplit souvent d'un invincible effroi

Le courroux passager d'un mortel comme toi ?
Donne, pour ce grand jour, donne ordre à tes affaires,
Pour ce grand jour, le comble ou la fin des misères,
Où chacun, trop chargé de son propre fardeau,
Son propre accusateur et son propre bourreau,
Répondra par sa bouche, et, seul à sa défense,
N'aura point de secours que de sa pénitence.
Cours donc avec chaleur aux emplois vertueux;
Maintenant ton travail peut être fructueux,
Tes douleurs maintenant peuvent être écoutées,
Tes larmes jusqu'au ciel être soudain portées,
Tes soupirs de ton juge apaiser la rigueur,
Ton repentir lui plaire, et nettoyer ton cœur.
Oh! que la patience est un grand purgatoire
Pour laver de ce cœur la tache la plus noire!
Que l'homme le blanchit lorsqu'il le dompte au point,
De souffrir un outrage et n'en murmurer point;
Lorsqu'il est plus touché du mal que se procure
L'auteur de son affront, que de sa propre injure;
Lorsqu'il élève au ciel ses innocentes mains
Pour le même ennemi qui rompt tous ses desseins,
Qu'avec sincérité promptement il pardonne,
Qu'il demande pardon de même qu'il le donne,
Que sa vertu commande à son tempérament,
Que sa bonté prévaut sur son ressentiment,
Que lui-même à toute heure il se fait violence
Pour vaincre de ses sens la mutine insolence,
Et que pour seul objet partout il se prescrit
D'assujétir la chair sous les lois de l'esprit!
Ah! qu'il vaudroit bien mieux par de saints exercices
Purger nos passions, déraciner nos vices,
Et nous-mêmes en nous à l'envi les punir,
Qu'en réserver la peine à ce long avenir!
Mais ce que nous avons d'amour désordonnée,
Pour cette ingrate chair à nous perdre obstinée,
Nous-mêmes nous séduit, et l'arme contre nous
De tout ce que nos sens nous offrent de plus doux.
Qu'auront à dévorer les éternelles flammes
Que cette folle amour où s'emportent les ames,
Cet amas de péchés, ce détestable fruit

Que cette chair aimée au fond du cœur produit ?
Plus tu suis ses conseils et te fais ici grace,
Plus de matière en toi pour ses flammes s'entasse;
Et ta punition que tu veux reculer
Prépare à l'avenir d'autant plus à brûler.
Là, par une justice effroyable à l'impie,
Par où chacun offense il faudra qu'il l'expie;
Les plus grands châtiments y seront attachés
Aux plus longues douceurs de nos plus grands péchés.
Dans un profond sommeil la paresse enfoncée
D'aiguillons enflammés s'y trouvera pressée,
Et les cœurs que charmoit sa molle oisiveté
Gémiront sans repos toute l'éternité.
L'ivrogne et le gourmand recevront leurs supplices
Du souvenir amer de leurs chères délices,
Et ces repas traînés jusques au lendemain
Mêleront leur idée aux rages de la faim.
Les sales voluptés dans le milieu d'un gouffre
Parmi les puanteurs de la poix et du soufre
Laisseront occuper aux plus cruels tourments
Les lieux les plus flattés de leurs chatouillements.
L'envieux qui verra du plus creux de l'abyme
Le ciel ouvert aux Saints et fermé pour son crime,
D'autant plus furieux, hurlera de douleur
Pour leur félicité plus que pour son malheur.
Tout vice aura sa peine à lui seul destinée;
La superbe à la honte y sera condamnée,
Et, pour punir l'avare avec sévérité,
La pauvreté qu'il fuit aura sa cruauté.
Là sera plus amère une heure de souffrance
Que ne le sont ici cent ans de pénitence;
Là jamais d'intervalle ou de soulagement
N'affoiblit des damnés l'éternel châtiment:
Mais ici nos travaux peuvent reprendre haleine,
Souffrir quelque relâche à la plus juste peine;
L'espoir d'en voir la fin à toute heure est permis,
Tandis qu'on s'en console avecque ses amis.
Romps-y donc du péché les noires habitudes
A force de soupirs, de soins, d'inquiétudes,
Afin qu'en ce grand jour ce juge rigoureux

Te mette en sûreté parmi les bienheureux:
Car les justes alors avec pleine constance
Des maux par eux soufferts voudront prendre vengeance,
Et d'nn regard farouche ils paroîtront armés
Contre les gros pécheurs qui les ont opprimés.
  Tu verras lors assis an nombre de tes juges
Ceux qui jadis chez toi cherchoient quelques refuges,
Et tu seras jugé par le juste courroux
De qui te demandoit la justice à genoux.
  L'humble alors et le pauvre après leur patience
Rentreront à la vie en paix, en confiance,
Cependant que le riche avec tout son orgueil,
Pâle et tremblant d'effroi, sortira du cercueil.
  Lors aura son éclat la sagesse profonde
Qni passoit pour folie aux mauvais yeux du monde;
Une gloire sans fin sera le digne prix
D'avoir souffert pour Dieu l'opprobre et le mépris.
Lors tous les déplaisirs endurés sans murmure
Seront changés en joie inépuisable et pure;
Et toute iniquité confondant son auteur
Lui fermera la bouche et rongera le cœur.
  Point lors, point de dévots sans entière alégresse,
Point lors de libertins sans profonde tristesse;
Ceux-là s'élèveront dans les ravissements,
Ceux-ci s'abymeront dans les gémissements;
Et la chair qu'ici-bas on aura maltraitée,
Que la règle ou le zèle auront persécutée,
Goûtera plus alors de solides plaisirs
Que celle que partout on livre à ses desirs.
  Les lambeaux mal tissus de la robe grossière
Des plus brillants habits terniront la lumière;
Et les princes verront les chaumes préférés
Au faîte ambitieux de leurs palais dorés.
  La longue patience aura plus d'avantage
Que tout ce vain pouvoir qu'a le monde en partage;
La prompte obéissance et sa simplicité,
Que tout ce que le siècle a de subtilité.
  La joie et la candeur des bonnes consciences
Iront lors au-dessus des plus hautes sciences;
Et du mépris des biens les plus légers efforts

Seront de plus grand poids que les plus grands trésors.
Tu sentiras ton ame alors plus consolée
D'une oraison dévote à tes soupirs mêlée,
Que d'avoir fait parade en de pompeux festins
Du choix le plus exquis des viandes et des vins.
Tu te trouveras mieux de voir dans la balance
L'heureuse fermeté d'un rigoureux silence,
Que d'y voir l'embarras et les distractions
D'un cœur qui s'abandonne aux conversations;
D'y voir de bons effets que de belles paroles,
Des actes de vertus que des discours frivoles;
D'y voir la pénitence avec sa dureté,
D'y voir l'étroite vie avec son âpreté,
Que la douce mollesse où flotte vagabonde
Une ame qui s'endort dans les plaisirs du monde.
Apprends qu'il faut souffrir quelques petits malheurs
Pour t'affranchir alors de ces pleines douleurs :
Éprouve ici ta force, et fais sur peu de chose
Un foible essai des maux où l'avenir t'expose;
Ils seront éternels, et tu crains d'endurer
Ceux qui n'ont ici-bas qu'un moment à durer!
Si leurs moindres assauts, leur moindre expérience
Te jette dans le trouble et dans l'impatience,
Au milieu des enfers, où ton péché va choir,
Jusques à quelle rage ira ton désespoir?
Souffre, souffre sans bruit quoi que le ciel t'envoie;
Tu ne saurois avoir de deux sortes de joie,
Remplir de tes desirs ici l'avidité,
Et régner avec Dieu dedans l'éternité.
Quand depuis ta naissance on auroit vu ta vie
D'honneurs jusqu'à ce jour et de plaisirs suivie,
Qu'auroit tout cet amas qui te pût secourir,
Si dans ce même instant il te falloit mourir?
Tout n'est que vanité : gloire, faveurs, richesses,
Passagères douceurs, trompeuses alégresses;
Tout n'est qu'amusement, tout n'est que faux appui,
Hormis d'aimer Dieu seul, et ne servir que lui.
Qui de tout son cœur l'aime y borne ses délices;
Il ne craint mort, enfer, jugement, ni supplices;
De ce parfait amour le salutaire excès

Près de l'objet aimé lui donne un sûr accès :
Mais lorsque le pécheur aime encor que du vice
La funeste douceur dans son ame se glisse,
Il n'est pas merveilleux s'il tremble incessamment
Au seul nom de la mort, ou de ce jugement.
Il est bon toutefois que l'ingrate malice,
En qui l'amour de Dieu cède aux attraits du vice,
Du moins cède à son tour à l'effroi des tourments
Qui l'arrache par force à ses déréglements.
Si pourtant cette crainte est en toi la maîtresse,
Sans que celle de Dieu soutienne ta foiblesse,
Ce mouvement servile, indigne d'un chrétien,
Dédaignera bientôt les sentiers du vrai bien,
Et te laissera faire une chute effroyable
Dans les piéges du monde et les filets du diable.

CHAPITRE XXV.

DU FERVENT AMENDEMENT DE TOUTE LA VIE.

De ton zèle envers Dieu bannis la nonchalance ;
Porte un amour actif dans un cœur enflammé ;
Souviens-toi que le cloître où tu t'es enfermé
Veut de l'intérieur et de la vigilance ;
Demande souvent compte au secret de ton cœur
Du dessein qui t'en fit épouser la rigueur,
Et renoncer au siècle, à sa pompe, à ses charmes :
N'étoit-ce pas pour vivre à Dieu seul attaché,
Pour embrasser la croix, pour la baigner de larmes,
Et t'épurer l'esprit dans l'horreur du péché ?

Montre en ce grand dessein une ferveur constante,
Et pour un saint progrès rends ce cœur tout de feu ;
Ta récompense est proche, elle est grande, et dans peu
Son excès surprenant passera ton attente.
A tes moindres souhaits tu verras lors s'offrir,
Non plus de quoi trembler, non plus de quoi souffrir,
Mais du solide bien l'heureuse plénitude ;
Tes yeux admireront son immense valeur ;
Tu l'obtiendras sans peine et sans inquiétude,
Et la posséderas sans crainte et sans douleur.

Ne dors pas cependant, prends courage, et l'emploie
Aux précieux effets d'un vertueux propos.
D'une heure de travail doit naître un long repos,
D'un moment de souffrance, une éternelle joie.
C'est Dieu qui te promet cette félicité :
Si tu sais le servir avec fidélité,
Il sera, comme toi, fidèle en ses promesses;
Sa main quand tu combats cherche à te couronner,
Et sa profusion, égale à ses richesses,
Ne voit tous ses trésors que pour te les donner.

Conçois, il t'en avoue, une haute espérance
De remporter la palme en combattant sous lui;
Espère un plein triomphe avec un tel appui :
Mais garde-toi d'en prendre une entière assurance.
Les philtres dangereux de cette illusion
Charment si puissamment, que dans l'occasion
Nous laissons de nos mains échapper la victoire;
Et quand le souvenir d'avoir le mieux vécu
Relâche la ferveur à quelque vaine gloire,
Qui s'assure de vaincre est aisément vaincu.

Un jour, un grand dévot dont l'ame, encor que sainte,
Flottoit dans une longue et triste anxiété,
Et tournoit sans repos son instabilité
Tantôt vers l'espérance et tantôt vers la crainte,
Accablé sous le poids de cet ennui mortel,
Prosterné dans l'église au-devant d'un autel,
Rouloit cette inquiète et timide pensée :
« O Dieu ! si je savois, disoit-il en son cœur,
« Qu'enfin ma lâcheté par mes pleurs effacée
« De bien persévérer me laissât la vigueur ! »

Une céleste voix de lui seul entendue
A sa douleur secrète aussitôt répondit,
Et par un doux oracle à l'instant lui rendit
Le calme qui manquoit à son ame éperdue :
« Eh bien ! que ferois-tu? dit cette aimable voix;
« Montre la même ardeur que si tu le savois;
« Et fais dès maintenant ce que tu voudrois faire;

« Commence, continue, et ne perds point de temps;
« Applique tous tes soins à m'aimer, à me plaire,
« Et demeure assuré de ce que tu prétends. »

Ainsi Dieu conforta cette ame désolée;
Cette ame en crut ainsi la divine bonté,
Et soudain vit céder à la tranquillité
Les agitations qui l'avoient ébranlée;
Un parfait abandon au souverain vouloir
Dans l'avenir obscur ne chercha plus à voir
Que les moyens de plaire à l'auteur de sa joie;
Un bon commencement fit son ambition,
Et son unique soin fut de prendre la voie
Qui pût conduire l'œuvre à sa perfection.

Espère, espère en Dieu, fais du bien sur la terre,
Tu recevras du ciel l'abondance des biens;
C'est par-là que David t'enseigne les moyens
De te rendre vainqueur en cette rude guerre.
Une chose, il est vrai, fait souvent balancer,
Attiédit en plusieurs l'ardeur de s'avancer,
Et dès le premier pas les retire en arrière :
C'est que le cœur, sensible encore aux voluptés,
Ne s'ouvre qu'en tremblant cette rude carrière,
Tant il conçoit d'horreur de ses difficultés.

L'objet de cette horreur te doit servir d'amorce,
La grandeur des travaux ennoblit le combat,
Et la gloire de vaincre a d'autant plus d'éclat,
Que pour y parvenir on fait voir plus de force [1].
L'homme qui porte en soi son plus grand ennemi,
Plus, à se bien haïr saintement affermi,
Il trouve en l'amour-propre une âpre résistance,
Plus il a de mérite à se dompter partout;
Et la grace, que Dieu mesure à sa constance,
D'autant plus dignement l'en fait venir à bout.

[1] *Ibi homo plus proficit, ubi magis seipsum vincit.* Corneille doit peut-être à la lecture de ce passage de l'Imitation ce beau vers du *Cid :*

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
Acte II, sc. II.

Tous n'ont pas toutefois mêmes efforts à faire,
Comme ils n'ont pas en eux à vaincre également,
Et la diversité de leur tempérament
Leur donne un plus puissant ou plus foible adversaire;
Mais un esprit ardent aux saintes fonctions,
Quoiqu'il ait à forcer beaucoup de passions,
Tout chargé d'ennemis, fera plus de miracles
Qu'un naturel bénin, doux, facile, arrêté,
Qui, ne ressentant point en soi de grands obstacles,
S'enveloppe et s'endort dans sa tranquillité.

Agis donc fortement, et fais-toi violence
Pour te soustraire au mal où tu te vois pencher;
Examine quel bien tu dois le plus chercher,
Et porte-s-y soudain toute ta vigilance;
Mais ne crois pas en toi le voir jamais assez;
Tes sens à te flatter toujours intéressés
T'en pourroient souvent faire une fausse peinture;
Porte les yeux plus loin, et regarde en autrui
Tout ce qui t'y déplaît, tout ce qu'on y censure,
Et déracine en toi ce qui te choque en lui.

Dans ce miroir fidèle exactement contemple
Ce que sont en effet et ce mal et ce bien;
Et, les considérant d'un œil vraiment chrétien,
Fais ton profit du bon et du mauvais exemple;
Que l'un allume en toi l'ardeur de l'imiter,
Que l'autre excite en toi les soins de l'éviter,
Ou, si tu l'as suivi, d'en effacer la tache;
Sers toi-même d'exemple, et t'en fais une loi,
Puisque ainsi que ton œil sur les autres s'attache,
Les autres à leur tour attachent l'œil sur toi.

Oh! qu'il est doux de voir une ferveur divine
Dans les religieux nourrir la sainteté!
Qu'on admire avec joie en eux la fermeté
Et de l'obéissance et de la discipline!
Qu'il est dur au contraire et scandaleux d'en voir
S'égarer chaque jour du cloître et du devoir,
Divaguer en désordre, et s'empresser d'affaires,

Désavouer l'habit par l'inclination,
Et pour des embarras un peu trop volontaires
Négliger les emplois de leur vocation !

Souviens-toi de tes vœux, et pense à quoi t'engage
Ce vertueux projet dont ton ame a fait choix;
Mets-toi devant les yeux un Jésus-Christ en croix,
Et jusques en ton cœur fais-en passer l'image :
A l'aspect amoureux de ce mourant Sauveur
Combien dois-tu rougir de ton peu de ferveur,
Et du peu de rapport de ta vie à sa vie !
Et quand il te dira : « Je t'appelois aux cieux,
« Je t'ai mis en la voie, et tu l'as mal suivie, »
Combien doivent couler de larmes de tes yeux !

Oh ! qu'un religieux heureusement s'exerce
Sur cette illustre vie et cette indigne mort !
Que tout ce qui peut faire ici-bas un doux sort
Se trouve abondamment dans ce divin commerce !
Qu'avec peu de raison il chercheroit ailleurs
Des secours plus puissants, ou des emplois meilleurs !
Qu'avec pleine clarté la grace l'illumine !
Que son intérieur en est fortifié,
Et se fait promptement une haute doctrine
Quand il grave en son cœur un Dieu crucifié !

Sa paix est toujours ferme, et, quoi qu'on lui commande,
Il s'y porte avec joie et court avec chaleur :
Mais le tiède, au contraire, a douleur sur douleur,
Et voit fondre sur lui tout ce qu'il appréhende ;
L'angoisse, le chagrin, les contrariétés,
Dans son cœur inquiet tombant de tous côtés,
Lui donnent les ennuis et le trouble en partage ;
Il demeure accablé sous leurs moindres efforts,
Parceque le dedans n'a rien qui le soulage,
Et qu'il n'ose ou ne peut en chercher au-dehors.

Oui, le religieux qui hait la discipline,
Qu'importune la règle, à qui pèse l'habit,
Qui par ses actions chaque jour les dédit,

Se jette en grand péril d'une prompte ruine.
Qui cherche à vivre au large est toujours à l'étroit;
Dans ce honteux dessein son esprit maladroit
Se gêne d'autant plus qu'il se croit satisfaire;
Et quoi que de sa règle il ose relâcher,
Le reste n'a jamais si bien de quoi lui plaire,
Que ses nouveaux dégoûts n'en veuillent retrancher.

Si ton cœur pour le cloître a de la répugnance
Jusqu'à grossir l'orgueil de tes sens révoltés,
Regarde ce que font tant d'autres mieux domptés,
Jusqu'où va leur étroite et fidèle observance :
Ils vivent retirés et sortent rarement,
Grossièrement vêtus et nourris pauvrement,
Travaillent sans relâche ainsi que sans murmure,
Parlent peu, dorment peu, se lèvent du matin,
Prolongent l'oraison, prolongent la lecture,
Et sous ces dures lois font une douce fin.

Vois ces grands escadrons d'ames laborieuses,
Vois l'ordre des Chartreux, vois celui de Cîteaux,
Vois tout autour de toi mille sacrés troupeaux
Et de religieux et de religieuses;
Vois comme chaque nuit ils rompent le sommeil,
Et n'attendent jamais le retour du soleil
Pour envoyer à Dieu l'encens de ses louanges :
Il te seroit honteux d'avoir quelque lenteur
Alors que sur la terre un si grand nombre d'anges
S'unit à ceux du ciel pour bénir leur auteur.

Oh! si nous pouvions vivre et n'avoir rien à faire
Qu'à dissiper en nous cette infâme langueur,
Qu'à louer ce grand Maître et de bouche et de cœur,
Sans que rien de plus bas nous devînt nécessaire!
Oh! si l'ame chrétienne et ses plus saints transports
N'étoient point asservis aux foiblesses du corps,
Aux besoins de dormir, de manger et de boire!
Si rien n'interrompoit un soin continuel
De publier de Dieu les bontés et la gloire,
Et d'avancer l'esprit dans le spirituel!

Que nous serions heureux! qu'un an, un jour, une heure,
Nous feroit bien goûter plus de félicité
Que les siècles entiers de la captivité
Où nous réduit la chair dans sa triste demeure!
O Dieu! pourquoi faut-il que ces infirmités,
Ces journaliers tributs, soient des nécessités
Pour tes vivants portraits qu'illumine ta flamme?
Pourquoi pour subsister sur ce lourd élément
Faut-il d'autres repas que les repas de l'ame?
Pourquoi les goûtons-nous, ô Dieu! si rarement?

Quand l'homme se possède, et que les créatures
N'ont aucunes douceurs qui puissent l'arrêter,
C'est alors que sans peine il commence à goûter
Combien le Créateur est doux aux ames pures;
Alors, quoi qu'il arrive ou de bien ou de mal,
Il vit toujours content, et d'un visage égal
Il reçoit la mauvaise et la bonne fortune;
L'abondance sur lui tombe sans l'émouvoir,
La pauvreté pour lui n'est jamais importune,
La gloire et le mépris n'ont qu'un même pouvoir.

C'est lors entièrement en Dieu qu'il se repose,
En Dieu, sa confiance et son unique appui,
En Dieu, qu'il voit partout, en soi-même, en autrui,
En Dieu pour qui son ame est tout en toute chose.
Où qu'il soit, quoi qu'il fasse, il redoute, il chérit
Cet Être universel à qui rien ne périt,
Et dans qui tout conserve une immortelle vie;
Qui ne connoît jamais diversité de temps,
Et dont la voix sitôt de l'effet est suivie,
Que dire et faire en lui ne sont point deux instants.

Toi qui, bien que mortel, inconstant, misérable,
Peux avec son secours aisément te sauver,
Souviens-toi de la fin où tu dois arriver,
Et que le temps perdu n'est jamais réparable.
Va, cours, vole sans cesse aux emplois fructueux:
Cette sainte chaleur qui fait les vertueux
Veut des soins assidus et de la diligence;

Et du moment fatal que ton manque d'ardeur
T'osera relâcher à quelque négligence,
Mille peines suivront ce moment de tiédeur.

Que si dans un beau feu ton ame persévère,
Tu n'auras plus à craindre aucun funeste assaut,
Et l'amour des vertus joint aux graces d'en haut
Rendra de jour en jour ta peine plus légère.
Le zèle et la ferveur peuvent nous préparer
A quoi qu'en cette vie il nous faille endurer;
Ils sèment des douceurs au milieu des supplices :
Mais, ne t'y trompe pas, il faut d'autres efforts,
Il en faut de plus grands à résister aux vices,
A se dompter l'esprit, qu'à se gêner le corps.

L'ame aux petits défauts souvent abandonnée
En de plus dangereux se laisse bientôt choir,
Et la parfaite joie arrive avec le soir
Chez qui sait avec fruit employer la journée.
Veille donc sur toi-même et sur tes appétits,
Excite, échauffe-toi toi-même, et t'avertis;
Quoi qu'il en soit d'autrui, jamais ne te néglige :
Gêne-toi, force-toi, change de bien en mieux ;
Plus se fait violence un cœur qui se corrige,
Plus son progrès va haut dans la route des cieux.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA CONVERSATION INTÉRIEURE.

« Sachez que mon royaume est au-dedans de vous, »
Dit le céleste Époux
Aux ames de ses chers fidèles :
Élève donc la tienne où l'appelle sa voix,
Quitte pour lui le monde, et laisse aux criminelles

Ce triste canton de rebelles,
Et tu rencontreras le repos sous ses lois.

Apprends à mépriser les pompes inconstantes
De ces douceurs flottantes
Dont le dehors brille à tes yeux;
Apprends à recueillir ce qu'une sainte flamme
Dans un intérieur verse de précieux.
Et soudain du plus haut des cieux
Le royaume de Dieu descendra dans ton ame.

Car enfin ce royaume est une forte paix
Qui de tous les souhaits
Bannit la vaine inquiétude;
Une stable alégresse, et dont le Saint-Esprit
Répandant sur les bons l'heureuse certitude,
L'impie et noire ingratitude
Jamais ne la reçut, jamais ne la comprit.

Jésus viendra chez toi lui-même la répandre,
Si ton cœur pour l'attendre
Lui dispose un digne séjour :
La gloire qui lui plaît et la beauté qu'il aime
De l'éclat du dedans tirent leur plus beau jour;
Et pour te donner son amour
Il ne veut rien de toi qui soit hors de toi-même.

Il y fera pleuvoir mille sortes de biens
Par les doux entretiens
De ses amoureuses visites;
Un plein épanchement de consolations,
Un calme inébranlable, une paix sans limites,
Et l'abondance des mérites,
Y suivront à l'envi ses conversations.

Courage donc, courage, ame sainte : prépare
Pour un bonheur si rare
Un cœur tout de zèle et de foi;
Que ce divin Époux daigne à cette même heure,
S'y voyant seul aimé, seul reconnu pour roi,

Entrer chez toi, loger chez toi,
Et jusqu'à ton départ y faire sa demeure.

Lui-même il l'a promis : « Si quelqu'un veut m'aimer,
« Il doit se conformer,
« Dit-il, à ce que je commande;
« Alors mon Père et moi nous serons son appui,
« Nous le garantirons de quoi qu'il appréhende ;
« Et, pour sa sûreté plus grande,
« Nous viendrons jusqu'à lui pour demeurer chez lui. »

Ouvre-lui tout ce cœur, et, quoi qu'on te propose,
Tiens-en la porte close
A tout autre objet qu'à sa croix :
Lui seul pour te guérir a d'assurés remèdes,
Lui seul pour t'enrichir abandonne à ton choix
Plus que tous les trésors des rois ;
Et tu possèdes tout lorsque tu le possèdes.

Il pourvoira lui-même à tes nécessités,
Et ses hautes bontés
Partout soulageront tes peines;
Il te sera fidèle, et son divin pouvoir
T'en donnera partout des preuves si soudaines,
Que les assistances humaines
N'auront ni temps ni lieu d'amuser ton espoir.

Des peuples et des grands la faveur est changeante,
Et la plus obligeante
En moins de rien passe avec eux ;
Mais celle de Jésus ne connoît point de terme,
Et s'attache à l'aimé par de si puissants nœuds,
Que jusqu'au plein effet des vœux,
Jusqu'à la fin des maux elle tient toujours ferme.

Souviens-toi donc toujours, quand un ami te sert
Le plus à cœur ouvert,
Que souvent son zèle est stérile ;
Fais peu de fondement sur son plus haut crédit,
Et dans le même instant qu'il t'est le plus utile,

Crois-le mortel, crois-le fragile,
Et t'attriste encor moins lorsqu'il te contredit.

Tel aujourd'hui t'embrasse et soutient ta querelle,
Dont l'esprit infidèle
Dès demain voudra t'opprimer;
Et tel autre aujourd'hui contre toi s'intéresse,
Que pour toi dès demain tu verras s'animer;
Tant pour haïr et pour aimer
Au gré du moindre vent tourne notre foiblesse !

Ne t'assure qu'en Dieu, mets-y tout ton amour
Jusqu'à ton dernier jour,
Tout ton espoir, toute ta crainte :
Il conduira ta langue, il règlera tes yeux,
Et, de quelque malheur que tu sentes l'atteinte,
Jamais il n'entendra ta plainte
Qu'il ne fasse pour toi ce qu'il verra de mieux.

L'homme n'a point ici de cité permanente ;
Où qu'il soit, quoi qu'il tente,
Il n'est qu'un malheureux passant :
Et si, dans les travaux de son pélerinage,
L'effort intérieur d'un cœur reconnoissant
Ne l'unit au bras tout puissant,
Il s'y promet en vain le calme après l'orage.

Que regardes-tu donc, mortel, autour de toi,
Comme si quelque emploi
T'y faisoit une paix profonde ?
C'est au ciel, c'est en Dieu qu'il te faut habiter ;
C'est là, c'est en lui seul qu'un vrai repos se fonde ;
Et, quoi qu'étale ici le monde,
Ce n'est qu'avec dédain que l'œil s'y doit prêter.

Tout ce qu'il te présente y passe comme une ombre,
Et toi-même es du nombre
De ces fantômes passagers :
Tu passeras comme eux, et ta chute funeste
Suivra l'attachement à ces objets légers,

Si pour éviter ces dangers
Tu ne romps avec toi comme avec tout le reste.

De ce triste séjour où tout n'est que défaut,
Jusqu'aux pieds du Très-Haut,
Sache relever ta pensée ;
Qu'à force de soupirs, de larmes et de vœux,
Jusques à Jésus-Christ ta prière poussée
Lui montre une ardeur empressée
D'où sans cesse pour lui partent de nouveaux feux.

Si tu t'y sens mal propre, et qu'entre tant d'épines
Jusqu'aux grandeurs divines
Tes forces ne puissent monter,
S'il faut que sur la terre encor tu les essaies,
Sa Passion t'y donne assez où t'arrêter;
Mais il faut pour la bien goûter
Affermir ta demeure au milieu de ses plaies.

Prends ce dévot refuge en toutes tes douleurs,
Et tes plus grands malheurs
Trouveront une issue aisée;
Tu sauras négliger quoi qu'il faille souffrir ;
Les mépris te seront des sujets de risée,
Et la médisance abusée
Ne dira rien de toi dont tu daignes t'aigrir.

Le Monarque du ciel, le Maître du tonnerre,
Méprisé sur la terre,
Dans l'opprobre y finit ses jours ;
Au milieu de sa peine, au fort de sa misère,
Il vit tous ses amis lâches, muets et sourds;
Tout lui refusa du secours,
Et tout l'abandonna jusqu'à son propre Père.

Cet abandon lui plut, il aima ce mépris,
Et pour être ton prix
Il voulut être ta victime ;
Innocent qu'il étoit, il voulut endurer :
Et toi, dont la souffrance est moindre que le crime,

Tu t'oses plaindre qu'on t'opprime,
Et croire que tes maux valent en murmurer !

Il eut des ennemis, il vit la médisance
Noircir en sa présence
Ses plus sincères actions ;
Et tu veux que chacun avec soin te caresse,
Que chacun soit jaloux de tes affections,
Qu'il coure à tes intentions,
Et pour te mieux servir à l'envi s'intéresse !

Dans les adversités l'ame fait ses trésors
Des misères du corps ;
Ce sont les épreuves des bonnes ;
Leur patience amasse alors sans se lasser :
Mais où pourra la tienne emporter des couronnes,
Si tous les soins que tu te donnes
N'ont pour but que de fuir ce qui peut l'exercer ?

Tu vois ton Maître en croix, où ton péché le tue,
Et tu peux à sa vue
Te rebuter de quelque ennui !
Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on a part à sa gloire :
Change, pauvre pécheur, change dès aujourd'hui ;
Souffre avec lui, souffre pour lui,
Si tu veux avec lui régner par sa victoire.

Si tu peux dans son sein une fois pénétrer
Jusqu'où savent entrer
Les ardeurs d'un amour extrême ;
Si tu peux faire en terre un essai des plaisirs
Où ce parfait amour abyme un cœur qui l'aime,
Tu verras bientôt pour toi-même
Ta sainte indifférence avoir peu de desirs.

Il t'importera peu que le monde s'en joue,
Et t'offre de la roue
Ou le dessus ou le dessous :
Plus cet amour est fort, plus l'homme se méprise ;
Les opprobres n'ont rien qui ne lui semble doux,

Et, plus rudes en sont les coups,
Plus il voit que de Dieu la main le favorise.

L'amoureux de Jésus et de la vérité
Avec sévérité
Au-dedans de soi se ramène ;
Et depuis que son cœur pleinement s'affranchit
De toute affection désordonnée et vaine,
De toute ambition humaine,
Dans ce retour vers Dieu sans obstacle il blanchit.

Son ame détachée, et libre autant que pure,
Par-dessus la nature
Sans peine apprend à s'élever :
Sitôt que de soi-même il cesse d'être esclave,
Un ferme et vrai repos chez lui le vient trouver ;
Et quand il a pu se braver,
Il n'a point d'ennemis qu'aisément il ne brave.

Il sait donner à tout un véritable prix,
Sans peser le mépris
Ou l'estime qu'en fait le monde :
Vraiment sage et savant il peut dire en tout lieu
Qu'il ne tient point de lui sa doctrine profonde,
Et que celle dont il abonde
Ne se puise jamais qu'en l'école de Dieu.

Dedans l'intérieur il ordonne sa voie,
Et dehors, quoi qu'il voie,
Tout est peu de chose à ses yeux :
Le zèle qui partout règne en sa conscience
N'attend pour s'exercer ni les temps ni les lieux,
Et pour aller de bien en mieux
Tout lieu, tout temps est propre à son impatience.

Quelques tentations qui l'osent assaillir,
Prompt à se recueillir,
En soi-même il fait sa retraite;
Et, comme il s'y retranche avec facilité,
Des attraits du dehors la douceur inquiète

Jamais jusque là ne l'arrête
Qu'il se répande entier sur leur inanité.

Ni le travail du corps, ni le soin nécessaire
D'une pressante affaire
Ne l'emporte à se disperser ;
Dans tous événements ce zèle trouve place ;
La bonne occasion il la sait embrasser,
La mauvaise, il la sait passer,
Et faire son profit de ce qui l'embarrasse.

Ce bel ordre au-dedans en chasse tout souci
De ce que font ici
Ceux qu'on blâme et ceux qu'on admire ;
Il ferme ainsi la porte à tous empêchements,
Et sait qu'on n'est distrait du bien où l'ame aspire
Qu'autant qu'en soi-même on attire
D'un vain extérieur les prompts amusements.

Si la tienne une fois étoit bien dégagée,
Bien nette, bien purgée
De ces folles impressions,
Tout la satisferoit, tout lui seroit utile,
Et Dieu, réunissant tes inclinations,
De toutes occupations
Te feroit en vrais biens une terre fertile.

Mais n'étant pas encor ni bien mortifié,
Ni bien fortifié
Contre les douceurs passagères,
Souvent il te déplaît qu'au lieu de ces vrais biens
Tu ne te vois rempli que d'images légères,
Dont les promesses mensongères
Troublent à tous moments la route que tu tiens.

Ton cœur aime le monde ; et tout ce qui le brouille,
Tout ce qui plus le souille,
C'est cet impur attachement :
Rejette ses plaisirs, romps avec leur bassesse ;
Et ce cœur, vers le ciel s'élançant fortement,

Saura goûter incessamment
Du calme intérieur la parfaite alégresse.

CHAPITRE II.

DE L'HUMBLE SOUMISSION.

Ne te mets pas beaucoup en peine
De toute la nature humaine
Qui t'aime ou qui te hait, qui te nuit ou te sert;
Va jusqu'au Créateur, mets ton soin à lui plaire,
Quoi que tu veuilles faire;
Et s'il est avec toi, marche à front découvert.

La bonne et saine conscience
A toujours Dieu pour sa défense,
De qui le ferme appui l'empêche de trembler,
Et reçoit de son bras une si forte garde,
Quand son œil la regarde,
Qu'il n'est point de méchant qui la puisse accabler.

Quoi qu'il t'arrive de contraire,
Apprends à souffrir, à te taire,
Et tu verras sur toi le secours du Seigneur.
Il a pour t'affranchir mille routes diverses,
Et sait dans ces traverses
Quand et comme il en faut adoucir la rigueur.

C'est en sa main forte et bénigne
Qu'il faut que l'homme se résigne,
Quelques maux qu'il prévoie ou puisse ressentir;
A lui seul appartient de nous donner de l'aide,
A lui seul le remède
Qui de confusion nous peut tous garantir.

Cependant ce qu'un autre blâme
Des taches qui souillent notre ame,
Souvent assure en nous la vraie humilité;
Souvent le vain orgueil par-là se déracine,

L'amour-propre se mine,
Et fait place aux vertus avec facilité.

L'homme qui soi-même s'abaisse,
Par l'humble aveu de sa foiblesse,
Des plus justes fureurs rompt aisément les coups,
Et satisfait sur l'heure avec si peu de peine,
Que la plus âpre haine
Ne sauroit contre lui conserver de courroux.

L'humble seul vit comme il faut vivre :
Dieu le protége et le délivre ;
Il l'aime et le console à chaque événement ;
Il descend jusqu'à lui pour lui montrer ses traces ;
Il le comble de graces,
Et l'élève à la gloire après l'abaissement.

Il répand sur lui ses lumières
Et les connoissances entières
De ses plus merveilleux et plus profonds secrets ;
Il l'invite, l'attire à ce bonheur extrême,
Et l'attache à soi-même
Par la profusion de ses plus doux attraits.

L'humble ainsi trouve tout facile,
Toujours content, toujours tranquille,
Quelque confusion qu'il lui faille essuyer ;
Et comme c'est en Dieu que son repos se fonde
Sur le mépris du monde,
En Dieu malgré le monde il le sait appuyer.

Enfin c'est par-là qu'on profite,
C'est par-là que le vrai mérite
Au reste des vertus se laisse dispenser.
Quelque éclat qu'à leur prix les tiennes puissent joindre,
Tiens-toi de tous le moindre,
Ou dans le bon chemin ne crois point avancer.

CHAPITRE III.

DE L'HOMME PACIFIQUE.

Prépare tes efforts à mettre en paix les autres
Par ceux de l'affermir chez toi ;
Leurs esprits aisément se règlent sur les nôtres,
L'exemple est la plus douce et la plus forte loi.

Ce calme intérieur est le trésor unique
Qui soit digne de nos souhaits :
L'homme docte sert moins que l'homme pacifique,
Et le fruit du savoir cède à ceux de la paix.

Le savant qui reçoit sa passion pour guide
N'agit sous elle qu'en brutal;
Le bien lui semble un crime, et sa croyance avide
Vole même au-devant de ce qu'on dit de mal.

Qui se possède en paix est d'une autre nature;
Il sait tourner le mal en bien,
Il sait fermer l'oreille au bruit de l'imposture,
Et jamais d'aucun autre il ne soupçonne rien.

Mais qui vit mal content et suit l'impatience
De ses bouillants et vains desirs,
Celui-là n'est jamais sans quelque défiance,
Et voit partout matière à de prompts déplaisirs.

Comme tout fait ombrage aux soucis qu'il se donne,
Tout le blesse, tout lui déplaît ;
Il n'a point de repos et n'en laisse à personne,
Il ne sait ce qu'il veut, ni même ce qu'il est.

Il tait ce qu'il doit dire, et dit ce qu'il doit taire,
Il va quand il doit s'arrêter,
Et son esprit troublé quitte ce qu'il faut faire
Pour faire avec chaleur ce qu'il faut éviter.

Sa rigueur importune examine et publie
Où manque le devoir d'autrui,
Et lui-même du sien pleinement il s'oublie,
Comme si Dieu jamais n'avoit rien dit pour lui.

Tourne les yeux sur toi, malheureux, et regarde
Quel zèle aveugle te confond;
Mets sur ton propre cœur une soigneuse garde,
Et considère après ce que les autres font.

Tu sais bien t'excuser, et n'admets point d'excuses
Pour les foiblesses du prochain;
Il n'est point de couleurs pour toi que tu refuses,
Ni de raisons pour lui qui ne parlent en vain.

Sois-lui plus indulgent, et pour toi plus sévère,
Censure ton mauvais emploi,
Excuse ceux d'un autre, et souffre de ton frère,
Si tu veux que ton frère aime à souffrir de toi.

Vois-tu combien ton ame est encore éloignée
De l'humble et vive charité,
Qui jamais ne s'aigrit, jamais n'est indignée,
Jamais ne veut de mal qu'à sa fragilité?

Ce n'est pas grand effort de hanter sans querelle
Des esprits doux, des gens de bien;
A se plaire avec eux la pente est naturelle,
Et chacun sans miracle aime leur entretien.

Chacun aime la paix, la cherche, la conserve,
L'embrasse avec contentement,
Et se donne sans peine avec peu de réserve
A ceux qu'il voit partout suivre son sentiment.

Mais il est des esprits durs, indisciplinables,
Dont on ne peut venir à bout;
Il est des naturels farouches, intraitables,
Qui tirent vanité de contredire tout.

Converser avec eux sans bruit et sans murmure,
C'est une si grande action,
Qu'il faut beaucoup de grace à porter la nature
Jusqu'à ce haut degré de la perfection.

Je te le dis encore, il est parmi le monde
Des genres d'esprits bien divers :
Il en est qui dans eux ont une paix profonde,
Et sauroient la garder avec tout l'univers ;

Il en est d'opposés, dont l'humeur inquiète
L'exile à jamais de chez eux,
Et ne peut consentir qu'un autre se promette
Un bonheur si contraire au chagrin de leurs vœux.

Ceux-là partout à charge, et les vivants supplices
De qui se condamne à les voir,
Mais plus à charge encore à leurs propres caprices,
Se donnent plus de mal qu'ils n'en font recevoir.

D'autres aiment la paix, et n'ont d'inquiétude
Que pour s'y pouvoir maintenir,
Et d'autres sans relâche appliquent leur étude
A réduire quelque autre aux soins d'y parvenir.

Notre paix cependant n'est pas ce que l'on pense ;
Et tant qu'il nous faut respirer
Elle consiste plus dans une humble souffrance,
Qu'à ne rien ressentir qu'il fâche d'endurer.

Qui sait le mieux souffrir, c'est chez lui qu'elle abonde,
C'est lui qui la garde le mieux ;
Il triomphe ici-bas de soi-même et du monde ;
Et comme enfant de Dieu, son partage est aux cieux.

CHAPITRE IV.

DE LA PURETÉ DU CŒUR, ET DE LA SIMPLICITÉ DE L'INTENTION.

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté du cœur et la simplicité ;

Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abyme heureux des clartés éternelles;
Celle-ci doit régner sur tes intentions,
Celle-là présider à tes affections,
Si tu veux de tes sens dompter la tyrannie :
L'humble simplicité vole droit jusqu'à Dieu,
La pureté l'embrasse, et l'une à l'autre unie
S'attache à ses bontés, et les goûte en tout lieu.

Nulle bonne action ne te feroit de peine
Si tu te dégageois de tous déréglements;
Le désordre insolent des propres sentiments
Forme tout l'embarras de la foiblesse humaine.
Ne cherche ici qu'à plaire à ce grand Souverain,
N'y cherche qu'à servir après lui ton prochain,
Et tu te verras libre au-dedans de ton ame;
Tu seras au-dessus de ta fragilité,
Et n'auras plus de part à l'esclavage infame
Où par tous autres soins l'homme est précipité.

Si ton cœur étoit droit, toutes les créatures
Te seroient des miroirs et des livres ouverts,
Où tu verrois sans cesse en mille lieux divers
Des modèles de vie et des doctrines pures ;
Toutes comme à l'envi te montrent leur Auteur :
Il a dans la plus basse imprimé sa hauteur,
Et dans la plus petite il est plus admirable;
De sa pleine bonté rien ne parle à demi,
Et du vaste éléphant la masse épouvantable
Ne l'étale pas mieux que la moindre fourmi.

Purge l'intérieur, rends-le bon et sans tache,
Tu verras tout sans trouble et sans empêchement,
Et tu sauras comprendre, et tôt et fortement,
Ce que des passions le voile épais te cache.
Au cœur bien net et pur l'ame prête des yeux
Qui pénètrent l'enfer, et percent jusqu'aux cieux;
Il voit tout comme il est, et jamais ne s'abuse :
Mais le cœur mal purgé n'a que les yeux du corps;
Toute sa connoissance ainsi qu'eux est confuse;

Et tel qu'il est dedans, tel il juge au-dehors.

Certes, s'il est ici quelque solide joie,
C'est ce cœur épuré qui seul la peut goûter;
Et, s'il est quelque angoisse au monde à redouter,
C'est dans un cœur impur qu'elle entre et se déploie.
Dépouille donc le tien de ce qui l'a souillé,
Et vois comme le fer par le feu dérouillé
Prend une couleur vive au milieu de la flamme :
D'un plein retour vers Dieu c'est là le vrai tableau;
Son feu sait dissiper les pesanteurs de l'ame,
Et faire du vieil homme un homme tout nouveau.

Quand ce feu s'alentit, soudain l'homme appréhende
Jusqu'au moindre travail, jusqu'aux moindres efforts,
Et souffre avec plaisir les douceurs du dehors,
Quelques piéges secrets que ce plaisir lui tende;
Mais alors qu'il commence à triompher de soi,
Qu'il choisit Dieu pour maître et pour unique roi,
Que dans sa sainte voie il marche avec courage,
Le travail le plus grand ne l'en peut épuiser,
Plus il se violente, et plus il se soulage,
Et ce qui l'accabloit cesse de lui peser.

CHAPITRE V.

DE LA CONSIDÉRATION DE SOI-MÊME.

Ne nous croyons pas trop; souvent nos connoissances
Ne sont enfin qu'illusions,
Souvent la grace y manque, et toutes nos puissances
N'ont que de fausses visions.

Nous avons peu de jour à discerner la feinte
D'avec la pure vérité,
Et sa foible lumière est aussitôt éteinte
Par notre indigne lâcheté.

L'homme aveugle au-dedans rarement se défie
De cet aveuglement fatal,

Et, quelque mal qu'il fasse, il ne s'en justifie
Qu'en s'excusant encor plus mal.

Souvent, tout ébloui d'une vaine étincelle
Qui brille en sa dévotion,
Il impute à l'ardeur d'un véritable zèle
Les chaleurs de sa passion.

Comme partout ailleurs il porte une lumière
Qui chez lui n'éclaire pas bien,
Il voit en l'œil d'autrui la paille et la poussière,
Et ne voit pas la poutre au sien.

Ce qu'il souffre d'un autre est une peine extrême,
Il en fait bien sonner l'ennui,
Et ne s'aperçoit pas combien cet autre même
A toute heure souffre de lui.

Le vrai dévot sait prendre une juste balance
Pour mieux peser tout ce qu'il fait,
Et, consumant sur soi toute sa vigilance,
Il croit chacun moins imparfait.

Il se voit le premier, et met ce qu'il doit faire
Au-devant de tout autre emploi,
Et, quoi qu'ailleurs il voie, il apprend à s'en taire
A force de penser à soi.

Si tu veux donc monter jusqu'au degré suprême
De la haute dévotion,
Ne censure aucun autre, et fixe sur toi-même
L'effort de ton attention.

Pense à toute heure à Dieu, mais de toutes tes forces;
Pense à toi de tout ton pouvoir,
Et de l'extérieur les flatteuses amorces
Ne pourront jamais t'émouvoir.

Sais-tu, quand tu n'es pas présent à ta pensée,
Où vont sans toi tes vœux confus?

Et vois-tu ce que fait ton ame dispersée
Quand tu ne la regardes plus?

Quand ton esprit volage a couru tout le monde,
Quel fruit en peux-tu retirer,
S'il est le seul qu'enfin sa course vagabonde
Néglige de considérer ?

Veux-tu vivre en repos, et que ton ame entière
S'unisse au Monarque des cieux?
Sache pour ton salut mettre tout en arrière,
Et l'avoir seul devant les yeux.

Tu l'avances beaucoup, si tu fais rude guerre
Aux soins qui règnent ici-bas,
Et le recules fort, si de toute la terre
Tu peux faire le moindre cas.

Ne crois rien fort, rien grand, rien haut, rien desirable,
Rien digne de t'entretenir,
Que Dieu, que ce qui part de sa main adorable,
Que ce qui t'en fait souvenir.

Tiens pour vain et trompeur ce que les créatures
T'offrent de consolations,
Et n'abaisse jamais à leurs douceurs impures
L'honneur de tes affections.

L'ame que pour Dieu brûle un feu vraiment céleste
Ne peut accepter d'autre appui:
Elle est toute à lui seul, et dédaigne le reste
Qu'elle voit au-dessous de lui.

Il est lui seul aussi d'éternelle durée,
Il remplit tout de sa bonté,
Il est seul de nos cœurs l'alégresse épurée,
Et seul notre félicité.

CHAPITRE VI.

DES JOIES DE LA BONNE CONSCIENCE.

Droite et sincère conscience,
Digne gloire des gens de bien,
Oh ! que ton témoignage est un doux entretien,
Et qu'il mêle de joie à notre patience,
Quand il ne nous reproche rien !

Tu fais souffrir avec courage,
Tu fais combattre en sûreté,
L'alégresse te suit parmi l'adversité,
Et contre les assauts du plus cruel orage
Tu soutiens la tranquillité.

Mais la conscience gâtée
Tremble au-dedans sous le remords ;
Sa vaine inquiétude égare ses efforts ;
Et les noires vapeurs dont elle est agitée
Offusquent même ses dehors.

Malgré le monde et ses murmures,
Homme, tu sauras vivre en paix,
Si ton cœur est d'accord de tout ce que tu fais,
Et s'il ne porte point de secrètes censures
Sur la chaleur de tes souhaits.

Aime les avis qu'il t'envoie,
Embrasse leur correction,
Et, pour te bien tenir en ta possession,
Jamais ne te hasarde à prendre aucune joie
Qu'après une bonne action.

Méchants, cette vraie alégresse
Ne peut entrer en votre cœur :
Le calme en est banni par la voix du Seigneur,
Et c'est faire une injure à sa parole expresse
Que vous vanter d'un tel bonheur.

Ne dites point, pour nous séduire,
Que vous vivez en pleine paix,
Que les malheurs sur vous ne tomberont jamais,
Et qu'aucun assez vain pour prétendre à vous nuire
N'en sauroit venir aux effets.

Vous mentez et l'ire divine,
Bientôt contrainte d'éclater,
Dans un triste néant vous va précipiter;
Et sous l'affreux débris d'une prompte ruine
Tous vos desseins vont avorter.

Le juste a des routes diverses;
Il aime en Dieu l'affliction,
Et se souvient toujours parmi l'oppression
Que prendre quelque gloire à souffrir des traverses,
C'est en prendre en sa Passion.

Il voit celle qui vient des hommes
Avec mépris, avec courroux;
Aussi n'a-t-elle rien qu'il puisse trouver doux :
Elle est foible, elle est vaine ainsi que nous le sommes,
Et périssable comme nous.

Elle n'est jamais si fidèle
Qu'elle ne déçoive à la fin;
Et la déloyauté de son éclat malin
Dans un brillant nuage enveloppe avec elle
Un noir amas de long chagrin.

Celle des bons, toute secrète,
N'a ni pompe, ni faux attraits;
Leur seule conscience en forme touts les traits,
Et la bouche de l'homme, à changer si sujette,
Ne la fait ni détruit jamais.

De Dieu seul part toute leur joie,
De qui la sainte activité,
Remontant vers sa source avec rapidité,
S'attache à la grandeur de la main qui l'envoie,
Et s'abyme en sa vérité.

L'amour de la gloire éternelle
Les sait si pleinement saisir,
Que leur ame est stupide à tout autre plaisir,
Et que tout ce qu'on voit de gloire temporelle
Ne les touche d'aucun desir.

Aussi l'issue en est funeste
Pour qui ne peut s'en dégager :
Et qui de tout son cœur n'aime à la négliger
Ne peut avoir d'amour pour la gloire céleste,
Ou cet amour est bien léger.

Douce tranquillité de l'ame,
Avant-goût de celle des cieux,
Tu fermes pour la terre et l'oreille et les yeux;
Et qui sait dédaigner la louange et le blâme
Sait te posséder en tous lieux.

Ton repos est une conquête
Dont jouissent en sûreté
Ceux dont la conscience est sans impureté;
Et le cœur est un port où n'entre la tempête
Que par la vaine anxiété.

Ris donc, mortel, des vains mélanges
Qu'ici le monde aime à former :
Il a beau t'applaudir ou te mésestimer,
Tu n'en es pas plus saint pour toutes ses louanges,
Ni moindre pour t'en voir blâmer.

Ce que tu vaux est en toi-même ;
Tu fais ton prix par tes vertus ;
Tous les encens d'autrui sont encens superflus;
Et ce qu'on est aux yeux du Monarque suprême,
On l'est partout, et rien de plus.

Vois-toi dedans, et considère
Le fond de ton intention :
Qui peut s'y regarder avec attention,
Soit qu'on parle de lui, soit qu'on veuille s'en taire,
N'en prend aucune émotion.

L'homme ne voit que le visage,
Mais Dieu voit jusqu'au fond du cœur;
L'homme des actions voit la pleine splendeur,
Mais Dieu connoît leur source, et voit dans le courage
Ou leur souillure ou leur candeur.

Fais toujours bien, et fuis le crime,
Sans t'en donner de vanité;
Du mépris de toi-même arme ta sainteté :
Bien vivre et ne s'enfler d'aucune propre estime,
C'est la parfaite humilité.

La marque d'une ame bien pure
Qui hors de Dieu ne cherche rien,
Et met en ses bontés son unique soutien,
C'est d'être sans desirs qu'aucune créature
En dise ou pense quelque bien.

Cette sévère négligence
Des témoignages du dehors
Pour l'attacher à Dieu réunit ses efforts,
Et l'abandonne entière à cette Providence
Qu'adorent ses heureux transports.

« Ce n'est pas celui qui se loue,
« Dit saint Paul, qui sera sauvé;
« Qui s'approuve soi-même est souvent réprouvé;
« Et c'est celui-là seul que ce grand Maître avoue
« Qui pour sa gloire est réservé. »

Enfin cheminer dans sa voie,
Faire avec lui forte union,
Ne se lier ailleurs d'aucune affection,
N'avoir que lui pour but, que son amour pour joie,
C'est l'entière perfection.

CHAPITRE VII.

DE L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST PAR-DESSUS TOUTES CHOSES.

Oh! qu'heureux est celui qui de cœur et d'esprit
Sait goûter ce que c'est que d'aimer Jésus-Christ,
Et joindre à cet amour le mépris de soi-même!
Oh! qu'heureux est celui qui se laisse charmer
Aux célestes attraits de sa beauté suprême
Jusqu'à quitter tout ce qu'il aime
Pour un Dieu qu'il faut seul aimer!

Ce doux et saint tyran de notre affection
A de la jalousie et de l'ambition;
Il veut régner lui seul sur tout notre courage;
Il veut être aimé seul, et ne sauroit souffrir
Qu'autre amour que le sien puisse entrer en partage,
Ni du cœur qu'il prend en otage,
Ni des vœux qu'on lui doit offrir.

Aussi tout autre objet n'a qu'un amour trompeur
Qui naît et se dissipe ainsi qu'une vapeur,
Et dont la foi douteuse est souvent parjurée :
Le seul Jésus-Christ aime avec fidélité,
Et son amour, pareil à sa source épurée,
N'a pour bornes de sa durée,
Que celles de l'éternité.

Qui de la créature embrasse les appas
Trébuchera comme elle et suivra pas à pas
D'un si fragile appui le débris infaillible :
L'amour de Jésus-Christ a tout un autre effet;
Qui le sait embrasser en devient invincible,
Et sa défaite est impossible
Au temps, par qui tout est défait.

Aime-le donc, chrétien, comme le seul ami
Qui puisse enfin te faire un bonheur affermi,
Et sans cesse à ta perte opposer son mérite;
Attends de tout le reste un entier abandon,

Puisque c'est une loi dans le ciel même écrite,
Qu'il faut un jour que tout te quitte,
Soit que tu le veuilles, ou non.

Vis et meurs en ce Dieu qui seul peut secourir,
Tant que dure la vie, et lorsqu'il faut mourir,
Les foiblesses qu'en l'homme imprime la naissance :
Il donnera la main à ton infirmité,
Et la profusion de sa reconnoissance
Saura réparer l'impuissance
De ce tout qui t'aura quitté.

Mais, je te le redis, il est amant jaloux,
Il est ambitieux, et s'éloigne de nous
Sitôt que notre cœur pour un autre soupire;
Et si comme en son trône il n'est seul dans ce cœur,
Un orgueil adorable à ses bontés inspire
Le dédain d'un honteux empire
Que partage un autre vainqueur.

Si, de la créature entièrement purgé,
Tu lui savois offrir le tien tout dégagé,
Il y prendroit soudain la place qu'il veut prendre :
Tu lui dois tous tes vœux; et ce qu'un lâche emploi
Sur de plus bas objets en fera se répandre,
Quoi que tu veuilles en attendre,
C'est autant de perdu pour toi.

Ne mets point ton espoir sur un frêle roseau
Qui penche au gré du vent, qui branle au gré de l'eau,
Sur le monde en un mot, ni sur sa flatterie;
Sa gloire n'est qu'un songe, et ce qu'il en fait voir
Pour surprendre un moment de folle rêverie,
Comme la fleur de la prairie,
Tombera du matin au soir.

Tu seras tôt déçu, si tu n'ouvres les yeux
Qu'à ces dehors brillants qu'étale sous les cieux
De tant de vanités l'éblouissante image;
Tu croiras y trouver un plein soulagement,

Tu croiras y trouver un solide avantage,
Pour n'y trouver, à ton dommage,
Qu'un déplorable amusement.

Qui cherche Dieu partout sait le trouver ici;
Qui se cherche partout sait se trouver aussi:
Mais, par un heur funeste où sa perte se fonde,
Il n'a point d'ennemis de qui le coup fatal
Puisse faire une plaie en son cœur si profonde,
Et les forces de tout un monde
Pour lui nuire n'ont rien d'égal.

CHAPITRE VIII.

DE L'AMITIÉ FAMILIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

Que ta présence, ô Dieu, donne à nos actions
Sous tes ordres sacrés une vigueur docile!
Que tout va bien alors! que tout semble facile
A la sainte chaleur de nos intentions!
Mais quand tu disparois et que ta main puissante
Avec nos bons desirs n'entre plus au combat,
Oh! que cette vigueur est soudain languissante!
Qu'aisément elle s'épouvante,
Et qu'un foible ennemi l'abat!

Les consolations des sens irrésolus
Tiennent le cœur en trouble et l'ame embarrassée,
Si Jésus-Christ ne parle au fond de la pensée
Ce langage secret qu'entendent ses élus;
Mais dans nos plus grands maux, à sa moindre parole,
L'ame prend le dessus de notre infirmité,
Et le cœur, mieux instruit en cette haute école,
Garde un calme qui nous console
De toute leur indignité.

Tu pleurois, Madeleine, et ton frère au tombeau
Ne souffroit point de trève à ta douleur fidèle;
Mais à peine on te dit, « Viens, le Maître t'appelle, »
Que ce mot de tes pleurs fait tarir le russeau;
Tu te lèves, tu pars, et ta douleur suivie
Des doux empressements d'un amoureux transport,

Laissant régner la joie en ton ame ravie,
Pour chercher l'Auteur de la vie,
Ne voit plus ce qu'a fait la mort.

Qu'heureux est ce moment où ce Dieu de nos cœurs
D'un profond déplaisir les élève à la joie!
Qu'heureux est ce moment où sa bonté déploie
Sur un gros d'amertume un peu de ses douceurs!
Sans lui ton ame aride à mille maux t'expose,
Tu n'es que dureté, qu'impuissance, qu'ennui;
Et vraiment fol est l'homme alors qu'il se propose
Le vain desir de quelque chose
Qu'il faille chercher hors de lui.

Sais-tu ce que tu perds en son éloignement?
Tu perds une présence en vrais biens si féconde,
Qu'après avoir perdu tous les sceptres du monde,
Tu perdrois encor plus à la perdre un moment.
Vois bien ce qu'est ce monde, et te figure stable
Le plus pompeux éclat qui jamais t'y surprit:
Que te peut-il donner qui soit considérable,
Si les présents dont il t'accable
Te séparent de Jésus-Christ?

Sa présence est pour nous un charmant paradis,
C'est un cruel enfer pour nous que son absence,
Et c'est elle qui fait la plus haute distance
Du sort des bienheureux à celui des maudits :
Si tu peux dans sa vue en tous lieux te conduire,
Tu te mets en état de triompher de tout;
Tu n'as plus d'ennemis assez forts pour te nuire,
Et, s'ils pensent à te détruire,
Ils n'en sauroient venir à bout.

Qui trouve Jésus-Christ trouve un rare trésor,
Il trouve un bien plus grand que le plus grand empire;
Qui le perd, perd beaucoup; et, j'ose le redire,
S'il perdoit tout un monde, il perdroit moins encor;
Qui le laisse échapper par quelque négligence,
Regorgeât-il de biens, il est pauvre en effet;
Et qui peut avec lui vivre en intelligence,

Fût-il noyé dans l'indigence,
Il est et riche et satisfait.

Oh ! que c'est un grand art que de savoir unir
Par un saint entretien Jésus à sa foiblesse !
Oh ! qu'on a de prudence alors qu'on a l'adresse,
Quand il entre au-dedans, de l'y bien retenir !
Pour l'attirer chez toi rends ton ame humble et pure ;
Sois paisible et dévot pour l'y voir arrêté ;
Sa demeure avec nous au zèle se mesure,
Et la dévotion assure
Ce que gagne l'humilité.

Mais parmi les douceurs qu'on goûte à l'embrasser
Il ne faut qu'un moment pour nous ravir sa grace :
Pencher vers ces faux biens que le dehors entasse,
C'est de ton propre cœur toi-même le chasser.
Que si tu perds l'appui de sa main redoutable,
Où pourra dans tes maux ton ame avoir recours ?
Où prendra-t-elle ailleurs un appui véritable,
Et qui sera l'ami capable
De te prêter quelque secours ?

Aime ; pour vivre heureux il te faut vivre aimé,
Il te faut des amis qui soient dignes de l'être ;
Mais, si par-dessus eux tu n'aimes ce grand Maître,
Ton cœur d'un long ennui se verra consumé :
Crois-en ou ta raison ou ton expérience ;
Toutes deux te diront qu'il n'est point d'autre bien,
Et que c'est au chagrin livrer ta conscience
Que prendre joie ou confiance
Sur un autre amour que le sien.

Tu dois plutôt choisir d'attirer sur tes bras
L'orgueil de tout un monde animé de colère,
Que d'offenser Jésus, que d'oser lui déplaire,
Que de vivre un moment et ne le chérir pas.
Donne-lui tout ton cœur et toutes tes tendresses ;
Et, ne souffrant chez toi personne en même rang,
Réponds en quelque sorte à ces pleines largesses

Qui pour acheter tes caresses
Lui firent donner tout son sang.

Que tous s'entr'aiment donc à cause de Jésus,
Pour n'aimer que Jésus à cause de lui-même ;
Rendons cette justice à sa bonté suprême
Qui sur tous les amis lui donne le dessus ;
En lui seul, pour lui seul, tous ceux qu'il a fait naître,
Tant ennemis qu'amis, il les faut tous aimer,
Et demander pour tous à l'Auteur de leur être
Et la grace de le connoître,
Et l'heur de s'en laisser charmer.

Ne desire d'amour ni d'estime pour toi
Qui passant le commun te sépare du reste;
C'est un droit qui n'est dû qu'à la grandeur céleste
D'un Dieu qui là-haut même est seul égal à soi.
Ne souhaite régner dans le cœur de personne ;
Ne fais régner non plus personne dans le tien ;
Mais qu'au seul Jésus-Christ tout ce cœur s'abandonne,
Que Jésus-Christ seul en ordonne
Comme chez tous les gens de bien.

Tire-toi d'esclavage, et sache te purger
De ces vains embarras que font les créatures ;
Sache-s-en effacer jusqu'aux moindres teintures,
Romps jusqu'aux moindres nœuds qui puissent t'engager :
Dans ce détachement tu trouveras des ailes
Qui porteront ton cœur jusqu'aux pieds de ton Dieu,
Pour y voir et goûter ces douceurs immortelles
Que dans celui de ses fidèles
Sa bonté répand en tout lieu.

Mais ne crois pas atteindre à cette pureté
A moins que de là-haut sa grace te prévienne,
A moins qu'elle t'attire, à moins qu'elle soutienne
Les efforts chancelants de ta légèreté :
Alors, par le secours de sa pleine efficace,
Tous autres nœuds brisés, tout autre objet banni,
Seul hôte de toi-même, et maître de la place,

Tu verras cette même grace
T'unir à cet Être infini.

Aussitôt que du ciel dans l'homme elle descend,
Il n'a plus aucun foible, il peut tout entreprendre;
L'impression du bras qui daigne la répandre
D'infirme qu'il étoit l'a rendu tout puissant:
Mais, sitôt que ce bras la retire en arrière,
L'homme dénué, pauvre, accablé de malheurs,
Et livré par lui-même à sa foiblesse entière,
Semble ne voir plus la lumière
Que pour être en proie aux douleurs.

Ne perds pas toutefois le courage ou l'espoir
Pour sentir cette grace ou partie ou moins vive;
Mais présente un cœur ferme à tout ce qui t'arrive,
Et bénis de ton Dieu le souverain vouloir.
Dans quelque excès d'ennuis qu'un tel départ t'engage;
Souffre tout pour sa gloire attendant le retour,
Et songe qu'au printemps l'hiver sert de passage,
Qu'un profond calme suit l'orage,
Et que la nuit fait place au jour.

CHAPITRE IX.

DU MANQUEMENT DE TOUTE SORTE DE CONSOLATIONS.

Notre ame néglige sans peine
La consolation humaine
Quand la divine la remplit:
Une sainte fierté dans ce dédain nous jette,
Et la parfaite joie aisément établit
L'heureux mépris de l'imparfaite.

Mais du côté de Dieu demeurer sans douceur
Quand nous foulons aux pieds toute celle du monde;
Accepter pour sa gloire une langueur profonde,
Un exil où lui-même il abyme le cœur;
Ne nous chercher en rien alors que tout nous quitte;
Ne vouloir rien qui plaise alors que tout déplaît;
N'envoyer ni desirs vers le propre intérêt,

Ni regards échappés vers le propre mérite ;
C'est un effort si grand, qu'il se faut élever
Au-dessus de tout l'homme avant que l'entreprendre :
Sans se vaincre soi-même on ne peut y prétendre,
Et sans faire un miracle on ne peut l'achever.

Que fais-tu de grand ou de rare,
Si la paix de ton cœur s'empare
Quand la grace règne au-dedans,
Si tu sens pleine joie au moment qu'elle arrive,
Si tes vœux aussitôt deviennent plus ardents,
Et ta dévotion plus vive ?

C'est l'ordinaire effet de son épanchement
Que d'enfanter le zèle et semer l'alégresse,
C'est l'accompagnement de cette grande hôtesse,
Et tout le monde aspire à cet heureux moment.
Assez à l'aise marche et fournit sa carrière
Celui dont en tous lieux elle soutient la croix;
Du fardeau le plus lourd il ne sent point le poids;
Dans la nuit la plus sombre il a trop de lumière ;
Le Tout-Puissant le porte et le daigne éclairer,
Le Tout-Puissant lui-même à sa course préside;
Et, comme il est conduit par le souverain guide,
Il n'est pas merveilleux s'il ne peut s'égarer.

Nous aimons ce qui nous console ;
L'ame le cherche, l'ame y vole,
L'ame s'attache au moindre attrait ;
Elle penche toujours vers ce qui la chatouille,
Et difficilement l'homme le plus parfait
De tout lui-même se dépouille.

Laurens le saint martyr en vint pourtant à bout
Quand Dieu le sépara de Sixte son grand-prêtre;
Il l'aimoit comme père, il l'aimoit comme maître,
Mais un amour plus fort le détacha de tout.
D'une perte si dure il fit des sacrifices
A l'honneur de ce Dieu qui couronnoit sa foi;
Il triompha du siècle en triomphant de soi;

Par le mépris du monde il brava les supplices ;
Mais il avoit porté cette mort constamment
Avant que des bourreaux il éprouvât la rage;
Et parmi les tourments ce qu'il eut de courage
Fut un prix avancé de son détachement.

Ainsi cette ame toute pure
Mit l'amour de la créature
Sous les ordres du Créateur;
Et son zèle pour Dieu, brisant toute autre chaîne,
Préféra le vouloir du souverain Auteur
A toute la douceur humaine.

Apprends de cet exemple à desserrer les nœuds
Par qui l'affection, par qui le sang te lie,
Ces puissants et doux nœuds qui font aimer la vie,
Et sans qui l'homme a peine à s'estimer heureux.
Quitte un ami sans trouble alors que Dieu l'ordonne;
Vois sans trouble un ami te quitter à son tour;
Comme un bien passager regarde son amour;
Sois égal quand il t'aime et quand il t'abandonne.
Ne faut-il pas enfin chacun s'entre-quitter?
Où tous les hommes vont aucuns ne vont ensemble;
Et, devant ce grand juge où le plus hardi tremble,
Le roi le mieux suivi se va seul présenter.

Que l'homme a de combats à faire
Avant que de se bien soustraire
A l'empire des passions,
Avant que de soi-même il soit si bien le maître
Qu'il pousse tout l'effort de ses affections
Jusqu'à l'Auteur de tout son être!

Qui s'attache à soi-même aussitôt l'en bannit,
Et qui peut sur soi-même appuyer sa foiblesse
Glisse et tombe aisément dans l'indigne mollesse
Des consolations que le siècle fournit;
Mais quiconque aime Dieu d'un amour véritable,
Quiconque s'étudie à marcher sur ses pas,
Apprend si bien à fuir ces dangereux appas,

Que d'une telle chute il devient incapable :
Rien de la part des sens ne le sauroit toucher;
Et, loin de prêter l'ame à leurs vaines délices,
Les grands travaux pour Dieu, les rudes exercices,
Sont tout ce qu'en la vie il se plait à chercher.

Quand donc tu sens parmi ton zèle
Quelque douceur spirituelle
Dont s'échauffe ta volonté,
Rends graces à ton Dieu de ce feu qu'elle excite,
Et reconnois que c'est un don de sa bonté,
Et non l'effet de ton mérite.

Quoique ce soit un bien sur tous autres exquis,
D'une excessive joie arrête la surprise;
N'en sois pas plus enflé quand il t'en favorise,
Et n'en présume pas déja le ciel acquis;
En toutes actions sois-en mieux sur tes gardes;
Que ton humilité sache s'en redoubler ;
Plus il te donne à perdre, et plus tu dois trembler;
Tant plus il t'enrichit, et tant plus tu hasardes.
Ces moments passeront avec tous leurs attraits,
Et la tentation, se coulant en leur place,
Y fera succéder l'orage à la bonace,
Les troubles au repos, et la guerre à la paix.

Si toute leur douceur partie
Laisse ta vigueur amortie,
Ne désespère pas soudain;
Mais, à l'humilité joignant la confiance,
Attends que le Très-Haut daigne abaisser la main
Au secours de ta patience.

Ce Dieu, toujours tout bon et toujours tout puissant,
Ce Dieu, dans ses bontés toujours inépuisable,
Peut faire un nouveau don d'une grace plus stable,
D'une vigueur plus ferme, à ton cœur languissant.
Vous le savez, dévots, qui marchez dans sa voie,
Qu'on y voit tour à tour la paix et les combats,
Qu'on y voit l'amertume enfanter les appas,

Qu'on y voit le chagrin succéder à la joie;
Les Saints même, les Saints, tous comblés de ce don,
Ont éprouvé souvent de ces vicissitudes,
Et senti des moments tantôt doux, tantôt rudes,
Par la pleine assistance et l'entier abandon.

Crois-en David sur sa parole.
Tant que la grace le console,
C'est ainsi qu'il en parle à Dieu :
« Lorsque de tes faveurs je goûtois l'abondance,
« Je le disois, Seigneur, qu'aucun temps, aucun lieu,
« Ne pourroit troubler ma constance. »

A cette fermeté succède la langueur
Par le départ soudain de cette même grace :
« Tu n'as fait, lui dit-il, que détourner ta face,
« Et le trouble aussitôt s'est saisi de mon cœur. »
Cependant il conserve une espérance entière;
Et, dans cette langueur rassemblant ses esprits,
« Jusqu'à toi, poursuit-il, j'élèverai mes cris,
« Jusqu'à toi, mon Sauveur, j'envoierai ma prière. »
Il en obtient le fruit, et change de discours :
« Le Seigneur à mes maux est devenu sensible,
« Dit-il, et la pitié l'ayant rendu flexible,
« Lui-même il a voulu descendre à mon secours. »

Veux-tu savoir de quelle sorte
Agit cette grace plus forte?
Écoute ses ravissements :
« Tu dissipes, ô Dieu, l'aigreur de ma tristesse,
« Tu changes en plaisirs tous mes gémissements,
« Et m'environne d'alégresse. »

Puisque Dieu traite ainsi même les plus grands Saints,
Nous autres malheureux perdrons-nous tout courage,
Pour voir que notre vie ici-bas se partage
Aux inégalités qui troublent leurs desseins?
Voyons tantôt le feu, voyons tantôt la glace
Dans nos cœurs tour à tour se mêler sans arrêt :
L'Esprit ne va-t-il pas et vient comme il lui plaît?

Son bon plaisir lui seul le retient ou le chasse;
Job en sert de témoin : « Tu le veux, ô Seigneur!
« Disoit-il, que ton bras nous défende et nous quitte,
« Et tu nous fais à peine un moment de visite
« Qu'aussitôt ta retraite éprouve notre cœur. »

Sur quoi donc faut-il que j'espère,
Et, dans l'excès de ma misère,
Sur quoi puis-je me confier,
Sinon sur la grandeur de sa miséricorde,
Et sur ce que sa grace aime à justifier
Ceux à qui sa bonté l'accorde?

Soit que j'aie avec moi toujours des gens de bien,
De fidèles amis, ou de vertueux frères,
Soit que des beaux traités les conseils salutaires,
Soit que les livres saints me servent d'entretien,
Qu'en hymnes tout un chœur autour de moi résonne;
Ces frères, ces amis, ces livres et ce chœur,
Tout cela n'a pour moi ni force ni saveur
Lorsqu'à ma pauvreté la grace m'abandonne;
Et l'unique remède en cette extrémité
C'est une patience égale au mal extrême,
Une abnégation parfaite de moi-même,
Pour accepter de Dieu toute la volonté.

Je n'ai point vu d'ame si sainte,
D'ame si fortement atteinte,
De religieux si parfait,
Qui n'ait senti la grace, en lui comme séchée,
N'y verser quelquefois aucun sensible attrait,
Ou vu sa ferveur relâchée.

Aucun n'est éclairé de rayons si puissants,
Aucune ame si haut ne se trouve ravie,
Qui n'ait vu sa clarté précédée ou suivie
D'une attaque, ou du diable, ou de ses propres sens;
Aucun n'est digne aussi de la vive lumière
Par qui Dieu se découvre à l'esprit recueilli,
S'il ne s'est vu pour Dieu vivement assailli,

S'il n'a franchi pour Dieu quelque rude carrière.
Ne t'ébranle donc point dans les tentations;
Ne t'inquiète point de leurs inquiétudes;
D'elles naîtra le calme, et leurs coups les plus rudes
Sont les avant-coureurs des consolations.

Puissant Maître de la nature,
Ta sainte parole en assure
Ceux qu'elles auront éprouvés :
« Sur qui vaincra, dis-tu, je répandrai ma gloire,
« Et de l'arbre de vie il verra réservés
« Les plus doux fruits pour sa victoire. »

Cette douceur du ciel en tombe quelquefois
Pour fortifier l'homme à vaincre l'amertume;
L'amertume la suit, de peur qu'il n'en présume
Le ciel ouvert pour lui sans plus porter de croix :
Car enfin le bien même est souvent une porte
Par où la propre estime entre avec la vertu;
Et, quoique l'ennemi nous paroisse abattu,
Le diable ne dort point, et la chair n'est pas morte.
Il se faut donc sans cesse au combat disposer,
En craindre à tous moments quelques succès contraires,
Puisque de tous côtés on a des adversaires
Qui ne savent que c'est que de se reposer.

CHAPITRE X.

DE LA RECONNOISSANCE POUR LES GRACES DE DIEU.

Oh, que tu sais mal te connoître,
Mortel! et que mal à propos,
Toi que pour le travail Dieu voulut faire naître,
Tu cherches ici du repos!
Songe plus à la patience
Qu'à cette aimable confiance
Que versent dans les cœurs ses consolations,
Et te prépare aux croix que sa justice envoie,
Plus qu'à cette innocente joie
Que mêlent ses bontés aux tribulations.

Quels mondains à Dieu si rebelles
De leurs ames voudroient bannir
Le goût de ces douceurs toutes spirituelles,
S'ils pouvoient toujours l'obtenir?
Les pompes que le siècle étale
N'ont jamais rien qui les égale;
Les délices des sens n'en sauroient approcher;
Et, de quelques appas qu'elles nous semblent pleines,
Celles du siècle enfin sont vaines,
Et la honte s'attache à celles de la chair.

Mais les douceurs spirituelles,
Seules dignes de nos desirs,
Seules n'ont rien de bas, et seules toujours belles,
Forment de solides plaisirs;
C'est la vertu qui les fait naître,
Et Dieu, cet adorable Maître,
N'en est jamais avare aux cœurs purs et constants:
Mais on n'en jouit pas autant qu'on le souhaite,
Et l'ame la moins imparfaite
Voit la tentation ne cesser pas long-temps.

Par trop d'espoir en nos mérites
La fausse liberté d'esprit
S'oppose puissamment à ces douces visites
Dont nous régale Jésus-Christ.
Lorsque sa grace nous console,
D'un seul accent de sa parole
Il remplit tout l'excès de sa bénignité;
Mais l'homme y répond mal, l'homme l'en désavoue,
S'il ne rend graces, s'il ne loue,
S'il ne rapporte tout à sa haute bonté.

Veux-tu que la grace divine
Coule abondamment dans ton cœur?
Fais remonter ses dons jusqu'à son origine;
N'en sois point ingrat à l'auteur:
Il fait toujours grace nouvelle
A qui, pour la moindre étincelle,
Lui témoigne un esprit vraiment reconnoissant;

Mais il sait bien aussi remplir cette menace
D'ôter au superbe la grace
Dont il prodigue à l'humble un effet plus puissant.

Loin, consolations funestes,
Qui m'ôtez la componction!
Loin de moi ces pensers qui semblent tous célestes,
Et m'enflent de présomption!
Dieu n'a pas toujours agréable
Tout ce qu'un dévot trouve aimable;
Toute élévation n'a pas la sainteté :
On peut monter bien haut sans atteindre aux couronnes;
Toutes douceurs ne sont pas bonnes;
Et tous les bons desirs n'ont pas la pureté.

J'aime, j'aime bien cette grace
Qui me sait mieux humilier,
Qui me tient mieux en crainte, et jamais ne se lasse
De m'apprendre à mieux m'oublier :
Ceux que ses dons daignent instruire,
Ceux qui savent où peut réduire
Le douloureux effet de sa substraction,
Jamais du bien qu'ils font n'osent prendre la gloire,
Jamais n'ôtent de leur mémoire
Qu'ils ne sont que misère et qu'imperfection.

Qu'une sainte reconnoissance
Rende donc à Dieu tout le sien;
Et n'impute qu'à toi, qu'à ta propre impuissance,
Tout ce qui s'y mêle du tien :
Je m'explique, et je te veux dire
Que des graces que Dieu t'inspire
Tu pousses jusqu'à lui d'humbles remerciements,
Et que, te chargeant seul de toutes tes foiblesses,
Tu te prosternes, tu confesses
Qu'il ne te peut devoir que de longs châtiments.

Mets-toi dans le plus bas étage,
Il te donnera le plus haut :
C'est par l'humilité que le plus grand courage

Montre pleinement ce qu'il vaut;
La hauteur même dans le monde
Sur ce bas étage se fonde,
Et le plus haut sans lui n'y sauroit subsister;
Le plus grand devant Dieu c'est le moindre en soi-même,
Et les vertus que le ciel aime
Par les ravalements trouvent l'art d'y monter.

La gloire des Saints ne s'achève
Que par le mépris qu'ils en font;
Leur abaissement croît autant qu'elle s'élève,
Et devient toujours plus profond:
La vaine gloire a peu de place
Dans un cœur où règne la grace,
L'amour de la céleste occupe tout le lieu;
Et cette propre estime, où se plaît la nature,
Ne sauroit trouver d'ouverture
Dans celui qui se fonde et s'affermit en Dieu.

Quand l'homme à cet Être sublime
Rend tout ce qu'il reçoit de bien,
D'aucun autre ici-bas il ne cherche l'estime;
Ici-bas il ne voit plus rien.
Dans le combat, dans la victoire,
De tels cœurs ne veulent de gloire
Que celle que Dieu seul y verse de ses mains;
Tout leur amour est Dieu, tout leur but sa louange,
Tout leur souhait que, sans mélange,
Elle éclate partout, en eux, en tous les Saints.

Aussi sa bonté semble croître
Des louanges que tu lui rends;
Et, pour ses moindres dons savoir le reconnoître,
C'est en attirer de plus grands.
Tiens ses moindres graces pour grandes,
N'en reçois point que tu n'en rendes:
Crois plus avoir reçu que tu n'as mérité;
Estime précieux, estime incomparable
Le don le moins considérable,
Et redouble son prix par ton humilité.

Si dans les moindres dons tu passes
A considérer leur auteur,
Verras-tu rien de vil, rien de foible en ses graces,
Rien de contemptible à ton cœur?
On ne peut sans ingratitude
Nommer rien de bas ni de rude
Quand il vient d'un si grand et si doux Souverain;
Et, lorsqu'il fait pleuvoir des maux et des traverses,
Ce ne sont que graces diverses
Dont avec pleine joie il faut bénir sa main.

Cette charité, toujours vive,
Qui n'a que notre bien pour but,
Dispose avec amour tout ce qui nous arrive,
Et fait tout pour notre salut.
Montre une ame reconnoissante
Quand tu sens la grace puissante;
Sois humble et patient dans sa substraction;
Joins, pour la rappeler, les pleurs à la prière,
Et, de peur de la perdre entière,
Unis la vigilance à la soumission.

CHAPITRE XI.

DU PETIT NOMBRE DE CEUX QUI AIMENT LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

Que d'hommes amoureux de la gloire céleste
Envisagent la croix comme un fardeau funeste,
Et cherchent à goûter les consolations,
Sans vouloir faire essai des tribulations!
Jésus-Christ voit partout cette humeur variable :
Il n'a que trop d'amis pour se seoir à sa table,
Aucun dans le banquet ne veut l'abandonner;
Mais au fond du désert il est seul à jeûner :
Tous lui demandent part à sa pleine alégresse,
Mais aucun n'en veut prendre à sa pleine tristesse;
Et ceux que l'on a vus les plus prompts à s'offrir
Le quittent les premiers quand il lui faut souffrir.
Jusqu'à la fraction de ce pain qu'il nous donne
Assez de monde ici le suit et l'environne;

Mais peu de son amour s'y laissent enflammer
Jusqu'à boire avec lui dans le calice amer.
Les miracles brillants dont il sème sa vie
Par leur éclat à peine échauffent notre envie,
Que sa honteuse mort refroidit nos esprits
Jusqu'à ne vouloir plus de ce don à ce prix.
Beaucoup avec chaleur l'aiment et le bénissent,
Dont, au premier revers, les louanges tarissent:
Tant qu'ils n'ont à gémir d'aucune adversité,
Qu'il n'épanche sur eux que sa bénignité,
Cette faveur sensible aisément sert d'amorce
A soutenir leur zèle et conserver leur force;
Mais, lorsque sa bonté se cache tant soit peu,
Une soudaine glace amortit tout ce feu,
Et les restes fumants de leur ferveur éteinte
Ne font partir du cœur que murmure et que plainte,
Tandis qu'au fond de l'ame un lâche étonnement
Va de la fermeté jusqu'à l'abattement.
En usez-vous ainsi, vous dont l'amour extrême
N'embrasse Jésus-Christ qu'à cause de lui-même,
Et qui, sans regarder votre propre intérêt,
N'avez de passion que pour ce qui lui plaît?
Vous voyez d'un même œil tout ce qu'il vous envoie:
Vous l'aimez dans l'angoisse ainsi que dans la joie;
Vous le savez bénir dans la prospérité,
Vous le savez louer dans la calamité;
Une égale constance attachée à ses traces
Dans l'un et l'autre sort trouve à lui rendre graces;
Et, quand jamais pour vous il n'auroit que rigueurs,
Mêmes remerciements partiroient de vos cœurs.
Pur amour de Jésus, que ta force est étrange
Quand l'amour-propre en toi ne fait aucun mélange,
Et que, de l'intérêt pleinement dépouillé,
D'aucun regard vers nous tu ne te vois souillé!
N'ont-ils pas un amour servile et mercenaire,
Ces cœurs qui n'aiment Dieu que pour se satisfaire,
Et ne le font l'objet de leurs affections
Que pour en recevoir des consolations?
Aimer Dieu de la sorte et pour nos avantages,
C'est mettre indignement ses bontés à nos gages,

Croire d'un peu de vœux payer tout son appui,
Et nous-mêmes enfin nous aimer plus que lui :
Mais où trouvera-t-on une ame si purgée,
D'espoir de tout salaire à ce point dégagée,
Qu'elle aime à servir Dieu sans se considérer,
Et ne cherche en l'aimant que l'heur de l'adorer?
Certes, il s'en voit peu de qui l'amour soit pure
Jusqu'à se dépouiller de toute créature :
Et, s'il est sur la terre un vrai pauvre d'esprit,
Qui, détaché de tout, soit tout à Jésus-Christ,
C'est un trésor si grand, que ces mines fécondes
Que la nature écarte au bout des nouveaux mondes,
Ces mers où se durcit la perle et le coral,
N'en ont jamais conçu qui fût d'un prix égal.
Mais aussi ce n'est pas une conquête aisée
Qu'à ses premiers desirs l'homme trouve exposée :
Quand pour y parvenir il donne tout son bien,
Avec ce grand effort il ne fait encor rien ;
Quelque âpre pénitence ici-bas qu'il s'impose,
Ses plus longues rigueurs sont encor peu de chose ;
Que sur chaque science il applique son soin,
Qu'il la possède entière, il est encor bien loin ;
Qu'il ait mille vertus dont l'heureux assemblage
De tous leurs ornements pare son grand courage ;
Que sa dévotion, que ses hautes ferveurs
Attirent chaque jour de nouvelles faveurs,
Sache qu'il lui demeure encor beaucoup à faire
S'il manque à ce point seul qui seul est nécessaire.
Tu sais quel est ce point, je l'ai trop répété,
C'est qu'il se quitte encor quand il a tout quitté,
Que de tout l'amour-propre il fasse un sacrifice,
Que de lui-même enfin lui même il se bannisse,
Et qu'élevé par-là dans un état parfait
Il croie, ayant fait tout, n'avoir encor rien fait.

Qu'il estime fort peu, suivant cette maxime,
Tout ce qui peut en lui mériter quelque estime ;
Que lui-même il se die, et du fond de son cœur,
Serviteur inutile aux emplois du Seigneur.
La Vérité l'ordonne : « Après avoir, dit-elle,

« Rempli tous les devoirs où ma voix vous appelle,
« Après avoir fait tout ce que je vous prescris,
« Gardez encor pour vous un sincère mépris,
« Et nommez-vous encor disciples indociles,
« Serviteurs fainéants, esclaves inutiles. »
Ainsi vraiment tout nu, vraiment pauvre d'esprit,
Tout détaché de tout, et tout à Jésus-Christ,
Avec le roi prophète il aura lieu de dire :
« Je n'ai plus rien en moi que ce que Dieu m'inspire,
« J'y suis seul, j'y suis pauvre. » Aucun n'est toutefois
Ni plus riche en vrais biens, ni plus libre en son choix,
Ni plus puissant enfin que ce chétif esclave
Qui, foulant tout aux pieds, lui-même encor se brave,
Et, rompant avec soi pour s'unir à son Dieu,
Sait en tout et partout se mettre au plus bas lieu.

CHAPITRE XII.

DU CHEMIN ROYAL DE LA SAINTE CROIX.

Homme, apprends qu'il te faut renoncer à toi-même,
Que pour suivre Jésus il faut porter ta croix :
Pour beaucoup de mortels ce sont de rudes lois ;
Ce sont de fâcheux mots pour un esprit qui s'aime ;
Mais il sera plus rude encore et plus fâcheux
Pour qui n'aura suivi ce chemin épineux,
D'entendre au dernier jour ces dernières paroles :
« Loin de moi, malheureux, loin, maudits criminels,
« Qui des biens passagers avez fait vos idoles,
« Trébuchez loin de moi dans les feux éternels ! »

En ce jour étonnant, qui du sein de la poudre
Fera sortir nos os à leur chair rassemblés,
Les bergers et les rois, également troublés,
Craindront de cet arrêt l'épouvantable foudre;
Les abymes ouverts des célestes rigueurs
D'un tremblement égal rempliront tous les cœurs
Où cette auguste croix ne sera point empreinte :
Mais ceux qui maintenant suivent son étendard
Verront lors tout frémir d'une trop juste crainte,
Et dans ce vaste effroi n'auront aucune part.

Ce signe au haut du ciel tout brillant de lumière,
Quand Dieu se fera voir en son grand tribunal,
Sera de ses élus le bienheureux fanal,
Et des victorieux l'éclatante bannière :
Lors du Crucifié les dignes serviteurs,
Qui pour en être ici les vrais imitateurs
Se sont faits de la croix esclaves volontaires,
Auront à son aspect de pleins ravissements,
Et ne s'en promettront que d'éternels salaires,
Quand le reste en craindra d'éternels châtiments.

La croix ouvre l'entrée au trône de la gloire;
Par elle ce royaume est facile à gagner :
Aime donc cette croix par qui tu dois régner,
En elle est le salut, la vie, et la victoire;
L'invincible soutien contre tous ennemis,
Des célestes douceurs l'épanchement promis,
Et la force de l'ame ont leurs sources en elle;
L'esprit y voit sa joie et sa tranquillité,
Il y voit des vertus le comble et le modèle,
Et la perfection de notre sainteté.

C'est elle seule aussi qui doit être suivie;
Ce seroit t'abuser que prendre un autre but;
Hors d'elle pour ton ame il n'est point de salut,
Hors d'elle point d'espoir de l'éternelle vie.
Je veux bien te le dire et redire cent fois,
Si tu ne veux périr, charge sur toi ta croix,
Suis du Crucifié les douloureuses traces;
Et les dons attachés à ce glorieux faix,
Attirant dans ton cœur les trésors de ses graces,
T'élèveront au ciel pour y vivre à jamais.

Il a marché devant, il a porté la sienne,
Il t'a montré l'exemple en y mourant pour toi;
Et cette mort te laisse une amoureuse loi
D'en porter une égale, et mourir en la tienne.
Si tu meurs avec lui, tu vivras avec lui;
La part que tu prendras à son mortel ennui
Tu l'auras aux grandeurs qui suivent sa victoire;

La mesure est pareille; et c'est bien vainement
Qu'on s'imagine au ciel avoir part à sa gloire
Quand on n'a point ici partagé son tourment.

Ainsi pour arriver à cette pleine joie
Tout consiste en la croix, et tout gît à mourir;
C'est par-là que le ciel se laisse conquérir,
Et Dieu pour te sauver n'a point fait d'autre voie.
La véritable vie et la solide paix,
Le calme intérieur de nos plus doux souhaits,
Le vrai repos enfin, c'est la croix qui le donne.
Apprends donc sans relâche à te mortifier,
Et sache que quiconque aspire à la couronne,
C'est à la seule croix qu'il se doit confier.

Revois de tous les temps l'image retracée,
Marche de tous côtés, cherche de toutes parts,
Jusqu'au plus haut des cieux élève tes regards,
Jusqu'au fond de la terre abyme ta pensée,
Vois ce qu'a de plus haut la contemplation,
Vois ce qu'a de plus sûr l'humiliation,
Ne laisse rien à voir dans toute la nature;
Tu ne trouveras point à faire un autre choix,
Tu ne trouveras point ni de route plus sûre,
Ni de chemin plus haut que celui de la croix.

Va plus outre, et de tout absolument dispose,
Règle tout sous ton ordre au gré de ton desir,
Tu ne manqueras point d'objets de déplaisir,
Tu trouveras partout à souffrir quelque chose:
Ou de force, ou de gré, quoi qu'on veuille espérer,
Toujours de quoi souffrir et de quoi soupirer
Nous présente partout la croix inévitable;
Et nous sentons au corps toujours quelque douleur,
Ou quelque trouble en l'ame, encor plus intraitable,
Qui semblent tour à tour nous livrer au malheur.

Dieu te délaissera quelquefois sans tendresse;
Souvent par le prochain tu seras exercé,
Souvent, dans le chagrin par toi-même enfoncé,

Tu deviendras toi-même à charge à ta foiblesse;
Souvent, et sans remède et sans allégement,
Tu ne rencontreras dans cet accablement
Rien qui puisse guérir ni relâcher ta peine;
Ton seul recours alors doit être d'endurer
Par une patience égale à cette gêne
Tant qu'il plaît à ton Dieu de la faire durer.

Ses ordres amoureux veulent ainsi t'instruire
A souffrir l'amertume et pleine et sans douceur,
Afin que ta vertu laisse aller tout ton cœur
Où son vouloir sacré se plaît à le conduire :
Il te veut tout soumis, et par l'adversité
Il cherche à voir en toi croître l'humilité,
A te donner un goût plus pur de sa souffrance;
Car aucun ne la goûte enfin si purement
Que celui qu'a daigné choisir sa Providence
Pour lui faire éprouver un semblable tourment.

La croix donc en tous lieux est toujours préparée;
La croix t'attend partout, et partout suit tes pas;
Fuis-la de tous côtés, et cours où tu voudras,
Tu n'éviteras point sa rencontre assurée;
Tel est notre destin, telles en sont les lois;
Tout homme pour lui-même est une vive croix,
Pesante d'autant plus que plus lui-même il s'aime;
Et, comme il n'est en soi que misère et qu'ennui,
En quelque lieu qu'il aille, il se porte lui-même,
Et rencontre la croix qu'il y porte avec lui.

Regarde sous tes pieds, regarde sur ta tête,
Regarde-toi dedans, regarde-toi dehors,
N'oublie aucuns secrets, n'épargne aucuns efforts,
Tu trouveras partout cette croix toujours prête;
Tu trouveras partout tes secrets confondus,
Ton espérance vaine, et tes efforts perdus,
Si tu n'es en tous lieux armé de patience :
C'est là l'unique effort qui te puisse en tous lieux
Sous un ferme repos calmer la conscience,
Et te prêter une aide à mériter les cieux.

Porte-la de bon cœur, cette croix salutaire,
Que tu vois attachée à ton infirmité;
Fais un hommage à Dieu d'une nécessité,
Et d'un mal infaillible un tribut volontaire;
Elle te portera toi-même en tes travaux,
Elle te conduira par le milieu des maux
Jusqu'à cet heureux port où la peine est finie:
Mais ce n'est pas ici que tu dois l'espérer;
La fin des maux consiste en celle de la vie;
Et l'on trouve à gémir tant qu'on peut respirer.

Si c'est avec regret, lâche, que tu la portes,
Si par de vains efforts tu l'oses rejeter,
Tu t'en fais un fardeau plus fâcheux à porter,
Tu l'attaches à toi par des chaînes plus fortes;
Son joug mal secoué, devenu plus pesant,
Te charge malgré toi d'un amas plus cuisant,
Impose un nouveau comble à tes inquiétudes;
Ou si tu peux enfin t'affranchir d'une croix,
Ce n'est que faire place à d'autres croix plus rudes,
Qui te viennent sur l'heure accabler de leur poids.

Te pourrois-tu soustraire à cette loi commune
Dont aucun des mortels n'a pu se dispenser?
Quel monarque par-là n'a-t-on point vu passer?
Qui des Saints a vécu sans croix, sans infortune?
Ton Maître Jésus-Christ n'eut pas un seul moment
Dégagé des douleurs et libre du tourment
Que de sa Passion avançoit la mémoire;
Il fallut comme toi qu'il portât son fardeau;
Il lui fallut souffrir pour se rendre à sa gloire,
Et, pour monter au trône, entrer dans le tombeau.

Quel privilége as-tu, vil amas de poussière,
Dont tu t'oses promettre un plus heureux destin?
Crois-tu monter au ciel par un autre chemin?
Crois-tu vaincre ici-bas sous une autre bannière?
Jésus-Christ, en vivant, n'a fait que soupirer,
Il n'a fait que gémir, il n'a fait qu'endurer;
Les plus beaux jours pour lui n'ont été que supplices;

Et tu ne veux pour toi que pompe et que plaisirs,
Qu'une oisiveté vague où flottent les délices,
Qu'une pleine licence où nagent tes desirs!

Tu t'abuses, pécheur, si ton ame charmée
Cherche autre chose ici que tribulations;
Elle n'y peut trouver que des afflictions,
Qne des croix, dont la vie est toute parsemée:
Souvent même, souvent nous voyons arriver
Que plus l'homme en esprit apprend à s'élever,
Et plus de son exil les croix lui sont pesantes;
Tel est d'un saint amour le digne empressement,
Que plus dans notre cœur ses flammes sont puissantes,
Plus il nous fait sentir notre bannissement.

Ce cœnr ainsi sensible et touché de la sorte
N'est pas pourtant sans joie au milieu des douleurs,
Et le fruit qu'il reçoit de ses propres malheurs
S'augmente d'autant plus que sa souffrance est forte;
A peine porte-t-il cette croix sans regret,
Qne Dieu par un secours et solide et secret
Tourne son amertume en douce confiance;
Et, plus ce triste corps est sous elle abattu,
Plus par la grace unie à tant de patience
L'esprit fortifié s'élève à la vertu.

Comme l'expérience a toujours fait connoître
Que le nœud de l'amour est la conformité,
Il soupire à toute heure après l'adversité
Qui le fait d'autant mieux ressembler à son Maître:
L'impatient desir de cet heureux rapport
Dans un cœur tout de flamme est quelquefois si fort,
Qu'il ne voudroit pas être un moment sans souffrance,
Et croit avec raison que plus il peut souffrir,
Plus il plaît à ce Maître, et qu'enfin sa constance
Est le plus digne encens qu'il lui sauroit offrir.

Mais ne présume pas que la vertn de l'homme
Produise d'elle-même une telle ferveur;
C'est de ce Maître aimé la céleste faveur

Qui la fait naître en nous, l'y nourrit, l'y consomme;
C'est de sa pleine grace un sacré mouvement,
Qui sur la chair fragile agit si puissamment,
Que tout l'homme lui cède et se fait violence,
Et que ce qu'il abhorre et que ce qu'il refuit,
Sitôt que cette grace entre dans la balance,
Devient tout ce qu'il aime et tout ce qu'il poursuit.

Ce n'est pas de nos cœurs la pente naturelle
De porter une croix, de se plaire à pâtir,
De châtier le corps pour mieux assujétir
Sous les lois de l'esprit ce dangereux rebelle;
Il n'est pas naturel de craindre et fuir l'honneur,
De tenir le mépris à souverain bonheur,
De n'avoir pour soi-même aucune propre estime.
De supporter la peine avec tranquillité,
Et d'être des malheurs la butte et la victime,
Sans faire aucun souhait pour la prospérité.

Tu ne peux rien, mortel, de toutes ces merveilles,
Quand ce n'est que sur toi que tu jettes les yeux;
Mais, quand ta confiance est tout entière aux cieux,
Elle en reçoit pour toi des forces sans pareilles :
Alors victorieux de tous tes ennemis,
La chair sous toi domptée et le monde soumis,
Ton ame de tes sens ne se voit plus captive;
Et tu braves partout le prince de l'enfer
Quand ton cœur à sa rage oppose une foi vive,
Et ton front cette croix qui sut en triompher.

Résous-toi, résous-toi, mais d'un courage extrême,
En serviteur fidèle, à porter cette croix
Où ton Maître lui-même a rendu les abois,
Pressé du seul amour qu'il avoit pour toi-même.
Te redirai-je encor qu'il te faut préparer
A mille et mille maux que force d'endurer
Le cours de cette triste et misérable vie?
Te redirai-je encor que le premier péché
En a semé partout une suite infinie,
Qui te sauront trouver où que tu sois caché?

Je ne m'en lasse point : oui, c'est l'ordre des choses;
Il n'est point de remède à ce commun malheur;
Tu te verras sans cesse accablé de douleur,
Si tu ne veux souffrir, si tu ne t'y disposes.
Contemple de Jésus l'affreuse passion,
Bois son calice amer avec affection,
Si tu veux avoir part à son grand héritage;
Et remets, en souffrant, le soin à sa bonté
De consoler tes maux durant cet esclavage,
Et d'ordonner de tout suivant sa volonté.

Cependant de ta part ne reçois qu'avec joie
Ce qu'il te fait souffrir de tribulations;
Répute-les pour toi des consolations,
Des graces que sur toi sa main propre déploie :
Songe que, quoi qu'ici tu puisses supporter,
Tes maux, pour grands qu'ils soient, ne peuvent mériter
Le bien qui t'est promis en la gloire future,
Et que, quand tu pourrois souffrir tous les mépris,
Souffrir tous les revers dont gémit la nature,
Tu ne souffrirois rien digne d'un si haut prix.

Veux-tu faire un essai du paradis en terre?
Veux-tu te rendre heureux avant que de mourir?
Prends, pour l'amour de Dieu, prends plaisir à souffrir,
Prends goût à tous ces maux qui te livrent la guerre.
Souffrir avec regret, souffrir avec chagrin,
Tenir l'affliction pour un cruel destin,
La fuir, ou ne chercher qu'à s'en voir bientôt quitte,
C'est se rendre en effet d'autant plus malheureux;
L'affliction s'obstine à suivre qui l'évite,
Et lui porte partout des coups plus rigoureux.

Range à ce que tu dois ton ame en patience,
Je veux dire à souffrir de moment en moment,
Et tes maux recevront un prompt soulagement
De la solide paix qu'aura ta conscience.
Fusses-tu tout parfait, fusses-tu de ces lieux
Ravi comme saint Paul au troisième des cieux,
Tu ne te verrois point affranchi de traverses,

Puisque enfin ce fut là que le Verbe incarné
Lui fit voir les travaux et les peines diverses
Qu'à souffrir pour son nom il l'avoit destiné.

Tu n'as point à prétendre ici d'autres délices
Qu'une longue souffrance ou de corps ou d'esprit,
Du moins si ton dessein est d'aimer Jésus-Christ,
Si tu veux jusqu'au bout lui rendre tes services.
Et plût à sa bonté que par un heureux choix
Un violent desir de supporter sa croix
Te fit digne pour lui de souffrir quelque chose !
Que de gloire à ton cœur ainsi mortifié !
Que d'alégresse aux Saints dont tu serois la cause !
Que ton prochain par-là seroit édifié !

On recommande assez la patience aux autres,
Mais il s'en trouve peu qui veuillent endurer ;
Et quand à notre tour il nous faut soupirer,
Ce remède à tous maux n'est plus bon pour les nôtres :
Tu devrois bien pourtant souffrir un peu pour Dieu,
Toi qui peux reconnoitre à toute heure, en tout lieu,
Combien plus un mondain endure pour le monde ;
Vois ce que sa souffrance espère d'acquérir,
Vois quel but a sa vie en travaux si féconde,
Et fais pour te sauver ce qu'il fait pour périr.

Pour maxime infaillible imprime en ta pensée
Que chaque instant de vie est un pas vers la mort,
Et qu'il faut de ton ame appliquer tout l'effort
A goûter chaque jour une mort avancée ;
C'est là, pour vivre heureux, que tu dois recourir :
Plus un homme à lui-même étudie à mourir,
Plus il commence à vivre à l'Auteur de son être ;
Et des biens éternels les célestes clartés
Jamais à nos esprits ne se laissent connoitre
S'ils n'acceptent pour lui toutes adversités.

En ce monde pour toi rien n'est plus salutaire,
Rien n'est plus agréable aux yeux du Tout-Puissant,
Que d'y souffrir pour lui le coup le plus perçant,

Et par un saint amour le rendre volontaire.
Si Dieu même, si Dieu t'y donnoit à choisir
Ou l'extrême souffrance ou l'extrême plaisir,
Tu devrois au plaisir préférer la souffrance;
Plus un si digne choix régleroit tes desseins,
Plus ta vie à la sienne auroit de ressemblance,
Et deviendroit conforme à celle de ses Saints.

Ce peu que nous pouvons amasser de mérite,
Ce peu qu'il contribue à notre avancement,
Ne gît pas aux douceurs de cet épanchement
Qu'une vie innocente au fond des cœurs excite;
Non, ne nous flattons point de ces illusions :
Ce n'est pas la grandeur des consolations
Qui pour monter au ciel rend notre ame plus forte;
C'est le nombre des croix, c'en est la pesanteur,
C'est la soumission dont cette ame les porte
Qui l'élève et l'unit à son divin Auteur.

S'il étoit quelque chose en toute la nature
Qui pour notre salut fût plus avantageux :
Ce Dieu, qui n'a pris chair que pour nous rendre heureux,
De parole et d'exemple en eût fait l'ouverture;
Ses disciples aimés suivoient par-là ses pas;
Et quiconque après eux veut le suivre ici-bas,
C'est de sa propre voix qu'à souffrir il l'exhorte;
A tout sexe, à tout âge, il fait la même loi :
« Renonce à toi, dit-il, prends ta croix, et la porte,
« Et par où j'ai marché viens et marche après moi. »

Concluons en un mot, et de tant de passages,
De tant d'instructions et de raisonnements,
Réunissons pour fruit tous les enseignements
A l'amour des malheurs, à la soif des outrages;
Affermissons nos cœurs dans cette vérité,
Que l'amas des vrais biens, l'heureuse éternité,
Ne se peut acquérir qu'à force de souffrances,
Que les afflictions sont les portes des cieux,
Qu'aux travaux Dieu mesure enfin les récompenses,
Et donne la plus haute à qui souffre le mieux.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ENTRETIEN INTÉRIEUR DE JÉSUS-CHRIST AVEC L'AME FIDÈLE.

Je prêterai l'oreille à cette voix secrète
Par qui le Tout-Puissant s'explique au fond du cœur;
Je la veux écouter, cette aimable interprète
De ce qu'à ses élus demande le Seigneur.
Oh! qu'heureuse est une ame alors qu'elle l'écoute!
Qu'elle devient savante à marcher dans sa route!
Qu'elle amasse de force à l'entendre parler!
Et que dans ses malheurs son bonheur est extrême
Quand de la bouche de Dieu même
Sa misère reçoit de quoi se consoler!

Heureuses donc cent fois, heureuses les oreilles
Qui s'ouvrent sans relâche à ses divins accents,
Et, pleines qu'elles sont de leurs hautes merveilles,
Se ferment au tumulte et du monde et des sens!
Oui, je dirai cent fois ces oreilles heureuses
Qui, de la voix de Dieu saintement amoureuses,
Méprisent ces faux tons qui font bruit au-dehors,
Pour entendre au-dedans la vérité parlante,
De qui la parole instruisante
N'a pour se faire ouïr que de muets accords.

Heureux aussi les yeux que les objets sensibles
Ne peuvent éblouir ni surprendre un moment!
Heureux ces mêmes yeux que les dons invisibles
Tiennent sur leurs trésors fixés incessamment!
Heureux encor l'esprit que de saints exercices
Préparent chaque jour par la fuite des vices
Aux secrets que découvre un si doux entretien!
Heureux tout l'homme enfin que ces petits miracles
Purgent si bien de tous obstacles,
Qu'il n'écoute, hors Dieu, ne voit, ne cherche rien.

Prends-y garde, mon ame, et ferme bien la porte
Aux plaisirs que tes sens refusent de bannir,
Pour te mettre en état d'entendre en quelque sorte
Ce dont ton Bien-Aimé te veut entretenir.
« Je suis, te dira-t-il, ton salut et ta vie :
« Si tu peux avec moi demeurer bien unie,
« Le vrai calme avec toi demeurera toujours :
« Renonce pour m'aimer aux douceurs temporelles;
« N'aspire plus qu'aux éternelles;
« Et ce calme naîtra de nos saintes amours. »

Que peuvent après tout ces délices impures,
Ces plaisirs passagers, que séduire ton cœur?
De quoi te serviront toutes les créatures,
Si tu perds une fois l'appui du Créateur?
Défais-toi, défais-toi de toute autre habitude;
A ne plaire qu'à Dieu mets toute ton étude;
Porte-lui tous tes vœux avec fidélité :
Tu trouveras ainsi la véritable joie,
Tu trouveras ainsi la voie
Qui seule peut conduire à la félicité.

CHAPITRE II.

QUE LA VÉRITÉ PARLE AU-DEDANS DU COEUR SANS AUCUN BRUIT DE PAROLES.

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute :
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis;
Je le suis, je veux l'être, et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
Et réduis mes desirs au seul desir d'entendre
Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence,
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur;
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hébreux, vous croyiez que la foudre,
Que la mort la suivît, et dût tout désoler,
Vous qui dans le désert ne pouviez vous résoudre
A l'entendre parler.

« Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moïse,
« Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas;
« Des éclats de sa voix la tonnante surprise
« Seroit notre trépas. »

Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie:
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël,
Et, plein de confiance, humblement je m'écrie
Avec ton Samuël :

« Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
« C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr :
« Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur écoute,
« Et te veut obéir. »

Je ne veux ni Moïse à m'enseigner tes voies,
Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois ;
C'est toi, qui les instruis, c'est toi, qui les envoies,
Dont je cherche la voix.

Comme c'est de toi seul qu'ils ont tous ces lumières
Dont la grace par eux éclaire notre foi,
Tu peux bien sans eux tous me les donner entières,
Mais eux tous rien sans toi.

Ils peuvent répéter le son de tes paroles,
Mais il n'est pas en eux d'en conférer l'esprit,
Et leurs discours sans toi passent pour si frivoles,
Que souvent on s'en rit.

Qu'ils parlent hautement, qu'ils disent des merveilles,
Qu'ils déclarent ton ordre avec pleine vigueur :
Si tu ne parles point, ils frappent les oreilles
Sans émouvoir le cœur.

Ils sèment la parole obscure, simple, et nue;
Mais dans l'obscurité tu rends l'œil clairvoyant,
Et joins du haut du ciel à la lettre qui tue
L'esprit vivifiant.

Leur bouche sous l'énigme annonce le mystère,
Mais tu nous en fais voir le sens le plus caché;
Ils nous prêchent tes lois, mais ton secours fait faire
Tout ce qu'ils ont prêché.

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout;
Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce;
Mais tu pénètres tout.

Ils n'arrosent sans toi que les dehors de l'ame,
Mais sa fécondité veut ton bras souverain;
Et tout ce qui l'éclaire et tout ce qui l'enflamme
Ne part que de ta main.

Ces prophètes enfin ont beau crier et dire,
Ce ne sont que des voix, ce ne sont que des cris,
Si pour en profiter l'Esprit qui les inspire
Ne touche nos esprits.

Silence donc, Moïse; et toi, parle en sa place,
Éternelle, immuable, immense Vérité;
Parle, que je ne meure enfoncé dans la glace
De ma stérilité.

C'est mourir en effet qu'à ta faveur céleste
Ne rendre point pour fruit des desirs plus ardents;
Et l'avis du dehors n'a rien que de funeste
S'il n'échauffe au-dedans.

Cet avis écouté seulement par caprice,
Connu sans être aimé, cru sans être observé,
C'est ce qui vraiment tue, et sur quoi ta justice
Condamne un réprouvé.

Parle donc, ô mon Dieu! ton serviteur fidèle
Pour écouter ta voix réunit tout ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie éternelle
En ses divins accents.

Parle, pour consoler mon ame inquiétée;
Parle, pour la conduire à quelque amendement;
Parle, afin que ta gloire ainsi plus exaltée
Croisse éternellement.

CHAPITRE III.

QU'IL FAUT ÉCOUTER LES PAROLES DE DIEU AVEC HUMILITÉ.

Écoute donc, mon fils, écoute mes paroles;
Elles ont des douceurs qu'on ne peut concevoir;
Elles passent de loin cet orgueilleux savoir
Que la philosophie étale en ses écoles;
Elles passent de loin ces discours éclatants
Qui semblent dérober à l'injure des temps
Ces fantômes pompeux de sagesse mondaine;
Elles ne sont que vie, elles ne sont qu'esprit:
Mais la témérité de la prudence humaine
Jamais ne les comprit.

N'en juge point par-là; leur goût deviendroit fade
Si tu les confondois avec ce vil emploi,
Ou si ta complaisance amoureuse de toi
N'avoit autre dessein que d'en faire parade:
Ces sources de lumière et de sincérité
Dédaignent tout mélange avec la vanité,
Et veulent de ton cœur les respects du silence;
Tu les dois recevoir avec soumission,
Et n'en peux profiter que par la violence
De ton affection.

Heureux l'homme dont la ferveur
Obtient de toi cette haute faveur
Que ta main daigne le conduire!
Heureux, ô Dieu, celui-là que ta voix

Elle-même prend soin d'instruire
Du saint usage de tes lois !

Cet inépuisable secours
Adoucira pour lui ces mauvais jours
Où tu t'armeras du tonnerre :
Il verra lors son bonheur dévoilé,
Et, tant qu'il vivra sur la terre,
Il n'y vivra point désolé.

Ma parole instruisoit dès l'enfance du monde :
Prophètes, de moi seul vous avez tout appris ;
C'est moi dont la chaleur échauffoit vos esprits ;
C'est moi qui vous donnois cette clarté féconde.
J'éclaire et parle encore à tous incessamment,
Et je vois presque en tous un même aveuglement,
Je trouve presque en tous des surdités pareilles ;
Si quelqu'un me répond, ce n'est qu'avec langueur,
Et l'endurcissement qui ferme les oreilles
Va jusqu'au fond du cœur.

Mais ce n'est que pour moi qu'on est sourd volontaire ;
Tous ces cœurs endurcis ne le sont que pour moi,
Et suivent de leur chair la dangereuse loi
Beaucoup plus volontiers que celle de me plaire.
Ce que promet le monde est temporel et bas ;
Ce sont biens passagers, ce sont foibles appas,
Et l'on y porte en foule une chaleur avide ;
Tout ce que je promets est éternel et grand ;
Et pour y parvenir chacun est si stupide,
Qu'aucun ne l'entreprend.

En peut-on voir un seul qui partout m'obéisse
Avec les mêmes soins, avec la même ardeur,
Qu'on s'empresse à servir cette vaine grandeur
Qui fait tourner le monde au gré de son caprice ?
« Rougis, rougis, Sidon, dit autrefois la mer : »
« Rougis, rougis toi-même, et te laisse enflammer
« (Te dirai-je à mon tour) d'une sévère honte ; »
Et si tu veux savoir pour quel lâche souci

Je veux que la rougeur au visage te monte,
Écoute, le voici :

Pour un malheureux titre on s'épuise d'haleine,
On gravit sur les monts, on s'abandonne aux flots,
Et pour gagner au ciel un éternel repos
On ne lève le pied qu'à regret, qu'avec peine ;
Un peu de revenu fait tondre les cheveux,
Chercher sur mes autels les intérêts des vœux,
Prendre un habit dévot pour en toucher les gages ;
Souvent pour peu de chose on plaide obstinément,
Et souvent moins que rien jette les grands courages
Dans cet abaissement.

On veut bien travailler et se mettre à tout faire,
Joindre aux sueurs du jour les veilles de la nuit,
Pour quelque espoir flatteur d'un faux honneur qui fuit,
Ou pour quelque promesse incertaine et légère :
Cependant pour un prix qu'on ne peut estimer,
Pour un bien que le temps ne sauroit consumer,
Pour une gloire enfin qui n'aura point de terme,
Le cœur est sans desirs, l'œil n'y voit point d'appas,
L'esprit est lent et morne, et le pied le plus ferme
Se lasse au premier pas.

Rougis donc, paresseux, dont l'humeur délicate
Trouve un bonheur si grand à trop haut prix pour toi ;
Rougis d'oser t'en plaindre, et d'avoir de l'effroi
D'un travail qui te mène où tant de gloire éclate :
Vois combien de mondains se font bien plus d'effort
Pour tomber aux malheurs d'une éternelle mort,
Que toi pour t'assurer une vie éternelle ;
Et, voyant leur ardeur après la vanité,
Rougis d'être de glace alors que je t'appelle
A voir ma vérité.

Encor ces malheureux, malgré toute leur peine,
Demeurent quelquefois frustrés de leur espoir :
Mes promesses jamais ne surent décevoir ;
La confiance en moi ne se vit jamais vaine :

Tout l'espoir que j'ai fait je saurai le remplir,
Et tout ce que j'ai dit je saurai l'accomplir,
Sans rien donner pourtant qu'à la persévérance :
Je suis de tous les bons le rémunérateur,
Mais je sais fortement éprouver la constance
Qu'ils portent dans le cœur.

Ainsi tu dois tenir mes paroles bien chères,
Les écrire en ce cœur, souvent les repasser :
Quand la tentation viendra t'embarrasser,
Elles te deviendront pleinement nécessaires :
Tu pourras y trouver quelques obscurités,
Et ne connoître pas toutes mes vérités
Dans ce que t'offrira la première lecture ;
Mais ces jours de visite auront un jour nouveau,
Qui pour t'en découvrir l'intelligence pure
Percera le rideau.

Je fais à mes élus deux sortes de visites :
L'une par les assauts et par l'adversité ;
L'autre par ces douceurs que ma bénignité
Pour arrhes de ma gloire avance à leurs mérites.
Comme je les visite ainsi de deux façons,
Je leur fais chaque jour deux sortes de leçons :
L'une pour la vertu, l'autre contre le vice.
Prends-y garde ; quiconque ose les négliger,
Par ces mêmes leçons au jour de ma justice
Il se verra juger.

ORAISON

POUR OBTENIR DE DIEU LA GRACE DE LA DÉVOTION.

Quelles graces, Seigneur, ne te dois-je point rendre,
A toi, ma seule gloire et mon unique bien ?
Mais qui suis-je pour entreprendre
D'élever mon esprit jusqu'à ton entretien ?

Je suis un ver de terre, un chétif misérable,
Sur qui jamais tes yeux ne devroient s'abaisser,

Plus pauvre encor, plus méprisable
Qu'il n'est en mon pouvoir de dire ou de penser.

Sans toi je ne suis rien, sans toi mon infortune
Me fait de mille maux l'inutile rebut;
Je ne puis sans toi chose aucune,
Et je n'ai rien sans toi qui serve à mon salut.

C'est toi dont la bonté jusqu'à nous se ravale,
Qui, tout juste et tout saint, peux tout et donnes tout,
Et de qui la main libérale
Remplit cet univers de l'un à l'autre bout.

Tu n'en exceptes rien que l'ame pécheresse,
Que tu rends toute vide à sa fragilité,
Et que ton ire vengeresse
Punit dès ici-bas par cette inanité.

Daigne te souvenir de tes bontés premières,
Toi qui veux que la terre et les cieux en soient pleins,
Et remplis-moi de tes lumières,
Pour ne point laisser vide une œuvre de tes mains.

Comment pourrai-je ici me supporter moi-même
Dans les maux où je tombe, et dans ceux où je cours,
Si par cette bonté suprême
Tu ne fais choir du ciel ta grace à mon secours?

Ne détourne donc point les rayons de ta face,
Visite-moi souvent dans mes afflictions,
Prodigue-moi grace sur grace,
Et ne retire point tes consolations.

Ne laisse pas mon ame impuissante et languide
Dans la stérilité que le crime produit,
Et telle qu'une terre aride
Qui n'ayant aucune eau ne peut rendre aucun fruit.

Daigne, Seigneur tout bon, daigne m'apprendre à vivre
Sous les ordres sacrés de ta divine loi,

Et quelle route il me faut suivre
Pour marcher comme il faut humblement devant toi.

Tu peux seul m'inspirer ta sagesse profonde,
Toi qui me connoissois avant que m'animer,
Et me vis avant que le monde
Sortit de ce néant dont tu le sus former.

CHAPITRE IV.

QU'IL FAUT MARCHER DEVANT DIEU EN ESPRIT DE VÉRITÉ ET D'HUMILITÉ.

Marche devant mes yeux en droite vérité,
Cherche partout ma vue avec simplicité,
Fais que ces deux vertus te soient inséparables,
Qu'elles soient en tous lieux les guides de tes pas ;
Et leurs forces incomparables
Contre tous ennemis sauront t'armer le bras.

Oui, quelques ennemis qui s'osent présenter,
Qui marche en vérité n'a rien à redouter ;
Il se trouve à couvert des rencontres funestes ;
C'est un contre-poison contre les séducteurs,
Qui dissipe toutes leurs pestes,
Et confond tout l'effort des plus noirs détracteurs.

Si cette vérité t'en délivre une fois,
Tu seras vraiment libre, et sous mes seules lois
Qui font la liberté par un doux esclavage ;
Et tous les vains discours de ces lâches esprits
Ne feront naître en ton courage
Que la noble fierté d'un généreux mépris.

C'est là tout le bien où j'aspire,
C'est là mon unique souhait :
Ainsi que tu daignes le dire,
Ainsi, Seigneur, me soit-il fait.

Que ta vérité salutaire
M'enseigne quel est ton chemin ;
Qu'elle m'y préserve et m'éclaire
Jusqu'à la bienheureuse fin.

Qu'elle purge toute mon ame
De toute impure affection,
Et de tout ce désordre infame
Que fait naître la passion.

Ainsi cheminant dans ta voie
Sous cette même vérité,
Je goûterai la pleine joie
Et la parfaite liberté.

Je t'enseignerai donc toutes mes vérités;
Je t'illuminerai de toutes mes clartés,
Pour ne te rien cacher de ce qui peut me plaire:
Tu verras les sentiers que doit suivre ta foi,
Tu verras tout ce qu'il faut faire,
Et si tu ne le fais, il ne tiendra qu'à toi.

Pense à tous tes péchés avec un plein regret,
Avec un déplaisir et profond et secret;
Le repentir du cœur me tient lieu de victime:
Dans le bien que tu fais, fuis la présomption,
Et garde que la propre estime
Ne corrompe le fruit de ta bonne action.

Tu n'es rien qu'un pécheur, dont la fragilité
Sujette aux passions prend leur malignité,
Et n'a jamais de soi que le néant pour terme;
Elle y penche, elle y glisse, elle y tombe aisément;
Et plus ta ferveur se croit ferme,
Plus prompte est sa défaite ou son relâchement.

Non, tu n'as rien en toi qui puisse avec raison
Enfler de quelque orgueil la gloire de ton nom;
Tu n'as que des sujets de mépris légitime;
Tes défauts sont trop grands pour en rien présumer,
Et ta foiblesse ne s'exprime
Que par un humble aveu qu'on ne peut l'exprimer.

Ne fais donc point d'état de tout ce que tu fais;
Ne range aucune chose entre les grands effets;

Ne crois rien précieux, ne crois rien admirable,
Rien noble, rien enfin dans la solidité,
Rien vraiment haut, rien desirable,
Que ce qui doit aller jusqu'à l'éternité.

De cette éternité le caractère saint,
Que sur mes vérités ma main toujours empreint,
Doit plaire à tes desirs par-dessus toute chose ;
Et rien ne doit jamais enfler tes déplaisirs
A l'égal des maux où t'expose
Le vil abaissement de ces mêmes desirs.

Tu n'as rien tant à craindre et rien tant à blâmer
Que l'appât du péché qui cherche à te charmer,
Et par qui des enfers les portes sont ouvertes :
Fuis-le comme nn extrême et souverain malheur ;
L'homme ne peut faire de pertes
Qu'il ne doive souffrir avec moins de douleur.

Il est quelques esprits dont l'orgueil curieux
Jusques à mes secrets les plus mystérieux
Tâche à guinder l'essor de leur intelligence ;
Bouffis de leur superbe, ils en font tout leur but,
Et laissent à leur négligence
Étouffer les soucis de leur propre salut.

Comme ils n'ont point d'amour ni de sincérité,
Comme ils ne sont qu'audace et que témérité,
Moi-même j'y résiste, et j'aime à les confondre ;
Et l'ordinaire effet de leur ambition,
C'est de n'y voir enfin répondre
Que le péché, le trouble, ou la tentation.

N'en use pas comme eux, prends d'autres sentiments,
Redoute ma colère, et crains mes jugements,
Sans vouloir du Très-Haut pénétrer la sagesse :
Au lieu de mon ouvrage examine le tien,
Et revois ce que ta foiblesse
Aura commis de mal ou négligé de bien.

Il est d'autres esprits dont la dévotion
Attache à des livrets toute son action,
S'applique à des tableaux, s'arrête à des images;
Et leur zèle amoureux des marques du dehors
En sème tant sur leurs visages,
Qu'il laisse l'ame vide aux appétits du corps.

D'autres parlent de moi si magnifiquement,
Avec tant de chaleur, avec tant d'ornement,
Qu'il semble qu'en effet mon service les touche;
Mais souvent leur discours n'est qu'un discours moqueur,
Et, s'ils ont mon nom à la bouche,
Ce n'est pas pour m'ouvrir les portes de leur cœur.

Il est d'autres esprits enfin bien éclairés,
De qui tous les desirs dignement épurés
De l'éternité seule aspirent aux délices;
La terre n'a pour eux ni plaisirs ni trésors,
Et leur zèle prend pour supplices
Tous ces soins importuns que l'ame doit au corps.

Ceux-là sentent en eux l'Esprit de vérité
Leur prêcher cette heureuse et vive éternité,
Et suivant cet Esprit ils dédaignent la terre;
Ils ferment pour le monde et l'oreille et les yeux,
Ils se font une sainte guerre,
Et poussent jour et nuit leurs souhaits jusqu'aux cieux.

CHAPITRE V.

DES MERVEILLEUX EFFETS DE L'AMOUR DIVIN.

Je te bénis, Père céleste,
Père de mon divin Sauveur,
Qui rends en tous lieux ta faveur
Pour tes enfants si manifeste.

J'en suis le plus pauvre et le moindre,
Et tu daignes t'en souvenir:
Combien donc te dois-je bénir,
Et combien de graces y joindre!

O Père des miséricordes !
O Dieu des consolations !
Reçois nos bénédictions
Pour les biens que tu nous accordes.

Tu répands les douceurs soudaines
Sur l'amertume des ennuis,
Et, tout indigne que j'en suis,
Tu consoles toutes mes peines.

J'en bénis ta main paternelle,
J'en bénis ton fils Jésus-Christ,
J'en rends graces au Saint-Esprit,
A tous les trois gloire éternelle.

O Dieu tout bon, ô Dieu qui m'aimes
Jusqu'à supporter ma langueur,
Quand tu descendras dans mon cœur
Que mes transports seront extrêmes !

C'est toi seul que je considère
Comme ma gloire et mon pouvoir,
Comme ma joie et mon espoir,
Et mon refuge en ma misère.

Mais mon amour encor débile
Tombe souvent comme abattu,
Et mon impuissante vertu
Ne fait qu'un effort inutile.

J'ai besoin que tu me soutiennes,
Que tu daignes me consoler,
Et que pour ne plus chanceler
Tu prêtes des forces aux miennes.

Redouble tes faveurs divines,
Visite mon cœur plus souvent,
Et pour le rendre plus fervent
Instruis-le dans tes disciplines.

Affranchis-le de tous ses vices,
Déracine ses passions,
Efface les impressions
Qu'y forment les molles délices.

Qu'ainsi purgé par ta présence,
A tes pieds je le puisse offrir,
Net pour t'aimer, fort pour souffrir,
Stable pour la persévérance.

Connois-tu bien l'amour, toi qui parles d'aimer ?
L'amour est un trésor qu'on ne peut estimer ;
Il n'est rien de plus grand, rien de plus admirable ;
Il est seul à soi-même ici-bas comparable;
Il sait rendre légers les plus puissants fardeaux ;
Les jours les plus obscurs, il sait les rendre beaux,
Et l'inégalité des rencontres fatales
Ne trouve point en lui des forces inégales ;
Charmé qu'il est partout des beautés de son choix,
Quelque charge qu'il porte, il n'en sent pas le poids,
Et son attachement au digne objet qu'il aime
Donne mille douceurs à l'amertume même.
Cet amour de Jésus est noble et généreux ;
Des grandes actions il rend l'homme amoureux ;
Et les impressions qu'une fois il a faites
Toujours de plus en plus aspirent aux parfaites.
Il va toujours en haut chercher de saints appas,
Il traite de mépris tout ce qu'il voit de bas,
Et dédaigne le joug de ces honteuses chaînes
Jusqu'à ne point souffrir d'affections mondaines,
De peur que leur nuage enveloppant ses yeux
A leurs secrets regards n'ôte l'aspect des cieux,
Qu'un frivole intérêt des choses temporelles
N'abatte les desirs qu'il pousse aux éternelles,
Ou que pour éviter quelque incommodité
Il n'embrasse un obstacle à sa félicité.
Je te dirai bien plus, sa douceur et sa force
Sont des cœurs les plus grands la plus illustre amorce ;
La terre ne voit rien qui soit plus achevé ;
Le ciel même n'a rien qui soit plus élevé.

En veux-tu la raison? en Dieu seul est sa source ;
En Dieu seul est aussi le repos de sa course;
Il en part, il y rentre, et ce feu tout divin
N'a point d'autre principe et n'a point d'autre fin.
Tu sauras encor plus : à la moindre parole,
Au plus simple coup d'œil, l'amant va, court et vole,
Et mêle tant de joie à son activité,
Que rien n'en peut borner l'impétuosité.
Pour tous également son ardeur est extrême;
Il donne tout pour tous, et n'a rien à lui-même ;
Mais, quoiqu'il soit prodigue, il ne perd jamais rien,
Puisqu'il retrouve tout dans le souverain bien,
Dans ce bien souverain à qui tous autres cèdent,
Qui seul les comprend tous, et dont tous ils procèdent;
Il se repose entier sur cet unique appui,
Et trouve tout en tous sans posséder que lui.
Dans les dons qu'il reçoit tout ce qu'il se propose,
C'est d'en bénir l'auteur par-dessus toute chose :
Il n'a point de mesure; et comme son ardeur
Ne peut de son objet égaler la grandeur,
Il la croit toujours foible, et souvent en murmure,
Quand même cette ardeur passe toute mesure.
Rien ne pèse à l'amour, rien ne peut l'arrêter ;
Il n'est point de travaux qu'il daigne supputer ;
Il veut plus que sa force; et, quoi qui se présente,
L'impossibilité jamais ne l'épouvante ;
Le zèle qui l'emporte au bien qu'il s'est promis
Lui montre tout possible, et lui peint tout permis.
Ainsi qui sait aimer se rend de tout capable ;
Il réduit à l'effet ce qui semble incroyable :
Mais le manque d'amour fait le manque de cœur;
Il abat le courage, il détruit la vigueur,
Relâche les desirs, brouille la connoissance,
Et laisse enfin tout l'homme à sa propre impuissance.
L'amour ne dort jamais, non plus que le soleil :
Il sait l'art de veiller dans les bras du sommeil;
Il sait dans la fatigue être sans lassitude;
Il sait dans la contrainte être sans servitude,
Porter mille fardeaux sans en être accablé,
Voir mille objets d'effroi sans en être troublé:

C'est d'une vive flamme une heureuse étincelle,
Qui, pour se réunir à sa source immortelle,
Au travers de la nue et de l'obscurité
Jusqu'au plus haut des cieux s'échappe en sûreté.
Quiconque sait aimer sait bien ce que veut dire
Cette secrète voix qui souvent nous inspire,
Et quel bruit agréable aux oreilles de Dieu
Fait cet ardent soupir qui lui crie en tout lieu :

O mon Dieu, mon amour unique !
Regarde mon zèle et ma foi ;
Reçois-les, et sois tout à moi,
Comme tout à toi je m'applique.

Dilate mon cœur et mon ame
Pour les remplir de plus d'amour,
Et fais-leur goûter nuit et jour
Ce que c'est qu'une sainte flamme.

Qu'ils trouvent partout des supplices,
Hormis aux douceurs de t'aimer ;
Qu'ils se baignent dans cette mer,
Qu'ils se fondent dans ces délices.

Que cette ardeur toujours m'embrase,
Et que ses transports tout puissants
Jusqu'au-dessus de tous mes sens
Poussent mon amoureuse extase.

Que dans ces transports extatiques,
Où seul tu me feras la loi,
Tout hors de moi, mais tout en toi,
Je te chante mille cantiques.

Que je sache si bien te suivre,
Que tu me daignes accepter,
Et qu'à force de t'exalter
Je me pâme et cesse de vivre.

Que je t'aime plus que moi-même,
Que je m'aime en toi seulement,

Et qu'en toi seul pareillement
Je puisse aimer quiconque t'aime.

Ainsi mon ame tout entière,
Et toute à toi jusqu'aux abois,
Suivra ces amoureuses lois
Que lui montrera ta lumière.

Ce n'est pas encor tout, et tu ne conçois pas
Ni tout ce qu'est l'amour ni ce qu'il a d'appas :
Apprends qu'il est bouillant, apprends qu'il est sincère;
Apprends qu'il a du zèle, et qu'il sait l'art de plaire,
Qu'il est délicieux, qu'il est prudent et fort,
Fidèle, patient, constant jusqu'à la mort,
Courageux, et surtout hors de cette foiblesse
Qui force à se chercher, et pour soi s'intéresse :
Car enfin c'est en vain qu'on se laisse enflammer,
Aussitôt qu'on se cherche on ne sait plus aimer.
L'amour est circonspect, il est juste, humble, et sage;
Il ne sait ce que c'est qu'être mol ni volage,
Et des biens passagers les vains amusements
N'interrompent jamais ses doux élancements :
L'amour est sobre et chaste, il est ferme et tranquille ;
A garder tous ses sens il est prompt et docile :
L'amour est bon sujet, soumis, obéissant,
Plein de mépris pour soi, pour Dieu reconnoissant ;
En Dieu seul il se fie, en Dieu seul il espère,
Même quand Dieu l'expose à la pleine misère,
Qu'il est sans goût pour Dieu dans l'effort du malheur ;
Car le parfait amour ne vit point sans douleur.
Et quiconque n'est prêt de souffrir toute chose,
D'attendre que de lui son bien-aimé dispose,
Quiconque peut aimer si mal, si lâchement,
N'est point digne du nom de véritable amant.
Pour aimer comme il faut, il faut pour ce qu'on aime
Embrasser l'amertume et la dureté même,
Pour aucun accident n'en être diverti,
Et pour aucun revers ne quitter son parti.

CHAPITRE VI.

DES ÉPREUVES DU VÉRITABLE AMOUR.

Tu m'aimes, je le vois, mais ton affection
N'est pas encore au point de la perfection ;
Elle a manque de force, et manque de prudence,
Et son feu le plus vif et le plus véhément,
A la moindre traverse, au moindre empêchement,
Perd si tôt cette véhémence,
Que de tout le bien qu'il commence
Il néglige l'avancement.

Ainsi des bons propos la céleste vigueur
Aisément dégénère en honteuse langueur;
Tu sembles n'en former qu'afin de t'en dédire;
Ce lâche abattement de ton infirmité
Cherche qui te console avec avidité,
Et ton cœur après moi soupire,
Moins pour vivre sous mon empire,
Que pour vivre en tranquillité.

Le vrai, le fort amour en soi-même affermi
Sait bien et repousser l'effort de l'ennemi
Et refuser l'oreille à ses ruses perverses ;
Il sait du cœur entier lui fermer les accès,
Et de sa digne ardeur le salutaire excès,
Égal aux fortunes diverses,
M'adore autant dans les traverses
Que dans les plus heureux succès.

Quiconque sait aimer, mais aimer prudemment,
A la valeur des dons n'a point d'attachement ;
En tous ceux qu'on lui fait c'est l'amour qu'il estime ;
C'est par l'affection qu'il en juge le prix ;
Et, de son bien-aimé profondément épris,
Il ne peut croire légitime
Que sans lui quelque don imprime
Autre chose que du mépris.

Ainsi dans tous les miens il n'a d'yeux que pour moi;
Ainsi de tous les miens il fait un noble emploi,
A force de les mettre au-dessous de moi-même;
Il se repose en moi comme au bien souverain,
Et tous ces autres biens que sur le genre humain
Laisse choir ma bonté suprême,
Il ne les estime et les aime
Qu'en ce qu'ils tombent de ma main.

Si quelquefois pour moi, quelquefois pour mes saints,
Ton zèle aride et lent suit mal tes bons desseins,
Et ne te donne point de sensible tendresse,
Il ne faut pas encor que ton cœur éperdu,
Pour voir languir tes vœux, estime tout perdu :
Ce qui manque à leur sécheresse,
Quoi qu'en présume ta foiblesse,
Te peut être bientôt rendu.

Tout ce qui coule au cœur de doux saisissements,
De liquéfactions, d'épanouissements,
Marque bien les effets de ma grace présente;
C'est bien quelque avant-goût du céleste séjour :
Mais prompte est sa venue, et prompt est son retour;
Et sa douceur la plus charmante,
Lorsque tu crois qu'elle s'augmente,
Soudain échappe à ton amour.

Il ne seroit pas sûr de s'y trop assurer :
Ne songe qu'à combattre, à vaincre, à te tirer
De ces lacs dangereux où ton plaisir t'invite;
Sous les mauvais desirs n'être point abattu,
Triompher hautement du pouvoir qu'ils ont eu,
Et du Diable qui les suscite,
C'est la marque du vrai mérite
Et de la solide vertu.

Ne te trouble donc point pour les distractions
Qui rompent la ferveur de tes dévotions;
De quelques vains objets qu'elles t'offrent l'image,
Garde un ferme propos sans jamais t'ébranler,

Garde un cœur pur et droit sans jamais chanceler,
Et la grandeur de ton courage
Dissipera tout ce nuage
Qu'elles s'efforcent d'y mêler.

Quelquefois ton esprit, s'élevant jusqu'aux cieux,
De cette haute extase où j'occupe ses yeux
Retombe tout-à-coup dans quelque impertinence;
Pour confus que tu sois d'un si prompt changement,
Fais un plein désaveu de cet égarement,
Et prends une sainte arrogance
Qui dédaigne l'extravagance
De son indigne amusement.

Ces foiblesses de l'homme agissent malgré toi;
Et, bien que de ton cœur elles brouillent l'emploi,
Elles n'y peuvent rien que ce cœur n'y consente :
Tant que tu te défends d'y rien contribuer,
Tu leurs défends aussi de rien effectuer;
Et leur embarras te tourmente;
Mais ton mérite s'en augmente,
Au lieu de s'en diminuer.

L'immortel ennemi des soins de ton salut,
Qui ne prend que ma haine et ta perte pour but,
Par-là dessous tes pas creuse des précipices ;
Il met tout en usage afin de t'arracher
Ces vertueux desirs ou je te fais pencher,
Et ne t'offre aucunes délices
Qu'afin que tes bons exercices
Trouvent par où se relâcher.

Il hait tous ces honneurs que tu rends à mes saints;
Il hait tous mes tourments dans ta mémoire empreints,
Dont tu fais malgré lui tes plus douces pensées;
Il hait ta vigilance à me garder ton cœur;
Il hait tes bons propos qui croissent en vigueur,
Et ce que tes fautes passées
Dans ton souvenir retracées
Te laissent pour toi de rigueur.

Il cherche à t'en donner le dégoût ou l'ennui;
Et pour t'ôter, s'il peut, des armes contre lui,
Il s'arme contre toi de toute la nature :
De mille objets impurs il unit le poison,
Afin que de leur peste infectant ta raison
Il s'y fasse quelque ouverture
Pour troubler ta sainte lecture,
Et disperser ton oraison.

L'humble aveu de ton crime aux pieds d'un confesseur,
Qui sur toi de ma grace attire la douceur,
Gêne jusqu'aux enfers l'orgueil de son courage;
Et comme il hait surtout ces amoureux transports
Où s'élève ton ame en recevant mon corps,
Les artifices de sa rage
T'en feroient quitter tout l'usage,
Si l'effet suivoit ses efforts.

Ferme-lui bien l'oreille, et vis sans t'émouvoir
De ces piéges secrets que pour te décevoir
Sous un appât visible il dresse à ta misère:
Ne t'inquiète point de ses subtilités;
Et, n'imputant qu'à lui toutes les saletés
Que sa ruse en vain te suggère,
Reproche-lui d'un ton sévère
L'amas de ses impuretés.

« Va, malheureux esprit, va, va, lui dois-tu dire,
Dans les feux immortels de ton funeste empire;
Va-s-y rougir de honte, et brûler de courroux
De perdre ainsi tes coups.

Tu les perds contre moi lorsque tu te figures
Que tu vas m'accabler sous ce monceau d'ordures;
De quelques faux appâts que tu m'oses flatter,
Je sais les rejeter.

Va donc, encore un coup, va, séducteur infame;
N'espère aucune part désormais en mon ame;

Jésus-Christ est ma force, et marche à mes côtés
Contre tes saletés.

Tel qu'un puissant guerrier armé pour ma défense,
Il dompte qui m'attaque, il abat qui m'offense,
Et réduira l'effet de ton illusion
A ta confusion.

Je choisirai plutôt les plus cruels supplices,
J'accepterai la mort, j'en ferai mes délices,
Avant que tes efforts m'arrachent un moment
De vrai consentement.

De tes suggestions réprime l'impudence;
Pour épargner ta honte impose-toi silence;
Aussi bien tes discours deviennent superflus,
Je ne t'écoute plus.

Tu m'as jusqu'à présent donné beaucoup de peine;
Tu m'as bien fait trembler et bien mis à la gêne:
Mais le Seigneur m'éclaire et se fait mon appui;
Qu'ai-je à craindre avec lui?

Que tes noirs escadrons en bataille rangée
Combattent les desirs de mon ame assiégée,
Je verrai leurs fureurs fondre toutes sur moi
Sans en prendre d'effroi.

Contre ces escadrons mon Dieu me sert d'escorte;
Contre tant de fureurs il me prête main-forte;
Il est mon espérance et mon libérateur:
Fuis, lâche séducteur. »

Ainsi tu dois, mon fils, t'apprêter au combat;
Ainsi tu dois combattre en courageux soldat,
Et dissiper ainsi les forces qu'il amasse.
S'il t'arrive de choir par ta fragilité,
Relève-toi plus fort que tu n'avois été;
Et, lorsque ta vigueur se lasse,

Appelle une plus haute grace
Au secours de ta lâcheté.

Tu dois t'y confier; mais prends garde avec soin
Que cette confiance, allant un peu trop loin,
Ne se tourne en superbe et folle complaisance:
Plusieurs y sont trompés; et ce vain sentiment,
Les portant de l'erreur jusqu'à l'aveuglement
D'une ingrate méconnoissance,
Les met presque dans l'impuissance
D'un véritable amendement.

Instruit par le malheur de ces présomptueux,
Tiens sous l'humilité ton desir vertueux;
Prends-en dans leur ruine une digne matière:
Vois comme leur orgueil, facile à s'ébranler,
Tombe d'autant plus bas que haut il crut voler;
Et des chutes d'une ame fière
Tâche à tirer quelque lumière
Qui t'éclaire à te ravaler.

CHAPITRE VII.

QU'IL FAUT CACHER LA GRACE DE LA DÉVOTION SOUS L'HUMILITÉ.

Tu veux être dévot, et je t'en fais la grace;
Mais apprends qu'il la faut cacher,
Et qu'un don que tu tiens si cher,
Renfermé dans toi-même, aura plus d'efficace.
Bien que tu saches ce qu'il vaut,
Ne t'en élève pas plus haut;
Parle-s-en d'autant moins que plus je t'en inspire;
Et n'en prends pas l'autorité
De donner plus de poids à ce que tu veux dire,
Par une sotte gravité.

Le mépris de toi-même est le plus heureux signe
Que tu sais connoître son prix:
Sois donc ferme dans ce mépris,
Et crains de perdre un bien dont tu te sens indigne.
Toutes ces petites douceurs

Que le zèle épand dans les cœurs
Ne sont pas de ce bien la garde la plus sûre;
N'y mets aucun attachement;
Je te l'ai déja dit, que telle est leur nature,
Qu'elles passent en un moment.

Dans ces heureux moments où ma grace t'éclaire,
Regarde avec humilité
Quelle devient ta pauvreté
Sitôt que cette grace a voulu se soustraire.
Le grand progrès spirituel
N'est pas au goût continuel
Des sensibles attraits dont elle te console,
Mais à souffrir sans murmurer
Les maux qu'elle te laisse alors qu'elle s'envole,
Et ne te point considérer.

Bien qu'en ce triste état tout te nuise et te fâche,
Bien qu'une importune langueur
Éteigne presque ta vigueur,
Ne permets pas pourtant que ton feu se relâche;
Veille, prie, et ne quitte rien
De ce que tu faisois de bien
Alors que tu sentois ta ferveur plus entière;
Fais enfin suivant ton pouvoir,
Suivant ce qui te reste en l'esprit de lumière,
Et tu rempliras ton devoir.

Je me tiendrai toujours de ton intelligence,
Pourvu que cette aridité,
Pourvu que cette anxiété
Ne se tourne jamais en pleine négligence.
Plusieurs bronchent à ce faux pas,
Et dès qu'ils perdent ces appas
Il semble par dépit qu'au surplus ils renoncent;
Tout leur courage s'amollit,
Et dans la nonchalance où leurs ames s'enfoncent
Leur plus beau feu s'ensevelit.

Ce n'est pas comme il faut se ranger à ma suite :

L'homme a beau former un dessein,
Il n'a pas toujours en sa main
Tout ce qu'il se promet de sa bonne conduite.
Quelle que soit l'ardeur des vœux,
C'est quand je veux et qui je veux
Que console, où je veux, ma grace toute pure ;
Et de ses plus charmants attraits
Mon vouloir souverain est la seule mesure,
Et non la ferveur des souhaits.

Souvent cette ferveur par ses douces amorces,
Fatale aux esprits imprudents,
Fait succomber les plus ardents
A force d'entreprendre au-dessus de leurs forces;
Ces dévots trop présomptueux
Dans leurs élans impétueux
Ne daignent réfléchir sur ce qu'ils peuvent faire,
Et changent leur zèle en poison,
Quand ils écoutent plus son ardeur téméraire
Que les avis de la raison.

Ainsi ces indiscrets perdent bientôt mes graces,
Pour oser plus qu'il ne me plaît;
Et leur vol rencontre un arrêt
Qui les rejette au rang des ames les plus basses.
Pour fruit de leur témérité
Ils retrouvent l'indignité
Des imperfections qui leur sont naturelles;
Afin que n'espérant rien d'eux,
Et ne prétendant plus voler que sous mes ailes,
Ils me laissent régler leurs feux.

Vous donc qui commencez à marcher dans ma voie,
Chers apprentis de la vertu,
Dans ce chemin que j'ai battu
Portez, je le consens, grand cœur et grande joie :
Mais gardez sous cette couleur
D'écouter toute la chaleur
Qui s'allume sans ordre en vos jeunes courages;
Vous pourrez trébucher bien bas,

Si vous ne choisissez les conseils les plus sages
Pour guides à vos premiers pas.

C'est vous faire une folle et vaine confiance
De croire plus vos sentiments
Que les solides jugements
Qu'affermit une longue et sainte expérience ;
Quelque bien que vous embrassiez,
Quelque progrès que vous fassiez,
Ils vous laissent à craindre une funeste issue,
Si ce que vous avez d'amour,
Pour ces foibles clartés de votre propre vue,
S'obstine à fuir tout autre jour.

L'esprit persuadé de sa propre sagesse
Rarement reçoit sans ennui
L'ordre ni les leçons d'autrui ;
Il aime rarement à suivre une autre adresse.
L'innocente simplicité
Que relève l'humilité
Passe le haut savoir qu'enfle la suffisance,
Et des fruits qu'il fait recueillir
Le peu vaut mieux pour toi que la pleine abondance,
Si tu t'en peux enorgueillir.

Sache régler ta joie; une ame est peu discrète
Qui dans les plus heureux succès
S'y livre avec un tel excès,
Qu'elle va tout entière où ce transport la jette :
Avec trop de légèreté,
De sa première pauvreté,
Au milieu de mes dons, ingrate, elle s'oublie;
Et qui sent bien l'art d'en jouir
Craint toujours de donner à ma grace affoiblie
Quelque lieu de s'évanouir.

Ne sois pas moins soigneux de régler la tristesse :
C'est témoigner peu de vertu
Que d'avoir un cœur abattu
Sitôt qu'un déplaisir violemment te presse;

Quelque grand que soit le malheur,
Il ne faut pas que la douleur
Forme aucun désespoir de ton impatience,
Ni que le zèle rebuté
Étouffe par dépit toute la confiance
Qu'il doit avoir en ma bonté.

Fuis ces extrémités : quiconque en la bonace
S'ose tenir trop assuré
Devient lâche et mal préparé
A la moindre tempête, à sa moindre menace.
Si tu peux te faire la loi,
Toujours humble, toujours en toi,
Toujours de ton esprit le véritable maître,
Alors, moins prompt à succomber,
Tu verras les périls que toutes deux font naître
Presque sans péril d'y tomber.

Dans l'ardeur la plus forte et la mieux éclairée
Conserve bien le souvenir
De ce que tu dois devenir
Lorsque cette clarté se sera retirée :
Dans l'éclipse d'un si beau jour
Pense de même à son retour ;
Fais briller ses rayons sans cesse en ta mémoire;
Et s'ils paroissent inconstants,
Crois que c'est pour ton bien et pour ta propre gloire
Que je t'en prive quelque temps.

Cette sorte d'épreuve est souvent plus utile,
Bien qu'un peu rude à ta ferveur,
Que si tu voyois ma faveur
Rendre à tous tes souhaits l'événement facile.
L'amas des consolations,
L'éclat des révélations,
Ne sont pas du mérite une marque fort sûre ;
Et ni par le degré plus haut,
Ni par la suffisance à lire l'Écriture,
On ne juge bien ce qu'il vaut.

Il veut pour fondements de son prix légitime
Une sincère humilité,
Une parfaite charité,
Un ferme désaveu de toute propre estime.
Celui-là seul sait mériter
Qui n'aspire qu'à m'exalter,
Qui partout et sur tout ne cherche que ma gloire,
Qui tient les mépris à bonheur,
Et gagne sur soi-même une telle victoire,
Qu'il les goûte mieux que l'honneur.

CHAPITRE VIII.

DU PEU D'ESTIME DE SOI-MÊME EN LA PRÉSENCE DE DIEU.

Seigneur, t'oserai-je parler,
Moi qui ne suis que cendre et que poussière,
Qu'un vil extrait d'une impure matière,
Qu'au seul néant on a droit d'égaler?

Si je me prise davantage,
Je t'oblige à t'en ressentir;
Je vois tous mes péchés soudain me démentir,
Et contre moi porter un témoignage
Où je n'ai rien à repartir.

Mais si je m'abaisse et m'obstine
A me réduire au néant dont je viens,
Si toute estime propre en moi se déracine,
Et qu'en dépit de tous ses entretiens
Je rentre en cette poudre où fut mon origine,
Ta grace avec pleine vigueur
Est soudain propice à mon ame,
Et les rayons de ta céleste flamme
Descendent au fond de mon cœur.

L'orgueil, contraint à disparoître,
Ne laisse dans ce cœur aucun vain sentiment
Qui ne soit abymé, pour petit qu'il puisse être,
Dans cet anéantissement,
Sans pouvoir jamais y renaître.

Ta clarté m'expose à mes yeux,
Je me vois tout entier, et j'en vois d'autant mieux
Quels défauts ont suivi ma honteuse naissance;
Je vois ce que je suis, je vois ce que je fus,
Je vois d'où je viens; et, confus
De ne voir que de l'impuissance,
Je m'écrie : « O mon Dieu, que je m'étois déçu!
Je ne suis rien, et n'en avois rien su. »

Si tu me laisses à moi-même,
Je n'ai dans mon néant que foiblesse et qu'effroi;
Mais, si dans mes ennuis tu jettes l'œil sur moi,
Soudain je deviens fort, et ma joie est extrême.
Merveille, que de ces bas lieux,
Élevé tout-à-coup au-dessus du tonnerre,
Je vole ainsi jusques aux cieux,
Moi que mon propre poids rabat toujours en terre;
Que tout-à-coup de saints élancements,
Tout chargé que je suis d'une masse grossière,
Jusque dans ces palais de gloire et de lumière
Me fassent recevoir tes doux embrassements!

Ton amour fait tous ces miracles :
C'est lui qui me prévient sans l'avoir mérité;
C'est lui qui brise les obstacles
Qui naissent des besoins de mon infirmité;
C'est lui qui soutient ma foiblesse,
Et, quelque péril qui me presse,
C'est lui qui m'en préserve et le sait détourner;
C'est lui qui m'affranchit, c'est lui qui me retire
De tant de malheurs, qu'on peut dire
Que leur nombre sans lui ne se pourroit borner.

Ces malheurs, ces périls, ces besoins, ces foiblesses,
C'est ce que l'amour-propre en nos cœurs a semé,
C'est ce qu'on a pour fruit de ses molles tendresses,
Et je me suis perdu quand je me suis aimé;
Mais quand, détaché de moi-même,
Je t'aime purement et ne cherche que toi,
Je trouve ce que j'aime en un si digne emploi,

Je me retrouve encor, Seigneur, en ce que j'aime;
Et ce feu tout divin, plus il sait pénétrer,
Plus dans mon vrai néant il m'apprend à rentrer.

Ton amour à t'aimer ainsi me sollicite,
Et me rappelle à mon devoir
Par des faveurs qui passent mon mérite,
Et par des biens plus grands que mon espoir.

Je t'en bénis, Être suprême,
Dont l'immense bénignité
Étend sa libéralité
Sur l'indigne et sur l'ingrat même :
Ce torrent que jamais tu ne laisses tarir
Ne se lasse point de courir
Même vers ceux qui s'en éloignent,
Et souvent sur l'aversion
Que les plus endurcis témoignent
Il roule les trésors de ton affection.
De ces sources inépuisables
Fais sur nous déborder les flots ;
Rends-nous humbles, rends-nous dévots,
Rends-nous reconnoissants, rends-nous inébranlables;
Relève-nous le cœur sous nos maux abattu,
Attire-nous à toi par cette sainte amorce,
Toi qui seul es notre vertu,
Notre salut et notre force.

CHAPITRE IX.

QU'IL FAUT RAPPORTER TOUT A DIEU, COMME A NOTRE DERNIÈRE FIN.

Si tu veux du bonheur t'aplanir la carrière,
Choisis-moi pour ta fin souveraine et dernière,
Épure tes desirs par cette intention;
Tes flammes deviendront comme eux droites et pures,
Tes flammes, que souvent ta folle passion
Recourbe vers toi-même ou vers les créatures,
Et qui n'ont que foiblesse, aridité, langueur,
Sitôt qu'à te chercher tu ravales ton cœur.

C'est à moi, c'est à moi qu'il faut que tu rapportes
Les biens les plus exquis, les graces les plus fortes,
A moi qui donne tout et tiens tout en ma main :
Pour bien user de tout, regarde chaque chose
Comme un écoulement de ce bien souverain,
Que de moi seul je forme, et dont seul je dispose;
Et prends ce que sur toi j'en verse de ruisseaux
Pour guides vers la source à qui tu dois leurs eaux.

Qui monte jusque-là ne m'en trouve point chiche.
Le petit et le grand, le pauvre avec le riche,
Y peuvent sans relâche également puiser;
Mon amour libéral l'ouvre à tous sans réserve :
J'aime à donner mes biens, j'aime à favoriser :
Mais je veux à mon tour qu'on m'aime et qu'on me serve;
Je hais le cœur ingrat, le froid, l'indifférent,
Et ma grace est le prix des graces qu'on me rend.

Quiconque s'ose enfler de propre suffisance
Jusqu'à prendre en soi-même ou gloire, ou complaisance,
Ou chercher hors de moi de quoi se réjouir,
Sa joie est inquiète, et si mal établie,
Que son cœur pleinement ne peut s'épanouir ;
D'angoisse sur angoisse il la sent affoiblie,
Il voit trouble sur trouble, et naître à tout moment
Mille vrais déplaisirs d'un faux contentement.

Ne t'impute donc rien de bon, de salutaire;
Et, quoi qu'un autre même à tes yeux puisse faire,
A sa propre vertu n'attribue aucun bien ;
Dans celui que tu fais ne perds point la mémoire
Qu'il en faut bénir Dieu, sans qui l'homme n'a rien.
Comme tout vient de moi, j'en veux toute la gloire ;
Je veux un plein hommage, un cœur passionné,
Et qu'on me rende ainsi tout ce que j'ai donné.

C'est par ces vérités qu'est soudain mise en fuite
La vanité mondaine avec toute sa suite,
Et fait place à la vraie et vive charité ;
C'est ainsi que ma grace occupe toute une ame,

Et lors plus d'amour-propre et plus d'anxiété,
Plus d'importune envie et plus d'impure flamme;
De tous ses ennemis cette ame vient à bout
Par cette charité qui triomphe de tout.

Par cette charité ses forces dilatées
Ne sont plus en état de se voir surmontées :
Mais, je te le redis, sache-s-en bien user;
Ne prends point hors de moi de joie ou d'espérance ;
Je suis cette bonté qu'on ne peut épuiser,
Mais qui ne peut souffrir aucune concurrence;
Je suis et serai seul durant tout l'avenir
Qu'il faille en tout, partout, et louer, et bénir.

CHAPITRE X.

QU'IL Y A BEAUCOUP DE DOUCEUR A MÉPRISER LE MONDE POUR SERVIR DIEU.

J'oserai donc parler encore un coup à toi ;
Mon silence n'est plus un respect légitime ;
Je ne puis me taire sans crime;
Je dois bénir mon Dieu, mon Seigneur, et mon Roi :
J'irai jusqu'à ton trône assiéger tes oreilles
Du récit amoureux de tes hautes merveilles;
J'en ferai retentir toute l'éternité ;
Et je veux qu'à jamais mes cantiques enseignent
Quelles sont les douceurs que ta bénignité
Ne montre qu'à ceux qui te craignent.

Mais que sont ces douceurs au prix de ces trésors
Qu'à toute heure tes mains prodiguent et réservent
Pour ceux qui t'aiment et te servent,
Et qui du cœur entier te donnent les efforts ?
Ah ! ces ravissements sans borne et sans exemple
S'augmentent d'autant plus que plus on te contemple ;
Nous n'avons rien en nous qui les puisse exprimer;
Le cœur les goûte bien, et l'ame les admire;
Tout l'homme les sent croître à force de t'aimer.
Mais la bouche ne les peut dire.

Tu ne te lasses point, Seigneur, de cet amour,
Et j'en porte sur moi des marques infaillibles;
Tes bontés incompréhensibles
Du néant où j'étois m'ont daigné mettre au jour.
J'ai couru loin de toi vagabond et sans guide;
Pour un fragile bien j'ai quitté le solide,
Et tu m'as rappelé de cet égarement;
Tu fais plus, pour t'aimer tu m'ordonnes de vivre,
Et joins à la douceur de ce commandement
La clarté qui montre à le suivre.

O fontaine d'amour, mais d'amour éternel,
Après tant de bienfaits que dirai-je à ta gloire?
Pourrai-je en perdre la mémoire
Quand tu ne la perds pas d'un chétif criminel?
Au milieu de ma chute et courant à ma perte,
Par-delà tout espoir j'ai vu ta grace ouverte
Répandre encor sur moi des rayons de pitié,
Et ta miséricorde, excédant tous limites,
Accabler un pécheur d'un excès d'amitié
Qui surpasse tous les mérites.

Que te rendrai-je donc pour de telles faveurs?
Quel encens unirai-je aux concerts de louanges
Que de tes saints et de tes anges
Sans fin et sans relâche entonnent les ferveurs?
Tu ne fais pas à tous cette grace profonde
Qui détache les cœurs des embarras du monde,
Pour se ranger au cloître et n'être plus qu'à toi,
Et ce n'est pas à tous que tu donnes l'envie
De s'enrichir des fruits que fait naître l'emploi
D'une religieuse vie.

Je ne fais rien de rare alors que je te sers;
J'apprends cette leçon de toute la nature:
L'hommage de la créature
N'est qu'un tribut commun que te doit l'univers.
Tout ce qu'en te servant je trouve d'admirable,
C'est qu'étant de moi-même et pauvre et misérable,
Tu daignes t'abaisser jusques à t'en servir,

Qu'avec tes plus chéris tu m'y daignes admettre,
Et veux bien m'enseigner comme il te faut ravir
Ce que tu leur voulus promettre.

Tout vient de toi, Seigneur, et nous en recevons
Tout ce qu'à te servir applique cet hommage;
J'ose dire encor davantage,
Tu nous sers beaucoup plus que nous ne te servons :
La terre qui nous porte, et qui nous sert de mère,
L'air que nous respirons, le ciel qui nous éclaire,
Ont ces ordres de toi qu'ils ne rompent jamais ;
L'ange même nous sert, tout pécheurs que nous sommes,
Et garde exactement ceux où tu le soumets
Pour le ministère des hommes.

C'est peu pour toi que l'air, et la terre, et les cieux,
C'est peu qu'à nous servir l'ange s'assujettisse,
Pour mieux nous rendre cet office,
Tu choisis un sujet encor plus précieux :
Tu quittes, Roi des rois, ton sacré diadème;
Tu descends jusqu'à nous de ton trône suprême;
Tu te revêts pour nous de nos infirmités;
Et, nous fortifiant par ta sainte présence,
Tu nous fais trompher de nos fragilités,
Et te promets pour récompense.

Pour tant et tant de biens que ne puis-je à mon tour
Te servir dignement tout le temps de ma vie !
Oh ! que j'aurois l'ame ravie
De le pouvoir, Seigneur, seulement un seul jour !
Te servir à demi, c'est te faire une injure ;
Et, comme tes bontés n'ont jamais de mesure,
Il ne faut point de borne aux devoirs qu'on te rend :
A toi toute louange, à ta gloire éternelle,
A toi, Seigneur, est dû ce que peut de plus grand
Le zèle d'une ame fidèle.

N'es-tu pas, ô mon Dieu, mon Seigneur souverain,
Et moi, ton serviteur, pauvre, lâche, imbécile,
Dont tout l'effort est inutile,

A moins qu'avoir l'appui de ta divine main?
Je dois pourtant, je dois de toute ma puissance
Te louer, te servir, te rendre obéissance,
Sans m'en lasser jamais, sans prendre autre souci.
Viens donc à mon secours, bonté toute céleste ;
Tu vois que je le veux et le souhaite ainsi :
Par ta faveur supplée au reste.

La pompe des honneurs dans son plus haut éclat
N'a rien de comparable à cette servitude,
A cette glorieuse étude
Qui nous apprend de tout à faire peu d'état :
Mépriser tout pour toi, pour ce noble esclavage
Qui sous tes volontés enchaîne le courage,
C'est se mettre au-dessus des princes et des rois ;
Et l'ineffable excès des graces que tu donnes
A qui peut s'affermir dans cet illustre choix,
Vaut mieux que toutes les couronnes.

Par des attraits divins et toujours renaissants
Ton saint Esprit se plaît à consoler les ames
Dont les pures et saintes flammes
Dédaignent pour t'aimer tous les plaisirs des sens :
Ces ames qui pour toi prennent l'étroite voie,
Qui n'ont point d'autre but, qui n'ont point d'autre joie,
Y goûtent de l'esprit l'entière liberté ;
Leur retraite en vrais biens se voit toujours féconde,
Et trouve un plein repos dans la digne fierté
Qui leur fait négliger le monde.

Miraculeux effet, bonheur prodigieux,
Qu'ainsi la liberté naisse de la contrainte !
O doux liens ! ô douce étreinte !
O favorable poids du joug religieux !
Sainte captivité, qu'on te doit de louanges !
Tu rends dès ici-bas l'homme pareil aux anges ;
Tu le rends agréable aux yeux de son Auteur ;
Tu le rends formidable à ces troupes rebelles,
A ces noirs escadrons de l'ange séducteur,
Et louable à tous les fidèles.

O fers délicieux et toujours à chérir,
Que vous cachez d'appas sous un peu de rudesse!
O du ciel infaillible adresse,
Que tu rends ses trésors aisés à conquérir!
O jeûnes, pauvreté, disciplines, cilices,
Amoureuses rigueurs et triomphants supplices;
O cloître, ô saints travaux, qu'il vous faut souhaiter,
Vous qui donnez à l'ame une joie assurée,
Et qui l'asservissant lui faites mériter
Un bien d'éternelle durée!

CHAPITRE XI.

QU'IL FAUT EXAMINER SOIGNEUSEMENT LES DESIRS DU COEUR, ET PRENDRE PEINE A LES MODÉRER.

Je vois qu'à me servir enfin tu te disposes;
Mais n'en espère pas grand fruit,
A moins que je t'apprenne encor beaucoup de choses
Dont tu n'es pas encore assez instruit.

Seigneur, que veux-tu m'apprendre?
Je suis prêt de t'écouter;
Joins à la grace d'entendre
La force d'exécuter.

Toutes tes volontés doivent être soumises
Purement à mon bon plaisir,
Jusqu'à ne souhaiter en toutes entreprises
Que les succès que je voudrai choisir.

Tu ne dois point t'aimer, tu ne dois point te plaire
Dans tes propres contentements;
Tu dois n'être jaloux que de me satisfaire,
Et d'obéir à mes commandements.

Quel que soit le desir qui t'échauffe et te pique,
Considère ce qui t'en plaît,
Et vois si ta chaleur à ma gloire s'applique,
Ou s'il t'émeut par ton propre intérêt.

Lorsque ce n'est qu'à moi que ce desir se donne,
Qu'il n'a pour but que mon honneur,
Quelque effet qui le suive, et quoi que j'en ordonne,
Ta fermeté tient tout à grand bonheur.

Mais lorsque l'amour-propre y garde encor sa place,
Quoique secret et déguisé,
C'est là ce qui te gêne et ce qui t'embarrasse,
C'est ce qui pèse à ton cœur divisé.

Défends-toi donc, mon fils, de la première amorce
D'un desir mal prémédité ;
N'y prends aucun appui, n'y donne aucune force
Qu'après m'avoir pleinement consulté.

Ce qui t'en plait d'abord peut bientôt te déplaire,
Et te réduire au repentir ;
Et tu rougiras lors de ce qu'aura pu faire
Cette chaleur trop prompte à consentir.

Tout ce qui paroît bon n'est pas toujours à suivre,
Ni son contraire à rejeter ;
L'ardeur impétueuse à mille erreurs te livre,
Et trop courir c'est te précipiter.

La bride est souvent bonne, et même il en faut une
A la plus sainte affection ;
Son trop d'empressement la peut rendre importune,
Et te pousser dans la distraction.

Il te peut emporter hors de la discipline,
Sous prétexte de faire mieux,
Et laisser du scandale à qui ne l'examine
Que par la règle où s'attachent ses yeux.

Il peut faire en autrui naître une résistance
Que tu n'auras daigné prévoir,
Et de qui la surprise ébranlant ta constance
La troublera jusqu'à te faire choir.

Un peu de violence est souvent nécessaire
Contre les appétits des sens,
Même quand leur effet te paroît salutaire,
Quand leurs desirs te semblent innocents.

Ne demande jamais à ta chair infidèle
Ce qu'elle veut ou ne veut pas;
Range-la sous l'esprit, et fais qu'en dépit d'elle
Son esclavage ait pour toi des appas.

Qu'en maître, qu'en tyran cet esprit la châtie,
Qu'il l'enchaîne de rudes nœuds,
Jusqu'à ce que, domptée et bien assujettie,
Elle soit prête à tout ce que tu veux;

Jusqu'à ce que, de peu satisfaite et contente,
Elle aime la simplicité,
Et que chaque revers qui trompe son attente
Sans murmurer en puisse être accepté.

CHAPITRE XII.

COMME IL SE FAUT FAIRE A LA PATIENCE, ET COMBATTRE LES PASSIONS.

A ce que je puis voir, Seigneur,
J'ai grand besoin de patience
Contre la rude expérience
Où cette vie engage un cœur.

Elle n'est qu'un gouffre de maux,
D'accidents fâcheux et contraires,
Qu'un accablement de misères,
D'où naissent travaux sur travaux.

Je n'y termine aucuns combats
Que chaque instant ne renouvelle,
Et ma paix y traîne avec elle
La guerre attachée à mes pas.

Les soins mêmes de l'affermir
Ne sont en effet qu'une guerre,

Et tout mon séjour sur la terre,
Qu'une occasion de gémir.

Tu dis vrai, mon enfant; aussi ne veux-je pas
Que tu cherches en terre une paix sans combats,
Un repos sans tumulte, un calme sans orage,
Où toujours la fortune ait un même visage,
Et semble par le cours de ses événements
S'asservir en esclave à tes contentements.
Je veux te voir en paix, mais parmi les traverses,
Parmi les changements des fortunes diverses;
Je veux y voir ton calme, et que l'adversité
Te serve à t'affermir dans la tranquillité.
Tu ne peux, me dis-tu, souffrir beaucoup de choses;
En vain tu t'y résous, en vain tu t'y disposes,
Tu sens une révolte en ton cœur mutiné
Contre la patience où tu l'as condamné.
Lâche, qu'oses-tu dire? ainsi le purgatoire,
Ainsi ses feux cuisants sont hors de ta mémoire!
Auras-tu plus de force? ou les présumes-tu
Plus aisés à souffrir à ce cœur abattu?
Apprends que de deux maux il faut choisir le moindre,
Que tes soins en ce but se doivent tous rejoindre,
Et que pour éviter les tourments éternels
Tu dois traiter tes sens d'infames criminels,
Braver leurs appétits, leur imposer des gênes,
Préparer ta constance aux misères humaines,
Les souffrir sans murmure, et recevoir les croix
Ainsi que des faveurs qui viennent de mon choix.
Crois-tu les gens du monde exempts d'inquiétude?
Ne vois-tu rien pour eux ni d'amer ni de rude?
Va chez ces délicats qui n'ont soin que d'unir
Le choix des voluptés aux moyens d'y fournir;
Si tu crois y trouver des roses sans épines,
Tu n'y trouveras point ce que tu t'imagines.
Mais ils suivent, dis-tu, leurs inclinations;
Leur seule volonté règle leurs actions,
Et l'excès des plaisirs en un moment consume
Ce peu qui par hasard s'y coule d'amertume.
Eh bien! soit, je le veux, ils ont tout à souhait:

Mais combien doit durer un bonheur si parfait ?
Ces riches, que du siècle adore l'imprudence,
Passent comme fumée avec leur abondance,
Et de leurs voluptés le plus doux souvenir,
S'il ne passe avec eux, ne sert qu'à les punir.
Celles que leur permet une si triste vie
Sont dignes de pitié beaucoup plus que d'envie ;
Elles vont rarement sans mélange d'ennuis ;
Leurs jours les plus brillants ont les plus sombres nuits ;
Souvent mille chagrins empoisonnent leurs charmes,
Souvent mille terreurs y jettent mille alarmes,
Et souvent des objets d'où naissent leurs plaisirs
Ma justice en courroux fait naître leurs soupirs :
L'impétuosité qui les porte aux délices
Elle-même à leur joie enchaîne les supplices,
Et joint aux vains appas d'un peu d'illusion
Le repentir, le trouble, et la confusion.
Toutes ces voluptés sont courtes et menteuses,
Toutes n'ont que désordre, et toutes sont honteuses :
Les hommes cependant n'en aperçoivent rien ;
Enivrés qu'ils en sont, ils en font tout leur bien ;
Ils suivent en tous lieux, comme bêtes stupides,
Leurs sens pour souverains, leurs passions pour guides ;
Et pour l'indigne attrait d'un faux chatouillement,
Pour un bien passager, un plaisir d'un moment,
Amoureux d'une vie ingrate et fugitive,
Ils acceptent pour l'ame une mort toujours vive,
Où, mourant à toute heure, et ne pouvant mourir,
Ils ne sont immortels que pour toujours souffrir.
Plus sage à leurs dépens, donne moins de puissance
Aux brutales fureurs de ta concupiscence ;
Garde-toi de courir après les voluptés,
Captive tes desirs, brise tes volontés,
Mets en moi seul ta joie, et m'en fais une offrande,
Et je t'accorderai ce que ton cœur demande.
Oui, ce cœur ainsi libre, ainsi désabusé,
Ne peut, quoi qu'il demande, en être refusé ;
Et, si tu veux goûter des plaisirs véritables,
Des consolations et pleines et durables,
Tu n'as qu'à dédaigner par un noble mépris

Cet éclat dont le monde éblouit tant d'esprits;
Tu n'as qu'à t'arracher à ces voluptés basses
Qui repoussent des cœurs les effets de mes graces;
Tu n'as qu'à te soustraire à leur malignité,
Et je te rendrai plus que tu n'auras quitté;
Plus à leurs faux attraits tu fermeras de portes,
Plus mes faveurs seront et charmantes et fortes;
Et moins la créature aura chez toi d'accès,
Et plus du Créateur les dons auront d'excès.
Ne crois pas toutefois sans peine et sans tristesse
A ce détachement élever ta foiblesse;
Une vieille habitude y voudra résister,
Mais par une meilleure il faudra la dompter;
Ta chair murmurera, mais de tout son murmure
La ferveur de l'esprit convaincra l'imposture;
Enfin le vieux serpent tâchera de t'aigrir
Contre les moindres maux que tu voudras souffrir;
Il fera mille efforts pour brouiller ta conduite;
Mais avec l'oraison tu le mettras en fuite,
Et l'obstination d'un saint et digne emploi
Ne lui laissera plus aucun pouvoir sur toi.

CHAPITRE XIII.

DE L'OBÉISSANCE DE L'HUMBLE SUJET, A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST.

Quiconque se dérobe à l'humble obéissance
Bannit ma grace en même temps,
Et se livre lui-même à toute l'impuissance
De ses desirs vains et flottants.
Ces dévots indiscrets dont le zèle incommode,
Pour les rendre saints à leur mode,
Leur forme une conduite et fait des lois à part,
Au lieu de s'avancer par un secret mérite,
Perdent ce qu'en commun dans la règle on profite,
A force de vivre à l'écart.

Qui n'obéit qu'à peine, et dans l'ame s'attriste
Des ordres d'un supérieur,
Fait bien voir que sa chair à son tour lui résiste
Par un murmure intérieur;

Qu'il est mal obéi par cette vaine esclave,
    Qui se révolte, qui le brave,
Et n'est jamais d'accord de ce qu'il lui prescrit :
Obéis donc toi-même, et tôt et sans murmure,
Si tu veux que ta chair à ton exemple endure
    Le frein que lui doit ton esprit.

Des assauts du dehors une ame tourmentée
    Triomphe tôt des plus ardents,
Quand la rebellion de la chair mal domptée
    Ne ravage point le dedans ;
Mais ils trouvent souvent de leur intelligence
    L'amour-propre et la négligence,
Qui leur font de toi-même un renfort contre toi ;
Et cette ame n'a point d'ennemi plus à craindre
Que cette même chair, quand elle ose se plaindre
    De l'esprit qui lui fait la loi.

Prends donc, prends pour toi-même un mépris véritable
    Qui te réduise au dernier rang,
Si tu veux mettre à bas ce pouvoir redoutable
    Qu'ont sur toi la chair et le sang.
Mais tu t'aimes encore; et ton ame obstinée
    Dans cette amour désordonnée
Ne peut y renoncer sans trouble et sans ennui :
De là vient que ton cœur s'épouvante et s'indigne,
De là vient qu'il frémit avant qu'il se résigne
    Pleinement au vouloir d'autrui.

Que fais-tu de si grand, toi qui n'es que poussière,
    Ou, pour mieux dire, qui n'es rien,
Quand tu soumets pour moi ton ame un peu moins fière
    A quelque autre vouloir qu'au tien ?
Moi qui suis tout puissant, moi qui d'une parole
    Ai bâti l'un et l'autre pôle,
Et tiré du néant tout ce qui s'offre aux yeux,
Moi dont tout l'univers est l'ouvrage et le temple,
Pour me soumettre à l'homme et te donner l'exemple,
    Je suis bien descendu des cieux.

De ces palais brillants où ma gloire ineffable
Remplit tout de mon seul objet,
Je me suis ravalé jusqu'au rang d'un coupable,
Jusqu'à l'ordre le plus abject;
Je me suis fait de tous le plus humble et le moindre,
Afin que tu susses mieux joindre
Un digne abaissement à ton indignité,
Et que, malgré le monde et ses vaines amorces,
Pour dompter ton orgueil tu trouvasses des forces
Dans ma parfaite humilité.

Apprends de moi, pécheur, apprends l'obéissance
Des sentiments humiliés;
Poudre, terre, limon, apprends de ta naissance
A te faire fouler aux pieds;
Apprends à te ranger sous le plus rude empire;
Apprends à te vaincre, à dédire
De ton propre vouloir les desirs les plus doux;
Apprends à triompher des assauts qu'il te donne;
Apprends à t'asservir à tout ce qu'on t'ordonne;
Apprends à te soumettre à tous.

Fais que contre toi-même un saint zèle t'enflamme
D'une juste indignation,
Pour étouffer soudain ce qui naît dans ton ame
De superbe et d'ambition;
Désenfle-la si bien qu'elle soit toujours prête
A voir que chacun sur ta tête
Par un dernier mépris ose imprimer ses pas;
Que le plus rude affront n'ait pour toi rien d'étrange,
Et qu'alors qu'on te traite à l'égal de la fange
Tu te mettes encor plus bas.

De quoi murmures-tu, chétive créature,
Et comment peux-tu repartir,
Alors qu'on te reproche, à toi qui n'es qu'ordure,
Ce que tu ne peux démentir?
N'es-tu pas un ingrat, un rebelle à ma grace,
D'avoir eu tant de fois l'audace
D'offenser, de trahir le Dieu de l'univers?

Et tes attachements, tes lâchetés, tes vices,
N'ont-ils pas mille fois mérité les supplices
Qui me vengent dans les enfers ?

Mais parcequ'à mes yeux ton ame est précieuse,
Il m'a plu de te pardonner,
Et je n'étends sur toi qu'une main amoureuse
Qui ne veut que te couronner.
Vois par-là ma bonté, vois quelle est sa puissance ;
Montre par ta reconnoissance
Qu'enfin de mes bienfaits tu sais le digne prix ;
Fais de l'humilité ta plus douce habitude,
De la soumission ta plus ardente étude,
Et tes délices du mépris.

CHAPITRE XIV.

DE LA CONSIDÉRATION DES SECRETS JUGEMENTS DE DIEU, DE PEUR QUE NOUS N'ENTRIONS EN VANITÉ POUR NOS BONNES ACTIONS.

Seigneur, tu fais sur moi tonner tes jugements;
Tous mes os ébranlés tremblent sous leur menace ;
Ma langue en est muette; et mon cœur tout de glace
N'a plus pour s'expliquer que des frémissements.

Mon ame épouvantée à l'éclat de leur foudre
S'égare de frayeur, et s'en laisse accabler ;
Tout ce qu'elle prévoit ne fait que la troubler,
Et mon esprit confus ne sauroit que résoudre.

Je demeure immobile en ce mortel effroi,
Et partout sous mes pas je trouve un précipice;
Je vois quel est mon crime et quelle est ta justice,
Et je sais que le ciel n'est pas pur devant toi.

Tes anges devant toi n'ont pas été sans tache,
Et tu n'as rien permis à ta pitié pour eux :
Étant plus criminel, serois-je plus heureux,
Moi qu'à cette justice aucune ombre ne cache?

Au plus creux de l'abyme elle a fait trébucher
Ces astres si brillants de gloire et de lumière ;

Et moi, Seigneur, et moi, qui ne suis que poussière,
Croirai-je avec raison que je te sois plus cher?

Les grands dévots comme eux font des chutes étranges;
J'ai vu dégénérer leurs plus nobles travaux,
Et les sales rebuts des plus vils animaux
Plaire à leur mauvais goût après le pain des anges.

La vertu la plus prête à se voir couronner,
Quand ta main se retire, est aussitôt fragile;
Et toute la sagesse est comme elle inutile,
Quand cette même main cesse de gouverner.

La force et la valeur trompent notre espérance,
Si pour la conserver tu n'avances ton bras;
Et jamais chasteté n'est bien sûre ici-bas,
Si ta protection ne fait son assurance.

Enfin si nous n'avons ton aide et ton soutien,
Si tu ne nous défends, si tu ne nous regardes,
Tout l'effort qu'on se fait pour être sur ses gardes
N'est qu'un effort qui gêne, et qui ne sert de rien.

Le naufrage est certain si tu nous abandonnes;
Le soin de l'éviter nous fait même y courir;
Mais sitôt que ta main daigne nous secourir,
Nous rentrons à la vie, et gagnons les couronnes.

Nous sommes inconstants, mais tu nous affermis;
Notre feu s'amortit, tu lui prêtes des flammes,
Et les saintes ardeurs que tu rends à nos ames
Sont autant de remparts contre nos ennemis.

Qu'un plein ravalement ainsi m'est nécessaire!
Que je me dois pour moi des sentiments abjects!
Et quand je fais du bien, si quelquefois j'en fais,
Le peu d'état, Seigneur, qu'il m'est permis d'en faire!

Que je dois m'abaisser, que je dois m'avilir
Sous tes saints jugements, sous leurs profonds abymes,

Où je ne vois en moi qu'un néant plein de crimes,
Qui, tout néant qu'il est, ose s'enorgueillir!

O néant! ô vrai rien! mais pesanteur extrême,
Mais charge insupportable à qui veut s'élever!
Mer sans rive, où partout chacun se peut trouver,
Mais sans trouver partout qu'un néant en soi-même!

Dans un gouffre si vaste où te retires-tu,
Où te peux-tu cacher, source de vaine gloire?
Mérite, où vois-tu lieu de flatter la mémoire?
Où va la confiance en la propre vertu?

Tout s'abyme, Seigneur, dans cette mer profonde,
Que tes grands jugements ouvrent de toutes parts;
Et, si tous les mondains y jetoient leurs regards,
Il ne seroit jamais de vaine gloire au monde.

Que verroient-ils en eux qu'ils pussent estimer,
S'ils voyoient devant toi ce qu'est leur chair fragile?
Comment souffriroient-ils qu'une masse d'argile
S'enflât contre la main qui vient de la former?

Un cœur vraiment à toi ne prend jamais le change;
Et qui goûte une fois l'Esprit de vérité,
Qui se peut y soumettre avec sincérité,
Ne sauroit plus goûter une vaine louange.

Oui, quand ta vérité l'a bien soumis à toi,
Le bien qu'on dit de lui jamais ne le soulève :
Qu'un monde entier le loue, un monde entier achève
D'affermir les mépris qu'il a conçus de soi.

Sitôt qu'il fixe en Dieu toute son espérance,
Les éloges sur lui n'ont plus aucun pouvoir;
Il entend leurs douceurs, mais sans s'en émouvoir,
Sans leur prêter jamais la moindre complaisance.

Aussi tous les flatteurs eux-mêmes ne sont rien;
Ce qu'ils donnent d'encens est comme eux périssable;

Mais ta vérité seule est toujours immuable,
Et seule nous conduit jusqu'au souverain bien.

CHAPITRE XV.

COMME IL FAUT NOUS COMPORTER ET PARLER A DIEU EN TOUS NOS SOUHAITS.

Pense à moi, mon enfant, quoi que tu te proposes;
Laisse-m'en disposer, et dis en toutes choses :

O mon Dieu ! si ton bon plaisir
S'accorde à ce que je souhaite,
Donne-m'en le succès conforme à mon desir;
Sinon, ta volonté soit faite.

Si ta gloire peut s'exalter
Par l'effet où j'ose prétendre,
Permets qu'en ton saint nom je puisse exécuter
Ce que tu me vois entreprendre.

S'il doit servir à mon salut,
Si mon ame en tire avantage,
Ainsi que ton honneur en est l'unique but,
Que te servir en soit l'usage.

Mais s'il est nuisible à mon cœur,
S'il est inutile à mon ame,
Daigne éteindre, ô mon Dieu, cette frivole ardeur,
Et remplis-moi d'une autre flamme.

Car souvent un desir peut sembler vertueux,
Qui n'a de la vertu qu'un air tumultueux,
Qu'une ombre colorée ; et ce n'est pas à dire,
Quoiqu'il paroisse bon, que c'est moi qui l'inspire.
Il ne t'est pas aisé de juger au certain
Quel esprit meut ton ame, ou ta langue, ou ta main;
S'il est bon ou mauvais; si l'un ou l'autre est cause
Que tu fais un souhait pour telle ou telle chose,
Ou si ce n'est enfin qu'un simple mouvement
Qu'excite dans ton cœur ton propre sentiment.

Plusieurs y sont trompés, et leur fausse lumière
Trouve le précipice au bout de la carrière,
Après avoir cru prendre avec fidélité
Pour guide en tous leurs pas l'Esprit de vérité.
Tu dois donc, ô mon fils, toujours avec ma crainte,
Avec l'humilité dedans ton cœur empreinte,
M'adresser tous tes vœux, me demander l'effet
De tout ce que tu crois digne de ton souhait,
Réduire tes desirs sous ce que je desire,
M'en remettre le tout, et toujours me redire :

Tu vois ce qui m'est le meilleur,
De mes maux tu sais le remède ;
Regarde mon desir, et règle-le, Seigneur,
Ainsi que tu veux qu'il succède.

Donne-moi ce que tu voudras;
Choisis le temps et la mesure :
Et comme il te plaira daigne étendre le bras
Sur ta chétive créature.

Vois-moi gémir et travailler,
Et pour tout fruit ne me destine
Que ce qui te plaît mieux, et qui fait mieux briller
L'éclat de ta gloire divine.

Ordonne de tout mon emploi
Par ta providence suprême;
Agis partout en maître, et dispose de moi
Sans considérer que toi-même.

Tiens moi dans ta main fortement ;
Tourne, retourne-moi sans cesse ;
Porte-moi, sans repos, de la joie au tourment,
De la douleur à l'alégresse.

Tel qu'un esclave prêt à tout,
Pour toi, non pour moi, je veux vivre ;
C'est là mon seul desir : puissé-je jusqu'au bout,
O mon Dieu, dignement le suivre!

ORAISON

POUR FAIRE LE BON PLAISIR DE DIEU.

Doux arbitre de mon sort,
Daigne m'accorder ta grâce;
Qu'elle aide mon foible effort,
Et que sa pleine efficace
Dure en moi jusqu'à la mort.

Fais, Seigneur, que mon desir
N'ait pour but invariable
Que ce que ton bon plaisir
Aura le plus agréable,
Que ce qu'il voudra choisir.

Que ton vouloir soit le mien;
Que le mien toujours le suive,
Et s'y conforme si bien,
Qu'ici-bas, quoi qu'il m'arrive,
Sans toi je ne veuille rien.

Fais-le toujours prévaloir
Sur quoi que je me propose,
Et mets hors de mon pouvoir
De vouloir aucune chose
Que ce qu'il te plaît vouloir.

Fais-moi de sorte mourir
A tout ce qu'on voit au monde,
Que je ne puisse chérir
Sur la terre ni sur l'onde
Que ce qui ne peut périr.

Que ma gloire à l'abandon
Sous les mépris abymée
Conserve si peu mon nom,
Qu'à mes yeux la renommée
Doute si je vis ou non.

Fais que de tous mes souhaits

En toi seul je me repose;
Fais qu'attendant les effets
Où mon ame se dispose,
Elle trouve en toi sa paix.

Toi seul es le vrai repos;
Hors de toi le calme est rude;
Et la bonace des flots
Augmente l'inquiétude
Des plus sages matelots.

En cette paix donc, Seigneur,
Essentielle et suprême,
En cet unique bonheur,
Qui n'est autre que toi-même,
Fais le repos de mon cœur.

CHAPITRE XVI.

QUE LES VÉRITABLES CONSOLATIONS NE SE DOIVENT CHERCHER QU'EN DIEU.

J'épuise mon desir, j'épuise ma pensée
A chercher des contentements
Qui par de vrais soulagements
Adoucissent les maux dont mon ame est pressée;
Mais, hélas! après tout, j'ai beau m'en figurer,
J'ai beau les desirer,
Ce n'est point en ces lieux que je les dois attendre;
L'avenir seul me les promet,
Cet heureux avenir où chacun peut prétendre,
Mais qu'on n'obtient qu'au prix où la vertu le met.

Quand par un heureux choix d'événements propices
Le monde me feroit sa cour;
Quand il n'auroit soin nuit et jour
Que d'inventer pour moi de nouvelles délices;
Quand il attacheroit lui-même à mes côtés
Toutes ses voluptés,
De combien de moments en seroit la durée?

Et quels biens me pourroit donner
Sa faveur la plus ferme et la mieux assurée,
Qu'en un coup d'œil peut-être il faut abandonner?

N'espère point de joie, ô mon cœur, que frivole;
N'en espère aucune ici-bas
Qu'en ce grand Dieu de qui le bras
Soutient l'humble et le pauvre, et partout le console;
Quels que soient tes ennuis, attends encore un peu,
Sans attiédir ton feu;
Attends le doux effet des promesses divines;
Et tu posséderas bientôt
Des biens encor plus grands que tu ne t'imagines,
Et que le ciel pour toi garde comme en dépôt.

Ce lâche abaissement aux douceurs temporelles,
Que le siècle fait trop goûter,
Sert d'un grand obstacle à monter
Dans ce palais de gloire où sont les éternelles:
Attache tes desirs, mon ame, à celles-ci;
Fais-en ton seul souci,
Et regarde en passant celles-là pour l'usage;
Ne t'en laisse plus éblouir:
Ce Dieu qui du néant te fit à son image
Eut un plus digne objet que de t'en voir jouir.

De quoi te serviroient tous les trésors du monde,
Tous ceux que la terre et la mer
Dans leur sein peuvent enfermer,
Si ce n'est point sur eux qu'un vrai bonheur se fonde?
Le plus pompeux éclat de ces riches trésors
N'a qu'un brillant dehors
Qui n'excite au-dedans que de l'inquiétude;
Il n'a point de solide bien;
Et, si tu veux trouver quelque béatitude,
Elle n'est qu'en ce Dieu qui créa tout de rien.

Mais garde-toi surtout de la présumer telle
Que se la peignent ces mondains
Dont les desirs brutaux et vains

Au gré de leur caprice en forment un modèle :
Tu t'y dois figurer un amas de vrais biens,
Tel que les vrais chrétiens
Dans leurs plus longs travaux attendent sans murmure;
Un avant-goût délicieux,
Tel que sent quelquefois une ame droite et pure
De qui tout l'entretien s'élève jusqu'aux cieux.

Rempli de cette idée, il te sera facile
De juger l'instabilité
Qu'a le monde et sa vanité,
Comme lui décevante, et comme lui fragile.
La seule vérité donne aux afflictions
Des consolations
Durables à l'égal de sa sainte parole :
Ainsi l'éprouvent les dévots;
Et, portant en tous lieux un Dieu qui les console,
Ils savent bien aussi lui dire à tout propos :

Bénin Sauveur de la nature,
Prends soin partout de m'assister,
Et daigne sans cesse prêter
Ton secours à ta créature.

Qu'au milieu de toutes mes peines
Ce me soit un soulagement
D'être abandonné pleinement
Des consolations humaines.

Qu'au défaut même de la tienne,
J'en trouve dans ta volonté,
Dont la juste sévérité
Fait cette épreuve de la mienne.

Car enfin, Seigneur, ta colère
Fera place à des temps plus doux,
Et les fureurs d'un Dieu jaloux
Céderont aux bontés d'un père.

CHAPITRE XVII.

QU'IL FAUT NOUS REPOSER EN DIEU DE TOUT LE SOIN DE NOUS-MÊMES.

Laisse-moi te traiter ainsi que je l'entends :
Je sais ce qui t'est nécessaire;
Je juge mieux que toi de ce que tu prétends;
Encore un coup, laisse-moi faire.
Tu vois tout comme un homme, et sur tous les objets
Les sentiments humains conduisent tes projets;
Souvent ta passion elle seule y préside:
Tu lui remets souvent le choix de tes desirs;
Et, recevant ainsi cette aveugle pour guide,
Tu rencontres des maux où tu crois des plaisirs.

Ce que tu dis, Seigneur, n'est que trop véritable:
Les soucis que tu prends de moi
Surpassent de bien loin tous ceux dont est capable
L'amour-propre et son fol emploi.

Aussi faut-il sur toi pleinement s'en démettre,
Sans se croire, sans se chercher;
Et qui n'en use ainsi ne sauroit se promettre
De faire un pas sans trébucher.

Tiens donc ma volonté sous ton ordre céleste,
Droite en tout temps, ferme en tous lieux;
Laisse-moi cette grace, et dispose du reste
Comme tu jugeras le mieux.

A cela près, Seigneur, que ta main se déploie;
Je ne veux examiner rien;
Et je suis assuré que, quoi qu'elle m'envoie,
Tout est bon, tout est pour mon bien.

Sois béni, si tu veux que tes lumières saintes
Éclairent mon entendement;
Et ne le sois pas moins, si leurs clartés éteintes
Me rendent mon aveuglement.

Sois à jamais béni, si tes douces tendresses
Daignent consoler mes travaux,
Et ne le sois pas moins, si tes justes rudesses
Se plaisent à croître mes maux.

Ainsi tous tes souhaits se doivent concevoir,
Si tu veux que je les écoute;
Ainsi tu dois, mon fils, te mettre en mon pouvoir,
Si tu veux marcher dans ma route.
Tiens ton cœur prêt à tout, et d'un visage égal
Accepte de ma main et le bien et le mal,
Le profond déplaisir et la pleine alégresse;
Sois content, pauvre et riche, et toujours satisfait;
Soit que je te console ou que je te délaisse,
Bénis ma providence, et chéris-en l'effet.

Volontiers, ô mon Dieu, volontiers je captive
Mes desirs sous ton saint vouloir,
Et pour l'amour de toi je veux, quoi qu'il m'arrive,
Souffrir tout sans m'en émouvoir.

Le succès le plus triste et le plus favorable,
Le plus doux et le plus amer,
Me seront tous des choix de ta main adorable,
Qu'également il faut aimer.

Je les recevraï tous, sans mettre différence
Entre le bon et le mauvais;
Je les aimerai tous, et ma persévérance
T'en rendra graces à jamais.

Aux assauts du péché rends mon ame invincible;
Daigne l'en faire triompher;
Et je ne craindrai point la mort la plus terrible,
Ni les puissances de l'enfer.

Pourvu que ma langueur ne soit jamais punie
Par un éternel abandon,
Pourvu, Seigneur, pourvu que du livre de vie
Jamais tu n'effaces mon nom,

Fais pleuvoir des douleurs, fais pleuvoir des misères,
Fais-en sur moi fondre un amas;
Rien ne pourra me nuire, et dans les plus amères
Je ne verrai que des appas.

CHAPITRE XVIII.

QU'IL FAUT SOUFFRIR AVEC PATIENCE LES MISÈRES TEMPORELLES, A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST.

Vois, mortel, combien tu me dois;
J'ai quitté le sein de mon Père,
Je me suis revêtu de toute ta misère,
J'en ai voulu subir les plus indignes lois:
Le ciel étoit fermé, tu n'y pouvois prétendre;
Pour t'en ouvrir la porte il m'a plu d'en descendre,
Sans que rien m'imposât cette nécessité;
Et, pour prendre une vie amère et douloureuse,
J'ai suivi seulement la contrainte amoureuse
De mon immense charité.

Mais je veux amour pour amour;
Je veux, mon fils, que tu contemples
Ce que je t'ai laissé de précieux exemples
Comme autant de leçons pour souffrir à ton tour;
Que, sous l'accablement des misères humaines,
L'esprit dans les ennuis et le corps dans les gênes,
Tu tiennes toujours l'œil sur ce que j'ai souffert,
Et que, malgré l'horreur qu'en conçoit la nature,
Tu t'offres sans relâche à souffrir sans murmure,
Ainsi que je m'y suis offert.

Examine chaque moment
Qu'en terre a duré ma demeure;
Va du premier instant jusqu'à la dernière heure;
Remonte de la fin jusqu'au commencement;
Tiens-en toute l'image à tes yeux étendue:
Verras-tu de mes maux la course suspendue,
De ces maux où pour toi je me suis abymé?
La crèche où je naquis vit mes premières larmes;

Tous mes jours n'out été que douleurs ou qu'alarmes,
Et ma croix a tout consommé.

Au manquement continuel
Des commodités temporelles,
On a joint contre moi les plaintes, les querelles,
Et tout ce que l'opprobre avoit de plus cruel :
J'en ai porté la honte avec mansuétude;
J'ai vu sans m'iudigner la noire ingratitude
Payer tous mes bienfaits d'un outrageux mépris,
La fureur du blasphème attaquer mes miracles,
Et l'orgueil iguorant condamner les oracles
Dout j'illuminois les esprits.

Il est vrai, mon Sauveur, que toute votre vie
Est de la patience un miroir éclatant,
Et qu'uu si grand exemple à souffrir me convie
Tout ce qu'a le malheur de plus persécutant.

Puisque par-là surtout vous sûtes satisfaire
Aux ordres que vous fit votre Père éternel,
Avec quelle raisou voudrois-je m'y soustraire ?
L'innocent lui doit-il plus que le criminel ?

Il faut bien qu'à son tour le pécheur misérable
Accepte de ses maux toute la dureté,
Et soumette une vie infirme et périssable
Aux souverains décrets de votre volonté.

Il est juste, ô mon Dieu, que sans impatience
J'en porte le fardeau pour mon propre salut,
Et que de ses ennuis la triste expérience
Ne produise en mon cœur ni dégoût ni rebut.

La foiblesse attachée à notre impure masse
Trouve sa charge lourde et fâcheuse à porter;
Mais, par l'heureux secours de votre sainte grace,
Plus le poids en est grand, plus il fait mériter.

Votre exemple nous aide à souffrir avec joie;
Celui de tous vos saints nous rehausse le cœur :

L'un et l'autre du ciel nous aplanit la voie;
L'un et l'autre y soutient notre peu de vigueur.

Sous la loi de Moïse et son rude esclavage
La vie avoit bien moins de quoi nous consoler;
Le ciel toujours fermé laissoit peu de passage
Par où jusque sur nous sa douceur pût couler.

Sa route étoit alors beaucoup plus inconnue,
Et sembloit se cacher sous tant d'obscurité,
Que peu pour la trouver avoient assez de vue,
Et très peu pour la suivre assez de fermeté.

Encor ce petit nombre, en qui l'ame épurée
Avoit fait sur le monde un vertueux effort,
Voyoit bien dans le ciel sa place préparée;
Mais pour s'y voir assis il falloit votre mort.

Il leur falloit attendre, après tous leurs mérites,
Que votre sang versé les rendit bienheureux,
Et vers votre justice ils n'étoient pas bien quittes,
A moins que votre amour payât encor pour eux.

Que je vous dois d'encens, que je vous dois de graces
De m'avoir enseigné le bon et droit chemin,
Et de m'avoir frayé ces douloureuses traces
Qui mènent sur vos pas à des plaisirs sans fin!

La faveur m'est commune avec tous vos fidèles,
Qu'unit la charité sous votre aimable loi :
Recevez-en, Seigneur, des graces éternelles;
Je vous en rends pour eux aussi bien que pour moi.

Car enfin votre vie est cette voie unique
Où par la patience on marche jusqu'à vous :
Par-là votre royaume à tous se communique;
Par-là votre couronne est exposée à tous.

Si vous n'aviez vous-même enseigné cette voie,
Si vous n'y laissiez voir l'empreinte de vos pas,

Vous offririez en vain votre couronne en proie:
Prendroit-on un chemin qu'on ne connoîtroit pas?

Si nous cessions d'avoir votre exemple pour guide,
Les moindres embarras nous feroient rebrousser,
Et toute notre ardeur abattue et languide
Tourneroit en arrière, au lieu de s'avancer.

Hélas! puisqu'on s'égare avec tant de lumière
Qu'épandent votre vie et vos enseignements,
Qui pourroit arriver au bout de la carrière,
Si nous étions réduits à nos aveuglements?

CHAPITRE XIX.

DE LA VÉRITABLE PATIENCE.

Qu'as-tu, mon fils, que tu soupires?
Considère ma Passion,
Considère mes saints, regarde leurs martyres,
Et baisse après les yeux sur ton affliction :
Qu'y trouves-tu qui leur soit comparable,
Toi qui prétends une place en leur rang?
Va, cesse de nommer ton malheur déplorable,
Tu n'en es pas encor jusqu'à verser ton sang.

Tu souffres, mais si peu de chose
Au prix de ce qu'ils ont souffert,
Que le fardeau léger des croix que je t'impose
Ne vaut pas que sur lui tu tiennes l'œil ouvert :
Vois, vois plutôt celles qu'ils ont portées;
Vois quels tourments a bravés leur vertu,
Que d'assauts repoussés, que d'horreurs surmontées;
Et si tu le peux voir, dis-moi, que souffres-tu?

Vois par mille épreuves diverses
Leurs cœurs sans relâche exercés;
Vois-les bénir mon nom dans toutes leurs traverses,
Et tomber sous le faix sans en être lassés;
Vois leur constance au milieu de leurs gênes
Monter plus haut, plus on les fait languir;

Mesure bien tes maux sur l'excès de leurs peines,
Tes maux n'auront plus rien qui mérite un soupir.

Sans doute, alors que ta foiblesse
Les trouve trop lourds à porter,
Ta propre impatience est tout ce qui te blesse,
Et seule fait le poids qu'elle veut rejeter.
Légers ou lourds, il faut que tu les portes;
Tu ne peux rompre un ordre fait pour tous,
Et, soit que tes douleurs soient ou foibles ou fortes,
Tu dois même constance à soutenir leurs coups.

Tu te montres d'autant plus sage,
Que tu t'y prépares le mieux;
Ton mérite en augmente, et prend un avantage
Qui te rend d'autant plus agréable à mes yeux;
La douleur même en est d'autant moins rude
Quand le courage, à souffrir disposé,
S'en est fait par avance une douce habitude;
Et lorsqu'il s'est vaincu tout lui devient aisé.

Ne dis jamais pour ton excuse :
« Je ne saurois souffrir d'un tel;
« De mon trop de bonté sa calomnie abuse,
« Le dommage est trop grand, l'outrage trop mortel;
« A ma ruine il se montre inflexible,
« Il prend pour but de me déshonorer;
« Je souffrirai d'un autre, et serai moins sensible,
« Selon que je verrai qu'il est bon d'endurer. »

Cette pensée est folle et vaine,
Et l'amour-propre qu'elle suit
Sous ce discernement de la prudence humaine
Cache un orgueil secret qui t'enfle et te séduit :
Au lieu de voir ce qu'est la patience,
Et quelle main la doit récompenser,
Il attache tes yeux à voir quelle est l'offense,
Et mesurer la main qui vient de t'offenser.

La patience est délicate

Qui ne veut souffrir qu'à son choix,
Qui borne ses malheurs, et jusque là se flatte
Qu'elle en prétend régler et le nombre et le poids :
La véritable est d'une autre nature ;
Et, quelques maux qui se puissent offrir,
Elle ne leur prescrit ordre, temps, ni mesure,
Et n'a d'yeux que pour moi quand il lui faut souffrir.

Que son supérieur l'exerce,
Son pareil, son inférieur,
Elle est toujours la même, et sa peine diverse
Conserve également son calme intérieur ;
Quelle que soit l'épreuve ou la personne,
Elle y présente un courage affermi,
Et n'examine point si l'essai qui l'étonne
Vient d'un homme de bien, ou d'un lâche ennemi.

Sa vertueuse indifférence
Reçoit avec remerciements
Ces odieux trésors d'amertume et d'offense
Qui font partout ailleurs tant de ressentiments;
Autant de fois qu'elle se voit pressée,
Autant de fois elle l'impute à gain,
Et regarde si peu la main qui l'a blessée,
Que tout devient pour elle un présent de ma main.

Instruite dans ma sainte école,
Elle met son espoir aux cieux,
Et sait que dans ses maux si je ne la console,
Du moins ce qu'elle souffre est présent à mes yeux ;
Qu'un jour viendra que ma douce visite
De ses travaux couronnera la foi,
Et qu'un peu de souffance amasse un grand mérite,
Quand ce peu qu'on endure est enduré pour moi.

Tiens donc ton ame toujours prête
A toute épreuve, à tous combats,
Du moins si tu veux vaincre et couronner ta tête
De ce qu'un beau triomphe a de gloire et d'appas :
La patience a sa couronne acquise;

Mais sans combattre on n'y peut aspirer;
A qui sait bien souffrir ma bouche l'a promise,
Et c'en est un refus qu'un refus d'endurer.

Encore un coup, cette couronne
N'est que pour les hommes de cœur :
Si tu peux souhaiter qu'un jour je te la donne,
Résiste avec courage, et souffre avec douceur.

Sans le travail et sans l'inquiétude
Le vrai repos ne se peut obtenir,
Et sans le dur effort d'un combat long et rude
A la pleine victoire on ne peut parvenir.

Donne-moi donc ta grace; et par elle, Seigneur,
Fais pouvoir à ta créature
Ce qui semble impossible à la morne langueur
Où l'ensevelit la nature.

Tu connois mieux que moi que mon peu de vertu
Ne peut souffrir que peu de chose;
Tu sais que mon courage est soudain abattu
Au moindre obstacle qui s'oppose.

Daigne le relever de cet abattement,
Quelque injure qui me soit faite;
Et fais-moi pour ton nom souffrir si constamment,
Que je m'y plaise et le souhaite.

Car endurer pour toi l'outrage et le rebut,
Être pour toi traité d'infame,
C'est prendre le chemin qui conduit au salut,
C'est la haute gloire de l'ame.

CHAPITRE XX.

DE L'AVEU DE LA PROPRE INFIRMITÉ, ET DES MISÈRES DE CETTE VIE.

A ma confusion, Seigneur, je te confesse
Quelle est mon injustice et quelle est ma foiblesse;

Je veux bien te servir de témoin contre moi:
Peu de chose m'abat, peu de chose m'attriste,
Et dans tous mes souhaits, pour peu qu'on me résiste,
Un orgueilleux chagrin soudain me fait la loi.

J'ai beau me proposer d'agir avec courage,
Le moindre tourbillon me fait peur de l'orage,
Et renverse d'effroi mon plus ferme propos;
D'angoisse et de dépit j'abandonne ma route,
Et, me livrant moi-même à ce que je redoute,
Je me fais le jouet et des vents et des flots.

C'est bien pour en rougir de voir quelle tempête
Souvent mes lâchetés attirent sur ma tête,
Et combien ce grand trouble a peu de fondement;
C'est bien pour en rougir de me voir si fragile,
Que souvent dans mon cœur la chose la plus vile
Forme d'une étincelle un long embrasement.

Quelquefois, au milieu de ma persévérance,
Lorsque je crois marcher avec quelque assurance,
Et fournir ma carrière avec moins de danger,
Quand j'y pense le moins, je trébuche par terre,
Et lorsque je m'estime à l'abri du tonnerre,
Je me trouve abattu par un souffle léger.

Reçois-en l'humble aveu, Seigneur, et considère
De ma fragilité l'impuissante misère,
Qui me met à toute heure en état de périr:
Sans que je te la montre, elle t'est trop connue;
Elle est de tous côtés exposée à ta vue;
D'un regard de pitié daigne la secourir.

Tire-moi de la fange où ma chute m'engage;
De ce bourbier épais arrache ton image,
Que par mon propre poids je n'y reste enfoncé:
Fais que je me relève aussitôt que je tombe;
Fais que si l'on m'abat jamais je ne succombe;
Fais que je ne sois point tout-à-fait terrassé.

Ce qui devant tes yeux rend mon ame confuse,
Ce qui dans elle-même à tous moments l'accuse,
Et me force à trembler sous un juste remords,
C'est de me voir si prompt à choir dans cette boue,
Et qu'à mes passions, qu'en vain je désavoue,
Je n'oppose en effet que de lâches efforts.

Bien que ta main propice à mon cœur qui s'en fâche
Au plein consentement jamais ne le relâche,
Et contre leurs assauts lui donne un grand appui;
Le combat est fâcheux, il importune, il gêne,
Et, comme la victoire est toujours incertaine,
Vivre toujours en guerre accable enfin d'ennui.

De mille objets impurs l'abominable foule,
Qui jusqu'au fond du cœur en moins de rien se coule,
N'a pas pour en sortir même facilité;
Leur plus légère idée a peine à disparoître;
Le soin de l'effacer souvent l'obstine à croître,
Et montre ainsi l'excès de mon infirmité.

Puissant Dieu d'Israël, qui, jaloux de nos ames,
Ne veux les voir brûler que de tes saintes flammes,
Regarde mes travaux, regarde ma douleur;
Secours par tes bontés ton serviteur fidèle;
Et, de quelque côté que se porte mon zèle,
De tes divins rayons prête-lui la chaleur.

Répands dans mon courage une céleste force,
De peur que de la chair la dangereuse amorce,
Le vieil homme, à l'esprit encor mal asservi,
Se prévalant sur moi de toute ma foiblesse,
N'affermisse un empire à cette chair traîtresse,
Et que par l'esprit même il ne soit trop suivi.

C'est contre cette chair, notre fière ennemie,
Que tant que nous traînons cette ennuyeuse vie
Nous avons à combattre autant qu'à respirer.
Quelle est donc cette vie où tout n'est que misères,
Que tribulations, que rencontres amères,
Que piéges, qu'ennemis prêts à nous dévorer?

Qu'une affliction passe, une autre lui succède;
Souvent elle renait de son propre remède,
Et rentre du côté qu'on la vient de bannir;
Un combat dure encor que mille autres surviennent,
Et cet enchaînement dont ils s'entre-soutiennent
Fait un cercle de maux, qui ne sauroit finir.

Peut-on avoir pour toi quelque amour, quelque estime,
O vie! ô d'amertume affreux et vaste abyme,
Cuisant et long supplice et de l'ame et du corps?
Et, parmi les malheurs dont je te vois suivie,
A quel droit gardes-tu l'aimable nom de vie,
Toi dont le cours funeste engendre tant de morts?

On t'aime cependant, et la foiblesse humaine,
Bien qu'elle voie en toi les sources de sa peine,
Y cherche avidement celle de ses plaisirs.
Le monde est un pipeur, on dit assez qu'il trompe,
On déclame assez haut contre sa vaine pompe,
Mais on ne laisse point d'y porter ses desirs.

Le pouvoir dominant de la concupiscence
Qu'imprime en notre chair notre impure naissance
Ainsi sous ce trompeur captive nos esprits;
Mais il faut que le cœur saintement se rebelle,
Et juge quels motifs font aimer l'infidèle,
Et quels doivent pousser à son juste mépris.

Les appétits des sens, la soif de l'avarice,
L'orgueil qui veut monter au gré de son caprice,
Enfantent cet amour que nous avons pour lui;
Les angoisses d'ailleurs, les peines, les misères,
Qui les suivent partout comme dignes salaires,
En font naître à leur tour le dégoût et l'ennui.

Mais une ame à l'aimer lâchement adonnée,
Par d'infames plaisirs en triomphe menée,
Ne considère point ce qui le fait haïr:
Ce fourbe à ses regards déguise toutes chôses,
Lui peint les nuits en jours, les épines en roses,
Et ses yeux subornés aident à la trahir.

Aussi n'a-t-elle rien qui l'en puisse défendre;
Les douceurs que d'en-haut Dieu se plaît à répandre
Sont des biens que jamais sa langueur n'a goûtés;
Elle n'a jamais vu quel charme a ce grand Maître,
Ni combien la vertu, qui craint de trop paroître,
Verse en l'intérieur de saintes voluptés.

Le vrai, le plein mépris des vanités mondaines
Qu'embrassent en tous lieux ces ames vraiment saines
Qui, sous la discipline, ont Dieu pour leur objet,
C'est ce qui leur départ cette douceur exquise;
Et de sa propre voix Dieu même l'a promise
A qui peut s'affermir dans ce noble projet.

Par-là notre ferveur, enfin mieux éclairée,
Promène sur le monde une vue assurée,
Que son flatteur éclat ne sauroit éblouir:
Nous voyons comme il trompe et se trompe lui-même;
Nous le voyons se perdre, et perdre ce qu'il aime
Au milieu des faux biens dont il pense jouir.

CHAPITRE XXI.

QU'IL FAUT SE REPOSER EN DIEU PAR-DESSUS TOUS LES BIENS ET TOUS LES DONS DE LA NATURE ET DE LA GRACE.

Mon ame, c'est en Dieu par-dessus toutes choses
Qu'il faut qu'en tout, partout, toujours tu te reposes;
Il n'est point de repos ailleurs que criminel,
Et lui seul est des saints le repos éternel.
  Fais donc, aimable Auteur de toute la nature,
Qu'en toi j'en trouve plus qu'en toute créature,
Plus qu'au plus long bonheur de la pleine santé,
Plus qu'aux plus vifs attraits dont charme la beauté,
Plus qu'au plus noble éclat de l'honneur le plus rare,
Plus qu'en tout le brillant dont la gloire se pare,
Plus qu'en toute puissance, et plus qu'au plus haut rang
Où puissent élever les charges et le sang,
Plus qu'en toute science et plus qu'en toute adresse,
Plus que dans tous les arts, plus qu'en toute richesse,
Plus qu'en toute la joie et les ravissements

Que puissent prodiguer de pleins contentements,
Plus qu'en toute louange et toute renommée,
Qu'en toute leur illustre et pompeuse fumée,
Qu'en toutes les douceurs des consolations
Qui soulagent un cœur dans ses afflictions.
Seigneur, puisqu'en toi seul ce vrai repos habite,
Fais-le-moi prendre en toi par-dessus tout mérite,
Par-dessus quoi que fasse espérer de plaisir
La plus douce promesse ou le plus cher desir,
Par-dessus tous les dons que ta main libérale
Pour enrichir une ame abondamment étale,
Par-dessus tout l'excès des plus dignes transports
Dont soit capable un cœur rempli de ces trésors,
Par-dessus les secours que lui prêtent les anges,
Par-dessus le soutien qu'il reçoit des archanges,
Par-dessus tout ce gros de saintes légions
Qui de ton grand palais peuplent les régions,
Par-dessus tout enfin ce que tu rends visible,
Par-dessus ce qui reste aux yeux imperceptible,
Et, pour dire en un mot tout ce que je conçoi,
Par-dessus, ô mon Dieu, tout ce qui n'est point toi.
Car tu possèdes seul en un degré suprême
La bonté, la grandeur, et la puissance même;
Toi seul suffis à tout, toi seul en toi contiens
L'immense plénitude où sont tous les vrais biens;
Toi seul as les douceurs après qui l'ame vole,
Toi seul as dans ses maux tout ce qui la console,
Toi seul as des beautés dignes de la charmer,
Toi seul es tout aimable, et toi seul sais aimer,
Toi seul portes en toi ce noble et vaste abyme
Qui t'environne seul de gloire légitime;
Enfin c'est en toi seul que vont se réunir
Le passé, le présent, avec tout l'avenir,
En toi qu'à tous moments s'assemblent et s'épurent
Tous les biens qui seront, et qui sont, et qui furent,
En toi que tous ensemble ils ont toujours été,
Qu'ils sont, et qu'ils seront toute l'éternité.
Ainsi tous tes présents autres que de toi-même
N'ont point de quoi suffire à cette ame qui t'aime;
A moins que de te voir, à moins que d'en jouir,

Rien n'offre à ses desirs de quoi s'épanouir.
Quoi qu'assure à ses vœux ta parole fidèle,
Quoi que de tes grandeurs ta bonté lui révèle,
Elle n'y trouve point à se rassasier ;
Quelque chose lui manque où tu n'es pas entier,
Et mon cœur n'a jamais ni de repos sincère,
Ni par où pleinement se pouvoir satisfaire,
S'il ne repose en toi, si de tout autre don
Il ne fait pour t'aimer un solide abandon,
Si, porté fortement à travers les nuages
Jusqu'au-dessus des airs et de tous tes ouvrages,
Par les sacrés élans d'un zèle plein de foi
Sur les pieds de ton trône il ne s'attache à toi.

Adorable Jésus, cher époux de mon ame,
Qui dans la pureté fais luire tant de flamme,
Souverain éternel, et de tous les humains,
Et de tout ce qu'ont fait et ta voix et tes mains,
Qui pourra me donner ces ailes triomphantes
Que d'un cœur vraiment libre ont les ardeurs ferventes,
Afin que hors des fers de ce triste séjour
Je vole dans ton sein pour y languir d'amour?

Quand pourrai-je, Seigneur, bannir toute autre idée,
Et, l'ame toute en toi, de toi seul possédée,
T'embrasser à mon aise, et goûter à loisir
Combien ta vue est douce au pur et saint desir?

Quand verrai-je cette ame en toi bien recueillie,
Sans plus faire au-dehors d'imprudente saillie,
S'oublier elle-même à force de t'aimer,
Sensible pour toi seul, en toi se transformer,
Ne se plus servir d'yeux, de langue, ni d'oreilles,
Que pour voir, pour chanter, pour ouïr tes merveilles,
Et par ces doux transports, que tu rends tout puissants,
Passer toute mesure et tout effort des sens,
Pour s'unir pleinement aux grandeurs de ton être
D'une façon qu'à tous tu ne fais pas connoître?

Je ne fais que gémir, et porte avec douleur,
Attendant ce beau jour, l'excès de mon malheur ;
Mille sortes de maux dans ce val de misères
Troublent incessamment ces élans salutaires,
M'accablent de tristesse, et m'offusquent l'esprit,

Rompent tous les effets de ce qu'il se prescrit,
Les détournent ailleurs, de lui-même le chassent,
Sous de fausses beautés l'attirent, l'embarrassent,
Et, m'ôtant l'accès libre à tes attraits charmants,
M'empêchent de jouir de tes embrassements,
M'empêchent d'en goûter les douceurs infinies,
Qu'aux esprits bienheureux jamais tu ne dénies.
Laisse-toi donc toucher, Seigneur, à mes soupirs;
Laisse-toi donc toucher, Seigneur, aux déplaisirs
Qui, de tous les côtés tyrannisant la terre,
En cent et cent façons me déclarent la guerre,
Et, répandant partout leur noire impression,
N'y versent qu'amertume et désolation.
Ineffable splendeur de la gloire éternelle,
Consolateur de l'ame en sa prison mortelle,
En ce pélerinage où le céleste Amour
Lui montrant son pays la presse du retour,
Si ma bouche est muette, écoute mon silence;
Écoute dans mon cœur une voix qui s'élance;
Là, d'un ton que jamais nul que toi n'entendit,
Cette voix sans parler te dit et te redit:

Combien dois-je encore attendre?
Jusques à quand tardes-tu,
O Dieu tout bon, à descendre
Dans mon courage abattu?

Mon besoin t'en sollicite,
Toi, qui de tous biens auteur,
Peux d'une seule visite
Enrichir ton serviteur.

Viens donc, Seigneur, et déploie
Tous tes trésors à mes yeux;
Remplis-moi de cette joie
Que tu fais régner aux cieux.

De l'angoisse qui m'accable
Daigne être le médecin,
Et d'une main charitable
Dissipe-s-en le chagrin.

Viens, mon Dieu, viens sans demeure:
Tant que je ne te vois pas,
Il n'est point de jour ni d'heure
Où je goûte aucun appas.

Ma joie en toi seul réside;
Tu fais seul mes bons destins;
Et sans toi ma table est vide
Dans la pompe des festins.

Sous les misères humaines,
Infecté de leur poison,
Et tout chargé de leurs chaînes,
Je languis comme en prison;

Jusqu'à ce que ta lumière
Y répande sa clarté,
Et que ta faveur entière
Me rende ma liberté;

Jusqu'à ce qu'après l'orage,
La nuit faisant place au jour,
Tu me montres un visage
Qui soit pour moi tout d'amour.

Que d'autres, enivrés de leurs folles pensées,
Suivent au lieu de toi leurs ardeurs insensées,
Que le reste du monde attache ses plaisirs
Aux frivoles objets de ses bouillants desirs;
Rien ne me plaît, Seigneur, rien ne pourra me plaire
Que toi, qui seul de l'ame es l'espoir salutaire :
Je ne m'en tairai point, et sans cesse je veux
Jusqu'au ciel, jusqu'à toi, pousser mes humbles vœux,
Tant que ma triste voix enfin mieux entendue,
Tant que ta grace enfin à mes soupirs rendue,
Tu daignes, pour réponse à cette voix sans voix,
D'un même accent me dire et redire cent fois:

Me voici, je viens à ton aide;
Je viens guérir les maux où tu m'as appelé,

Et ma main secourable apporte le remède
Dont tu dois être consolé.

De mon trône j'ai vu tes larmes;
J'ai vu de tes desirs l'amoureuse langueur;
J'ai vu tes repentirs, tes douleurs, tes alarmes,
Et l'humilité de ton cœur.

J'ai voulu si peu me défendre
De tout ce que leur vue attiroit de pitié,
Que jusque dans ton sein il m'a plu de descendre
Par un pur excès d'amitié.

A ces mots, tout saisi d'un transport extatique,
Ma joie et mon amour te diront pour réplique :

Il est vrai, mes gémissements
Ont eu recours à ta clémence
Pour obtenir la jouissance
De tes sacrés embrassements.

Il est vrai, tout mon cœur, épris
Du bonheur que tu lui proposes,
Veut bien pour toi de toutes choses
Faire un illustre et saint mépris.

Mais tu m'excites le premier
A rechercher ta main puissante,
Et sans ta grace prévenante
Je me plairois dans mon bourbier.

Sois donc béni de la faveur
Que ta haute bonté m'accorde,
Et presse ta miséricorde
D'augmenter toujours ma ferveur.

Qu'ai-je à dire de plus? que puis-je davantage
Que te rendre à jamais un juste et plein hommage,
Sous tes saintes grandeurs toujours m'humilier,
De mon propre néant jamais ne m'oublier,

Et par un souvenir fidèle et magnanime
Déplorer à tes pieds ma bassesse et mon crime?
Quoi qui charme sur terre ou l'oreille ou les yeux,
Quoi que l'esprit lui-même admire dans les cieux,
Ces miracles n'ont rien qui te soit comparable :
Tu demeures toi seul à toi-même semblable;
Sur tout ce que tu fais ta haute majesté
Grave l'impression de sa propre bonté;
Dans tous tes jugements la vérité préside;
Ta seule providence au monde sert de guide,
Et son ordre éternel qui régit l'univers
En fait, sans se changer, les changements divers.
A toi gloire et louange, ô divine Sagesse!
Puisse ma voix se plaire à te bénir sans cesse!
Puisse jusqu'au tombeau mon cœur l'en avouer,
Et tout être créé s'unir à te louer!

CHAPITRE XXII.

QU'IL FAUT CONSERVER LE SOUVENIR DE LA MULTITUDE DES BIENFAITS DE DIEU.

De tes lois à mon cœur ouvre l'intelligence,
Seigneur; conduis mes pas sous tes enseignements,
Et dans l'étroit sentier de tes commandements
Fais-moi sous tes clartés marcher sans négligence :
Instruis-moi de ton ordre et de tes volontés;
Élève mes respects jusques à tes bontés,
Pour faire de tes dons une exacte revue,
Soit qu'ils me soient communs avec tous les humains,
Soit que par privilége une grace imprévue,
Pour me les départir, les choisisse en tes mains.

Que tous en général présents à ma mémoire,
Que de chacun à part le digne souvenir
De ce que je te dois puissent m'entretenir,
Afin que je t'en rende une immortelle gloire.
Mais ma reconnoissance a beau le projeter,
Tous mes remerciements ne sauroient m'acquitter,
A ma honte, ô mon Dieu! je le sais et l'avoue;

Et pour peu que de toi je puisse recevoir,
S'il faut que dignement ma foiblesse t'en loue,
Ma foiblesse jamais n'en aura le pouvoir.

Non, il n'est point en moi de pouvoir bien répondre
Au moindre écoulement de tes sacrés trésors;
Et, quand pour t'en bénir je fais tous mes efforts,
Les efforts que je fais ne font que me confondre.
Quand je porte les yeux jusqu'à ta majesté,
Quand j'ose en contempler l'auguste immensité,
Et mesurer l'excès de ta magnificence,
Soudain, tout ébloui de ces vives splendeurs,
Je sens dans mon esprit d'autant plus d'impuissance,
Qu'il a vu de plus près tes célestes grandeurs.

Nos ames et nos corps de ta main libérale
Tiennent toute leur force et tous leurs ornements;
Ils ne doivent qu'à toi ces embellissements
Que le dedans recèle, ou le dehors étale :
Tout ce que la nature ose faire de dons,
Tout ce qu'au-dessus d'elle ici nous possédons,
Sont des épanchements de ta pleine richesse;
Toi seul nous as fait naître, et toi seul nous maintiens;
Et tes bienfaits partout nous font voir ta largesse,
Qui nous prodigue ainsi toute sorte de biens.

Si l'inégalité se trouve en leur partage,
Si l'un en reçoit plus, si l'autre en reçoit moins,
Tout ne laisse pas d'être un effet de tes soins,
Et ce plus et ce moins te doivent même hómmage.
Sans toi le moindre don ne se peut obtenir,
Et qui reçoit le plus se doit mieux prémunir
Contre ce doux orgueil où l'abondance invite;
Et, de quoi que sur tous il soit avantagé,
Il ne doit ni s'enfler de son propre mérite,
Ni traiter de mépris le plus mal partagé.

L'homme est d'autant meilleur que moins il s'attribue;
Il est d'autant plus grand qu'il s'abaisse le plus,
Et qu'en te bénissant pour tant de biens reçus

Il reconnoît en soi sa pauvreté plus nue.
C'est par le zèle ardent, c'est par l'humilité,
C'est par le saint aveu de son indignité
Qu'il attire sur lui de plus puissantes graces ;
Et qui se peut juger le plus foible de tous
S'affermit d'autant plus à marcher sur tes traces,
Et va d'autant plus haut, qu'il prend mieux le dessous.

Celui pour qui ta main semble être plus avare
Doit le voir sans tristesse et souffrir sans ennui ;
Et, sans porter d'envie aux plus riches que lui,
Attendre avec respect ce qu'elle lui prépare.
Au lieu de murmurer contre ta volonté,
C'est à lui de louer ta divine bonté,
Qui fait tous ses présents sans égard aux personnes :
Tu donnes librement, et préviens le desir ;
Mais il est juste aussi que de ce que tu donnes
Le partage pour loi n'est que ton bon plaisir.

Ainsi que d'une source en biens inépuisable
De ta bénignité tout découle sur nous ;
Sans devoir à personne elle départ à tous,
Et, quoi qu'elle départe, elle est tout adorable :
Tu sais ce qu'à chacun il est bon de donner,
Et quand il faut l'étendre, ou qu'il la faut borner,
Ton ordre a ses raisons qui règlent toutes choses ;
L'examen de ton choix sied mal à nos esprits,
Et du plus et du moins tu connois seul les causes,
Toi qui connois de tous le mérite et le prix.

Aussi veux-je tenir à faveur souveraine
D'avoir peu de ces dons qui brillent au-dehors,
De ces dons que le monde estime des trésors,
De ces dons que partout suit la louange humaine.
Je sais qu'assez souvent ce sont de faux luisants,
Que la pauvreté même est un de tes présents,
Qui porte de ton doigt l'inestimable empreinte,
Et qu'entre les mortels être bien ravalé
Donne moins un sujet de chagrin et de plainte,
Qu'une digne matière à vivre consolé.

Tu n'as point fait ici dans l'or ni dans l'ivoire
Le choix de tes amis et de tes commensaux,
Mais dans le plus bas rang et les plus vils travaux
Que le monde orgueilleux ait bannis de sa gloire.
Tes apôtres, Seigneur, en sont de bons témoins;
Eux à qui du troupeau tu laissas tous les soins,
Eux qu'ordonnoit ta main pour princes de la terre,
De quel ordre éminent les avois-tu tirés?
Et quelle étoit la pourpre et de Jean et de Pierre,
Dans une barque usée, et des rets déchirés?

Cependant sans se plaindre ils ont traîné leur vie,
Et, plongés qu'ils étoient dans la simplicité,
Le précieux éclat de leur humilité
Aux plus grands potentats ne portoit point d'envie:
Ils agissoient partout sans malice et sans fard,
Et la superbe en eux avoit si peu de part,
Que de l'ignominie ils faisoient leurs délices;
Les opprobres pour toi ne les pouvoient lasser,
Et ce que fuit le monde à l'égal des supplices,
C'étoit ce qu'avec joie ils couroient embrasser.

Ainsi, qui de tes dons connoît bien la nature
N'en conçoit point d'égal à celui d'être à toi,
D'avoir ta volonté pour immuable loi,
D'accepter ses décrets sans trouble et sans murmure:
Il te fait sur lui-même un empire absolu;
Et, quand ta providence ainsi l'a résolu,
Il tombe sans tristesse au plus bas de la roue:
Ce qu'il est sur un trône, il l'est sur un fumier,
Humble dans les grandeurs, content parmi la boue,
Et tel au dernier rang qu'un autre est au premier.

Son ame, de ta gloire uniquement charmée,
Et maîtresse partout de sa tranquillité,
La trouve dans l'opprobre et dans l'obscurité,
Comme dans les honneurs et dans la renommée.
Pour règle de sa joie il n'a que ton vouloir;
Partout, sur toute chose, il le fait prévaloir,
Soit que ton bon plaisir l'élève, ou le ravale;

Et son esprit se plait à le voir s'accomplir
Plus qu'en tous les présents dont ta main le régale,
Et plus qu'en tous les biens dont tu le peux remplir.

CHAPITRE XXIII.

DE QUATRE POINTS FORT IMPORTANTS POUR ACQUÉRIR LA PAIX.

Maintenant que je vois ton ame plus capable
De mettre un ordre à tes souhaits,
Je te veux enseigner comme on obtient la paix,
Et la liberté véritable.

Dégage tôt cette promesse,
J'en recevrai, Seigneur, l'effet avec plaisir;
Hâte-toi de répondre à l'ardeur qui m'en presse,
Et donne-moi cette alégresse,
Toi qui fais naître ce desir.

En premier lieu, mon fils, tâche plutôt à faire
Le vouloir d'autrui que le tien;
Aime si peu l'éclat, le plaisir et le bien,
Que le moins au plus s'en préfère.

Cherche le dernier rang, prends la dernière place,
Vis avec tous comme sujet,
Et donne à tous tes vœux pour seul et plein objet
Qu'en toi ma volonté se fasse.

Qui de ces quatre points embrasse la pratique
Prend le chemin du vrai repos,
Et s'y conservera, pourvu qu'à tous propos
A leur saint usage il s'applique.

Seigneur, voilà peu de paroles,
Mais qui font l'abrégé de la perfection;
Et ce long embarras de questions frivoles
Dont retentissent nos écoles
Laisse bien moins d'instruction.

Ces deux mots que ta bouche avance

Ouvrent un sens profond au cœur qui les comprend;
Et quand il en peut joindre avec pleine constance
La pratique à l'intelligence,
Le fruit qu'il en reçoit est grand.

Si pour les bien mettre en usage
J'avois assez de force et de fidélité,
Le trouble, qui souvent déchire mon courage,
N'y feroit pas ce grand ravage
Avec tant de facilité.

Autant de fois que me domine
La noire inquiétude ou le pesant chagrin,
Je sens autant de fois que de cette doctrine
J'ai quitté la route divine
Pour suivre un dangereux chemin.

Toi qui peux tout, toi dont la grace
Aime à nous soutenir, aime à nous éclairer,
Redouble en moi ses dons, et fais tant qu'elle passe
Jusqu'à cette heureuse efficace
Qui m'empêche de m'égarer.

Que mon ame, ainsi mieux instruite,
Embrasse de la gloire un glorieux rebut,
Et que de tes conseils l'invariable suite
Soit d'achever sous leur conduite
Le grand œuvre de mon salut.

ORAISON

CONTRE LES MAUVAISES PENSÉES.

N'éloigne pas de moi ta dextre secourable,
Viens, ô Maître du ciel! viens, ô Dieu de mon cœur!
Ne me refuse pas un regard favorable
A fortifier ma langueur.

Vois les pensers divers qui m'assiégent en foule;
Vois-en des légions contre moi se ranger;

Vois quel excès de crainte en mon ame se coule;
    Vois-la gémir et s'affliger.

Contre tant d'ennemis prête-moi tes miracles
Pour passer au travers sans en être blessé,
Et donne-moi ta main pour briser les obstacles
    Dont tu me vois embarrassé.

Ne m'as-tu pas promis de leur faire la guerre?
Ne m'as-tu pas promis de marcher devant moi,
Et d'abattre à mes pieds ces tyrans de la terre,
    Qui pensent me faire la loi?

Oui, tu me l'as promis, et de m'ouvrir les portes,
Si jamais leurs fureurs me jetoient en prison,
Et d'apprendre à ce cœur, qu'enfoncent leurs cohortes,
    Les secrets d'en avoir raison.

Viens donc tenir parole, et fais quitter la place
A ces noirs escadrons qu'arme et pousse l'enfer;
Ta présence est leur fuite; et leur montrer ta face,
    C'est assez pour en triompher.

C'est là l'unique espoir que mon ame troublée
Oppose à la rigueur des tribulations;
C'est là tout son recours quand elle est accablée
    Sous le poids des afflictions.

Toi seul es son refuge, et seul sa confiance;
C'est toi seul qu'au secours son zèle ose appeler,
Cependant qu'elle attend avecque patience
    Que tu daignes la consoler.

ORAISON

POUR OBTENIR L'HUMILIATION DE L'AME.

    Éclaire-moi, mon cher Sauveur,
Mais de cette clarté qui, cachant sa splendeur,
Chasse mieux du dedans tous les objets funèbres,
    Et qui purge le fond du cœur

De toutes sortes de ténèbres.

Étouffe ces distractions
Qui pour troubler l'effet de mes intentions
A ma plus digne ardeur mêlent leur insolence,
Et dompte les tentations
Qui m'osent faire violence.

Secours-moi d'un bras vigoureux;
Terrasse autour de moi ces monstres dangereux,
Ces avortons rusés d'une subtile flamme,
Qui, sous un abord amoureux,
Jettent leur poison dans mon ame.

Que la paix ainsi de retour
Te fasse de mon cœur comme une sainte cour,
Où ta louange seule incessamment résonne,
Par un épurement d'amour
A qui tout le cœur s'abandonne.

Abats les vents, calme les flots;
Tu n'as qu'à dire aux uns : « Demeurez en repos; »
Aux autres : « Arrêtez, c'est moi qui le commande; »
Et soudain après ces deux mots
La tranquillité sera grande.

Répands donc tes saintes clartés,
Fais briller jusqu'ici tes hautes vérités,
Et que toute la terre en soit illuminée,
En dépit des obscurités
Où ses crimes l'ont condamnée.

Je suis cette terre sans fruit,
Dont la stérilité sous une épaisse nuit
N'enfante que chardons, que ronces, et qu'épines:
Vois, Seigneur, où je suis réduit
Jusqu'à ce que tu m'illumines.

Verse tes graces dans mon cœur;
Fais-en pleuvoir du ciel l'adorable liqueur;

A mon aridité prête leurs eaux fécondes;
Prête à ma traînante langueur
La vivacité de leurs ondes.

Qu'ainsi par un prompt changement
Ce désert arrosé se trouve en un moment
Un champ délicieux où règne l'affluence,
Et paré de tout l'ornement
Que des bons fruits a l'abondance.

Mais ce n'est pas encore assez :
Élève à toi mes sens sous le vice oppressés,
Et romps si bien pour eux des chaînes si funestes,
Que mes desirs débarrassés
N'aspirent qu'aux plaisirs célestes.

Que le goût du bien souverain
Déracine en mon cœur l'attachement humain,
Et, faisant aux faux biens une immortelle guerre,
M'obstine au généreux dédain
De tout ce qu'on voit sur la terre.

Fais plus encore : use d'effort,
Use de violence, et m'arrache d'abord
A cette indigne joie, à ces douceurs impures,
A ce périssable support
Que promettent les créatures.

Car ces créatures n'ont rien
Qui forme un plein repos, qui produise un vrai bien;
Leurs charmes sont trompeurs, leurs secours infidèles,
Et tout leur appui sans le tien
S'ébranle, et trébuche comme elles.

Daigne donc t'unir seul à moi;
Attache à ton amour par une ferme foi
Toutes mes actions, mes desirs, mes paroles,
Puisque toutes choses sans toi
Ne sont que vaines et frivoles.

CHAPITRE XXIV.

QU'IL NE FAUT POINT AVOIR DE CURIOSITÉ POUR LES ACTIONS D'AUTRUI.

Bannis, mon fils, de ton esprit
La curiosité vagabonde et stérile;
Son empressement inutile
Peut étouffer les soins de ce qui t'est prescrit:
Si tu n'as qu'une chose à faire,
Qu'ont tel et tel succès qui t'importe en effet?
Préfère au superflu ce qui t'est nécessaire,
Et suis-moi, sans penser à ce qu'un autre fait.

Qu'un tel soit humble, ou qu'il soit vain,
Qu'il parle, qu'il agisse en telle ou telle sorte,
Encore une fois, que t'importe?
Ai-je mis sa conduite ou sa langue en ta main?
As-tu quelque part en sa honte?
Répondras-tu pour lui de son peu de vertu?
Ou, si c'est pour toi seul que tu dois rendre compte,
Quels que soient ses défauts, de quoi t'embrouilles-tu?

Souviens-toi que du haut des cieux
Je perce d'un regard l'un et l'autre hémisphère,
Et que le plus secret mystère
N'a point d'obscurité qui le cache à mes yeux:
Rien n'échappe à ma connoissance;
Je vois tout ce que font les méchants et les saints;
J'entends tout ce qu'on dit, je sais tout ce qu'on pense,
Et jusqu'au fond des cœurs je lis tous les desseins.

Tu dois donc me remettre tout,
Puisque tout sur la terre est présent à ma vue:
Que tout autre à son gré remue,
Conserve en plein repos ton ame jusqu'au bout;
Quoi qu'il excite de tempête,
Quelques lâches soucis qui puissent l'occuper,
Tout ce qu'il fait et dit reviendra sur sa tête,
Et, pour rusé qu'il soit, il ne peut me tromper.

Ne cherche point l'éclat du nom ;
Ce qu'il a de brillant ne va jamais sans ombre;
Ne cherche en amis ni le nombre,
Ni les étroits liens d'une forte union ;
Tout cela ne fait que distraire,
Et ce peu qu'au-dehors il jette de splendeur,
Par la malignité d'un effet tout contraire,
T'enfonce plus avant les ténèbres au cœur.

Je t'entretiendrai volontiers :
Je te veux bien instruire en ma savante école
Jusqu'à t'expliquer ma parole,
Jusqu'à t'en révéler les secrets tout entiers;
Mais il faut que ta diligence
Sache bien observer les moments où je viens,
Et qu'avec mes bontés ton cœur d'intelligence
Ouvre soudain la porte à mes doux entretiens.

Tu n'en peux recevoir le fruit,
Si ce cœur avec soin ne prévoit ma venue :
Commence donc, et continue ;
Prépare-moi la place, et m'attends jour et nuit;
Joins la vigilance aux prières :
L'oraison redoublée est un puissant secours ;
Mais rien n'attire mieux mes célestes lumières
Que de t'humilier et partout et toujours.

CHAPITRE XXV.

EN QUOI CONSISTE LA VÉRITABLE PAIX.

Je l'ai dit autrefois : « Je vous laisse ma paix,
« Je vous la donne à tous, et les dons que je fais
« N'ont rien de périssable ainsi que ceux du monde. »
Tous aiment cette paix, tous voudroient la trouver;
Mais tous ne cherchent pas le secret où se fonde
Le bien de l'acquérir et de la conserver.

Ma paix est avec l'humble, avec le cœur bénin :
Si tu veux posséder un bonheur si divin,
Joins à ces deux vertus beaucoup de patience :

Mais ce n'est pas encore assez pour l'obtenir ;
Prête-moi donc, mon fils, un moment de silence,
Et je t'enseignerai tout l'art d'y parvenir.

Tiens la bride sévère à tous tes appétits ;
Prends garde exactement à tout ce que tu dis ;
N'examine pas moins tout ce que tu veux faire ;
Et donne à tes desirs pour immuable loi
Que leur unique objet soit le bien de me plaire,
Et leur unique but de ne chercher que moi.

Ne t'embarrasse point des actions d'autrui ;
Laisse là ce qu'il dit et ce qu'on dit de lui,
A moins qu'à tes soucis sa garde soit commise ;
Chasse enfin tout frivole et vain empressement,
Et le trouble en ton cœur trouvera peu de prise,
Ou, s'il l'agite encor, ce sera rarement.

Mais, ne t'y trompe pas, vivre exempt de malheur,
Le cœur libre d'ennuis, et le corps de douleur,
N'être jamais troublé d'aucune inquiétude,
Ce n'est point un vrai calme en ces terrestres lieux ;
Et ce don n'appartient qu'à la béatitude
Que pour l'éternité je te réserve aux cieux.

Ainsi, quand tu te vois sans aucuns déplaisirs,
Que tout de tous côtés répond à tes desirs,
Qu'il ne t'arrive rien d'amer ni de contraire,
N'estime pas encore avoir trouvé la paix,
Ni que tout soit en toi si bon, si salutaire,
Qu'on ait lieu de te mettre au nombre des parfaits.

Ne te crois pas non plus ni grand ni bien aimé,
Pour te sentir un zèle à ce point enflammé,
Qu'à force de tendresse il te baigne de larmes;
Des solides vertus la vraie affection
Ne fait point consister en tous ces petits charmes
Ni ton avancement ni ta perfection.

En quoi donc, me dis-tu, consiste pleinement

Cette perfection et cet avancement?
Cette paix véritable, où se rencontre-t-elle?
Je veux bien te l'apprendre : elle est, en premier lieu,
A t'offrir tout entier un cœur vraiment fidèle
Aux ordres souverains du vouloir de ton Dieu.

Cette soumission à mes sacrés décrets
Te doit fermer les yeux pour tous tes intérêts,
Soit qu'ils soient de petite ou de grande importance :
N'en cherche dans le temps, ni dans l'éternité,
Et souhaite le ciel, moins pour ta récompense
Que pour y voir mon nom à jamais exalté.

Montre un visage égal aux changements divers;
Dans le plus doux bonheur, dans le plus dur revers,
Rends-moi, sans t'émouvoir, même action de graces;
Tiens la balance droite à chaque événement,
Tiens-la ferme à tel point, que jamais tu ne passes
Jusque dans la foiblesse ou dans l'emportement.

Si tu sens qu'au milieu des tribulations
Je retire de toi mes consolations,
Et te laisse accablé sous ce qui te ravage,
Forme des sentiments d'autant plus résolus,
Et soutiens ton espoir avec tant de courage,
Qu'il prépare ton cœur à souffrir encor plus.

Ne te retranche point sur ton intégrité,
Comme si tu souffrois sans l'avoir mérité,
Et que pour tes vertus ce fût un exercice;
Fuis cette vaine idée, et, comme criminel,
En toutes mes rigueurs adore ma justice,
Et bénis mon courroux et saint et paternel.

C'est comme il te faut mettre au droit et vrai chemin,
Qui seul te peut conduire à cette paix sans fin
Qu'à mes plus chers amis moi-même j'ai laissée :
Suis-le sur ma parole, et crois sans t'ébranler
Qu'après ta patience à mon choix exercée
Mes clartés de nouveau te viendront consoler.

Que si jamais l'effort d'un zèle tout de foi
Par un parfait mépris te détache de toi
Pour ne plus respirer que sous ma providence,
Sache qu'alors tes sens, à moi seul asservis,
Posséderont la paix dans sa pleine abondance
Autant qu'en peut souffrir cet exil où tu vis.

CHAPITRE XXVI.

DES EXCELLENCES DE L'AME LIBRE.

Seigneur, qu'il faut être parfait
Pour tenir vers le ciel l'ame toujours tendue,
Sans jamais relâcher la vue
Vers ce que sur la terre on fait !

A travers tant de soins cuisants
Passer comme sans soin, non ainsi qu'un stupide
Que son esprit morne et languide
Assoupit sous les plus pesants;

Mais par la digne fermeté
D'une ame toute pure et tout inébranlable,
Par un privilége admirable
De son entière liberté ;

Détacher son affection
De tout ce qu'ici-bas un cœur mondain adore,
Seigneur, j'ose le dire encore,
Qu'il y faut de perfection !

O Dieu tout bon, Dieu tout puissant,
Défends-moi des soucis où cette vie engage ;
Qu'ils n'enveloppent mon courage
D'un amas trop embarrassant.

Sauve-moi des nécessités
Dont le soutien du corps m'importune sans cesse ;
Que leur surprise ou leur mollesse
Ne donne entrée aux voluptés.

Enfin délivre-moi, Seigneur,
De tout ce qui peut faire un obstacle à mon ame,
Et changer sa plus vive flamme
En quelque mourante langueur.

Ne m'affranchis pas seulement
Des folles passions dont la terre est si pleine,
Et que la vanité mondaine
Suit avec tant d'empressement;

Mais de tous ces petits malheurs
Dont répand à toute heure une foule importune
La malédiction commune
Pour peine sur tous les pécheurs ;

De tout ce qui peut retarder
La liberté d'esprit où ta bonté m'exhorte,
Et semble lui fermer la porte
Quand tu veux bien me l'accorder.

Ineffable et pleine douceur,
Daigne, ô mon Dieu, pour moi changer en amertume
Tout ce que le monde présume
Couler de plus doux dans mon cœur !

Bannis ces consolations
Qui peuvent émousser le goût des éternelles,
Et livrer mes sens infidèles
A leurs folles impressions.

Bannis tout ce qui fait chérir
L'ombre d'un bien présent sous un attrait sensible,
Et dont le piége imperceptible
Nous met en état de périr.

Fais, Seigneur, avorter en moi
De la chair et du sang les dangereux intrigues ;
Fais que leurs ruses ni leurs ligues
Ne me fassent jamais la loi ;

Fais que cet éclat d'un moment
Dont le monde éblouit quiconque ose le croire,
Cette brillante et fausse gloire,
Ne me déçoive aucunement.

Quoi que le diable ose inventer
Pour ouvrir sous mes pas un mortel précipice,
Fais que sa plus noire malice
N'ait point de quoi me supplanter.

Pour combattre et pour souffrir tout,
Donne-moi de la force et de la patience;
Donne à mon cœur une constance
Qui persévère jusqu'au bout.

Fais que j'en puisse voir proscrit
Le goût de ces douceurs où le monde préside,
Fais qu'il laisse la place vide
A l'onction de ton Esprit.

Au lieu de cet amour charnel
Dont l'impure chaleur souille ce qu'elle enflamme,
Fais couler au fond de mon ame
Celui de ton nom éternel.

Boire, et manger, et se vêtir,
Sont d'étranges fardeaux qu'imposent la nature;
Oh! qu'un esprit fervent endure
Quand il s'y faut assujettir!

Fais-m'en user si sobrement
Pour réparer un corps où l'ame est enfermée,
Qu'elle ne soit point trop charmée
De ce qu'ils ont d'allèchement.

Leur bon usage est un effet
Que le propre soutien a rendu nécessaire,
Et ce corps qu'il faut satisfaire
N'y peut renoncer tout-à-fait.

Mais de cette nécessité
Aller au superflu, passer jusqu'aux délices,
Et par de lâches artifices
Y chercher sa félicité,

C'est ce que nous défend ta loi,
De peur que de la chair l'insolence rebelle
A son tour ne range sous elle
L'esprit qui doit être son roi.

Entre ces deux extrémités
De leur juste milieu daigne si bien m'instruire,
Que les excès qui peuvent nuire
Soient de part et d'autre évités.

CHAPITRE XXVII.

QUE L'AMOUR-PROPRE NOUS DÉTOURNE DU SOUVERAIN BIEN.

Donne-moi tout pour tout, donne-toi tout à moi,
Sans te rien réserver, sans rien garder en toi
Par où tu te sois quelque chose :
L'amour-propre est pour l'ame un dangereux poison,
Et les autres malheurs où son exil l'expose,
Quelle qu'en puisse être la cause,
N'entrent point en comparaison.

Selon l'empressement, l'affection, les soins,
Chaque chose à ton cœur s'attache plus ou moins ;
Ils en sont l'unique mesure :
Si ton amour est pur, simple et bien ordonné,
Tu pourras hautement braver la créature,
Sans craindre en toute la nature
Que rien te retienne enchaîné.

Ne desire donc point, fuis même à regarder
Tout ce que sans péché tu ne peux posséder,
Tout ce qui brouille ton courage ;
Bannis tout ce qui peut offusquer sa clarté
Sous l'obscure épaisseur d'un indigne nuage,

Et changer en triste esclavage
L'intérieure liberté.

Chose étrange, mon fils, parmi tant d'embarras,
Que du fond de ton cœur tu ne te ranges pas
Sous ma providence ineffable,
Et qu'une folle idée, étouffant ton devoir,
T'empêche de soumettre à mon ordre adorable
Tout ce que tu te sens capable
Et de souhaiter, et d'avoir!

Pourquoi t'accables-tu de soucis superflus?
Et qui te fait livrer tes sens irrésolus
Au vain chagrin qui les consume?
Arrête ta conduite à mon seul bon plaisir,
N'admets aucune flamme, à moins que je l'allume,
Et l'angoisse ni l'amertume
Ne te pourront jamais saisir.

Si pour l'intérêt seul de tes contentements
Tu veux choisir les lieux et les événements
Que tu penses devoir te plaire,
Tu ne te verras point dans un entier repos,
Et les mêmes soucis dont tu te crois défaire
Sur ton bonheur imaginaire
Reviendront fondre à tous propos.

Le succès le plus doux et le plus recherché
Aura pour ton malheur quelque défaut caché
Par où corrompre tes délices,
Et de quelque séjour que tu fasses le choix,
Ou l'envie, ou la haine, ou d'importuns caprices,
Ou de secrètes injustices,
T'y feront bien porter ta croix.

Ce n'est point ni l'acquis par d'assidus efforts,
Ni ce qu'un long bonheur multiplie au-dehors,
Qui te sert pour ma paix divine;
C'est un intérieur et fort détachement,
Qui, retranchant du cœur jusques à la racine

L'indigne amour qui te domine,
T'y donne un prompt avancement.

Joins au mépris des biens celui des dignités;
Joins au mépris du rang celui des vanités
D'une inconstante renommée :
On condamne demain ce qu'on loue aujourd'hui;
Et cette gloire enfin dont l'ame est si charmée,
Comme le monde l'a formée,
S'éclipse et passe comme lui.

Ne t'assure non plus au changement de lieux :
Le cloître le plus saint ne garantit pas mieux,
Si la ferveur d'esprit n'abonde;
Et la paix qu'on y trouve en sa pleine vigueur
Ne devient qu'une paix stérile et vagabonde,
Si le zèle ardent ne la fonde
Sur la stabilité du cœur.

Tiens-y donc ce cœur stable et soumis à mes lois;
Ou tu t'y changeras et mille et mille fois
Sans être meilleur ni plus sage;
Et les occasions y sauront rejeter,
Y sauront, malgré toi, semer pour ton partage
Autant de trouble, et davantage,
Que tu n'en voulus éviter.

ORAISON

POUR OBTENIR LA PURETÉ DU COEUR.

Affermis donc, Seigneur, par les graces puissantes
Dont ton Esprit divin est le distributeur,
Les doux élancements de ces ferveurs naissantes
Dont tu daignes être l'auteur.

Détache-moi si bien de la foiblesse humaine,
Que l'homme intérieur se fortifie en moi,
Et purge tout mon cœur de tout ce qui le gêne,
Et de tout inutile emploi.

Que d'importuns desirs jamais ne le déchirent ;
Que d'un mépris égal il traite leurs objets,
Sans que les plus brillants de leur côté l'attirent,
Sans qu'il s'amuse aux plus abjects.

Fais-moi voir les plaisirs, les richesses, la gloire,
Ainsi que de faux biens qui passent en un jour ;
Fais-leur pour tout effet graver en ma mémoire
Que je dois passer à mon tour.

Sous le ciel rien ne dure, et partout sa lumière
Ne voit que vanités, que trouble, qu'embarras :
Oh! que sage est celui qui de cette manière
Envisage tout ici-bas !

Donne-la-moi, Seigneur, cette haute sagesse,
Qui, te cherchant sur tout, te trouve jour et nuit,
Et qui, t'aimant sur tout, n'a ni goût ni tendresse
Que pour ce qu'elle y fait de fruit.

Qu'elle peigne à mes yeux toutes les autres choses,
Non telles qu'on les croit, mais telles qu'elles sont,
Pour en user dans l'ordre à quoi tu les disposes,
Dans l'impuissance qu'elles ont.

Que son dédain accort rejette avec prudence
Du plus adroit flatteur l'hommage empoisonné,
Et ne murmure point de voir par l'imprudence
Son meilleur avis condamné.

Ne se point émouvoir pour des paroles vaines,
Qui font bruit au-dehors et ne sont que du vent,
Et refuser l'oreille à la voix des sirènes
Dont tout le charme est décevant,

C'est un des grands secrets par qui l'ame avancée
Sous ta sainte conduite au bon et vrai sentier
Poursuit en sûreté la route commencée,
Et se fait un bonheur entier.

CHAPITRE XXVIII.

CONTRE LES LANGUES MÉDISANTES.

Mon fils, si quelques uns forment des sentiments
Qui soient à ton désavantage,
S'ils tiennent des discours, s'ils font des jugements
Qui ternissent ta gloire et te fassent outrage,
Ne t'en indigne point, n'en fais point le surpris :
Quels que soient leurs mépris,
Ton estime pour toi doit être encor plus basse ;
Tu dois croire, au milieu de leur indignité,
Quelque puissante en toi que tu sentes ma grace,
Qu'il n'est foiblesse égale à ton infirmité.

Si dans l'intérieur un bon et saint emploi
Te donne une démarche forte,
Tu ne prendras jamais le mal qu'on dit de toi
Que pour un son volage et que le vent emporte :
Il faut de la prudence en ces moments fâcheux ;
Et celle que je veux,
Celle que je demande, est qu'on sache se taire,
Qu'on sache au fond du cœur vers moi se retourner,
Sans relâcher en rien son allure ordinaire,
Pour chose que le monde en veuille condamner.

Ne fais point cet honneur aux hommes imparfaits
Que leur vain langage te touche ;
Ne fais point consister ta gloire ni ta paix
En ces discours en l'air qui sortent de leur bouche :
Que de tes actions ils jugent bien ou mal,
Tout n'est-il pas égal ?
Ton ame en devient-elle ou plus nette ou plus noire ?
En as-tu plus ou moins ou d'amour ou de foi ?
Et, pour tout dire enfin, la véritable gloire,
La véritable paix, est-elle ailleurs qu'en moi ?

Si tu peux t'affranchir de cette lâcheté,
Dont l'esclavage volontaire
Cherche à leur agréer avec avidité,

Et compte à grand malheur celui de leur déplaire,
Tu jouiras alors d'une profonde paix,
Et dans tous tes souhaits
Tu la verras passer en heureuse habitude.
Les indignes frayeurs, le fol emportement,
C'est ce qui dans ton cœur jette l'inquiétude,
C'est ce qui de tes sens fait tout l'égarement.

CHAPITRE XXIX.

COMMENT IL FAUT INVOQUER DIEU, ET LE BÉNIR AUX APPROCHES DE LA TRIBULATION.

Tu le veux, ô mon Dieu, que cette inquiétude,
Ce profond déplaisir vienne troubler ma paix;
Après tant de douceurs ta main veut m'être rude,
Et moi, j'en veux bénir ton saint nom à jamais.

Je ne saurois parer ce grand coup de tempête;
Ses approches déja me font pâlir d'effroi;
Et tout ce que je puis, c'est de baisser la tête,
C'est de forcer mon cœur à recourir à toi.

Je ne demande point que tu m'en garantisses;
Il suffit que ton bras daigne être mon appui,
Et que l'heureux succès de tes bontés propices
Me rende salutaire un si cuisant ennui.

Je le sens qui m'accable : ah! Seigneur, que j'endure!
Que d'agitations me déchirent le cœur!
Qu'il se trouve au milieu d'une étrange torture!
Et qu'il y soutient mal sa mourante vigueur!

Père doux et bénin, qui connois ma foiblesse,
Que faut-il que je die en cet accablement?
Tu vois de toutes parts quelle rigueur me presse;
Sauve-moi, mon Sauveur, d'un si cruel moment.

Mais il n'est arrivé, ce moment qui me tue,
Qu'à dessein que ta gloire en prenne plus d'éclat,

Lorsque après avoir vu ma constance abattue
On la verra par toi braver ce qui l'abat.

Étends donc cette main puissante et débonnaire
Qui par notre triomphe achève nos combats;
Car, chétif que je suis, sans toi que puis-je faire?
De quel côté sans toi puis-je tourner mes pas?

Encor pour cette fois donne-moi patience;
Aide-moi par ta grace à ne point murmurer;
Et je ne craindrai point sur cette confiance,
Pour grands que soient les maux qu'il me faille endurer.

Cependant derechef que faut-il que je die?
Ton saint vouloir soit fait, ton ordre exécuté;
Perte de biens, disgrace, opprobre, maladie,
Tout est juste, Seigneur, et j'ai tout mérité.

C'est à moi de souffrir, et plaise à ta clémence
Que ce soit sans chagrin, sans bruit, sans m'échapper,
Jusqu'à ce que l'orage ait moins de véhémence,
Jusqu'à ce que le calme ait pu le dissiper.

Ta main toute puissante est encore aussi forte
Que l'ont sentie en moi tant d'autres déplaisirs,
Et peut rompre le coup que celui-ci me porte,
Comme elle a mille fois arrêté mes soupirs.

Elle qui, de mes maux domptant la barbarie,
A souvent des abois rappelé ma vertu,
Peut encor de ceux-ci modérer la furie,
De peur que je n'en sois tout-à-fait abattu.

Oui, ta pitié, mon Dieu, soutenant mon courage,
Peut le rendre vainqueur de leur plus rude assaut;
Et plus ce changement m'est un pénible ouvrage,
Plus je le vois facile à la main du Très-Haut.

CHAPITRE XXX.

COMME IL FAUT DEMANDER LE SECOURS DE DIEU.

Viens à moi, mon enfant, lorsque tu n'es pas bien ;
Fais-moi de ton angoisse un secret entretien ;
Dans les plus mauvais jours, quelque coup qu'elle porte,
Je suis toujours ce Dieu qui console et conforte :
Mais tout ce qui retient ces consolations
Que je verse d'en-haut sur les afflictions,
C'est que, bien qu'elles soient leurs remèdes uniques,
A me les demander un peu tard tu t'appliques ;
Avant que je te voie à mes pieds prosterné
M'invoquer dans les maux dont tu te sens gêné,
Tu fais de vains essais de tout ce que le monde
Promet d'amusements à ta douleur profonde,
Et cet égarement de tes vœux imprudents
Va chercher au-dehors ce que j'offre au-dedans.
Ainsi ce que tu fais te sert de peu de chose;
Ainsi ce que tu fais à d'autres maux t'expose,
Jusqu'à ce qu'il souvienne à ton reste de foi
Que j'en sais garantir quiconque espère en moi,
Et qu'il n'est ni secours ailleurs qui ne leur cède,
Ni conseil fructueux, ni durable remède.
De quelques tourbillons que ton cœur soit surpris,
Après qu'ils sont passés rappelle tes esprits,
Vois ma miséricorde, et reprends dans sa vue
La première vigueur de ta force abattue :
Je suis auprès de toi tout prêt à rétablir
Tout ce que la tempête y pourroit affoiblir,
Et non pas seulement d'une égale mesure,
Mais avec abondance, avec excès d'usure,
En sorte que les biens qui te seront rendus
Servent de comble à ceux qui te semblent perdus.
D'où vient que sur ce point ta croyance vacille?
Peux-tu rien concevoir qui me soit difficile?
Ou ressemblé-je à ceux dont le foible soutien
Ose beaucoup promettre, et n'exécute rien?
Qu'as-tu fait de ta foi? que fait ton espérance?
Montre une ame plus ferme en sa persévérance,

Sois fort, sois courageux, endure, espère, attends;
Les consolations te viendront en leur temps :
Moi-même je viendrai te retirer de peine;
Je viendrai t'apporter ta guérison certaine.
Le trouble où je te vois n'est qu'un peu de frayeur
Qui t'accable l'esprit d'une vaine terreur;
L'avenir inconstant fait ton inquiétude;
Tu crains ses prompts revers et leur vicissitude :
Mais à quoi bon ces soins, qu'à te donner enfin
Tristesse sur tristesse et chagrin sur chagrin?
Cesse d'aller si loin mendier un supplice;
Chaque jour n'a que trop de sa propre malice;
Chaque jour n'a que trop de son propre tourment;
Qui se charge de plus souffre inutilement,
Et tu ne dois fonder ni déplaisirs, ni joie,
Sur ces douteux succès que l'avenir déploie,
Qui peut-être suivront ce que tu t'en promets,
Et qui peut-être aussi n'arriveront jamais.
  Mais l'homme de soi-même a ces désavantages
Qu'il se laisse éblouir par de vaines images,
Et qu'il s'en fait souvent un fantôme trompeur
Qui tire tout à lui son espoir, et sa peur.
C'est la marque d'une ame encor foible et légère,
Que d'être si facile à ce qu'on lui suggère,
Et de porter soudain un pied mal affermi
Vers ce qu'à ses regards présente l'ennemi.
  Cet imposteur rusé tient dans l'indifférence
S'il déçoit par la vraie ou la fausse apparence;
Il n'importe des deux à ses illusions
Qui remplisse ton cœur de folles visions;
Tout lui devient égal, pourvu qu'il te séduise;
Tout lui devient égal, pourvu qu'il te détruise.
Si l'amour du présent ne l'y fait parvenir,
Il y mêle aussitôt l'effroi de l'avenir;
Sa haine en cent façons à te perdre est savante :
Mais ne te trouble point, ne prends point l'épouvante:
Crois en moi, tiens en moi ton espoir arrêté;
Prends confiance entière en ma haute bonté;
Oppose-la sans crainte aux traits qu'il te décoche.
Quand tu me crois bien loin, souvent je suis bien proche;

Souvent, quand ta langueur présume tout perdu,
C'est lors que ton soupir est le mieux entendu,
Et tu touches l'instant dont tu me sollicites,
Qui te doit avancer à de plus grands mérites.
Non, tout n'est pas perdu pour quelque contre-temps,
Pour quelque effet contraire à ce que tu prétends;
Tu n'en dois pas juger suivant ce qu'en présume
Le premier sentiment d'une telle amertume,
Ni, de quelque côté que viennent tes malheurs,
Toi-même aveuglément t'obstiner aux douleurs,
Comme si d'en sortir toute espérance éteinte
Abandonnoit ton ame à leur mortelle atteinte.
Ne te répute pas tout-à-fait délaissé,
Bien que pour quelque temps je t'y laisse enfoncé,
Bien que pour quelque temps tu sentes retirées
Ces consolations de toi si desirées;
Ainsi ta fermeté s'éprouve beaucoup mieux,
Et c'est ainsi qu'on passe au royaume des cieux :
Le chemin est plus sûr, plus il est difficile;
Et pour quiconque m'aime, il est bien plus utile
Qu'il se voie exercé par quelques déplaisirs,
Que si l'effet partout secondoit ses desirs.
Je lis du haut du ciel jusque dans ta pensée;
Je vois jusqu'à quel point ton ame est oppressée,
Et juge avantageux qu'elle soit quelquefois
Sans aucune douleur au milieu de ses croix,
De peur qu'un bon succès ne t'enfle et ne t'élève
Jusqu'à t'attribuer ce que ma main achève,
Jusqu'à te plaire trop en ce qu'il a d'appas,
Et prendre quelque gloire en ce que tu n'es pas.
Quelque grace sur toi qu'il m'ait plu de répandre,
Je puis, quand il me plaît, te l'ôter et la rendre.
Quelques dons que j'accorde à tes plus doux souhaits,
Ils sont encore à moi quand je te les ai faits;
Je te donne du mien quand ce bonheur t'arrive,
Et ne prends point du tien alors que je t'en prive.
Ces biens, ces mêmes biens, après t'être donnés,
Font part de mes trésors dont ils sont émanés,
Et, leur perfection tirant de moi son être,
Quand je t'en fais jouir, j'en suis encor le maître.

Tout est à moi, mon fils, tout vient, tout part de moi;
Reçois tout de ma main sans chagrin, sans effroi;
Si je te fais traîner un destin misérable,
Si je te fais languir sous l'ennui qui t'accable,
Ne perds sous ce fardeau patience, ni cœur :
Je puis en un moment ranimer ta langueur;
Je puis mettre une borne aux maux que je t'envoie,
Et changer tout leur poids en des sujets de joie :
Mais je suis toujours juste en te traitant ainsi,
Toujours digne de gloire, et j'en attends aussi;
Et, soit que je t'élève, ou que je te ravale,
Je veux d'un sort divers une louange égale.

Si tu peux bien juger de ma sévérité,
Si tu peux sans nuage en voir la vérité,
Les coups les plus perçants d'une longue infortune
N'auront rien qui t'abatte, et rien qui t'importune :
Loin de t'en attrister, de meilleurs sentiments
Ne t'y feront voir lieu que de remerciements,
Ne t'y feront voir lieu que de pleine alégresse;
Dans cette dureté tu verras ma tendresse,
Et réduiras ta joie à cet unique point,
Que ma faveur t'afflige et ne t'épargne point.

Tel que jadis pour moi fut l'amour de mon Père,
Tel est encor le mien pour qui cherche à me plaire,
Et tel étoit celui qu'autrefois je promis
A ce troupeau choisi de mes plus chers amis :
Cependant, tu le sais, je les livrai sur terre
Aux cruelles fureurs d'une implacable guerre,
A d'éternels combats, à d'éternels dangers,
Et non pas aux douceurs des plaisirs passagers;
Je les envoyai tous au mépris, à l'injure,
Et non à ces honneurs qui flattent la nature,
Non à l'oisiveté, mais à de longs travaux;
Et je les plongeai tous dans ces gouffres de maux,
Afin que leur amère et rude expérience
Les enrichît des fruits que fait la patience.
Souviens-toi donc, mon fils, de ces instructions
Sitôt que tu te vois dans les afflictions.

CHAPITRE XXXI.

DU MÉPRIS DE TOUTES LES CRÉATURES POUR S'ÉLEVER AU CRÉATEUR.

Seigneur, si jusqu'ici tu m'as fait mille graces,
Il n'est pas temps que tu t'en lasses;
J'ai besoin d'un secours encor bien plus puissant,
Puisqu'il faut m'élever par-dessus la nature,
Et prendre un vol si haut, qu'aucune créature
N'ait pour moi rien d'embarrassant.

A cet heureux effort en vain je me dispose,
Tant qu'ici-bas la moindre chose
Vers ses foibles attraits saura me ravaler,
L'imperceptible joug d'une indigne contrainte
Ne me permettra point cette liberté sainte
Qui jusqu'à toi nous fait voler.

Ton David à ce vol ne vouloit point d'obstacle,
Et te demandoit ce miracle
Lorsque dans ses ennuis il tenoit ce propos :
« Qui pourra me donner des ailes de colombe?
« Et du milieu des maux sous qui mon cœur succombe
« Je volerai jusqu'au repos. »

Cet oiseau du vrai calme est le portrait visible;
On ne voit rien de si paisible
Que la simplicité que nous peignent ses yeux :
On ne voit rien de libre à l'égal d'un vrai zèle,
Qui, sans rien desirer, s'élève à tire-d'aile
Au-dessus de tous ces bas lieux.

Il faut donc pleinement s'abandonner soi-même,
S'arracher à tout ce qu'on aime,
Pousser jusques au ciel des transports plus qu'humains,
Et bien considérer quels sont les avantages
Que l'Auteur souverain a sur tous les ouvrages
Qu'ont daigné façonner ses mains.

Sans ce détachement, sans cette haute extase,

L'ame que ton amour embrase
Ne peut en liberté goûter tes entretiens;
Peu savent en effet contempler tes mystères,
Mais peu forment aussi ces mépris salutaires
De toutes sortes de faux biens.

Ainsi l'homme a besoin que ta bonté suprême,
L'élevant par-dessus lui-même,
Prodigue en sa faveur son trésor infini :
Qu'un excès de ta grace en esprit le ravisse,
Et de tout autre objet tellement l'affranchisse,
Qu'à toi seul il demeure uni.

A moins que jusque là l'enlève ainsi ton aide,
Quoi qu'il sache, quoi qu'il possède,
Tout n'est pas de grand poids, tout ne lui sert de rien:
Il rampe et rampera toujours foible et débile,
S'il peut s'imaginer rien de grand ou d'utile
Que l'immense et souverain bien.

Tout ce qui n'est point Dieu n'est point digne d'estime,
Et son prix le plus légitime,
Comme enfin ce n'est rien, c'est d'être à rien compté:
Vous le savez, dévots que la grace illumine;
Votre doctrine aussi de toute autre doctrine
Diffère bien en dignité.

Sa noblesse est bien autre; et comme l'influence
De la suprême intelligence
Par un sacré canal d'en-haut la fait couler,
Ce qu'à l'esprit humain en peut donner l'étude,
Ce qu'en peut acquérir la longue inquiétude,
Ne la peut jamais égaler.

Le bien de contempler ce que les cieux admirent
Est un bien où plusieurs aspirent,
Et que de tout leur cœur ils voudroient obtenir;
Mais ils suivent si mal la route nécessaire,
Que souvent ils ne font que ce qu'il faudroit faire
Pour éviter d'y parvenir.

Le trop d'abaissement vers les objets sensibles
Fait des obstacles invincibles,
Comme le trop de soin des marques du dehors;
Et la sévérité la mieux étudiée,
Si l'ame n'est en soi la plus mortifiée,
Ne sert qu'au supplice du corps.

J'ignore, à dire vrai, de quel esprit nous sommes,
Nous autres qui parmi les hommes
Passons pour éclairés et pour spirituels,
Et nous plongeons ainsi pour des choses légères,
De vils amusements, des douceurs passagères,
En des travaux continuels.

Parmi de tels soucis que pouvons-nous prétendre,
Nous qui savons si peu descendre
Dans le fond de nos cœurs indignement remplis,
Et qui si rarement de toutes nos pensées
Appliquons au-dedans les forces ramassées
Pour en voir les secrets replis?

Notre ame en elle-même à peine est recueillie
Qu'une extravagante saillie
Nous emporte au-dehors, et fait tout avorter,
Sans repasser jamais sous l'examen sévère
Ce que nous avons fait, ce que nous voulions faire,
Ni ce qu'il nous faut projeter.

Nous suivons nos desirs sans même y prendre garde,
Et rarement notre œil regarde
Combien à leurs effets d'impureté se joint.
Lorsque toute la chair eut corrompu sa voie,
Nous savons que des eaux elle devint la proie.
Cependant nous ne tremblons point.

L'affection interne étant toute gâtée,
Les objets dont l'ame est flattée
N'y faisant qu'une impure et folle impression,
Il faut bien que l'effet, pareil à son principe,
Pour marque qu'au-dedans la vigueur se dissipe,
Porte même corruption.

Quand un cœur est bien pur, une vertu solide
A tous ses mouvements préside;
La bonne et sainte vie en est le digne fruit.
Mais ce dedans n'est pas ce que l'on considère,
Et, depuis qu'une fois l'effet a de quoi plaire,
N'importe comme il est produit.

La beauté, le savoir, les forces, la richesse,
L'heureux travail, la haute adresse,
C'est ce qu'on examine, et qui fait estimer;
Qu'un homme soit dévot, patient, humble, affable,
Qu'il soit pauvre d'esprit, recueilli, charitable,
On ne daigne s'en informer.

Ce n'est qu'à ces dehors que se prend la nature
Pour s'en former une peinture;
Mais c'est l'intérieur que la grace veut voir :
L'une est souvent déçue à suivre l'apparence;
Mais l'autre met toujours toute son espérance
En Dieu, qui ne peut décevoir.

CHAPITRE XXXII.

QU'IL FAUT RENONCER A SOI-MÊME ET A TOUTES SORTES DE CONVOITISES.

Cherche la liberté comme un bonheur suprême;
Mais souviens-toi, mon fils, de cette vérité,
Qu'il te faut renoncer tout-à-fait à toi-même,
Ou tu n'obtiendras point d'entière liberté.

Ceux qui pensent ici posséder quelque chose
La possèdent bien moins qu'ils n'en sont possédés,
Et ceux dont l'amour-propre en leur faveur dispose
Sont autant de captifs par eux-mêmes gardés.

Les appétits des sens ne font que des esclaves;
La curiosité comme eux a ses liens,
Et les plus grands coureurs ne courent qu'aux entraves
Que jettent sous leurs pas les charmes des faux biens.

Ils recherchent partout les douceurs passagères
Plus que ce qui conduit jusqu'à l'éternité;
Et souvent pour tout but ils se font des chimères
Qui n'ont pour fondement que l'instabilité.

Hors ce qui vient de moi, tout passe, tout s'envole;
Tout en son vrai néant aussitôt se résout;
Et, pour te dire tout d'une seule parole,
Quitte tout, mon enfant, et tu trouveras tout.

Tu trouveras la paix, quittant la convoitise;
C'est ce que fortement il te faut concevoir;
Du ciel en ces deux mots la science est comprise:
Qui les pratique entend tout ce qu'il faut savoir.

Oui, leur pratique est ma félicité;
Mais, Seigneur, d'un seul jour elle n'est pas l'ouvrage,
Ni de ces jeux dont la facilité
Amuse des enfants l'esprit foible et volage,
Et suit leur imbécillité.

De ces deux mots le précieux effet
Demande bien du temps, bien des soins, bien des veilles;
Et ces deux traits forment le grand portrait
De tout ce que le cloître enfante de merveilles
Dans son état le plus parfait.

Il est vrai, des parfaits c'est la sublime voie;
Mais quand je te la montre, en dois-tu perdre cœur?
Ne dois-tu pas plutôt t'y porter avec joie,
Ou du moins soupirer après un tel bonheur?

Ah! si je te voyois en venir à ce terme,
Que l'amour-propre en toi fût bien déraciné,
Que sous mes volontés tu demeurasses ferme,
Et sous celles du Père à qui je t'ai donné!

Alors tu me plairois, et le cours de ta vie
Seroit d'autant plus doux que tu serois soumis;
De mille vrais plaisirs tu la verrois suivie,
Et s'écouler en paix entre mille ennemis.

Mais il te reste encore à quitter bien des choses,
Que si tu ne me peux résigner tout-à-fait,
Tu n'acquerras jamais ce que tu te proposes,
Jamais de tes desirs tu n'obtiendras l'effet.

Veux-tu mettre en ta main la solide richesse?
Achète de la mienne un or tout enflammé;
Je veux dire, mon fils, la céleste sagesse,
Qui foule aux pieds ces biens dont le monde est charmé.

Préfère ses trésors à l'humaine prudence,
A tout ce qu'elle prend pour son plus digne emploi,
A tout ce que sur terre il est de complaisance,
A tout ce que toi-même en peux avoir pour toi.

Préfère, encore un coup, ce qu'on méprise au monde
A tout ce que son choix a le plus ennobli,
Puisque cette sagesse en vrais biens si féconde,
Y traîne dans l'opprobre, et presque dans l'oubli.

Elle ne s'enfle point aussi de ces pensées
Que la vanité pousse en sa propre faveur,
Et voit avec dédain ces ardeurs empressées
Dont la soif des honneurs entretient la ferveur.

Beaucoup en font sonner l'estime ambitieuse,
Qui montrent par leur vie en faire peu d'état;
Et tu la peux nommer la perle précieuse
Qui cache à beaucoup d'yeux son véritable éclat.

CHAPITRE XXXIII.

DE L'INSTABILITÉ DU COEUR, ET DE L'INTENTION FINALE QU'IL FAUT DRESSER VERS DIEU.

Sur l'état de ton cœur ne prends point d'assurance;
Son assiette, mon fils, se change en un moment:
Un moment la renverse, et ce renversement
Des plus justes desseins peut tromper l'espérance:
Tant que dure le cours de ta mortalité,
L'inévitable joug de l'instabilité

T'impose une fâcheuse et longue servitude;
En dépit de toi-même elle te fait la loi,
Et l'ordre chancelant de sa vicissitude
Ne prend point ton aveu pour triompher de toi.

Ainsi tantôt la joie et tantôt la tristesse
De ton cœur, malgré lui, s'emparent tour à tour,
Tantôt la paix y règne, et dans le même jour
Mille troubles divers surprennent sa foiblesse.
La ferveur, la tiédeur, ont chez toi leur instant;
Ton soin le plus actif n'est jamais si constant
Qu'il ne cède la place à quelque nonchalance;
Et le poids qui souvent règle tes actions
Laisse en moins d'un coup d'œil emporter la balance
A la légèreté de tes affections.

Parmi ces changements le sage se tient ferme;
Il porte au-dessus d'eux l'ordre qu'il s'est prescrit,
Et, bien instruit qu'il est des routes de l'esprit,
Il suit toujours sa voie, et va jusqu'à son terme;
Il agit sur soi-même en véritable roi,
Sans regarder jamais à ce qu'il sent en soi,
Ni d'où partent des vents de si peu de durée;
Et son unique but dans le plus long chemin,
C'est que l'intention de son ame épurée
Se tourne vers la bonne et desirable fin.

Ainsi sans s'ébranler il est toujours le même
Dans la diversité de tant d'événements,
Et son cœur, dégagé des propres sentiments,
N'aimant que ce qu'il doit, s'attache à ce qu'il aime;
Ainsi l'œil simple et pur de son intention
S'élève sans relâche à la perfection,
Dont il voit en moi seul l'invariable idée;
Et plus cet œil est net, et plus sa fermeté,
Au travers de l'orage heureusement guidée,
Vers ce port qu'il souhaite avance en sûreté.

Mais souvent ce bel œil de l'intention pure
Ne s'ouvre pas entier, ou se laisse éblouir,

Et ce détachement dont tu penses jouir
Ne ferme pas la porte à toute la nature.
Aussitôt qu'un objet te chatouille et te plaît,
Un regard dérobé par le propre intérêt
Te rappelle et t'amuse à voir ce qui te flatte;
Et tu peux rarement si bien t'en affranchir,
Que de ce propre amour l'amorce délicate
Vers toi, sans y penser, ne te fasse gauchir.

Crois-tu, lorsque les Juifs couroient en Béthanie,
Que ce fût seulement pour y voir Jésus-Christ?
La curiosité partageoit leur esprit
Pour y voir le Lazare et sa nouvelle vie.
Tâche donc que cet œil dignement épuré
Tienne un regard si droit et si bien mesuré,
Que d'une ou d'autre part jamais il ne s'égare,
Qu'il soit simple, et surtout que parmi tant d'objets,
Malgré tout ce qu'ils ont de charmant et de rare,
Ton ame jusqu'à moi dresse tous ses projets.

CHAPITRE XXXIV.

QUE CELUI QUI AIME DIEU LE GOUTE EN TOUTES CHOSES ET PAR-DESSUS TOUTES CHOSES.

Voici mon Dieu, voici mon tout:
Que puis-je vouloir davantage?
Qu'a de plus l'univers de l'un à l'autre bout?
Et quel plus grand bonheur peut m'échoir en partage?

O mot délicieux sur tous!
O parole en douceurs féconde!
Qu'elle en a, mon Sauveur, pour qui n'aime que vous!
Qu'elle en a peu pour ceux qui n'aiment que le monde!

Voici mon tout, voici mon Dieu:
A qui l'entend, c'est assez dire,
Et la redite est douce à toute heure, en tout lieu,
A quiconque pour vous de tout son cœur soupire.

Oui, tout est doux, tout est charmant,
Tout ravit en votre présence;

Mais quand votre bonté se retire un moment,
Tout fâche, tout ennuie en ce moment d'absence.

Vous faites la tranquillité
Et le calme de notre course,
Et ce que notre joie a de stabilité
N'est qu'un écoulement dont vous êtes la source.

Vous faites juger sainement
De tous effets, de toutes causes,
Et vous nous inspirez ce digne sentiment
Dont la céleste ardeur vous loue en toutes choses.

Rien ne plaît long-temps ici-bas,
Rien ne peut nous y satisfaire,
A moins que votre grace y joigne ses appas,
Et que votre sagesse y verse de quoi plaire.

Quel dégoût peut jamais trouver
Celui qui goûte vos délices?
Et qui les goûte mal, que peut-il éprouver
Où son juste dégoût ne trouve des supplices?

Que je vois de sages mondains
Se confondre dans leur sagesse!
Que je vois de charnels porter haut leurs desseins,
Et soudain trébucher sous leur propre foiblesse!

Des uns l'aveugle vanité
Au précipice est exposée;
Les autres, accablés de leur brutalité,
Traînent toute leur vie une mort déguisée.

Mais ceux qui, par un plein mépris
Du monde et de ses bagatelles,
A marcher sur vos pas appliquent leurs esprits,
Et domptent de la chair les sentiments rebelles;

Ceux-là, vrais sages en effet,
Vous immolant toute autre envie,

Du vain bonheur au vrai font un retour parfait,
De la chair à l'esprit, de la mort à la vie;

Ceux-là dans le suprême Auteur
Goûtent des douceurs toutes pures;
Ceux-là font remonter la gloire au Créateur
De tout ce qu'ont de bon toutes les créatures.

Mais le goût est bien différent
De l'ouvrier et de l'ouvrage,
De ce que le temps donne ou de bon ou de grand,
Et de ce qu'aux élus l'éternité partage.

Les lumières que nous voyons
S'effacent près de la divine,
Et sa source incréée a bien d'autres rayons
Que toutes ces clartés qu'elle seule illumine.

Éternelle et vive splendeur,
Qui surpassez toutes lumières,
Lancez du haut du ciel votre éclat dans mon cœur,
Percez-en jusqu'au fond les ténèbres grossières.

Daignez, Seigneur, purifier
Mon ame et toutes ses puissances,
La combler d'alégresse, et la vivifier,
Remplir de vos clartés toutes ses connoissances.

Que, malgré les desirs du corps,
Une extase tranquille et sainte,
Pour l'attacher à vous par de sacrés transports,
Lui fasse des liens d'une amoureuse crainte.

Quand viendra pour moi cet instant
Où tant de douceurs sont encloses,
Où de votre présence on est plein et content,
Où vous serez enfin mon tout en toutes choses?

Jusqu'à ce qu'il soit arrivé,
Quoi que votre faveur m'envoie,

Je ne jouirai point d'un bonheur achevé,
Je ne goûterai point une parfaite joie.

Hélas! malgré tout mon effort,
Le vieil Adam encor respire;
Il n'est pas bien encor crucifié ni mort,
Il veut encor sur moi conserver son empire.

Ce vieil esclave mal dompté
Émeut une guerre intestine,
Pousse contre l'esprit un orgueil empesté,
Et ne veut point souffrir que l'ame le domine.

Vous donc, qui commandez aux flots,
Qui des mers calmez la furie,
Venez, Seigneur, venez rétablir mon repos,
Accourez au secours d'un cœur qui vous en prie.

Rompez, dissipez les bouillons
De ces ardeurs séditieuses;
Et, brisant la fureur de leurs noirs bataillons,
Faites mordre la terre aux plus impétueuses.

Montrez ainsi de votre bras
Les triomphes et les miracles,
Et pour faire exalter votre nom ici-bas
Faites tomber sous lui toute sorte d'obstacles.

Vous êtes mon unique espoir;
Je mets en vous tout mon refuge;
Je dédaigne l'appui de tout autre pouvoir;
Soyez mon défenseur avant qu'être mon juge.

CHAPITRE XXXV.

QUE DURANT CETTE VIE ON N'EST JAMAIS EN SURETÉ CONTRE LES TENTATIONS.

La vie est un torrent d'éternelles disgraces;
Jamais la sûreté n'accompagne son cours;

Entre mille ennemis il faut que tu la passes;
A la gauche, à la droite, il en renaît toujours.
Ce sont guerres continuelles,
Qui portent dans ton sein chaque jour mille morts,
Si tu n'es bien muni d'armes spirituelles
Pour en repousser les efforts.

De leur succès douteux la juste défiance
Demande à ta vertu de vigoureux apprêts:
Mais il te faut surtout l'écu de patience
Qui te dérobe entier aux pointes de leurs traits.
Que de tous côtés il te couvre,
Sans que par art ni force il puisse être enfoncé;
Autrement tiens-toi sûr que, pour peu qu'il s'entr'ouvre,
Tu te verras soudain percé.

A moins qu'à mes bontés ton ame abandonnée
Embrasse aveuglément ce que j'aurai voulu,
Et qu'une volonté ferme et déterminée
A tout souffrir pour moi te tienne résolu,
Ne te promets point cette gloire
De pouvoir soutenir l'ardeur d'un tel combat,
Et d'emporter enfin cette pleine victoire
Qui de mes saints fait tout l'éclat.

Tu dois donc, ô mon fils, franchir avec courage
Les plus affreux périls qui t'osent menacer,
Et d'une main puissante arracher l'avantage
Aux plus fiers escadrons qui te veuillent forcer.
Je vois d'en-haut tout comme père,
Prêt à donner la manne au généreux vainqueur;
Mais je réserve aussi misère sur misère
A quiconque manque de cœur.

Si, durant une vie où rien n'est perdurable,
Tu te rends amoureux de la tranquillité,
Oseras-tu prétendre à ce calme ineffable
Que gardent les trésors de mon éternité?
Quitte ces folles espérances,
Préfère à ces desirs les desirs d'endurer,

Et sache que ce n'est qu'à de longues souffrances
Que ton cœur se doit préparer.

La véritable paix a des douceurs bien pures;
Mais en vain sur la terre on pense l'obtenir,
Il n'est aucuns mortels, aucunes créatures,
Dont les secours unis y fassent parvenir:
C'est moi, c'est moi seul qui la donne,
Ne la cherche qu'au ciel, ne l'attends que de moi:
Mais apprends qu'il t'en faut acheter la couronne
Par les épreuves de ta foi.

Les travaux, les douleurs, les ennuis, les injures,
La pauvreté, le trouble et les anxiétés,
Souffrir la réprimande, endurer les murmures,
Ne se point rebuter de mille infirmités,
Accepter pour moi les rudesses,
L'humiliation, les affronts, les mépris,
Prendre tout de ma main comme autant de caresses,
C'en est le véritable prix.

C'est par de tels sentiers qu'enfin la patience
A la haute vertu guide un nouveau soldat;
C'est par cette fâcheuse et rude expérience
Qu'il trouve un diadème au sortir du combat:
Ainsi d'une peine légère
La longue récompense est un repos divin,
Et, pour quelques moments de honte passagère,
Je rends une gloire sans fin.

Cependant tu te plains sitôt que sans tendresse
Je laisse un peu durer les tribulations;
Comme si ma bonté, soumise à ta foiblesse,
Devoit à point nommé ses consolations!
Tous mes saints ne les ont pas eues,
Alors que sur la terre ils vivoient exilés,
Et dans leurs plus grands maux mes faveurs suspendues
Souvent les laissoient désolés.

Mais dans ces mêmes maux qui sembloient sans limites,

Armés de patience, ils souffroient jusqu'au bout,
Et s'assuroient bien moins en leurs propres mérites
Qu'en la bonté d'un Dieu dont ils espéroient tout;
Ils savoient bien, ces vrais fidèles,
De quel immense prix étoit l'éternité,
Et que pour l'obtenir les gênes temporelles
N'avoient point de condignité.

As-tu droit de vouloir dès les moindres alarmes,
Toi qui n'es en effet qu'ordure et que péché,
Ce qu'en un siècle entier de travaux et de larmes
Tant et tant de parfaits m'ont à peine arraché?
Attends que l'heure en soit venue,
Cette heure où tu seras visité du Seigneur;
Travaille en l'attendant, commence, et continue
Avec grand amour et grand cœur.

Ne relâche jamais, jamais ne te défie :
Quelques tristes succès qui suivent tes efforts,
Redouble ta constance, expose et sacrifie
Pour ma plus grande gloire et ton ame et ton corps;
Je rendrai tout avec usure;
Je suis dans le combat sans cesse à tes côtés,
Et je reconnoîtrai ce que ton cœur endure
Par de pleines félicités.

CHAPITRE XXXVI.

CONTRE LES VAINS JUGEMENTS DES HOMMES.

Fixe en moi de ton cœur tous les attachements,
Sans te mettre en souci de ces vains jugements
Que les hommes en voudront faire :
L'innocence leur doit un mépris éternel,
Lorsque l'ame droite et sincère
Dans ses replis secrets n'a rien de criminel.

Quand on souffre pour moi les injustes discours,
La plus dure souffrance a de charmants retours
Qui sentent la béatitude :
L'humble qui se confie en son Dieu plus qu'en soi

Jamais n'y trouve rien de rude,
Et relève d'autant son espoir et sa foi.

Plusieurs parlent beaucoup sans être bien instruits,
Et leur témérité sème tant de faux bruits,
Qu'on croit fort peu tant de paroles;
Ne conçois donc, mon fils, ni chagrin ni courroux
Pour leurs discernements frivoles,
Puisqu'il n'est pas en toi de satisfaire à tous.

Paul même, dont l'ardente et vive charité
Se donnoit avec tous tant de conformité
Qu'il étoit tout à tout le monde,
Ne put si bien conduire un si noble dessein,
Que sa vertu la plus profonde
Ne passât pour un crime au tribunal humain.

Bien qu'il n'épargnât rien pour le salut d'autrui,
Bien qu'il fît sans relâche autant qu'il fût en lui,
Bien qu'en lui tout fût exemplaire,
Il ne put empêcher que de mauvais esprits
Ne fissent de quoi qu'il pût faire
Un jugement sinistre et d'injustes mépris.

Il remit tout à Dieu qui connoissoit le tout,
Et, quoique assez souvent on le poussât à bout
Par la calomnie et l'outrage,
Contre tous les auteurs de tant d'indignité
Les armes que prit son courage
Furent sa patience et son humilité.

Au gré de leur caprice ils eurent beau parler,
Ils eurent beau mentir, médire, quereller,
A se taire il mit sa défense;
Ou si de temps en temps sa bouche l'entreprit,
Ce fut de peur que son silence
Ne laissât du scandale en quelque foible esprit.

Peux-tu donc te connoître, et prendre quelque effroi
De quoi que puisse dire un mortel comme toi,

Qui comme toi n'est que poussière?
Tu le vois aujourd'hui tout près de t'accabler,
Et dès demain un cimetière
Cachera pour jamais ce qui te fait trembler.

Tu le crains toutefois, tu pâlis devant lui;
Mais veux-tu t'affranchir d'un si pressant ennui?
Chasse la crainte par la crainte:
Crains Dieu, crains son courroux, et ton indigne peur,
Par ces justes frayeurs éteinte,
Laissera rétablir le calme dans ton cœur.

Les injures ne sont que du vent et du bruit;
Et quiconque t'en charge en a si peu de fruit,
Qu'il te nuit bien moins qu'à soi-même:
Pour grand qu'il soit en terre, un Dieu voit ce qu'il fait,
Et de son jugement suprême
Il ne peut éviter l'irrévocable effet.

Tiens-le devant tes yeux, à toute heure, en tout lieu,
Ce juge universel, ce redoutable Dieu,
Et vis sans soin de tout le reste;
Quoi qu'on t'ose imputer, ne daigne y repartir,
Et dans un silence modeste
Trouve, sans t'indigner, l'art de tout démentir.

Tu paroîtras peut-être en quelque occasion
Tout couvert d'infamie ou de confusion,
Malgré ce grand art du silence;
Mais ne t'en émeus point, n'en sois pas moins content,
Et crains que ton impatience
Ne retranche du prix du laurier qui t'attend.

Quelque honte à ton front qui semble s'attacher,
Souviens-toi que mon bras peut toujours t'arracher
A toute cette ignominie,
Que je sais rendre à tous suivant leurs actions,
Et sur l'imposture punie
Élever la candeur de tes intentions.

CHAPITRE XXXVII.

DE LA PURE ET ENTIÈRE RÉSIGNATION DE SOI-MÊME POUR OBTENIR LA LIBERTÉ DU COEUR.

Quitte-toi, mon enfant, et tu me trouveras;
Prépare-toi sans choix à quoi que je t'envoie,
Sans aucun propre amour, sans aucun embarras
De ce qui peut causer ta douleur ou ta joie :
Tu gagneras beaucoup en quittant tout ainsi,
Ma grace remplira la place du souci,
Plus forte et mieux accompagnée;
Et je te la ferai sentir
Sitôt qu'entre mes mains ton ame résignée
Ne voudra plus se revêtir.

Pour arriver où ta bonté m'invite,
Pour tant de biens qu'elle m'offre à gagner,
Combien de fois me dois-je résigner?
En quoi faut-il, Seigneur, que je me quitte?

En tout, mon fils, en tout, et partout, et toujours,
Aux points les plus petits, aux choses les plus grandes;
Je n'en excepte rien : si tu veux mon secours,
Tout dépouillé de tout, il faut que tu l'attendes.
Tu ne peux autrement te donner tout à moi,
Et je ne puis non plus me donner tout à toi,
Si tu réserves quelque chose;
Je veux l'ame, je veux le corps,
Sans que jamais en toi ta volonté dispose
Ni du dedans ni du dehors.

D'autant plus promptement que par ce grand effort
Tu brises de ta chair le honteux esclavage,
D'autant plus tôt en toi le vieil Adam est mort,
Et le nouveau succède avec plus d'avantage.
Résigne-toi surtout avec sincérité,
Si tu veux obliger ma libéralité
A t'en payer avec usure :
Elle aime à prodiguer mes biens;

Mais l'effort qu'elle y fait souvent prend sa mesure
Sur la plénitude des tiens.

J'en vois se résigner avec retranchement,
De la moitié du cœur se remettre en ma garde,
Et ne s'assurer pas en moi si fortement
Qu'ils ne veuillent pourvoir à ce qui les regarde ;
Quelques autres d'abord m'offrent bien tous leurs vœux,
Mais la tentation marche à peine vers eux
Qu'ils font retraite vers eux-mêmes ;
Et leur courage rabattu,
Cherchant d'autres appuis que mes bontés suprêmes,
N'avance point en la vertu.

Ni ceux-ci ni ceux-là n'arriveront jamais
A la liberté vraie, inébranlable, entière,
A cette pure joie, à cette ferme paix
Qu'entretient dans les cœurs ma grace familière :
C'est peu que d'élever jusque-là son desir,
A moins que de soumettre à tout mon bon plaisir
Son ame pleinement captive ;
Et, sans s'immoler chaque jour,
On ne conserve point l'union fruitive
Que donne le parfait amour.

Je te l'ai déja dit, je te le dis encor,
Quitte, résigne-toi, déprends-toi de toi-même,
Et tu posséderas ce précieux trésor,
Ce calme intérieur, qui fuit tout ce qui s'aime :
Donne-moi tout pour tout, ne forme aucun desir,
Ne redemande rien, n'envoie aucun soupir
Vers ce tout que pour moi tu quittes ;
Tiens enfin ton cœur tout en moi ;
Et moi, qui paie enfin par-delà les mérites,
Je me donnerai tout à toi.

Ainsi tu seras libre, et l'ange ténébreux
Ne te pourra jamais réduire en servitude ;
Mais n'épargne ni soins, ni prières, ni vœux,
Pour ce digne avant-goût de la béatitude :

Ce plein dépouillement des soucis superflus,
Te laissant nu dans l'ame, ainsi que je le fus,
Te rendra digne de me suivre ;
Et par un bienheureux transport
Tu sauras en moi-même éternellement vivre
Sitôt qu'en toi tu seras mort.

Alors disparoîtront tous ces fantômes vains
Qui t'obsèdent partout de leurs folles images,
Cet inutile amas d'empressements mondains,
Ces troubles qui chez toi font de si grands ravages.
La crainte immodérée, et l'amour déréglé,
Ces infames tyrans de ton cœur aveuglé,
Verront leur force dissipée ;
Et leur nuit faisant place au jour,
Celle qu'ils y tenoient sera tout occupée
Par ma crainte et par mon amour.

CHAPITRE XXXVIII.

DE LA BONNE CONDUITE AUX CHOSES EXTÉRIEURES, ET DU RECOURS A DIEU DANS LES PÉRILS.

Quelque chose, mon fils, qui t'occupe au-dehors,
Conserve le dedans vraiment libre et tranquille,
Et te souviens toujours que de ces deux trésors
La conquête est pénible, et la perte facile.
En tous temps, en tous lieux, en toutes actions,
Ce digne épurement de tes intentions
Doit garder sur toi-même une puissance égale,
T'élever au-dessus de tous les biens humains,
Sans permettre jamais que ton cœur se ravale
Sous l'objet de tes yeux, ou l'œuvre de tes mains.

Ainsi, maître absolu de tout ce que tu fais,
Et non plus de tes sens le sujet ou l'esclave,
Tu te verras partout affranchi pour jamais
De ce qui t'importune et de ce qui te brave :
Tu quitteras l'Égypte en véritable Hébreu,
Qu'à travers les déserts la colonne de feu
Guide, sans s'égarer, vers la terre promise;

Et de tous ennemis tes exploits triomphants
Passeront, en dépit de toute leur surprise,
Au partage que Dieu destine à ses enfants.

Mais ces enfants de Dieu, sais-tu bien ce qu'ils sont?
Pour être de leur rang, sais-tu ce qu'il faut être?
Sais-tu quelle est leur vie, et quels projets ils font?
A quelle digne marque il te les faut connoître?
De tout ce qui du siècle attire l'amitié
Ces esprits épurés se font un marche-pié,
Pour voir d'autant plus près l'éclat des biens célestes;
Et leur constance est telle à conduire leurs yeux,
Que, quoi qui se présente à leurs regards modestes,
Le gauche est pour la terre, et le droit pour les cieux.

Bien loin que des objets le dangereux attrait
Jusqu'à l'attachement abaisse leur courage,
Ils savent ramener par un contraire effet
Leur plus flatteuse amorce au bon et saint usage:
En vain un vieil abus en grossit le pouvoir;
Ils savent les réduire au sincère devoir
Que l'Auteur souverain leur a voulu prescrire;
Et, comme en faisant tout il n'a rien négligé,
Ils savent rejeter sous un si juste empire
Tout ce qu'un long désordre en auroit dégagé.

Tiens-toi ferme au-dessus de tous événements;
Que leur extérieur ne puisse te surprendre;
Et jamais de ta chair ne prends les sentiments
Sur ce qu'on te fait voir, ou qu'on te fait entendre.
De peur d'être ébloui par leur illusion,
Fais ainsi que Moïse à chaque occasion,
Viens consulter ton Dieu sur toute ta conduite:
Sa réponse souvent daignera t'éclairer,
Et tu n'en sortiras que l'ame mieux instruite
De tout ce qui se passe, ou qu'il faut espérer.

Ce grand législateur qui publioit mes lois
Ainsi sur chaque doute entroit au tabernacle,
Sur chaque question il écoutoit ma voix,

Et, mes avis reçus, il prononçoit l'oracle;
De quelques grands périls qu'il fût embarrassé,
Quelques séditions dont il se vit pressé,
Il fit de l'oraison son recours ordinaire :
Entre, entre à son exemple au cabinet du cœur,
Et pour tirer de moi le conseil nécessaire
Du zèle en tes besoins redouble la ferveur.

Josué son disciple, et les fils d'Israël,
Dont l'imprudence aveugle excéda ses limites,
Pour n'avoir pas ainsi consulté l'Éternel
Se virent abusés par les Gabaonites;
Le flatteur apparat d'un discours affecté,
S'étant saisi d'abord de leur crédulité,
Mit la compassion où la haine étoit due :
Ils perdirent des biens qui leur étoient promis,
Et le charme imposteur de leur pitié déçue
Dedans leur propre sein sauva leurs ennemis.

CHAPITRE XXXIX.

QUE L'HOMME NE DOIT POINT S'ATTACHER AVEC EMPRESSEMENT A SES AFFAIRES.

Mon fils, entre mes mains remets toujours ta cause;
Je saurai bien de tout ordonner en son temps;
Sans ennui, sans murmure attends que j'en dispose,
Et je ferai trouver à tes desirs contents
Plus d'avantage en toute chose
Que toi-même tu n'en prétends.

Je vous remets le tout, Seigneur, sans répugnance;
Je vous remets le tout; et plus j'ose y penser,
Plus je vois qu'en effet je ne suis qu'impuissance,
Et que tous mes efforts ne peuvent m'avancer.

Plût à votre bonté que l'ame peu touchée
De tout ce qui peut suivre ou tromper son desir,
Je la pusse à toute heure offrir bien détachée
Aux ordres souverains de votre bon plaisir !

Mon fils, l'homme est changeant, et souvent il s'emporte

Avec empressement vers ce qu'il veut avoir;
Tant qu'il ne l'obtient pas, sa passion est forte;
Mais quelque estime enfin qu'il veuille en concevoir,
Il en juge d'une autre sorte
Sitôt qu'il est en son pouvoir.

Dans tout ce qu'il possède il voit moins de mérite;
Une flamme nouvelle éteint le premier feu;
Du propre attachement l'inconstance l'agite;
Un desir fait de l'autre un soudain désaveu,
Et ce n'est pas peu qu'on se quitte
Même dans les choses de peu.

C'est l'abnégation, mais sincère et parfaite,
Qui peut seule affermir son instabilité :
Qui se bannit de soi trouve en moi sa retraite;
L'esclavage qu'il prend devient sa liberté,
Et dans la perte qu'il a faite
Il rencontre sa sûreté.

Mais ce vieil ennemi de la nature humaine
De tes meilleurs desseins cherche à gâter le fruit;
Et, tout impatient de renouer ta chaîne,
Pour rétablir en toi son empire détruit,
Il tient les ruses de sa haine
En embuscade jour et nuit.

Il étale à tes sens des douceurs sans pareilles,
Qu'eux-mêmes prennent soin de te faire goûter;
Il cache tous ses lacs sous de fausses merveilles,
Pour voir si par surprise il t'y pourra jeter;
Et sans l'oraison et les veilles
Tu ne les saurois éviter.

CHAPITRE XL.

QUE L'HOMME N'A RIEN DE BON DE SOI-MÊME, ET NE SE PEUT GLORIFIER D'AUCUNE CHOSE.

Seigneur, qu'est-ce que l'homme? et dans ton souvenir
Qui lui donne le rang que tu l'y fais tenir?

Que sont les fils d'Adam, que sont tous leurs mérites,
Pour attirer chez eux l'honneur de tes visites?
Que t'a fait l'homme enfin, que ta grace pour lui
Aime à se prodiguer, et lui servir d'appui?
Ai-je lieu de m'en plaindre avec quelque justice,
Quand elle m'abandonne à mon propre caprice?
Et puis-je à ta rigueur reprocher quelque excès
Quand toute ma prière obtient peu de succès?

C'est bien alors à moi d'avouer ma foiblesse;
C'est à moi de penser et de dire sans cesse :
Seigneur, je ne suis rien, je ne puis rien de moi,
Et je n'ai rien de bon, s'il ne me vient de toi;
Mes défauts sont si grands, mon impuissance est telle,
Qu'elle a vers le néant une pente éternelle.
A moins que ton secours me relève le cœur,
A moins que ta bonté ranime ma langueur,
Qu'elle daigne au-dedans me former et m'instruire,
Mes plus ardents efforts ne peuvent rien produire,
Et mon infirmité retrouve en un moment
La tiédeur, le désordre et le relâchement.

Toi seul, toujours le même, et toujours immuable,
Te soutiens dans un être à jamais perdurable,
Toujours bon, toujours saint, toujours juste, et toujours
Dispensant saintement ton bienheureux secours.
Ta bonté, ta justice agit en toutes choses,
Et de tout et partout sagement tu disposes :
Mais pour moi qui toujours penche plus fortement
Vers l'imperfection que vers l'avancement,
Je n'ai pas un esprit toujours en même assiette;
Il cherche, il craint, il fuit, il embrasse, il rejette,
Et son meilleur état par un triste retour
Est sujet à changer plus de sept fois le jour.

Tous mes maux toutefois rencontrent leur remède
Aussitôt qu'il t'a plu d'accourir à mon aide;
Et, pour faire à mon ame un bonheur souverain,
Tu n'as qu'à lui prêter, qu'à lui tendre la main.
Tu le peux, ô mon Dieu, de ta volonté pure,
Sans emprunter le bras d'aucune créature;
Tu me peux de toi seul si bien fortifier,
Que mon ame n'ait plus de quoi se défier,

Que ma constante ardeur ne tourne plus en glace,
Que mon sort affermi ne change plus de face,
Et que mon cœur enfin, plein de zèle et de foi,
Ainsi que dans son centre ait son repos en toi.
Ah ! si jamais ce cœur pouvoit bien se défaire
Des consolations que la terre suggère,
Soit pour mieux faire place aux célestes faveurs
Qui font naître ici-bas et croître les ferveurs,
Soit par ce grand besoin qui réduit ma foiblesse
A la nécessité d'implorer ta tendresse,
Puisque dans les malheurs où je me sens couler
Il n'est aucun mortel qui puisse consoler ;
Alors certes, alors j'aurois pleine matière
D'espérer de ta grace une abondance entière,
Et de m'épanouir à ces charmes nouveaux
Dont je verrois ta main adoucir mes travaux.
C'est de toi, mon Sauveur, c'est de toi, source vive,
Que se répand sur moi tout le bien qui m'arrive :
Je ne suis qu'un néant bouffi de vanité,
Je ne suis qu'inconstance et qu'imbécillité ;
Et quand je me demande un titre légitime
D'où prendre quelque gloire et chercher quelque estime,
Je vois, pour tout appui de mes plus hauts efforts,
Le néant que je suis, et le rien d'où je sors ;
Et que fonder sa gloire ainsi sur le rien même,
C'est une vanité qui va jusqu'à l'extrême.
O vent pernicieux ! ô poison des esprits !
Que le monde sait peu ton véritable prix !
O fausse et vaine gloire ! ô dangereuse peste,
Qui n'es rien qu'un néant, mais un néant funeste !
Tes décevants attraits retirent tous nos pas
Du chemin où la vraie étale ses appas,
Et l'ame, de ton souffle indignement souillée,
Des graces de son Maître est par toi dépouillée.
Oui, notre ame, Seigneur, tout ton portrait qu'elle est,
Commence à te déplaire alors qu'elle se plaît,
Et son avidité pour de vaines louanges
La prive des vertus qui l'égaloient aux anges.
On doit se réjouir et se glorifier,
Mais ce n'est qu'en toi seul qu'il faut tout appuyer ;

En toi seul, non en soi, qu'il faut prendre sans cesse
La véritable gloire et la sainte alégresse,
Rapporter à toi seul, et non à sa vertu,
Le plus solide éclat dont on soit revêtu,
Louer en tous ses dons l'Auteur de la nature,
Et ne voir que lui seul en toute créature.
Je le veux, ô mon Dieu, si je fais quelque bien,
Pour en louer ton nom qu'on supprime le mien;
Que l'univers entier par de communs suffrages
Sur le mépris des miens élève tes ouvrages;
Que même en celui-ci mon nom soit ignoré
Afin que le tien seul en soit mieux adoré,
Que ton saint Esprit seul en ait toute la gloire,
Sans que louange aucune honore ma mémoire,
Et que puisse à mes yeux s'emparer qui voudra
De la plus douce odeur que mon vers répandra.
En toi seul est ma gloire, en toi seul est ma joie,
Et, quoi que l'avenir en ma faveur déploie,
Je les veux prendre en toi, sans faire vanité
Que du sincère aveu de mon infirmité.
C'est aux Juifs, c'est aux cœurs que ta grace abandonne,
A chercher cet honneur qu'ici l'on s'entre-donne;
Ils peuvent y courir avec empressement,
Sans que je porte envie à leur aveuglement :
La gloire que je cherche, et l'honneur où j'aspire,
C'est celle, c'est celui que fait ton saint empire,
Qu'à tes vrais serviteurs départ ta seule main,
Et qui ne peut souffrir aucun mélange humain.
Ces honneurs temporels qui rendent l'ame vaine,
Ces orgueilleux dehors de la grandeur mondaine,
A ta gloire éternelle une fois comparés,
Ne sont qu'amusements de cerveaux égarés.
O vérité suprême et toujours adorable!
Miséricorde immense et toujours ineffable!
Je ne réclame point dans ma fragilité
D'autre miséricorde, ou d'autre vérité.
A toi, Trinité sainte, espoir du vrai fidèle,
A toi pleine louange, à toi gloire immortelle!
Puisse tout l'univers, puisse tout l'avenir,
Toute l'éternité te louer et bénir!

Ce sont là tous mes vœux, c'est là tout l'avantage
Que mes foibles travaux demandent en partage;
Trop heureux si l'éclat de mon plus digne emploi
Laisse mon nom obscur pour rejaillir sur toi!

CHAPITRE XLI.

DU MÉPRIS DE TOUS LES HONNEURS.

Ne prends point de mélancolie
De voir qu'à tes vertus on refuse leur prix,
Qu'un autre est dans l'estime, et toi dans le mépris,
Qu'on l'honore partout, durant qu'on t'humilie.
Lève les yeux au ciel, lève-les jusqu'à moi,
Et tout ce que la terre ose juger de toi
Ne te donnera plus aucune inquiétude;
Tu ne sentiras plus de mouvements jaloux,
Et ce ravalement qui te sembloit si rude
N'aura plus rien en soi qui ne te semble doux.

Il est tout vrai, Seigneur; mais cette chair fragile
De ses aveuglements aime l'épaisse nuit,
Et de la vanité l'amorce est si subtile,
Qu'en un moment elle séduit.

A bien considérer la chose en sa nature,
Je ne mérite amour, ni pitié, ni support,
Et, quoi qu'on m'ait pu faire, aucune créature
Ne m'a jamais fait aucun tort.

Mes plaintes auroient donc une insolence extrême,
Si j'osois t'accuser de trop de dureté,
Et qu'ainsi j'imputasse à la justice même
Une injuste sévérité.

Mon crime a dû forcer toutes les créatures
A me persécuter, à s'armer contre moi;
Et quiconque m'accable ou d'opprobre ou d'injures
N'en fait qu'un légitime emploi.

A moi la honte est due, à moi l'ignominie,
Leur plus durable excès ne peut trop me punir;

A toi seul la louange et la gloire infinie
Dans tous les siècles à venir.

Prépare-toi, mon ame, à souffrir sans tristesse
Les mépris des méchants, et ceux des gens de bien,
A me voir ravalé jusqu'à cette bassesse
Que même on ne me compte à rien.

Enfin de ton orgueil éteins les moindres restes,
Ou n'espère autrement de paix dans aucun lieu,
Ni de stabilité, ni de clartés célestes,
Ni d'union avec ton Dieu.

CHAPITRE XLII.

QU'IL NE FAUT POINT FONDER SA PAIX SUR LES HOMMES, MAIS SUR DIEU, ET S'ANÉANTIR EN SOI-MÊME.

Si la douceur de vivre ensemble,
D'avoir les mêmes sentiments,
Te fait de ton repos asseoir les fondements
Sur ceux de qui l'humeur à la tienne ressemble,
Quelque sûr que tu sois de leur fidélité,
Toute cette tranquillité,
Que tes yeux éblouis trouvent si bien fondée,
Ne sera qu'une vaine idée
Que suivront l'embarras et l'instabilité.

Mais si ton zèle invariable
Réunit ses desirs flottants
A cette vérité qui parmi tous les temps
Demeure toujours vive et toujours immuable;
Qu'un ami parte ou meure, ou que son cœur léger
Ose même te négliger,
Ni son triste départ, ni sa perte imprévue,
Ni même son change à ta vue,
N'auront rien dont jamais tu daignes t'affliger.

En moi seul doit être établie
Cette sincère affection,

Qui, n'ayant pour objet que la perfection,
Par aucun changement ne peut être affoiblie.
Tous ceux que leur bonté donne lieu d'estimer,
Et chez qui tu vois s'enflammer
Et l'amour des vertus, et la haine des vices,
Je veux bien que tu les chérisses,
Mais ce n'est qu'en moi seul que tu les dois aimer.

L'amitié la plus assurée
Tient de moi toute sa valeur :
Tu n'en peux voir sans moi qu'une fausse couleur
Qui n'est ni d'aucun prix ni d'aucune durée;
Son ardeur n'a jamais aucuns louables feux
Que soumis à ce que je veux;
Et tu ne saurois voir dans toute la nature
D'union bien solide et pure,
Si de ma propre main je n'en ai fait les nœuds.

Ces vrais amis que je te donne,
Ces unions que je te fais,
Doivent me résigner si bien tous tes souhaits,
Que tu sois mort à tout sitôt que je l'ordonne.
Je veux avoir ton cœur tout entier en ma main,
Par un détachement si plein,
Qu'autant qu'il est en toi ta sainte inquiétude
Aspire à cette solitude
Qui te doit retrancher de tout commerce humain.

Quiconque me choisit pour maître,
Et ne cherche qu'à me gagner,
M'approche d'autant plus qu'il sait mieux s'éloigner
Des consolations que les hommes font naître;
Plus dans leur folle estime il se trouve compris,
Plus il ravale de son prix;
Et va d'autant plus haut vers ma grandeur suprême,
Qu'il descend plus bas en lui-même,
Et se tient abymé dans le propre mépris.

Mais une ame présomptueuse
Qui s'ose imputer quelque bien

Se refuse à ma grace, et ne se porte à rien
Où toute sa chaleur ne soit infructueuse :
Elle ferme la porte à ma bénignité
Par son aveugle vanité,
Puisque du Saint-Esprit les faveurs prévenantes,
Les entières, les triomphantes,
N'entrent jamais au cœur que par l'humilité.

Homme, si tu pouvois apprendre
L'art de te bien anéantir,
De bien purger ce cœur, d'en bien faire sortir
Ce que l'amour terrestre y peut jeter de tendre ;
Si tu savois, mon fils, pratiquer ce grand art,
Tu verrois bientôt de ma part
S'épandre au fond du tien l'abondance des graces,
Et tes actions les plus basses
Sauroient jusqu'à mon trône élever ton regard.

Une affection mal conçue
Dérobe tout l'aspect des cieux ;
Et, quand la créature a détourné tes yeux,
Tu perds tout aussitôt le Créateur de vue.
Sache te vaincre en tout, et partout te dompter,
Sache pour lui tout surmonter,
Bannis tout autre amour, coupe-s-en les racines ;
Et les connoissances divines
A leurs plus hauts degrés te laisseront monter.

Ne dis point que c'est peu de chose,
Ne dis point que c'est moins que rien
A qui ton ame prête un moment d'entretien,
Sur qui par échappée un coup d'œil se repose ;
Ce peu, ce moins que rien, quand son amusement
Attire trop d'empressement,
Quand trop de complaisance à ce coup d'œil s'attache,
Imprime aux vertus une tache,
Et retarde l'esprit du haut avancement.

CHAPITRE XLIII.

CONTRE LA VAINE SCIENCE DU SIÈCLE, ET DE LA VRAIE ÉTUDE DU CHRÉTIEN.

Défends ton cœur de ton oreille :
Souvent une fausse merveille
Entre par elle et te surprend :
Ne t'émeus donc point et n'admire,
Quoi que les hommes puissent dire
De beau, de subtil, ou de grand.
Mon royaume n'est pas pour ces brillants frivoles
Dont l'humaine éloquence orne ses fictions ;
Il se donne aux vertus, et non pas aux paroles,
Et fuit les beaux discours sans bonnes actions.

Ma seule parole sacrée
Est celle à qui tu dois l'entrée ;
C'est elle qui te doit charmer ;
C'est elle qui verse dans l'ame
Les ardeurs de la sainte flamme
Qui seule s'y doit allumer :
Elle éclaire l'esprit par des rayons célestes,
Elle jette les cœurs dans la componction,
Et répand sur l'aigreur des maux les plus funestes
En cent et cent façons ma consolation.

Jamais à lire ne t'anime
Par un vain desir qu'on t'estime
Plus habile homme, ou plus savant ;
De cette ambitieuse étude
L'inépuisable inquiétude
Ne produit jamais que du vent :
Sache dompter tes sens, sache amortir tes vices,
Et de cette science espère plus de fruit
Que si de tout autre art les épineux caprices
T'avoient laissé percer leur plus obscure nuit.

Quand tu saurois par ta lecture
Connoître toute la nature,

Tu n'as qu'un point à retenir ;
Un seul principe est nécessaire,
On a beau dire, on a beau faire,
C'est là qu'il en faut revenir :
C'est moi seul qui dépars la solide science ;
C'est de mes seuls trésors que je la fais couler ;
Et j'en prodigue plus à l'humble confiance
Que tout l'esprit humain ne t'en peut étaler.

Oui, le cœur humble qui m'adore,
Le cœur épuré que j'honore
De mon amoureux entretien,
Abonde bientôt en sagesse,
Et s'avance en la haute adresse
Qui mène l'esprit au vrai bien.
Malheur, malheur à ceux qui, se laissant conduire
Aux desirs empressés d'un curieux savoir,
En l'art de me servir dédaignent de s'instruire,
Et veulent ignorer leur unique devoir !

Un jour viendra que le grand Maître,
Le grand Roi se fera paroître
Armé de foudres et d'éclairs ;
Qu'assis sur un trône de gloire,
Il rappellera la mémoire
De ce qu'aura fait l'univers :
Il faudra voir alors quelle est votre science,
Savants ; il entendra votre leçon à tous,
Et sur cet examen de chaque conscience
Un moment réglera sa grace ou son courroux.

Alors on verra sa lumière
De Hiérusalem tout entière
Éplucher jusqu'au moindre trait ;
Alors les plus obscures vies
Dans les ténèbres éclaircies
Ne trouveront plus de secret :
Les grands raisonnements de ces langues disertes
N'auront force ni poids en cette occasion ;
La parole mourra dans les bouches ouvertes,

Et cédera la place à la confusion.

Plus une ame est humiliée,
Plus elle s'est étudiée
A ce noble ravalement,
D'autant mieux cette ferme base
Soutient la haute et sainte extase
Où je l'élève en un moment.
C'est alors qu'en secret une de mes paroles
Lui fait comprendre mieux ce qu'est l'éternité,
Que si toute la poudre et le bruit des écoles
Avoient lassé dix ans son assiduité.

J'instruis, j'inspire, j'illumine;
J'explique toute ma doctrine
Sans aucun embarras de mots,
Sans que les ames balancées
D'aucunes confuses pensées,
En perdent jamais le repos;
Jamais des vains degrés la pompe imaginaire
De son faste orgueilleux n'embrouille mes savants,
Et les rusés détours d'un argument contraire
Ne leur tendent jamais de piéges décevants.

Ainsi je montre, ainsi j'enseigne
Comme il faut que l'homme dédaigne
Toutes les douceurs d'ici-bas,
Qu'il néglige les temporelles,
Qu'il n'aspire qu'aux éternelles,
Qu'il ne goûte que leurs appas;
J'enseigne à fuir l'honneur, à souffrir le scandale;
Pour but, pour seul espoir j'enseigne à me choisir;
J'enseigne à me chérir d'une ardeur sans égale,
J'enseigne à ramasser en moi tout son desir.

Un grand dévot m'a su connoître,
Sans en consulter d'autre maître
Que le feu qui sut l'enflammer:
Il dit des choses admirables
De mes attributs ineffables,

Et n'avoit appris qu'à m'aimer;
Il dégagea son cœur de toute la nature,
Et se fit bien plus docte en quittant tout ainsi,
Que s'il eût attaché, jusqu'à la sépulture,
Sur des subtilités un long et vain souci.

Ma façon d'instruire est diverse :
Je parle aux uns et les exerce
Sur des préceptes généraux;
Je parle à d'autres à l'oreille
Du secret de quelque merveille,
Ou du choix de quelques travaux;
Je ne me montre aux uns que sous quelque figure
Qui leur fait doucement comprendre ma bonté,
Et sur d'autres j'épands cette lumière pure
Qui fait voir le mystère avec pleine clarté.

Les livres à leur ouverture
Offrent à tous même lecture,
Mais non pas même utilité;
J'en suis au-dedans l'interprète,
Et seul à seul dans la retraite
J'en explique la vérité.
Je pénètre les cœurs, je vois dans les pensées,
J'excite, je prépare aux bonnes actions,
Et je tiens mes faveurs plus ou moins avancées,
Suivant qu'on fait profit de mes instructions.

CHAPITRE XLIV.

QU'IL NE FAUT POINT S'EMBARRASSER DES CHOSES EXTÉRIEURES.

Mon fils, il est bon d'ignorer
Beaucoup de choses qui se passent,
Et de ne point considérer
Mille événements qui s'entassent :
Sois comme mort sur terre; et, par le saint emploi
De cette indifférence en mérites féconde,
Tiens-toi crucifié pour les choses du monde,
Et les choses du monde autant de croix pour toi.

Fais la sourde oreille à ces bruits
Que roule un indiscret murmure,
Et pense les jours et les nuits
Au repos que je te procure.
Il est beaucoup meilleur de retirer les yeux
De tout ce qui te choque ou qui te peut déplaire,
Que d'être tout de feu sur un avis contraire,
Pour un frivole honneur de raisonner le mieux.

Laisse à chacun son sentiment;
Qu'il parle et discoure à sa mode;
Tiens ton cœur en moi fortement,
Et fuis ce débat incommode.
Comme mes jugements ne sont jamais déçus,
Préfère leur conduite à la prudence humaine;
Attache-s-y ta vue, et tu verras sans peine
Que dans tes démêlés un autre ait le dessus.

A quelle extrémité, Seigneur, vont nos malheurs!
La perte temporelle est digne de nos pleurs;
Pour un peu d'intérêt on court, on se tourmente;
Mais ce qui touche l'ame, on le laisse au hasard,
Et l'oubli d'heure en heure à tel point s'en augmente,
Qu'on n'y jette qu'à peine un coup d'œil sur le tard.

On cherche avec chaleur ce qui ne sert de rien;
On n'a d'yeux qu'en passant pour le souverain bien:
Ce qui n'importe plaît; le nécessaire gêne:
Tout l'homme aisément glisse et s'échappe au-dehors;
Et, si le repentir soudain ne le ramène,
Il se livre avec joie aux appétits du corps.

CHAPITRE XLV.

QU'IL NE FAUT PAS CROIRE TOUTES PERSONNES, ET QU'IL EST AISÉ DE S'ÉCHAPPER EN PAROLES.

Envoie à mon secours tes bontés souveraines,
Seigneur, contre les maux qui m'ont choisi pour but,

Puisqu'en vain je mettrois aux amitiés humaines
L'espoir de mon salut.

O mon Dieu! qu'ici-bas j'ai trouvé d'infidèles
Dont je m'imaginois occuper tous les soins!
Et que j'ai rencontré de véritables zèles
Où j'en croyois le moins!

En vain donc on voudroit fonder quelque espérance
Sur l'effet incertain de leur douteuse foi,
Et les justes jamais ne trouvent l'assurance
De leur salut qu'en toi.

Que sous tes ordres saints notre esprit se captive
Jusqu'à tout recevoir d'un sentiment égal,
Et bénir ton saint nom de quoi qui nous arrive
Ou de bien ou de mal.

Nous n'y contribuons qu'un importun mélange
De foiblesse, d'erreur, et d'instabilité,
Qui des meilleurs desseins nous fait prendre le change
Avec facilité.

Quelqu'un applique-t-il à toute sa conduite
Une ame si prudente, un esprit si réglé,
Que souvent il ne voie ou cette ame séduite,
Ou cet esprit troublé?

Mais qui sur ton vouloir forme sa patience,
Qui simplement te cherche, et n'a point d'autre espoir,
Qui remet en toi seul toute sa confiance,
N'est pas si prompt à choir.

Quelque pressé qu'il soit du malheur qui l'accable,
Sitôt que vers le ciel tu l'entends soupirer,
Ton bras étend sur lui cette main secourable
Qui l'en sait retirer.

Rien ne le fait gémir dont tu ne le consoles,
Et quiconque en ta grace espère jusqu'au bout

Reçoit enfin l'effet de tes saintes paroles,
Et triomphe de tout.

Il est rare de voir qu'un ami persévère
Dans nos afflictions jusqu'à l'extrémité,
Et nous aide à porter toute notre misère,
Sans être rebuté.

Toi seul es cet ami fidèle, infatigable,
Que de nos intérêts rien ne peut détacher,
Et toute autre amitié n'a rien de si durable
Qu'il en puisse approcher.

Oh ! que cette ame sainte avoit sujet de dire :
« J'ai pour base mon Dieu, pour appui Jésus-Christ ;
« En lui seul je me fonde, en lui seul je respire,
« Et m'affermis l'esprit ! »

Si je lui ressemblois, j'aurois moins d'épouvante
Des jugements du monde et de tout son pouvoir,
Et les traits les plus forts d'une langue insolente
Ne pourroient m'émouvoir.

Mais qui pourra, Seigneur, par sa propre sagesse
Pressentir tous les maux qui doivent arriver?
Et si quelqu'un le peut, aura-t-il quelque adresse
Qui puisse l'en sauver?

Ah ! si ce qu'en prévoit la prudence ou la crainte
Abat encor souvent toute notre vigueur,
Que font les imprévus, et quelle rude atteinte
N'enfoncent-ils au cœur?

En vain pour me flatter je me le dissimule,
Il me falloit des miens prévenir mieux l'effet,
Et je ne devois pas une ame si crédule
Aux rapports qu'on m'a fait.

Mais l'homme est toujours homme, et les vaines louanges
Le dépouillent si peu de sa fragilité,

Que ceux même qu'on nomme et qu'on croit de vrais anges
Ne sont qu'infirmité.

Qui croirai-je que toi, Vérité souveraine,
Qui jamais n'es déçue et ne peux décevoir?
Qui prendrai-je que toi dans cette course humaine
Pour règle à mon devoir?

L'homme est muable et foible, et ses discours frivoles
Portent l'impression de son déréglement;
Il se méprend et trompe; et surtout en paroles
Il s'échappe aisément

Aussi ne doit-on pas donner prompte croyance
A tout ce qui d'abord semble la mériter,
Et ce qu'il dit de vrai laisse à la défiance
De quoi s'inquiéter.

Tu m'avertis assez de ses lâches pratiques,
Tu m'en instruis assez, Seigneur, quand tu me dis
Qu'il faut que je m'en garde, et que nos domestiques
Sont autant d'ennemis;

Qu'il n'est pas sûr de croire à quiconque vient dire:
« Mon avis est le bon, l'infaillible est le mien; »
Et que tel en décide avec un plein empire
Qui souvent ne sait rien.

Je ne l'ai que trop vu, Seigneur, pour mon dommage;
Et puissé-je en former quelques saintes terreurs
Qui ne me laissent pas égarer davantage
Dans mes folles erreurs!

Par une impertinente et fausse confidence,
Quelqu'un me dit un jour: « Écoute, sois discret,
« Et conserve en ton cœur sous un profond silence
« Le fruit de mon secret. »

A peine je promets de cacher le mystère,
Qu'il trouve de sa part le silence fâcheux,

Me quitte, va conter ce qu'il m'oblige à taire,
Et nous trahit tous deux.

Préserve-moi, Seigneur, de ces gens tout de langues,
De ces illusions d'un esprit inconstant;
Garde partout le mien de leurs folles harangues,
Et moi d'en faire autant.

Daigne mettre en ma bouche une parole vraie,
Qui soit pleine de force et de stabilité,
Et ne souffre jamais que ma langue s'essaie
A la duplicité.

Accorde à ma foiblesse assez de prévoyance
Pour aller au-devant du mal qui peut s'offrir,
Et détourner les maux que sans impatience
Je ne pourrois souffrir.

Qu'il est bon de se taire! et qu'en paix on respire
Quand de parler d'autrui soi-même on s'interdit,
Sans être prompt à croire, ou léger à redire
Plus qu'on ne nous a dit!

Une seconde fois, qu'il est bon de se taire,
De n'ouvrir tout son cœur à personne qu'à toi,
Et n'abandonner pas aux rapports qu'on vient faire
Une indiscrète foi!

Qu'heureux est, ô mon Dieu, qu'heureux est qui souhaite
Que ton seul bon plaisir soit partout accompli,
Qu'au-dedans, qu'au-dehors ta volonté soit faite,
Et ton ordre rempli!

Que ta grace en un cœur se trouve en assurance
Alors qu'à fuir l'éclat il met tous ses efforts,
Et qu'il sait dédaigner cette vaine apparence
Qu'on admire au-dehors!

Qu'une ame à ton vouloir saintement asservie
Ménage bien les dons que lui fait ta faveur,

Lorsqu'elle applique tout à corriger sa vie,
Ou croître sa ferveur !

La gloire du mérite un peu trop épandue
A fait perdre à plusieurs les trésors qu'ils ont eus,
Et j'ai vu la louange un peu trop tôt rendue
Gâter bien des vertus.

Mais quand la grace en nous demeure bien cachée,
Elle redouble en fruits, en forces, en appas,
Et secourt d'autant mieux une vie attachée
A d'éternels combats.

CHAPITRE XLVI.

DE LA CONFIANCE QU'IL FAUT AVOIR EN DIEU QUAND ON EST ATTAQUÉ DE PAROLES.

Eh bien ! on te querelle, on te couvre d'injures;
La calomnie est grande et te remplit d'effroi :
Veux-tu rompre aisément ses pointes les plus dures?
Affermis ton espoir et ta constance en moi.
Ne t'inquiète point de ces discours frivoles;
Les paroles enfin ne sont que des paroles,
Que des sons parmi l'air vainement dispersés;
Elles peuvent briser quelques ames de verre,
Et ne tombent point sur la pierre
Que leurs traits n'en soient émoussés.

Quand leur plus gros déluge insolemment t'accable,
Sache faire profit de son plus vaste effort,
Songe à te corriger, si tu te sens coupable,
Songe à souffrir pour moi, si rien ne te remord :
C'est du moins qu'il te faille endurer quelque chose
D'un conte qui te blesse, ou d'un mot qui t'impose,
Toi que de rudes coups auroient bientôt lassé,
Et qui verrois bientôt tes forces chancelantes
Sous les épreuves violentes
Par où tant de saints ont passé.

D'où vient que pour si peu le chagrin te dévore,
Qu'un mot jusqu'en ton cœur va trouver ton défaut,
Si ce n'est que la chair, qui te domine encore,
Te fait considérer l'homme plus qu'il ne faut?
C'est le mépris humain que ton ame appréhende,
Qui soulève ce cœur contre la réprimande,
Lors même qu'elle est due à ta légèreté;
C'est là ce qui te force à chercher quelque ruse
Qui, sous une mauvaise excuse,
Mette à couvert ta lâcheté.

Examine-toi mieux, et, quoi qu'on t'ose dire,
Descends jusqu'en toi-même, et vois ce que tu crains;
Tu verras que le monde encore en toi respire
Avec le vain souci d'agréer aux mondains :
Craindre pour tes défauts qu'on ne te mésestime,
Que la confusion sur ton front ne s'imprime,
C'est montrer que ton cœur s'est mal sacrifié,
Que tu n'as point encor d'humilité profonde,
Et que tu n'es ni mort au monde,
Ni lui pour toi crucifié.

Mais écoute, mon fils, écoute ma parole,
Et dix mille d'ailleurs ne te pourront toucher,
Quand même la malice en sa plus noire école
Forgeroit tous leurs dards pour te les décocher;
Qu'à son choix contre toi le mensonge travaille,
Laisse-le s'épuiser, prise moins qu'une paille
Toute l'indignité dont il te veut couvrir :
Que te peut nuire enfin une telle tempête?
Est-il un cheveu sur ta tête
Dont elle puisse t'appauvrir?

Ceux qui vers le dehors poussant toute leur ame
N'ont ni d'yeux au-dedans, ni Dieu devant les yeux,
Sensibles jusqu'au fond aux atteintes du blâme,
Frémissent à toute heure, et tremblent en tous lieux;
Mais ceux dont la sincère et forte patience
Porte jusqu'en moi seul toute sa confiance,
Et ne s'arrête point au propre sentiment,

Ceux-là craignent si peu ces discours de la terre,
    Que jamais leur plus rude guerre
    Ne les fait pâlir un moment.

Tu dis qu'il est fâcheux de voir la calomnie
De la vérité même emprunter les couleurs,
Que la plus juste gloire en demeure ternie,
Et peut des plus constants tirer quelques douleurs;
Mais que t'importe enfin, si tu m'as pour refuge?
N'en suis-je pas au ciel l'inévitable juge,
Qui vois sans me tromper comme tout s'est passé?
Et pour le châtiment, et pour la récompense,
    Ne sais-je pas qui fait l'offense,
    Et qui demeure l'offensé?

Rien ne va sans mon ordre, et c'est moi qui t'envoie
Ce mot que contre toi lancent tes ennemis;
Je veux qu'ainsi des cœurs le secret se déploie,
Et tout ce qui t'arrive exprès je l'ai permis.
Tu verras quelque jour mon arrêt équitable
Séparer l'innocent d'avecque le coupable,
Et rendre à tous les deux ce qu'ils ont mérité;
Cependant il me plaît qu'en secret ma justice
    De l'un éprouve la malice,
    Et de l'autre la fermeté.

Tout ce que l'homme ici te rend de témoignage
Est sujet à l'erreur et périt avec lui;
La vérité des miens leur fait cet avantage
Qu'ils sont au bout des temps les mêmes qu'aujourd'hui.
Je les cache souvent, et fort peu de lumières
Savent en pénétrer les ténèbres entières,
Mais l'erreur n'entre point dans leur obscurité;
Et, dans le même instant qu'on y trouve à redire,
    L'ame bien éclairée admire
    Leur inconcevable équité.

Il faut donc me remettre à juger chaque chose,
Et sur le propre sens jamais ne s'appuyer;
C'est ainsi que le juste, à quoi que je l'expose,

Ne sent rien qui le trouble ou le puisse ennuyer :
Quoique la calomnie élève à sa ruine
De ses noirs attentats la plus forte machine,
Il en attend le coup sans aucun tremblement;
Et si quelqu'un l'excuse, et prenant sa défense
Fait triompher son innocence,
Sa joie est sans emportement.

Il prend peu de souci de la honte et du blâme,
Il sait que j'en connois les injustes efforts,
Que je sonde le cœur, que je vois toute l'ame,
Et ne m'éblouis point des plus brillants dehors :
Il me voit au-dessus de la fausse apparence,
Et reconnoît par-là quelle est la différence
Du jugement de l'homme et de mon jugement;
Et que souvent mes yeux regardent comme un crime
Ce que trouve digne d'estime
Son aveugle discernement.

Seigneur, qui par de vifs rayons
Pénètres chaque conscience,
Juste juge, en qui nous voyons
Et la force et la patience,
Tu sais quelle fragilité,
Quelle pente à l'impureté
Suit partout la nature humaine;
Daigne me servir de soutien,
Et sois la confiance pleine
Qui me guide au souverain bien.

Pour ne voir point de tache en moi,
Mon innocence n'est pas sûre;
Tu vois bien plus que je ne voi;
Tu fais bien une autre censure :
Aussi devrois-je avec douceur
M'humilier sous la noirceur
De tous les défauts qu'on m'impute;
Et souffrir d'un esprit remis,
Lors même qu'on me persécute
Pour ce que je n'ai point commis.

Pardon, mon cher Sauveur, pardon
Quand j'en use d'une autre sorte;
Ne me refuse pas le don
D'une patience plus forte :
Ta miséricorde vaut mieux,
Pour rencontrer grace à tes yeux
Dans l'excès de ton indulgence,
Qu'une apparente probité
Ne peut servir à la défense
De la secrète infirmité.

Quand un long amas de vertus
M'érigeroit un haut trophée
Sur tous les vices abattus,
Et la convoitise étouffée;
Ces vertus n'auroient pas de quoi
Me justifier devant toi,
Quelque mérite qui les suive;
Il y faut encor ta pitié,
Puisque sans elle homme qui vive
A tes yeux n'est justifié.

CHAPITRE XLVII.

QUE POUR LA VIE ÉTERNELLE IL FAUT ENDURER LES CHOSES LES PLUS FACHEUSES.

Ne te rebute point, mon fils, de ces travaux
Que l'ardeur de ton zèle entreprend pour ma gloire;
Ne te laisse jamais abattre sous les maux
Qui te veulent des mains enlever la victoire :
En quelque triste état que leur rigueur t'ait mis,
Songe à ce que je t'ai promis,
Reprends cœur là-dessus, espère, et te console;
Je rendrai tes desirs pleinement satisfaits,
Et j'ai toujours de quoi dégager ma parole
Par l'abondance des effets.

Tu n'auras point ici long-temps à te lasser,
Tes douleurs n'y sont pas d'une éternelle suite;
Un peu de patience, et tu verras passer

Ce torrent de malheurs où ta vie est réduite;
Un jour, un jour viendra que ce rude attirail
De soins, de troubles, de travail,
Fera place aux douceurs de la paix desirée :
Cependant souviens-toi que les maux les plus grands
Ne sont que peu de chose, et de peu de durée
Quand ils cessent avec le temps.

Applique à me servir une assiduité
Qui de ce que tu dois jamais ne se dispense;
Travaille dans ma vigne avec fidélité,
Et je serai moi-même enfin ta récompense.
Écris, lis, chante, prie, et gémis tout le jour,
Garde le silence à son tour,
Supporte avec grand cœur tous les succès contraires :
Leur plus longue amertume aura de doux reflux,
Et la vie éternelle a d'assez grands salaires
Pour être digne encor de plus.

Oui, tu verras un jour finir tous ces ennuis;
Dieu connoît ce grand jour, qu'autre ne peut connoître :
Tu ne verras plus lors ni les jours ni les nuits,
Comme ici tu les vois, s'augmenter ou décroître;
D'une clarté céleste un long épanchement
Fera briller incessamment
D'un rayon infini la splendeur ineffable;
Et d'une ferme paix le repos assuré
Versera dans ton cœur le calme invariable
Que ces maux t'auront procuré.

Tu ne diras plus lors : « Qui pourra m'affranchir
« De la mort que je traîne, et des fers que je porte? »
Tu ne crieras plus lors : « Faut-il ainsi blanchir?
« Faut-il voir prolonger mon exil de la sorte? »
La mort, précipitée aux gouffres du néant,
N'aura plus ce gosier béant,
Dont tout ce qui respire est l'infaillible proie;
Et la santé, sans trouble et sans anxiété,
N'y laissera goûter que la parfaite joie
D'une heureuse société.

Que ne peux-tu, mon fils, percer jusques aux cieux,
Pour y voir de mes saints la couronne éternelle,
Les pleins ravissements qui brillent dans leurs yeux,
Le glorieux éclat dont leur front étincelle?
Voyant ces grands objets d'un injuste mépris
En remporter un si haut prix,
Eux qu'à peine le monde a crus dignes de vivre,
Ta sainte ambition les voudroit égaler,
Te régleroit sur eux, et sauroit pour les suivre
Jusqu'en terre te ravaler.

Tous les abaissements te sembleroient si doux,
Qu'en haine des honneurs où ta folie aspire,
Tu choisirois plutôt d'être soumis à tous,
Que d'avoir sur un seul quelque reste d'empire;
Les beaux jours de la vie et les charmes des sens,
Pour toi devenus impuissants,
Te laisseroient choisir ce mépris en partage:
Tu tiendrois à bonheur d'être persécuté,
Et tu regarderois comme un grand avantage
Le bien de n'être à rien compté.

Si tu pouvois goûter toutes ces vérités,
Si jusque dans ton cœur elles étoient empreintes,
Tout un siècle de honte et de calamités
Ne t'arracheroit pas un seul moment de plaintes;
Tu dirois qu'il n'est rien de si laborieux
Que pour un prix si glorieux
Il ne faille accepter sitôt qu'on le propose,
Et que perdre ou gagner le royaume de Dieu,
Quoi qu'en jugent tes sens, n'est pas si peu de chose
Qu'il faille chercher un milieu.

Lève donc l'œil au ciel pour m'y considérer;
Vois-y mes saints assis au-dessus du tonnerre;
Après tant de tourments soufferts sans murmurer,
Après tant de combats qu'ils ont rendus sur terre,
Ces illustres vainqueurs des tribulations
Goûtent les consolations
D'une joie assurée et d'un repos sincère;

Assis à mes côtés sans trouble et sans effroi,
Ils règnent avec moi dans le sein de mon Père,
Et vivront sans fin avec moi.

CHAPITRE XLVIII.

DU JOUR DE L'ÉTERNITÉ, ET DES ANGOISSES DE CETTE VIE.

O séjour bienheureux de la cité céleste,
Où de l'éternité le jour se manifeste,
Jour que jamais n'offusque aucune obscurité,
Jour qu'éclaire toujours l'astre de vérité,
Jour où sans cesse brille une joie épurée,
Jour où sans cesse règne une paix assurée,
Jour toujours immuable, et dont le saint éclat
Jamais ne dégénère en un contraire état!
Que déja ne luit-il! et pour le laisser luire
Que ne cessent les temps de perdre et de produire!
Que déja ne fait place à ce grand avenir
Tout ce qu'ici leur chute avec eux doit finir!
Il luit, il luit déja; mais sa vive lumière
Aux seuls hôtes du ciel se fait voir tout entière.
Tant que nous demeurons sur la terre exilés,
Il n'en tombe sur nous que des rayons voilés;
L'éloignement confond ou dissipe l'image
De ce qui s'en échappe au travers d'un nuage,
Et tout ce qu'à nos yeux il est permis d'en voir,
Ce sont traits réfléchis qu'en répand un miroir.
Ces habitants du ciel en savent les délices,
Tandis qu'en ces bas lieux nous traînons nos supplices,
Et qu'un accablement d'amertume et d'ennuis
De nos jours les plus beaux fait d'effroyables nuits.
Ces jours, que le temps donne et dérobe lui-même,
Longs pour qui les connoît, et courts pour qui les aime,
Ont pour l'un et pour l'autre un tissu de malheurs
D'où naissent à l'envi l'angoisse et les douleurs.
Tant que l'homme en jouit, que de péchés le gênent!
Combien de passions l'assiégent ou l'enchaînent!
Que de justes frayeurs, que de soucis cuisants
Lui déchirent le cœur, et brouillent tous les sens!
La curiosité de tous côtés l'engage;

La folle vanité le tient en esclavage;
Enveloppé d'erreurs, atterré de travaux,
Entre mille ennemis pressé de mille assauts,
Le repos l'affoiblit, et le plaisir l'énerve;
Tout le cours de sa vie a des maux de réserve;
Le riche par ses biens n'en est pas exempté,
Et le pauvre a pour comble encor sa pauvreté.
Quand verrai-je, Seigneur, finir tant de supplices?
Quand cesserai-je d'être un esclave des vices?
Quand occuperas-tu toi seul mon souvenir?
Quand mettrai-je ma joie entière à te bénir?
Quand verrai-je en mon cœur une liberté sainte,
Sans aucun embarras, sans aucune contrainte?
Et quand ne sentirai-je en mes ardents transports
Rien qui pèse à l'esprit, rien qui gêne le corps?
Quand viendra cette paix et profonde et solide,
Où la sûreté règne, où ton amour préside,
Paix dedans et dehors, paix sans anxiétés,
Paix sans trouble, paix ferme enfin de tous côtés?
Doux Sauveur de mon ame, hélas! quand te verrai-je?
Quand m'accorderas-tu ce dernier privilége?
Quand te pourront mes yeux contempler à loisir,
Te voir en tout, partout, être mon seul desir?
Quand te verrai-je assis sur ton trône de gloire,
Et quand aurai-je part aux fruits de ta victoire,
A ce règne sans fin, que ta bénignité
Prépare à tes élus de toute éternité?
Tu sais que je languis, abandonné sur terre
Aux cruelles fureurs d'une implacable guerre,
Où toujours je me trouve en pays ennemi,
Où rien ne me console après avoir gémi,
Où de mon triste exil les suites importunes
Ne sont qu'affreux combats et longues infortunes.
Modère les rigueurs de ce bannissement,
Verse en mes déplaisirs quelque soulagement:
Tu sais que c'est pour toi que tout mon cœur soupire;
Tu vois que c'est à toi que tout mon cœur aspire;
Le monde m'est à charge, et ne fait que grossir
Ce fardeau de mes maux qu'il tâche d'adoucir:
Ni de lui ni de moi je ne dois rien attendre;

Je veux te posséder, et ne te puis comprendre;
Je forme à peine un vol pour m'attacher aux cieux,
Qu'un souci temporel le ravale en ces lieux,
Et de mes passions les forces mal domptées
Me rendent aux douceurs qu'elles m'avoient prêtées:
L'esprit prend le dessus, mais le poids de la chair
Jusqu'au-dessous de tout me force à trébucher.
Ainsi je me combats et me pèse à moi-même;
Ainsi de mon dedans le désordre est extrême,
La chair rappelle en bas, quand l'esprit tire en haut,
Et la foible partie est celle qui prévaut.
Que je souffre, Seigneur, quand mon ame élevée
Jusqu'aux pieds de son Dieu qui l'a faite et sauvée,
Un damnable escadron de sentiments honteux
Vient troubler sa prière et distraire ses vœux!
Toi, qui seul de mes maux tiens en main le remède,
En ces extrémités n'éloigne pas ton aide,
Et ne retire point par un juste courroux
Le bras qui seul pour moi peut rompre tous leurs coups.
Lance du haut du ciel un éclat de ta foudre,
Qui dissipe leur force, et les réduise en poudre;
Précipite sur eux la grêle de tes dards,
Rends-les à leur néant d'un seul de tes regards,
Et renvoie aux enfers, comme souverain Maître,
Ces fantômes impurs que leur prince fait naître.
D'autre côté, Seigneur, recueille en toi mes sens;
Ranime, réunis mes desirs languissants;
Fais qu'un parfait oubli des choses de la terre
Tienne à couvert mon cœur de toute cette guerre;
Ou si par quelque embûche il se trouve surpris,
Fais que, par les efforts d'un prompt et saint mépris,
Il rejette soudain ces délices fardées,
Dont le vice blanchit ses plus noires idées.
Viens, viens à mon secours, suprême Vérité,
Que je ne donne entrée à quelque vanité;
Viens, céleste douceur, viens occuper la place,
Et toute impureté fuira devant ta face.
Cependant fais-moi grace, et ne t'offense pas
Si dans le vrai chemin je fais quelques faux pas,
Si quelquefois de toi mon oraison s'égare,

Si quelque illusion malgré moi m'en sépare :
Car enfin, je l'avoue à ma confusion,
Je ne cède que trop à cette illusion ;
L'ombre d'un faux plaisir follement retracée
S'empare à tous moments de toute ma pensée ;
Je ne suis pas toujours où se trouve mon corps ;
Souvent j'occupe un lieu dont mon cœur est dehors ;
Et, mon extravagance emportant l'infidèle,
Je suis bien loin de moi quand il est avec elle.
L'homme, sans y penser, pense à ce qu'il chérit,
Ainsi que l'œil de soi tourne à ce qui lui rit;
Ce qu'aime la nature ou qui plaît par l'usage,
C'est ce qui le plus tôt nous offre son image,
Et l'offre rarement, que notre esprit touché
Ne s'attache sans peine où le cœur est penché.
Aussi ta bouche même a bien voulu me dire
Qu'où je mets mon trésor, là mon ame respire ;
Si je le mets au ciel, il m'est doux d'y penser;
Si je le mets au monde, il m'y sait rabaisser;
De ses prospérités je fais mon alégresse,
Et ses coups de revers excitent ma tristesse.
Si les plaisirs des sens saisissent mon amour,
Ce qui peut les flatter m'occupe nuit et jour;
Si j'aime de l'esprit la parfaite science,
Je fais mon entretien de tout ce qui l'avance ;
Enfin tout ce que j'aime et tout ce qui me plaît
Me tient comme enchaîné par un doux intérêt,
J'en parle avec plaisir, avec plaisir j'écoute
Tout ce qui peut m'instruire à marcher dans sa route,
Et j'emporte chez moi l'image avec plaisir
De tout ce qui chatouille et pique mon desir.
Qu'heureux est donc, ô Dieu, celui dont l'ame pure
Bannit, pour t'aimer seul, toute la créature;
Qui se fait violence, et n'osant s'accorder
Rien de ce que lui-même aime à se demander,
De la chair et des sens tellement se défie,
Qu'à force de ferveur l'esprit les crucifie !
C'est ainsi qu'en son cœur rétablissant la paix,
Sur le mépris du monde élevant ses souhaits,
Il t'offre une oraison, il t'offre des louanges

Dignes de se mêler à celles de tes anges,
Puisqu'en lui ton amour par ses divins transports
Étouffe le terrestre et dedans et dehors.

CHAPITRE XLIX.

DU DESIR DE LA VIE ÉTERNELLE, ET COMBIEN D'AVANTAGES SONT PROMIS A CEUX QUI COMBATTENT.

Lorsque tu sens, mon fils, s'allumer dans ton cœur
Un desir amoureux de la béatitude,
Qu'il soupire après moi d'une douce langueur
Pour me voir sans ombrage et sans vicissitude;
Quand tu le sens pousser d'impatients transports
Pour se voir affranchi de la prison du corps,
Et contempler de près mes clartés infinies,
Ouvre ton ame entière à cette ambition,
Et porte de ce cœur les forces réunies
A ce que veut de toi cette inspiration.

Surtout, quand tu reçois cet amoureux desir,
Souviens-toi de m'en rendre un million de graces,
A moi dont la bonté daigne ainsi te choisir,
Te daigne ainsi tirer d'entre les ames basses;
C'est moi dont la clémence abaisse ma grandeur
Jusqu'à te visiter, et faire cette ardeur
Qui jusque dans ton sein de là-haut s'est coulée;
C'est moi qui jusqu'à moi t'élève et te soutiens,
De peur que par ton poids ton ame ravalée
N'embrasse, au lieu de moi, la terre dont tu viens.

Ni tes efforts d'esprit, ni ceux de ta ferveur,
N'enfantent ce desir qu'il me plaît de produire;
Il est un pur effet de ma haute faveur,
De mon aspect divin qui sur toi daigne luire :
Sers-t'en pour t'avancer avec facilité
Au chemin des vertus et de l'humilité;
Fais qu'aux plus grands combats sans peine il te prépare;
Fais que jusqu'en mon sein il te puisse ravir,
Qu'il t'y puisse attacher sans que rien t'en sépare,
Ni refroidisse en toi l'ardeur de me servir.

Le feu brûle aisément, mais il est malaisé
Que sa pointe aille haut sans un peu de fumée;
Ainsi de quelques uns le zèle est embrasé
En qui l'impureté n'est pas bien consumée.
Un reste mal détruit de leurs engagements
Attiédit la chaleur des bons élancements
Sous les tentations que la chair leur suggère;
Et ces vœux qu'à toute heure ils m'offrent en tribut
Ne sont pas tous conçus purement pour me plaire,
N'ont pas tous mon honneur pour leur unique but.

Les tiens mêmes, les tiens, dont l'importunité
Avec tant de chaleur souvent me sollicite,
Et presse les effets de ma bénignité
Par le sincère aveu de ton peu de mérite;
Tes vœux, dis-je, souvent, sans s'en apercevoir,
Couvrant ton intérêt de cet humble devoir,
Cherchent ta propre joie, aussi bien que ma gloire;
Et ce peu qui s'y joint de propre affection
Leur imprime aussitôt une tache assez noire
Pour les tenir bien loin de la perfection.

Demande donc, mon fils, demande fortement,
Non ce qui t'est commode et te doit satisfaire,
Mais un succès pour moi, mais un événement
Qui me soit glorieux et digne de me plaire.
Si d'un esprit bien sain tu sais régler tes vœux,
Tu sauras les soumettre à tout ce que je veux,
Sans rien considérer de ce que tu desires,
Et préférer si bien mon ordre à ton desir,
Que tu ne parles plus, ni penses, ni respires,
Que pour suivre le choix de mon seul bon plaisir.

Je sais de ce desir quel est le digne objet,
A gémir si souvent je vois ce qui t'engage,
Et, comme tes soupirs ne vont pas sans sujet,
J'entends du haut du ciel leur plus secret langage:
Un dédain de la terre, une sainte fierté,
Te voudroient déja voir dans cette liberté
Qu'assure à mes élus le séjour de la gloire;

Il charme ton esprit ici-bas captivé,
Et sera quelque jour le prix de ta victoire;
Mais le temps, ô mon fils, n'en est pas arrivé.

Avant ce temps heureux un autre est à passer,
Un temps tout de combats, et tout d'inquiétudes;
Un temps où les travaux ne doivent point cesser;
Un temps plein de malheurs, et d'épreuves bien rudes:
Tu languis cependant, et tes ardents souhaits
Pour le bien souverain, pour la céleste paix,
Ont une impatience, ont une soif extrême :
Tu ne peux pas si tôt atteindre où tu prétends;
Prie, espère, attends-moi, je suis ce bien suprême,
Mais mon royaume enfin ne viendra qu'en son temps.

Il faut encore en terre éprouver ta vertu;
Il faut sous mille essais encor que tu soupires;
Je saurai consoler ton esprit abattu,
Mais non pas à ton choix, ni tant que tu desires :
Montre un courage ferme à ce qui vient s'offrir,
Soit qu'il faille embrasser; soit qu'il faille souffrir
Des choses où tu sens la nature contraire;
Revêts un nouvel homme et dépouille le vieux,
Et pour faire souvent ce que tu hais à faire,
Et pour quitter souvent ce qui te plaît le mieux.

Tu pourras à toute heure être mal satisfait
Des inégalités dont la vie est semée;
Tous les projets d'un autre auront leur plein effet,
Tandis que tous les tiens s'en iront en fumée;
Tu verras applaudir à tout son entretien,
Et ta voix à ses yeux n'être comptée à rien,
Quoiqu'à ton sentiment on dût la préférence;
Tu verras sa demande aisément parvenir
Aux plus heureux succès qui flattent l'espérance,
Et tu demanderas sans pouvoir obtenir.

Des autres le grand nom sans mérite ennobli
Aura ce qui t'est dû de gloire et de louange,
Cependant que le tien traînera dans l'oubli,

S'il ne tombe assez bas pour traîner dans la fange;
Ainsi que dans l'estime ils seront dans l'emploi,
Et l'injuste mépris que l'on aura pour toi
Te fera réputer serviteur inutile :
L'orgueil de la nature en voudra murmurer,
Et ce sera beaucoup si ton esprit docile
Peut apprendre à se taire et toujours endurer.

C'est par-là, mon enfant, qu'ici-bas il me plaît
D'éprouver jusqu'au bout le cœur du vrai fidèle,
Pour voir comme il renonce à son propre intérêt,
Comme il sait rompre en tout la pente naturelle.
Voir arriver sans trouble et supporter sans bruit
Tout ce qu'obstinément ta volonté refuit,
T'imputer à bonheur tout ce qui t'importune,
C'est le dernier effort d'un courage fervent,
Et tu ne verras point qu'aucune autre infortune
T'oblige à te mieux vaincre, ou mourir plus avant.

Surtout il t'est bien dur qu'on te veuille ordonner
Ce qui semble à tes yeux une injustice extrême,
Ce qui n'est bon à rien, ce qu'on peut condamner
Ainsi qu'un attentat contre la raison même.
A cause que tu vis sous le pouvoir d'autrui,
Il te faut, malgré toi, prendre la loi de lui,
Obéir à son ordre, et suivre son empire;
Et c'est là ce qui fait tes plus cruels tourments,
Quand tu sens ta raison puissamment contredire,
Et qu'il faut accepter de tels commandements.

Mais ne pense pas tant à l'excès de ces maux,
Que tu ne puisses voir qu'un moment les termine,
Que leur fruit passe enfin la grandeur des travaux,
Et que la récompense en est toute divine.
Au lieu de t'être à charge, au lieu de t'accabler,
Ils sauront faire naître, ils sauront redoubler
La douceur nécessaire à soulager ta peine;
Et ce moment d'effort dessus ta volonté
La rendra dans le ciel à jamais souveraine
Sur l'infini trésor de toute ma bonté.

Dans ces palais brillants que moi seul je remplis,
Tu trouveras sans peine en moi seul toutes choses;
Tu verras tes souhaits aussitôt accomplis;
Tu tiendras en ta main quoi que tu te proposes;
Toutes sortes de biens avec profusion
Y naîtront d'une heureuse et claire vision,
Sans crainte que le temps les change ou les enlève;
Ton vouloir et le mien n'y seront qu'un vouloir,
Et tu n'y voudras rien qui hors de moi s'achève,
Ni dont ton intérêt s'ose seul prévaloir.

Là, personne à tes vœux ne voudra résister;
Personne contre toi ne formera de plainte;
Tu n'y trouveras point d'obstacle à surmonter;
Tu n'y rencontreras aucun sujet de crainte;
Les objets desirés s'offrant tous à la fois
N'y balanceront point ton amour ni ton choix
Sur les ébranlements de ton ame incertaine;
Tu posséderas tout sans besoin de choisir,
Et tu t'abymeras dans l'abondance pleine,
Sans que la plénitude émousse le desir.

Là, ma main libérale épanchant le bonheur,
De tous maux en tous biens fera d'entiers échanges;
Pour l'opprobre souffert je rendrai de l'honneur,
Pour le blâme et l'ennui, d'immortelles louanges:
L'humble ravalement jusques au dernier lieu,
Relevé sur un trône au royaume de Dieu,
De ses submissions recevra la couronne;
L'aveugle obéissance aura ses dignes fruits,
Et les gênes qu'ici la pénitence donne
T'en feront là goûter qu'elles auront produits.

Range-toi donc, mon fils, sous le vouloir de tous,
Par une humilité de jour en jour plus grande;
Trouve tout de leur part juste, facile, doux,
Et n'examine point qui parle ou qui commande;
Que ce soit ton sujet, ton maître ou ton égal,
Qu'il te veuille du bien ou te veuille du mal,
Reçois à cœur ouvert son ordre ou sa prière;

Entends même un coup d'œil, quand il s'adresse à toi;
Porte à l'exécuter une franchise entière,
Et t'en fais aussitôt une immuable loi.

Que d'autres à leur gré sur différents objets
Attachent des desirs que le succès avoue,
Qu'ils fassent vanité de tels ou tels projets,
Que mille et mille fois le monde les en loue :
Toi, mets toute ta joie à souffrir les mépris;
En mon seul bon plaisir unis tous tes esprits;
Que de mon seul honneur ton ame soit ravie;
Et souhaite surtout avec sincérité
Que, soit que je t'envoie ou la mort ou la vie,
En tout cė que tu fais mon nom soit exalté.

CHAPITRE L.

COMMENT UN HOMME DÉSOLÉ DOIT SE REMETTRE ENTRE LES MAINS DE DIEU.

Qu'à présent, qu'à jamais soit béni ton saint nom;
La chose arrive ainsi que tu l'as résolue :
Tu l'as faite, ô mon Dieu, puisque tu l'as voulue,
Et tout ce que tu fais est bon.

Ce n'est pas en autrui, ce n'est pas en soi-même
Que doit ton serviteur prendre quelque plaisir,
Mais en tous les succès que tu lui veux choisir,
Mais en ta volonté suprême.

Toi seul remplis un cœur de vrai contentement,
Toi seul de mes travaux es le prix légitime,
Et l'honneur que je cherche et l'espoir qui m'anime
En toi seul ont leur fondement.

Que vois-je en moi, Seigneur, qu'y puis-je voir paroître
Que ce que tu départs sans l'avoir mérité?
Et ce que donne et fait ta libéralité,
N'en es-tu pas toujours le maître?

Je suis pauvre, fragile, assiégé de malheurs;
Dès mes plus jeunes ans l'angoisse m'environne,

Et mon ame aux ennuis quelquefois s'abandonne
Jusqu'à l'indignité des pleurs.

Souvent même, souvent, au milieu de mes larmes,
Ce que je souffre cède à ce que je prévoi,
Et d'un triste avenir l'impitoyable effroi
Me déchire à force d'alarmes.

Je souhaite ardemment la paix de tes enfants
Qu'ici-bas tu nourris de ta vive lumière,
Attendant que là-haut ta gloire tout entière
Les rende à jamais triomphants.

Donne-moi cette paix, cette sainte alégresse;
Ta louange aisément suivra cette faveur;
Et mes ennuis changés en heureuse ferveur
N'auront que des pleurs de tendresse.

Mais si tu te soustrais, comme tu fais souvent,
Tu me verras soudain rebrousser en arrière,
Et sans pouvoir fournir cette sainte carrière
Gémir ainsi qu'auparavant.

Tu me verras courbé sous ma propre impuissance,
De foiblesse et d'ennui tomber sur mes genoux,
Me battre la poitrine, et montrer à grands coups
Combien je souffre en ton absence.

Qu'ils étoient beaux ces jours où sur tous mes travaux
Ta clarté répandoit ses vives étincelles,
Où mon ame, à couvert sous l'ombre de tes ailes,
Bravoit les plus rudes assauts!

Maintenant une autre heure aux souffrances m'expose;
Le moment est venu d'éprouver mon amour:
Père aimable, il est juste; et je dois à mon tour
Endurer pour toi quelque chose.

De toute éternité tu prévis ce moment
Qui m'abat au-dehors durant un temps qui passe,

Pour me faire au-dedans revivre dans ta grace,
Et t'aimer éternellement.

Il faut qu'un peu de temps je traine dans la honte
Cet objet de mépris et de confusion,
Que je semble tomber à chaque occasion
Sous la langueur qui me surmonte.

Père saint, tu le veux, mais ce n'est qu'à dessein
Que mon ame avec toi de nouveau se relève,
Et que du haut du ciel un nouveau jour achève
De s'épandre au fond de mon sein.

Ton ordre est accompli, ta volonté suivie;
Je souffre, je languis, je vis dans le rebut,
Et je prends tous ces maux dont tu me fais le but
Pour arrhes d'une heureuse vie.

Ce sont traits de ta grace, et c'est ton amitié
Qui donne à tes amis à souffrir pour ta gloire,
Et ce qu'ose contre eux la fureur la plus noire
Marque un effet de ta pitié.

Toutes les fois qu'ainsi ta bonté se déploie,
Ils nomment ces malheurs un bienheureux hasard,
Et n'examinent point quelle main les départ
Lorsque la tienne les envoie.

Seigneur, sans ton vouloir rien n'arrive ici-bas;
Il fait la pauvreté comme il fait l'abondance;
Et les raisons de tout sont en ta providence,
Que ce grand tout suit pas à pas.

Il est juste, il est bon qu'ainsi tu m'humilies,
Pour m'apprendre à marcher sous tes enseignements,
Et bannir de mon cœur les vains emportements
De mes orgueilleuses folies.

Il m'est avantageux que mon front soit couvert
D'une confusion qui vers toi me rappelle,

Pour chercher mon refuge en ta main paternelle,
Plutôt qu'en l'homme qui me perd.

J'en apprends à trembler sous l'abyme inscrutable
Que présente à mes yeux ton profond jugement,
Lorsque je vois ton bras frapper également
Sur le juste et sur le coupable.

Bien que d'abord cet ordre ait de quoi m'étonner,
Il est l'équité même et la même justice,
Puisqu'il afflige l'un pour hâter son supplice,
Et l'autre pour le couronner.

Quelles graces, Seigneur, ne te dois-je point rendre
De ne m'épargner point les graces des travaux,
Et de me prodiguer l'amertume des maux
Dont le vrai bien se doit attendre!

Ces maux à pleines mains sur ma tête versés
A l'esprit comme au corps font sentir leurs atteintes,
Et dedans et dehors je porte les empreintes
Des carreaux que tu m'as lancés.

L'angoisse et les douleurs deviennent mon partage,
Sans que rien sous le ciel m'en puisse consoler;
Toi seul les adoucis, toi seul y sais mêler
Ce qui me soutient le courage.

Céleste médecin de ceux que tu chéris,
Ainsi jusqu'aux enfers tu mènes et ramènes;
Tu nous ouvres le ciel par l'essai de leurs gênes;
Tu blesses, et puis tu guéris.

Étends sur moi, Seigneur, étends ta discipline;
Décoche ces doux traits de ta sévérité,
Qui servent de remède à la fragilité
Par leur instruction divine.

Me voici, Père aimé prêt à les recevoir;
Je m'incline et m'abats sous ta main amoureuse;

Fais-lui prendre à ton gré ta verge rigoureuse
Qui me rejette en mon devoir.

Ce corps bouffi d'orgueil, cette ame ingrate et vaine,
De leur propre vouloir courbent sous le fardeau;
Frappe, et redresse-les au juste et droit niveau
De ta volonté souveraine.

Fais de moi ton disciple humble, dévot, soumis,
Comme, quand il te plaît, ta coutume est d'en faire,
Afin que tous mes pas n'aillent qu'à satisfaire
A ce que tu m'auras commis.

Une seconde fois frappe, je t'en convie;
Je me remets entier sous ta correction;
Elle est ici l'effet de ta dilection,
Et de ta haine en l'autre vie.

Ne la réserve pas à ce long avenir :
Tu vois au fond du cœur jusqu'à la moindre tache,
Et dans la conscience il n'est rien qui te cache
Ce que ta bonté doit punir.

Tu vois nos lâchetés avant qu'elles arrivent;
Et tu n'as point besoin qu'aucun te donne avis
Ni de quelle façon tes ordres sont suivis,
Ni de quel air les hommes vivent.

Tu sais et mieux que moi quelles impressions
Me peuvent avancer en ton divin service,
Et combien est puissante à dérouiller le vice
L'aigreur des tribulations.

Ne dédaigne donc pas cette ame pécheresse,
Toi qui vois mieux que tous son foible et son secret;
Fais-la se conformer à l'aimable décret
De ton éternelle sagesse.

Fais-moi savoir, Seigneur, ce que je dois savoir;
Fais-moi ne rien aimer que ce qu'il faut que j'aime,

Louer tout ce qui plaît à ta bonté suprême,
Et qui remplit un saint devoir.

Fais-moi n'estimer rien en toute la nature
Que ce qui devant toi conserve quelque prix;
Fais-moi ne rien blâmer que ce qu'à tes mépris
Expose sa propre souillure.

Ne me laisse juger biens ni maux apparents
Par cet extérieur qui n'a rien de solide,
Et ne souffre jamais que mon ame en décide
Sur le rapport des ignorants.

Fais-moi d'un jugement simple, mais véritable,
Discerner le visible et le spirituel,
Et rechercher surtout d'un soin continuel
Ce que veut ton ordre adorable.

Souvent le sens humain d'erreurs enveloppé
Précipite avec lui la prudence déçue,
Et l'amour qui s'attache à ce qu'offre la vue
Est encor plus souvent trompé.

De quoi nous peut servir l'éloge qui nous flatte?
Pour être mis plus haut, en devient-on meilleur?
Et reçoit-on son prix de la vaine couleur
Dont une fausse gloire éclate?

Je dois fuir qui m'en donne, ou ne le regarder
Que comme un abuseur qui séduit ce qu'il loue,
Un infirme insolent qui d'un foible se joue,
Un aveugle qui veut guider.

La louange mal due aussi bien n'est qu'un conte
Que le peu de mérite en soi-même dédit,
Et qui donne au-dehors beaucoup moins de crédit
Qu'au-dedans il ne fait de honte.

Il faut donc s'en défendre à toute heure, en tous lieux,
Puisque aucun après tout n'est ni grand ni louable

(Si l'humble saint François en peut être croyable),
Qu'autant qu'il l'est devant tes yeux.

CHAPITRE LI.

QU'IL FAUT NOUS APPLIQUER AUX ACTIONS EXTÉRIEURES ET RAVALÉES, QUAND NOUS NE POUVONS NOUS ÉLEVER AUX PLUS HAUTES.

Lorsque tu sens, mon fils, ton ame inquiétée
De voir tes bons desirs lâchement rabattus,
Apprends que la ferveur qu'allument les vertus
N'est pas toujours de ta portée :
Tu ne peux pas toujours soutenir à ton gré
La contemplation dans le plus haut degré ;
C'est en dépit de toi qu'ainsi tu te ravales ;
Et le honteux besoin que l'esprit a du corps,
Lui donnant malgré lui des heures inégales,
Malgré lui le rejette aux œuvres du dehors.

Telle est l'impression que fait ton origine
Sur la plus digne ardeur dont tu sois emporté,
Tel est le sang impur et le suc infecté
Que tu tires de ta racine :
Tu vois avec dégoût et souffres à regret
L'importune langueur et le fardeau secret
Dont t'accable une vie infirme et corruptible ;
Il le faut toutefois, et ton malheur est tel,
Que ce dégoût de l'ame y devient invincible
Tant que pour sa prison elle a ce corps mortel.

Gémis donc, et souvent, sous le poids que t'impose
Une chair qui te lie à son être imparfait ;
Gémis des rudes lois que cette chair te fait ;
Gémis des maux qu'elle te cause;
Gémis de ne pouvoir avec un plein effort
Attacher ton étude à ce divin transport
Qui dégage l'esprit de toute la matière ;
Gémis de n'avoir pas assez de fermeté
Pour me donner sans cesse une ame tout entière,
Et sans relâche aucune admirer ma bonté.

Ne dédaigne pas lors ces actions plus basses
Où le corps s'exerçant l'ame en a tout le fruit,
Ces emplois du dehors où tu te sens conduit
Par un doux reste de mes graces.
Attends en patience, attends l'heureux retour
Qui, du plus haut du ciel rappelant mon amour,
Reportera chez toi les biens de ma visite;
Et ne murmure point de cette aridité
Qui, saisissant ton cœur sitôt que je le quitte,
Le tient comme en exil dans son infirmité.

Il est mille actions pour cette mauvaise heure
Qui peuvent adoucir et tromper ton chagrin,
Attendant que je vienne et qu'il me plaise enfin
Rétablir chez toi ma demeure.
Je viendrai t'affranchir de tes anxiétés,
Et de tant de travaux pour mon nom supportés
Une solide joie éteindra la mémoire;
Je me conformerai moi-même à tes souhaits,
Et te ferai goûter, pour essai de ma gloire,
Le calme intérieur d'une céleste paix.

J'ouvrirai devant toi le pré des Écritures,
Afin qu'à cœur ouvert tes saints ravissements
Y courent le sentier de mes commandements
Avec des intentions pures :
Alors, perçant de l'œil toute l'éternité,
Pour voir de ton bonheur la haute immensité,
Tu t'écrieras soudain : Ah ! qu'il est ineffable !
Seigneur, quelques tourments qu'il nous faille sentir,
Tout ce qu'on souffre ici n'a rien de comparable
A la gloire qu'un jour tu dois nous départir.

CHAPITRE LII.

QUE L'HOMME NE SE DOIT POINT ESTIMER DIGNE DE CONSOLATION, MAIS PLUTÔT DE CHATIMENT.

Seigneur, si je m'arrête au peu que je mérite,
Je ne puis espérer tes consolations,

Ni que du haut du ciel ta secrète visite
Daigne adoucir l'aigreur de mes afflictions.

Je n'en fus jamais digne, et lorsque tu me laisses
Dénué, pauvre, infirme, impuissant, éperdu,
Tu ne fais que justice à mes lâches foiblesses,
Et ce triste abandon me rend ce qui m'est dû.

Quand de tout mon visage un océan de larmes
Pourroit à gros torrents incessamment couler,
Je n'aurois aucun droit au moindre de ces charmes
Que versent tes bontés quand tu viens consoler.

Après m'être noirci d'un million d'offenses,
M'être fait un rebelle à tes commandements,
Tu ne me peux devoir pour justes récompenses
Que d'âpres coups de fouets, et de longs châtiments.

Je l'avoue à ma honte; et, plus je m'examine,
Plus je découvre en moi cette indigne noirceur,
Qui ne peut mériter de ta faveur divine
Ni le moindre secours, ni la moindre douceur.

Mais toi, dont la bonté passe toute mesure
A prodiguer les biens dont ses trésors sont pleins,
Et qui dans cette indigne et vile créature
Considères encor l'ouvrage de tes mains;

Toi, qui ne veux jamais que tes œuvres périssent,
Tu ne regardes point ce que j'ai mérité,
Et de ces grands vaisseaux qui jamais ne tarissent
Tu fais couler les dons de ta bénignité.

Tu les répands sur moi, Seigneur; tu me consoles,
Non pas à la façon des hommes tels que nous :
Leurs consolations se bornent aux paroles;
Les tiennes ont l'effet aussi prompt qu'il est doux.

Que t'ai-je fait, ô Dieu, digne que ta clémence
M'envoie ainsi d'en-haut un céleste rayon,

Et qui me fait ainsi jouir de ta présence,
Moi qui ne me souviens d'avoir rien fait de bon?

Je force ma mémoire à retracer ma vie,
Et n'y vois que désordre et que déréglement,
Qu'une pente au péché honteusement suivie
Qu'une morne langueur pour mon amendement.

C'est une vérité que je ne te puis taire ;
Et, si mon impudence osoit la dénier,
Tes yeux me convaincroient aussitôt du contraire,
Sans qu'aucun entreprît de me justifier.

Qu'ai-je pu mériter par cet amour du vice
Que d'être mis au rang des plus grands criminels?
Et, si tu fais agir seulement ta justice,
Qu'aura-t-elle pour moi que des feux éternels?

Je ne suis digne au plus que de voir sur ma face
L'opprobre et le mépris rejaillir à grands flots;
Et c'est injustement que j'occupe une place
Dans cette maison sainte où vivent tes dévots.

Je veux bien contre moi rendre ce témoignage,
Quelque dur qu'il me soit d'entendre ce discours,
Afin que ta pitié plus aisément s'engage
A remettre mon crime et me prêter secours.

Tout confus que je suis de me voir si coupable,
Que dirai-je, sinon : J'ai péché, mon Sauveur,
J'ai péché; mais pardonne, et d'un œil pitoyable
Regarde un criminel qui demande faveur.

Ne la refuse pas aux peines que j'endure,
Et laisse-moi du moins plaindre un peu mes douleurs
Avant que je descende en cette terre obscure
Qu'enveloppe la mort de ses noires couleurs.

Ce que tu veux surtout d'une ame ensevelie
Dans cette juste horreur que lui fait son péché,

C'est que le cœur se brise, et qu'elle s'humilie
Sous le saint repentir dont ce cœur est touché.

Cette contrition humble, sincère, vraie,
Autorise l'espoir du pardon attendu,
Calme si bien l'esprit, ferme si bien sa plaie,
Que ta grace lui rend ce qu'il avoit perdu.

C'est une sauve garde à l'ame pénitente
Contre l'ire future et l'effroyable jour;
Dieu vient au-devant d'elle, et remplit son attente
Par un baiser de paix qui rejoint leur amour.

C'est, ô Dieu tout puissant, c'est l'heureux sacrifice
Qu'accepte à bras ouverts ton immense grandeur;
Et tout l'encens du monde offert à ta justice
N'a point de quoi répandre une si douce odeur.

C'est l'onguent précieux. c'est le nard dont toi-même
As voulu qu'ici-bas l'homme embaumât tes piés;
Et jamais on n'a vu que ta bonté suprême
Ait dédaigné les vœux des cœurs humiliés.

C'est l'asile assuré contre la fière audace
Dont nos vieux ennemis osent nous assaillir;
Par-là de tout l'impur la souillure s'efface;
Par-là nous dépouillons tout ce qui fait faillir.

CHAPITRE LIII.

QUE LA GRACE DE DIEU EST INCOMPATIBLE AVEC LE GOUT DES CHOSES TERRESTRES.

Ma grace est précieuse, et l'impur alliage
Des attraits du dehors et des plaisirs mondains,
Ces douceurs dont la terre empoisonne un courage,
Sont l'éternel objet de ses justes dédains;
Elle n'en souffre point l'injurieux mélange,
Et, depuis qu'avec elle on pense les unir,
Elle prend aussitôt le change,
Et leur cède le cœur qui les veut retenir.

Défais-toi donc, mon fils, de tout le corruptible,
Bannis bien loin de toi tout cet empêchement,
Si tu veux que ton cœur demeure susceptible
De ce qu'a de plus doux son plein épanchement;
Plongé dans la retraite, et seul avec toi-même,
Fais-en ton seul plaisir et ton unique bien;
Adore son Auteur suprême,
Et fuis l'amusement de tout autre entretien.

Redouble à tous moments l'ardeur de ta prière,
Afin que je te donne un esprit recueilli,
Une pureté d'ame inviolable, entière,
Un tendre et long regret d'avoir long-temps failli:
Ne compte à rien le monde; et quand cet infidèle
Par quelques hauts exploits émeut ta vanité,
Préfère ceux où je t'appelle
A tout l'extérieur dont tu te vois flatté.

Tu ne peux contempler mes augustes mystères,
M'offrir une ame pure et des vœux innocents,
Et laisser tout ensemble aux douceurs passagères
Ce dangereux aveu de chatouiller tes sens;
Il faut qu'un saint exil par un pieux divorce
De tes plus chers amis sache te retrancher,
Et rejette toute l'amorce
Des satisfactions qui viennent de la chair.

Ainsi Pierre autrefois, ce prince des apôtres,
Savoit en éviter le piége décevant,
Et pour, à son exemple, attirer tous les autres,
Il les prioit lui-même, et leur disoit souvent :
« Contenez vos desirs, et marchez sur la terre
« Comme si vous étiez en pays étranger.
« Ce sont eux qui vous font la guerre,
« Et leur plus doux appas fait le plus grand danger. »

Oh! que l'homme à la mort porte de confiance
Quand il n'a dans le monde aucun attachement,
Qu'il s'est dépris de tout, et que sa conscience
A su se faire un fort de ce retranchement!

Mais il n'est pas aisé, ni que l'esprit malade
Rompe ainsi tous les fers dont il est arrêté,
Ni que la chair se persuade
Quels biens a de l'esprit l'entière liberté.

Il le faut toutefois, du moins si tu veux vivre
Ainsi qu'un vrai dévot, avec ordre, avec soin,
Il te faut affranchir des assauts que te livre
Tout ce qui te regarde ou de près ou de loin :
Il est besoin surtout de vigilance extrême,
D'un cœur bien résolu, d'un courage affermi,
Et de te garder de toi-même,
Comme de ton plus grand et plus fier ennemi.

Tout le reste aisément avouera sa défaite,
Si tu sais de toi-même une fois triompher;
Le combat est fini, la victoire est parfaite,
Quand l'amour-propre fuit, ou se laisse étouffer.
Qui se dompte à ce point qu'il tient partout soumise
Sa chair à sa raison, et sa raison à moi,
Ne craint plus aucune surprise,
Et demeure le maître et du monde et de soi.

Oui, quand l'homme en est là, la bataille est gagnée;
Mais pour y parvenir il faut bien commencer,
Avec force et courage empoigner la cognée,
Et jusqu'en la racine à grands coups l'enfoncer :
C'est ainsi qu'on détruit, c'est ainsi qu'on arrache
L'amour désordonné qu'on se porte en secret,
Et c'est ainsi qu'on se détache,
Et de l'intérêt propre, et de tout faux attrait.

De ce vice commun, de cet amour trop tendre
Où par sa propre main on se laisse enchaîner,
Coulent tous les desirs dont il se faut défendre,
S'élèvent tous les maux qu'il faut déraciner;
De là descend le trouble, et de là prend naissance
Tout cet égarement qui brouille tes souhaits;
Et qui peut briser sa puissance
S'assure en même temps une profonde paix.

Mais il en est fort peu dont la vertu sublime
Réduise tous leurs soins à bien mourir en eux,
A bien anéantir toute la propre estime,
Et du propre regard purifier leurs vœux :
Ce charmant embarras les retient, les rappelle;
Enveloppés en eux, ils n'en peuvent sortir,
Et leur ame toute charnelle
A prendre un vol plus haut ne sauroit consentir.

Quiconque cependant veut marcher dans ma voie,
Et suivre en liberté la trace de mes pas,
Doit de tous ces desirs, que l'amour-propre envoie,
Sous de saintes rigueurs ensevelir l'appas,
Combattre dans son cœur et vaincre la nature,
Ne lui rien accorder qu'elle ait trop desiré,
Et pour aucune créature
N'avoir aucun amour qui ne soit épuré.

CHAPITRE LIV.

DES DIVERS MOUVEMENTS DE LA NATURE ET DE LA GRACE.

Considère, mon fils, en tout ce qui se passe,
De la nature et de la grace
Les mouvements subtils l'un à l'autre opposés;
Leurs images souvent en lieu même épandues,
L'une dans l'autre confondues,
Ont des traits si pareils et si peu divisés,
Que les plus grands dévots, après s'être épuisés
En des recherches assidues,
A peine, quelque soin qu'ils s'en puissent donner,
Ont des yeux assez vifs pour les bien discerner.

Chacun se porte au bien, et le desir avide
Jamais n'embrasse d'autre objet :
Mais il en est de faux ainsi que de solide ;
Et, comme l'apparence attire le projet,
La fausse avec tant d'art quelquefois y préside,
Que l'un passe pour l'autre, et les yeux les meilleurs
Se trompent aux mêmes couleurs.

C'est ainsi que souvent à force d'artifices
La nature enchaîne et déçoit,
Se considère seule aux vœux qu'elle conçoit,
Et se prend pour seul but en toutes ses délices;
Mais la grace chemine avec simplicité,
Ne peut souffrir du mal l'ombre ni l'apparence,
Ne tend jamais de piége à la crédulité,
Voit toujours Dieu par préférence,
Ne fait rien que pour lui, le prend pour seule fin,
Et met tout son repos en cet Être divin.

S'il faut mourir en soi, se vaincre, se soumettre,
Se laisser opprimer, se voir assujettir,
La nature jamais ne veut y consentir,
Jamais n'ose se le permettre :
Mais la grace prend peine à se mortifier,
Sous le vouloir d'autrui cherche à s'humilier,
A se dompter partout met toute son étude;
Et de la sensualité
Le joug si doux pour l'autre est pour elle si rude,
Qu'à lui seul elle oppose un esprit révolté.

Pour en mieux briser l'esclavage,
La propre liberté, chez elle hors d'usage,
N'a rien qu'elle daigne garder;
Elle aime à se tenir dessous la discipline,
Jamais avec plaisir sur aucun ne domine,
Jamais n'aspire à commander.
Être et vivre sous Dieu, s'attacher en captive
A l'ordre aimable de ses lois,
Et se ranger pour lui sous le moindre qui-vive,
C'est de tous ses desirs l'inébranlable choix.

Regarde comme la nature
S'empresse avec activité
A la moindre couleur, à la moindre ouverture
Que fait son intérêt ou sa commodité :
Dans son plus beau travail tout ce qu'elle examine
C'est combien sur un autre un tel emploi butine;
L'estime s'en mesure à ce qu'il rend de fruit :

La grace cherche aussi l'utile et le commode;
Mais la sainte ardeur qu'elle suit,
Par une contraire méthode,
Sans se considérer, embrasse à cœur ouvert
Ce qui sert à plusieurs, et non ce qui lui sert.

L'une aime les honneurs où le monde l'appelle,
Les reçoit avec joie, et court même au-devant;
L'autre m'en fait toujours un hommage fidèle,
Et sur ceux qu'on lui rend son zèle s'élevant
Me les réfère tous, sans en vouloir pour elle.

L'une craint les mépris et la confusion;
L'autre en bénit l'occasion,
Et d'une alégresse infinie
Au nom de Jésus-Christ souffre l'ignominie.

La molle oisiveté, le repos nonchalant,
Pour la nature ont de douces amorces :
Mais la grace au contraire est d'un esprit bouillant
Qui veut faire sans cesse un essai de ses forces;
Sa vie est toute d'action,
Et ne peut subsister sans occupation.

Les nouveautés plaisent à la nature;
Elle aime l'ajusté, le beau, le précieux;
Le vil et le grossier sont l'horreur de ses yeux;
L'en vouloir revêtir c'est lui faire une injure :
La grace aime l'habit simple et sans ornement;
Elle n'affecte point la mode;
Le plus vieux drap n'a rien qui lui semble incommode,
Et le plus mal poli lui plaît également.

La nature a le cœur aux choses de la terre
Dont le vain éclat l'éblouit,
Et, si le gain l'épanouit,
La perte aussitôt le resserre;
Il chancelle, il s'abat sous le moindre revers,
Et s'aigrit fortement pour un mot de travers.

Comme la grace est éloignée
De cet indigne attachement,
Les seuls biens éternels attirent pleinement
L'œil d'une ame qu'elle a gagnée;
Elle tient pour indifférents
Et la perte et le gain de ces biens apparents;
Contre elle sans effet l'opprobre se déploie;
Rien ne la peut troubler, rien ne la peut aigrir;
Et, ne mettant qu'au ciel ses trésors et sa joie,
Elle ne peut rien perdre où rien ne peut périr.

La nature est cupide autant qu'elle est avare,
Et sa brûlante soif d'avoir
La rend plus prompte à recevoir
Qu'à faire part de ce qu'elle a de rare;
Tout ce qu'elle possède ément le propre amour,
Et, la possédant à son tour,
A l'usage privé par cet amour s'applique :
La grace est libérale, et, contente de peu,
Ne veut point de trésors qu'elle ne communique,
Et du propre intérêt fait un tel désaveu,
Qu'elle trouve à donner plus de béatitude
Qu'à recevoir d'autrui la juste gratitude.

Emprunte, emprunte mes clartés
Pour voir où penche la nature,
Comme elle incline aux vanités,
A la chair, à la créature,
Comme elle se plaît à courir
Et pour voir et pour discourir,
Cependant que vers Dieu la grace attire une ame,
Et que sur le vice abattu
Elle aplanit aux cœurs qu'un saint desir enflamme
L'heureux sentier de la vertu.

Elle fait bien plus, cette grace,
Elle renonce au monde; et son feu généreux
Devient une invincible glace
Pour tout ce que la terre a d'attraits dangereux :
Tout ce qu'aime la chair est l'objet de sa haine;

Et, bien loin de courir vagabonde, incertaine,
 Au gré de quelque folle ardeur,
La retraite a pour elle une si douce chaîne,
Que paroître en public fait rougir sa pudeur.

Leurs consolations sont même si diverses,
Que l'une les arrête à ce qu'aiment les sens;
 L'autre, qui les tient impuissants,
Ne regarde que Dieu dans toutes ses traverses,
N'a recours qu'à lui seul, et ne se plaît à rien
 Qu'en l'unique et souverain bien.

 Retrancher l'espoir du salaire,
C'est rendre la nature à son oisiveté;
Et détourner ses yeux de sa commodité,
C'est la mettre en état de ne pouvoir rien faire:
Elle ne prête point ses soins officieux
Sans prétendre aussitôt ou la pareille ou mieux;
Quelques dons qu'elle fasse, elle veut qu'on les prise,
Que ses moindres bienfaits soient tenus de grand poids,
Qu'elle en ait la louange ou qu'on l'en favorise,
Et qu'un foible service acquière de pleins droits.

 Oh! que la grace est différente!
Qu'elle fait du salaire un généreux mépris!
 Son Dieu seul est le digne prix
 Qui puisse remplir son attente.
 Comme l'humaine infirmité
Fait des biens temporels une nécessité,
C'est pour ce besoin seul qu'elle en souffre l'usage
 Et ne consent d'en obtenir
 Que pour mieux se faire un passage
 A ceux qui ne sauroient finir.

Si le nombre d'amis, si la haute alliance,
 Si le vieil amas des trésors,
Si le rang que tu tiens, si le lieu dont tu sors,
De quelque vaine gloire enflent ta confiance;
 Si tu fais ta cour aux puissants,
 Si les riches ont tes encens,

Par une molle flatterie
Si tu vantes partout ce que font tes pareils,
Tu ne suis que le cours de cette afféterie
Qu'inspire la nature à qui croit ses conseils.

La grace agit d'une autre sorte;
Elle chérit ses ennemis,
Et la foule épaisse d'amis
Jamais hors d'elle ne l'emporte;
Quoiqu'elle fasse état des qualités, du rang,
De l'illustre et haute naissance,
Elle n'en prise point l'éclat ni la puissance,
Si la haute vertu ne passe encor le sang.

Le pauvre en sa faveur la trouve plus flexible
Que ne fait le riche orgueilleux;
Avec l'humble innocence elle est plus compatible
Qu'avec le pouvoir sourcilleux:
Ses applaudissements sont pour les cœurs sincères,
Non pour ces bouches mensongères
Que la seule fourbe remplit;
Elle exhorte les bons à ces œuvres parfaites,
Ces hautes charités publiques et secrètes,
Par qui du Fils de Dieu l'image s'accomplit;
Et sa pieuse adresse aux vertus les avance
Par l'émulation de cette ressemblance.

La nature jamais ne veut manquer de rien,
Jamais du moindre mal n'aime à souffrir l'atteinte;
Tout ce qu'elle n'a pas, faute d'un peu de bien,
Lui donne un grand sujet de plainte:
La grace n'en vient point à cette lâcheté,
Et porte constamment toute la pauvreté.

La nature sur soi fixe toute sa vue,
Y jette tout l'effort de ses réflexions,
Et n'a point de combats ni d'agitations
Où par l'intérêt propre elle ne soit émue:
La grace a d'autres mouvements,
Dont les sacrés épurements

Rapportent tout à Dieu comme à leur origine;
Elle ne s'attribue aucun bien qu'elle ait fait,
Et toute sa vertu jamais ne s'imagine
Que son plus grand mérite ait rien que d'imparfait.

Elle n'est point contentieuse,
Et ne donne point ses avis
D'une manière impérieuse
Qui demande à les voir suivis;
Jamais à ceux d'un autre elle ne les préfère;
Et, de quoi qu'elle juge ou qu'elle délibère,
A l'examen divin elle soumet le tout,
Et fait la Sagesse éternelle
Arbitre souveraine et de ce qu'on croit d'elle,
Et de tout ce qu'elle résout.

L'âpre démangeaison d'entendre des nouvelles,
Ou de pénétrer un secret,
Pour la nature a tant d'attrait,
Qu'elle prête l'oreille à mille bagatelles;
L'ambitieuse soif de paroître au-dehors
Lui fait consumer mille efforts
A lasser de ses sens la vaine expérience;
Et l'éclat d'un grand nom lui semble un tel bonheur,
Qu'il la force à courir avec impatience
Où brille quelque espoir de louange et d'honneur.

La grace n'a jamais cette humeur curieuse
Qui court après les raretés;
Jamais les folles nouveautés
N'allument dans son sein d'amour capricieuse :
Toutes naissent aussi de ces corruptions
Que du cercle des temps les révolutions
Sous de nouveaux dehors rendent à la nature;
Et jamais sur la terre on n'a lieu d'espérer
Du retour déguisé de cette pourriture
Aucun effet nouveau, ni qui puisse durer.

Elle enseigne à ranger tes sens sous ta puissance,
A bannir de tes actions

L'orgueil des ostentations,
Et le fard de la complaisance;
Elle enseigne à cacher dessous l'humilité
Ce que de tes vertus l'effort a mérité,
Quand même il est tout admirable;
En toute science, en tout art,
Elle cherche quel fruit en peut être estimable,
Et combien de son Dieu la gloire y tient de part.

Elle ne veut jamais ni qu'on la considère,
Ni qu'on daigne priser quoi qu'elle puisse faire;
Mais que dans tous ses dons ce Dieu seul soit béni,
Ce Dieu qui les fait tous de sa pure largesse,
Et se plaît à livrer sans cesse
Aux prodigalités d'un amour infini
L'inépuisable fonds de toute sa richesse.

Pour t'exprimer enfin ce que la grace vaut,
C'est un don spécial du souverain Monarque,
Un trait surnaturel des lumières d'en haut,
Le grand sceau des élus et leur céleste marque,
Du salut éternel le gage précieux,
L'arrhe du paradis, et l'avant-goût des cieux.

C'est par elle que l'homme, arraché de la terre,
Pousse jusqu'à leur voûte un feu continuel,
De charnel qu'il étoit devient spirituel,
Et se fait à soi-même une implacable guerre.
Plus tu vaincs la nature et l'oses maltraiter,
Plus cette grace abonde, et sème des mérites,
Que moi-même honorant de mes douces visites
Je fais de jour en jour d'autant plus haut monter;
Et ma main, d'autant mieux réparant mon ouvrage,
Dans ton intérieur rétablit mon image.

CHAPITRE LV.

DE LA CORRUPTION DE LA NATURE, ET DE L'EFFICACE DE LA GRACE.

Seigneur, à ton image il t'a plu me former;
Ton souffle dans mon ame a daigné l'imprimer

Par un amoureux caractère;
Mais ce n'est pas assez; il faut, il faut encor
Cette grace, ce grand trésor,
Que tu viens de montrer m'être si nécessaire;
Je ne puis autrement vaincre l'orgueil caché
De ma nature pervertie,
Qui, faisant triompher la plus foible partie,
Me précipite au mal et m'entraîne au péché.

Malgré moi j'y succombe, et j'en sens malgré moi
Régner sur tout mon cœur l'impérieuse loi,
Aux lois de l'esprit opposée;
Esclave qu'il en est, il l'aide à me trahir
Jusqu'à me forcer d'obéir
Aux sensualités de la chair abusée :
Je n'en saurois dompter les folles passions
Sans l'assistance de ta grace,
Et si tu ne répands son ardente efficace
Sur la malignité de leurs impressions.

Oui, Seigneur, il faut grace, il en faut grand secours.
Il en faut grand effort qui croisse tous les jours,
Pour assujettir la nature,
Elle qui, du moment qu'elle peut respirer,
Sans aucun soin de s'épurer,
Penche vers la révolte et glisse vers l'ordure.
Le péché fit sa chute et sa corruption,
Et depuis le premier des hommes
Cette tache a passé dans tous tant que nous sommes
Avec tous les malheurs de sa punition.

Ce chef-d'œuvre si beau qui sortit de tes mains
Paré des ornements si brillants et si saints
De la justice originelle
En a si bien perdu l'éclat et les vertus,
Que son nom même ne sert plus
Qu'à nommer la nature infirme et criminelle;
Ce qui lui reste encor de propre mouvement
N'est qu'un triste amas de foiblesses,
Qui, n'ayant pour objet que d'infames bassesses,

Ne fait que l'abymer dans son déréglement.

Malgré tout ce désordre et sa morne langueur,
Il lui demeure encor quelque peu de vigueur,
Mais qui ne la sauroit défendre :
Ce n'est du premier feu qu'un rayon égaré,
Une pointe mourante, un trait défiguré,
Une étincelle sous la cendre ;
C'est enfin cette foible et tremblante raison,
Qu'enveloppe un épais nuage,
Qui mêle tant de trouble à son plus clair usage,
Que souvent son remède est un nouveau poison.

Elle peut discerner aux dehors inégaux
Le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux,
Ce qu'elle doit aimer ou craindre :
Elle a, pour en juger, quelquefois de bons yeux;
Mais pour mettre en effet ce qu'elle a vu le mieux
Ses forces n'y sauroient atteindre,
Et ne la font jouir ni des pleines clartés
Que la vérité pure inspire,
Ni d'un ordre bien sain dans ce qu'elle desire,
Ni d'un droit absolu dessus nos volontés.

De là vient, ô mon Dieu, qu'en tout ce que je fais
L'esprit me porte en haut, et fait que je me plais
En la loi que tu m'as prescrite :
Je sais que ton précepte est bon, et juste, et saint;
Je sais qu'il montre à fuir le vice qui l'enfreint,
Et le mal qu'il faut que j'évite;
Mais une loi contraire où m'asservit la chair,
Forte de ma propre impuissance,
Me contraint d'obéir à sa concupiscence
Plutôt qu'à la raison qui veut m'en détacher.

Ainsi je vois souvent tomber à mes côtés
Les efforts languissants des bonnes volontés
Qu'à l'effet je ne puis conduire;
Ainsi pour la vertu contre les vains plaisirs
J'ai force bons propos, j'ai force bons desirs,
Mais qui ne peuvent rien produire.

La grace n'aidant pas d'un secours assez plein
Ma foiblesse et mon inconstance,
Ce qui jette au-devant la moindre résistance
Me fait perdre courage et changer de dessein.

Vacillante clarté qui manques de pouvoir,
Raison, pourquoi faut-il que tu me fasses voir
La droite manière de vivre?
Pourquoi m'enseignes-tu le chemin des parfaits,
Si de soi ton idée, impuissante aux effets,
Ne peut fournir d'aide à la suivre,
Si cet infame poids de ma corruption
Rabat l'effort dont tu m'élèves,
Et si ces grands projets que jamais tu n'achèves
Ne peuvent me tirer de l'imperfection?

Sainte grace du ciel, sans qui je ne puis rien,
Que tu m'es nécessaire à commencer le bien,
A le poursuivre, à le parfaire!
Oui, Seigneur, oui, mon Dieu, je pourrai tout en toi,
Pourvu qu'elle m'assiste à régler mon emploi,
Pourvu que son rayon m'éclaire.
Il n'est point de mérite où la grace n'est pas;
Et tous les dons de la nature,
S'ils n'en ont point l'appui, ne sont qu'une imposture
Dont l'œil bien éclairé ne peut faire de cas.

La richesse, les arts, la force, la beauté,
L'éloquence, et l'esprit, devant ta majesté
Ne sont d'aucun poids sans la grace:
La nature est aveugle à répartir ses dons,
Elle en est libérale aux méchants comme aux bons,
Et n'y mêle rien qui ne passe;
Mais la dilection que ta grace produit
Est la marque du vrai fidèle,
Qu'on ne porte jamais sans devenir par elle
Digne de ce grand jour qui n'aura point de nuit.

La grace donne à tout le rang qu'il doit tenir:
Sans elle, ce n'est rien de prévoir l'avenir

Et d'en prononcer les oracles;
Sans elle, c'est en vain qu'on perce jusqu'aux cieux,
Qu'on rend l'oreille aux sourds, aux aveugles les yeux;
Ce n'est rien que tous ces miracles;
L'espérance, la foi, le reste des vertus,
Sans la charité, sans la grace,
Pour hautes qu'elles soient, tombent devant ta face
Ainsi que des épis de langueur abattus.

O trésor que jamais le monde ne comprit,
O grace qui répands sur le pauvre d'esprit
Des vertus les saintes richesses,
Et rends sainte à son tour l'abondance des biens
Par cette humilité qu'en l'ame tu soutiens
Contre l'orgueil de nos foiblesses,
Viens dès le point du jour, descends, verse en mon cœur
Tes consolations divines,
De peur qu'aride et las dans ce champ plein d'épines
Il n'y demeure enfin sans force et sans vigueur!

Accorde-moi ce don, et j'accepte un refus
De quoi qu'osent chercher les sentiments confus
De l'infirmité naturelle.
Ta grace me suffit, et si je suis tenté,
Battu d'afflictions, trahi, persécuté,
Je ne craindrai rien avec elle;
J'y mets toute ma force, et j'en fais tout mon bien:
Elle secourt, elle conseille;
Il n'est sagesse aucune à la sienne pareille,
Ni pouvoir ennemi qui soit égal au sien.

C'est elle qui du cœur est la vive clarté,
Elle qui nous instruit et de la vérité
Et de l'heureuse discipline;
C'est elle qui soutient parmi l'oppression;
C'est elle qui nourrit dans la dévotion,
Et bannit tout ce qui chagrine:
Elle ne souffre en l'ame aucun indigne effroi,
Elle en dissipe les alarmes,
Et donne au saint amour des soupirs et des larmes

Qu'elle-même prend soin d'élever jusqu'à toi.

Sans elle je ne suis qu'un arbre infortuné,
Une souche inutile, un tronc déraciné,
Qui n'est bon qu'à jeter aux flammes.
O grand Dieu, dont la main nous prête un tel secours,
Fais-moi donc prévenir, fais-moi suivre toujours
Par cette lumière des ames;
Fais qu'elle m'affermisse aux bonnes actions,
Père éternel, je t'en conjure
Par ton fils Jésus-Christ, par cette source pure
D'où part le doux torrent de ses impressions!

CHAPITRE LVI.

QUE NOUS DEVONS RENONCER A NOUS-MÊMES, ET IMITER JÉSUS-CHRIST EN PORTANT NOTRE CROIX.

Autant que tu pourras t'écarter de toi-même,
Autant passeras tu dans mon être suprême.
Comme l'ame au-dedans enracine la paix
Quand pour tout le dehors elle éteint ses souhaits,
Ainsi, lorsqu'au-dedans elle-même se quitte,
Elle s'unit à moi par un si haut mérite.
Je te veux donc apprendre à te bien détacher,
Sans plus te revêtir, sans plus te rechercher,
T'instruire à te soumettre à ma volonté pure,
Sans contradiction, sans bruit, et sans murmure.
Suis-moi, je suis et vie, et voie, et vérité :
On ne va point sans voie au terme projeté ;
On ne vit point sans vie ; on ne peut rien connoître
Si de la vérité le jour ne vient paroître
C'est moi qui suis la vie où tu dois aspirer,
La vérité suprême où tu dois t'assurer,
La voie à suivre en tout, mais voie inviolable,
Vérité hors de doute, et vie interminable.
Je suis la droite voie, et dont le juste cours
Pour arriver au ciel ne souffre aucuns détours ;
Je suis la vérité souveraine et sacrée;
Je suis la vie enfin vraie, heureuse, incréée.
Si tu prends bien ma voie, et marches sans gauchir,

La vérité saura pleinement t'affranchir;
Tu la verras entière, et sa clarté fidèle
Te servira de guide à la vie éternelle.
Pour la connoître bien, écoute et crois ma voix;
Pour entrer à la vie, aime et garde mes lois;
Pour te rendre parfait, vends tout, et te détache;
Quiconque est mon disciple à soi-même s'arrache;
De la présente vie il fait un saint mépris :
Si tu prétends à l'autre, on ne l'a qu'à ce prix.
Tu dois à tous tes sens faire une rude guerre,
Pour être grand au ciel t'humilier en terre,
Pour régner avec moi te charger de ma croix;
Ma couronne est acquise à qui soutient son poids,
Et c'est l'aimable joug de cette servitude
Qui seul ouvre la voie à la béatitude.

Seigneur, puisqu'il t'a plu de choisir ici-bas
Les rigueurs d'une vie étroite et méprisée,
Fais qu'aux mêmes rigueurs ma constance exposée
Par le mépris du monde avance sur tes pas.
J'aurois mauvaise grace à ne vouloir pas être
Au même rang que mon Auteur;
Le disciple n'est pas au-dessus du docteur,
Ni l'esclave au-dessus du maître.

Fais que ton serviteur s'exerce à t'imiter;
Fais qu'à suivre ta vie à toute heure il s'essaie;
En elle est mon salut, et la sainteté vraie;
C'est par-là seulement qu'on te peut mériter.
Quoi que je lise ailleurs, quoi que je puisse entendre,
Je n'en puis être satisfait,
Et je n'y trouve rien de ce plaisir parfait
Que d'elle seule on doit attendre.

Puisque tu sais, mon fils, toutes ces vérités,
Que ta sainte lecture a toutes ces clartés,
Tu seras bienheureux, si tu fais sans réserve
Ce que tu vois assez que je veux qu'on observe.
Celui qui, bien instruit par ces enseignements,
Garde un profond respect pour mes commandements,

C'est celui-là qui m'aime ; et comme je sais rendre
A qui me sait aimer plus qu'il n'ose prétendre,
Je l'aime, et l'aimerai jusqu'à lui faire voir
Ma gloire en cet éclat qu'on ne peut concevoir,
L'en couronner moi-même, et pour digne salaire
L'asseoir à mes côtés au trône de mon Père.

Seigneur, dont la bonté ne s'épuise jamais,
Et qui dans tous nos maux toi-même nous consoles,
Puissé-je voir l'effet de tes saintes paroles!
Puissé-je mériter ce que tu me promets !
J'ai reçu de ta main le fardeau salutaire
De cette aimable et sainte croix,
Et je la porterai jusqu'aux derniers abois
Telle que tu la voudras faire.

La croix est en effet du bon religieux
La véritable vie, et le chemin solide,
La lumière assurée, et l'infaillible guide
Qui le mène à la gloire et l'introduit aux cieux :
Quand on a commencé d'en suivre la bannière
Il ne faut plus en désister,
Et l'on devient infame à la vouloir quitter,
Ou faire deux pas en arrière.

Mes frères, marchons donc sous cet heureux drapeau,
Marchons d'un même pas, Jésus sera des nôtres :
Pour lui nous l'avons pris, ainsi que ses apôtres ;
Nous le devons pour lui suivre jusqu'au tombeau.
Le plus âpre sentier ne peut donner de peine,
Puisqu'il nous est frayé par lui :
Il marche devant nous, et sera notre appui,
Comme il est notre capitaine.

Pourrions-nous reculer en voyant notre roi
Les armes à la main commencer la conquête?
Il combattra pour nous, il est à notre tête ;
Suivons avec ardeur, n'ayons aucun effroi ;
Soyons prêts de mourir dans ce champ de victoire
Que lui-même a teint de son sang ;

La retraite est un crime, et qui sort de son rang
    Souille et trahit toute sa gloire.

CHAPITRE LVII.

QUE L'HOMME NE DOIT PAS PERDRE COURAGE QUAND IL TOMBE EN QUELQUES DÉFAUTS.

Mon fils, je me plais mieux à l'humble patience
    Parmi les tribulations,
Qu'au zèle affectueux de ces dévotions
Dont la prospérité nourrit la confiance.
Pourquoi donc t'émeus-tu pour un foible revers?
Pourquoi t'affliges-tu pour un mot de travers?
Un reproche léger n'est pas un grand outrage;
Quand même jusqu'au cœur il t'auroit pu blesser,
Il ne te devroit pas ébranler le courage:
Va, fais la sourde oreille, et laisse-le passer.

Ce n'est pas le premier dont tu sentes l'atteinte;
    Il n'a pour toi rien de nouveau,
Et, si tu peux long-temps reculer du tombeau,
Ce n'est pas le dernier dont tu feras ta plainte.
Tu n'es que trop constant hors de l'adversité;
Tu secours même un autre avec facilité,
Ta pitié le conseille, et ta voix le conforte,
Tu sais à tous ses maux mettre un prompt appareil;
Mais, quand l'affliction vient frapper à ta porte,
Tu n'as plus aussitôt ni force ni conseil.

Par-là tu peux juger l'excès de ta foiblesse,
    Que mille épreuves te font voir,
Puisque le moindre obstacle a de quoi t'émouvoir,
Et que le moindre mal t'accable de tristesse.
Je sais qu'il t'est fâcheux de te voir mépriser;
Tel qui te foule aux pieds te devroit courtiser;
Tel devroit t'obéir qui sous lui te captive;
Mais souviens-toi qu'enfin tout est pour ton salut,
Que ce qui te déplaît par mon ordre t'arrive,
Et que ton bonheur propre en est l'unique but.

Je ne demande point que tu sois insensible;
Mais tâche à bien régler ton cœur,
Tâche à bien soutenir ce qu'il a de vigueur,
Et, si tu ne peux tout, fais du moins ton possible :
A chaque déplaisir tiens-toi ferme en ce point
Que s'il te peut toucher il ne t'abatte point,
Que jamais son aigreur long-temps ne t'embarrasse :
Souffre avec alégresse, ou, si c'est trop pour toi,
Souffre avec patience, et conserve une place
A recevoir sans bruit tout ce qui vient de moi.

Que si tu ne saurois sans trop de répugnance
Endurer tant d'oppression,
Si tu ne peux ouïr sans indignation
Ce que la calomnie à ton opprobre avance,
Rends-toi maître du moins de tous ces mouvements,
Réprime la chaleur de leurs soulèvements,
De crainte qu'à les voir quelqu'un ne s'effarouche ;
Et, de quelque façon que tu sois méprisé,
Prends garde qu'un seul mot ne sorte de ta bouche
Dont puisse un esprit foible être scandalisé.

La tempête, bientôt cédant à la bonace,
N'aura plus ces éclats ardents,
Et toute la douleur qu'elle excite au-dedans
Perdra son amertume au retour de ma grace.
Je suis le Dieu vivant encor prêt à t'aider,
Prêt à venger ta honte, et prêt à t'accorder
Des consolations l'abondante lumière ;
Mais pour en obtenir les nouvelles faveurs
Il faut remettre en moi ta confiance entière,
Et prendre à m'invoquer de nouvelles ferveurs.

Montre-toi plus égal durant ce peu d'orage,
Fais ton effort pour le braver,
Et, quelques grands malheurs qui puissent t'arriver,
Prépare encor ton ame à souffrir davantage.
Pour te sentir pressé des tribulations,
Pour te voir chanceler sous les tentations,
Ne crois pas tout perdu, n'y trouve rien d'étrange :

Tu n'es qu'homme, et non Dieu, mais homme tout de chair,
Mais chair toute fragile, et non pas tel qu'un ange,
Que de l'abus des sens il m'a plu détacher.

Les anges même au ciel, le premier homme en terre,
Où je lui fis un paradis,
Conservèrent si peu l'état où je les mis
Qu'ils devinrent bientôt dignes de mon tonnerre.
Ne prétends non plus qu'eux conserver ta vertu
Sans te voir ébranlé, sans te voir combattu ;
Mais en ce triste état offre-moi ta foiblesse :
J'élève qui gémit avec humilité,
Et, plus l'homme à mes yeux reconnoît sa bassesse,
Plus je le fais monter vers ma divinité.

Béni sois-tu, Seigneur, dont la sainte parole
Me fortifie et me console ;
Il n'est rien ailleurs de si doux :
Que ferois-je, ô mon Dieu, parmi tant de misères,
Parmi tant d'angoisses amères,
Si tu ne m'enseignois à rabattre leurs coups ?

Pourvu qu'heureusement j'achève ma carrière,
Pourvu que ta sainte lumière
Me conduise au port de salut,
Que m'importe combien je souffre de traverses,
Et combien de peines diverses
Me font du monde entier le glorieux rebut ?

Fais qu'une bonne fin de ces maux me dégage ;
Donne-moi cet heureux passage
De ce monde à l'éternité ;
Aplanis moi la route à monter dans ta gloire,
Et ne perds jamais la mémoire
Du besoin qu'a de toi mon imbécillité.

CHAPITRE LVIII.

QU'IL NE FAUT POINT VOULOIR PÉNÉTRER LES HAUTS MYSTÈRES, NI EXAMINER LES SECRETS JUGEMENTS DE DIEU.

N'abuse point, mon fils, de tes foibles lumières
Jusqu'à vouloir percer les plus hautes matières,
Jusqu'à vouloir entrer dans les profonds secrets
De l'inégal dehors de mes justes décrets ;
Ne cherche point à voir quelle raison pressante
Fait que ma grace agit, ou paroît impuissante,
Est avare ou prodigue, abandonne ou soutient ;
N'examine jamais d'où ce partage vient,
Ni pourquoi l'un ainsi languit dans la misère,
Et que l'autre est si haut au-dessus du vulgaire.
Il n'est raisonnement, il n'est effort humain
Qui puisse pénétrer mon ordre souverain,
Ni s'éclaircir au vrai par la longue dispute
D'où vient que je caresse, ou que je persécute.
Quand le vieil ennemi fait ces suggestions,
Qu'un esprit curieux émeut ces questions,
Au lieu de perdre temps à leur vouloir répondre,
Lève les yeux au ciel, et dis, pour les confondre :
« Seigneur, vous êtes juste en tous vos jugements ;
« La vérité préside à vos discernements,
« Et l'équité qui règne en vos ordres suprêmes
« Les rend toujours en eux justifiés d'eux-mêmes :
« Qu'il leur plaise abaisser, qu'il leur plaise agrandir,
« On doit trembler sous eux, sans les approfondir,
« Et jamais sans folie on ne peut l'entreprendre,
« Puisque l'esprit humain ne les sauroit comprendre. »
Ne t'informe non plus qui des saints m'est aux cieux
Le plus considérable, ou le moins précieux,
Et ne conteste point sur la prééminence
Que de leur sainteté mérite l'excellence ;
Ces curiosités sont autant d'attentats,
Qui ne font qu'exciter d'inutiles débats,
Enfler les cœurs d'orgueil, brouiller les fantaisies,
Jusqu'aux dissensions pousser les jalousies,
Lorsque de part et d'autre un cœur passionné

A préférer son saint porte un zèle obstiné.
Les contestations de ces recherches vaines
Ne laissent aucun fruit après beaucoup de peines;
Ce n'est que se gêner d'un frivole souci,
Et l'on déplait aux saints quand on les loue ainsi.
Jamais avec ce feu mon esprit ne s'accorde :
Je suis le Dieu de paix, et non pas de discorde;
Et cette paix consiste en vraie humilité,
Plus qu'aux vaines douceurs d'avoir tout emporté.
Je sais qu'en bien des cœurs souvent le zèle imprime
Pour tel ou tel des saints plus d'ardeur et d'estime;
Mais cette ardeur, ce zèle, et cette estime enfin,
Partent d'un mouvement plus humain que divin.
C'est de moi seul qu'au ciel ils tiennent tous leur place;
Je leur donne la gloire, et leur donnai la grace;
Je connois leur mérite, et les ai prévenus
Par un épanchement de trésors inconnus,
De bénédictions, de douceurs toujours prêtes
A redoubler leur force au milieu des tempêtes.
Je n'ai point attendu la naissance des temps
Pour chérir mes élus, et les juger constants.
De toute éternité ma claire prescience
A su se faire jour dedans leur conscience;
De toute éternité j'ai vu tout leur emploi,
Et j'ai fait choix d'eux tous, et non pas eux de moi.
Ma grace les appelle à mon céleste empire,
Et ma miséricorde après moi les attire;
Ma main les a conduits par les tentations;
Je les ai remplis seul de consolations;
Je leur ai donné seul de la persévérance,
Et seul j'ai couronné leur humble patience.
Ainsi je les connois du premier au dernier;
Ainsi j'ai pour eux tous un amour singulier;
Ainsi de ce qu'ils sont la louange m'est due;
Toute la gloire ainsi m'en doit être rendue;
Ainsi par-dessus tout doit être en eux béni,
Par-dessus tout vanté mon amour infini,
Qui, pour montrer l'excès de sa magnificence,
Les élève à ce point de gloire et de puissance,
Et, sans qu'aucun mérite en eux ait précédé,

Les prédestine au rang que je leur ai gardé.
Qui méprise le moindre au plus grand fait outrage,
Parceque de ma main l'un et l'autre est l'ouvrage;
On ôte à leur Auteur tout ce qu'on ôte à l'un;
On l'ôte à tout le reste, et l'opprobre est commun;
L'ardente charité, qui ne fait d'eux qu'une ame,
Les unit tous entre eux par des liens de flamme;
Tous n'ont qu'un sentiment et qu'une volonté;
Tous s'entr'aiment en un par cette charité.
Je dirai davantage : ils m'aiment plus qu'eux-mêmes;
Ravis au-dessus d'eux vers mes bontés suprêmes,
Après avoir banni la propre affection,
Ils s'abyment entiers dans ma dilection,
Et, de l'objet aimé possédant la présence,
Ils trouvent leur repos dans cette jouissance :
Rien d'un si digne amour ne les peut détourner;
Rien vers d'autres objets ne les peut ramener :
L'immense Vérité dont leurs ames sont pleines
Par sa vive lumière entretient dans leurs veines
Et de la charité l'inextinguible feu,
Et de toute autre ardeur un constant désaveu.
Que ces hommes charnels, que ces ames brutales
Qui leur osent donner des places inégales,
Ces cœurs qui n'ont pour but que des plaisirs mondains,
Cessent de discourir de l'état de mes saints;
L'ardeur qu'ils ont pour eux, ou foible, ou véhémente,
Au gré de son caprice ôte, déguise, augmente,
Sans consulter jamais sur leur félicité
La voix de ma sagesse et de ma vérité.
L'ignorance en plusieurs fait ce mauvais partage
Qu'ils font entre mes saints de mon propre héritage,
Surtout en ces esprits foiblement éclairés,
Qui, de leur propre amour encor mal séparés,
Ont peine à conserver dans une ame charnelle
Une dilection toute spirituelle.
Le penchant naturel de l'humaine amitié
De leur zèle imprudent fait plus de la moitié;
Comme ils n'en forment point que leurs sens n'examinent,
Ce qui se passe en bas, en haut ils l'imaginent,
Et, tel que sur la terre en est l'ordre et le cours,

Tel le présume au ciel leur aveugle discours.
Cependant la distance en est incomparable,
Et pour les imparfaits est si peu concevable,
Que des illuminés la spéculation
N'atteint point jusque là sans révélation.
Garde bien donc, mon fils, par trop de confiance,
De sonder des secrets qui passent ta science;
Ne porte point si haut ton esprit curieux,
Et, sans vouloir régler le rang qu'on tient aux cieux,
Réunis seulement tes soins et ta lumière
Pour y trouver ta place, et fût-ce la dernière.
Quand tu pourrois connoître avec pleine clarté
Quels saints en mon royaume ont plus de dignité,
De quoi t'en serviroit l'entière connoissance,
Si tu n'en devenois plus humble en ma présence,
Et si tu n'en prenois une plus forte ardeur
A publier ma gloire, et bénir ma grandeur?
Vois ton peu de mérite et l'excès de tes crimes;
Et, si tu peux des saints voir les vertus sublimes,
Vois combien tes défauts et ton manque de soin
De leur perfection te laissent encor loin :
Tu feras beaucoup mieux que celui qui conteste
Touchant leur préférence au royaume céleste,
Et sur l'emportement de son esprit malsain
Du moindre et du plus grand décide en souverain.
Oui, mon fils, il vaut mieux leur rendre tes hommages,
Les yeux baignés de pleurs implorer leurs suffrages,
Mendier leur secours, leur offrir d'humbles vœux,
Que de juger ainsi de leurs secrets et d'eux.
Puisqu'ils ont tous au ciel de quoi se satisfaire,
Que les hommes en terre apprennent à se taire,
Et donnent une bride à la témérité
Où de leurs vains discours va l'importunité.
Les saints ont du mérite, et n'en font point de gloire;
Ils ne se donnent point l'honneur de leur victoire;
Comme de mes trésors tout leur bien est sorti,
Et que ma charité leur a tout départi,
Ils rapportent le tout au pouvoir adorable
De cette charité pour eux inépuisable.
Ils ont un tel amour pour ma divinité,

Un tel ravissement de ma bénignité,
Que cette sainte joie en vrais plaisirs féconde,
Qui toujours les remplit, et toujours surabonde,
Par un regorgement qu'on ne peut expliquer,
Fait que rien ne leur manque, et ne leur peut manquer.
Plus ils sont élevés dans ma gloire suprême,
Plus leur esprit soumis se ravale en lui-même;
Et mon amour par-là redoublant ses attraits,
Le plus humble d'entre eux m'approche de plus près.
Aussi devant l'éclat qui partout m'environne
L'Écriture t'apprend qu'ils baissent leur couronne,
Qu'ils tombent sur leur face aux pieds du saint Agneau
Qui daigna de son sang racheter le troupeau,
Et qu'ainsi prosternés ils adorent sans cesse
Du Dieu toujours vivant l'éternelle sagesse.
Plusieurs veulent savoir ce que chaque saint vaut,
Et qui d'eux tient au ciel le grade le plus haut,
Qui sont mal assurés s'ils pourront les y joindre,
Et s'ils mériteront d'être reçus au moindre.
C'est beaucoup de se voir le dernier en un lieu
Où tous sont grands, tous rois, tous vrais enfants de Dieu.
Le moindre y vaut plus seul que mille rois en terre,
Et l'orgueil de cent ans frappé de mon tonnerre
N'a de part qu'au séjour de l'éternelle mort,
Qui du plus vieux pécheur doit terminer le sort.
Ainsi je dis moi-même autrefois aux apôtres :
« Si vous voulez au ciel être au-dessus des autres,
« Sachez qu'auparavant il faut se convertir,
« Qu'il faut s'humilier, qu'il faut s'anéantir,
« Se ranger aussi bas que cette foible enfance
« Qui vit soumise à tous par sa propre impuissance ;
« Autrement point d'accès au royaume des cieux :
« Oui, ce petit enfant qui se traîne à vos yeux
« De votre humilité doit être la mesure;
« Rendez-vous ses égaux, ma gloire vous est sûre,
« L'amour vous y conduit, et l'espoir, et la foi;
« Mais le plus humble enfin est le plus grand chez moi. »
Voyez donc, orgueilleux, quelle est votre disgrace!
Bien que le ciel soit haut, la porte en est si basse
Qu'elle en ferme l'entrée à ceux qui sont trop grands

Pour se pouvoir réduire à l'égal des enfants.
Malheur encore à vous, riches, pour qui le monde
En consolations de tous côtés abonde !
Les pauvres entreront, cependant qu'au-dehors
Vos larmes et vos cris feront de vains efforts.
Humble, réjouis-toi : pauvres, prenez courage ;
Le royaume du ciel est votre heureux partage ;
Il l'est, si toutefois dans votre humilité
Vous pouvez jusqu'au bout marcher en vérité.

CHAPITRE LIX.

QU'IL FAUT METTRE EN DIEU SEUL TOUT NOTRE ESPOIR ET TOUTE NOTRE CONFIANCE.

Seigneur, quelle est ma confiance
Au triste séjour où je suis?
Et de quelles douceurs l'heureuse expérience
Rompt le mieux cette impatience
Où me réduisent mes ennuis?

En puis-je trouver qu'en toi-même,
Sauveur amoureux et bénin,
Dont la miséricorde en un degré suprême
Verse dans une ame qui t'aime
Des plaisirs sans nombre et sans fin ?

En quels lieux hors de ta présence
M'est-il arrivé quelque bien ?
Et quels maux à mon cœur font sentir leur puissance,
Sinon alors que ton absence
Me prive de ton cher soutien ?

La fortune avec ses largesses
A tous les mondains fait la loi ;
Mais si la pauvreté jouit de tes caresses,
Je la préfère à ces richesses
Qui séparent l'homme de toi.

Le ciel même, quelque avantage
Que sur la terre il puisse avoir,

Me verroit mieux aimer cet exil, ce passage,
Si tu m'y montrois ton visage,
Que son paradis sans te voir.

C'est le seul aspect du grand Maître
Qui fait le bon ou mauvais sort :
Tu mets le ciel partout où tu te fais paroître;
Et les lieux où tu cesses d'être,
C'est là qu'est l'enfer et la mort.

Puisque c'est à toi que j'aspire,
Qu'en toi seul est ce que je veux,
Il faut bien qu'après toi je pleure, je soupire,
Et que jusqu'à ce que j'expire,
J'envoie après toi tous mes vœux.

Quelle autre confiance pleine
Pourroit me promettre un secours
Qui de tous les besoins de la misère humaine
Par une vertu souveraine
Pût tarir ou borner le cours?

Toi seul es donc mon espérance,
L'appui de mon infirmité,
Le Dieu saint, le Dieu fort, qui fait mon assurance,
Qui me console en ma souffrance,
Et m'aime avec fidélité.

Chacun cherche ses avantages;
Tu ne regardes que le mien,
Et c'est pour mon salut qu'à m'aimer tu t'engages,
Que tu calmes tous mes orages,
Que tu me tournes tout en bien.

La rigueur même des traverses
A pour but mon utilité :
C'est la part des élus; par-là tu les exerces,
Et leurs tentations diverses
Sont des marques de ta bonté.

Ton nom n'est pas moins adorable
Parmi les tribulations,
Et dans leur dureté tu n'es pas moins aimable
Que quand ta douceur ineffable
Répand ses consolations.

Aussi ne mets-je mon refuge
Qu'en toi, mon souverain Auteur,
Et de tous mes ennuis, quel que soit le déluge,
Hors du sein de mon propre juge,
Je ne veux point de protecteur.

Je ne vois ailleurs que foiblesse,
Qu'une lâche instabilité,
Qui laisse trébucher au moindre assaut qui presse
L'effort de sa vaine sagesse
Sous sa propre imbécillité.

Hors de toi point d'ami qui donne
De favorables appareils,
Point de secours si fort qui soudain ne s'étonne,
Point de prudence qui raisonne,
Point de salutaires conseils.

Il n'est sans toi docteur ni livre
Qui me console en ma douleur;
Il n'est de tant de maux trésor qui me délivre,
Ni lieu sûr où je puisse vivre
Exempt de trouble et de malheur.

A moins que ta sainte parole
Relève mon cœur languissant,
A moins qu'elle m'instruise en ta divine école,
Qu'elle m'assiste et me console,
Le reste demeure impuissant.

Tout ce qui semble ici produire
La paix dont on pense jouir
N'est sans toi qu'un éclair si prompt à se détruire,
Que le moment qui le fait luire
Le fait aussi s'évanouir.

Non, ce n'est qu'une vaine idée
D'une fausse tranquillité,
Une couleur trompeuse, une image fardée,
Qui n'a ni douceur bien fondée,
Ni solide félicité.

Ainsi tout ce qu'a cette vie
D'éminent et d'illustre emploi,
Les plus profonds discours dont l'ame y soit ravie,
Tous les biens dont elle est suivie,
N'ont fin ni principe que toi.

Ainsi de toute la misère
Où nous plonge son embarras
L'ame sait adoucir l'aigreur la plus amère,
Quand par-dessus tout elle espère
Aux saintes faveurs de ton bras.

C'est en toi seul que je me fie ;
A toi seul j'élève mes yeux ;
Dieu de miséricorde, éclaire, fortifie,
Épure, bénis, sanctifie,
Mon ame du plus haut des cieux.

Fais-en un siége de ta gloire,
Un lieu digne de ton séjour,
Un temple où, parmi l'or, et l'azur, et l'ivoire,
Aucune ombre ne soit si noire,
Qu'elle déplaise à ton amour.

Joins à ta clémence ineffable
De ta pitié l'immense effort,
Et ne rejette pas les vœux d'un misérable
Qui traîne un exil déplorable
Parmi les ombres de la mort.

Rassure mon ame alarmée ;
Et contre la corruption,
Contre tous les périls dont la vie est semée,
Toi qui pour le ciel l'as formée,
Prends-la sous ta protection.

Qu'ainsi ta grace l'accompagne,
Et par les sentiers de la paix,
A travers cette aride et pierreuse campagne,
La guide à la sainte montagne
Où ta clarté luit à jamais.

LIVRE QUATRIÈME.

DU TRÈS SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

PRÉFACE.

Vous dont un poids trop lourd étouffe la vigueur,
Vous que je vois gémir sous un travail trop rude,
Accourez tous à moi, venez, dit le Seigneur,
Venez, je vous rendrai de la force et du cœur;
Je vous affranchirai de toute lassitude.
Le pain que je réserve à qui me sait chercher
N'est autre que ma propre chair,
Que je dois à mon Père offrir pour votre vie :
Prenez, mangez, c'est mon vrai corps
Qu'on livrera pour vous aux rages de l'envie,
Et qui d'un pain visible emprunte les dehors.

Faites en ma mémoire un jour à votre rang
Ce qu'à vos yeux je fais avant ma dernière heure.
Ceux qui mangent ma chair, ceux qui boivent mon sang,
Ce sang qui dans ce vase est tel que dans mon flanc,
Demeurent dans moi-même, et dans eux je demeure.
Dites ce que je dis pour faire comme moi;
L'efficace de votre foi
Produira même effet par les paroles mêmes;
Donnez aux miennes plein crédit,
Et n'oubliez jamais que mes bontés suprêmes
Les remplissent toujours et de vie et d'esprit.

CHAPITRE PREMIER.

AVEC QUEL RESPECT IL FAUT RECEVOIR LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST.

Ce sont là tes propos, Vérité souveraine ;
Ta bouche en divers temps les a tous prononcés ;
Je les vois par écrit en divers lieux tracés ;
Mais ce sont tous ruisseaux de la même fontaine :
Ils sont tiens, ils sont vrais, et mon infirmité
Les doit recevoir tous avec fidélité,
Avec pleine reconnoissance,
En faire tout mon bien, et les considérer
Comme autant de trésors que ta magnificence
Pour mon propre salut a voulu m'assurer.

Je les prends avec joie au sortir de ta bouche
Pour les faire passer jusqu'au fond de mon cœur,
Et comme ils n'ont en eux qu'amour et que douceur
Leur sainte impression sensiblement me touche;
Mais la terreur que mêle à de si doux transports
De mes impuretés le sensible remords,
Par d'inévitables reproches
Retarde tout l'effet de leurs plus forts attraits,
D'un mystère si haut me défend les approches,
Et me laisse accablé du poids de mes forfaits.

Cependant tu le veux, Seigneur, tu me l'ordonnes,
Qu'opposant tes bontés à tout ce juste effroi,
Je marche en confiance et m'approche de toi,
Si je veux avoir part aux vrais biens que tu donnes;
Tu veux me préparer par un céleste mets
Aux bienheureux effets de ce que tu promets
Dans une abondance éternelle,
Et que mon impuissance et ma fragilité,
Si je veux obtenir une vie immortelle,
Se nourrissent du pain de l'immortalité.

« Vous donc qui gémissez sous un travail trop rude,
« Vous dont un poids trop lourd étouffe la vigueur,
« Venez tous, nous dis-tu, je vous rendrai du cœur,

« Je vous affranchirai de toute lassitude. »
O termes pleins d'amour! ô mots doux et charmants!
Qu'ils ont pour le pécheur de hauts ravissements
Quand tu l'appelles à ta table,
Un pauvre, un mendiant, s'en voir par toi pressés!
S'y voir par toi repus de ton corps adorable!
Mais enfin tu l'as dit, Seigneur, et c'est assez.

Qui suis-je, ô mon Sauveur, pour oser y prétendre?
Qui me peut enhardir à m'approcher de toi?
Et qui te fait nous dire : Accourez tous à moi,
Toi que ne peut le ciel contenir ni comprendre?
D'où te vient cet amour qui m'y daigne inviter,
Moi, dont les actions ne font que t'irriter;
Moi, qui ne suis qu'ordure et glace?
L'ange ne peut te voir sans en frémir d'effroi,
Les justes et les saints tremblent devant ta face,
Et tu dis aux pécheurs : Accourez tous à moi!

Si tu ne le disois, quel homme oseroit croire
Qu'un Dieu jusqu'à ce point se voulût abaisser?
Et, si tu n'ordonnois à tous de s'avancer,
Quel homme attenteroit à cet excès de gloire?
Si Noé fut cent ans à bâtir un vaisseau
Qui contre le ravage et les fureurs de l'eau
Devoit garantir peu de monde,
Quelle apparence, ô Dieu, qu'ayant à recevoir
Le Créateur du ciel, de la terre, et de l'onde,
Une heure à ces respects prépare mon devoir?

Si ton grand serviteur, ton bien-aimé Moïse,
Pour enfermer la pierre écrite de tes doigts,
Fit une arche au désert d'incorruptible bois,
Et vêtit ses dehors d'une dorure exquise,
Si de ce bois choisi le précieux emploi
Ne fut que pour garder les tables d'une loi
Que tu voulois être suivie;
Moi, qui ne suis qu'un tronc tout pourri, tout gâté,
Pour recevoir l'Auteur des lois et de la vie,
Oserai-je apporter tant de facilité?

Ce modèle accompli des têtes couronnées,
Le plus sage des rois, le grand roi Salomon,
Pour élever un temple à l'honneur de ton nom,
Tout grand roi qu'il étoit, employa sept années;
Il fit huit jours de fête à le sanctifier;
Il mit sur tes autels, pour te le dédier,
Mille victimes pacifiques;
Et les chants d'alégresse, et le son des clairons,
Quand il plaça ton arche en ces lieux magnifiques,
En apprirent la pompe à tous les environs.

Et moi, qui des pécheurs suis le plus misérable,
Oserai-je introduire un Dieu dans ma maison,
Lui présenter pour temple une sale prison,
Lui donner pour demeure un séjour effroyable?
Au lieu d'un siècle entier, de sept ans, de huit jours,
Un quart d'heure amortit, un moment rompt le cours
De toute l'ardeur de mon zèle;
Et puissé-je du moins m'acquitter dignement
Des amoureux devoirs d'un serviteur fidèle,
Ou durant ce quart d'heure, ou durant ce moment!

Qu'ils ont pour t'obéir, qu'ils ont pour te mieux plaire,
Tous trois consumé d'art, de travaux et de temps!
Qu'auprès de leur ferveur mes feux sont inconstants!
Et que je te sers mal pour un si grand salaire!
Alors que ta bonté m'attire à ce festin
Où ton corps est la viande, et ton sang est le vin,
Que lâchement je m'y prépare!
Que rarement en moi je me tiens recueilli!
Qu'aisément mon esprit de lui-même s'égare,
Et suit les vains objets dont il est assailli!

Certes en ta présence un penser salutaire
Devroit fermer la porte à tous autres desirs,
Et réunir en toi si bien tous nos plaisirs,
Qu'aucune autre douceur ne pût nous en distraire;
Tout ce qui du respect s'écarte tant soit peu,
Tout ce dont les parfaits font quelque désaveu,
Devroit de tout point disparoître,

Puisque les anges même ont lieu d'être jaloux
De voir, non un d'entre eux, mais leur souverain Maître
Ravaler sa grandeur jusqu'à loger en nous.

Quelques honneurs qu'on dût à l'arche d'alliance,
De quelque sacré prix que fussent ses trésors,
La différence est grande entre elle et ton vrai corps,
Entre eux et les vertus de ta sainte présence.
Tout ce qu'on immoloit sous l'ancienne loi
N'étoit de l'avenir promis à notre foi
Qu'une ombre, qu'une image obscure;
Et dessus nos autels on offre à tout moment
Le parfait sacrifice, et la victime pure,
Qui de tout ce vieil ordre est l'accomplissement.

Que ne conçois-je donc une ardeur plus sincère,
Un zèle plus fervent, à ton divin aspect!
Que ne me préparé-je avec plus de respect
A la réception de ton sacré mystère!
Dans les siècles passés, prophètes, princes, rois,
Patriarches, et peuple, en ont cent et cent fois
Donné le précepte et l'exemple,
Et leurs cœurs pour ton culte ardemment embrasés,
Me forcent à rougir, quand je porte à ton temple
Des yeux si languissants, et si tôt épuisés.

Le dévot roi David, sautant devant ton arche,
Publioit tes bienfaits reçus par ses aïeux;
Des instruments divers le son mélodieux
Concerté par son ordre en régloit la démarche;
Des psaumes le doux son tout autour s'entendoit;
Poussé du Saint-Esprit, lui-même il accordoit
Sa harpe à chanter tes merveilles;
Lui-même il enseignoit tout son peuple à s'unir
Pour louer chaque jour tes grandeurs sans pareilles,
Lui-même il l'instruisoit en l'art de te bénir.

Si telle étoit jadis la ferveur pour ta gloire,
Si le zèle agissoit alors si fortement,
Que de son seul aspect l'arche du Testament

De ta sainte louange excitoit la mémoire,
Quelle est la révérence, et quels sont les transports
Que ce grand sacrement, que ton précieux corps
Doit m'imprimer au fond de l'ame ?
Et que ne doivent point tous les peuples chrétiens
Apporter de respect, de tendresse, et de flamme,
Quand ils vont recevoir cette source de biens ?

Les reliques des saints et leurs superbes temples
Font courir les mortels en mille et mille lieux ;
Ils s'y laissent charmer et l'oreille et les yeux
Par la haute structure et par leurs hauts exemples ;
Ils baisent à genoux les précieux dépôts
De leur chair vénérable et de leurs sacrés os,
Qu'enveloppent l'or et la soie ;
Et je te vois, mon Dieu, tout entier à l'autel,
Toi le grand Saint des saints, toi l'auteur de leur joie,
Toi de tout l'univers le Monarque immortel !

Souvent même l'esprit de ces pélerinages
N'est qu'un chatouillement de curiosité,
Et l'attrait qu'a toujours en soi la nouveauté
Vers ce qu'on n'a point vu tire ainsi les courages.
Quand un motif si vain les pousse et les conduit,
Le travail le plus long rapporte peu de fruit,
Et ne laisse rien qui corrige,
Surtout en ces esprits follement empressés,
Qu'une ardeur trop légère à ces courses oblige,
Sans aucun saint retour sur leurs crimes passés.

Mais en ce sacrement ton auguste présence,
Véritable Homme-Dieu, rend le fruit assuré
Toutes les fois qu'un cœur dignement préparé
Y porte ferveur pleine et pleine révérence :
Il n'y va point aussi ni par légèreté,
Ni par démangeaison de curiosité,
Ni par autre sensible amorce ;
Tout ce qui l'y conduit c'est une ferme foi,
C'est d'un solide espoir l'inébranlable force,
C'est un ardent amour qui n'a d'objet que toi.

De la terre et du ciel Créateur invisible,
Que grande est la bonté que tu montres pour nous !
Que ton ordre aux élus est favorable et doux,
De leur offrir pour mets ton corps incorruptible !
De ta façon d'agir les miracles charmants
Épuisent la vigueur de nos entendements,
    Et ne s'en laissent point comprendre :
C'est ce qui des dévots attire tous les cœurs ;
C'est ce qui dans leurs cœurs verse un amour si tendre ;
C'est ce qui les élève aux plus hautes ferveurs.

Aussi ces vrais dévots dont les saints exercices
Appliquent de leurs soins toute l'activité
A corriger en eux cette facilité
Que prête la nature aux attaques des vices,
Ces rares serviteurs, qui n'ont point d'autre but
Que d'avancer leur vie au chemin du salut,
    Et rendre leurs ames parfaites,
Reçoivent d'ordinaire en ce grand sacrement
Un zèle plus soumis à ce que tu souhaites,
Et l'amour des vertus empreint plus fortement.

O grace merveilleuse autant qu'elle est cachée,
Qu'éprouve le fidèle, et que ne peut goûter
Ni le manque de foi qui s'arrête à douter,
Ni l'ame aux vains plaisirs en esclave attachée !
Par tes rayons secrets l'esprit mieux éclairé,
Loin des sentiers obscurs qui l'avoient égaré,
    Reprend sa route légitime ;
Sa beauté se répare, ainsi que sa vertu,
Et tout ce qu'en gâtoit la souillure du crime
Rend à ses premiers traits l'éclat qu'ils avoient eu.

Tu descends quelquefois avec telle abondance,
Qu'après l'ame remplie un doux regorgement
En répand sur le corps le rejaillissement,
Et l'anime à son tour par sa vive influence :
La prodigalité de la divine main
Veut que tout l'homme ait part à ce bien souverain
    Au milieu de sa lassitude ;

Et du corps tout usé la traînante langueur,
Dans le débordement de cette plénitude,
Souvent trouve un trésor de nouvelle vigueur.

Est-il rien cependant honteux et déplorable
Comme nos lâchetés, comme notre tiédeur,
De ne pas nous porter avecque plus d'ardeur
A prendre Jésus-Christ, à manger à sa table?
C'est en lui, c'est aux biens qu'il nous y fait trouver
Que consistent de ceux qui se doivent sauver
Tout l'espoir et tous les mérites ;
C'est lui qui sanctifie, et nous a rachetés,
Qui nous console ici par ses douces visites,
Et qui des saints au ciel fait les félicités.

Nous avons donc bien lieu d'une douleur profonde
De voir tant de mortels ouvrir si peu les yeux
Sur un mystère saint qui réjouit les cieux,
Et qui par sa vertu conserve tout le monde.
Oh ! quel aveuglement, oh ! quelle dureté
De regarder si peu quelle est la dignité
D'un don si grand, si salutaire !
L'usage trop commun semble le rabaisser,
Et tel prend chaque jour cet auguste mystère
Qui le prend par coutume et ne daigne y penser.

Si nous n'avions qu'un lieu, si nous n'avions qu'un prêtre
Par qui ton corps sacré s'offrît sur nos autels,
Avec combien de foule y courroient les mortels !
Quelle ardeur pour le voir ne feroient-ils paroître !
Mais tu n'épargnes point un bien si précieux ;
Tant de prêtres partout l'offrent en tant de lieux,
Que nos froideurs n'ont point d'excuse;
On le voit, on l'adore, on le prend chaque jour ;
Et, plus cette faveur sur la terre est diffuse,
Plus elle y fait briller ta grace et ton amour.

Ton nom en soit béni, Sauveur de la nature,
Dieu de miséricorde, et Pasteur éternel,
Dont l'amour excessif pour l'homme criminel

Lui donne en cet exil ton corps pour nourriture !
Pauvre et banni qu'il est, loin de le rejeter,
A ce banquet sacré tu daignes l'inviter;
Ta propre bouche l'y convie;
« O vous qui succombez sous le faix des travaux,
« Venez tous, » nous dis-tu, doux Auteur de la vie,
« Et je soulagerai la grandeur de vos maux. »

CHAPITRE II.

QUE LE SACREMENT DE L'AUTEL NOUS DÉCOUVRE UNE GRANDE BONTÉ ET UN GRAND AMOUR DE DIEU.

Je m'approche, Seigneur, plein de la confiance
Que tu veux que je prenne en ta haute bonté;
Je m'approche en malade, avec impatience,
De recevoir de toi la parfaite santé.

Je cherche en altéré la fontaine de vie;
Je cherche en affamé le pain vivifiant;
Et c'est sur cet espoir que mon ame ravie
Au Monarque du ciel présente un mendiant.

Aux faveurs de son maître ainsi l'esclave espère,
Ainsi la créature aux dons du Créateur,
Ainsi le désolé cherche dans sa misère
Un doux refuge au sein de son consolateur.

Qui peut m'avoir rendu ta bonté si propice,
Que jusqu'à moi, Seigneur, il te plaise venir?
Et qui suis-je après tout, que ton corps me nourrisse,
Qu'au mien en ce banquet tu le daignes unir?

De quel front un pécheur devant toi comparoître?
De quel front jusqu'à toi s'ose-t-il avancer?
Comment le souffres-tu, toi, son juge et son maître?
Et comment jusqu'à lui daignes-tu t'abaisser?

Ce n'est point avec toi qu'il faut que je raisonne;
Tu connois ma foiblesse et mon peu de ferveur,

Et tu sais que de moi je n'ai rien qui me donne
Aucun droit de prétendre une telle faveur.

Plus je contemple aussi l'excès de ma bassesse,
Plus j'admire aussitôt celui de ton amour;
J'adore ta pitié, je bénis ta largesse,
Et t'en veux rendre gloire et graces nuit et jour.

C'est par cette clémence, et non pour mes mérites,
Que tu fais à mes yeux luire ainsi ta bonté,
Pour faire croître en moi l'amour où tu m'invites,
Et mieux enraciner la vraie humilité.

Puis donc que tu le veux, puisque tu le commandes,
J'ose me présenter au don que tu me fais;
Et puissé-je ne mettre à des bontés si grandes
Aucun empêchement par mes lâches forfaits!

Débonnaire Jésus, quelles sont les louanges,
Quels sont et les respects et les remerciements,
Que te doivent nos cœurs pour ce vrai pain des anges
Que ta main nous prodigue en ces festins charmants?

Telle est la dignité de ce pain angélique,
Que son expression passe notre pouvoir;
Et nous voulons en vain que la bouche l'explique,
Lorsque l'entendement ne la peut concevoir.

Mais que dois-je penser à cette table sainte?
M'approchant de mon Dieu, de quoi m'entretenir?
J'y porte du respect, du zèle, et de la crainte,
Et ne le puis assez respecter ni bénir.

Je n'ai rien de meilleur ni de plus salutaire
Que de m'humilier devant ta majesté,
Et de tenir l'œil bas sur toute ma misère
Pour élever d'autant l'excès de ta bonté.

Je te loue, ô mon Dieu, je t'exalte sans cesse,
De mon propre mépris je me fais une loi,

Et je m'abyme au fond de toute ma bassesse,
Pour de tout mon pouvoir me ravaler sous toi.

Toi, la pureté même, et moi, la même ordure,
Toi, le grand Saint des saints, toi, leur unique roi,
Tu viens à cette indigne et vile créature,
Qui ne mérite pas de porter l'œil sur toi!

Tu viens jusques à moi pour loger en moi-même!
Tu m'invites toi-même à ces divins banquets,
Où la profusion de ton amour extrême
Sert un pain angélique et de célestes mets!

Ce pain, ce mets sacré que tu nous y fais prendre,
C'est toi, c'est ton vrai corps, arbitre de mon sort,
Pain vivant, qui du ciel as bien voulu descendre
Pour redonner la vie aux enfants de la mort.

Quels tendres soins pour nous ton amour fait paroître!
Que grande est la bonté dont part ce grand amour!
Que ta louange, ô Dieu, chaque jour en doit croître!
Que de remerciements on t'en doit chaque jour!

Que tu pris un dessein utile et salutaire
Quand tu te fis auteur de ce grand sacrement!
Et l'aimable festin qu'il te plut de nous faire,
Quand tu nous y donnas ton corps pour aliment!

Qu'en cet effort d'amour tes œuvres admirables
Montrent de ta vertu le pouvoir éclatant!
Et que ces vérités sont pour nous ineffables
Que ta voix exécute aussitôt qu'on l'entend!

Ta parole jadis fit si tôt toutes choses,
Que rien n'en sépara le son d'avec l'effet,
Et ta vertu passant dans les secondes causes,
A peine l'homme parle, et ton vouloir est fait.

Chose étrange, et bien digne enfin que la foi vienne
Au secours de nos sens et de l'esprit humain,

Que l'espèce du vin tout entier te contienne,
Que tu sois tout entier sous l'espèce du pain !

Tu fais de leur substance en toi-même un échange;
Tu les anéantis, et revêts leurs dehors,
Et, bien qu'à tous moments on te boive et te mange,
On ne consume point ni ton sang ni ton corps.

Grand Monarque du ciel, qui dans ce haut étage
N'as besoin de personne, et ne manques de rien,
Tu veux loger en nous, et faire un alliage,
Par ce grand sacrement, de notre sang au tien !

Conserve donc mon cœur et tout mon corps sans tache,
Afin qu'un plein repos dans mon ame épandu,
A ce mystère saint un saint amour m'attache,
Et qu'à le célébrer je me rende assidu.

Que souvent je le puisse offrir en ta mémoire
Comme de ta voix propre il t'a plu commander,
Et qu'après l'avoir pris pour ta plus grande gloire,
Au salut éternel il me puisse guider.

Par des transports de joie et de reconnoissance,
Bénis ton Dieu, mon ame, en ce val de malheurs,
Où tu reçois ainsi de sa toute-puissance
Un don si favorable à consoler tes pleurs.

Sais-tu qu'autant de fois que ton zèle s'élève
A prendre du Sauveur le véritable corps,
L'œuvre de ton salut autant de fois s'achève,
Et de tous ses tourments t'applique les trésors?

Il n'a rien mérité qu'il ne t'y communique;
Et, comme son amour ne peut rien refuser,
Sa bonté toujours pleine et toujours magnifique
Est un vaste océan qu'on ne peut épuiser.

Porte-s-y de ta part l'attention sévère
D'un cœur renouvelé pour s'y mieux préparer,

Et pèse mûrement la grandeur d'un mystère
Dont dépend ton salut que tu vas opérer.

Lorsque ta propre main offre cette victime,
Quand tu la vois offrir par un autre à l'autel,
Tout doit être pour toi surprenant, doux, sublime,
Comme si de nouveau Dieu se faisoit mortel.

Oui, tout t'y doit sembler aussi grand, aussi rare
Que si ce jour-là même il naissoit ici-bas,
Ou que la cruauté d'une troupe barbare
Pour le salut de tous le livrât au trépas.

CHAPITRE III.

QU'IL EST UTILE DE COMMUNIER SOUVENT.

Je viens à toi, Seigneur, afin de m'enrichir
Des dons surnaturels qu'il te plaît de nous faire;
J'en viens chercher la joie, afin de m'affranchir
Des longs et noirs chagrins qui suivent ma misère;
Je cours à ce banquet que ta pleine douceur
Tient prêt pour le pauvre pécheur:
Je ne puis, je ne dois souhaiter autre chose;
Toi seul es mon salut et ma rédemption;
En toi tout mon espoir se fonde et se repose;
Tout mon bonheur en toi voit sa perfection.

Je n'ai point ici-bas d'autre gloire à chercher;
Je n'ai point d'autre force en qui prendre assurance;
Je n'ai point d'autres biens où je puisse attacher
La juste ambition de ma persévérance.
Comble donc aujourd'hui de solides plaisirs
Ce cœur, ces amoureux desirs,
Que pousse jusqu'à toi ton serviteur fidèle;
Vois les empressements de son humble devoir,
Et ne rejette pas cette ardeur de son zèle
Qu'un vrai respect prépare à te bien recevoir.

Entre dans ma maison, où j'ose t'inviter;
Répands-y les douceurs de ta vertu cachée,

Que de ta propre main je puisse mériter
D'être à jamais béni comme un autre Zachée;
Daigne m'admettre au rang, par ce comble de biens,
Des fils d'Abraham et des tiens :
C'est le plus cher desir, c'est le seul qui m'enflamme;
Et, comme tout mon cœur soupire après ton corps,
Comme il le reconnoît pour sa véritable ame,
Mon ame pour s'y joindre unit tous ses efforts.

Donne-toi donc, Seigneur, donne-toi tout à moi;
Par ce don précieux dégage ta parole;
Tu me suffiras seul, je trouve tout en toi;
Mais sans toi je n'ai rien qui m'aide, ou me console;
Sans toi je ne puis vivre, et tout autre soutien
N'est qu'un vain appui, qu'un faux bien;
Je ne puis subsister sans tes douces visites;
Et mes propres langueurs m'abattroient en chemin,
Si je me confiois à mon peu de mérites,
Sans recourir souvent à ce mets tout divin.

Souviens-toi que ce peuple à qui dans les déserts
Ta sagesse elle-même annonçoit tes oracles,
Guéri qu'il fut par toi de mille maux divers,
Vit ta pitié s'étendre à de plus grands miracles :
De crainte qu'au retour il ne languît de faim,
Tu lui multiplias le pain;
Seigneur, fais-en de même avec ta créature,
Toi qui, pour consoler un peuple mieux aimé,
Lui veux bien chaque jour servir de nourriture
Sous les dehors d'un pain où tu t'es enfermé.

Quiconque en ces bas lieux te reçoit dignement,
Pain vivant, doux repas de l'ame du fidèle,
S'établit un partage au haut du firmament,
Et s'assure un plein droit à la gloire éternelle :
Mais, las! que je suis loin d'un état si parfait,
Moi que souvent le moindre attrait
Jusque dans le péché traîne sans répugnance,
Et qu'une lenteur morne, un sommeil croupissant,
Tiennent enveloppé de tant de nonchalance,

Qu'à tous les bons effets je demeure impuissant !

C'est là ce qui m'impose une nécessité
De porter, et souvent, mes pleurs aux pieds d'un prêtre,
D'élever, et souvent, mes vœux vers la bonté,
De recevoir souvent le vrai corps de mon Maître.
Je dois, je dois souvent renouveler mon cœur,
Combattre ma vieille langueur,
Purifier mon ame en ce banquet céleste,
De peur qu'enseveli sous l'indigne repos
Où plonge d'un tel bien l'abstinence funeste,
Je n'échappe à toute heure à tous mes bons propos.

Notre imbécillité, maîtresse de nos sens,
Conserve en tous les cœurs un tel penchant aux vices,
Que l'homme tout entier dès ses plus jeunes ans
Glisse et court aisément vers leurs molles délices;
S'il n'avoit ton secours contre tous leurs assauts,
Chaque moment croîtroit ses maux :
C'est la communion qui seule l'en dégage;
C'est elle qui lui prête un assuré soutien,
Dissipe sa paresse, anime son courage,
Le retire du mal, et l'affermit au bien.

Si telle est ma foiblesse et ma tépidité
Au milieu d'un secours de puissance infinie,
Si j'ai tant de langueur et tant d'aridité
Alors que je célèbre ou que je communie,
En quel abyme, ô Dieu, serois-je tôt réduit,
Si j'osois me priver du fruit
Que tu m'offres toi-même en ce divin remède !
Et dessous quels malheurs me verrois-je abattu,
Si j'osois me trahir jusqu'à refuser l'aide
Que ta main y présente à mon peu de vertu !

Certes, si je ne puis me trouver chaque jour
En état de t'offrir cet auguste mystère,
Du moins de temps en temps l'effort de mon amour
Tâchera d'avoir part à ce don salutaire.
Tant que l'ame gémit sous l'exil ennuyeux

Qui l'emprisonne en ces bas lieux,
Ce qui plus la console est ta sainte mémoire,
La repasser souvent, et d'un zèle enflammé,
Qui n'a point d'autre objet que celui de ta gloire,
S'unir par ce grand œuvre à son cher bien-aimé.

O merveilleux effet de ton amour pour nous,
Que toi, source de vie, et première des causes,
Le Créateur de tout, le Rédempteur de tous,
Le souverain Arbitre enfin de toutes choses,
Tu daignes ravaler cette immense grandeur
Jusqu'à venir vers un pécheur,
Jusqu'à le visiter, homme et Dieu tout ensemble !
Tu descends jusqu'à lui pour le rassasier,
Par un abaissement devant qui le ciel tremble,
D'un homme tout ensemble et d'un Dieu tout entier !

Heureuse mille fois l'ame qui te reçoit,
Toi, son espoir unique et son unique Maître,
Avec tous les respects et l'amour qu'elle doit
A l'excès des bontés que tu lui fais paroître !
Est-il bouche éloquente, est-il esprit humain
Qui ne se consumât en vain
S'il vouloit exprimer toute son alégresse ?
Et peut-on concevoir ces hauts ravissements,
Ces avants-goûts du ciel, que ta pleine tendresse
Aime à lui prodiguer en ces heureux moments ?

Qu'elle reçoit alors pour hôte un grand Seigneur !
Qu'elle en prend à bon titre une joie infinie,
Et brave de ses maux la plus âpre rigueur,
Voyant l'auteur des biens lui faire compagnie !
Qu'elle se souvient peu du temps qu'elle a gémi,
Quand elle loge un tel ami !
Qu'elle trouve d'attraits en l'époux qu'elle embrasse !
Qu'il est grand, qu'il est noble, et digne d'être aimé,
Puisqu'il n'a rien en soi dont le lustre n'efface
Tout ce dont ici-bas le desir est charmé !

Que la terre et les cieux et tout leur ornement

Apprennent à se taire en ta sainte présence :
Tout ce qui brille en eux le plus pompeusement
Vient des profusions de ta magnificence;
Tout ce qu'ils ont de beau, tout ce qu'ils ont de bon,
Jamais des grandeurs de ton nom
Ne pourra nous tracer qu'une foible peinture :
Ta sagesse éternelle a ses trésors à part,
Le nombre en est sans nombre ainsi que sans mesure,
Et ne met point de borne aux biens qu'elle départ.

CHAPITRE IV.

QUE CEUX QUI COMMUNIENT DÉVOTEMENT EN REÇOIVENT DE GRANDS BIENS.

Préviens ton serviteur par cette douce amorce
Que versent dans les cœurs tes bénédictions;
Joins à la pureté de leurs impressions
Tout ce que le respect et le zèle ont de force;
Donne-moi les moyens d'approcher dignement
De ton auguste sacrement;
Remplis mon sein pour toi d'une céleste flamme,
Et daigne m'arracher à la morne lenteur
De l'assoupissement infame
Où me plonge, à tous coups, ma propre pesanteur.

Viens avec tout l'effet de ce don salutaire
D'une sainte visite aujourd'hui m'honorer,
Que je puisse en esprit pleinement savourer
Les douceurs qu'enveloppe un si sacré mystère;
Détache en ma faveur un vif rayon des cieux
Qui fasse pénétrer mes yeux
Au fond de cet abyme où tout mon bien s'enferme;
Et, si pour y descendre ils ont trop peu de jour,
Fais qu'une foi solide et ferme
En croie aveuglément l'excès de ton amour.

Car enfin c'est lui seul qui met en évidence
Ce miracle impossible à tout l'effort humain;
C'est ton saint institut, c'est l'œuvre de ta main,
Qui passe de bien loin toute notre prudence.

Il n'est point de mortel qui puisse concevoir
Ce qui n'est pas même au pouvoir
De la subtilité que tu départs à l'ange;
Et je serois coupable autant comme indiscret,
Moi, qui ne suis que terre et fange,
D'attenter à comprendre un si profond secret.

J'approche donc, Seigneur, puisque tu me l'ordonnes,
Mais avec un cœur simple, une sincère foi,
Et mon respect y porte un vertueux effroi
Qui n'intimide point l'espoir que tu me donnes.
Je crois, et je suis prêt à signer de mon sang
Que sous ce rond, que sous ce blanc,
Véritable Homme-Dieu, tu caches ta présence,
Et que ce que les yeux jugent encor du pain
N'en conserve que l'apparence,
Qui voile à tous nos sens ton être souverain.

Je vais te recevoir, tu le veux, tu commandes
Que mon cœur à ton cœur s'unisse en charité;
Porte donc jusqu'à toi son imbécillité
Par un don spécial et des graces plus grandes;
Qu'au feu d'un saint amour ce cœur liquéfié
Trouve en un Dieu crucifié
L'océan où sans cesse il s'écoule et s'abyme;
Et que tout autre attrait, effacé par le tien,
Me laisse abhorrer comme un crime
Les vains chatouillements de tout autre entretien.

Quels souhaits dans nos maux peut former la pensée
Que ne puisse remplir un si grand sacrement?
D'où pouvons-nous attendre un tel soulagement
Ou pour le corps malade, ou pour l'ame oppressée?
Quelles vives douleurs, quelles afflictions,
Bravent ses consolations?
Quels imprévus revers triomphent de son aide?
Ne relève-t-il pas l'abattement des cœurs?
Et n'est-il pas le vrai remède
Pour ce que leur foiblesse enfante de langueurs?

Par lui la convoitise au fond de l'ame éteinte
Voit mettre sous le frein toutes les passions;
Et l'empire qu'il prend sur les tentations,
Ou les dompte, ou du moins en affoiblit l'atteinte :
C'est par lui que la grace avance à gros torrents,
Et que sur les vices mourants
S'affermit la vertu que lui-même il fait naître;
C'est par lui que la foi plus fortement agit,
Que l'espérance a de quoi craître,
Et que la charité s'enflamme et s'élargit.

Puissant réparateur des misères humaines,
Protecteur de mon ame, espoir de tous ses vœux,
Qui dans l'intérieur verses, quand tu le veux,
Tout ce qui nous console et soulage nos peines,
Tu fais des biens sans nombre, et souvent tu les fais
A ces dévots, à ces parfaits,
Qui savent dignement approcher de ta table;
Et tu mêles par-là dans leurs divers travaux
Une douceur inépuisable
Qui dissipe aisément l'aigreur de tous leurs maux.

C'est ce qui du néant de leur propre bassesse
Les élève à l'espoir de ta protection,
Et prête un nouveau jour à leur dévotion,
Que la grace accompagne, et que suit l'alégresse.
Ainsi ceux dont l'esprit triste, aride, inquiet,
Avant cet amoureux banquet,
Gémissoit sous un trouble au vrai repos funeste,
Sitôt qu'ils sont repus de ce mets tout divin,
De ce breuvage tout céleste,
En pleins ravissements changent tout leur chagrin.

Tu leur fais de la sorte éprouver que d'eux-mêmes
Leur force est peu de chose, ou plutôt moins que rien;
Que s'ils ont quelque grace, ou s'ils font quelque bien,
Ils en doivent le tout à tes bontés suprêmes;
Que les plus beaux talents de leur infirmité
Ne sont que glace et dureté,
Qu'angoisse, que langueur, que vague incertitude;

Mais qu'alors que sur eux tu répands ta faveur,
Ils ont zèle, ils ont promptitude,
Ils ont calme, ils ont joie, ils ont stable ferveur.

Aussi lorsqu'en douceurs une source est féconde,
Peut-on s'en approcher qu'on en remporte un peu?
Peut-on sans s'échauffer être auprès d'un grand feu?
Peut-on l'avoir au sein que la glace n'y fonde?
N'es-tu pas, ô mon Dieu, cette source de biens
Toujours ouverte aux vrais chrétiens,
Toujours vive, toujours pleine et surabondante?
Et n'es-tu pas ce feu toujours pur, toujours saint,
Dont la flamme toujours ardente
Se nourrit d'elle-même, et jamais ne s'éteint?

Si mon indignité ne peut monter encore
Au haut de cette source, et puiser en pleine eau,
Si je ne puis en boire à même le ruisseau
Jusqu'à rassasier la soif qui me dévore,
Je collerai ma bouche au canal précieux
Que tu fais descendre des cieux,
Afin que dans mon cœur une goutte en distille,
Que ma soif s'en apaise, et que l'aridité,
Qui rend mon âme si stérile,
Ne la dessèche pas jusqu'à l'extrémité.

Si d'ailleurs de ma glace un invincible reste
M'empêche d'égaler l'ardeur des séraphins,
Si je ne puis encor, comme les chérubins,
Pour m'unir tout à toi, devenir tout céleste,
J'attacherai du moins ce que j'ai de vigueur
A si bien préparer mon cœur
Par un effort d'amour qui toujours renouvelle,
Que sur mes humbles vœux ce divin sacrement
Fera voler quelque étincelle
Du feu vivifiant de cet embrasement.

Tu vois ce qui me manque, ô Sauveur adorable,
Doux Jésus, bonté seule, en qui j'ose espérer;
Supplée à mes défauts, et daigne réparer

Ce que détruit en moi la langueur qui m'accable :
Tu t'en es fait toi-même une amoureuse loi,
Quand, nous appelant tous à toi,
Ta bouche toute sainte a bien voulu nous dire :
« Accourez tous à moi, vous dont sous les travaux
« Le cœur incessamment soupire,
« Et je soulagerai la grandeur de vos maux. »

D'une sueur épaisse ils couvrent mon visage ;
Mon cœur outré d'ennuis en est presque aux abois ;
Mille et mille péchés me courbent sous leur poids ;
Mille tentations me troublent le courage :
Je ne fais que gémir sous les oppressions
Des insolentes passions,
Dont je trouve en tous lieux l'embarras qui m'obsède ;
Et dans tous ces malheurs où je me vois blanchir,
Dénué de support et d'aide,
Je n'ai que toi, Seigneur, qui m'en puisse affranchir.

Aussi je te remets tout ce qui me regarde ;
Je me remets entier à ton soin paternel :
Daigne, ô Dieu, me conduire au salut éternel,
Et durant le chemin reçois-moi sous ta garde ;
Fais que puisse mon ame à jamais t'honorer,
Toi qui m'as daigné préparer
Ton corps sacré pour viande, et ton sang pour breuvage ;
Fais enfin que mon zèle augmente chaque jour
Par le fréquent et saint usage
De ce divin mystère où brille tant d'amour.

CHAPITRE V.

DE LA DIGNITÉ DU SACREMENT, ET DE L'ÉTAT DU SACERDOCE.

D'un ange dans les cieux atteins la pureté,
D'un Baptiste au désert joins-y la sainteté ;
Mais pur à leur égal, mais saint à son exemple,
Ne crois pas l'être assez pour pouvoir dignement
Et tenir en tes mains et m'offrir en mon temple
Un si grand sacrement.

Conçois, si tu le peux, quelle est cette faveur
De tenir en tes mains le corps de ton Sauveur,
Le consacrer toi-même, et le prendre pour viande;
Et tu connoîtras lors qu'il n'est mérite humain
A qui doive l'effet d'une bonté si grande
L'Arbitre souverain.

Ce mystère est bien grand, puisque du haut des cieux
Il fait descendre un Dieu jusques en ces bas lieux,
Et le met en état qu'on le touche et le mange;
Du sacerdoce aussi grande est la dignité,
Puisqu'on reçoit par-là ce que jamais de l'ange
N'obtint la pureté.

Prêtres, c'est à vous seuls que, sans vous le devoir,
Ma main par mon Église accorde ce pouvoir,
Cette émanation de ma vertu céleste;
A vous seuls appartient de consacrer mon corps,
D'en faire un sacrifice, et départir au reste
Ce qu'il a de trésors.

En prononçant les mots que je vous ai dictés,
Suivant mon institut, suivant mes volontés,
Vous opérez l'effet de votre ministère :
Un invisible agent concourt d'un pas égal,
Et, tout Dieu que je suis, soudain j'y coopère
Comme auteur principal.

Ma voix toute puissante à qui tout est soumis
Moi-même me soumet à ce que j'ai promis,
M'assujettit aux lois de mon ordre suprême;
Et ma divinité ne croit point se trahir
A descendre du ciel pour donner elle-même
L'exemple d'obéir.

Crois-en donc plus ton Dieu que tes aveugles sens,
Crois-en plus de sa voix les termes tout puissants,
Que le rapport trompeur d'aucun signe visible;
Et, sans que ces dehors te rendent rien suspect,
Porte à cette action tout ce qui t'est possible
D'amour et de respect.

Pense à toi, prends-y garde, aime, respecte, crains :
Vois de quel ministère, en t'imposant les mains,
L'évêque t'a commis le divin exercice;
Il t'a consacré prêtre, et c'est à toi d'offrir
Ce doux mémorial de tout l'affreux supplice
Qu'il m'a plu de souffrir.

Songe à t'en acquitter avec fidélité,
Avec dévotion, avec humilité;
N'offre point qu'avec foi, n'offre point qu'avec zèle;
Songe à régler ta vie, et la règle si bien,
Qu'elle soit sans reproche, et serve de modèle
Aux devoirs d'un chrétien.

Ton rang, loin d'alléger le poids de ton fardeau,
En redouble la charge, et jusques au tombeau
Il te met sous le joug d'une loi plus sévère;
Il te prescrit à suivre un chemin plus étroit,
Et la perfection que doit ton caractère
Veut qu'on marche plus droit.

Oui, tu dois un exemple au reste des mortels,
Qui fasse rejaillir du pied de mes autels
Jusqu'au fond de leurs cœurs une clarté solide;
Et toutes les vertus qui brillent ici-bas
Doivent former d'un prêtre un infaillible guide
Pour qui va sur ses pas.

Loin de suivre le train des hommes du commun,
Un prêtre doit en fuir le commerce importun,
De peur d'être souillé de leurs honteux mélanges;
Et dans tout ce qu'il fait un vigilant souci
Lui doit pour entretien choisir au ciel les anges,
Et les parfaits ici.

Des ornements sacrés lorsqu'il est revêtu,
Il a de Jésus-Christ l'image et la vertu;
Ainsi que son ministre il agit en sa place;
Et ce n'est qu'en son nom que les vœux qu'il conçoit
Pour le peuple et pour lui montent devant la face
D'un Dieu qui les reçoit.

Ces habits sont aussi comme l'expression
Des plus âpres tourments par qui ma Passion
Pour le salut humain termina ma carrière;
La croix sur eux empreinte en fait le souvenir,
Et le prêtre la porte et devant et derrière,
Pour mieux le retenir.

Il la porte devant, afin que son regard
S'arrêtant fixement sur ce digne étendard,
Ses ardeurs à le suivre en deviennent plus promptes;
Il la porte derrière, afin qu'en ses malheurs
Il souffre sans ennuis les travaux et les hontes
Qui lui viennent d'ailleurs.

Il la porte devant pour pleurer ses forfaits;
Derrière, afin que ceux que son prochain a faits
De sa compassion tirent aussi des larmes:
Et que, comme il agit au nom du Rédempteur,
Entre le peuple et Dieu, qui tient en main les armes,
Il soit médiateur.

C'est par cette raison qu'il s'y doit attacher,
Et que sa fermeté ne doit rien relâcher
Ni de ses vœux fervents, ni de ses sacrifices,
Tant qu'il obtienne grace, et que du souverain
Il se rende à l'autel les bontés si propices,
Qu'il désarme sa main.

Enfin quand il célèbre, il m'honore, il me sert;
Tout le ciel applaudit par un sacré concert;
Tout l'enfer est confus, l'Église édifiée;
Il secourt les vivants, des morts il fait la paix,
Et son ame devient l'heureuse associée
Des bons et des parfaits.

CHAPITRE VI.

PRÉPARATION A S'EXERCER AVANT LA COMMUNION.

Quand je contemple ta grandeur,
Quand j'y compare ma bassesse,

Je tremble, et toute mon ardeur
Résiste à peine à ma foiblesse;
Tant la confusion qui saisit tous mes sens
Balance mes vœux languissants!

N'approcher point du sacrement,
C'est fuir la source de la vie;
En approcher indignement,
C'est offenser qui m'y convie,
Et, par une honteuse et lâche trahison,
Changer le remède en poison.

Daigne donc, Seigneur, m'éclairer
Touchant ce qu'il faut que je fasse,
Toi qui ne me vois espérer
Qu'en l'heureux appui de ta grace,
Et de qui seul j'attends en un trouble pareil
Et le secours et le conseil.

Dissipe ma vieille langueur,
Inspire-moi quelque exercice
Par qui je prépare mon cœur
A cet amoureux sacrifice,
Et par le droit sentier conduis-moi sur tes pas
A ce doux et sacré repas.

Fais-moi, Seigneur, fais-moi savoir
Avec quel zèle et révérence
Un Dieu, pour le bien recevoir,
Veut que je m'apprête et m'avance,
Et comment pour t'offrir des mystères si saints
Je dois purifier mes mains.

CHAPITRE VII.

DE L'EXAMEN DE SA CONSCIENCE, ET DU PROPOS DE S'AMENDER.

Prêtre, qui que tu sois, qui vas sur mon autel
Offrir un Dieu vivant à son Père immortel,
Et tenir en tes mains et recevoir toi-même
De mon amour pour toi le mystère suprême,

Approche, mais surtout prépare dans ton sein
Une humilité forte, un respect souverain,
Une foi pleine et ferme, une intention pure
D'honorer, de bénir l'Auteur de la nature;
Sur ton intérieur jette l'œil avec soin,
En juge incorruptible, en fidèle témoin;
Et, si de mon honneur un vrai souci te touche,
Fais que le cœur contrit et l'humble aveu de bouche
Sachent si bien purger le désordre caché,
Que rien par le remords ne te soit reproché,
Que rien plus ne te pèse, et que rien que tu saches
N'empêche un libre accès par ses honteuses taches.

Porte empreint sur ce cœur un regret général
Pour tout ce que jamais il a commis de mal;
Joins à ce déplaisir des douleurs singulières
Pour les infirmités qui te sont journalières;
Et, si l'heure le souffre, en secret devant Dieu,
Repasse-s-en le nombre, et le temps, et le lieu;
Et, de tous les défauts où ton ame s'engage,
Étends devant ses yeux la pitoyable image.

Gémis, soupire, pleure au pied de l'Éternel,
D'être encor si mondain, d'être encor si charnel,
D'avoir des passions si peu mortifiées,
Des inclinations si mal purifiées,
Que les mauvais desirs demeurent tout puissants
Sur qui veille si mal à la garde des sens.

Gémis d'en voir souvent les approches saisies
Par les vains embarras de tant de fantaisies,
D'avoir pour le dehors tant de soupirs ardents,
Et si peu de retour aux choses du dedans;
De souffrir que ton ame à toute heure n'aspire
Qu'à ce qui divertit, qu'à ce qui te fait rire,
Tandis que pour les pleurs et la componction
Ton endurcissement a tant d'aversion;
De te voir tant de pente à vivre plus au large,
Dans l'aise et les plaisirs d'une chair qui te charge,
Cependant que ton cœur a tant de lâcheté
Pour la ferveur du zèle et pour l'austérité;
D'être si curieux d'entendre des nouvelles,
De voir des raretés surprenantes et belles,

Et si lent à choisir de ces emplois abjects
Que prend l'humilité pour ses plus doux objets.
Gémis de tant d'ardeur pour amasser et prendre,
Et de tant de réserve à départir ou rendre,
Qu'on a raison de croire et de te reprocher
Que ce que tient ta main ne s'en peut détacher.
Pleure ton peu de soin à régler tes paroles,
Ton silence rempli d'égarements frivoles,
Le peu d'ordre en tes mœurs, le peu de jugement
Que dans tes actions fait voir chaque moment.
Gémis d'avoir aimé les plaisirs de la table,
Et fait la sourde oreille à ma voix adorable ;
D'avoir pris pour vrai bien la molle oisiveté;
D'avoir pris le travail pour infélicité;
Pour des contes en l'air eu vigilance entière,
Long assoupissement pour la sainte prière ;
Hâte d'être à la fin, et l'esprit vagabond
Vers ce qu'il ne fait pas ou que les autres font.
Pleure ta nonchalance à rendre ton office,
Gémis de ta tiédeur pendant ton sacrifice,
De tant d'aridité dans tes communions,
De tant de complaisance en tes distractions,
D'avoir si rarement l'ame bien recueillie,
De faire hors de toi toujours quelque saillie,
Prompt à te courroucer, prompt à fâcher autrui,
Sévère à le reprendre, et juger mal de lui.
Pleure l'emportement de tes humeurs diverses,
Qu'enflent les bons succès, qu'abattent les traverses ;
Pleure enfin ta misère, et l'ouvrage imparfait
De tant de bons desseins que suit si peu d'effet.
Ces défauts déplorés, et tout ce qui t'en reste,
Avec un vif regret d'un cœur qui les déteste,
Avec de ta foiblesse un aveu douloureux,
D'où naisse un déplaisir cuisant, mais amoureux,
Passe au ferme propos de corriger ta vie,
D'avancer aux vertus où ma voix te convie,
D'élever tes desirs sans plus les ravaler,
D'aller de mieux en mieux sans jamais reculer;
Puis, d'une volonté fortement résignée,
Qui tienne sous tes pas la terre dédaignée,

Offre-toi tout entier toi-même en mon honneur
Pour holocauste pur sur l'autel de ton cœur ;
Remets entre mes mains et ton corps et ton ame,
Afin que, tout rempli d'une céleste flamme,
Tu sois en digne état par cet humble devoir
De consacrer mon corps et de le recevoir.
Car, si tu ne le sais, pour plaire au Dieu qui t'aime,
L'offrande la plus digne est celle de toi-même ;
C'est elle qu'il faut joindre à celle de mon corps
Par d'amoureux élans, par de sacrés transports,
Qui puissent jusqu'à moi les élever unies
Et quand tu dis la messe, et quand tu communies.
Rien ne t'affranchit mieux de ce qu'a mérité
Ou ta noire malice, ou ta fragilité,
Et rien n'efface mieux les taches de tes crimes
Que la sainte union qu'ont lors ces deux victimes.
Quand le pécheur a fait autant qu'il est en lui
Qu'une douleur sensible, un véritable ennui,
Un profond repentir le prosterne à ma face
Pour obtenir pardon et me demander grace,
Je suis le Dieu vivant qui ne veux point sa mort ;
Mais qu'à se convertir il fasse un digne effort,
Qu'il vive en mon amour pour revivre en ma gloire,
Et de tous ses péchés je perdrai la mémoire ;
Tous lui seront par moi si pleinement remis,
Qu'il aura place au rang de mes plus chers amis.

CHAPITRE VIII.

DE L'OBLATION DE JÉSUS-CHRIST EN LA CROIX, ET DE LA PROPRE RÉSIGNATION.

Vois comme tout nu sur la croix,
Victime pure et volontaire,
Les deux bras étendus sur cet infame bois,
Jadis pour tes péchés je m'offris à mon Père :
Y réservai-je rien de ce qui fut en moi,
Qu'afin de te sauver et de lui satisfaire
Mon amour n'immolât pour toi ?

Tel tu dois de tout ton pouvoir

M'offrir chaque jour en la messe
Toute l'affection que tu peux concevoir,
Avec toute sa force et toute sa tendresse;
Tel tu me dois, mon fils, immoler à ton tour
Un cœur qui tout entier pour moi seul s'intéresse,
Et me rende amour pour amour.

Ainsi tu sauras me gagner;
Et ce que plus je te demande,
C'est que tu prennes soin de te bien résigner,
De faire de toi-même une sincère offrande :
Tous autres dons pour moi ne sont point suffisants;
Je ne regarde point si leur valeur est grande,
Je te cherche, et non tes présents.

Comme il ne te suffiroit pas
D'avoir sans moi mille avantages,
Ainsi n'espère point que je fasse aucun cas
De tout ce que sans toi m'offriront tes hommages;
Offre-toi tout entier, et de tes volontés,
En te donnant à moi, ne fais aucuns partages,
Et tes dons seront acceptés.

Tu vois que je me suis offert
Pour toi tout entier à mon Père,
Tu vois que je te donne, après avoir souffert,
Tout mon corps et mon sang en ce divin mystère;
Ce don que je te fais, pour être tout à toi,
Te sert d'un grand exemple, et t'apprend pour me plaire
Que tu dois être tout à moi.

Si dans toi ton propre intérêt
Se peut réserver quelque chose,
Si tu ne t'offres pas à tout ce qui me plaît,
Si tu n'es point d'accord que moi seul j'en dispose,
Tu ne me feras point d'entière oblation,
Et l'art de nous unir qu'ici je te propose
N'aura point sa perfection.

Cette oblation de ton cœur,

Quelques actions que tu fasses,
Doit précéder entière avec pleine vigueur,
Doit se faire à toute heure et sans que tu t'en lasses.
Aime ce digne joug de ma captivité,
Et n'attends que de lui l'abondance des graces
Et la parfaite liberté.

D'où crois-tu qu'on voit ici-bas
Si peu d'ames illuminées,
Si peu dont le dedans soit purgé d'embarras,
Si peu dont les ferveurs ne se trouvent bornées?
C'est qu'à se dépouiller peu savent consentir,
Qui, par le propre amour vers elles ramenées,
Ne penchent à se revêtir.

Souviens-toi que j'ai prononcé
Cette irrévocable parole :
« Quiconque pour me suivre à tout n'a renoncé
« N'est point un vrai disciple instruit en mon école. »
Si tu le veux donc être en ce mortel séjour,
Donne-toi tout à moi, sans souffrir qu'on me vole
La moindre part en ton amour.

CHAPITRE IX.

QU'IL FAUT NOUS OFFRIR A DIEU AVEC TOUT CE QUI EST EN NOUS, ET PRIER POUR TOUT LE MONDE.

Et le ciel, et la terre, et tout ce qu'ils contiennent,
Leurs effets, leurs vertus, à jamais t'appartiennent;
Tout est à toi, Seigneur, tout marche sous ta loi,
Et je m'y viens offrir en véritable hostie,
Moi qui de ce grand tout fais la moindre partie,
Pour être par cette offre encor mieux tout à toi.

Dans la simplicité d'un cœur qui te réclame,
Je t'offre tout entiers et mon cœur et mon ame;
J'en fais un saint hommage à tes commandements,
J'offre à tes volontés un serviteur fidèle
En sacrifice pur de louange immortelle,
Et réunis en toi tous mes attachements.

Daigne avoir, ô mon Dieu, la victime agréable ;
A cette oblation de ton corps adorable
Mon amour aujourd'hui l'ajoute pour tribut:
Je t'offre l'une et l'autre en présence des anges;
Reçois cet holocauste, et fais de ces louanges
Pour moi, pour tout le peuple, un œuvre de salut.

Ces bienheureux esprits, témoins de tant d'offenses
Par qui j'ai tant de fois mérité tes vengeances,
Seront aussi témoins des vœux que je te fais ;
Et tout ce qu'à leurs yeux j'ai fait de punissable
Depuis le premier jour qui m'en a vu capable,
Je te l'offre à leurs yeux sur cet autel de paix.

Lance de ton amour une vive étincelle,
Qui, m'allumant au sein une ferveur nouvelle,
Y brûle pour jamais cet amas de péché;
Fais que ce feu divin en consume l'ordure,
Et que l'embrasement d'une flamme si pure
Efface tout l'impur dont tu me vois taché.

Qu'un pardon général, par sa pleine efficace,
Abolissant mon crime et me rendant ta grace,
Sous l'ordre de tes lois range tout mon vouloir:
Entre mon ame et toi rétablis la concorde,
Et par ce haut effet de ta miséricorde
Au saint baiser de paix daigne me recevoir.

Après tant de péchés que ferois-je autre chose?
Je vois que leur excès à ta rigueur m'expose,
Qu'il arme contre moi ta juste inimitié :
Que puis-je donc, ô Dieu, pour t'arracher les armes,
Que t'avouer ma faute, et, fondant tout en larmes,
Implorer à genoux l'excès de ta pitié?

Exauce, exauce-moi, Seigneur, je t'en conjure;
Exauce cette indigne et vile créature
Que prosterne à tes pieds un humble repentir:
Mon péché me déplait, et la plus douce idée
Que m'ose présenter son image fardée
Ne m'ôtera jamais l'horreur d'y consentir.

Je pleure, et veux pleurer tout le temps de ma vie
Sa route jusqu'ici honteusement suivie;
Je veux à mes forfaits égaler mes ennuis;
Et, si pour t'obéir j'eus trop peu de constance,
J'en accepte, ô mon Dieu, j'en fais la pénitence,
Et veux te satisfaire autant que je le puis.

Pardonne, encore un coup, pardonne pour ta gloire;
Pour l'amour de ton nom bannis de ta mémoire
Tout ce que mes desirs ont eu de vicieux;
Et, pour sauver mon ame à les croire emportée,
Souviens-toi seulement que tu l'as rachetée
Par la profusion de ton sang précieux.

Je sais, Seigneur, je sais, pour grand que soit mon crime,
Que ta miséricorde est un profond abyme;
Je me résigne entier à son immensité :
N'agis que suivant elle, et, lorsque ta justice
Pressera ton courroux de hâter mon supplice,
Laisse-lui fermer l'œil sur mon iniquité.

J'ose te faire encore en ce divin mystère
L'offre de tout le bien que jamais j'ai pu faire,
Quoique tout imparfait et de peu de valeur,
Quoique ces actions soient en si petit nombre,
Qu'à peine du vrai bien elles font voir une ombre
Dont les informes traits n'ont aucune couleur.

Donne-leur ce qui manque à leur foible teinture;
Corrige, sanctifie, agrée, achève, épure.
Fais-les de jour en jour aller de mieux en mieux;
Comble-les d'une grace en vertus si fertile,
Que cet homme chétif, paresseux, inutile,
Trouve une heureuse fin qui le conduise aux cieux.

Je t'offre tous les vœux de ces dévotes ames
Qui ne conçoivent plus que de célestes flammes,
De mes plus chers parents je t'offre les besoins,
Ceux de tous les amis que tu m'as fait connoître,
Des frères et des sœurs que m'a donnés le cloître,
Et de tous ceux enfin qui méritent mes soins.

Pourrois-je oublier ceux dont le cœur charitable
A mes nécessités se montre favorable,
Ou qui pour ton amour à d'autres font du bien ?
Pourrois-je oublier ceux dont les saints artifices
Ou de mes oraisons ou de mes sacrifices
Empruntent le secours pour obtenir le tien ?

Je t'offre pour eux tous, soit qu'ils vivent encore,
Soit qu'en ton purgatoire un juste feu dévore
Les péchés qu'en ce monde ils ont mal su purger;
Fais-leur sentir la force et l'appui de ta grace ;
Console, soutiens-les dans ce tourment qui passe,
Et dans tous leurs périls daigne les protéger.

Abrége en leur faveur la peine méritée;
Avance à tous leurs maux cette fin souhaitée,
Qui change l'amertume en doux ravissements,
Afin qu'en liberté leur sainte gratitude
Fasse avec alégresse et hors d'inquiétude
Retentir tout le ciel de leurs remerciements.

J'offre ces mêmes vœux et ces mêmes hosties
Pour ceux dont la malice ou les antipathies
M'ont rendu déplaisir, m'ont nui, m'ont offensé ;
Pour ceux qui m'ont causé quelques désavantages,
Procuré quelque perte, ou fait quelques outrages,
Contredit à ma vue, ou sous main traversé.

Je te les offre encor d'une ferveur égale
Pour ceux à qui j'ai fait ou dépit ou scandale,
Pour ceux que j'ai fâchés, même sans le savoir;
Je t'offre pour eux tous, pour eux tous je t'invoque ;
Pardonne-nous à tous la froideur réciproque,
Et remets-nous ensemble au chemin du devoir.

Arrache de nos cœurs cette indigne semence
D'envie et de soupçon, de colère et d'offense,
Tout ce qui peut nourrir la contestation,
Tout ce qui peut blesser l'amitié fraternelle,
Et par une chaleur à tes ordres rebelle
Éteindre le beau feu de la dilection.

Prends, Seigneur, prends pitié de ceux qui la demandent ;
Fais un don de ta grace aux pécheurs qui l'attendent ;
Dans nos pressants besoins laisse-nous l'obtenir ;
Et rends-nous tels enfin, que notre ame ravie
En puisse dignement jouir durant la vie,
Et dans le ciel un jour à jamais t'en bénir.

CHAPITRE X.

QU'IL NE FAUT PAS AISÉMENT QUITTER LA SAINTE COMMUNION.

Tu dois avoir souvent recours
A la source de grace et de miséricorde,
Cette fontaine pure, où se forme le cours
D'un torrent de bonté qui sur toi se déborde ;
Ainsi tu sauras t'affranchir
De tout ce qui te fait gauchir
Vers les passions et les vices ;
Ainsi plus vigoureux, ainsi plus vigilant,
Des attaques du diable et de ses artifices
Tu braveras la ruse et l'effort insolent.

Ce fier ennemi des mortels
De la communion sait quel bonheur procède,
Et combien on reçoit au pied de mes autels,
En ce festin sacré, de fruit et de remède ;
Il ne pert point d'occasions
De semer ses illusions
Pour en détourner les fidèles ;
Il en fait son grand œuvre, et met tout son pouvoir
A ne laisser en l'ame aucunes étincelles
Qui puissent rallumer l'ardeur de ce devoir.

Plus il te voit t'y préparer
Avec une ferveur d'un saint espoir guidée,
Plus les fantômes noirs qu'il te vient figurer
Font un épais nuage et brouillent ton idée.
Tu lis dans Job en plus d'un lieu
Que parmi les enfants de Dieu
Cet esprit ténébreux se coule ;

C'est contre eux qu'il s'efforce, et sa malignité
Prend mille objets impurs que devant eux il roule
Pour les remplir de crainte ou de perplexité.

Il tâche par mille embarras
De vaincre ou d'affoiblir le zèle qui t'enflamme,
Et de se rendre maître à force de combats
De cette aveugle foi qui t'illumine l'ame :
Il ne néglige aucun secret
Pour t'éloigner de ce banquet,
Ou t'en faire approcher plus tiède;
Mais il est en ta main de le rendre impuissant;
Son plus heureux effort n'abat que qui lui cède,
Et ne peut t'ébranler, si ton cœur n'y consent.

Quelques horribles saletés
Dont contre toi sa rage excite la tempête,
Tu n'as qu'à te moquer de leurs impuretés,
Et tu renverseras leurs foudres sur sa tête;
Tu n'as qu'à traiter de mépris
Ce roi des malheureux esprits,
Pour le dépouiller de sa force.
Ris donc de son insulte, et, quelque émotion
Dont il ose à tes yeux jeter l'indigne amorce,
Ne te relâche point de la communion.

Souvent à force d'y penser
Le soin d'être dévot trop long-temps inquiète,
Souvent l'anxiété de se bien confesser
Enveloppe l'esprit d'une langueur secrète:
Fais choix alors de confidents
Qui soient éclairés et prudents,
Et bannis tout le vain scrupule;
Il empêche ma grace, et la précaution
Que lui fait apporter son effroi ridicule
Éteint le plus beau feu de la dévotion.

Faut-il pour un trouble léger,
Pour un amusement qu'un vain objet excite,
Pour une pesanteur qui te vient assiéger,

Que ta communion se diffère ou se quitte?
    Porte tout à ce tribunal,
    Où par un bonheur sans égal
    Qui s'accuse aussitôt s'épure :
Pardonne à qui t'offense, et cours aux pieds d'autrui
Lui demander pardon, si tu lui fis injure ;
Tu l'obtiendras de moi, si tu le veux de lui.

    Que peut avoir d'utilité
De la confession cette folle remise?
De quoi te peut servir cette facilité
A reculer un bien que t'offre mon Église?
    Vomis tout ce maudit poison,
    Et pour en purger ta raison
    Cours en hâte à ce grand remède :
Tu t'en trouveras mieux, et tu dois redouter
Qu'à l'obstacle présent quelque autre ne succède
Plus fâcheux à souffrir et plus fort à dompter.

    Remettre ainsi de jour en jour
Pour te mieux préparer à ce bonheur insigne,
C'est te priver long-temps de ce gage d'amour,
Et peut-être à la fin t'en rendre plus indigne.
    Romps, le plus tôt que tu pourras,
    Les chaînes de ces embarras
    Dont ta propre lenteur t'accable :
Nourrir l'inquiétude apporte peu de fruit,
Et l'on s'avance mal quand on refuit ma table
Pour des empêchements que chaque jour produit.

    Sais-tu que l'assoupissement
Où te laisse plonger ta langueur insensible
T'achemine à grands pas à l'endurcissement,
Et qu'à force de temps il devient invincible?
    Qu'il est de lâches, qu'il en est
    Dont la tépidité s'y plaît
    Jusqu'à le rendre volontaire,
Et dont la nonchalance aime à prendre aux cheveux
La moindre occasion d'éloigner un mystère
Qui les obligeroit d'avoir mieux l'œil sur eux!

Oh ! que foible est leur charité !
Que leur dévotion est traînante et débile !
Et que ce zèle est faux dont l'imbécillité
A quitter un tel bien se trouve si facile !
Heureux l'homme qui tous les jours
Pour recevoir un tel secours
Épure assez sa conscience,
Et n'en passeroit point sans un si grand appui,
Si de ses directeurs il en avoit licence,
Ou qu'il ne craignît point qu'on parlât trop de lui !

Quand par un humble sentiment
Le respect en conseille une sainte abstinence,
Ou qu'on y voit d'ailleurs un juste empêchement,
Un homme est à louer de cette révérence ;
Mais lorsque parmi ce conseil
Il se glisse un morne sommeil,
On se doit exciter soi-même,
Faire tout ce que peut l'humaine infirmité :
Mon secours est tout prêt, et ma bonté suprême
Considère surtout la bonne volonté.

Alors que ta dévotion
A pour s'en abstenir des causes légitimes,
Ton desir vertueux, ta bonne intention,
Te peuvent en donner les fruits les plus sublimes.
Quiconque a Dieu devant les yeux
Peut en tout temps, peut en tous lieux
Goûter en esprit ce mystère ;
Il n'est obstacle aucun qui l'en puisse empêcher,
Et c'est toujours pour l'ame un repas salutaire
Quand, au défaut du corps, elle en sait approcher.

Non que cette communion,
Qu'il peut faire en tout temps toute spirituelle,
Doive monter si haut en son opinion
Que son esprit content néglige l'actuelle !
Il faut que souvent sa ferveur
De la bouche comme du cœur
Reçoive ce vrai pain des anges,

Qu'il ait des temps réglés pour un si digne effet,
Et s'y donne pour but ma gloire et mes louanges,
Plus que ce qui le flatte et qui le satisfait.

Attendant ces jours bienheureux,
Contemple dans la crèche un Dieu qui s'est fait homme;
Repasse en ton esprit mon trépas douloureux;
Vois l'œuvre du salut qu'en la croix je consomme :
Autant de fois qu'un saint transport
Dans ma naissance ou dans ma mort
Prendra de quoi croître ta flamme,
Ton zèle autant de fois saura mystiquement
D'une invisible main communier ton ame,
Et recevra le fruit de ce grand sacrement.

Qui ne daigne s'y préparer
Qu'alors qu'il est pressé par cette grande fête,
Et que le jour pour lui semble le desirer,
Y portera souvent une ame fort mal prête.
Heureux qui du plus digne apprêt,
Sans attache au propre intérêt,
Fait son ordinaire exercice,
Et s'offre en holocauste à son Père immortel,
Quand pour le sacrement ou pour le sacrifice
Il se met à ma table, ou monte à mon autel!

Observe pour dernier avis
De n'être ni trop long, ni trop court en ta messe;
Contente ainsi que toi ceux avec qui tu vis,
Et garde un train commun en qui rien ne les blesse.
Un prêtre n'est bon que pour lui,
S'il gêne le zèle d'autrui,
Faute de suivre la coutume;
Et tu dois regarder ce qui profite à tous
Plus que toute l'ardeur qui dans ton cœur s'allume,
Et que tous ces élans qui te semblent si doux.

CHAPITRE XI.

QUE LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST ET LA SAINTE ÉCRITURE SONT ENTIÈREMENT NÉCESSAIRES A L'AME FIDÈLE.

Oh ! que ta douceur infinie
Répand de charmantes faveurs,
Sauveur bénin, sur les ferveurs
De qui dignement communie !
Ce grand banquet où tu l'admets
N'a point pour lui de moindres mets
Que son bien-aimé, son unique;
Que toi, dis-je, seul à choisir,
Et seul à qui son cœur s'applique
Par-dessus tout autre desir.

Que j'en verrois croître les charmes
Si d'un amoureux sentiment
Le tendre et long épanchement
M'y donnoit un torrent de larmes!
Que tous mes vœux seroient contents
D'en baigner tes pieds en tout temps
Avec la sainte Pécheresse !
Mais où sont ces vives ardeurs?
Où cette amoureuse tendresse?
Où cet épanchement de pleurs?

En présence d'un tel Monarque,
A l'aspect de toute sa cour,
Un transport de joie et d'amour
En devroit porter cette marque;
Mon cœur par mille ardents soupirs
Devroit pousser mille desirs
Jusques à la voûte étoilée,
Et dans cet avant-goût des cieux
Ma joie en larmes distillée
Couler à grands flots de mes yeux.

En cet adorable mystère
Je te vois présent en effet,
Dieu véritable, homme parfait,

Sous une apparence étrangère;
Tu me caches cette splendeur
Dont ta souveraine grandeur
Avant les temps est revêtue :
Seigneur, que je te dois bénir
D'épargner à ma foible vue
Ce qu'elle n'eût pu soutenir !

Les yeux même de tout un monde
En un seul regard assemblés,
De tant de lumière aveuglés,
Rentreroient sous la nuit profonde;
Ils ne pourroient pas subsister
S'ils attentoient à supporter
Des clartés si hors de mesure;
Et l'éclat de ta majesté,
Quand elle emprunte une figure,
Fait grace à notre infirmité.

Sous ces dehors où tu te ranges
Je te vois tel qu'au firmament;
Je t'adore en ce sacrement
Tel que là t'adorent les anges.
La différence entre eux et moi,
C'est que les seuls yeux de la foi
M'y font voir ce que j'y révère,
Et qu'en ce lumineux pourpris
Une vision pleine et claire
Te montre à ces heureux esprits.

Mais il faut que je me contente
D'avoir pour guide ce flambeau,
En attendant qu'un jour plus beau
Remplisse toute mon attente;
C'est ce jour de l'éternité
Dont la brillante immensité
Dissipera toutes les ombres,
Et de la pointe de ses traits
Détruira tous ces voiles sombres
Qui couvrent tes divins attraits.

La parfaite béatitude,
Éclairant nos entendements,
Fera cesser les sacrements
Dans son heureuse plénitude;
Ce glorieux prix des travaux,
Qui nous met au-dessus des maux,
Ote le besoin du remède;
Face à face tu t'y fais voir;
Sans fin, sans trouble, on t'y possède;
On t'y contemple sans miroir.

L'esprit, de lumière en lumière
Montant dans ton infinité,
S'y transforme en ta déité,
Qu'il embrasse et voit tout entière;
Cet esprit tout illuminé
Y goûte le Verbe incarné;
Toi-même à ses yeux tu l'exposes,
Tel que dans ces vastes palais
Il étoit avant toutes choses,
Et tel qu'il demeure à jamais.

Le souvenir de ces merveilles
Fait qu'ici tout m'est ennuyeux,
Que tout y déplaît à mes yeux,
Tout importune mes oreilles;
Le goût même spirituel
M'est un chagrin continuel
Près de cette douce mémoire;
Et quoi qu'il m'arrive de bien,
Tant que je ne vois point ta gloire,
Tout m'est à charge, tout n'est rien.

Tu le sais, ô Dieu de ma vie,
Qu'ici-bas il n'est point d'objet
Où se termine mon projet,
Où se repose mon envie :
A te contempler fixement,
Sans fin et sans empêchement,
Je mets ma gloire souveraine;

Mais, avant que de voir finir
La mortalité que je traîne,
Ce bonheur ne peut s'obtenir.

Je dois donc avec patience
Te soumettre tous mes desirs,
Ne chercher point d'autres plaisirs,
N'avoir point d'autre confiance.
Les saints qui règnent avec toi
Vécurent au monde avec foi,
Avec patience y languirent,
Et leur cœur en toi satisfait
De ce que leurs vœux se promirent
Attendit constamment l'effet.

J'ai la même foi qu'ils ont eue,
J'ai le même espoir qu'ils ont eu ;
Et, croyant tout ce qu'ils ont cru,
J'aspire comme eux à ta vue.
Avec ta grace et pareils vœux
J'espère d'arriver comme eux
A tes promesses les plus amples,
Et jusqu'à cette fin sans fin
Ma foi, qu'appuieront leurs exemples,
Suivra sous toi le vrai chemin.

J'aurai de plus pour ma conduite
Les livres saints, dont le secours
A toute heure adoucit le cours
Des maux où mon ame est réduite ;
Je trouve en leurs instructions
Des miroirs pour mes actions,
Sur qui je les règle et me juge ;
Et par-dessus tous leurs trésors
J'ai pour remède et pour refuge
Le banquet de ton sacré corps.

Cet accablement de misères
Qui m'environne incessamment
Pour le supporter doucement

Me rend deux choses nécessaires;
J'ai besoin en toutes saisons
De deux choses dans ces prisons
Où me renferme la nature,
Et, manque de l'une des deux,
De lumière, ou de nourriture,
Mon séjour n'y peut être heureux.

Seigneur, ta bonté singulière,
Pour m'aider à suivre tes pas,
M'y donne ton corps pour repas,
Et ta parole pour lumière.
Dans ces misérables vallons
Sans l'un et l'autre de ces dons
Ta route seroit mal suivie;
Car l'un est l'immuable jour,
Et l'autre le vrai pain de vie
Qui nourrit l'ame en ton amour.

L'ame de ton amour éprise
Peut regarder ces deux soutiens
Comme deux tables que tu tiens
Dans le trésor de ton Église;
L'une est celle de ton autel,
Où se prend ton corps immortel
Pour nourriture et médecine;
Et l'autre, celle de ta loi,
Qui nous instruit de ta doctrine,
Et nous affermit en la foi.

C'est elle qui du sanctuaire
Tirant pour nous le voile épais,
Jusqu'en ses plus profonds secrets
Nous introduit et nous éclaire:
C'étoit pour nous la préparer
Qu'il te plut jadis inspirer
Les prophètes et les apôtres;
Et tes augustes vérités
Chaque jour encor par mille autres
Répandent sur nous leurs clartés.

Créateur et Sauveur des hommes,
Qu'on te doit de remerciements
D'avoir fait ces banquets charmants
Pour des malheureux que nous sommes !
Tu nous les tiens à tous ouverts,
Pour montrer à tout l'univers
Cette charité magnifique
Qui, déployant tous ses trésors,
N'y donne plus l'Agneau mystique,
Mais ton vrai sang et ton vrai corps.

Là, sans cesse tous les fidèles,
Des traits de ton amour navrés,
Et de ton calice enivrés,
Goûtent quelques douceurs nouvelles ;
Toutes les délices des cieux
Font un raccourci précieux
Dans ce calice salutaire ;
L'ange les y goûte avec nous ;
Mais comme sa vue est plus claire,
Ses plaisirs sont aussi plus doux.

Prêtres, qu'illustre est votre office !
Que haute est cette dignité
Dont vous tenez l'autorité
De faire ce grand sacrifice !
Deux mots sacrés et souverains
Font descendre un Dieu dans vos mains ;
Vous le prenez dans votre bouche ;
Et dans ces festins solennels
Cette même main qui le touche
Le donne au reste des mortels.

Que ces mains doivent être pures !
Que cette bouche, que ce lieu
Où loge si souvent un Dieu,
Doit être bien purgé d'ordures !
O prêtres ! que tout votre corps
Doit avoir dedans et dehors
Une intégrité consommée !

Et qu'il faut voir de sainteté
Dans cette demeure animée
De l'auteur de la pureté !

Une bouche si souvent prête
A recevoir le sacrement
Doit prendre garde exactement
Qu'il n'en sorte rien que d'honnête.
Loin tous inutiles discours
D'un organe qui tous les jours
A Jésus-Christ sert de passage ;
Point, point d'entretien que fervent;
Point d'œil que simple, chaste, et sage,
En qui l'approche si souvent.

Vos mains, qui touchent à toute heure
L'Auteur de la terre et des cieux,
Doivent accompagner vos yeux
A s'élever vers sa demeure.
Songez bien surtout que sa loi
Vous demande un sévère emploi
Qui réponde au grand nom de prêtre;
Et que, lorsqu'il y dit à tous,
« Soyez saints comme votre Maître, »
Il parle aux autres moins qu'à vous.

Seigneur, qui de ce caractère
Nous a daigné favoriser,
Ne nous laisse pas abuser
De son auguste ministère;
Aide-nous, fais-nous dignement
Former un dévot sentiment
Par l'assistance de tes graces,
Afin qu'en toute pureté
Nous puissions marcher sur tes traces,
Et mieux servir ta majesté.

Que si de l'humaine impuissance
L'insensible et commun pouvoir
Relâche trop notre devoir

De ce qu'il lui faut d'innocence,
Fais que de sincères douleurs
Effacent à force de pleurs
Tout ce qui s'y coule de vice;
Et que, ravis de ta bonté,
Nous attachions à ton service
Une humble et ferme volonté.

CHAPITRE XII.

QU'IL FAUT SE PRÉPARER AVEC GRAND SOIN A LA COMMUNION.

J'aime la pureté par-dessus toute chose :
Je cherche le cœur net, c'est là que je repose;
C'est moi qui donne ici toute la sainteté,
Et j'en fais bonne part à cette pureté.
Je l'ai dit autrefois, et je te le répète :
« Prépare en ta maison une salle bien nette,
« Et nous viendrons soudain, mes disciples et moi,
« Y célébrer la Pâque, et la faire avec toi. »
Si tu veux que j'y vienne établir ma demeure,
Purge ce vieux levain qui s'enfle d'heure en heure,
Et par l'austérité d'une sainte rigueur
Sache purifier le séjour de ton cœur :
Des vanités du monde exclus-en les tumultes;
Des folles passions bannis-en les insultes;
Tiens-y-toi solitaire, et tel qu'un passereau
Qui d'un arbre écarté s'est choisi le coupeau;
Repasse en ton esprit avec mille amertumes
Et tes honteux défauts et tes lâches coutumes.
Quiconque pour un autre a quelque affection
Prépare un digne lieu pour sa réception,
Et le soin qu'il en prend est d'autant plus extrême
Que par-là cet ami juge à quel point on l'aime.
Mais ne présume pas qu'il soit en ton pouvoir
Par ta propre vertu de me bien recevoir,
Ni que ton plus grand soin ait en soi le mérite
De m'apprêter un lieu digne que je l'habite.
Quand durant tout le temps qu'à tes jours j'ai prescrit
Il ne te passeroit autre chose en l'esprit,

Tu verrois que l'esprit qu'une vie y dispose,
Si je n'y mets la main, ne fait que peu de chose.
Ma bonté qui t'invite à ce divin repas
T'y permet un accès qu'elle ne te doit pas;
Et, comme à cette table elle seule t'appelle,
Lorsque je t'y reçois je ne regarde qu'elle.
Viens-y, mais seulement en me remerciant,
Tel qu'à celle d'un roi se sied un mendiant,
Qui, n'ayant rien d'égal à de si hautes graces,
S'humilie à ses pieds, en adore les traces,
Et lui fait ce qu'il peut de rétributions
Par ses remercîments et ses submissions.
Viens-y, non par coutume, ou par quelque contrainte,
Mais avec du respect, mais avec de la crainte,
Mais avec de l'amour, mais avec de la foi,
Fais avec diligence autant qu'il est en toi;
Viens ainsi, prends ainsi le corps d'un Dieu qui t'aime,
Et que tu dois aimer au-delà de toi-même.
Il veut loger en toi, lui qui remplit les cieux;
Il descend jusqu'à toi pour t'encourager mieux;
Lui-même il te convie à ce banquet céleste;
Lui-même il te l'ordonne, et suppléera le reste;
Si tes défauts sont grands, plus grand est son pouvoir;
Approche en confiance, et viens le recevoir.
Si tu sens qu'un beau feu fonde ta vieille glace,
Rends graces à ce Dieu qui te fait cette grace;
Non qu'il t'ait pu devoir une telle amitié,
Mais parce que son œil te regarde en pitié.
Si ton zèle au contraire impuissant ou languide
De moment en moment te laisse plus aride,
Redouble ta prière et tes gémissements
Pour arracher de lui de meilleurs sentiments;
Persévère, importune, obstine-toi de sorte
A pleurer à ses pieds, à frapper à sa porte,
Qu'il t'ouvre, ou que du moins de ce bien souverain
Il laisse distiller quelque goutte en ton sein.
Cette importunité n'est jamais incivile:
Je te suis nécessaire, et tu m'es inutile:
Tu ne viens pas à moi pour me sanctifier,
Mais je m'abaisse à toi pour te justifier,

Pour te combler de biens, pour te donner la voie
De croître ton bonheur et d'affermir ta joie.
Tu viens à mon banquet pour en sortir plus saint,
Pour rallumer en toi la ferveur qui s'éteint,
Pour mieux t'unir à moi d'une chaîne éternelle,
Pour recevoir d'en-haut une grace nouvelle,
Et pour voir naître en toi de son épanchement
De plus pressants desirs pour ton amendement.
Garde de négliger une faveur si grande,
Tiens-lui ton cœur ouvert, fais-m'en entière offrande;
Et, m'ayant dignement préparé ce séjour,
Introduis-y l'objet de ton céleste amour.
Mais ce n'est pas assez d'y préparer ton ame
Avec toute l'ardeur d'une céleste flamme :
Si pour l'y disposer il faut beaucoup de soins,
Le sacrement reçu n'en demande pas moins,
Et le recueillement après ce grand remède
Doit égaler du moins l'ardeur qui le précède :
Oui, la retraite sainte après le sacrement
Est un sublime apprêt pour le redoublement,
Et la communion où la ferveur abonde
A de plus grands effets prépare la seconde.
Qui trop tôt s'y relâche en perd soudain le fruit,
Et se dispose mal à celle qui la suit :
Tiens-toi dans le silence, et rentre dans toi-même,
Pour jouir en secret de ce bonheur suprême :
Si tu sais une fois l'art de le conserver,
Le monde tout entier ne t'en sauroit priver.
Mais il faut qu'à moi seul ton cœur entier se donne,
Pour vivre plus en moi qu'en ta propre personne,
Sans que tout l'univers sous aucunes couleurs
T'inquiète l'esprit pour ce qui vient d'ailleurs.

CHAPITRE XIII.

QUE L'AME DÉVOTE DOIT S'EFFORCER DE TOUT SON COEUR A S'UNIR A JÉSUS-CHRIST DANS LE SACREMENT.

Qui me la donnera, Seigneur,
Cette joie où mon ame aspire,

De pouvoir seul à seul te montrer tout mon cœur,
Et de jouir de toi comme je le desire?

Que je rirai lors des mépris
Qu'auront pour moi les créatures !
Qu'il m'importera peu si leurs foibles esprits
Me comblent de faveurs, ou m'accablent d'injures !

Je te dirai tout mon secret,
Tu me diras le tien de même,
Tel qu'un ami s'explique avec l'ami discret,
Tel qu'un amant fidèle entretient ce qu'il aime.

C'est là, Seigneur, tout mon desir,
C'est tout ce dont je te conjure,
Qu'une sainte union à ton seul bon plaisir
Arrache de mon cœur toute la créature;

Qu'à force de communions,
D'offrandes et de sacrifices,
Élevant jusqu'au ciel toutes mes passions,
J'apprenne à ne goûter que ses pures délices.

Quand viendra-t-il cet heureux jour,
Ce moment tout beau, tout céleste,
Qu'absorbé tout en toi par un parfait amour
Je m'oublierai moi-même et fuirai tout le reste?

Viens en moi, tiens-toi tout en moi;
Souffre à tes bontés adorables
De nous faire à tous deux cette immuable loi
Qu'à jamais cet amour nous rende inséparables.

N'es-tu pas ce cher bien-aimé,
Cet époux choisi d'entre mille
A qui veut s'attacher mon cœur tout enflammé,
Tant qu'il respirera dedans ce tronc mobile?

N'es-tu pas seul toute ma paix,
Paix véritable et souveraine,

Hors de qui les travaux ne finissent jamais,
Hors de qui tout plaisir n'est que trouble et que peine ?

N'es-tu pas cette Déité
Ineffable, incompréhensible,
Qni, fuyant tout commerce avec l'impiété,
Au cœur simple, au cœur humble est toujours accessible ?

Seigneur, qne ton esprit est doux!
Que pour tes enfants il est tendre!
Et que c'est les aimer que de les nourrir tous
De ce pain que du ciel tu fais pour eux descendre!

Est-il une autre nation
Si grande, si favorisée,
Qui possède ses dieux avec telle union,
Qui trouve leur approche également aisée?

Chaque jour, pour nous soulager,
Pour nous porter au bien suprême,
Tu nous offres à tous ton vrai corps à manger,
Tu nous donnes à tous à jouir de toi-même.

Quel climat est si précieux
Sur qui nous n'ayons l'avantage?
Et quelle créature obtint jamais des cieux
Rien d'égal à ce don qui fait notre partage?

Un Dieu venir jusqu'en nos cœurs!
De sa chair propre nous repaître!
O grace inexplicable! ô célestes faveurs!
Par quels dignes présents puis-je les reconnoître?

Que te rendrai-je, ô Dieu tout bon,
Après ce trait d'amour immense?
Où pourrai-je trouver de quoi te faire un don
Qui puisse tenir lieu d'une reconnoissance?

Je l'ai, mon Dieu, j'ai ce de quoi
Te faire une agréable offrande;

Je n'ai qu'à me donner de tout mon cœur à toi,
Et je te rendrai tout ce qu'il faut qu'on te rende.

Oui, c'est là tout ce que tu veux
Pour cette faveur infinie.
Seigneur, que d'alégresse animera mes vœux,
Quand je verrai mon ame avec toi bien unie !

D'un ton amoureux et divin
Tu me diras lors à toute heure :
« Si tu veux avec moi vivre jusqu'à la fin,
« Avec toi jusqu'au bout je ferai ma demeure. »

Et je te répondrai soudain :
« Si tu m'en veux faire la grace,
« Seigneur, c'est de ma part mon unique dessein ;
« Fais que d'un si beau nœud jamais je ne me lasse. »

CHAPITRE XIV.

DE L'ARDENT DESIR DE QUELQUES DÉVOTS POUR LE SACRÉ CORPS DE JÉSUS-CHRIST.

Que de charmes, Seigneur, ta bonté juste et sainte
Réserve pour les cœurs qui vivent sous ta crainte !
Qu'immense en est l'excès !
Et qu'il porte une douce atteinte
Dans l'ame qui par-là s'ouvre chez toi l'accès !

Quand j'ai devant les yeux ce zèle inépuisable
Dont tant de vrais dévots s'approchent de ta table,
J'en deviens tout confus,
Et sous la honte qui m'accable,
A force d'en rougir, je ne me connois plus.

Soit que j'aille à l'autel, soit que je me présente
A ce banquet sacré dont ton amour ardente
Daigne nous régaler,
J'y vais l'ame si languissante
Que je ne trouve point par où m'en consoler.

J'y porte une tiédeur qui dégénère en glace ;
Mes élans les plus doux y font aussitôt place
A mon aridité,
Et me laissent devant ta face
Stupide aux saints attraits de ta bénignité.

Je n'y sens point comme eux ces ardeurs empressées ;
Je n'y vois point régner sur toutes mes pensées
Ces divines chaleurs,
Dont leurs ames comme forcées
Distillent leur tendresse en des torrents de pleurs.

De la bouche et du cœur je les vois tous avides,
Tous, gros de bons desirs qui leur servent de guides,
Courir à ces appas,
Et voler à ces mets solides
Que ta main leur prodigue en ces divins repas.

S'ils n'ont ton corps pour viande et ton sang pour breuvage,
Leur faim en ces bas lieux n'a rien qui la soulage,
Qui puisse l'assouvir ;
Et de ton amour ce saint gage
A seul de quoi leur plaire et de quoi les ravir.

Que leurs ravissements, que leur impatience,
Que leurs ardents transports marquent bien ta présence !
Et que leur vive foi
Fait une pleine expérience
Des célestes douceurs qu'on ne goûte qu'en toi !

Ces disciples aimés font hautement paroître
La véritable ardeur qu'ils sentent pour leur Maître
Durant tout le chemin,
Et comme ils savent le connoître
A cette fraction de ce pain tout divin.

C'est ce qui me confond alors que je compare
Aux sublimes ferveurs d'une vertu si rare
Mon lâche égarement,
Et la froideur dont je prépare
Mon ame vagabonde à ce grand sacrement.

Daigne, Sauveur bénin, daigne m'être propice;
Fais que souvent je sente en ce grand sacrifice
Un peu de cet amour;
Fais que souvent il me ravisse,
Que souvent il m'éclaire, et m'embrase à mon tour.

Fais que par-là ma foi d'autant mieux s'illumine,
Que par-là mon espoir d'autant mieux s'enracine
En ta haute bonté,
Et que cette manne divine
Fortifie en mon cœur l'esprit de charité.

Que cette charité vivement allumée
Ne s'éteigne jamais, jamais sous la fumée
Ne se laisse étouffer,
Jamais par le temps désarmée
Ne cède aux vanités que suggère l'enfer.

Tu peux bien, ô mon Dieu, me faire cette grace;
Tu peux m'en accorder l'abondante efficace
Que cherche mon desir:
Ta pitié jamais ne se lasse,
Et pour prendre ton temps tu n'as qu'à le choisir.

En ces bienheureux jours dont je te sollicite
Tu sauras abaisser vers mon peu de mérite
Ton immense grandeur,
Et par une douce visite
M'inspirer cet esprit d'union et d'ardeur.

Si je n'ai pas encor cette ferveur puissante
Que de tes grands dévots l'ame reconnoissante
Mêle dans tous ses vœux,
La mienne, quoique languissante,
Du moins, Seigneur, aspire à de semblables feux.

Fais que je participe à toutes leurs extases,
Et rends si digne enfin l'ardeur dont tu m'embrases
D'avoir place en leur rang,
Qu'appuyé sur les mêmes bases
J'atteigne aussi bien qu'eux au vrai prix de ton sang.

CHAPITRE XV.

QUE LA GRACE DE LA DÉVOTION S'ACQUIERT PAR L'HUMILITÉ, ET PAR L'ABNÉGATION DE SOI-MÊME.

Pour devenir dévot, prends de la confiance;
Recherche cette grace avec attachement;
Sache la demander avec empressement;
Attends-la sans chagrin et sans impatience:
D'un cœur reconnoissant tu dois la recevoir,
Conserver ses trésors sous un humble devoir,
Appliquer toute l'ame à leur plus digne usage,
Et remettre avec joie au grand dispensateur
Le temps et la façon d'avancer un ouvrage
Qui n'a que lui pour but, et que lui pour auteur.

Quand le zèle te manque, ou qu'il n'a que foiblesse,
Trouve à t'humilier dans ton peu de vertu;
Mais garde que ton cœur n'en soit trop abattu,
Et ne t'en laisse pas accabler de tristesse.
Dieu souvent est prodigue après de longs refus;
Le bonheur qu'il diffère en devient plus diffus;
Les faveurs qu'il recule en sont plus singulières:
Il se plaît à surprendre, il choisit son moment,
Et souvent il accorde à la fin des prières
La grace qu'il dénie à leur commencement.

S'il en faisoit le don sitôt qu'on le demande,
L'homme ne sauroit pas ce que vaut un tel bien,
Tant il oublieroit tôt sa foiblesse et son rien!
Tant il voudroit peu voir que sa misère est grande!
Le prix en décroîtroit par la facilité.
Attends donc cette grace avec humilité,
Avec un ferme espoir armé de patience;
Et, si tu ne l'obtiens, ou s'il te veut l'ôter,
N'en cherche la raison que dans ta conscience;
C'est à tes seuls péchés que tu dois l'imputer.

Peu de chose souvent à mes faveurs s'oppose;
Peu de chose repousse ou rétreint leur pouvoir;

Si l'on peut toutefois ou dire ou concevoir
Que ce qui le rétreint ne soit que peu de chose :
L'obstacle est toujours grand de qui l'amusement
A de pareils bonheurs forme un empêchement ;
Mais, soit grand, soit léger, apprends à t'en défaire ;
Triomphe pleinement de ce qui le produit;
Et, sans plus craindre alors qu'un tel bien se diffère,
De tes plus doux souhaits tu recevras le fruit.

Aussitôt qu'une entière et fidèle retraite
En Dieu de tout ton cœur t'aura su résigner,
Et que ton propre choix s'y verra dédaigner
Jusqu'à tenir égal quoi qu'il aime ou rejette,
En de si bonnes mains ce cœur vraiment remis
Dans l'heureuse union de ton esprit soumis
D'un repos assuré trouvera l'abondance ;
Et rien ne touchera ton goût ni ton desir
Comme l'ordre éternel de cette Providence,
Dont tu rechercheras partout le bon plaisir.

Quiconque, le cœur simple et l'intention pure,
Me donne tous ses soins avec sincérité,
Quiconque sait porter cette simplicité
Au-dessus de soi-même et de la créature,
Au moment qu'il bannit ces folles passions,
Et le déréglement de ces aversions
Que souvent l'amour-propre inspire aux ames basses,
Il mérite aussitôt de recevoir des cieux
Les pleins écoulements du torrent de mes graces,
Et l'ardeur qui rend l'homme agréable à mes yeux.

Ma libéralité, féconde en biens solides,
Ne peut voir de mélange où je viens m'établir;
Je veux remplir moi seul ce que je veux remplir,
Et ne verse mes dons que dans des vaisseaux vides.
Plus un homme renonce aux choses d'ici-bas,
Plus un parfait mépris de tous leurs vains appas
L'avance en l'art sacré de mourir à soi-même,
D'autant plus tôt ma grace anime sa langueur,
D'autant plus de ses dons l'affluence est extrême,

Et porte haut en lui la liberté du cœur.

En cet heureux état avec pleine tendresse
Il saura s'abymer dans mes doux entretiens,
Et lui-même, admirant ces abymes de biens,
Il verra tout son cœur dilaté d'alégresse;
Moi-même, prenant soin de conduire ses pas,
Je lui ferai partout goûter les saints appas
Que je verse dans l'ame où je fais ma demeure;
Et, comme dans ma main tout entier il s'est mis,
Ma main toute puissante, en tous lieux, à toute heure,
Lui servira d'appui contre tous ennemis.

Ainsi sera béni l'homme qui ne s'enflamme
Que des saintes ardeurs de ne chercher que moi,
L'homme qui, ne voulant que mon vouloir pour loi,
N'a pas en vain reçu l'empire de son ame:
Il n'approchera point de la communion
Sans emporter en soi l'amoureuse union
Qui doit être le fruit de ce divin mystère;
Et j'épandrai sur lui cet excès de bonheur,
Pour avoir moins cherché par où se satisfaire
Que par où soutenir ma gloire et mon honneur.

CHAPITRE XVI.

QUE NOUS DEVONS DÉCOUVRIR TOUTES NOS NÉCESSITÉS A JÉSUS-CHRIST.

Source de tous les biens où nous devons prétendre,
Aimable et doux Sauveur,
Qu'en cet heureux moment je souhaite de prendre
Avec pleine ferveur;

De toutes mes langueurs, de toutes mes foiblesses
Tes yeux sont les témoins,
Et du plus haut du ciel, d'où tu fais tes largesses,
Tu vois tous mes besoins.

Tu connois mieux que moi tous mes maux, tous mes vices,
Toutes mes passions,

Et n'ignores aucun des plus secrets supplices
De mes tentations.

Le trouble qui m'offusque et le poids qui m'accable
Sont présents devant toi;
Tu vois quelle souillure en mon ame coupable
Imprime un juste effroi.

Je cherche en toi, Seigneur, le souverain remède
De toutes mes douleurs,
Et le consolateur qui me prête son aide
Contre tant de malheurs.

Je parle à qui sait tout, à qui dans mon courage
Voit tout à découvert,
Et peut seul adoucir les fureurs de l'orage
Qui m'entraîne et me perd.

Tu sais quels biens surtout sont les plus nécessaires
A mon cœur abattu,
Et combien dans l'excès de toutes mes misères
Je suis pauvre en vertu.

Je me tiens à tes pieds, chétif, nu, misérable;
J'implore ta pitié,
Et j'attends, quoique indigne, un effort adorable
De ta sainte amitié.

Daigne, daigne repaître un cœur qui te mendie
Un morceau de ton pain,
De ce pain tout céleste, et qui seul remédie
Aux rigueurs de sa faim.

Dissipe mes glaçons par cette heureuse flamme
Qu'allume ton amour,
Et sur l'aveuglement qui règne dans mon ame
Répands un nouveau jour.

De la terre pour moi rends les douceurs amères,
Quoi qu'on m'y puisse offrir;

Mêle aux sujets d'ennuis, mêle aux succès contraires
Les plaisirs de souffrir.

Fais qu'en dépit du monde et de ses impostures
Mon esprit ennobli
Regarde avec mépris toutes les créatures,
Ou les traite d'oubli.

Élève tout mon cœur au-dessus du tonnerre ;
Fixe-le dans les cieux ;
Et ne le laisse plus divaguer sur la terre
Vers ce qui brille aux yeux.

Sois l'unique douceur, sois l'unique avantage
Qui puisse l'arrêter,
Sois seul toute la viande et seul tout le breuvage
Qu'il se plaise à goûter.

Deviens tout son amour, toute son alégresse,
Tout son bien, tout son but ;
Deviens toute sa gloire et toute sa tendresse,
Comme tout son salut.

Fais-y naître un beau feu par ta bonté suprême,
Et si bien l'enflammer,
Qu'il l'embrase, consume, et transforme en toi-même
A force de t'aimer.

Que par cette union avec toi je devienne
Un seul et même esprit,
Et qu'un parfait amour à jamais y soutienne
Ce que tu m'as prescrit.

Ne souffre pas, Seigneur, que de ta sainte table,
Où tu m'as invité,
Je sorte avec la faim et la soif déplorable
De mon aridité.

Par ta miséricorde inspire, avance, opère,
Achève tout en moi,

Ainsi que dans tes saints on t'a vu souvent faire
En faveur de leur foi.

Seroit-ce une merveille, ô Dieu, si ta clémence
Me mettoit tout en feu,
Sans qu'en moi de moi-même en ta sainte présence
Il restât tant soit peu?

N'es-tu pas ce brasier, cette flamme divine
Qui ne s'éteint jamais,
Et dont le vif rayon purifie, illumine
Et l'ame et ses souhaits?

CHAPITRE XVII.

DU DESIR ARDENT DE RECEVOIR JÉSUS-CHRIST.

Avec tous les transports dont est capable une ame,
Avec toute l'ardeur d'une céleste flamme,
Avec tous les élans d'un zèle affectueux,
Et les humbles devoirs d'un cœur respectueux,
Je souhaite approcher de ta divine table,
J'y souhaite porter cet amour véritable,
Cette ferveur sincère et ces fermes propos
Qui portèrent jadis tant d'illustres dévots,
Tant d'élus, tant de saints, dont la vie exemplaire
Sut le mieux pratiquer le grand art de te plaire.
Oui, mon Dieu, mon seul bien, mon amour éternel,
Tout chétif que je suis, tout lâche et criminel,
Je veux te recevoir avec autant de zèle
Que jamais de tes saints ait eu le plus fidèle,
Et je souhaiterois qu'il fût en mon pouvoir
D'en avoir encor plus qu'il n'en put concevoir.
Je sais qu'à ces desirs en vain mon cœur s'excite;
Ils passent de trop loin sa force et son mérite :
Mais tu vois sa portée, il va jusques au bout;
Il t'offre ce qu'il a, comme s'il avoit tout,
Comme s'il avoit seul en sa pleine puissance
Ces grands efforts d'amour et de reconnoissance,
Comme s'il avoit seul tous les pieux desirs

Qui d'une ame épurée enflamment les soupirs,
Comme s'il avoit seul toute l'ardeur secrète,
Tous les profonds respects d'une vertu parfaite.
Si ce qu'il t'offre est peu, du moins c'est tout son bien,
C'est te donner beaucoup que ne réserver rien :
Qui de tout ce qu'il a te fait un plein hommage
T'offriroit beaucoup plus s'il pouvoit davantage.
Je m'offre donc entier, et tout ce que je puis,
Sans rien garder pour moi de tout ce que je suis,
Je m'immole moi-même, et pour toute ma vie,
Au pied de tes autels, en volontaire hostie.
Que ne puis-je, ô mon Dieu, suppléer mon défaut
Par tout ce qu'après toi le ciel a de plus haut!
Et pour mieux exprimer tout ce que je desire,
(Mais, ô mon Rédempteur, t'oserai-je le dire?
Si je te fais l'aveu de ma témérité,
Lui pardonneras-tu d'avoir tant souhaité?)
Je souhaite aujourd'hui recevoir ce mystère
Ainsi que te reçut ta glorieuse Mère,
Lorsqu'aux avis qu'un ange exprès lui vint donner
Du choix que faisoit d'elle un Dieu pour s'incarner,
Elle lui répondit et confuse et constante :
« Je ne suis du Seigneur que l'indigne servante;
« Qu'il fasse agir sur moi son pouvoir absolu
« Comme tu me le dis et qu'il l'a résolu. »
Tout ce qu'elle eut alors pour toi de révérence,
De louanges, d'amour, et de reconnoissance,
Tout ce qu'elle eut de foi, d'espoir, de pureté,
Durant ce digne effort de son humilité,
Je voudrois tout porter à cette sainte table
Où tu repais les tiens de ton corps adorable.
Que ne puis-je du moins par un céleste feu
A ton grand précurseur ressembler tant soit peu,
A cet illustre saint, dont la haute excellence
Semble sur tout le reste emporter la balance!
Que n'ai-je les élans dont il fut animé
Lorsqu'aux flancs maternels encor tout enfermé,
Impatient déja de préparer ta voie,
Il sentit ta présence, et tressaillit de joie,
Mais d'une sainte joie et d'un tressaillement

Dont le Saint-Esprit seul formoit le mouvement!
Lorsqu'il te vit ensuite être ce que nous sommes,
Converser, enseigner, vivre parmi les hommes,
Tout enflammé d'ardeur, « Quiconque aime l'époux,
« Cria-t-il, de sa voix trouve l'accent si doux,
« Que de ses tons charmeurs l'amoureuse tendresse,
« Sitôt qu'il les entend, le comble d'alégresse. »
Que n'ai-je ainsi que lui ces hauts ravissements,
Ces desirs embrasés, et ces grands sentiments,
Afin que tout mon cœur dans un transport sublime
T'offre une plus entière et plus noble victime?
J'ajoute donc au peu qu'il m'est permis d'avoir
Tout ce que tes dévots en peuvent concevoir,
Ces entretiens ardents, ces ferveurs extatiques
Où seul à seul toi-même avec eux tu t'expliques,
Ces lumières d'en-haut qui leur ouvrent les cieux,
Ces claires visions pour qui l'ame a des yeux,
Ces amas de vertus, ces concerts de louanges,
Que les hommes sur terre, et qu'au ciel tous les anges,
Que toute créature enfin pour tes bienfaits
Et te rend chaque jour, et te rendra jamais;
J'offre tous ces desirs, ces ardeurs, ces lumières,
Pour moi, pour les pécheurs commis à mes prières,
Pour nous unir ensemble, et nous sacrifier
A te louer sans cesse et te glorifier.
Reçois de moi ces vœux d'alégresse infinie,
Ces desirs que partout ta bonté soit bénie;
Ces vœux justement dus à ton infinité,
Ces desirs que tout doit à ton immensité,
Je te les rends, Seigneur, et je te les veux rendre
Tant que de mon exil le cours pourra s'étendre,
Chaque jour, chaque instant, devant tous, en tous lieux:
Puisse tout ce qu'il est d'esprits saints dans les cieux,
Puisse tout ce qu'il est en terre de fidèles,
Te rendre ainsi que moi des graces éternelles,
Te bénir avec moi de l'excès de tes biens,
Et joindre avec ferveur tous leurs encens aux miens!
Que des peuples divers les différents langages
Ne fassent qu'une voix pour t'offrir leurs hommages!
Que tous mettent leur gloire et leur ambition

A louer à l'envi les grandeurs de ton nom!
Fais, Seigneur, que tous ceux qu'un zèle véritable
Anime à célébrer ton mystère adorable,
Que tous ceux dont l'amour te reçoit avec foi
Obtiennent pour eux grace et t'invoquent pour moi.
Quand la sainte union où leurs souhaits aspirent
Les aura tous remplis des douceurs qu'ils desirent,
Qu'ils sentiront en eux ces consolations
Que versent à grands flots tes bénédictions,
Qu'ils sortiront ravis de ta céleste table,
Fais qu'ils prennent souci d'aider un misérable,
Et que leurs saints transports, avant que de finir,
D'un pécheur comme moi daignent se souvenir.

CHAPITRE XVIII.

QUE L'HOMME NE DOIT POINT APPROFONDIR LE MYSTÈRE DU SAINT-SACREMENT AVEC CURIOSITÉ, MAIS SOUMETTRE SES SENS A LA FOI.

Toi qui suis de tes sens les dangereuses routes,
Et veux tout pénétrer par ton raisonnement,
Sache qu'approfondir un si grand sacrement,
C'est te plonger toi-même en l'abyme des doutes :
Quiconque ose d'un Dieu sonder la majesté,
Dans ce vaste océan de son immensité,
Opprimé de sa gloire, aisément fait naufrage ;
Et tu voudrois en vain comprendre son pouvoir,
Puisqu'un mot de sa bouche opère davantage
Que tout l'esprit humain ne sauroit concevoir.

Je ne te défends pas la recherche pieuse
Des saintes vérités dont tu dois être instruit;
Leur pleine connoissance est toujours de grand fruit,
Pourvu qu'elle soit humble, et non pas curieuse.
Que des Pères surtout les fidèles avis
Avec soumission soient reçus et suivis :
Tu te rendras heureux si tu te rends docile.
Mais plus heureuse encore est la simplicité
Qui fuit des questions le sentier difficile,
Et sous les lois de Dieu marche avec fermeté.

Que le monde en a vu dont l'indiscrète audace
A force de chercher est tombée en défaut,
Et, pour avoir porté ses lumières trop haut,
De la dévotion a repoussé la grace!
Ton Dieu sait ta foiblesse, et n'exige de toi
Que la sincérité d'une solide foi,
Qu'une vie obstinée à la haine du crime,
Et non pas ces clartés qu'un haut savoir produit,
Ni cette intelligence et profonde et sublime
Qui du mystère obscur perce toute la nuit.

Si ce que tu peux voir au-dessous de toi-même
Se laisse mal comprendre à ton esprit confus,
Comment comprendras-tu ce qu'a mis au-dessus,
Ce que s'est réservé le Monarque suprême?
Rabats de cet esprit l'essor tumultueux;
A ces rebellions des sens présomptueux
Impose de la foi l'aimable tyrannie;
Soumets-toi tout entier; remets-moi tout le soin
De répandre sur toi ma science infinie,
Et j'en mesurerai le don à ton besoin.

Souvent touchant la foi d'un si profond mystère
Plusieurs, et fortement, sont tentés de douter;
Mais ces tentations ne doivent s'imputer
Qu'à la suggestion du commun adversaire:
Ne t'en mets point en peine, évite l'embarras
Où jetteroient ton cœur ces périlleux débats;
Quoi qu'il t'ose objecter, dédaigne d'y répondre;
Crois-moi, crois ma parole et celle de mes saints:
Cet unique secret suffit pour le confondre,
Et fera par sa fuite avorter ses desseins.

S'il revient à l'attaque et la fait plus pressée,
Soutiens-en tout l'effort sans en être troublé;
Et souviens-toi qu'enfin cet assaut redoublé
Est la marque d'une ame aux vertus avancée.
Ces méchants endurcis, ces pécheurs déplorés,
Comme il les tient pour lui déja tous assurés,
A les inquiéter jamais il ne s'amuse;

C'est aux bons qu'il s'attache, et c'est contre leur foi
Qu'il déploie à toute heure et sa force et sa ruse,
Pour m'enlever, s'il peut, ce qu'il voit tout à moi.

Viens, et n'apporte point une foi chancelante
Que la raison conseille et qui tient tout suspect :
Je la veux simple et ferme, avec l'humble respect
Qu'à ce grand sacrement doit ta sainte épouvante.
Viens donc, et pour garant en ce divin repas
De tout ce que tu crois et que tu n'entends pas,
Ne prends que mon vouloir et ma toute-puissance.
Je ne déçois jamais, et ne puis décevoir :
Mais quiconque en soi-même a trop de confiance
Se trompe, et ne sait rien de ce qu'il croit savoir.

Je marche avec le simple, et ne fais ouverture
Qu'aux vrais humbles de cœur de mes plus hauts secrets :
Aux vrais pauvres d'esprit j'aplanis mes décrets,
Et dessille les yeux où je vois l'ame pure.
La curiosité qu'un vain orgueil conduit
Se fait de ses faux jours une plus sombre nuit,
Qui cache d'autant plus mes clartés à sa vue.
Plus la raison s'efforce, et moins elle comprend ;
Aussi comme elle est foible, elle est souvent déçue :
Mais la solide foi jamais ne se méprend.

Tous ces discernements que la nature inspire,
Toute cette recherche où le sens peut guider,
Doivent suivre la foi qu'ils veulent précéder,
Doivent la soutenir, et non pas la détruire :
C'est la foi, c'est l'amour, qui tous deux triomphants,
Dans ce festin que Dieu présente à ses enfants,
Marchent d'un pas égal, ont des forces pareilles ;
Et leur sainte union, par d'inconnus ressorts,
Fait tout ce grand ouvrage et toutes ces merveilles
Qui du raisonnement passent tous les efforts.

Le pouvoir souverain de cet absolu maître,
Que ne peuvent borner ni les temps ni les lieux,
Opère mille effets sur terre et dans les cieux,

Que l'homme voit, admire, et ne sauroit connoître.
Plus l'esprit s'y travaille, et plus il s'y confond;
Plus il les sonde avant, moins il en voit le fond;
Ils sont toujours obscurs et toujours admirables;
Et, si par la raison ils étoient entendus,
Le nom de merveilleux et celui d'ineffables,
Quelque haut qu'on les vît, ne leur seroient pas dus.

FIN DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST,
ET DU TROISIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

DU TRÈS SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

FIN DE LA TABLE.


FIRENZE



